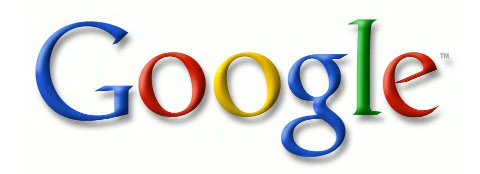



OX LIBRARY
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

NKG

PARIS. — TYPOG. COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-SAINT-GERM., 43.

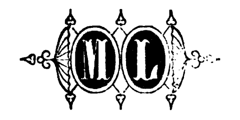
SOUVENIRS

DES

FUNAMBULES

PAR

CHAMPFLEURY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

—

1859


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MON AMI SCHANN'

Je suis plein d'orgueil et d'admiration pour moi-même ; mais il faut me comprendre : celui que j'admire est un petit homme mystérieux qui est au-dedans de moi. Mon nom, mon enveloppe, ma figure, que seraient-ce sans lui ? Tout appartient à l'*homunculus* ; c'est lui qui travaille laborieusement et obstinément pour me faire un nom. En cinq ans, il s'était agité tellement, il avait tant couru dans tous les coins et recoins de mon corps, que ses sautades et ses processions m'avaient rendu maigre. Alors, trois mois durant, je me suis reposé, prenant de grosses nourritures ; l'*homunculus*, étouffé, s'est tenu tranquille.

Ma figure, elle n'est pas à moi ; suivant que l'*homunculus* est dans mon cerveau, je ris, je pleure, je

chante. Ainsi, il ne faut pas dire que je suis laid, il faut dire que l'*homunculus* s'ennuie. Je sors de chez moi pour travailler, j'emporte mes papiers, mes livres, mes plumes, *ne sachant pas un mot de ce que je vais écrire*. Cependant j'écris; ma plume semble bourrée de choses qui sortent sans peine. Quand j'ai fini, je relis. *Toujours j'ai été étonné*. Étonné à ce point que j'écrivais sur des matières que je ne croyais pas connaître.

Aussi suis-je d'une grande humilité vis-à-vis de ma triste enveloppe, mais aussi ai-je un grand orgueil de ce que l'*homunculus* a bien voulu se loger en moi. De même un charcutier serait honoré de recevoir le pape.

Je ne m'appartiens pas, et je n'ai pas la VOLONTÉ. Ce serait un mensonge de dire : « Je veux. » Il est arrivé que je trouvais un sujet de Conte; en écrivant ce Conte, l'*homunculus* me joue mille tours; il est assez malicieux pour m'entraîner à dix lieues de mon sujet. J'avais rêvé un personnage, type principal. Le type principal disparaît; au contraire, les *utilités*, les figures des derniers plans deviennent *imperator* et étouffent le type principal.

Ainsi l'a voulu l'*homunculus*. C'est donc à *Homunculus* qu'appartient le présent livre, qu'il m'a fait écrire avec tous ses caprices et ses inquiétudes, la nuit, le jour, dans un café, au coin de mon feu, dans des coins de théâtres, en province, me forçant à abandonner les travaux les plus chers, et se sauvant tout d'un coup. Aussi le livre paraîtra-t-il décousu, co-

mique parfois, instructif rarement, excentrique pour beaucoup. Ceux qui aiment la méthode, le didactique, les cravates blanches empesées et les rues tirées au cordeau, ne devront pas aller plus loin.

Il y a une forte ressemblance entre ce livre et l'habit d'Arlequin : ce sont des pièces et des morceaux de toutes couleurs, et je n'aurais pas été fâché de l'intituler : *Contes cousus de fil blanc.*

Tu sais, ami, combien l'ignorance, la mauvaise foi, la niaiserie, me remplissent de colère. On m'a dit souvent : — Le joli spectacle que les Funambules! — C'est délicieux! — Vous seriez bien aimable de m'envoyer quelques places.

Je me laissais toujours prendre à ces mensonges de la vie parisienne. A la représentation, je regarde mes gens sans en avoir l'air ; ils s'ennuient, ils sont étonnés. — Qu'est-ce que c'est que ça? pensent-ils. Aussi ai-je quelquefois passé des journées en combinaisons, ai-je dépensé des trésors de ruse et de mensonge pour empêcher les incroyants d'aller aux Funambules. Deux classes seules comprennent la pantomine et en jouissent : les gens naïfs sans science, les gens naïfs à force de science. Ceux-là ne peuvent comprendre qui n'ont jamais ouvert qu'un livre, le Grand-Livre, qui ne connaissent qu'un dieu, l'Argent, qui n'admirent qu'un monument, la Bourse.

Pour eux, argent veut dire des femmes qu'ils n'aiment pas, des tableaux qu'ils méprisent, et les œuvres de Voltaire bien reliées ; encore n'ont-ils pas grand

respect pour les morceaux remarquables du sceptique. Il leur faut un Voltaire, aussi complet qu'un omnibus quand il pleut.

Tu retrouveras, mon ami, une partie des sensations que nous avons éprouvées ensemble; mais je devais prévenir humblement mes lecteurs que ce livre a souvent le tort d'être écrit pour des enthousiastes, et qu'il n'enseigne pas directement; il manquera de clarté pour ceux qui n'auraient pas un réel amour de la pantomime. C'est le défaut de beaucoup de livres de notre époque.

Paris, 1849.

SOUVENIRS

DES FUNAMBULES

I

TRUCS ET CASCADES.

Un matin, ayant jeté quelques antithèses sur la tombe de Debureau, j'allai trouver le directeur des Funambules. Aujourd'hui, je ne me rends pas compte de cette audace, car je n'étais pas trop ému en entrant chez le concierge du théâtre. Nous avons causé longtemps de l'avenir de la pantomine. Le directeur me trouva des idées, et m'engagea à écrire une pièce pour son théâtre; il désirait spécialement une pantomime à cascades.

— Cela vous regarde, lui dis-je, vous ferez venir autant d'eau que vous voudrez à l'apothéose.

— Vous ne comprenez pas, me dit le directeur, qui s'appelait M. Billion, un nom en harmonie avec les places à deux sous de son théâtre.

Cascade pour moi signifiait chute d'eau; mais le directeur m'expliqua que la pantomine à *cascades* est la nouvelle forme de la pantomime, comme qui dirait une forme romantique, une grande scission avec l'école classique.

Cascade appartient au dictionnaire des Funambules; *cascade* contient tout à la fois les coups de pied, les soufflets, les coups de bâton.

— Nous ferez-vous une pièce à trucs? me demanda M. Billion.

— Écoutez, lui dis-je, je suis très-innocent dans cette langue; je ne sais pas ce que c'est qu'un *truc.*

Alors le directeur souleva un coffre mystérieux, qui contenait des petits cartons découpés et mobiles, se mouvant au moyen de ficelles.

Je m'aperçus avec terreur que ces ouvrages très-compliqués demandaient une adresse de forçat. Je n'ai aucune subtilité dans les mains; comment confectionnerais-je jamais de ces *trucs* qui représentent des fusils qui se changent en échelles, des armoires qui se changent en chaises, tout cela exécuté en carton?

Je m'en retournai l'esprit chagrin, trouvant le métier d'auteur funambulesque très-pénible, vu qu'il exige des connaissances profondes dans l'art du cartonnage. Je pensais avec raison que je n'avais qu'à écrire une pantomime en collaboration avec un fabricant de tabatières à surprises. Tout le long du chemin, je me disais: « Il n'est pas possile qu'un auteur fasse un métier pareil. Je comprends qu'il écrive les changements à vue les plus compliqués, qu'il trouve dans sa tête des trucs bizarres, mais ce n'est pas son état de les confectionner, pas plus qu'en écrivant, en tête d'un drame: *Le théâtre représente le palais de l'Alhambra,* le poëte n'a jamais pensé à peindre lui-même son décor. »

Dès lors je vouai une haine féroce au *truc*, et j'eus pour système d'employer les combinaisons les plus simples, de chasser les personnages surnaturels de mes pièces, de m'en tenir à la réalité et d'essayer de réaliser en mimique ce que Diderot avait fait pour la comédie, c'est-à-dire des pantomimes bourgeoises.

II

PIERROT, VALET DE LA MORT.

Je ne crois pas qu'on ait souvent distribué pendant les entr'actes, aux Funambules, de livret pareil à celui qu'on criait deux sous le soir de la première représentation de *Pierrot, valet de la Mort*. Aussi je le réimprime avec ses folies, ses antithèses, son romantisme et son fonds philosophique, me contentant d'indiquer l'année 1846, qui autorisait cet excès de jeunesse.

PIERROT, VALET DE LA MORT.

PANTOMIME EN SEPT TABLEAUX.

1er	tableau.	Steeple-chase des amoureux.
2e	—	Fâcheux effets des médecins et des médecines.
3e	—	Le cabinet de la Mort.
4e	—	Pierrot revoit le soleil.
5e	—	Mort de la Mort.
6e	—	Apothéose.

PERSONNAGES.

PIERROT	MM.	Paul.
ARLEQUIN		Cossard.
POLICHINELLE		Vauthier.
CASSANDRE		Antoine.
LE DOCTEUR		Lafontaine.
LA MORT		Frédéric.
LA FÉE VITALIS	Mmes	Pauline.
COLOMBINE		Béatrix.

PHILOSOPHIE DE LA PANTOMIME.

Je me promenais un matin sur les quais, rêvant à mon libretto d'*Arlequin dévoré par les papillons*, lorsqu'en bouquinant, je trouvai une brochure ainsi intitulée : « *De la nature hyperphy-*

sique de l'homme, par Wallon ; Paris, 1846. » J'ouvris la brochure et je lus :

« La croyance de la société future doit être le développement du christianisme. Tous les peuples modernes cherchent instinctivement comme la France, ou scientifiquement comme l'Allemagne, l'éxplication rationnelle du dogme chrétien. — Le Verbe doit apparaître de nouveau, se manifester logiquement dans l'humanité, et changer la simple croyance, la FOI, en une CERTITUDE absolue. La solution du problème du Verbe fait chair nous donnera l'immortalité *consciente*, seule digne de nous. L'homme SPIRITUEL se débarrassera définitivement de la mort, il tuera, écrasera la mort pour arriver à ses destinées supérieures ; alors il sera délivré des conditions matérielles et relatives qui arrêtent ses progrès. Les facultés psychologiques ou physiques seules connues et étudiées jusqu'ici se transformant en facultés hyperphysiques, l'esprit jouira de toute sa spontanéité créatrice. »

Ces quelques lignes, qui paraîtront peut-être d'un illuminisme digne de Swedenborg, furent pour moi un éclair. J'abandonnai à son malheureux sort *Arlequin dévoré par les papillons*, et, huit jours après, fécondé par le philosophe inconnu, j'avais terminé *Pierrot, valet de la Mort*.

Non pas que j'aie eu l'intention de faire une pantomime avec tirades philosophiques, chose du plus fâcheux effet et qui rentrerait dans l'école du peintre *penseur* et du romancier *socialiste*. Ce *Pierrot, valet de la Mort*, est une œuvre simple comme bonjour, qui a pour but d'amuser le spectateur et de le divertir par un nombre illimité de coups de pied au cul et de soufflets.

Mais, de même que la pensée jaillit d'un tableau sans que l'artiste s'en soit inquiété, de même que des idées socialistes naissent de la lecture d'un roman où l'auteur n'aura semé que des observations et des faits, de même une simple farce peut conduire à un monde d'idées. C'est ce qui fait la grandeur, la puissance, et ce qui explique la supériorité de la pantomime sur la tragédie.

J'en veux pour preuve que les esprits les plus distingués et les

plus fins de ce temps-ci ont aimé et ont chanté sur tous les tons la pantomime et Debureau.

Feu Charles Nodier fut un des premiers; mais ses amours les plus ardentes, il les réservait pour Polichinelle.

Il y a déjà quinze ans, M. Jules Janin écrivait deux in-12 à propos d'un théâtre inconnu du boulevard du Temple. Le livre fit fortune, et en même temps celle du bouge. Tout le grand monde de ce temps-là courut voir Debureau. Le théâtre, grand comme la maison de Socrate, faisait des recettes de Cirque-Olympique.

Théophile Gautier est allé plus d'une fois aux Funambules en compagnie de Shakspeare et de Gérard de Nerval. Ces impressions laissèrent un germe qui se développa un jour, sous la forme d'une pantomime racontée dans la *Revue de Paris*. L'idée est d'une grande originalité. Pierrot tue un marchand d'habits pour jouir à moins de frais d'un vêtement convenable. Il l'enterre dans une cave sous des bûches. Pierrot est au comble de la joie : il va se marier; mais, dans l'église, une voix bien connue le fait tressaillir: *Rrrrrchand d'habits!!* Cette voix, il l'entend partout; dans les grandes circonstances de sa vie, la voix mystique, — sa conscience — le poursuit du terrible cri : *Rrrrrchand d'habits!!*

Un jour Théophile Gautier se trouva auteur des Funambules sans le savoir; le librettiste ordinaire de l'endroit avait trouvé le sujet bon, et il l'accommoda en pantomime, sous le titre du *Marchand d'habits*. La pièce eut un grand succès; les voyous du paradis, qui ont vu tant de chefs-d'œuvre se succéder, parlent encore avec enthousiasme du *Marchand d'habits*, qui cependant n'a pas été repris depuis trois ans.

Gérard de Nerval est allé en Italie, en Angleterre, en Allemagne, uniquement pour étudier la pantomime de ces différents pays.

Aussi, en présence de ces attestations, doit-on peu s'inquiéter des errements des feuilletonistes qui nient Debureau et qui traitent de paradoxe cette grande réputation. Je les renverrai à M. Rolland de Villarceaux : « On a dit quelquefois que la renommée de Debureau était une œuvre de caprice de quelques écrivains; mais ceux qui ont avancé cette opinion hérétique *n'avaient pas un sentiment vrai des choses dramatiques.* » (La *Comédie italienne et Debureau*, Revue Nouvelle.)

STANCES SUR DEBUREAU.

I. — Ignorants ceux-là qui regrettent la mort de Debureau. Cette fin est un trait de génie. Il est mort comme Molière, — du théâtre.

II. — Rien ne pouvait ajouter à sa gloire, — quand bien même il eût été nommé membre de l'Institut.

III. — Plus adroit que M. Ponsard, Debureau n'a pas fait de tragédies.

IV. — La jeune génération qui l'a vu peut se consoler de n'avoir pas connu Talma.

V. — Les sculpteurs ont persuadé aux Français que leurs grands hommes n'étaient pas assez honorés. Les mêmes sculpteurs entendent par *honneurs* une statue ou une fontaine. On parle déjà d'élever un tombeau à Debureau.

VI. — Folle idée! Debureau a été peint et sculpté depuis longtemps par les Égyptiens; il est même très-répandu. On le retrouve, gestes, allures, masque, sur l'Obélisque, sur les boîtes de momies et sur le zodiaque du Denderah.

VII. — Debureau, ce mime d'un talent si comique, tua un jour un homme. Celui-là trouva son jeu brutal.

VIII. — Comme on portait à l'église le cadavre du paillasse défunt, pendant le *Dies iræ*, une foule joyeuse assistait à une noce dans une chapelle voisine.

IX. — La vie est une route bordée d'antithèses.

Qui sait si la vie n'est pas une mort, et la mort une vie? disait Euripide.

X. — Euripide a raison, c'est tout un. J'ai connu un banquier :

De son vivant, il était roide, immobile et corrupteur.

Mort, il est roide, immobile et corrompu.

XI. — Le costume de Pierrot était blanc.

Son linceul est blanc.

XII. — Debureau a passé sa vie sur les planches.

Il repose tranquillement dans des planches.

. . . .

LES DERNIERS JOURS DE DEBUREAU.

On a prétendu que Debureau était mort d'une chute dans le *troisième dessous* des Funambules. Debureau est mort d'un asthme qui le minait depuis cinq années.

Les médecins lui avaient prescrit un repos assez long; mais il songeait à *son* public. Depuis cinq ans, il toussait à *rendre les poumons*. Sitôt qu'il entrait en scène, la maladie le quittait; il redevenait pour un quart-d'heure jeune, heureux et bien portant. Cependant la terrible maladie attendait dans les coulisses, sous le quinquet huileux, et posait sa griffe sur la poitrine du mime, à chacune de ses *sorties*.

La toux devint tellement impérieuse, que Debureau fit relâche forcément. Un jour, il se trouva mieux; l'affiche annonça sa *rentrée*.

L'Opéra donnerait une œuvre inédite de Meyerbeer ou de Rossini, que les esprits seraient moins agités au boulevard des Italiens que ceux du boulevard du Temple à cette nouvelle.

Debureau ne jouait pas depuis trois semaines au plus, et la *queue* s'étendait frétillante, grouillante, nombreuse à remplir cinq théâtres.

Notez qu'on donnait les *Noces de Pierrot*, une des moins heureuses pièces des Funambules, une pantomime qui n'est autre que l'éternel *Déserteur* de Sédaine, une farce qui a été jouée six cents fois à ce même théâtre. Il faut de l'enthousiasme comme en a cette foule pour se presser, s'entasser et s'asphyxier par soixante degrés de chaleur. S'il y avait un thermomètre au *poulailler*, les plus osés descendraient à l'instant.

On s'imagine les cris et les huées des spectateurs pendant la première moitié de la soirée. Au dehors, ceux qui n'avaient pu entrer criaient et huaient double. Après les trois vaudevilles, on frappa les trois coups d'usage.

Depuis longtemps je m'inquiète des musiciens des Funambules. La musique est, de tous les arts qui deviennent métiers, le travail le moins attrayant qui se puisse imaginer. Un musicien qui accom-

pagne soixante fois *Robert-le-Diable* est aussi malheureux qu'un musicien qui accompagne vingt-cinq soirées le mélodrame de la *Nonne sanglante*. Chefs-d'œuvre ou platitudes ne font qu'un dans ces circonstances.

Mais aux Funambules tout change. Les phalanstériens, qui proclament avec tant de zèle le *travail passionnel*, trouveront dans cet étroit boyau où sont entassés six musiciens la réalisation de leurs aspirations. Quand il s'agit d'accompagner la pantomime, ces musiciens y mettent une ardeur et une fougue dignes d'un meilleur sort.

Le violon fait cabrer ses doigts sur le manche de l'instrument.

Les joues de la clarinette s'enflent d'enthousiasme.

La contre-basse parcourt des *portées* inconnues.

Le cor sonne avec allégresse.

L'alto mélancolique a des larmes dans les yeux. Quant au chef d'orchestre, il ne se connait plus : de ses cheveux jaillit l'harmonie; il *nage dans le bleu.*

Le jour de la rentrée de Debureau, l'orchestre se surpassa. Pour fêter ce retour, l'orchestre exécuta pour ouverture un air du vieux Gluck, un fragment d'*Armide*, de la musique grande, simple et immortelle.

La toile se leva avec lenteur. Debureau parut dans son costume de blanc fiancé, un bouquet à la boutonnière, une jolie fille sous le bras. Il est impossible de rendre l'enthousiasme de la salle; c'était de la frénésie. Les quatre cents têtes du paradis étaient joyeuses ; les huit cents yeux dévoraient le mime; les quatre cents bouches hurlaient : « Bravo! » Cela tenait du délire. Ceux qui n'avaient pu entrer applaudissaient à la porte.

Debureau mit simplement la main sur le cœur, au-dessous de son bouquet de fiancé. Une larme coula sur la farine de son visage.

Une vraie larme au théâtre est si rare!

Peu après, un petit incident montra la croyance enthousiaste du public. Sur le théâtre, à l'introduction de la pantomime sont groupés des paysans et des paysannes. A l'écart, le bailli, (M. Laplace), qui est un traître, rumine ses projets infâmes. L'orchestre entame la ritournelle de la contredanse.

A l'ordinaire, Debureau se livrait à des danses excentriques, dont

il a emporté le secret, qui étaient un mélange des pas du Directoire et des pas plus audacieux du *cancan*. Ému plus que l'habitude, le cœur trop plein de joie, Debureau ne dansa pas.

— La *chahut!* cria une voix de voyou en goguette.

— Non! non! répondit la salle tout entière.

Le peuple grossier a soudain des moments d'exquise délicatesse ; il avait compris l'émotion de son grand comédien.

Le soir, à minuit, un rassemblement se forma dans la rue des Fossés-du-Temple, près de la petite entrée noire et enfumée des acteurs. Debureau sortit ; il avait conservé, par pressentiment sans doute, son blanc bouquet de fiancé.

C'était son bouquet d'épousailles avec la Mort.

Les mille voix crièrent : Vive Debureau! » Mais la Mort avait hâte d'étreindre dans ses bras son pâle épouseur...

Il mourut à quelques jours de là

III

OPINIONS DE GÉRARD DE NERVAL A CE SUJET.

Théophile Gautier a souvent discuté avec un extrême sérieux les farces des Funambules ; il fut un de ceux qui m'engagèrent à persévérer dans la voie de la pantomime, heureux de saisir de temps en temps l'occasion de narguer les formes dramatiques consacrées ; mais il partait pour l'Espagne le lendemain de la représentation de *Pierrot, valet de la Mort*, et il laissa le soin d'en rendre compte à Gérard de Nerval, qui comprend mieux que personne ces dialogues muets , complaisants auxiliaires d'une imagination vagabonde.

« L'élite de la société parisienne s'était portée vendredi dernier au théâtre illustré par feu Debureau. Il y avait dans cet empresse-

ment un hommage à ce grand souvenir, et de plus une double espérance : Pierrot renaîtra-t-il de ses cendres? La pantomime est-elle morte après lui, comme la tragédie après Talma? Telle était la *question*.

« Aussi ne vous étonnez pas s'il y a quelque chose de funèbre dans le titre cité plus haut. Un premier sourire à travers un voile de dentelle d'Angleterre, ou, si vous voulez, à travers un haillon de gaze noire déteinte, c'est tout ce qu'on pouvait attendre de cette belle veuve éplorée — la pantomime! La tragédie a pleuré beaucoup plus longtemps, mais c'était son rôle. — Elle a enfin retrouvé de nouveaux interprètes, inspiré de nouveaux génies! La pantomime n'a pas été moins heureuse vendredi soir.

« On ne se cachait pas que c'était là un grand événement; la littérature était à son poste, la critique avait préparé des trognons de pomme; une opposition aveugle a crié tout d'abord : « A bas « les lorgnettes! » Nous avons protesté énergiquement. Quoi! le peuple n'admettra-t-il pas qu'on ait la vue basse? —en supprimant les lorgnettes, espère-t-il y voir plus clair?

« Non, ce cri n'était que l'œuvre d'une malveillance isolée, et s'il est au monde un public intelligent, c'est certainement celui des Funambules, — nous n'en voulons pour preuve que la brochure (inédite) qui lui a été dédiée par l'auteur de la pantomime nouvelle, M. Champfleury.

« Il commence par établir l'esthétique du genre et poser clairement l'idée sociale qui préside à l'invention de son œuvre : « L'*Homme spirituel*, dit-il, se débarrassera définitivement de la « Mort; il tuera, il écrasera la Mort pour arriver à des destinées « supérieures : alors il sera délivré des conditions matérielles et « relatives qui arrêtent ses progrès; les facultés psychologiques ou « physiques, seules connues et étudiées jusqu'ici, se transforme- « ront en facultés hyperphysiques, et l'esprit jouira de toute sa « spontanéité créatrice. »

« Cette explication est pleine de clarté; mais quel est l'*homme spirituel?* C'est assurément l'auteur.

« Voici maintenant l'analyse de la pantomime nouvelle :

« Colombine a trois amoureux : Pierrot, Arlequin et Polichinelle. Cassandre est peu touché des avantages matrimoniaux de ces

drôles, dont l'un, Pierrot, ne possède que la gourmandise, le second, Arlequin, que sa batte, et le dernier, Polichinelle, que ses bosses. A défaut d'argent, il faut au moins quelque talent à apporter en ménage. Cassandre donnera sa fille au nageur le plus habile. Arlequin saute dans la rivière sans hésiter ; Pierrot, après une longue discussion, jette Polichinelle à l'eau; pour lui, il n'aime pas l'eau douce, il boit à même la bouteille, pendant que ses concurrents reviennent tout mouillés. On se lance force coups de pied. Après une danse dans laquelle les trois concurrents rivalisent de souplesse et d'agilité, on apporte une cible. Polichinelle tire le premier; Pierrot, trop curieux, va voir si son rival a mis près du noir; mais Arlequin, soit par maladresse, soit par méchanceté, lâche son coup. Pierrot tombe; il est blessé à mort.

« Au second tableau, ce pauvre Pierrot est dans son lit, encore plus pâle que de coutume. Colombine, sous prétexte de le soigner, donne dans la chambre du malade un rendez-vous à Arlequin, le préféré. Pauvre Pierrot! à son lit de mort il voit celle qu'il aime faire des signes d'amour à son rival bariolé. Cassandre et Polichinelle surviennent; mais ils sont tellement bavards et fatigants, que Pierrot est obligé de les chasser de son domicile.

« Le docteur arrive, tout de noir habillé. Il inspecte son malade et juge prudent de lui donner ce qu'une Anglaise n'oserait dire : un *remède*. Mais quel remède abondant, si l'on en croit l'instrument! Le naïf Pierrot boit le remède au lieu de le consommer comme le prescrit l'usage; le médecin jette les hauts cris : il faut paralyser ce remède pris à rebours. On apporte des sangsues dans un verre: Pierrot prend le verre et avale les sangsues. Pour le coup il est perdu. Le médecin s'enfuit, emportant, en guise de payement, quelques objets à sa convenance. Pierrot s'en apercevant, lui jette à la tête ses oreillers, ses matelas; puis, épuisé par ce dernier combat, il expire.

« Au troisième tableau, nous sommes dans le cabinet de la Mort. La vieille camarde est entourée de son peuple d'ombres. Un cercueil descend des frises. — « Mauvaise recette! » s'écrie la Mort, qui ne trouve que trois défunts : un enfant, un médecin, un pierrot. Cependant ce dernier possède un violon : c'est quelque chose. La Mort, qui, ce jour-là, a l'*humeur grise*, ressuscite Pierrot l'enfa-

riné, à seule fin de se réjouir un peu. Pierrot a très-peur de tout ce qu'il voit et voudrait bien *s'en aller*; mais la Mort ne le lâche qu'à la condition qu'il lui enverra Arlequin et Polichinelle.

« La fée Vitalia prévient Arlequin et Colombine de se défier de Pierrot, passé à l'état de vampire. En effet, ce dernier arrive, et la première personne qu'il rencontre, c'est son ex-beau-père, Cassandre, qui jette des cris de terreur en croyant avoir affaire à un spectre. Pierrot, pour prouver qu'il n'est pas une ombre, demande à manger. On se met à table. Arlequin et Polichinelle, jaloux de n'avoir pas été invités, se glissent derrière la table et enlèvent les mets chaque fois que Pierrot veut manger.

« Pierrot finit par découvrir la ruse, et il arrête Polichinelle par le collet, bien décidé à lui faire expier sa rivalité; mais il se souvient des paroles de la Mort : « Si tu peux faire chanter trois fois à « Polichinelle le même air, il est perdu. » Pierrot fait toutes sortes de câlineries au double bossu, qui chante deux fois un petit air gai, et qui s'arrête par un pressentiment. Sur ces entrefaites, Arlequin ayant appris la résurrection de Pierrot, vient lui chercher querelle. C'est un duel à outrance. Polichinelle trouve plus prudent de juger le combat. L'infortuné Cassandre, qui arrive par mégarde, reçoit les coups des deux combattants, suivant l'usage antique et solennel de la pantomime.

« Au cinquième tableau, Colombine et Arlequin se sont enfuis, peu jaloux de rester plus longtemps auprès d'un père barbare. Colombine s'est déguisée et tient un petit commerce de pâtisseries, — dont l'odeur attire nécessairement le gourmand Pierrot. Il court raconter la nouvelle à Cassandre et à Polichinelle, qui veulent prendre d'assaut la boutique. En présence de ce danger, la fée Vitalia apparaît sur son char et enlève les deux amants.

« Le décor change. — Un palais d'un goût indien équivoque sert de retraite à Colombine et à son amant. On ignore quels moyens emploient Cassandre, Pierrot et Polichinelle pour pénétrer dans cet asile. La Mort elle-même vient y faire un tour et accable Pierrot de reproches sur sa maladresse. S'il n'envoie pas tout à l'heure sous terre Arlequin et Polichinelle, il retournera dans son cercueil encore chaud. Une voix se fait entendre : « Pierrot, cesse de te « liguer avec l'ennemi du genre humain, et ton cœur sera ivre de

« joie! » Pierrot n'hésite pas; il rompt son pacte avec la Mort. Celle-ci se fâche à bon droit de ce manque de parole; mais Polichinelle, qui s'inquiète peu de tous ces détails, s'empare de la faux de la Mort et la fauche sans pitié.

« Apothéose. Pierrot, revenu à la vertu, bénit le mariage d'Arlequin et de Colombine.

« Nous avons donné quelque étendue à cette analyse, qui vaut bien, après tout, celle d'un vaudeville; maintenant nous n'épargnerons pas à l'auteur les critiques de détail. — La pièce est bien charpentée; mais les derniers tableaux portent l'empreinte d'une certaine précipitation. Les péripéties sont brusques, l'intérêt n'est point ménagé. Pierrot s'inquiète à peine de remplir les conditions qui lui ont été imposées par la Mort. Son retour à la vertu est trop brusque et n'est nullement motivé. A part ces légers défauts, nous rendrons toute justice au mérite du style (mimique), et nous regretterons surtout que la *danse macabre* du troisième tableau n'ait pas rendu au théâtre tout l'effet que comportait la pensée du poëte.

« Pierrot faisant danser les morts au son d'une viole enrouée, c'était une idée romanesque sans doute, mais d'une valeur *objective* incontestable. Là se réalisait, *à priori*, l'argument qui, selon l'auteur, devait amener, *à posteriori*, cette audacieuse conclusion intitulée par lui : « Mort de la Mort. » Du moment que la Mort s'amuse à écouter les violons, elle est vaincue : témoin la fable d'Orphée. Il y aurait toute une palingénésie à écrire là-dessus.

« Au reste, la philosophie moderne n'a rien formulé de plus clair que cette pantomime en sept tableaux.

« GÉRARD DE NERVAL. »

IV

LE CHIEN DES MUSICIENS.

J'ai souvent rencontré dans les rues de Paris un vieillard qui jouait du basson. Il était long et maigre comme son basson.

Le vieillard avait bien la mine qu'il faut pour jouer de cet instrument : l'œil obscur, les joues caves qui sont les fossettes de la misère, les traits allongés, une peau jaune sur des os pointus. Sa physionomie faisait bon ménage avec la voix du basson, un instrument plein de sanglots et de larmes.

Les musiciens en général se jettent trop vite sur un instrument, sans s'être demandé si leur tempérament est analogue à celui d'un morceau de bois simple en apparence, car ce morceau de bois, qu'il soit à cordes ou à clefs, n'est pas tout à fait une chose inanimée. Le vieillard jouait merveilleusement de son basson. Seulement ses lèvres commençaient à manquer. On ne sait pas de quelles étreintes nerveuses les lèvres doivent serrer ces deux frêles morceaux de jonc, l'*anche;* aussi les musiciens se servent-ils, pour rendre la situation, d'un mot significatif : *pincer* l'anche.

Les dents non plus ne répondaient pas à l'appel de l'anche, qui veut être maltraitée par les trois puissants conducteurs du son : la langue, les lèvres et les dents.

A cinquante ans, cette trilogie demande les Invalides.

Mais, loin de donner du repos à ses fidèles serviteurs, le vieillard les condamnait à la plus rude des tâches.

Jouer du basson dans Paris, n'est-ce pas une folie? Cela rappelle un malheureux guitariste qui allait donner des sérénades à sa maîtresse avec accompagnement de trombone. La belle n'entendit jamais une note de la guitare.

Jouer du basson dans Paris, où, dans les nuits les plus tranquilles, quand toutes les voitures sont endormies, on entend encore des bruits vagues, immenses, nuisibles, qui semblent les ronflements de cette grosse population.

Et le jour ! A peine les orgues bruyantes ont-elles entamé l'introduction d'une valse de Strauss, qu'un cabriolet arrive, dont les deux roues avalent une phrase charmante

L'omnibus, moins fougueux, mange tout un motif de la valse; vient un pesant chariot de roulier ou une lente voiture de déménagement qui fait ses choux gras du restant de la valse.

Toute musique est donc confisquée par les roues des voitures.

Enfin, le vieillard croyait jouer du basson pour le public, et souvent il regardait en l'air, d'abord au troisième étage, espérant que sa douce musique avait attendri quelque femme.

Il ne tombait rien du troisième étage.

Alors le vieillard reprenait tranquillement son air, braquant son basson dans la direction du second étage.

Il ne tombait rien du second étage.

Mais le premier étage, le *premier* aristocratique, où demeurent les gens riches, c'est de là que viendra l'aumône. On entend, du premier, le basson. Une pièce de dix sous, pour les gens du premier, c'est peu de chose.

Il ne tombait rien du premier.

Le vieillard s'en allait sans maugréer. Il trouvait explication à tout, consolation à tout, excuse à tout. « Il n'y avait personne au premier, » se disait-il. Ou bien : « Je m'en vais dans un autre quartier ; on aime mieux la musique. » Ou bien : « Peut-être ma musique n'est-elle plus de mode. »

Cette dernière raison n'était pas la moins sensée. Le vieillard avait un répertoire d'airs anciens qui jurent dans nos temps bourgeois de polkas et de quadrilles. Il savait tout Grétry, tout Monsigny, tout Dalayrac, tout Philidor, compositeurs délicats et simples, dont les inspirations convenaient merveilleusement au basson.

Quand surtout le vieillard entonnait avec enthousiasme : *O Richard, ô mon roi!* cette mélodie si tendre et d'un si grand effet, il aurait tiré des larmes de ses auditeurs. Mais les cabriolets n'ont pas de larmes, et les roues de voiture,

dans leur activité fiévreuse, ont bien autre chose à faire que de s'inquiéter d'une mélodie.

Avec le vieillard au basson, j'ai souvent rencontré d'autres gens bizarres, mal habillés, sales quelquefois, mais qui, tous, sont *beaux*. Ils ont souffert; leur figure est tiraillée par les passions, les vices, la misère. Tous ces gens-là ont un drame terrible au bout de la langue. Il ne s'agit que de leur faire ouvrir la bouche.

J'ai presque toujours réussi : ainsi avec Carnevale, cet étrange Italien de la Bibliothèque royale, qui m'a dit le pourquoi et comment des couleurs de ses *voyants* habits. Ainsi, avec Jean Journet, le Juif-errant du fouriérisme, ainsi avec bien d'autres *excentriques*. Je voulus causer avec le basson; mais le basson avait disparu du faubourg Saint-Germain.

Quand on me questionne sur un des hommes connus du ruisseau de Paris, et qu'on s'étonne de sa disparition, je réponds hardiment :

— Il est malade.

— Où ?

— A l'hôpital.

Ou je réponds avec plus de vérité :

— Il est mort.

— Où ?

— A l'hôpital.

Toujours l'hôpital, qui est l'inflexible avant-dernière demeure de ces gens bizarres. Après l'hôpital, un trou en terre. Ils n'avaient pas de nom à l'hôpital, ils avaient un numéro. Quand les excentriques sont dans le trou en terre, ils ne *s'appellent* plus. Plus de nom, plus de numéro. L'hôpital avare garde ses numéros comme il garde ses capotes d'infirmerie. Les capotes s'usent, les numéros ne s'usen pas.

Pour moi, le basson était mort, et sa longue redingote

noisette, aux poches béantes et vides, et le long instrument aux clefs de cuivre. Je me disais que je le retrouverais un jour au temple entre un habit de valet de la Comédie-Française et un vieux bonnet à poil de grenadier; j'étais certain de le reconnaître à son attache.

C'était un ruban que la vieillesse avait rougi et changé en une sorte de ficelle grasse, noire par un endroit, rouge par l'autre, luisante par ici, terne à côté.

Un matin cependant, rue Saint-Honoré, j'aperçus le vieillard près du Palais-Royal, toujours avec sa redingote noisette, mais sans son basson. Cela m'inquiéta; comme, dans mon esprit, l'idée du basson ne pouvait se séparer de l'idée de voiture, je pensai qu'un accident était peut-être arrivé à l'instrument, ou que dans un moment de misère il avait été, soit mis en gage, soit vendu.

Mais il n'y avait pas un nouveau chagrin dans les joues creuses du vieillard; il était aussi calme sans son basson qu'avec. Il allait au petit pas, s'inquiétant, comme à son habitude, de tous les chiens qui vaguaient. Depuis longtemps j'avais remarqué cette préoccupation des chiens; même, quand le basson braquait ses mélodies dans la direction du troisième étage, son œil s'abaissait sur le premier chien venu. N'avait-il pas, une fois, interrompu *O Richard!* son air favori, cet air dans lequel son âme passait tout entière, pour suivre un misérable barbet, crotté comme un poëte. Enfin, tous les chiens, il les regardait sous le nez, ou, suivant un mot populaire, il les *dévisageait.*

Trop heureux d'avoir rencontré le vieillard, je le suivis. Il s'arrêta devant un café de la rue Saint-Honoré, qui porte pour enseigne : *Café Militaire.*

J'entrai pareillement. Le garçon semblait connaître le vieillard, car il apporta, sans qu'on le lui demandât, un plateau, un bol de porcelaine fêlée et une panetière contenant deux pains à café.

Ce café Militaire est aujourd'hui une singularité en présence des estaminets modernes. Il est décoré de faisceaux romains, comme en portent les licteurs de tragédie; au-dessus de ces faisceaux sont appliqués des casques de dragons en plâtre peint. A l'époque où fut décoré cet établissement, le carton pierre n'était pas inventé; les casques de plâtre avaient subi des altérations, non-seulement dans la peinture, mais dans la sculpture.

Le comptoir-empire est orné d'un bas-relief guerrier en plâtre bronzé, qui a pu faire honneur dans son temps à un sculpteur, élève de Dupaty. Au-dessus du comptoir se voit une console, ornée de petits drapeaux flottants, de casques de toutes armes, d'habits et de cuirasses, qui rappellent les tristes bas-reliefs de la colonne Vendôme.

Une console aussi riche en ornementation doit nécessairement avoir l'honneur de porter un objet d'art merveilleux. La pendule qui disait l'heure dans le café Militaire était merveilleuse, en effet.

Elle était simple, mais pleine d'effet. Une pyramide d'Egypte en marbre blanc, et rien de plus. Quatre sphinx femelles en cuivre doré lui servaient de cariatides et étalaient leurs gorges sur la plate-forme d'un escalier en marbre blanc, formé de six marches.

Le cadran trônait orgueilleusement sur la plus large partie de l'obélisque; il était aussi en cuivre historié et coupé brutalement par deux aiguilles en bronze qui représentaient deux vipères lançant leur venin. Suivant l'heure, ces vipères à l'œil terrible semblaient menacer les quatre malheureux sphinx femelles.

Il serait peut-être bon de faire remarquer que la conquête d'Egypte introduisit, avec les sphinx femelles, le plus abondant des mensonges, car il se reproduisit partout, sur les fauteuils, sur les chaises, sur les canapés, sur les cheminées; sur les chenets surtout se virent des têtes de sphinx. Si les

sphinx perdirent leur caractère mystérieux, en échange les ornemanistes leur firent cadeau d'un sexe. Tous nos sphinx devinrent femelles par la gorge, chose qui n'avait jamais existé en Egypte, où ils étaient d'une troisième race, d'un sexe neutre et bizarre. Peut-être la galanterie, naturelle aux Français, les porta-t-elle à l'adjonction de ces deux ornements féminins.

Malgré tout cet attirail militaire, malgré les canons, les cuirasses, les épées et les casques, les mouches, hardies comme des pages, avaient laissé sur tous les murs des signes de leur passage et de leurs ébats.

Le docteur ne s'occupait pas de tous ces détails si pleins d'intérêt, qui donnent à l'observateur l'âge d'une maison, l'histoire de ses habitués; chaque mur n'est-il pas un témoin bavard et muet qui révèle les secrets les plus cachés? Le basson découpait les petits pains avec une précision et une propreté méthodiques; il regardait son café à la crème avec les yeux d'un homme qui aurait été privé longtemps de ce régal quotidien.

— Le journal? dit-il au garçon.

On lui apporta une gazette militaire; il n'y avait pas grand choix dans le café. Quatre journaux, un pour deux tables, restaient abandonnés, et n'avaient de relations qu'avec leurs planchettes.

Le basson lisait lentement; il appartenait à cette race de lecteurs qui naquirent dans un temps où les journaux, d'un format très-restreint, voulaient être lus attentivement de la première à la dernière ligne.

Cette lecture dura près d'une heure; après quoi le garçon apporta, sans se la faire demander, une feuille musicale hebdomadaire. Le basson la lut avec autant d'attention que la *Gazette militaire*. Il paya son déjeuner et sortit.

— Est-ce que vous connaissez l'homme qui s'en va? demandai-je au garçon.

— Beaucoup, monsieur, il vient ici tous les jours.

— Comment s'appelle-t-il?

— Vous ne savez pas son nom? dit le garçon étonné; mais il est très-connu : c'est M. Chalandry, un fameux musicien, le premier de son temps... un fier brave homme. Il a été bien malheureux, et honnête avec ça; il devait plus de cent francs de déjeuners à la maison. Nous avons cru qu'il était mort, il ne paraissait plus. Tout d'un coup il arrive apporter dix francs à madame. Ah! si tous les gens qui doivent lui ressemblaient! Et puis il a continué à revenir, et il donne quarante sous par semaine à compte. Mais, si vous voulez entendre quelque chose de curieux, monsieur, puisque vous paraissez vous intéresser à M. Chalandry, il faudrait venir un soir, n'importe lequel, ces messieurs ne manquent jamais, de six à huit heures; ils prennent leurs demi-tasses et ils se racontent leurs campagnes. C'est tous amis. Il n'y a rien après ça, je ne connais que le Cirque en fait de choses plus intéressantes. Moi, ajouta le garçon, je commence à trop avoir entendu leurs histoires; mais que c'était beau, la première fois, quand je suis entré ici! On parle des journaux! Ces messieurs en savent plus long que les journaux, et ils n'ont pas besoin d'inventer : ils y étaient. Quand ils parlent d'une chose, c'est qu'ils l'ont vue.

— Ces messieurs sont donc d'anciens militaires? demandai-je.

— Oui, monsieur, tous, madame aussi. Vous ne connaissez pas madame?

— De quelle dame parlez-vous?

— De la maîtresse de la maison... elle est sortie aujourd'hui, autrement vous la verriez au comptoir. C'est aussi la fille d'un militaire, d'un ami de ces messieurs, qui est mort après avoir fondé ce café... Ils sont donc tous en famille. Dans le temps, le café Militaire était trop petit; on a fait ici des affaires d'or, monsieur; mais maintenant, s'écria le

garçon en soupirant et en jetant un regard désespéré sur les banquettes vides.

— Oui, vous ne paraissez pas avoir grand monde.

— Ah ! monsieur, dit le garçon, pas l'ombre d'un chat dans le jour. Et le soir, savez-vous combien ils sont ? Six ! monsieur ; six habitués, pas un de plus. Parce que les guerres et tout ça vous ont bien vite retourné un homme. J'en ai vu ici des grands, des gros, des anciens cuirassiers, qui semblaient solides comme du fer. Ils prenaient leur demi-tasse : va te promener ! le lendemain ils étaient empoignés par des rhumatismes, des attaques, ils ne reparaissaient plus. C'est qu'on les avait menés aux Invalides ou au Père-Lachaise. Ils sont donc restés six ; mais six demi-tasses à six sous ne font pas aller un établissement. Et le loyer, et la nourriture de madame, et sa toilette, et mes gages ! Alors un matin madame s'est trouvée dans une drôle de passe ; on voyait du monde alors ici, mais de mauvais consommateurs, des huissiers, des avoués, des fournisseurs, et toute la bande. Il a donc été question de chasser madame, qui en a parlé à ces messieurs ; c'était tout naturel, en qualité d'amis de son père. Les voilà tous qui se mettent à jurer comme je n'avais jamais entendu jurer ; je vous ferai observer que M. Chalandry ne jurait pas. Ils disaient qu'il fallait faire sauter les huissiers par la fenêtre ; s'ils ne s'en allaient pas, alors des coups de cravache ; s'ils restaient tout de même, des coups de plat de sabre. Tout ça est bon à dire dans la conversation, mais ce n'est pas de l'argent. Madame a été obligée de se remuer, de courir, d'aller voir des connaissances haut placées qui avaient connu son mari et qui sont au ministère de la guerre. Tout n'est pas encore fini, et c'est pour cela que vous ne la voyez pas aujourd'hui à son comptoir.

Le garçon de café aurait pu continuer longtemps. Le malheureux avait de si rares occasions de parler, qu'il devait

inévitablement saisir la première personne venue et l'instruire des affaires de la maison; mais j'en savais assez. Le garçon me fut très-utile comme exposition. Une fois que le Prologue, dans l'ancien théâtre, est venu compter au public ce qui va se passer, adieu le Prologue : il sera très-mal reçu au milieu du drame. Je laissai donc seul le garçon dans ce café, aussi triste pour lui qu'une prison cellulaire.

Ce ne fut que plus tard que j'appris, après avoir fréquenté les six amis, toute l'histoire de M. Chalandry.

Il était premier basson aux Italiens, sous l'Empire. Et il me parla plus d'une fois de Barilli, de Tachinardi, de Galli, de Crescentini, illustres chanteurs dont je ne me souciais que médiocrement. Qu'importe l'acteur mort? Un habit de général n'est beau que sur le corps d'un général; après, c'est une friperie.

J'ai vu souvent des gens s'inquiéter des traitements miraculeux des comédiens. Ceux-là ont tort; les comédiens, les danseuses, les ténors, ne sauraient être trop applaudis, trop payés de leur vivant. Car, morts, ils sont finis.

Enfin, ces souvenirs d'illustres chanteurs étaient une faiblesse de M. Chalandry, qui ne se contenait pas d'avoir accompagné, aux appointements de dix-huit cents francs, madame Pasta.

L'empereur aimait ou n'aimait pas la musique; je crois qu'il la comprenait comme la poésie. Et on sait ses admirations pour le lyrisme de Luce de Lancival; toujours est-il qu'il voulait des instrumentistes de réputation dans ses musiques militaires.

L'orchestre des Italiens fut décimé par un décret impérial, qui enrôlait forcément dans la vieille garde les meilleurs instrumentistes. M. Chalandry ne fut pas mécontent de ce changement; on lui servait, pendant son absence, son traitement des Italiens, où sa place était tenue par un jeune suppléant non appointé. En outre, il touchait chaque mois, à la

caisse de la garde impériale, cent francs. Chaque musicien était nourri, logé, et jouissait, en outre, d'un habit bourgeois par an.

M. Chalandry toucha donc, en sa qualité de basson dans la garde impériale, trois mille francs chaque année.

Il me répétait souvent comme une excellente plaisanterie : « A Paris, il est vrai que, dans les concerts, je touchais des feux ; mais, à l'armée, je faisais mieux que de toucher des feux, je les voyais. » Innocent jeu de mots d'un vieillard, qu'il eût été mal de ne pas accueillir par un sourire.

M. Chalandry ne prit jamais les habitudes soldatesques ; il resta toujours un bon musicien, plein d'enthousiasme pour son instrument, et vécut en société de ses camarades des Italiens.

Il refusa même, malgré une augmentation de paye, de continuer l'éducation musicale de six nègres. Les six nègres tenaient les instruments à percussion du régiment. Il fallait voir ces nègres, vêtus richement à la turque, accompagner la musique avec leur comique majesté.

Surtout le nègre qui portait sur ses flancs la grosse caisse, et qui regardait avec un souverain mépris ses compatriotes : le triangle, les cymbales, le chapeau chinois, la caisse roulante et la caisse claire.

Les nègres ne manquent pas d'instinct musical ; mais ils ont des peines infinies à oublier les rhythmes traînards de leur pays. Quand M. Chalandry fut engagé avec ses camarades du Théâtre-Italien, il refusa de se charger de l'école des nègres, car il fallait employer à leur égard des moyens aussi violents que leurs instruments.

Un simple musicien, en compagnie d'un tambour-maître, apprit aux malheureux nègres les deux mesures en usage dans les musiques militaires : la mesure du pas redoublé et celle du pas ordinaire. Encore le précepteur, malgré toute sa science, n'en fût-il point venu à bout sans le puissant

auxiliaire du tambour-maître, qui battait la mesure avec sa canne sur les épaules des nègres. Et il la battait avec fermeté.

M. Chalandry, outre ces bizarreries de nègres, trouva au régiment un musicien d'un nouveau genre qui s'appelait Terrible.

Terrible était un chien.

Tous les régiments ont eu un chien, et tous les chiens un régiment. La peinture, le vaudeville, les feuilletons, ont consacré en l'honneur de ce fait nombre de livres, de toiles et de couplets. J'ai besoin de dire que le long prologue qui amène l'histoire de Terrible a été écrit avec un grand soin pour convaincre le lecteur qu'il n'entre pas de *chauvinisme* dans ma manière. Je raconte l'histoire de Terrible comme elle m'a été dite par M. Chalandry, simplement. Ceux qui seraient trop fatigués par le *Chien du régiment* de M. Horace Vernet, trop fatigués de certaines histoires sur la vieille garde, ceux-là devront s'arrêter ici. Je les comprends et je les excuse.

Terrible était un barbet de pure race, songeant peu à sa toilette, les poils frisés, ou plutôt emmêlés comme à plaisir. Ses yeux noirs brillaient autant qu'une braise; mais ils étaient constamment cachés par une touffe de poils pendants sur le nez, qui semblaient des broussailles.

Malgré ses yeux perdus, Terrible avait une bonne physionomie. Il était tout à la fois plein d'intelligence et de mysticisme; de tous les chiens, le barbet est celui qui se laisse le plus difficilement connaître. Il est bon, humain, serviable; mais on n'a jamais su le fond de cet animal.

Terrible! aucun musicien, même les plus blancs du régiment, ne pouvait dire ses commencements. Il fut amené par l'instrumentiste qui jouait du serpent, que M. Chalandry ne connut pas, ce serpent ayant été coupé en deux par un boulet.

Terrible se livra à un violent désespoir; mais, chez les chiens comme chez l'homme, toute douleur a son terme. Peut-être, réellement, quelques chiens se sont-ils laissés mourir de faim sur la fosse de leurs maîtres : je ne l'ai pas vu, et j'ajoute peu de foi aux anecdotiers qui ont raconté le fait.

Le serpent mort fut remplacé par un serpent vivant. Contre toutes les conventions des romanciers de bas étage, Terrible ne donna point son amitié au successeur de son maître. Seulement son amour se développa ; il aima la garde impériale, et il s'attacha spécialement à la musique de ce corps.

Il est vrai que le nouveau serpent était un homme grossier et brutal, et qu'il avait mille affections pour un verre de vin; pour le chien, pas une.

Terrible faisait partie de la musique à l'arrivée de M. Chalandry.

Il recevait une paye régulière, un sou par jour. Sa place était marquée derrière les tambours, en avant de la musique du premier régiment de la vieille garde.

En général, les chiens, en entendant de la musique, poussent des hurlements plaintifs en tournant la tête vers les nuages, ce qui a fort occupé les naturalistes, qui n'ont osé se prononcer sur cette question. Les chiens ont-ils l'organe auditif si sensible qu'il ne puissent supporter le son d'un instrument?

Terrible ne hurla jamais pendant que l'orchestre militaire se fit entendre; ses oreilles mêmes semblaient se tendre pour mieux accaparer le son et n'en pas perdre la moindre vibration. Le barbet comprenait tellement la mesure, qu'il marchait pour ainsi dire au pas.

Terrible, lui aussi, semblait mépriser les six nègres, leur bruyante musique et leur costume de Turcs. Il avait raison : l'habit ne fait pas le musicien. Combien était plus remar-

le supposer porteur d'une carte d'entrée; mais Terrible, se voyant en face d'un Italien, d'un *ennemi* (il le flairait), n'attendit pas que la grosse canne retombât sur ses flancs, il marcha droit sous la canne, s'arrêta à un pied du hallebardier, et ouvrit une gueule menaçante où brillaient des dents blanches, solides comme des avirons, pointues comme des clous.

Le hallebardier, magnétisé, laissa passer le chien.

Cette scène ne dura qu'une seconde et ne dérangea en rien l'ordre du cortége. Les musiciens de la vieille garde avaient tout vu; au besoin ils auraient pris parti pour leur *camarade*, mais Terrible sortit seul de ce pas difficile.

M. Chalandry ne savait trop admirer la conduite du barbet, qui mit fin à un obstacle par des moyens si simples. Un autre chien eût aboyé!

Cependant il faut tout dire, même les défauts de son héros. En revenant en France, Terrible se conduisit de la façon la plus malhonnête : il déplut à Napoléon. L'empereur, entouré de sa vieille garde, fut harangué par le maire de je ne sais quelle ville française. Le maire débita son discours avec les adulations, les plats-de--ventre les plus monstreux. Il termina ainsi : —*Dieu créa Napoléon, et se reposa.*

Et Terrible aboya.

Je n'ose dire que le chien eût compris tout le ridicule de ce mot, et qu'il se posât en critique audacieux.

A Paris, le chien suivit M. Chalandry chez lui. Le basson, ayant quelques moments de repos, reprit sa vie et ses vêtements bourgeois. M. Chalandry fut heureux de retrouver sa place aux Italiens, ne fût-ce que quinze jours. C'était plutôt de la musique que celle de la vieille garde.

Il emmena Terrible au théâtre et le présenta à ses anciens amis de l'orchestre; mais le chien ne parut pas goûter la musique italienne. Il s'étalait sous la chaise du basson et

dormait. Il ne semblait même pas écouter les *solos* de *fagotto primo* que M. Chalandry exécutait aux applaudissements de la salle entière.

A cette époque, les militaires étaient les rois de Paris ; ils prenaient le haut du pavé, méprisaient profondément le *bourgeois* et se plaisaient à l'insulter. Un officier n'aurait pas voulu se montrer dans Paris en costume civil ; le soldat était tout, on ne parlait que de lui.

M. Chalandry, au contraire, fut content de mettre une quinzaine au portemanteau son habit de la vieille garde. En bourgeois il se sentait plus basson ; il n'avait, du reste, aucune humeur belligérante, et ne tenait pas à passer aux yeux de Paris pour un des vainqueurs d'Italie, d'autant plus que son basson n'avait servi que médiocrement à remporter des batailles.

Tous les jours il allait se promener, vers midi, dans la galerie de bois, accompagné de Terrible. Un officier passa, qui trouva l'air ridicule au basson ; il le heurta violemment.

M. Chalandry pensa que le gros de la foule avait seul produit ce choc ; mais il se trompait. Au bout de la galerie, le militaire recommença. Cette fois, le basson se crut en droit de faire quelques observations polies à l'officier ; celui-ci le prit sur un ton très-haut. M. Chalandry s'éloignait, ne tenant pas à avoir une affaire.

Le militaire continua de marcher sur les talons du bourgeois en l'insultant ; mais tout à coup il poussa un cri de rage et de douleur, et il porta précipitamment la main derrière son dos. Il frémit en palpant une tête poilue accrochée aux basques de son habit ; c'était Terrible qui, non content de déchirer l'habit, avait commencé par sauter dessous, à un endroit fort sensible.

En un moment, la foule s'arrêta et fit cercle autour du militaire, qui avait dégainé son sabre pour châtier l'auda-

cieux animal. Mais le chien, profitant du tumulte, avait lâché prise et fui dans la direction opposée.

M. Chalandry était revenu seul à son logement, désolé d'avoir perdu Terrible; il le retrouva le soir à la porte des Italiens. Le basson raconta toute la soirée quel service lui avait rendu le barbet en le débarrassant de l'insolent officier.

Il fallut bientôt renoncer à cette tranquille et douce vie parisienne qui rendait M. Chalandry si heureux; il fallut reprendre l'habit de musicien de la vieille garde. L'empereur ne s'arrêtait pas dans ses conquêtes; c'était le Juif-errant de la victoire, et une voix semblait lui crier : « Marche! marche! »

Apres bien des combats, bien des victoires, auxquels avait assisté M. Chalandry dans le bataillon carré, l'armée française fit le siége de Dresde et s'en empara.

Terrible entra en vainqueur dans la capitale de la Saxe. Ce n'était plus le Terrible de la cathédrale de Gênes. Les ans avaient passé sur le corps du chien. Son poil, quoique toujours d'une frisure excentrique, grisonnait : ses sourcils s'étaient épaissis et masquaient de plus en plus ses yeux; cependant il avait encore un pas ferme; aucune infirmité ne se décelait dans la démarche.

Le régime militaire, qui abêtit l'âme, semblait avoir produit un effet contraire chez le chien. La physionomie disait bien des souffrances, bien des privations dans les camps, mais qui avaient plutôt renforcé son moral. Terrible jouissait alors de cette expérience que l'homme ne connaît qu'après une vie labourée par le malheur.

M. Chalandry, lui aussi, portait sur sa figure de nombreux chevrons de fatigue. Il avait parcouru, en soufflant dans son basson, les trois quarts de l'Europe. Ses nombreux états de service obtinrent une récompense. Quelque temps avant le siége de Dresde, il fut nommé chef de musique, la petite

flûte ayant péri, l'instrument à la bouche, d'une balle égarée.

Qu'étaient devenus, hélas! tous ces braves musiciens de la vieille garde?

Seuls restaient debout M. Chalandry et le chef des nègres, le basson et la grosse caisse. Encore le nègre avait-il laissé çà et là des traces de sa couleur. Le nègre, à la peau noire et luisante dans le principe, était devenu d'un ton gris verdâtre. En revanche, il avait grandi en talent. Il battait la grosse caisse de la façon la plus savante. Maintenant il mettait des nuances avec sa main gauche, qui tenait une espèce de verge, et obtenait certaines imitations d'un effet plus délicat.

Quatre nègres étaient morts au champ d'honneur, un à l'hôpital.

Les quinze clarinettes périrent en traversant un étang mal gelé. Pauvres et blonds clarinettes! On entendit sous la glace comme quinze *mi* bémol.

Le serpent eut la tête coupée par un Autrichien qui le surprit oublié dans un cabaret; il paya de sa tête les nombreuses faiblesses qu'il avait pour le vin.

Souvent, pour se distraire, M. Chalandry jouait seul un grand morceau de sa composition. Et le chien écoutait avec une grande piété ce pieux morceau, écrit en souvenir des musiciens de la vieille garde. C'était leur messe des morts.

Ceux qui l'auraient entendu, s'ils avaient été initiés au drame, eussent compris et pleuré, quoique la musique imitative soit blâmable; j'entends ces terribles livrets de symphonies qui vous imposent leurs idées de lever de soleil, de soleil couchant, d'oiseaux à queues rouges.

A eux deux, Terrible et M. Chalandry se comprenaient. C'était d'abord la petite flûte joyeuse qui s'en allait comme à la fête, en sifflant sous les arbres. Fi fre li! Une balle aussi sifflait et faisait un trou dans le front joyeux de la petite

flûte. La charge battait, les chevaux marchaient au pas, tran, tran, tran, tran; tout à coup ils hennissaient. Les nègres tombaient l'un après l'autre; celui-là avec ses cymbales, jetant un dernier soupir; celui-ci presque gelé, agitant en l'air, pour se réchauffer, son chapeau chinois, dont les grelots insultaient à son martyre. On entendait encore la glace qui craquait tout d'un coup sous les pieds des quinze clarinettes, prrrac! et le chant du cygne, du serpent, un cliquetis de verres, du vin, un air à boire, puis les Autrichiens lui coupant la tête pendant son ivresse.

M. Chalandry avait fait ce morceau sans y penser; homme naïf et simple, il ne s'était pas dit : « Je vais écrire une symphonie en souvenir de mes malheureux camarades. » Seulement les chagrins, les regrets, s'étaient accumulés dans son cœur et s'exhalèrent un jour par la voix du basson.

Quelle fut sa joie, à Vienne, d'entendre dans un concert de la musique comme jamais il n'en avait rêvé. Quelle surprise! cette musique ressemblait à la sienne. M. Chalandry n'osa se mettre en parallèle avec le grand compositeur inconnu qui s'appelait Beethoven sur l'affiche, mais que personne ne connaissait dans la ville.

Le basson s'était enquis auprès de ses voisins de la réputation de Beethoven; on lui répondit qu'il y avait à la tête de l'orchestre une espèce d'homme étrange qui, seul, pouvait lui donner des renseignements.

M. Chalandry attendait avec impatience la fin du concert pour s'entretenir avec le chef d'orchestre.

C'était HOFFMANN.

Je respecte tellement les gens de génie, que je me garderai bien d'essayer de reproduire la conversation qui eut lieu entre le musicien français et le *grand* allemand. Un *oui*, un *non* même, placés dans leur bouche, me semblent un sacrilége.

Hoffmann, avec ce sens si délicat que possèdent les artistes, surtout les artistes qui meurent jeunes, comprit tout de suite le basson.

M. Chalandry fut un moment surpris de cette nature si enthousiaste, si rêveuse, si sardonique, si pleine de mépris pour la foule; cependant il comprit qu'il avait devant lui une âme supérieure, qui ne s'arrête qu'un moment sur la terre, mais qui brille d'une lueur éclatante et laisse pendant son court séjour des œuvres éternelles.

Il invita le même soir Hoffmann à venir entendre son morceau de basson; le romancier lui prit le bras et le conduisit plus sûrement à son logis. Car M. Chalandry ne savait que peu l'allemand, et encore moins les détours de Dresde, aussi d'habitude enfermait-il Terrible, craignant de le perdre.

L'homme qui a écrit le dialogue du chien Berganza regarda tout de suite Terrible avec intérêt. Terrible n'était pas un chien; par instant il était plus qu'homme. Il y a tant d'hommes qui sont moins que chiens.

Pendant que Hoffmann passait sa main sur la tête de Terrible, M. Chalandry ajustait les diverses pièces de son basson.

Il commença tout naturellement, sans préparation, sans rien dire; il fit simplement un accord parfait. Les préludes *brillants* ont été inventés par les musiciens intrigants qui veulent *effrayer* le public.

Hoffmann écoutait le basson, assis dans un fauteuil, les épaules un peu voûtées, la main droite errant dans les poils de Terrible.

Après le morceau, il remercia d'un mot M. Chalandry de lui avoir fait entendre ce chant nouveau pour lui, et il l'invita à venir au grand théâtre de Dresde écouter son opéra d'*Ondine*. Le basson accepta avec enthousiasme, se croyant libre pour quelque temps; mais, dès le lendemain, Napo-

léon avait donné des ordres concernant la musique de la vieille garde.

Mademoiselle Georges et Talma étaient arrivés et devaient jouer tous les deux jours la tragédie; le jour suivant était réservé à l'opéra. L'empereur ne goûtait pas la musique allemande; il tenait pour l'italienne. Aussi Hoffmann fut-il bouleversé de tous ces changements.

Un jour la tragédie.

Un jour la musique italienne.

Un jour la tragédie.

Et un jour la musique allemande.

Comme on le voit, l'insipide tragédie eut le droit de montrer les dents tous les deux jours; M. Chalandry reprit ses fonctions à l'orchestre improvisé des Italiens, ce qui ne l'empêchait pas de diriger la musique de la vieille garde aux revues.

Terrible, à l'une de ces revues, s'arrêta tout court devant une petite fille juive en haillons qui marchait devant la musique. Le chien n'avait jamais souffert la présence d'aucun étranger entre les tambours et les musiciens. Aussitôt qu'un enfant hardi voulait s'introduire dans cet espace, il le remettait à sa place plus vite que ne le fait d'une brebis un chien de berger.

L'enfant, avec ses grands yeux noirs et son teint citronné, apaisa cependant la colère de Terrible. Il avait commencé par gronder; son œil finit par s'adoucir.

La juive n'était qu'une petite mendiante; sous sa robe courte et déchiquetée sortaient deux jambes grêles, dont l'une était nue.

Elle marchait fièrement comme si elle eût été vêtue de soie. La faim la rendait légère. Terrible la flaira longtemps; il l'étudiait, et il n'imita pas ses confrères aristocratiques, qui montrent les dents aux haillons et aboient aux pauvres gens.

Derrière le dos de l'enfant, une mauvaise guitare à cinq cordes dénotait sa manière de vivre ; peut-être le chien fut-il ému par la guitare, cette malheureuse chose en bois, fendue d'un côté. La plupart des portées de cette guitare avaient disparu ; il ne restait plus que les traces de colle forte, désagréable à la vue et au doigt.

La petite guitariste écoutait avec grand plaisir la musique de la vieille garde ; c'était nouveau pour l'enfant, qui ne se doutait pas quelle trahison elle faisait à la musique allemande, aux valses amoureuses jouées par une clarinette dans un cabaret.

Le régiment était arrivé à l'endroit où l'empereur devait passer la revue ; Napoléon parut à cheval, suivi de son brillant état-major ; aussitôt qu'il eut traversé les rangs de la vieille garde, la guitariste fit mine de s'en aller dans une direction opposée. Terrible s'approcha d'elle et la tira par sa robe. L'enfant regarda sans crainte le chien ; elle ne craignit pas que sa robe fût endommagée par les dents de Terrible. Elle hésita et paraissait chagrine de quitter si vite un ami improvisé en un quart-d'heure. Le chien la regardait avec des yeux tristes ; l'enfant se baissa et donna un gros baiser au nez de Terrible, qui se laissa faire.

Après cet adieu, la petite guitariste partit.

Terrible était inquiet ; il baissait la tête et réfléchissait. Tour à tour il regardait M. Chalandry, qui soufflait dans son basson avec le plus pur enthousiasme, et qui, très-occupé de diriger ses musiciens, n'avait rien vu ; puis le chien suivait des yeux la petite guitariste qui diminuait dans l'éloignement.

Terrible faisait trois pas en avant, trois pas en arrière.

Enfin, comme une personne qui a pris une grande résolution, il profita d'un *fortissimo*, dans lequel M. Chalandry appelait dans ses joues tout le vent qui était en lui, et il se sauva de toutes ses jambes. La petite guitariste ne paraissait plus qu'un point à l'horizon. Terrible, dans sa course qui

semblait un éclair, renversa un Autrichien, qui jura de la façon la plus accentuée. Dans une autre occasion le chien aurait livré un combat; mais des affaires plus importantes ne lui permettaient pas de s'arrêter.

En une minute il rejoignit la petite guitariste, qui poussa un cri de joie en revoyant le chien. Terrible courait autour d'elle; il l'entourait d'un cercle fantastique; il lui sautait au cou; il sautait après la guitare : jamais l'amant le plus emporté ne se livra à semblables folies.

L'enfant comprenait, du reste, ces marques d'amitié, et paraissait heureuse d'inspirer une si violente admiration au chien. La marche n'en était pas interrompue pour cela, et elle fut longue.

Tout d'un coup la petite guitariste fouilla dans sa poche et en retira une petite sébile de cuir bouilli. Le chien regarda attentivement la sébile et sauta brusquement après; il la saisit avec les dents.

La sébile rendit un faible son, le son d'une malheureuse pièce de cuivre abandonnée qui gémit de n'avoir pas de compagnes, car il n'y a rien de plus triste que l'or ou l'argent quand il se trouve seul; aussi manifeste-t-il sa joie en chantant dans les poches à l'arrivée d'un frère. Sitôt que plusieurs pièces d'or se trouvent réunies, c'est un bavardage à n'y pas tenir; et c'est pour les faire tenir tranquilles que les avares les enferment.

Terrible comprit tout de suite le peu de valeur de ce rond de cuivre, qui se battait les flancs dans la sébile. La petite allait passer les portes de la ville; le chien la tira encore une fois par la robe. Depuis quelque temps il regardait attentivement chaque maison. Une surtout, peinte en vert brillant, d'où sortaient des chants de buveurs, l'inquiétait. Il fit signe à la guitariste d'y entrer.

Et, pour lui donner du courage, Terrible entra le premier, le tête haute.

La salle était pleine de buveurs qui chantaient à tue-tête en buvant de la bière ; l'enfant passa timidement sa tête par la porte, et les buveurs l'interpellèrent brusquement :

— Allons, la guitare, entre ou sors.

L'enfant regarda Terrible, qui s'était installé fièrement dans le cabaret, et entra.

Ces buveurs si bruyants étaient des Français qui suivaient l'armée. Il n'y a que les Français qui parlent, crient et chantent en buvant de la bière. Ils boiraient de l'opium en Chine qu'ils trouveraient encore le moyen de faire tapage. Terrible, avec son instinct si fin, avait compris dans la rue que le cabaret était fréquenté par des compatriotes ; il reconnut leur langue.

— Une jolie fille ! dit l'un.

Un autre s'écria :

— Un vilain chien !

L'enfant détacha sa guitare et se mit à chanter un petit air allemand dont je regrette de ne pouvoir donner la notation. Voici les paroles :

« Sur le pont de Coblentz était une grande neige ; la neige a fondu, l'eau coule dans la mer.

« L'eau coule dans le jardin de ma chérie, personne n'y demeure. Je pourrais attendre encore longtemps ; ce serait toujours en vain : deux arbres y murmurent seuls.

« Leur tête verte sort et regarde au-dessus de l'eau. Ma chérie doit y être, je ne puis aller la trouver.

« Quand Dieu me salue dans l'air bleu et dans la vallée, ma chérie me salue du fond du fleuve.

« Elle ne passe pas sur le pont de Coblentz, où passent tant de belles-dames. Celles-là me regardent beaucoup ; mais je ne veux pas les voir. »

— Ah ! dit l'un, quel fichu charabia on parle ici !

— Ils ont l'air de se comprendre, dit le malin de la bande, mais c'est une frime. La preuve, c'est que tous les Alle-

mands parlent français quand ils ont absolument besoin de se dire quelque chose; alors ils le disent tout naturellement.

L'enfant ne saisissait pas le sens de ces paroles ; mais elle devinait qu'on s'occupait d'elle et de son pays. Elle rougissait et hésitait à présenter la sébile aux buveurs. Terrible passa derrière et la poussa en avant. Alors la petite guitariste, s'étant avancée à contre-cœur de la table des Français, fouilla dans sa poche et en retira sa boîte de cuir.

— Tiens, dit le plus malin des Français, tu veux que je te paye pour ta chanson qui ne se comprends pas... Elle se moque de nous, la petite, et elle demande encore l'aumône !

— Moi, je lui donne dix sous, dit un autre, si elle veut me les demander en français.

— Ce n'est pas bête, ça. Allons, la guitare, parle clairement!

L'enfant écoutait sans se rendre compte de tous ces grossiers propos ; Terrible fronçait les sourcils.

— Elle fait celle qui ne comprend pas, reprit un des Français; la rusée!

— Peut-être n'est-ce pas assez de dix sous pour lui délier la langue, dit un second. Moi, j'en mets vingt.

— Moi aussi, dit un troisième.

— Allons, reprit celui qu'on écoutait avec déférence, la main à la poche, tous! Cette enfant peut croire que nous n'avons pas le sou; il faut au moins lui prouver le contraire!

Tous les buveurs sortirent leur bourse et remirent une pièce de monnaie à celui qui avait porté la parole en dernier. Il compta six francs.

— Eh ! la guitare, il y a six francs, dit-il en posant la petite pile de monnaie sur la table.

L'enfant avança timidement la main vers ce trésor.

— Hein! une minute! comme elle y va, l'enragée... Avant de toucher les six livres, tu sais que tu dois parler français.

L'enfant restait aussi muette que sa guitare.

— Vous voyez bien, dit le plaisant, qu'elle s'y connaît, puisqu'elle prendrait volontiers de la monnaie française. Qu'est-ce qu'elle en ferait, si elle ne savait pas la langue?

— Je mets vingt sous de plus, dit un autre... je gage qu'elle ne parlera pas.

— Je parie que si!

— Je parie que non!

— Eh bien! cinq livres pour la guitare.

— Cinq livres contre.

Deux pièces de cent sous vinrent grossir le tas.

— Allons, petite, hardi!

— Parle.

— Elle ne parlera pas.

— Elle parlera.

Tous les buveurs criaient ensemble. L'enfant fut effrayée et recula de quelques pas. Elle crut qu'on lui demandait une nouvelle chanson et se disposait à satisfaire à cette demande, lorsque Terrible la poussa de sa tête vers la porte. C'était ce que demandait la guitariste, qui se sauva, pleine de terreur et de mépris pour les Français.

— Ah! cria d'une voix la bande, elle est fière l'Autrichienne, elle a tenu bon.

— Mes cinq livres? demanda un des parieurs.

A peine le plaisant de la bande allait-il mettre la main sur le tas de monnaie, qu'il sentit un coup violent porté à son pouce. C'était Terrible qui, d'un bond, était sauté sur la monnaie, la prenait dans ses dents; il avait failli emporter en même temps le pouce du buveur. Il disparut plus prompt que l'éclair. L'argent fila comme par enchantement; les buveurs se regardèrent tous, se croyant le jouet d'un rêve.

— Ah! l'enfant de chien! s'écria l'un d'eux quand il eut rassemblé ses esprits, il a mangé la grenouille.

— Où est-il, que je le crève?

Mais Terrible ne courait aucun risque ; il fuyait comme le vent dans la direction qu'avait prise l'enfant. Il la retrouva bientôt, se mit en arrêt devant elle, et haussa la tête pour lui montrer le trésor qu'il portait entre les dents.

La petite guitariste le regardait avec une joie mêlée d'étonnement et de crainte. Terrible se fit donner la sébile, lâcha l'argent dedans, et tira l'enfant par la robe en courant. Il craignait d'être poursuivi par les Français, qui pouvaient bien ne pas avoir pris la chose en riant.

Enfin ils arrivèrent de la sorte au plus pauvre faubourg de Dresde. La petite guitariste s'arrêta devant une mauvaise porte en caressant le chien et l'invitant à entrer. La porte ouverte laissa voir une chambre basse, noire, enfumée, qui n'avait pour plancher que la terre.

Devant un feu pâle de *poussier*, une vieille se livrait à une cuisine qui n'aurait pas fait entrer un affamé. Des cordes étaient tendues dans la chambre ; des linges éraillés et jaunes s'y dandinaient.

La misère et la saleté se donnaient constamment le bras en ce logis, habité par des juifs.... Aussitôt l'entrée du chien, la vieille se répandit en grognements et en injures contre l'enfant.

— C'est ça que tu apportes, vilaine bête, dit-elle à l'enfant, un chien... il n'y a donc pas assez déjà de bouches inutiles à la maison ? Quand je te dis que tu as la tête à l'envers. Attends, Maryx, si tu crois que je vais garder ici un oiseau pareil, fais le sauver bien vite, ou je l'assomme.

Maryx laissa un moment sa mère se livrer à sa colère, et elle fit sonner, comme par hasard, l'argent dans ses poches.

— Hein ? dit la mère, dont les yeux se réveillèrent à ce son, qu'est-ce que j'ai entendu ? Viens ici, Maryx, viens m'embrasser.

L'enfant se jeta d'un bond au cou de la vieille, qui se

laissa faire, mais en dirigeant ses longues mains dans la poche de sa fille.

— Tant que ça ! dit-elle... où donc que tu l'as pris, cet argent? Ah ! petite *cachottière*, tu ne le disais pas en entrant.

La vieille juive retira sa main fermée de la poche de Maryx et pesa l'argent comme dans une balance; puis elle le fit chanter en desserrant un peu la main, puis elle regarda, puis elle le compta.

— Seize livres ! s'écria-t-elle.

Les juifs les plus pauvres connaissent la valeur de l'argent de tous les pays.

— Seize livres ! Mais dis donc, Maryx, où as-tu trouvé ça ? Qui t'a donné cet argent?

Maryx montra le chien, qui suivait cette scène des yeux.

— Ah ! le monstre, il est encore là... Comment ! tu dis que c'est le chien qui t'a donné l'argent... Tu mens, Maryx.

La petite guitariste raconta alors l'aventure de la matinée ; et, tout en contant, elle allait du chien à sa mère et les embrassait tous les deux.

— C'est égal, dit la mère, nous ne pouvons pas garder le chien... il aurait bientôt mangé les seize livres... Ou bien, garde-le deux ou trois jours pour t'amuser ; après nous tâcherons de retrouver son maître, qui nous donnera encore beaucoup d'argent... Tu n'as pas d'autre argent? reprit la vieille insatiable.

— Non, dit Maryx.

— Dans l'autre poche, par hasard ? dit la juive.

L'enfant secoua le côté gauche de la robe, qui ne rendit aucun son.

— Vois-tu, Maryx, c'est qu'il ne faudrait pas me tromper... d'abord on ne me trompe jamais, je devine tout. Je suis sûre que tu en as dépensé dans ta route?

— Mais non, maman.

— Ah!... tu as mangé, alors... avoue que tu as mangé?

— Je n'ai pas mangé, dit l'enfant.

— Tu sais pourtant que je te recommande de ne jamais revenir le ventre vide à la maison ; c'est si facile d'entrer quelque part et de demander un peu de pain, un peu de choux. On vous le donne plus facilement que de l'argent, au moins je ne serais pas obligée de me ruiner en nourriture. Au fait, tu as payé ton déjeuner aujourd'hui, je vais te régaler... mais que cela n'arrive plus.

— Et le chien, il a faim aussi, dit Maryx.

— Comment ! il a faim, reprit la vieille... c'est donc un chien de pauvre ; si je savais cela, je ne le garderais pas une seconde.

— Oh ! maman, dit Maryx, il est si bon, mon chien ! Bien sûr qu'il appartient à quelqu'un de riche, au contraire ; il y a une petite plaque à son cou.

La vieille appela le chien pour prendre des renseignements ; mais Terrible n'obéit pas ; il méprisait la juive et se contentait de regarder l'enfant. Celle-ci se roula par terre en prenant la tête du chien dans ses deux mains, et regarda la plaque sur laquelle était gravé en creux : *Terrible! du 1er régiment de la vieille garde.*

— Je ne sais pas lire ça, dit Maryx.

— Bon, répondit la juive, nous ferons déchiffrer l'écriteau par quelqu'un de savant.

Après la revue, M. Chalandry regarda inutilement de tous côtés après son chien ; il le demanda à ses musiciens. Personne ne l'avait vu. Le basson devint triste à mourir ; jamais Terrible n'avait fait d'absence si longue. M. Chalandry allait accompagner aux Italiens, mais sans apporter d'attention à sa musique. Chose incroyable ! un soir il oublia de jouer un *solo*, accompagné par les cors, les hautbois, les flûtes et les clarinettes. Le public fut tout surpris de n'entendre que des accompagnements ; le chef d'orchestre sau-

tait sur sa haute chaise en criant le moins haut possible : « Eh bien ! le basson, eh bien ! » M. Chalandry avait sa tête dans ses mains; il sortit tout à coup de ses réflexions, et ne s'aperçut de sa distraction que par les regards de colère du chef d'orchestre.

— Mais vous avez perdu la tête, Monsieur, lui dit le chef d'orchestre à la fin de l'acte; comment! vous faites *tacet* dans l'ouverture... Je le comprendrais encore de la part des trompettes et trombones, qui ont quelquefois trois cents mesures de pauses; mais c'est impardonnable pour un basson.

M. Chalandry expliqua que, depuis quatre jours, il avait perdu son seul ami, son chien, et que toutes ses idées étaient déroutées.

— Si c'était un chien ordinaire, dit le basson, je me dirais : Il est débauché, il reviendra; mais il n'a jamais eu de faiblesses. Les Autrichiens l'auront tué... Pauvre bête! je l'aimais comme mon enfant... Tout le monde l'aimait dan notre vieille garde. Ah! si vous l'aviez vu, mon pauvre Ter rible... Car, s'il n'était pas mort, il serait revenu; on l'aurait ramené; il porte au cou ses titres et son nom.

— Comment est-il votre chien? demanda le chef d'orchestre, compatissant à la réelle douleur du musicien.

— Oh! il n'est pas beau au premier abord! C'est un barbet tout frisé, noir et des grands sourcils sur les yeux.

— J'en ai rencontré un singulier avec une petite mendiante qui joue de la guitare.

— Une mendiante!... Une guitare!... s'écria M. Chalandry... je me rappelle maintenant, c'est lui, c'est bien lui... Il n'est donc pas mort. Je vous remercie bien, allez... vous êtes un brave homme, vous... ce pauvre Terrible... je ne dormirai pas de joie... tenez, je vais jouer ce soir du basson comme jamais... Si vous voulez, nous recommencerons l'ouverture pour le lever du rideau.

Le lendemain, aussitôt la pointe du jour, M. Chalandry se mettait en route d'après les quelques indications du chef d'orchestre. Il parcourut toutes les brasseries, toutes les tabagies, tous les bouges de Dresde, et ne trouva nulles traces de la guitariste ni de Terrible. Son chagrin était un peu apaisé, malgré le peu de succès de ses recherches; cependant, en se couchant, il traita le chien comme une infidèle maîtresse.

— Ingrat! disait-il, il n'est pas mort, et il m'a quitté pour une petite mendiante!

M. Chalandry apprit une mauvaise nouvelle; l'ordre du jour portait que l'armée partirait de Dresde sous trois jours. M. Chalandry abandonna ses musiciens et se fit remplacer par le sergent du musique : il était bien décidé à ne pas quitter la ville sans avoir retrouvé son chien mort ou vif.

Et il se remit à parcourir dans tous les sens les ruelles et les détours de Dresde. Un jour, accablé de fatigue, il entra dans un cabaret pour se reposer; il aperçut sur la porte un Français qui fumait.

M. Chalandry le regarda, étonné de trouver encore un de ses compatriotes dans la ville; pour lui c'était plus qu'une connaissance, presque un ami.

— Vous n'êtes pa parti avec l'armée, Monsieur? lui demanda-t-il.

— Non, j'ai été blessé à la jambe; j'ai trouvé une brave famille d'Allemands qui a soin de moi, et je passe ici ma convalescence.

— Vous êtes bien heureux, dit le basson.

Et il avait la mine si triste en parlant de bonheur, que l'autre ne put s'empêcher de lui demander ce qui semblait le tracasser.

M. Chalandry raconta ses malheurs et la fuite du chien; il avait les larmes aux yeux.

— Je voudrais bien vous être utile, lui dit le fumeur;

mais je ne connais pas plus Dresde que ma poche, et j'aurais vu votre bête, que je ne suis pas assez fin pour distinguer un chien allemand d'un chien français.

M. Chalandry fit mine de continuer sa route.

— Mais, dit le Français, les gens qui me soignent connaissent mieux la ville, il vous diront sans doute où on pourrait avoir des nouvelles de votre musicienne à la guitare... Peut-être a-t-elle une permission de la police, on ne sait pas.

Il entra dans la maison et revint bientôt en disant au basson qu'il y avait non loin de là un cabaret où se donnaient rendez-vous tous les musiciens ambulants.

M. Chalandry voulait entraîner le Français malgré sa blessure; il fallut qu'une servante le conduisît. Ils entrèrent au cabaret, qui était le même où Terrible avait emporté si brutalement la recette.

Le basson riait et pleurait en entendant raconter cette histoire.

— Voilà l'argent, dit M. Chalandry; qu'on apporte à boire, et menez-moi vite vers mon chien.

— Oh! nous ne savons pas où il demeure, mais il passe tous les jours à la même heure devant le cabaret. Il est six heures moins un quart, il ne sera pas long.

— Je vous laisse boire, dit le basson; pour moi, je vais l'attendre à la porte.

Un quart-d'heure après, les buveurs entendirent un grand cri.

— Eh! dit la cabaretière, le monsieur se trouve mal.

On courut à la porte; M. Chalandry était étendu sur le banc; Terrible, inquiet, gémissant et sautant sur lui. La petite guitariste ouvrait de grands yeux. Le basson revint bien vite à lui; il embrassait le chien, et ses longues mains le palpaient convulsivement.

— Ah! Terrible, s'écria t-il, tu m'as fait bien du mal!

Terrible baissa la tête et la tourna vers Maryx.

— Est-ce que tu l'aimerais mieux que moi ? dit tristement le basson.

Le chien continuait de baisser la tête.

— C'est que, vois-tu, nous partons après-demain... tu viendras, n'est-ce pas ?

Terrible avait saisi dans ses dents la robe de l'enfant et ne semblait pouvoir s'en détacher.

— Comment ! tu ne veux pas venir, dit M. Chalandry, tu m'abandonnerais, moi qui te connais depuis quinze ans, tu quitterais la vieille garde, la musique, ingrat ?... Ah ! c'est mal, Terrible, c'est bien mal !

Le vieux basson ne put continuer ; son gosier se serrait, et il se sentait prêt à fondre en larmes.

Le chien tira Maryx par la robe et l'amena devant M. Chalandry ; puis il mit ses deux pattes sur les jambes de son maître ; il semblait, à genoux, demander son pardon.

La cabaretière, qui avait écouté ce dialogue, était tout émue.

— Mais, Monsieur, lui dit-elle, pourquoi n'emmenez-vous pas avec vous la petite, si le chien y tient tant ? Comme ça, vous serez tous heureux.

— Au fait, dit le basson, vous avez raison. Et les parents de cette enfant ?

— C'est la fille d'un vieille juive, dit le cabaretier ; elle sera bien heureuse de s'en débarrasser pour une petite somme. Ses sœurs ont toutes pris la volée, et ça ne rapporte rien à la vieille.

M. Chalandry n'hésita plus ; il accompagna Maryx et Terrible au faubourg de Dresde et trouva la juive ; mais il montra un tel désir d'emmener l'enfant que la vieille se montra revêche au marché.

Le basson donna le lendemain mille francs, qui étaient la somme convenue. L'armée partit de Dresde. La petite gui-

tariste, après quelques jours de marche, se fatigua tellement, qu'on la fit placer dans les voitures des équipages militaires.

Terrible ne voulut pas la quitter; de temps en temps il grimpait dans la voiture pour voir son amie.

Un jour les équipages furent attaqués; ils se rendirent.

M. Chalandry n'eut jamais de nouvelles de l'enfant ni de Terrible.

V

TOUT CE QUI TOUCHE A LA MORT EST D'UNE GAIETÉ FOLLE.

Il est certain que la jeunesse s'amuse beaucoup à rire de la mort : les squelettes, les danses macabres, les têtes de morts viennent perpétuellement à l'imagination, sans doute parce que la jeunesse sait que la mort est loin et qu'elle peut en rire sans que l'autre le sache. Je n'ai pas absolument peur de la mort aujourd'hui ; je la vois, au contraire, comme la déesse du calme, et je ne lui demande qu'une chose : c'est qu'elle ne fasse pas de fausses entrées, puis de fausses sorties ; c'est qu'elle veuille bien ne pas jouer un épilogue trop long quand elle viendra. Souvent la mort arrive dans une maison et tient des discours sans fin qui durent plusieurs mois; là je la trouve insupportable, et je préférerais l'entendre me dire : « Bonjour, me voilà, partons! »

Autrefois je n'avais pas ces idées, je voyais la chose à travers le romantisme et je la voyais mal. La mort ne me semblait qu'un prétexte à littérature, et surtout son appareil, ses serviteurs et son mobilier. Un peu trop enthousiaste

de ballades allemandes et de Français goguenards, je ne rêvais que croque-morts, que pompes funèbres, que cercueils.

C'est sous le coup de ces idées que j'écrivis *Pierrot, valet de la Mort*, ma première pantomime, qui obtint un certain succès romantique. Je n'avais guère fourré dedans que trois cercueils, et je comptais sur un effet immense. C'était surtout un discours prononcé par la Mort, en paroles très-distinctes, qui me remplissaient de joie ; je ne sais si, en fouillant tous mes souvenirs dramatiques de théâtres étrangers, je trouvai quelque chose de supérieur au troisième tableau, qui était intitulé le *Cabinet de la Mort*.

Le théâtre devait représenter un souterrain garni de têtes et d'os de mort; sur la table était un grand sablier. La Mort, habillée d'un grand manteau noir flottant, une toque à plume sur la tête, une faux à la main, ses pieds de squelette passant sous le manteau, était assise sur un trône. Nécessairement l'horloge sonnait minuit.

Au coup de minuit, trois cercueils descendaient des frises du théâtre, deux grands et un petit. D'une voix grave et lente, la Mort disait :

— Il n'y a que trois cercueils aujourd'hui... mauvaise recette! ça ne va pas là-haut... on vit trop longtemps maintenant... J'aurais presque envie d'abandonner le métier, d'autant plus que ces gredins de cadavres n'apportent pas avec eux de quoi payer leur bienvenue. Ils ne sont bons qu'a fumer la terre... S'ils amenaient seulement dans leurs boîtes la moitié de ce qu'ils possèdent ; mais rien, pas une obole... ils laissent leurs biens, leur argent, leur fortune à des parents qui rient avant de leur avoir vu l'œil fermé.

Ayant ainsi parlé, la Mort descendait de son trône et marchait vers le petit cercueil, dont elle soulevait le couvercle.

—Un enfant! s'écriait la Mort, à quoi bon? J'aime mieux

un gros homme qui pèse un peu; mais un enfant orphelin, qui n'a laissé de chagrins à personne! — Et le chagrin m'amène des pratiques. Bath! voyons un peu l'autre.

Elle passait au second cercueil.

— Au diable!... Un médecin! où avais-je la tête quand j'ai fauché celui-là... un homme qui m'était si dévoué et qui m'envoyait tous les jours tant de visiteurs! Ah! pauvre médecin, mon vieil ami, tu as eu bien tort de te laisser mourir?

Dans le troisième cercueil était Pierrot, étendu roide, immobile, dans ses habits blancs.

— A la bonne heure! disait la Mort, celui-là... je l'ai déjà manqué trop souvent; mais, cette fois, il est en ma possession. Voyons, ressuscitons-le pour quelques instants.

Elle prenait une petite fiole, en frottait les narines de Pierrot, qui éternuait, ouvrait un œil et le refermait aussitôt en apercevant la Mort.

— Pierrot, disait celle-ci, sors de ton cercueil et reviens à la vie.

A un coup de tonnerre, Pierrot se levait et montrait une grande joie d'être ressuscité.

— Tu n'étais donc pas heureux entre ces quatre planches? disait la Mort.

Pierrot faisait la grimace.

— Cependant il faudra y retourner là-dedans! disait la Mort.

Pierrot se jetait à ses pieds, l'implorait, demandait grâce, faisait mille câlineries à la Mort, la caressait, dansait autour d'elle; la Mort se laissait prendre à ces amabilités, souriait autant que peut sourire la Mort.

— Tu me divertis, disait-elle, je te rends la vie.

Pierrot, sans en demander davantage, tournait les talons; mais la Mort le rattrapait:

— A une condition cependant: j'ai besoin d'un valet in-

telligent, qui veille là-haut à mes envois; je te prends à mon service... Mais il y a longtemps que tu n'as mangé, Pierrot, tu dois avoir faim.

Sur le désir de Pierrot de boire :

— Holà ! valets de mon noir royaume, s'écriait la Mort, qu'on apporte de la boisson.

Deux squelettes apportaient une bouteille et des crânes en forme de coupes. Pierrot refusait cette boisson lugubre et manifestait une certaine inquiétude sur la qualité du vin qu'on devait boire dans cet endroit ; cependant ses instincts l'emportaient, et il buvait la bouteille, sans s'inquiéter d'en verser dans le verre de la Mort, qui voulait trinquer avec son valet.

— Ta blessure, à ce qu'il paraît, disait la Mort, n'a pas fait tort à ta soif... Ne veux-tu pas manger un peu ?

Mais la vue des squelettes, du souterrain, effrayait Pierrot, et il refusait.

— J'ai l'humeur grise aujourd'hui, disait la Mort ; avant de t'en aller, amuse-moi.

Pierrot allait chercher un violon et préludait. La Mort agitait sa faux et ricanait.

— Que mes sujets viennent se livrer à un quart-d'heure de joie ! s'écriait-elle. Que la plus grande gaieté paraisse sur toutes les figures !

Ayant ainsi parlé, la Mort remontait sur son trône ; les ombres et les squelettes entraient en foule. Pierrot jouait un air de danse ; il se formait un ballet étrange, pendant que la Mort marquait la mesure avec sa faux. Ombres et squelettes formaient une ronde de plus en plus remuante et tumultueuse. La Mort riait aux éclats, sautait sur son trône, et finissait par se mêler à la danse. Pierrot profitait de cette grande débauche pour se sauver dans les airs à cheval sur son cercueil.

Tel était à peu près le tableau le meilleur de la pièce, ce-

lui sur lequel je fondais mes espérances, comptant sur une mise en scène lugubre et distinguée, lorsqu'un matin le directeur me dit :

— La censure ne veut pas entendre parler de cercueils.

Je fus pris d'un grand serrement de cœur; j'admettais plutôt l'existence de l'invalide à la tête de bois que ma pantomime sans cercueils. Je pris ma course, faisant des enjambées de géant sur le trottoir, cherchant de tous les côtés après Gérard pour lui demander des conseils sur cette coupure inepte.

Théophile Gautier, qui aime beaucoup l'appareil de la mort, me donna une lettre pour la censure, après que je lui eus raconté mes chagrins. J'arrivai ainsi au ministère, et je trouvai que les censeurs étaient allés se promener. Il n'y avait là qu'un vieux garçon de bureau d'une mine assez estimable.

— Comment! m'écriai-je, on m'a coupé mes cercueils, de quel droit ?

Le bonhomme dressa la tête en entendant parler de cercueils, car il ne savait qui j'étais ni d'où je venais. Quand il apprit qu'il avait affaire à un auteur des Funambules, il prit un air grave.

— Nous allons chercher le manuscrit, dit-il; s'il y a des ratures à l'encre rouge, je n'y peux rien faire; il faudra une décision du ministre.

Nous fouillons les tiroirs et nous trouvons le manuscrit de *Pierrot, valet de la Mort*, qui était visé, approuvé, prêt à être envoyé au théâtre, sans la plus petite rature à l'encre rouge.

— Ces Messieurs ne trouvent rien à redire, me dit le garçon de bureau.

— Alors, lui dis-je, on me trompait au théâtre, quand on me disait que les censeurs exigeaient la suppression des cercueils.

— Des cercueils ! s'écria le garçon de bureau d'un air atterré ; et pourquoi faire, Monsieur ?

— C'est un effet, lui dis-je.

Le vieil employé me regarda, réfléchit et se mit à feuilleter le manuscrit ; il tomba justement sur le passage où la Mort parle devant le cercueil de l'enfant.

— Ah ! Monsieur, Monsieur, qu'avez-vous fait là ? me dit-il avec un accent de supplication ; songez donc au mal que vous pouvez faire à une mère de famille qui aurait perdu un de ses enfants.

— Dans cette affliction, une mère de famille ne va pas au spectacle.

— C'est égal, Monsieur, croyez-moi, retirez ce petit cercueil, dans votre intérêt.

— Oui, oui, oui, lui dis-je, feignant d'accéder à ses conseils et me sauvant avec mon chef-d'œuvre dans la poche.

J'arrivai au théâtre en criant : « Victoire ! les cercueils nous restent ! » Mais, le jour de la représentation, à la répétition générale, où apparaissent les accessoires, je remarquai avec inquiétude un grand coffre carré qui descendait du haut des frises.

— Et mes cercueils ? dis-je au régisseur.

— C'est la même chose, me dit-il.

— Comment, la même chose ! Un coffre-fort carré au lieu de trois cercueils, dont un petit !

— Nous mettons les trois morts dans la même boite, dit le régisseur, et la Mort leur parle comme dans votre manuscrit ; rien n'est changé.

J'avais envie d'envoyer un huissier arrêter la représentation si on ne faisait pas descendre les trois cercueils ; on ne sait pas ce qui se passe dans la tête d'un jeune auteur à la moindre mutilation.

— D'ailleurs, me dit le régisseur, cette grande boite est

vide et ne reçoit l'acteur que par une trappe du dessous du théâtre; il serait impossible au machiniste de faire descendre trois cercueils avec des acteurs dedans; d'un autre côté, les acteurs n'aiment pas à descendre des frises, de peur d'accident; et puis, nous n'avons pas de cercueils en magasin.

— Mais il y en a ici tout près, à l'administration des Pompes, près du canal Saint-Martin, dis-je; je m'en vais en emprunter; on m'a dit que ce sont des vaudevillistes qui sont à la tête de l'administration, ils comprendront mes raisons.

Le directeur survint, qui me donna à entendre que la censure avait interdit tout accessoire ayant rapport au culte, ainsi que les croix fichées en terre, et qu'on les invitait à représenter des cimetières le moins possible.

Je sortis du théâtre furieux, ne comptant plus sur le succès de ma pièce, me promettant de ne pas me laisser nommer, honteux d'être rencontré par des amis, auxquels j'avais tant parlé de mes effets funèbres.

Le coquin qui jouait la Mort était un comédien sans éducation, qui ne savait même pas lire, qui était tout à fait démonté par le genre de pantomime que j'inaugurais; il passa trois ou quatre phrases de son monologue de la Mort, et termina par une violente faute de français; j'étais dans la coulisse, plus mort que vif.

— Cet homme compromet ma pièce, dis-je au directeur, il joue son rôle de la Mort en dépit du bon sens.

— Ah! me dit-il en soupirant, il est si triste de remplir un pareil emploi!

Fiorentino me dit:

— Je n'aime point la Mort dans une pièce de ce genre. En Italie, tout le monde eût déserté la salle à l'apparition de la *Senza-Naso*.

Il est vrai que l'acteur qui jouait la Mort était très-bien

grimé ; son masque rendait à merveille la tête de Mort ; il ne s'était pas inquiété de ma description de costume, et entrait en squelette nu, sans manteau et sans chapeau. J'aurais voulu cependant le voir avec cette allure triomphante et à panaches de la Mort dans les danses macabres des fresques du moyen âge.

Gozzi, dans ses charmants Mémoires, rapporte une aventure que je crois devoir citer :

« Le jour de la représentation de mon *Roi des Génies* l'indignation de l'invisible ennemi se manifesta clairement. Je portais une culotte neuve et je prenais une tasse de café dans la coulisse. La toile se leva. Une foule attentive et compacte remplissait le théâtre. L'exposition de la pièce était commencée, et tout annonçait un succès, lorsqu'un frisson involontaire, une crainte insurmontable, troublèrent mes sens. Mes mains tremblaient, et je laissai choir ma tasse de café sur ma culotte de soie. En me retirant, consterné, dans le salon des acteurs, je trébuchai sur une marche et je déchirai au genou cette culotte déja gâtée. Une voix inconnue me souffla aux oreilles qu'il n'était pas bien à moi d'avoir mis en scène le *Roi des Génies*, et que je ne tarderais pas à me repentir de cette insolence. Je me demande encore si, en effet, je ne méritais pas des reproches pour avoir traité avec une légèreté évidente des êtres qui ont droit à nos respects, bien que privés de corps.

« Je ne conseillerai à personne de s'exposer aux périls que j'ai courus. La littérature féerique est bornée, sans doute parce que les poëtes sont plus sages ou mieux avisés que moi. Le monde occulte rit de l'ignorance et de la simplicité des nourrices, qui inventent des fables sans sortir des bornes du respect, et ne mêlent point à leurs récits d'études sur les caractères et ridicules. Quant aux conteurs arabes, qui ont pénétré fort loin dans ce monde terrible, ce sont des voyageurs curieux et intrépides qui se sont apparemment

dévoués à l'amusement des mortels; mais je gagerais qu'ils en ont été punis, et il est remarquable qu'on ne sache pas même leurs noms. Il m'en a coûté assez cher pour avoir voulu suivre leurs traces. »

J'avais d'abord cru que Gozzi feignait cette terreur des génies; mais ce qui m'arriva trois ans après la première représentation de *Pierrot, valet de la mort*, me fit comprendre la sincérité de son récit. On reprenait ma pantomime, j'allai dans les coulisses, et je me trouvai tout à coup en présence de l'acteur qui sortait de sa loge, habillé en squelette. Je fus pris d'un frisson violent, et je retournai dans la salle : deux femmes se plaignaient vivement de la représentation de la Mort, et critiquaient l'auteur. J'avais envie d'entrer dans la conversation, et de traiter le librettiste de *Pierrot, valet de la Mort*, avec encore plus de dureté.

Mais ma terreur vint d'un effet nerveux passager, et je ne me repens pas d'avoir écrit cette pantomime, qui représente mes convictions d'alors.

VI

LA MORGUE.

C'est à cette époque que je me promenais effrontément dans Paris, sans rougir d'avoir signé de mon nom je ne sais quels essais de prose particulière que j'intitulais *Ballades*, et qui étaient un dernier reste de la littérature de cimetières, de Montfaucon, d'âne mort et d'abattoir que, j'espère, on ne lit plus du tout aujourd'hui. Il est peut-être curieux de réimprimer cet aimable chef-d'œuvre. On reconnaîtra les préoccupations d'un homme de bonne foi qui

ne vit clair qu'au demi-siècle, en 1850, et qui eut beaucoup à faire pour se débarrasser des fâcheuses lectures et des courants funestes qui s'emparent des esprits les moins disposés à les ressentir.

Un bâtiment bourgeois et carré qui baigne ses pieds dans la Seine, — voilà la Morgue au dehors.

Huit lits de pierre, huit cavaliers dessus, — voilà la Morgue au dedans.

La Morgue aime la Seine, car la Seine lui fournit des épaves humaines.

Ce qu'elles consomment à elles deux, ces terribles receleuses, on l'ignore, mais le nombre en est grand.

Elles ne tiennent pas à avoir des amants beaux et coquets, roses et blonds. Ouich! elles veulent la quantité.

Aussi la Morgue s'entend-elle avec la Seine pour défigurer les hommes, afin de les garder le plus longtemps possible.

Ce n'est pas dans Paris que la Seine est une gaie rivière, et il faut marcher loin pour retrouver les *bords fleuris* de madame Deshoulières.

La Seine de Paris est une rivière fétide, verte l'été, jaune l'hiver, obscure comme une chambre noire.

Quand la Seine empoigne un homme, elle vous le prend au collet comme un sergent de ville et l'emmène dans son lit. Les matelas de ce lit sont rembourrés de tessons de bouteilles, de bottes moisies, de clous rouillés, de chiens et de chats sans poils, enfin la quintessence des immondices de Paris, la ville aux immondices.

La Seine est capricieuse comme une femme; elle a des fantaisies. Elle garde son nouvel amant quelquefois un jour, quelquefois une semaine, quelquefois un mois, selon que le cavalier lui plaît. Puis, fatiguée, elle le lâche en le parant de ses couleurs. Il revient vert ou jaune.

Alors la Morgue ouvre ses grands bras et s'empare des restes de la Seine. Elle commence par ôter au cavalier ses habits qui pleurent.

Elle l'étend sur un lit de pierre après l'avoir bien nettoyé, bien lavé, bien *ficelé*, disent quelques-uns.

Et tous les jours la Morgue ouvre ses portes au public. Elle ne craint pas, l'impudique, d'accuser le nombre de ses amants.

La foule gourmande d'émotions, y court, surtout les femmes. Par hasard j'entrai un jour.

Sur un lit était étendu un vieillard que la Seine avait teinté de rose. Ses cheveux étaient blancs, rares et hérissés. Sur la poitrine se dressaient quelques poils, blancs et rares aussi. Le ventre était gonflé sous le masque de cuir, — qui est la feuille de vigne de la Morgue.

Parmi les curieux se trouvait une femme portant dans ses bras un enfant. La femme aurait voulu avoir dix yeux pour voir. L'enfant sommeillait. — Eh! petit, dit la mère en montrant du doigt le vieillard plus terrible que la plus terrible toile espagnole, regarde donc, vois-tu le *beau Monsieur?*

VII

PIERROT PENDU.

Pantomime mêlée de potences, de bourreaux, de filouteries et autres choses agréables, analysée par Théophile Gautier.

Certes les abonnés de la *Presse*, les auteurs dramatiques, les comédiens des grands théâtres, ont dû maudire leur feuilletoniste plus d'une fois, quand il emplissait son feuilleton par le résumé d'une simple pantomime. Je crois très-utile aujourd'hui d'imprimer une fois de plus cette belle prose, qui se plaît, tout aristocratique quelle soit, à descendre dans les lieux les plus malsains, et qui ne dédaigne pas de s'encanailler en narrant avec complaisance les exploits des hercules de foire, des clowns du Cirque, des marionnettes, des animaux savants, des paradeurs de toute espèce. Un coin des derniers tréteaux de notre époque sera illuminé non pas par un lampion, mais par le soleil d'un grand style :

« C'est une grave épreuve à subir que de reparaître dans la lice

après un succès inespéré, inouï, comme celui du *Désert*, de *Lucrèce*, ou de *Pierrot, valet de la mort.* — On craignait pour Champfleury, l'auteur de cette magnifique pantomime, un *Moïse*, une *Agnès*, ou quelque mésaventure analogue. Plus fort que Félicien David et que Francis Ponsard, Champfleury est descendu de la montagne vainqueur, et n'a pas eu son Pierrot de Méranie! sa gloire est sortie pure de ce creuset terrible, auquel peut seul résister l'or le plus pur d'alliage.

« La mission que s'est imposée Champfleury est vraiment belle et digne d'un poëte. Il veut renouveler la pantomime ou plutôt lui rendre son ancien attrait; car il faut avouer cette triste vérité, la pantomime s'en va comme toutes les grandes choses! On joue maintenant aux Funambules des vaudevilles identiquement pareils à ceux des Variétés, du Vaudeville, du Gymnase et du Palais-Royal. La seule différence qu'on y pourrait trouver, c'est qu'ils sont meilleurs, étant faits par de jeunes auteurs pleins de poésie et de verve adolescentes. — Ces vaudevilles dégénèrent souvent en opéras-comiques, ce qui est triste. Le peuple, dont le goût s'est corrompu à la longue, regarde la pantomime comme une chose frivole, et traduit son opinion à l'endroit d'Arlequin et de Colombine par cette phrase peu académique : « Tout ça, c'est des bêtises. » — O béotiens en blouse et en casquette de loutre, qui préférez le bruissement fêlé des grelots de Momus au silence éloquent de Pierrot et de Cassandre qui parlent à coups de pied et chantent à coups de poing!

« La foule a perdu le sens de ces hauts symboles, de ces mystères profonds qui rendent rêveurs le poëte et le philosophe; elle n'a plus l'esprit assez subtil pour suivre et comprendre ce rêve éveillé, ce voyage à travers les événements et les choses, cette agitation perpétuelle, cette turbulence sans but qui peint si bien la vie.

« La pantomime est la vraie comédie humaine; et, bien qu'elle n'emploie pas deux mille personnages, comme celle de M. de Balzac, elle n'en est pas moins complète. Avec quatre ou cinq types, elle suffit à tout. Cassandre représente la famille; Léandre, le bellâtre stupide et cossu, qui agrée aux parents; Colombine, l'idéal, la Béatrix, le rêve poursuivi, la fleur de jeunesse et de beauté; Arlequin, museau de singe et corps de serpent, avec son masque noir, ses losanges bigarrés, sa pluie de paillettes, l'amour, l'esprit,

la mobilité, l'audace, toutes les qualités et les vices brillants; Pierrot, pâle, grêle, vêtu d'habits blafards, toujours affamé et toujours battu, l'esclave antique, le prolétaire moderne, le paria, l'être passif et déshérité qui assiste, morne et sournois, aux orgies et aux folies de ses maîtres. — Ne voilà-t-il pas, en admettant les nuances nécessaires et que chaque type comporte, un microcosme complet et qui suffit à toutes les évolutions de la pensée, surtout si, comme l'a fait Champfleury, on y ajoute le Polichinelle à favoris blancs, à figure écarlate, à la double bosse, qui symbolise les appétits grossiers, les penchants immondes, la jovialité brutale, le Polichinelle qui est à l'Arlequin ce que Mayeux est à don Juan, le vice à la passion, le cynisme à l'esprit, l'aplomb du parvenu à l'aisance du grand seigneur?

« A propos de ce type si brillamment remis en lumière, faisons cette remarque que la supériorité de Debureau avait insensiblement repoussé dans l'ombre plusieurs figures importantes de la pantomime. Avec lui, le rôle de Pierrot s'était élargi, agrandi; il avait fini par occuper toute la pièce, et, cela soit dit avec tout le respect qu'on doit à la mémoire du plus parfait acteur qui ait jamais existé, par s'éloigner de son origine et se dénaturer. Pierrot, sous la farine et la casaque de l'illustre Bohémien, prenait des airs de maître et un aplomb qui ne lui convenaient pas; il donnait des coups de pied et n'en recevait plus; c'est à peine si Arlequin osait lui effleurer les épaules de sa batte; Cassandre y regardait à deux fois avant de le souffleter.

« Il embrassait Colombine et lui prenait la taille comme un séducteur d'opéra-comique, il menait l'action à lui tout seul, et il en était arrivé à ce degré d'insolence et d'audace qu'il battait même son bon génie. — Oui, Pierrot, enivré de gloire, d'applaudissements et de triomphes, tirait la savate avec Arimane et donnait des renfoncements à Oromaze, sans respect pour la flamme bleue de son diadème; il traitait comme on traite de simples gamins les symboles de la cosmogonie de Zoroastre et les mythes du Zend-Avesta. Le génie a ses priviléges! Mais l'ancien Pierrot, lui, si timide, si poltron, eût été bien effrayé de semblables hardiesses!

« La personnalité si forte du grand acteur débordait le type,

> Et du Pierrot blafard brisant le masque étroit,
> Le front de Debureau perçait en maint endroit.

« Debureau mort, l'usage s'est continué. Champfleury n'a pas cru devoir s'y soustraire, et Pierrot, dans les pièces, occupe encore la premiere place. C'est une faute, bien qu'autorisée par un grand nombre d'exemples. Que diriez-vous d'un don Juan qui primerait Sganarelle ?

« En voyant annoncer *Pierrot pendu*, notre imagination avait travaillé; ce titre nous ramenait à des souvenirs de jeunesse communs à tous ceux qui ont miroité les bancs d'un collége quelconque. Qui n'a remarqué le soin religieux avec lequel les écoliers dessinent au premier folio de leur rudiment, de leurs dictionnaires et de leurs *Gradus ad Parnassum*, un hiéroglyphe mystérieux représentant un Pierrot attaché à une potence, sous laquelle on lit, en manière d'avertissement, cette légende justificative en latin macaronique :

Aspice Pierrot pendu
Quod librum n'a pas rendu;
Si Pierrot librum reddidisset,
Pierrot pendu non fuisset.

« Qui a fait ce quatrain bizarre, dont le style rappelle celui de Merlin Coccaie, et accuse une origine ancienne ? — L'auteur en est inconnu comme le sont toujours les auteurs de choses éternelles; car les enfants de l'avenir, jusqu'au refroidissement complet de notre planète qui s'éloigne du soleil dans une proportion mathématique, écriront sur leurs livres cette poésie impérissable.

« De ce quatrain il résulte une chose, c'est qu'à une époque que nul ne peut fixer, et qui se perd dans la nuit des temps, Pierrot a volé un livre, ou tout au moins n'a pas rendu un livre prêté : le texte n'est pas très-explicite; les deux derniers vers semblent indiquer que, sans son opiniâtreté dans le mal, Pierrot aurait pu éviter le supplice. La phrase est tout à fait facultative :

Pierrot pendu *non fuisset.*

« D'autre part, c'est une peine bien rigoureuse que la hart pour un bouquin non rendu; surtout avec cette circonstance atténuante que Pierrot devait avoir pris un *Epitome*, un *De Viris illustribus*, un *Jardin des racines grecques*, ou quelque autre production de même farine, — *ejusdem farinæ*, puisque ce sont les seuls livres permis au collége. — Il est plus croyable qu'il a volé ce volume,

cause de sa perte, et qu'il l'aura vendu pour acheter des friandises. Mais qu'allait-il faire au collége? Sans doute conduire les petits de Léandre. Les traditions ne nous représentent pas Pierrot comme lettré; nous ne voyons nulle part qu'il ait fait ses études; il est ignorant quoique rusé, crédule bien que sceptique, et sa position sociale consiste à recevoir des soufflets de Cassandre. Cependant, un couplet d'une ballade bien connue contient les renseignements suivants :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

« De cette strophe il résulte que Pierrot possédait une plume et qu'il était connu pour cela, puisque, lorsqu'un amoureux avait besoin de griffonner un billet au clair de lune, il s'adressait à l'ami Pierrot.

« S'il avait une plume, c'est qu'il savait écrire, et s'il savait écrire, il savait lire.

« Du couplet macaronique et de la sérénade on peut inférer que le pâle valet de Cassandre n'était pas dénué de toute instruction. Le vol du livre prouve le désir de s'instruire, la volonté de connaître; mais, hélas! Pierrot est le symbole du prolétaire, le type du peuple; il n'a pas plus d'argent pour acheter le pain de l'esprit que pour acheter le pain du corps; s'il écrit, c'est au clair de lune, pendant que son maître est endormi; il prend sur son repos et cultive son âme au seul moment où s'arrête la grêle de giffles et de calottes. De ce travail nocturne vient peut-être la couleur livide de son teint. Quel dommage que ses élucubrations se soient perdues! et comme les œuvres de Pierrot, reliées en vélin blanc, eussent produit un bon effet sur les rayons des bibliothèques!

« Serait-ce une témérité, d'après ces différents textes, de croire que Pierrot a été cuistre de collége, et ensuite grimaud et barbouilleur de papier?

« Il est difficile, nous l'avouons, de concilier ces diverses manières d'être dans le même personnage, à moins de supposer qu'il y a eu plusieurs Jupiters et plusieurs Hercules. Les figures typiques sont ordinairement collectives. Une foule d'individualités se résument et se fondent en elles. L'humanité entière palpite sous une demi-douzaine de noms.

« Nous voilà un peu loin du Pierrot pendu de Champfleury; mais à propos de quoi fera-t-on de l'esthétique et se livrera-t-on à des pensées philosophiques, si ce n'est à propos de pantomimes? L'origine de Pierrot n'est-elle pas aussi intéressante que tous les sarcasmes qui ont excité la curiosité des Bochart, des Pères Kircher, des Cluverius, des Champollion, des Creutzer, des Franck? Une histoire bien faite d'Arlequin, de Pierrot, de Polichinelle, serait des plus instructives et des plus intéréssantes. L'érudition moderne n'a-t-elle pas retrouvé le roi des Elfes dans Arlequin? Maintenant, laissons parler le poëte lui-même; le libretto d'un ballet ou d'une pantomime est un rendu compte fait d'avance.

« Cassandre désire marier sa fille, Colombine, au plus offrant et dernier enchérisseur, — image de la civilisation actuelle. Un écriteau, portant la légende suivante : « Celui qui apportera 1,000 fr. « épousera Colombine, » formule à tous les yeux le désir du père Cassandre, plus avare encore qu'Harpagon, qui se contentait du *sans dot*.

« Arlequin, Pierrot et Polichinelle aspirent au glorieux hymen de Colombine; mais chacun des membres de ce trio a la bourse tellement vide, qu'on y ferait tenir un salon de cent cinquante couverts, ou une écurie de cinquante chevaux. Arlequin, à la bonne heure ! mais la main de cette charmante Colombine peut-elle s'unir aux phalanges enfarinées de Pierrot et aux griffes de bois de Polichinelle?

« Pierrot fait rencontre d'un certain capitaine inconnu, qui n'a pas l'air en demi-solde, à flairer le sac d'écus qu'il porte fièrement sous son manteau. — Celui-là ferait un gendre admirable, avec sa sacoche enflée d'une hydropisie d'argent. — Pierrot lui propose une partie de cartes dans le cabaret du père Cassandre, mais Pierrot perd des sommes qu'il n'a pas, et laisse en nantissement sa blanche casaque, ses blancs souliers et aussi ses blanches culottes ; il reste dans un déshabillé de tableau vivant, lorsqu'arrive le seigneur Polichinelle, faisant claquer ses sabots et siffler son éternel *brr brr*, à travers le fer-blanc de la pratique.

« Ce turbulent personnage renverse les chaises, monte sur les tables, et, comme le renard tournant autour de l'arbre sur lequel sont perchés les dindons, éblouit l'homme qu'il veut duper par sa

pétulance affectée. Comment se défier d'un gaillard qui ne peut tenir une minute en place et passe à travers l'existence en cabriolant comme une chèvre? Polichinelle remplace Pierrot à la table de jeu, et comme ce gentilhomme à double bosse a pour maxime que tous les moyens sont bons, aidé de Pierrot, il se livre à un honnète trafic qui a pour résultat de gagner à coup sûr, cas prévu par les tribunaux.

« Planté derrière l'inconnu, Pierrot indique à Polichinelle, par une pantomime expressive, les cartes de son adversaire. L'inconnu est détroussé de son argent avec autant de facilité qu'au coin d'un bois. Malgré ce compérage, Pierrot ne profite pas de son vol, et l'inconnu lui jette, en fuyant, cette prédiction, qui revient plusieurs fois, comme un refrain sinistre, comme le cri de la conscience : « Pierrot, tu seras pendu! »

« L'effet de cette phrase, la seule qui soit parlée dans tout l'ouvrage, est immense.

« Arlequin, qui s'est procuré de l'argent avec l'aide de la fée protectrice, va épouser Colombine. Tout est prêt pour la noce ; Cassandre, enrubané de la tête aux pieds, va et vient, tapant joyeusement la terre de sa canne à pomme d'ivoire; les joueurs de violon passent de la colophane sur le crin de leur archet; les filles d'honneur posent l'oranger virginal sur le front de la fiancée ; le notaire est arrivé avec tout ce qu'il faut pour instrumenter. On avait compté sans Polichinelle et sans Pierrot. Ces deux mauvais sujets jettent le trouble dans la noce. Pierrot surtout ne respecte rien, ni les violons, ni les rubans joyeux de Cassandre, ni les victuailles, ni les emblèmes d'innocence de Colombine, ni même le notaire : le drôle avale le contrat.

« Tous ces méfaits n'ont qu'un but, le retard du mariage de Colombine, et Pierrot réussit jusque-là. Il ose toujours espérer se marier avec la fille de Cassandre, désir insensé, ambition folle, amour d'Ixion embrassant la nuée, et dont le Pierrot primitif eût été incapable. Un fiancé doit se vêtir décemment; aussi rien ne coûte à Pierrot pour s'habiller, ou plutôt ses habillements ne lui coûtent rien. Par des procédés à lui connus, il se procure une magnifique paire de bottes à l'écuyère qui tranche d'une manière bizarre sur son pâle vêtement; il a trouvé aussi le moyen de se

nourrir de la façon la plus économique, en mangeant beaucoup et souvent,— il est vrai qu'il boit encore davantage. Cela ne peut durer. — L'inconnu apparaît de temps à autre, prononçant d'un ton impassible sa sentence funèbre. — Pierrot, poussé par Polichinelle, le Bertrand de ce Raton, n'écoute pas la voix qui lui crie : Arrête ! et s'engage de plus en plus dans la voie fatale.

« Reposons nos yeux sur un tableau plus doux, et entrons, s'il vous plaît, dans la mansarde de Colombine. C'est l'asile du bonheur et de l'innocence comme toutes les mansardes possibles. La fenêtre est encadrée de cobéas et de capucines; un rosier y sourit à l'aurore, un serin fredonne dans une cage l'air du *Postillon de Lonjumeau*. La charmante fille réunit à elle seule Fleur-de-Marie et Rigolette. Si Arlequin pénètre dans ce joli nid de fauvette, croyez que c'est en tout bien tout honneur. Arlequin est galant, mais il respecte sa maîtresse, et ce Grandisson à museau noir ne veut pas déshonorer celle qui doit être sa femme.

« Quant à Polichinelle, qui lui aussi fréquente chez Colombine, prenez-y garde, ce double bossu, avec son nez aviné, tout fleureté de bubelettes, tout bourgeonnant de rubis, sa figure cramoisie, allumée d'instincts brutaux, n'indique pas un homme bien délicat et bien scrupuleux. Polichinelle a l'air d'un de ces anciens traitants qui aiment la bonne chère, plus encore les belles filles, et qui emploient tout pour satisfaire leurs penchants.

« Pierrot, quoique maigre et blême, ne vaut pas mieux que Polichinelle. Les passions bouillonnent aussi bien dans ce corps de Rossinante que sous le ventre de Falstaff de son pair et compagnon. Pour pénétrer auprès de Colombine, Pierrot, toujours un peu timide à l'endroit du beau sexe, se sert des moyens les plus ténébreux, des moyens de ramoneur, — profond symbole, car pour arriver au crime il souille de suie la blancheur immaculée de ses vêtements : de blanc il devient noir; voilà ce qu'on gagne à s'introduire dans le sein des familles à la façon de don César de Bazan. Colombine le trouve affreux; Cassandre arrive, et alors a lieu entre Pierrot, Arlequin, Polichinelle et le vieillard, un de ces combats prodigieux, une de ces homériques mêlées où les coups de pied, les coups de poing, les soufflets tombent dru comme grêle. Arlequin, mieux avisé que tous, attrape, au milieu de tout ce désordre, un baiser

de Colombine; Pierrot reçoit le plus beau de la volée sur ses maigres épaules qui ne sont pas protégées par une bosse rembourrée comme celle du difforme Polichinelle.

« Le malheureux, assommé de coups, traqué de toutes parts, en est réduit à vivre dans la gaine d'une horloge; comme le misanthrope :

Il cherche un endroit écarté
Où d'être une canaille on a la liberté.

« Vous pensez bien que l'addition de Pierrot aux rouages et aux contre-poids du coucou produit les plus singuliers désastres. Le cadran roule des yeux terribles par les deux trous de ses clefs; les heures extravaguent; le timbre sonne à chaque minute; on ne sait qu'imaginer de cette horloge folle qui éternue et qui soupire.

« Cependant Pierrot est relancé dans cette boîte, et, pour se soustraire à la justice, il se sauve chez un peintre et se déguise en mannequin, ainsi que Polichinelle, son ami, qui se coiffe d'un casque à la romaine et se vêt d'un manteau de pourpre. Le naturel malicieux des gredins ne tarde pas à se réveiller, le premier effroi passé, et l'atelier du peintre semble habité par des myriades de ces farfadets que M. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym poursuivait avec tant d'acharnement et saisissait entre deux brosses.

« Les vessies de couleur éclatent comme des bombes, les portraits de femmes sont généralement ornés de moustaches et de barbes de sapeurs; — les appuis-mains vous donnent des coups tout seuls; les mannequins, si inoffensifs autrefois, vous soufflettent au passage; des têtes bizarres se montrent inopinément à travers les toiles crevées.

« Colombine vient chez ce malheureux peintre poser pour son portrait. Pierrot et Polichinelle en font tant, qu'ils sont reconnus et obligés à fuir.

« Ne sachant plus où donner de la tête, Pierrot se déguise en matelas. Vous dire toutes les erreurs qu'il fait naître et toutes les tribulations qu'il éprouve sous cette nouvelle forme, cela serait trop long. Arlequin et Colombine, devisant d'amour, viennent s'asseoir sur lui; il se retourne subitement à leur grand effroi. Un instant après, des cardeuses paraissent et font passer au pauvre Pierrot un mauvais *quart-d'heure;* être cardé, quel sort! c'est à en perdre

l *haleine*. Excusez ces calembours, qui ne peuvent pas être dans la pantomime, ce qui prouve la supériorité de ces sortes d'ouvrages sur tous les autres.

« On le découvre encore, et il recommence sa course désespérée, poursuivi par des remords moraux et des remords physiques, appelés communément gendarmes.

« Dans sa fuite, il noie une innocente créature qui en réchappe miraculeusement, puis tâche de traverser les mers sur son matelas. Son voyage n'est pas un voyage au long cours, car, quelques instants après, nous le voyons dans un cachot, comme Piranèse les entendait, piliers trapus, voûtes surbaissées, murailles vertes d'humidité par le bas, escaliers plongeant dans de mystérieux abîmes. Une cruche et un pain noir sont posés à côté de lui par un geôlier au bonnet de peau d'ours. Une dalle se soulève, et l'inconnu paraît, répétant la phrase sacramentelle : « Pierrot, tu seras pendu! » Pierrot, furieux, se jette sur le spectre aussi hardiment que don Juan sur la femme voilée, et le fait rentrer sous terre, image ingénieuse d'un criminel endurci étouffant le remords.

« Le dénoûment approche : Pierrot est conduit devant les juges, qu'il insulte avec le cynisme le plus révoltant. — O Pierrot, honnête et candide Pierrot, pourquoi as-tu connu cet infâme Polichinelle? Avant lui, tes plus grands vols étaient des vols de fruits et de tartelettes.

« Tous les témoins sont des témoins à charge; le pauvre Pierrot est condamné sans pouvoir invoquer le bénéfice d'aucune circonstance atténuante. Comme il n'a ni coupé sa sœur en petits morceaux, ni scié son père en deux, ni donné treize coups de couteau dans le même trou, il n'intéresse pas l'auditoire féminin. Ses crimes, — de simples vols, — n'ont rien de romanesque, de passionné, de séduisant; nulle voix ne s'élève en sa faveur, et il s'achemine piteusement vers le lieu du supplice, un Tyburn ou une grève fantastique.

« Dans le lointain, sur un fond de ciel lapis-lazuli se dessine un affreux coude en bois qu'on appelle la potence. Quoi qu'on dise, la nature ne s'occupe guère de nos petites méchantes actions, de nos petits malheurs et de nos petits événements; certes, la nature sait que Pierrot, un charmant garçon, doit être pendu, puisque la po-

tence est plantée depuis ce matin; eh bien, le rossignol perle ses roulades, le rossignol fuit joyeusement dans l'herbe avec un éclair de soleil sur le dos, les buissons embaument sous leur neige d'aubépine; tout est joie, parfum et rayon; le temps pousse la beauté jusqu'à l'ironie.

« Désolé de quitter cette belle nature, Pierrot tire la ficelle tant qu'il peut, il demande du poulet, une bouteille de bordeaux et une omelette soufflée; il dit avoir des révélations à faire, dénonce son complice Polichinelle et mord l'oreille du juge; puis il veut haranguer le peuple. Enfin il faut se décider à sauter le pas. Il se remet en marche, portant son panier de provisions sous son bras, sans doute pour ne manquer de rien dans ce voyage de l'éternité, dont il va faire la première étape. Bref, le mariage funèbre de Pierrot et de la potence s'accomplit. — La légende est justifiée : — *Aspice Pierrot pendu.*

« Tout est fini, — pour le corps du moins, — quand à l'âme, c'est autre chose! Un génie apparaît et emporte la tremblante Psyché du défunt Pierrot dans les profondeurs d'un enfer demi-chrétien, demi-païen, tout rouge de flamme et tout noir de fumée. Là, les tribulations de l'infortuné recommencent, il reçoit des soufflets de mains griffues, des ailes onglées de démons lui fouettent la figure, et il est en proie à une variété de supplices à lasser Dante le nomenclateur.

« Tout à coup, une douce lueur scintille à la voûte; la fée bienfaisante paraît et tire Pierrot repentant de ce séjour de pleurs et de grincements de dents.

« Puis la pièce se termine par le mariage obligé de Colombine et d'Arlequin, à la lueur bleue des feux de Bengale, au milieu de soleils à lames métalliques qui tournent en sens inverse, de génies dont les ailes roses palpitent et battent l'air, blanchi par la fumée des cassolettes.

« Paul, qui joue Pierrot, est admirable de mimique dans les dernières scènes. Cossard nous a paru un peu lourd dans l'Arlequin; mais Vauthier est un Polichinelle admirable : on le croirait vraiment de bois et pris dans une baraque des Champs-Élysées. Nodier en eût été content; Guignolet s'avouerait vaincu.

« Mademoiselle Béatrix, qui représente Colombine, est une jeune

personne charmante, dont la grâce et la décence ne seraient déplacées sur aucun théâtre de Paris.

« Espérons que le grand succès de *Pierrot pendu*, à la première représentation duquel assistaient toutes les notabilités de l'art et de la critique, fera rentrer les Funambules dans la voie de la pantomine, spectacle traditionnel, instructif et philosophique, digne de tout l'intérêt des gens sérieux.

THÉOPHILE GAUTIER.

VIII

RÉACTION.

A cette époque je comptais beaucoup d'amis en littérature; quand je dis *littérature*, j'entends par là le petit journalisme où les jeunes gens s'escriment et attaquent avec une grande facilité tous ceux qui portent un nom dans les arts et dans les lettres; mais la plume est une arme terrible qui tue le plus souvent ceux qui s'en servent. La plupart de tous ces jeunes gens ont disparu aujourd'ui, ne se sentant pas la force de lutter plus longtemps.

Mes succès aux Funambules, tout chétifs qu'ils fussent, les inquiétaient déjà; on m'attaquait sourdement dans le journal même où je travaillais, et je retrouve dans la collection un mot assez comique qui montre qu'il n'y a si petite glóriole qui ne trouve son détracteur :

« La seconde pantomime de M. Champfleury, le Ponsard des Funambules, ne fait pas dans la petite presse autant de bruit que sa première. Voici l'explication de ce fait étonnant, pour qui ne connaît pas l'*amitié hostile*, si pratiquée dans la jeune littérature. Pendant l'intervalle qui a séparé les deux premières représentations de *Pierrot, valet de la Mort*, et de *Pierrot pendu*, M. Champfleury s'est brouillé avec une portion de ses amis assez influente dans les feuilles publiques de la *blague parisienne*. Il a même été décidé par le redoutable cénacle qu'on ne parlerait plus de l'*ennemi*.

Cette décision, ignorée encore hier par un des amis de M. Champfleury, — personne qui vit fort retirée et loin des petites intrigues de l'actualité littéraire, lui a été signifiée en ces termes par un des membres de la coterie : — Eh ! d'où sortez-vous, mon cher? On voit bien que vous descendez de la butte Montmartre ! Champfleury n'est plus à l'ordre du jour parmi nous ; — nous avons *décommandé* Champfleury. »

IX

DE LA MANIE DE PARLER DE SOI-MÊME.

Certes, les personnes modestes et humbles, qui préfèrent parler des autres et non d'elles-mêmes, doivent me plaindre en craignant la forte indigestion de *je* que je me suis préparée. Heureusement, comme toutes les épidémies s'adoucissent à mesure qu'elles reparaissent plus fréquentes, l'épidémie du *je* est tellement passée dans le sang des écrivains d'aujourd'hui, qu'ils s'en trouvent à peine incommodés. Cette maladie, qui remonte à Montaigne et qui a pris une puissance considérable au dernier siècle, chacun de nous la porte en soi ; chacun écrit ses mémoires de son vivant, expose sa conduite en plein public, rend compte sans pudeur de ses sensations, de ses impressions, de ses affections, de ses passions.

J'ai voulu montrer la maladie dans toute sa force ; et ceux qui liraient ce livre avec un œil sérieux, ceux-là courraient grand risque de n'avoir pas compris la pensée de l'auteur, qui, au moins une fois dans sa vie, a voulu se donner le plaisir de railler pendant quatre cents pages. La raillerie ! ai-je dit : qui peut démêler ce que la raillerie contient de sérieux et de sincérité? Là où l'on croira que l'auteur se moque, il ne se moque pas ; là où il ne se moque pas, il se

moque. Le rouage d'une montre est bien compliqué, le rouage du corps l'est davantage, le rouage de l'esprit l'est encore plus.

X

LA TRAGÉDIE DES GRAS ET DES MAIGRES,

PAR PIETER BRUEGHEL.

La caricature est de tous les arts du dessin celui qui renferme le plus d'idées; les auteurs de féeries ignorent quels trésors ils puiseraient dans les cartons du cabinet des estampes. Pour moi, j'étudiais tout à la fois les idées, le geste, le comique, chez les vieux maîtres, et je n'ai jamais trouvé de matinée mieux employée qu'en cherchant et en analysant le symbole d'une œuvre grotesque en apparence, telle que l'est celle de Pieter Brueghel.

PREMIER ACTE.

LES MAIGRES.

Est-ce un cabaret ou une maison d'amis? Je crois que c'est un cabaret, car il y a sur le manteau de la cheminée autant de croix que dans un cimetière.

Les croix des cimetières sont noires, celles des cabarets sont blanches, Les unes sont en bois, les autres sont à la craie. Sous chaque croix noire est enterré un quelqu'un tout entier, sous chaque croix blanche est enterré un morceau de M. Crédit.

Si le cimetière est désolé, le cabaret par où a passé M. Crédit n'est pas moins désolé. Il fait le vide ou il ne laisse que les Maigres.

Quand les Maigres s'assoient, leurs os font le bruit des gamins qui jouent de la cliquette avec des morceaux d'assiettes.

Dans un coin, un vieillard frappe tout le jour et s'acharne à travailler le cuir : il ne s'inquiète pas si ses pieds passent à travers ses bas et s'étalent, plats comme des battoirs de blanchisseuse, sur la terre humide. Il travaille malgré les lanières qui essayent de serrer les bas autour du mollet. Ombre, chimère, que ce mollet éteint et impalpable ! Le vieillard ne se rase plus, car il a peur de se regarder dans un miroir ; il ne se lave plus, car il craint de se voir dans l'eau de la fontaine. Il veut ignorer les caves que la Faim a creusées dans sa figure ; il tremble de voir les ficelles de son cou. Malgré tout, il travaille à son cuir, plein de préoccupations, en se disant que jamais son travail ne donnera à manger à ces douze affamés qui crient misère dans la maison.

Il ne lève pas la tête de son ouvrage, car en face de lui il verrait la ménagère qui s'allonge tous les jours. Sa figure se tire, la peau se colle aux joues ; la riche gorge néerlandaise, qui faisait autrefois la joie du ménage, pend aujourd'hui morne et desséchée, sans lait. Sans lait pour l'enfant qui, lui aussi, devient long trop vite. Ses bras et ses jambes sont des allumettes. Il ne peut pas vivre en tetant de l'eau!

Le petit aîné marche, mais il fait pitié ; il en entrerait dix comme lui dans sa robe. Autrefois, pour s'amuser, il se faisait un bonnet avec une petite marmite ; il se croyait un militaire avec un casque. Maintenant il oublie qu'il a maigri; il veut encore jouer au soldat, se mettre la marmite sur la tête, et sonner de la trompette avec la bouche ; mais il semble qu'un sorcier a grandi la marmite. Le petit aîné disparaîtrait tout entier dans la marmite ; c'est la faim qui a grandi la marmite.

Le vieux travailleur frappe tant qu'il peut sur son cuir

pour ne pas entendre les cinq compagnons à table, tous pâles et tous maigres, tous jaunes et tous malades, avec leurs jambes qui flottent dans leurs bottes. Ils s'assassineraient volontiers pour un plat d'huîtres, ramassées le matin au bord de la mer.

Le lévrier sous la table est plus maigre que Harcigny. Trois petits chiens affamés fuient d'impuissantes mamelles et courent sur le dos de leur mère, espérant y trouver des puces, tandis que la chienne fatiguée étend une longue langue vers des écailles d'huîtres vides et inutiles.

Un Gras entre par mégarde dans la cabane.

—Ah! Seigneur, se disent les Maigres, est-il gras! est-il beau! Est-ce que réellement nous pourrions rattraper un ventre pareil? Quelle chance! les bonnes joues rouges! Ça fait plaisir à voir, ma parole...

— Restez donc, mon gros, dit un Maigre qui comprend que la joie est entrée dans la maison sous les habits d'un Gras.

— Tenez, mangez avec nous, voilà du fruit, dit une Pâle engageante.

La Maigre essaye de retenir le Gras par la taille, mais elle n'y réussit guère, on ne fait pas facilement une chaîne de ses bras à un éléphant; c'est à peine si les deux bras maigres de la ménagère arrivent auprès des poches du Gras.

Le Gras a vu le dressoir vide, et sur une planche deux poires desséchées. Il a regardé les écailles d'huîtres, il a regardé au plafond les os polis des jambons, sur lesquels se voient des morsures de dents. Les plats et les bassines sont mal entretenus; la propreté n'est pas fille de la misère.

Le Gras est épouvanté par un terrible convive, le feutre crevé, des mèches de cheveux qui passent par les trous. Ce maniaque promène un grand pochon dans une large marmite pendue à la crémaillère, sur trois mauvais morceaux de bois mal allumés. De temps en temps le fou retire de l'eau son pochon vide.

Dans un coin, accrochée auprès de la cheminée, la musette est aussi maigre que l'enfant qui tette. Les vessies sont flasques et rentrées. Qu'est-ce qui dans la compagnie a encore assez de force pour souffler dedans? Les vessies sont si propres et si nettes, que les maigres ont dû se jeter dessus et lécher la graisse sèche dans un accès de faim.

Le Gras suit avec terreur les moindres mouvements du lévrier maigre, qui pourrait bien abandonner ses coquilles d'huîtres vides. Il se sauve en criant :

« *Daer magherman die port roert is een arm ghasterisse,*
Das loop ick nae de nette cueck en met herten blije. »
« Où maigre-os le pot mouve est un powre convive;
Pour ce, à grasse cuisine iray, tant que je vive! »

DEUXIÈME ACTE.

LES GRAS.

Parlez-moi des plafonds où sont suspendus des tas de jambons, de grands morceaux de lard salé ronds et larges comme des meules de moulin, des saucisses en grappes, des chaînes d'andouilles, des cervelas apoplectiques, de la batterie de cuisine partout, par terre, aux murs, sur la table, des crémaillères à triples branches, — trois grands pots pendus après qui touchent le feu et que le feu entoure de flammes rouges, de fusées d'étincelles.

La suie enflammée tombe; pourtant tous les mois on ramone la cheminée.

Avec de tels feux les boudins cuiraient à dix lieues. Et les grandes grilles sur les charbons, avec des carbonnades qui rissolent et des cochons de lait qui se promènent tête-bêche sur le tournebroche.

La sauce jute dans un grand plat. Le chat l'avale. Le chien emporte un poulet rôti : il y en a tant qu'on ne s'en doute pas. De pareilles écumes les rendront mauvais servi-

teurs ; les souris peuvent se promener tranquilles, les voleurs venir à la maison, chat et chien ne se dérangeront guère.

Il y a un soufflet de feu comme pour une forge, une râpe à sucre grosse et solide à râper un rocher.

Les enfants font comme les chiens et les chats ; ils entrent leurs genoux dans les plats, ils mangent à poignée et s'emplissent de graisse ; les parents trouvent qu'il faut profiter de bonne heure.

Le nouveau-né se cramponne aux seins de sa mère et accomplit un long voyage autour de cette immense mappemonde flottante. On ne voit plus les yeux de la nourrice, tant ils sont cachés sous une montagne de graisse, ses mains peuvent à peine tenir un verre, et il faut que son mari lui mette ses bas.

Il n'entre pas impunément tant de porc dans l'estomac!

A déjeuner, à dîner, il ne s'agit que de hures de sanglier, de cochons de lait, de têtes de veau : deux tonnes de bière sont vidées en quatre jours. Pour se mettre en appétit le matin, chacun coupe la moitié d'une de ces larges meules de lard qui pendent au plafond, et mange sur le pouce une moitié de pain trempé dans la graisse d'oie.

La préparation du dîner se fait avec une douzaine de saucisses et quelques emprunts à un gros pâté qu'on laisse constamment sur la cheminée.

Quelle idée a eue un pauvre Maigre, souffleur de musette, de s'introduire chez les Gras, pendant leur dîner !

La musique n'a point de charmes pour les Gras : d'ailleurs, la musette ne s'entendrait guère au milieu du petillement du feu, du bois qui craque, des broches qui tournent, du chien qui hurle, des hoquets des mangeurs.

« *Ueëk magherman nan hier hœ hougherich ghij siet*
Tis hier al nette cuecken ghi en duil hier niei. »
« Hors d'ici, maigre dos, à eune hideuse mine ;
Tu n'as que faire ici, car c'est grasse cuisine. »

RÉFLEXIONS SUR LA TRAGÉDIE.

Il y a quinze ans que je connais ce drame de Pieter Brueghel. Je l'ai souvent regardé, et je ne m'en suis jamais lassé. C'est qu'il est éternel comme le crime et la vertu, la richesse et la pauvreté.

J'ai été quinze ans à trouver *comiques* les Gras et les Maigres, et je les regardais quand l'ennui me prenait : on ne s'imagine point les trésors de bonheur, de joie, de douce gaieté, que renferment un tableau, une gravure, une assiette de faïence peinte. Un orphelin peut retrouver une famille dans les *Le Nain*, dans *Chardin*, dans *Greuze*. Il y verra son vieux père lisant le soir dans un grand livre, la mère qui tricote, la grand'mère qui dort, les enfants qui trottent par la chambre.

Celui-là qui aime les galanteries, les beaux ajustements, se console de son habit noir râpé en se promenant dans les palais du *Véronèse*, et dans les jardins de *Watteau*.

J'ai rapporté du fond de la France un plat à barbe en faïence peinte. Dans le voyage, le plat à barbe avait été cassé en six morceaux ; je conservais précieusement ces morceaux de faïence qui ne semblaient pas bons à jeter au coin d'une borne. Plus d'une fois on s'est moqué de moi et de mes morceaux de faïence. Enfin, un marchand de vaisselle ambulant remit des attaches en fil de fer avec la plus grande prudence.

Je pus accrocher à mon mur, au milieu de mes assiettes à coqs, de mes Bacchus de campagne, de mes pots à boire, ce plat à barbe mélancolique, car il n'avait pas la vivacité des saladiers au fond desquels chante un grand coq rouge ; il était plaintif à côté du bonhomme en habit bleu ciel, à culottes jaunes, aux joues rouges, qui est assis pour l'éternité sur le grand tonneau.

Le plat à barbe représentait simplement une petite ferme jaune avec son toit en ardoise et un long pigeonnier couvert en tuiles rouges. Des arbres d'un bleu inquiet ombrageaient les fenêtres; la maison était entourée de petites barrières violet affaibli.

Le plat à barbe n'était pas rond par les bords, mais s'ondulait en courbes élégantes qui ne sentaient pas leur dix-neuvième siècle. On m'a souvent demandé l'explication de toutes ces assiettes qui font de ma mansarde une boutique à poteries. Je ne la donnerai pas encore aujourd'hui, la réservant pour le *Traité de la Faïence à coqs*, car des esprits superficiels et qui se traînent toujours à la suite des autres ont voulu également *décorer* leurs appartements d'un art aussi rustique. Ils attendent mes théories pour s'en servir et paraître *originaux*. Je ne livrerai pas ces théories fragmentairement, pour m'entendre répéter sans cesse des idées très-sincères chez moi, niaises chez cenx qui n'ont pas de conviction.

J'expliquerai seulement le plat à barbe mélancolique. C'est un petit drame champêtre qui se joue tous les matins, à mon réveil, par des acteurs invisibles. Le curé du village entre le premier.

— Vite, dit-il à la grosse paysanne dans sa boutique de barbier, faites vite; j'ai à dire ma messe basse, et je suis un peu en retard.

La paysanne passe une serviette au cou du curé, lui met dans les mains le plat à barbe, et bientôt les trois mentons du curé sont couverts de mousse de savon. Après le curé, vient le chantre, qui est aussi maître d'école. Celui-là est un franc luron qui aime à boire et à prendre la taille de la perruquière. Elle le menace de son rasoir, et la rustique galanterie du chantre rentre dans l'ordre. Ensuite vient M. le maire, qui, malgré ses dignités, passe comme un autre son menton dans la fenêtre du plat à barbe. Après le maire,

c'est le garde champêtre, vieux et cassé, qui aime encore à faire sa barbe le dimanche, et qui ne manque pas d'en donner l'étrenne à sa ménagère.

Tous ces personnages parlent de leurs affaires pendant que le rasoir se promène sur leur figure. Le curé dit que bientôt la sainte Vierge aura une robe neuve, et que, pour faire honneur à la sainte Vierge, il ne pourra pas faire autrement que d'acheter une nouvelle chape. Le maître d'école pense au vin nouveau et aux cadeaux que lui préparent les enfants pour sa fête. M. le maire se plaint du maître d'école, qui est aussi greffier, et qui ne travaille pas à ses registres avec l'assiduité qu'il met à aller au cabaret. Le garde champêtre raconte les propos amoureux qu'il écoute dans les bois, au soir, et qui lui rappellent sa jeunesse.

Et mille autres discours qui ne sont pas de saison à raconter aujourd'hui, puisque le plat à barbe n'est ici qu'un détail. J'ai voulu seulement montrer quels sujets de récréation les arts, surtout les arts naïfs me donnent. Et j'en reviens aux *maigres*, si longs et si décharnés, qui m'amusaient quand je les regardais essayer de retenir le Gras, autant que m'amusaient les Gras flanquant à la porte le Maigre. Dans ces estampes je ne voyais qu'un comique violent et qui justifiait entièrement le nom de *Pierre-le-Drôle*, par lequel Pieter Brueghel se distingue de ses parents *Brueghel-de-Velours* le paysagiste et *Brueghel-d'Enfer*, maître bien supérieur à Callot.

Lorsque je connais une belle gravure d'un maître, je n'ai de cesse que je n'aie vu son œuvre complet. Je ne crois pas au hasard dans l'art; ce qui m'est inconnu d'un peintre doit être à la hauteur de ce qui m'est connu. La seule chose qu'il m'est donné de voir est peut-être le chef-d'œuvre du maître; mais le reste ne peut qu'être dans la même ligne. En effet, les *Gras* et les *Maigres* sont les motifs les plus heureux de Brueghel-le-Drôle.

Mais la vue de son œuvre au cabinet des estampes m'a fait comprendre ces deux gravures. Les artistes satiriques, Goya, Daumier, ont soin d'enterrer l'idée sous des apparences grotesques, afin que les pauvres d'esprit s'amusent avec le dessus de l'œuvre sans chercher le dessous. Ils veulent que le crayon avant tout soit amusant ou grotesque. Ils dessinent leur comédie avec tant de clarté que la légende est inutile. Cela est si vrai que j'ouvre les *Caprices* de Goya ; au bas de chaque eau-forte sont des vers espagnols. Je ne sais pas un mot d'espagnol, je n'ai pas besoin de le savoir, je comprends le dessin de Goya. On me dit : « Les *Caprices* sont des attaques à la cour, aux princesses, aux grands seigneurs; il n'y a pas une planche qui ne soit une allusion politique. » Cela ne m'empêche pas d'admirer l'étrange génie du caricaturiste, la douleur de ses filles de joie, ses mendiants et ses voleurs. Que m'importe l'histoire d'Espagne de 1800 ! Ces filles de joie sont peut-être des princesses; sous ces habits de voleurs, Goya a sans doute voulu peindre des ministres : je ne m'en inquiète pas. Ce sont des allusions qui ont pu mettre Madrid à l'envers, mais elles sont trop personnelles pour que le curieux s'en occupe. Personnalités ou généralités, Goya a fait un chef-d'œuvre qui me suffit. Les commentaires de Rabelais n'ont jamais rien prouvé, et j'aime mieux que Pantagruel reste Pantagruel, plutôt que de m'amuser à chercher un nom historique sous son costume. — Brueghel-le-Drôle appartient à cette puissante famille qui amuse avant tout. J'ai dit que j'avais regardé les Gras et les Maigres quinze ans sans penser à la portée de l'œuvre ; mais une caricature contre le duc d'Albe m'a donné à réfléchir. Ce peintre est plus symbolique que je ne le croyais.

Le surnom de *Drôle* est mal trouvé pour un homme de cette force. Il fut l'homme à idées de la famille des Brueghel ; et son esprit était autant occupé que son pinceau.

Brueghel fut *drôle*, mais comme d'autres sont appelés in-

justement excentriques, originaux, fantaisistes, humouristes, essayistes, espèces d'injures littéraires jetées perpétuellement à la tête des écrivains chercheurs, dont l'esprit ne veut pas se fondre dans le moule du conveau, et dont Shakspeare a dit : « Ces gens-là, voyez-vous, mon cher, ne ressemblent à rien. Ils sont possédés d'un certain génie extravagant et baroque; plein de formes, de figures, d'idées, de lubies, de caprices, de craintes, d'espérances, de changements, de mouvements, de révolutions, de contradictions. Leur fantaisie reçoit, leur cerveau bouillonne, l'occasion sert d'accoucheuse. C'est un drôle de cadeau que Dieu leur a fait là; mais, quand il est complet et bien vivant, il vaut son prix, sur mon honneur. »

Après avoir regardé attentivement cette gravure, je me suis dit :

Par les *Gras* chassant le *Maigre* piteux, Brueghel a voulu représenter les riches avares, regorgeant de biens, qui seront toujours les mêmes tant que l'humanité existera, et qui disent au pauvre :

— Qu'est-ce que c'est ! Encore un mendiant ! Nous n'avons rien à te donner... Au lieu de souffler dans ta musette, ne pourrais-tu pas aller travailler à la terre, paresseux ?

Par les *Maigres* cherchant à retenir le *Gras* et lui offrant du fruit, le peintre satirique a montré les pauvres gens faisant fête à qui se présente, donnant de tout leur cœur ce qu'ils ont de mieux. Et ce n'est pas sans raison que Brueghel a représenté dans un coin le vieillard qui travaille le cuir.

C'est la figure du *Travail*.

Le Travail impuissant et s'épuisant sans espoir de nourrir cette famille de *Maigres*.

XI

DES ÉCOLES DIVERSES DE PANTOMIME.

Il y a diverses écoles qui se partagent sur l'expression de la pantomime. La première, la plus large et la plus grande, veut que le sujet de la pièce soit assez vague pour que le spectateur assiste à un simple tourbillon entre Pierrot, l demoiselle Colombine, Arlequin, Polichinelle, Léandre et Cassandre. De ce chaos et de ce tourbillon, le spectateur pensera ce qu'il voudra et se bâtira une pièce à lui. Ainsi dix spectateurs verront dix pièces différentes, quoiqu'ils assistent à la même œuvre.

La pantomime, d'après ces idées, n'est plus qu'une sorte de musique, de symphonie ; les uns y voient des soleils couchants, les autres des oiseaux à queues rouges.

Cette pantomime ressemble à une esquisse de Diaz. Il y a tout et il n'y a rien. Est-ce un troupeau de bœufs qui passe ou une vieille qui fume sa pipe ?

Ces sortes de mirages dans les arts, au théâtre, à l'orchestre, à l'atelier du peintre, ont, en effet, des côtés si séduisants et si charmants, qu'un grand esprit peut s'y laisser aller par moments.

Un moment on a cru beaucoup me tracasser en traitant mon théâtre de *pantomime littéraire*. Si on entendait par là pantomime de littérateur, je n'y vois pas de mal ; mais on donnait à entendre que des idées philosophiques, des idées mystiques, tenaient lieu de tout dans mes pièces, en remplaçaient l'action.

Ces accusations de swedenborgianisme sont très-niaises et de mauvaise foi.

C'était le contraire qu'il fallait me reprocher : l'*exactitude*.

Loin d'être vagues, mes pantomimes sont arrêtées et exactes : chaque scène a la netteté et la rigueur d'un trait de dessin linéaire. On ne peut m'accuser que de *positivisme* en matières funambulesques.

Ah ! si j'avais dix acteurs aussi intelligents que Paul, Debureau, de Rudder, Laplace et la colombine Isménie, je leur lirais une pièce sous forme de conte, et je les lâcherais sur le théâtre. — Maintenant, allez ! marchez ! entrez ! sortez ! dirais-je à cette troupe d'élite.

Mais on rencontre trois intelligences, deux demi-intelligences, cinq quarts d'intelligence. Les demi-intelligences ne comprennent pas les intelligences ; les quarts d'intelligence perdent la tête dans cette lutte.

C'est une utopie.

Aussi faut-il, au contraire, tracer comme avec un compas chaque caractère, chaque entrée, chaque sortie, chaque coup de pied ; trop heureux, quand l'acteur veut bien se contenter du cercle et n'en pas chercher la quadrature.

Un autre système veut la *parole* dans la pantomime. Mauvais moyen qui me fait trembler quand je suis obligé de m'en servir.

Qu'on les fasse parler le moins possible, les mimes. Il faut voir l'effet sur les spectateurs de la parole succédant à une scène mimée. C'est de la neige qui tombe sur la tête. La parole est glaciale, elle rompt tout d'un coup cette douce harmonie du langage muet.

J'ai essayé, le premier, aux Funambules, de corriger l'âcreté de la parole, en mettant dessous quelques violons. La musique joue alors le rôle du thé dans une tasse d'huile de ricin.

Le spectateur entend alors la parole avec moins de répugnance.

Mieux vaut encore l'écriteau explicatif; employé avec sobriété, il est d'un grand service.

La pantomime actuelle est très-compliquée. On peut la classer : 1° en *pantomime-mélodrame*. Dans celle-ci le farouche Strapadro est un méchant seigneur, armé jusqu'aux dents, entouré de satellites, qui commet, pendant quinze tableaux, des séries de crimes effroyables. Au milieu de combats sans nombre à l'*hache*, le *Pierrot* est le seul qui ne parle pas; mais il est impossible au sophiste le plus audacieux d'expliquer comment ce *blanc* muet se trouve au milieu de personnages fardés. Ce genre de pantomime-mélodrame est un peu oublié aujourd'hui; au fond c'est le calque exact des mélodrames de Guilbert de Pixérécourt. Pierrot ne fait que remplacer le niais, si célèbre jadis au théâtre de la Gaîté.

La seconde école de pantomime date déjà du temps de Debureau père, qui le premier quitta le costume de Pierrot pour entrer dans les habits de soldat, de croque-mort, de savetier, etc. C'est la *pantomime-réaliste*. En général elle est courte; l'action s'attache à reproduire des scènes populaires. J'appartiens corps et âme à cette école que j'ai fixée, développée et rendue propre à rendre des effets de comédie sérieuse dont on s'était jusqu'alors gardé d'approcher. Je ne dis pas que j'ai raison, je dis ce qui est.

La troisième forme est la *pantomime féerique*, avec changement à vue, trappes, trucs, effets d'eau naturelle, etc. Les fées et les enchanteurs sont les maîtres dans ces sortes d'ouvrages. Tout s'y passe avec un incroyable mépris de toutes les règles. La famille des Cessandre, Colombine, Arlequin, Polichinelle, entre, sort, se jette par les fenêtres, est coupée par morceaux, revient à la vie, se marie sous la protection de la fée sans qu'il soit possible de reconnaître l'*idée* qui a pu présider à l'entassement de tous ces faits. Il faut dire que certains ouvrages de cette école sont remarquables et que le *Songe d'or*, qui est peut-être le type du fouillis funambulesque, est un rare et précieux chef-d'œuvre.

Souvent je me suis pris à douter de mes théories, car j'étais jaloux du *Songe d'or*, et j'aurais donné volontiers tout mon réalisme pour arriver à cet idéal étrange qu'on veut bien attribuer à Charles Nodier.

Mais toutes les pantomimes féeriques ne ressemblent guère au *Songe d'or :* elles en ont les défauts, c'est-à-dire le décousu, le manque de logique, des mélanges insensés de costumes traditionnels et de costumes mythologiques. J'ai vu dans un de ces ouvrages le dieu Pan qui se battait avec un officier anglais. La guillotine qu'on a transportée à Athènes ne jure pas plus sur l'horizon bleu de la Grèce.

Or, on pense dans quel trouble se trouve un honnête homme qui lit les scénarios de pareilles pantomimes. On n'y comprend rien à la représentation, mais à la lecture on deviendrait fou en cherchant le fil qui doit relier ces morceaux de scènes.

XII

PIERROT MARQUIS,

EXPLIQUÉ PAR M. ÉDOUARD THIERRY.

« Un des plus charmants conteurs de la presse nous appelle là-bas sur les limites du boulevard dramatique, parodiant d'une voix goguenarde l'invitation traditionnelle. Prenons donc nos billets, laissons-nous faire, laissons-nous conduire, fût-ce dans la petite salle pleine de bruit où nous ne verrons plus Debureau.

« A la bonne heure! Voici toujours l'entrée modeste, le crieur du théâtre avec son sac passé au bras, le contrôle qui ressemble si bien à celui d'un salon de Curtius, ce seul point excepté que la receveuse assise n'est pas une figure de cire. Entrez, monsieur? Le contrôleur ouvre la porte sans quitter son siége; derrière la porte, l'escalier. Le pied sur la première marche, vous êtes dans la salle;

quelques degrés, et vous êtes aux premières de face. Rien d'inutile. La galerie sert de couloir pour les loges du balcon, les loges de balcon pour les loges d'avant-scène. L'ancienne disposition a été conservée; seulement on a donné plus d'espace aux avant-scène, doré les balcons, renouvelé le rideau, rafraîchi les peintures, changé le lustre et la rampe; la direction devait quelque chose à ses hôtes habituels : elle a songé surtout à ses visiteurs, et s'est piquée de leur offrir une salle honnête à la vue.

« Mais je parle comme si le dernier coup de marteau sonnait encore sur la dernière banquette, comme si le blanc de la muraille restait aux mains. J'ai tort, la restauration n'est que récente ; elle n'est pas absolument nouvelle, et, pour l'avoir remarqué, il a fallu que je n'aie assisté ni au début de M. Paul, ni à la première pantomime de M. Champfleury. Mes souvenirs les plus proches remontaient déjà aux *Vingt-six infortunes de Pierrot.*

« En ce temps-là, le lustre éclairait mal; on n'avait pas imaginé le système des réflecteurs, et la rampe de lumière fumait comme fumaient assurément les chandelles de la vieille Comédie-Italienne. Je ne sais quoi de simple et de plus ancien s'était conservé dans le théâtre, peut-être la coutume du théâtre de la Foire, qui avait reçu lui-même la coutume de l'hôtel de Bourgogne. On va se récrier sur ces hautes origines; mais il faudrait n'avoir pas lu dans le prologue du *Banqueroutier* Fatouville (1687) les prouesses d'Arlequin spectateur, qui dupe le limonadier, pour n'en pas reconnaître la vraisemblance. Quoi qu'il en soit, enfin, si juillet 1830 avait ouvert le théâtre aux pièces parlées, si le vaudeville, parti du collége Charlemagne, s'arrêtait à l'entrée du boulevard du Temple avant de passer jusqu'au Gymnase, on n'avait pas tout à fait oublié le *Songe d'or;* l'influence de Debureau maintenait les grandes pantomimes du répertoire : Cassandre et le Docteur, Arlequin et Pierrot, Pierrette et Colombine, la Fée malveillante et la Fée protectrice, l'Amour toujours d'accord avec l'Hymen pour consacrer le dénoûment au fond d'un temple rose, personnages à la fois fantastiques et vrais, continuant à se rencontrer, à se fuir, à se poursuivre, à former ce quadrille irrégulier et savant qui s'appelait une représentation, et que réglait, sans le gêner, un vieux canevas de la Comédie-Italienne.

« Cependant, Debureau devenait un homme mûr. Les épaules du Pierrot se faisaient carrées; son ventre, ce ventre de l'écornifleur poltron, toujours éconduit et toujours affamé, s'épaississait sous sa veste moins flottante; il fallait imaginer de nouveaux rôles. Debureau s'ingéniait lui-même à se préparer des triomphes, et, tandis qu'il composait son libretto, le vaudeville s'emparait de la scène; puis enfin arriva le jour où le joyeux enfariné, mais il ne riait plus alors, fut couché entre quatre planches, le jour où son public le suivit à l'église de Sainte-Élisabeth, disant sur lui, en guise de harangue : « Pauvre Pierrot, tu n'es pas blanc! » Ce jour-là, il semblait que la pantomime allait disparaître. A quoi tenait-il qu'il n'en fût des amours de Colombine et d'Arlequin comme des anciens exercices sur la corde tendue? Le théâtre avait déjà subi une transformation, il pouvait en subir une seconde et aspirer, comme son ancien rival le théâtre acrobate de madame Saqui, à échanger son nom contre un nom de parvenu. Le directeur a été mieux inspiré : une médiocre ambition lui conseillait peut-être de s'élever jusqu'à prendre place au-dessous des Folies-Dramatiques; une plus saine ambition lui a dit qu'il avait un genre particulier, et que son théâtre devait prévaloir, par ce genre, sur les scènes inférieures. Un autre Pierrot se présenta; un écrivain des plus spirituels se mit à improviser le libretto nécessaire : M. Champfleury a commencé, Théophile Gautier va suivre l'exemple, et donnera bientôt à son tour une grande pantomime.

« Pourquoi non? Ne s'est-il pas trouvé, au dernier siècle, un théâtre de la Foire où les plus beaux esprits s'égayèrent à mettre leur verve en liberté? Nous avons assez de théâtres aujourd'hui pour les pièces qui n'ont d'une pièce que la machine industrieusement assemblée. Serait-ce donc un si grand mal qu'il y eût un théâtre pour les pièces auxquelles manquerait précisément cette machine? Et puisque les auteurs de peu d'orthographe ont pris seuls le droit d'écrire, de rimer, soit le drame, soit la comédie, j'aime à voir les poëtes se réduire naïvement à prendre le théâtre par la pantomime.

« Au reste, la pantomime n'est pas si pauvre en ses ressources. Elle a d'abord la tradition pour elle, une tradition plus ancienne que notre ancien Théâtre-Italien. Chaque personnage y porte son

nom écrit sur son costume, et son caractère écrit à côté de son nom. Chaque figure y parle; celle de Cassandre dit avarice ou prodigalité ridicule, et tendresse après la saison; celle du docteur, ladrerie, imbécillité, cuistrerie; celle d'Arlequin, naïveté et balourdise s'il est valet, audace et ruse d'amour s'il est maître; celle de Pierrot, gaucherie, gourmandise et contre-temps; celle de Colombine, tout le secret des jeunes filles, espièglerie et timidité, sensibilité et malice, indiscrétion et réserve, un peu d'amour, beaucoup de curiosité. L'exposition ainsi faite, le reste se comprend sans peine. Un geste est aussitôt traduit, un mouvement du visage interprété; et qui le traduit? qui l'interprète? Le spectateur lui-même, dans la mesure qu'il lui plaît, selon son goût ou selon son caprice. Partout ailleurs, c'est l'auteur qui l'entretient et qui court risque de le fatiguer. Ici, c'est lui qui s'entretient, qui dialogue avec son esprit et qui se complaît dans sa propre invention. Partout ailleurs, l'auteur se contient, il se défend d'oser; ici tout ce qu'il ose le spectateur l'ose avec lui, ou prêt à se fâcher, il doute déjà s'il a compris ce qui l'étonne. Et avec quelle sagacité une salle entière saisit une allusion, même lointaine! Comme toute l'intelligence est attentive, et comme elle se hâte de deviner! L'œil voit si vite! En un moment, le geste ou le regard lui ont tout dit. L'oreille est bien plus lente; elle veut savoir les choses et la suite des choses; vous vous appliquez à la satisfaire, et déjà elle s'impatiente, parce qu'elle ne peut pas savoir en même temps l'ensemble et le détail. L'œil agrandit la scène : il faut la rapetisser pour l'oreille. Où l'œil réunit, l'oreille divise. C'est pour l'oreille que la pratique du théâtre défend de faire parler le quatrième personnage. L'art de la pantomime ne connaît pas cette règle. Le théâtre est couvert d'acteurs et tous expriment dans le même moment leurs passions diverses; tous agissent, tous commencent une action, tous la poursuivent et tous l'achèvent sans qu'elle s'interrompe.

« Maintenant, je ne voudrais pas paraître préférer le geste à la parole. Je réclame même la scène dialoguée dans la pantomime, comme on avait jadis les scènes françaises dans les canevas italiens, et Regnard n'a peut-être jamais rien écrit de plus amusant ni de plus vrai que les fragments conservés par Gherardi. N'est-ce pas là un assez bel exemple? J'engage M. Champfleury à imiter le

maître. Quoi de plus amusant que de pouvoir mêler l'impossible au réel, de garder entre deux tableaux d'une étrange fantasmagorie une place pour un peu de bonne vérité, quelques secondes pour un monologue dans lequel un de ces personnages bouffons pense tout d'un coup comme nous-mêmes et nous fait honte par la ressemblance, quelques minutes, pour une scène prise sur la nature comme celles qu'Henri Monnier a retenues dans la vie bourgeoise et familière. C'est par là que le petit théâtre d'Arlequin et de Pierrot remplacerait en quelque façon le théâtre de la Foire. La parodie littéraire n'existe plus ; mais elle existerait encore si on la replaçait sur sa scène natale. Il a bien fallu se dégoûter de la parodie, lorsqu'elle est descendue au-dessous du trivial et qu'elle n'a su que travestir le héros en gredin, l'héroïne en fille de la rue. Ici le travestissement est toujours prêt et toujours gracieux : Arlequin-Athys, Arlequin-Bellérophon, Arlequin défenseur d'Homère, Arlequin homme à bonnes fortunes, Arlequin-Jason, Arlequin-Persée, Arlequin-Phaéton, Arlequin-Roland, Arlequin-Romulus, Arlequin-Tancrède, Arlequin-Thésée, Arlequin-Thétis. C'était une piquante odyssée que celle d'Arlequin railleur, mais railleur inoffensif, à travers l'opéra et à travers la tragédie. Pourquoi ne pas la reprendre, quand il coûterait si peu à des hommes d'esprit d'y ajouter, en se jouant, celui-ci un épisode et celui-là un autre? Je ne sais, mais j'imagine que M. Champfleury n'a pas attendu jusqu'ici pour songer, et nous en verrons peut-être quelque chose dans sa pantomime.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

c'est La Fontaine qui l'a dit : M. Champfleury a mis la sentence en action ; seulement on pouvait se méprendre sur la maxime du moraliste, et M. Champfleury, pour rendre la moralité plus nette, a introduit une glose dans le texte : ni l'or (escroqué) ni la grandeur (mal acquise).

« Pierrot est pauvre et Pierrot est paresseux, nous lui avons toujours connu ces deux défauts. Un honnête meunier l'a pris à son service ; mais Pierrot dort la grasse matinée et ne commence à ouvrir les yeux que lorsque son estomac le réveille. Voici que l'on apporte la soupe pour les travailleurs ; Pierrot étend ses bras,

Pierrot allonge ses jambes; il a beau faire, il arrive trop tard et toutes les places sont prises autour de la gamelle. D'ailleurs le maître est mécontent, et ne lui donne qu'un morceau de pain bis ; mais la gourmandise rend l'homme industrieux. Pierrot suspend d'une façon délicate son morceau de pain bis au-dessus de la marmite, puis il ouvre les doigts, le pain tombe, le bouillon jaillit, grande rumeur parmi les garçons meuniers : Pierrot profite du mouvement pour se précipiter et reprendre son bien au fond de la marmite. Sensuel Pierrot! Si vous voyiez comme il promène maintenant sa langue autour de son pain noir!

« Mais qui arrive maintenant, le nez riche de ces rubis qui annoncent la bonne chère, le menton relevé comme par envie au niveau de la bouche, le dos convexe, la poitrine saillante, mais rehaussée de boutons opulents, la culotte noire, le bas blanc bien enflé au mollet, et la petite houppe du sabot élégamment épanouie sur le cou-de-pied? C'est le propre cousin de Pierrot, Polichinelle, neveu du vieux seigneur Polichinelle.

« Pierrot aussi est bien neveu dudit seigneur; mais il ne porte pas le même nom; mais il ne doit pas perpétuer après lui ni les bosses exubérantes, ni le nez aquilin et fleuri, ni le menton pompeux des Polichinelle; voilà pourquoi Pierrot est au moulin, pourquoi Polichinelle a le loisir d'être amoureux, et s'en vient demander, comme un homme qui ne connaît pas les refus, la main de la belle Colombine. La dot marche devant lui en bons et beaux sacs de ducats. D'aussi nobles procédés gagnent sur-le-champ le cœur du beau-père, et Polichinelle danse à ses amours, faisant claquer ses fins sabots d'une façon victorieuse.

« Pierrot soupire, il envie à Polichinelle ses sacs gonflés d'abord et un peu aussi sa Colombine; mais bientôt un doux espoir vient lui sourire. Le vieux Polichinelle a été pris tout d'un coup d'un accès de goutte et du regret de son injustice. Il mande ses deux neveux auprès de son fauteuil.

« Je demande pardon à M. Champfleury, j'ai commis une grosse erreur : le jeune Polichinelle n'est pas le neveu, il est le véritable fils du vieux Polichinelle. Jusqu'ici l'erreur n'a pas de graves conséquences, mais il ne faut pas atténuer le crime de Pierrot, sous peine de porter atteinte à la moralité de la fable.

« Polichinelle fils se jette au cou de son père ; le médecin est appelé ; il ordonne un double médicament afin d'attaquer le mal par deux voies contraires. Pierrot se charge de soigner le malade ; mais voici qu'il a déjà confondu les deux bouteilles Comment reconnaître la potion, comment reconnaître le remède ? Le plus sûr semble à Pierrot de mélanger l'un avec l'autre. Ainsi fait-il. Le vieux Polichinelle trouve le breuvage détestable ; il s'empare d'une troisième bouteille qui m'a tout l'air d'être un vin généreux destiné pour son fils. Le vin le réconforte d'abord, puis le ragaillardit, puis lui monte au cerveau ; et comme la tête s'en va, les jambes suivent tant bien que mal. Le vieux Polichinelle court les champs.

« Pierrot et le docteur se mettent à sa poursuite. Ils le rattrapent, hélas ! essayant de rajeunir auprès de Colombine ; mais déjà cette folle ardeur du vin, allumée sous le cerveau, se dissipe et s'en va en fumée. Le vieillard s'affaisse sur lui-même ; il suffoque ; il demande de l'air. Pierrot, qui lui caresse les bosses d'un air tendre et filial, sent tout à coup je ne sais quel poids qui l'étonne et écoute je ne sais quel son qui le ravit. Une idée affreuse lui traverse la pensée ; mais, je dois le dire, il l'accueille sans trouble et se livre lui-même avec joie à la tentation. Qui l'aurait soupçonné ? Pierrot passe sans émotion de l'innocence au crime. Vous avez vu lady Macbeth inspirer à son mari la pensée de l'homicide. Lady Macbeth avait la main tremblante et les yeux fauves. Pierrot s'approche seulement du docteur, lui pousse le bras avec le coude et tourne la tête vers le vieillard, clignant de l'œil d'une façon insinuante. Le traître ne solliciterait pas autrement son complice à dérober quelque morceau appétissant. Il n'importe. Les deux larrons se sont entendus. Le docteur avait une scie cachée sous son habit noir ; il coupe la bosse de devant au vieux Polichinelle ; Pierrot la vide en cachette : elle contenait deux sacs et une souris grise. Le docteur ne trouve plus que la souris. Même opération à l'endroit de la bosse postérieure. Cette fois le docteur réclame sa part ; mais le vieux Polichinelle est mort, et il faut se hâter de le reporter dans son lit.

« Pierrot, qui connaît ses auteurs, se souvient du *Légataire universel* et songe que le tour de Crispin est encore bon à jouer. Le drôle s'affuble des habits du mort, il s'enfonce avec lui sous la couverture. Polichinelle fils arrive, amenant Colombine, Cassandre et

le notaire. Le faux Polichinelle dicte son testament d'une voix qui s'éteint. Il lègue à son neveu Pierrot ses biens meubles et immeubles, ses rentes et son argent comptant; il déshérite son fils Polichinelle comme dissipateur et comme débauché. Les rideaux de l'alcôve retombent; le moribond est mort. Quand ils se rouvrent, Pierrot a été reprendre ses habits; il reparaît pour assister aux imprécations du fils sur son père qui n'est plus, et pour écouter, moitié riant, moitié pleurant, la lecture de l'acte par lequel il s'est institué légataire universel.

« C'est là de l'excellente comédie. Regnard, qui a tant hasardé, eût reculé lui-même devant la scène du fils déshérité dont le deuil se change en colère; mais, comme je le disais plus haut, la pantomime, qui ne parle pas, ose tout. Avec un geste, elle est dans le vrai, et elle fait peur; avec un geste, elle se rejette dans la fantaisie, et on se prend à rire. Quant à Pierrot, il est magnifique d'hypocrisie, il sanglote dès qu'on le regarde, il gambade aussitôt que les yeux ne sont plus tournés vers lui. Il console son cousin, il le presse contre son cœur; vous jureriez qu'il va lui rendre sa fortune. Ne le croyez pas; il lui montre déjà la porte avec un geste de grand seigneur, et demande dans le même moment la main de Colombine à l'avare Cassandre.

« Chapeau de satin blanc, perruque poudrée, habit de soie, veste de soie, culotte et bas de soie, blancheur du lis des pieds jusqu'à la tête, Pierrot marquis se présente à l'admiration de ses vassaux, et vient chercher Colombine pour la conduire dans son hôtel; mais Pierrot n'a pas encore prévu tous les ennuis de sa nouvelle fortune. A peine s'est-il approprié les riches appartements du vieux Polichinelle, qu'un homme noir se présente. On le prendrait pour un huissier, s'il n'avait pas le front majestueux et cette chevelure hérissée qui convient à l'enthousiasme. L'homme noir est un professeur de déclamation. Il vient apprendre à M. le marquis comme on emploie noblement ses loisirs dans une position éclatante, et se propose pour lui enseigner l'art de Lekain. Une répétition est organisée. L'homme noir est arrivé avec des malles qui contiennent des costumes chinois. Pierrot, Cassandre, Colombine, Polichinelle lui-même, car Polichinelle est rentré impudemment dans l'hôtel d'où Pierrot l'avait chassé, tous les quatre revêtent solennellement la

respectable friperie. Mais hélas! comme le dit l'affiche, la tragédie n'est pas le bonheur. Pierrot s'ennuie; Pierrot bâille; Pierrot congédie le professeur de déclamation, qui n'oublie pas son *Cinna*, et demande son salaire. Quel salaire? cent francs pour la première leçon. Cassandre glisse un bambou entre les mains de Pierrot : le bambou fait son office, et le professeur est rossé; mais Pierrot, dans la bagarre, a perdu la moitié de sa perruque.

« Illusion détruite! Pierrot commence à s'apercevoir, toujours comme Macbeth, qu'il a tué le sommeil. Il a des remords, et il ne dort plus. Il est jaloux, et il fait le guet la nuit pour écarter Polichinelle de sa porte. Il est riche, et il redoute les voleurs. Il met tout son argent dans un coffre, et descend le coffre au fond de sa cave. Polichinelle l'y a précédé, et se cache derrière un tonneau. Ainsi posté, il voit entrer son homme, un bougeoir à la main, pliant sous le poids de sa cassette. Au moindre bruit, Pierrot frissonne; cependant il creuse la terre avec une pioche; il vide le trou avec ses mains : la cassette emplit exactement le trou. Reste encore à chercher du plâtre pour sceller une pierre à la surface. Pierrot remonte; Polichinelle profite du moment pour se faire un magnifique collier des sacs, qu'il attache à une longue corde, et pour suspendre toutes les bourses aux boutons de sa bosse. Pierrot peut redescendre, il trouvera le coffre vide. Pierrot est volé. Pierrot devient fou de désespoir. Il court à travers sa cave; il se heurte contre les voûtes; il croit saisir partout son voleur, et, semblable à Harpagon, il se saisit lui-même. Pauvre Pierrot! s'il a commis un crime, il l'expie cruellement. Il cherche un peu de consolation auprès de Colombine; mais c'est là que Cassandre l'attend, armé d'un testament véritable, testament olographe, et parafé de bonne sorte. Pierrot tombe anéanti sous le coup. Heureusement, une fée apparaît; elle touche Pierrot de sa baguette, et Pierrot marquis redevient Pierrot garçon meunier. C'est aux champs que Pierrot recouvre la raison; c'est aux champs qu'il trouvera le bonheur. En attendant, le temple enchanté de l'hymen s'ouvre au milieu du paysage; Colombine y monte avec Polichinelle, et Pierrot les y bénit sans regret comme sans rancune.

« La pantomime a parfaitement réussi. Un moment le public a paru triste de voir Pierrot changer de fortune. Pierrot marquis ne

lui semblait plus être son Pierrot, mais lorsque Pierrot a descendu l'escalier de la cave, la truelle sur l'épaule, tous les visages se sont éclaircis et la pièce s'est terminée au milieu des applaudissements.

« Paul, le successeur de Debureau, est un mime intelligent et habile. Il a joué d'une manière remarquable la scène de la cassette vide. Deux bouquets lui ont été jetés, l'un au cinquième tableau, l'autre au neuvième; cependant, je dois le dire, Paul n'a pas encore remplacé Debureau. Paul manque de gaieté. Sa figure n'a pas la placidité singulière de celle de Debureau, cette placidité sur laquelle le moindre pli avait une expression et un sens intelligible. Paul grimace pour faire rire. Ce qu'il a bien conservé de son maître c'est le soin dans l'imitation des choses matérielles, ainsi la manière de porter une cassette pleine. Vous ne l'oubliez pas un instant, parce que l'acteur ne l'oublie pas non plus, la cassette est lourde, elle le fait trébucher, il ne la dépose qu'en l'appliquant à la muraille, et en la faisant glisser le long de la muraille. Les artistes des autres théâtres négligent cette vérité, et ils ont tort, parce qu'elle est nécessaire à l'illusion de la scène. Les acteurs anglais ne la négligent pas; mais les acteurs anglais commencent en étudiant leur art par où il faut commencer, par la pantomime.

« Vautier est un polichinelle très-amusant, très-heureux dans ses lazzi et dans ses attitudes. Le public l'a rappelé avec Paul, et a demandé à grands cris le nom de l'auteur. Paul a nommé M. Champfleury, qui a été salué par d'unanimes applaudissements.

« Ne souriez pas. Tout succès flatte. Et l'on a tout à fait le droit de devenir populaire au théâtre des Funambules, quand on l'est déjà parmi les artistes, quand on a écrit deux petits livres avec la plume retrouvée de Sterne : les *Fantaisies d'hiver* et les *Fantaisies de printemps.* »

Il y avait dans *Pierrot marquis*, une parodie mimée d'une tragédie de M. Ponsard. La censure ne permit pas que le nom de M. Ponsard fût prononcé aux Funambules. Cet auteur a toujours été l'enfant chéri des souverains et des hommes d'État qui aiment l'art tempéré. Louis-Philippe admirait la littérature Ponsard; ses tragédies lui rappelaient les bons écrivains dramatiques de l'Empire et de la Restau-

ration. Il y a heureusement en faveur de Louis-Philippe des faits qui l'absoudront de cette croyance. Louis-Philippe fut le dernier roi ami de la gaudriole ; et il mettait son compère Vatout bien au-dessus de M. Ponsard, quand, la figure joyeuse, l'oreille rouge, la mine fleurie, les yeux brillants, M. Vatout entrait dans le cabinet royal et régalait le monarque de nouvelles compositions drôlatiques, telles que la chanson du *Maire d'Eu* ou celle, plus égrillarde encore : *l'Écu de France.*

Quand les acteurs des Français devaient jouer aux Tuileries, Louis-Philippe ne manquait jamais de commander *Monsieur de Pourceaugnac;* et il existe aux archives du Théâtre-Français un bulletin avec ces mots tracés en marge de la main royale : *Beaucoup de seringues !*

Il n'y a pas de seringues dans les tragédies de M. Ponsard.

Ah ! si le roi avait connu mes pantomimes !

XIII

LE RÉALISME MONTRE SES CORNES.

C'est seulement en fouillant tous ces vieux papiers que je retrouve la trace première du *réalisme* que Théophile Gautier pressentait déjà dans *Pierrot marquis.* Jusqu'alors on ne se servait que très-peu du mot ; il n'était employé par personne. Le réalisme devait apparaître seulement entre 1848 et 1850 ; il appartenait à cette nombreuse famille de mots en *isme,* dont la terminaison me plaît si peu que, dans un jour de bonne humeur, j'accolais *fouriériste* à *imbécilliste.* On se battra toujours contre des moulins à vent, car

les mots ne signifient rien, et on en fait ce qu'on veut. Je ne donnerai pas aujourd'hui la définition du réalisme ; les définitions sont faites pour occuper les loisirs des académiciens ; cependant je crois que le public a adopté avec un certain plaisir le mot de réalisme, parce qu'il lui sert à classer une autre génération. Il y a trente ans, les *romantiques* représentaient une jeunesse apportant de nouvelles formes dans l'art ; il en est de même aujourd'hui des *réalistes*. Ce sont des mots excessivement creux, mais qui servent de jalons au public ; par réalistes, il entend une nouvelle fournée d'écrivains, de peintres, de musiciens. Qu'il se trouve dans ces artistes des lakistes, des mystiques, des humouristes, il n'importe ; le public les appelle *réalistes* uniquement parce qu'ils ont trente ans, et qu'on attend d'eux des œuvres plus jeunes jusqu'au jour où ils seront fatigués et remplacés par une autre génération qui s'avancera en criant un autre mot à terminaison en *isme*. Ainsi va le monde.

Voici donc ce que disait Théophile Gautier de ma troisième pantomime :

« *Pierrot marquis* date une ère nouvelle dans la poétique des Funambules : c'est l'avénement de la pantomime réaliste. M. Champfleury a, dans cette œuvre d'une hardiesse presque sacrilége, repoussé l'intervention des divinités et des génies. L'antique dualité dont la lutte faisait l'intérêt de ces épopées muettes, le combat perpétuel d'Oromaze et d'Arimane, des Péris et des Dives, des sorcières malfaisantes et des fées protectrices, ces représentations symboliques de la conscience en proie au libre arbitre et tiraillée par les deux principes qui régissent et bouleversent le monde, n'existent pas dans *Pierrot marquis ;* et si une fée paraît à la fin, à l'instant du mariage des deux amants, emblème de la réunion du désir à l'idéal, son apparition n'a d'autre but que de modifier une perspective d'architecture dans le genre de l'Alhambra éclairée par la réverbération des feux de Bengale et de rigueur.

« L'absence de personnages surnaturels ôte à *Pierrot marquis* cette physionomie solennelle et mystérieuse, cette tournure d'auto-

sacramental d'où résulte pour les pantomimes des Funambules cet attrait inexplicable et profond, qui reporte à son insu l'âme du spectateur aux affabulations théurgiques des premiers âges du monde; mais ce qu'elle perd du côté traditionnel et fantastique, la pièce le regagne amplement du côté de la comédie et de l'observation.

« Pierrot est au service d'une espèce de Cassandre meunier dont le moulin agite flasquement ses ailes à travers l'action du premier acte. Dans ce fait si simple, l'observateur découvre l'invention du rationalisme. L'antique foi a disparu, et M. Champfleury se pose en Luther de la pantomime. Remarquez bien la portée immense de ce détail : tout un système, toute une réforme en découlent. — Dans les pantomimes ordinaires, Pierrot est blanc parce qu'il est blanc : cette pâleur est admise *à priori*; le poëte accepte le type tel quel des mains de la tradition, et ne lui demande pas sa raison d'être.

« Ce n'est pas que nous interdisions aux esprits curieux l'interprétation du sens emblématique des masques qui figurent dans cette représentation, toujours variée et toujours la même, perpétuée à travers les âges. Car on pourrait écrire à propos du répertoire des Funambules une symbolique aussi compliquée et aussi savante que celle de Kreutzer; mais dans son sophisme, M. Champfleury donne à la blancheur allégorique de Pierrot un motif tout physique, c'est la farine du moulin qui saupoudre le visage et les habits de ce blême et mélancolique personnage. On ne saurait trouver un moyen plus plausible de probaliser ce fantôme blanc; cependant nous préférons cette pâleur mystérieuse et sans motif à cette pâleur ainsi expliquée. Plus loin, l'auteur rend très-ingénieusement compte de la gibbosité de Polichinelle : on le voit, l'ère de l'art catholique se ferme pour la pantomime, et l'ère de l'art protestant commence. L'autorité et la tradition n'existent plus; la doctrine du libre examen va porter ses fruits : adieu les formules naïves, les barbaries byzantines, les teintes impossibles; l'analyse ouvre son scalpel et va commencer ses anatomies.

« Comme nous l'avons dit, Pierrot est garçon meunier, mais cependant il ne veut pas être l'âne du moulin; il paresse avec enthousiasme ou dort dans les blés; Cassandre, on le pense bien, n'approuve pas cette conduite. Toutes les fois que cela se peut sans détériorer la santé de son garçon de moulin, Cassandre le met au pain

sec; il lui retranche sa paye, rien n'y fait. Pierrot est toujours aussi fainéant; mais la maladie de M. Polichinelle vient changer la vie de Pierrot, qui part en toute hâte soigner le malade.

« Aussi Pierrot profite-t-il de cette indisposition pour goûter à toutes les bonnes médecines, sirops agréables et confitures, tandis qu'il ne reste au malade que puantes drogues et remèdes malséants. Polichinelle fils se conduit mieux : il entoure son père de caresses et de soins; mais il aurait trop à faire de surveiller toutes les indélicatesses de Pierrot. Celui-ci est allé faire un tour par la ville; une enseigne de chirurgien le frappe, il entre. — Monsieur, lui dit-il, j'ai un parent que j'aime de toutes mes forces et à qui il est poussé dernièrement deux excroissances extraordinaires, je crois que le cas dépend de votre métier.

« Le chirurgien arrive avec ses instruments; l'œil exercé du praticien s'arrête immédiatement sur les excroissances que le vulgaire appelle bosses. Le chirurgien balance longtemps avant de tenter l'opération; cette dissection d'un homme en pleine santé lui paraît criminelle; mais Pierrot lui promet après l'opération de tels arguments, qu'il est impossible de résister. On scie la bosse de devant de M. Polichinelle, malgré ses lamentations. O surprise! on y trouve de petits sacs d'argent qui expliquent à merveille la maladie; M. Polichinelle est un homme riche qui a eu une indigestion d'argent. Vite on passe à la seconde bosse qui est une nouvelle mine; Pierrot, allumé par cette découverte, voudrait faire couper chaque membre de son oncle, mais le chirurgien réclame son payement. Pierrot lui donne les bosses vides, accompagnées de coups de pied.

« M. Polichinelle, à la suite de l'affaire, n'est plus dans son assiette; il râle, il va expirer. Pierrot le prend dans ses bras et le fourre dans son lit; mais il pense que le mourant n'a pas laissé de testament et que tous les biens vont retourner sur la tête de Polichinelle fils. Il envoie querir immédiatement un notaire, et, profitant du trouble que jette un agonisant dans une famille, il se glisse dans le lit au lieu et place de son oncle.

« L'anecdote vraie que Regnard a consignée en tête de son *Légataire universel* se renouvelle : Pierrot fait éteindre les lumières, imite la voix du défunt, et s'alloue les biens, les terres, les maisons et les bijoux de M. Polichinelle, au détriment de son fils. Le premier

acte de l'héritier est de faire chasser Polichinelle fils par les laquais. On devine que Pierrot se fait habiller immédiatement en grand seigneur ; il retourne chez Cassandre, qui l'a vu si pauvre et si paresseux ; il fait le dédaigneux avec ses anciens camarades, et ne daigne pas à jeter un regard sur les paysans qui s'époumonent à crier : Vive M. le marquis ! Cassandre, qui soupçonnait jadis un brin d'inclination entre son garçon meunier et Colombine, se dit que l'occasion est belle aujourd'hui de s'allier à un homme aussi gentilhomme ; mais Pierrot dédaigne de prendre pour femme Colombine. Cela était bon avant la succession ; peut-être consentirait-il à honorer la jolie fille de Cassandre de quelques faveurs passagères. Cependant Pierrot, qui a en tête des projets de séduction, emmène à son château la fille et le père.

« A peine y sont-ils depuis huit jours, que Pierrot s'ennuie ; il a déjà usé de tous les plaisirs ; ne sachant plus à quelle folie se livrer, il envoie chercher un professeur de tragédies. Ce professeur, breveté et expert en vers alexandrins, prétend avoir des tragédies de toutes les coupes et de toutes les dimensions. Il engage Pierrot à apprendre, pour son divertissement, l'*Orphelin de la Chine*, de Voltaire. Pierrot, ignorant en ces matières, se laisse prendre à ce criminel amusement, et fait habiller Colombine, Cassandre et Polichinelle en Chinois-Tamerlans ; lui-même prend les habits de Gengis-Khan.

« La tragédie rend féroces les esprits les plus doux : après une séance d'un tel exercice, Pierrot et ses complices, n'ayant plus sentiment des choses, battent comme plâtre le malheureux professeur de tragédie. La nuit vient. Depuis qu'il est riche, Pierrot a perdu le sommeil ; il visite soigneusement la rue pour voir si quelque voleur ne cherche pas à s'introduire dans son château. Polichinelle entre en jouant l'homme ivre ; il voudrait au moins dire bonsoir à Colombine. Pierrot n'est pas dupe de son ivresse ; il court chercher Cassandre et une paire de bâtons ; le malheureux Polichinelle n'est guère mieux traité que le professeur de tragédies. Il tombe roide sur le pavé ; mais ce n'est qu'une feinte, et, pendant que Pierrot accuse Cassandre d'homicide, Polichinelle se glisse dans la maison.

« Où se cacher, sinon dans la rue ou dans les gouttières ?—Po-

lichinelle va droit à la cave : du moins peut-on passer le temps à causer avec la bouteille. A peine est-il entré qu'un bruit de clefs se fait entendre. La porte grince et s'ouvre : C'est Pierrot en robe de chambre, un bougeoir à la main, qui ne peut fermer l'œil à cause de son trésor; il vient l'enterrer. Il remue une à une les pièces d'or, les cache, les baise et tremble même de les confier à la terre. Cependant c'est la plus sûre cachette. Polichinelle, qui a tout vu par hasard, pense que la somme lui appartient en toute loyauté, puisqu'il est certain que son déshéritage n'est arrivé que par artifice. Il se sauve donc les poches grosses d'or et de billets de banque. Pierrot soupçonneux reparaît avec du plâtre, une truelle; il fera un trou dans le mur, y déposera la cassette et la murera. Mais il voit le trou vide; il crie, il râle, il rit, il veut appeler, il n'a plus de voix, il tombe. A ce bruit accourent Cassandre et Colombine, qui l'emportent pour le mettre au lit.

« Une fièvre chaude s'est emparée de Pierrot, qui se débarrasse de ses gardiens, fuit à travers la campagne, arrête tous ceux qu'il rencontre et les accuse d'avoir volé sa cassette. Quand il n'a plus d'espoir, Pierrot veut se suicider ; heureusement la fée veille sur ses jours ; elle veut que le pistolet rate, et seule l'amorce prend feu.

« Pierrot redevient meunier, pauvre et heureux, en songeant que

La fortune ne fait pas le bonheur.

« On le voit, la féerie ne tient ici que peu de place ; les bons et mauvais génies, représentants de la fatalité, qui tiennent les fils des personnages de ces drames muets, et les font mouvoir habituellement, accoudés sur leur nuage d'ébène ou d'azur dans une attitude nonchalante et rêveuse, regardent sans intervenir se démener les acteurs de la pantomime de M. Champfleury, en proie à toutes les agitations et à toutes les incertitudes du libre arbitre; l'étude du cœur humain, l'observation profonde des caractères et la force comique tiennent lieu du merveilleux absent. Le philosophe et le moraliste ont remplacé le poëte. Tous les moyens employés peuvent être avoués par la raison. Par exemple, si dans l'ancienne pantomime on avait voulu enrichir Pierrot, on lui aurait fait trouver un diamant gros comme le Régent ou le Sancy dans le ventre

d'un esturgeon, ou tout autre trésor plus ou moins fabuleux.

« Ici Pierrot parvient à la fortune par une façon tout à fait civilisée, par une supposition de testament accompagnée de dols, fraudes et substitutions de personnes et autres circonstances aggravantes, parfaitement du ressort des tribunaux ; l'héritage qu'il s'approprie ainsi ne se compose pas de richesses fantastiques : citernes remplies de pièces d'or, monceaux d'escarboucles, cassettes de diamants, mais bien de bons gros sacs d'écus, d'authentiques billets de banque, comme il convient dans une époque prosaïque comme la nôtre.

« L'explication donnée des bosses du vieux Polichinelle bourrées de pièces d'argent montre le même esprit analytique et froidement raisonneur. — L'emploi de la tragédie appliquée comme remède à l'ennui montre une appréciation ingénieuse de la méthode homœopathique, qui fait honneur aux connaissances de l'auteur, et met la pantomime au progrès du siècle. Nous ne nous appesantirons pas plus longtemps sur ces détails; nous en avons dit assez pour montrer que l'esprit nouveau circule d'un bout à l'autre dans *Pierrot marquis*.

« Cette pièce a donné à Paul, l'excellent mime, l'occasion de montrer son talent sous une face plus étudiée, plus réelle qu'il n'avait pu le faire jusqu'à présent à travers la turbulence des pantomimes jetées dans le vieux moule et sous l'orage incessant des coup de pied, des coups de poing et des soufflets ; autant il est humble, piteux, mélancolique, affamé, patelin, furtif, caressant, hypocrite, dans la première partie de la pièce, autant il est superbe, insolent, dédaigneux et marquis de Moncade dans la seconde. Quelle vérité inouïe, quelle profondeur d'observation dans la scène de la cave! Ce que nous allons dire paraîtra sans doute un blasphème, mais Paul l'a joué avec une telle perfection, que Bouffé seul pourrait peut-être en approcher. La scène du testament est aussi rendue à merveille. Paul, forcé, pour dicter les clauses, de desceller ses lèvres toujours fermées, tire on ne sait d'où une petite voix enrouée et grêle, rendue plus étrange encore par l'imitation du zézayement de Polichinelle, et qui produit le plus bizarre effet du monde.

« Le costume du marquis de Pierrot, tout en satin blanc, chapeau blanc, figure blanche, perruque poudrée à frimas, est de la plus spirituelle fantaisie.

« Une nouvelle Colombine débutait ce soir-là. Elle a de l'intelligence et ne danse pas mal. Mais qu'est donc devenue mademoiselle Béatrix, cette charmante fille qui traversait d'un air si détaché et si gracieux toutes ces actions embrouillées et tumultueuses ? La pantomime la pleure avec ses gestes les plus attendris.

« Lecteurs, ne soyez pas étonnés, s'il vous plait, de l'importance donnée dans ce feuilleton à une simple pièce des Funambules ; l'art qui règle une pantomime de pierrots, de polichinelles et d'arlequins est tout aussi sérieux que celui qui ordonnance une tragédie. Le grand Goëthe, le poëte olympien, le Jupiter intellectuel, n'a pas dédaigné d'écrire de sa main divine des pièces pour les marionnettes sous le titre de *Puppenspiele*, et le sublime Schiller a traduit le *Turandot* de Charles Gozzi, œuvre conçue selon la poétique de ma *Mère l'oie* et du *Bœuf enragé*. »

XIV

HISTOIRE DE MADAME D'AIGRIZELLES.

Quelques temps après la révolution de Février, Raymond G..... fut nommé membre de la commission des grâces, destinée à remplacer l'action royale en cas de commutation de peines ou même d'amnistie. Raymond entrait dans la vie politique avec l'ardeur d'un homme de trente ans qui a pu voir ses espérances réalisées et ses convictions partagées : élevé par son père dans des sentiments d'honnêteté républicaine absolue, Raymond n'avait pu, au tiers de sa vie, s'irriter contre l'avenir qui rend irritables, inquiets, les meilleurs caractères quand l'idéal qu'ils envisagent recule sans cesse. La république était venue surprendre Raymond G....., jeune encore : ayant une aisance suffisante pour ne pas chercher de places, il n'avait jamais été obligé de faire des bassesses ; se contentant d'une vie modeste, il n'éprouvait

pas cet aigrissement contre le luxe et la richesse, qu'on a pu taxer d'envie chez des honnêtes gens, mais dans la misère. Quoiqu'il n'eût jamais désiré ni honneurs, ni dignités, Raymond fut heureux de cette nomination qui constatait son utilité dans le mouvement social ; jusqu'alors, il avait passé son temps à étudier. Il sentait que le moment était venu d'appliquer les pensées qu'il avait puisées chez les anciens et les modernes. La place que le gouvernement lui accordait était surtout une de ces missions que tout homme droit et vertueux ambitionne de remplir : le droit de grâce. Étudier la chose jugée, rechercher si une influence étrangère, locale, n'a pas poussé un tribunal à infliger une condamnation trop sévère; suivre la vie de l'accusé pas à pas depuis sa condamnation, rendre quelquefois un homme à la société assez tôt pour qu'il n'ait pu se familiariser dans les maisons de détention à l'idée du crime ; et surtout pouvoir sauver la vie à un condamné à mort, quelle belle mission ! S'il est vrai qu'un roi soit heureux, Raymond fut aussi heureux qu'un roi, puisqu'il en avait le plus beau privilége.

Aussitôt après avoir reçu ses instructions, Raymond prit une forte quantité de dossiers, voulant travailler à lui seul deux fois autant que chacun de ses confrères, et il revint chez lui avec l'idée de ne sortir qu'aussitôt les dossiers dépouillés. Il avait la joie fiévreuse d'un collectionneur, d'un bibliophile, qui rentrent dans leur cabinet les poches pleines de merveilles. Mais il n'y avait pas deux jours qu'il était à son travail qu'on vint le prévenir de l'arrivée de certaines personnes inconnues. C'étaient des parents des accusés qui venaient solliciter en faveur de leurs pères, de leurs mères, de leurs frères emprisonnés. Raymond écouta poliment ces personnes et leur dit qu'il n'avait pas encore étudié les dossiers, mais que les accusés pouvaient compter sur la justice. Le lendemain, il vint le double de personnes, le surlendemain le triple ; le quatrième jour, l'antichambre ne désem-

plit pas. Raymond reçut chacun à son tour, quoique le thème fût invariablement le même : à entendre les parents, le condamné n'était jamais coupable. Le cinquième jour, Raymond voulut sortir et trouva son escalier encombré de solliciteurs depuis le rez-de-chaussée jusqu'au quatrième où il demeurait. Il y avait des gens de Paris et de la banlieue, des gens de province et même des colonies; toutes les classes étaient représentées, depuis le gueux jusqu'à des riches parents de notaires condamnés pour faux et vols. Tout le monde était suppliant, les larmes aux yeux; il y avait réellement des douleurs sincères; des maîtresses venaient plaider pour leurs amants, de vieux pères à cheveux blancs pour des fils indignes, des femmes ruinées par la condamnation de leurs maris venaient les redemander. Raymond les reçut encore et ne sortit pas; mais, après douze heures d'attention soutenue, pendant lesquelles il avait à peine pu prendre quelque nourriture, il alla chez le ministre et lui dit combien il était dangereux de donner les noms des membres de la commission des grâces, que des ordres étaient nécessaires pour que les bureaux ne fissent connaître ni leur nom, ni leur adresse, qu'autrement la mission était impossible à remplir. Toute la journée était prise de la sorte; l'étude des dossiers ne se faisait pas, et il était à craindre que, malgré une grande force de caractère, on ne se laissât influencer, soit par la position des intercédants, soit par leurs larmes, soit par le déshonneur que supportaient d'honorables familles par la condamnation d'un membre. Raymond demandait l'autorisation de ne plus recevoir personne dans son domicile, le ministre la lui accorda, frappé des raisons qui lui étaient exposées. Les bureaux ayant donné l'adresse de Raymond, il vint le lendemain autant de monde, mais le domestique répondit que son maître ne recevait plus; la foule diminua de jour en jour, et Raymond se croyait quitte des solliciteurs, lorsqu'un matin il entendit un son de voix fé-

minin qui partait de l'antichambre. Le domestique entra bientôt et posa une carte sur le bureau de Raymond :

— Monsieur, une dame désire vous parler.

— Vous savez bien que je ne reçois personne.

— Monsieur, cette dame a insisté, je lui ai dit que vous n'y étiez pas, elle prétend qu'elle ne s'en ira que certaine que vous ayez vu son nom.

Raymond lut sur sur une carte élégante : *Madame d'Aigrizelles*.

— Je ne la connais pas, dit-il; répondez que je n'y suis pas.

Le lendemain, le domestique entra dans le cabinet de son maître.

— Monsieur, c'est la dame d'hier; malgré l'assurance que je lui ai donnée qu'elle ne serait pas reçue, elle revient encore et m'a prié de vous donner sa carte.

— Je ne reçois pas, dit Raymond, qui crut d'abord qu'il connaissait cette dame, mais qui trouva dès le soir même le nom d'*Aigrizelles* au milieu des dossiers à étudier.

Toute la semaine le domestique, à un coup de sonnette timide, allait à la porte en reconnaissant la même dame qui ne se lassait pas de venir importuner Raymond, et qui s'en allait sans avoir pu l'entrevoir.

Raymond ne songeait plus à cette femme importune, lorsqu'il recut un matin le billet suivant, signé d'un des membres les plus influents du gouvernement provisoire :

« Mon cher Raymond, veuillez écouter attentivement la personne qui vous remettra ce billet, je vous en saurai le plus grand gré. »

Sur l'ordre de son maître, le domestique fit entrer une dame qui, dès l'abord, s'annonça comme madame d'Aigrizelles. En entendant ce nom, Raymond fut surpris de s'être laissé prendre à ce piége, et, tout en faisant signe à la dame de s'asseoir, il put l'examiner. C'était une femme de trente-quatre à trente-cinq ans, belle encore et de la physionomie

la plus distinguée. Ses habits étaient choisis avec un goût irréprochable, et, quoiqu'elle eût une toilette simple et sérieuse, qui convenait pour ainsi dire à la visite qu'elle se ménageait, on sentait une femme à la mode et du meilleur ton.

— Monsieur, dit-elle d'une voix d'un timbre doux et mélancolique, avez-vous eu le temps de vous occuper de l'affaire de mon fils ?

— Oui, madame, dit Raymond, et je regrette qu'une influence amicale soit venue me surprendre, car si j'avais cru que la personne dont il était question dans le billet fût madame d'Aigrizelles, je ne l'aurais pas reçue.

— Oh ! monsieur, que vous êtes cruel ! Vous n'avez donc pas d'enfants ?

— Non, madame, je ne suis pas marié.

— Et puis-je espérer, monsieur, pour mon fils ? dit madame d'Aigrizelles en hésitant.

— Voilà, madame, pourquoi je me suis imposé de ne plus recevoir de parents. Est-il rien de plus douloureux que de trouver dans un cabinet un homme, sans appareil, sans la pompe du tribunal, et qui est obligé d'accroître la douleur bien légitime des parents ? C'est une mission bien pénible, croyez-le, madame.

— Mon fils ? monsieur.

— Ne m'avez-vous pas compris, madame, je voterai contre la demande en grâce de M. votre fils.

— Est-il possible ! dit madame d'Aigrizelles, vous n'avez donc pas lu la cause ?

— Au contraire, madame, j'ai lu le dossier et je l'ai relu ; le voici, dit-il en présentant une liasse de papiers serrée d'un galon de couleur. Je l'ai relu, frappé de l'insistance que vous mettiez à venir tous les matins à ma porte, et, malheureusement, mon opinion première s'est enracinée profondément.

— Mon pauvre Henri était si jeune ! s'écria madame d'Aigrizelles.

— Il avait vingt ans, madame, et la combinaison qu'il a déployée dans cette malheureuse affaire démontre, au contraire, un esprit froid et logique dans le mal.

— Je réponds, monsieur, de le ramener au bien si on me le rend ; vous avez une mère, monsieur, qui vous a élevé... Croyez-vous qu'en ne quittant plus mon fils de vue, je ne saurai pas le rappeler à de bons sentiments ? C'est moi, monsieur, qui suis la criminelle dans cette affaire, ce n'est pas mon pauvre Henri ; je l'aimais trop, je lui passais ses fantaisies, ses caprices, j'applaudissais à tout ce qu'il faisait quand il était enfant ; ce qu'il faisait, personne ne le faisait comme lui.... Il me semblait qu'il était le plus beau de tous les enfants, qu'il avait une voix d'ange, je le regardais marcher avec l'admiration que j'aurais eue devant un prince... C'est ma faute, j'ai ainsi perdu mon Henri ; aussitôt qu'il est entré au collége, il a eu trop d'argent à sa disposition et pas assez de réprimandes ; je ne voulais pas qu'on le fît travailler, tant je craignais qu'il ne devînt malade.... Vous voyez, monsieur, comme je l'ai mal élevé... Plus tard, il est allé à Poitiers faire son droit ; j'espérais que sa tante veillerait sur lui ; mais la jeunesse l'a entraîné à des actions qu'il n'aurait pas commises deux ans plus tard, qui lui font honte maintenant et dont il se repent en versant des larmes. Rendez-moi mon fils, monsieur.

— Je n'ai pas le pouvoir, madame, dit Raymond, de faire mettre votre fils en liberté.

— Cela dépend de votre rapport, monsieur, je le sais.

— Je ferai un rapport, il est vrai, madame, à la commission ; mais là la situation de votre fils sera débattue par tous les membres présents.

— Et vous êtes contre mon pauvre Henri, monsieur ?

Madame d'Aigrizelles pleurait et restait accablée.

— J'aurais pu vous dire, madame, continua Raymond, que mon rapport était favorable; à quoi bon! C'était vous donner des espérances qui ne se réaliseront pas. La commission est composée de personnes honorables qui ont accepté une mission toute de dévouement et qui ne se laisseront guider par aucune influence étrangère... Croyez-moi, madame, quoique la seule consolation que j'aie à vous donner puisse vous sembler dure, M. votre fils n'a plus que trois ans à faire.

— Trois ans! s'écria madame d'Aigrizelles en se levant brusquement, trois ans, monsieur! vous ne savez pas ce que sont trois ans pour une mère... Si j'avais trois vies à remplir, je mourrais trois fois de douleur... Allez, monsieur, je vous souhaite dans l'avenir un fils aussi peu coupable que le mien, qui commettra quelque légèreté, et que vous irez redemander à genoux comme je le fais, et alors seulement vous sentirez votre dureté et votre sécheresse de cœur.

Sur ces paroles, madame d'Aigrizelles sortit en rabaissant son voile, et laissa Raymond livré à ses réflexions. Les derniers mots de la mère plaidant pour son fils avaient produit quelque effet sur lui, quoiqu'il eût une vive foi dans le rapport qu'il venait de mettre au net sur cet affaire. La procédure relative à Henri d'Aigrizelles n'offrait pas de ces doutes dans lesquels sont enveloppés quelquefois certains crimes. Le principal accusé avait d'abord nié sa participation à l'affaire; mais, écrasé par les dépositions de ses complices, il finit par avouer les charges qui pesaient sur lui.

En 1846, le petit commerce de Poitiers fut tout d'un coup sous le poids d'une terreur immense. Des vols considérables se commettaient aux étalages des boutiques avec une audace telle qu'elle tenait du prodige. On eût pu croire que les filous les plus adroits de Paris s'étaient partagé la ville; les épiciers, les confiseurs, les charcutiers, les marchands de nouveautés, tous ceux qui avaient un étalage sur la rue,

étaient certains, le soir, de ne trouver que la moitié des marchandises étalées le matin. Malgré une surveillance active des boutiquiers et de leurs commis, les vols n'en continuaient à se montrer que plus fréquents. Le commissaire de police, étonné des plaintes qui affluaient sur son bureau, mit en campagne des agents, la gendarmerie, espérant découvrir dans les auberges, dans les garnis, quelques forçats adroits qui évidemment se cachaient sous des titres d'emprunt; mais la police ne put constater qu'il était entré dans le pays des étrangers dont l'apparence fût suspecte. A d'autres époques, ont eût crié au miracle, car des mains invisibles semblaient s'emparer des objets et les transporter dans des endroits inconnus. Tout était bon pour les voleurs : comestibles, pièces d'indienne, pains de sucre, étoffes de soie; les mystérieux voleurs enlevaient jusqu'à des boîtes de sardines chez les charcutiers, jusqu'à des boites de cirage chez les épiciers.

La surveillance du commissaire de police était d'autant plus grande, que le maire lui avait fait entrevoir sa destitution, au cas où les vols ne seraient pas découverts dans le mois. Après avoir mis tout son monde sur les dents, après avoir fait passer vingt nuits sans dormir à ses agents, le commissaire pensait à offrir sa démission plutôt que de la recevoir, lorsqu'un jour un enfant de la ville fut surpris en essayant de voler un paletot à la porte d'un tailleur confectionneur. L'enfant ne put nier son vol; mais on aurait pu croire à un acte individuel, si, par des questions pressantes, le commissaire n'eût obteuu l'aveu qu'il portait le fruit de ses vols à un autre enfant plus âgé que lui de deux ans. Celui-ci, arrêté immédiatement, donna la clef d'une bande de voleurs qui ne comptaient pas moins de cinquante membres enrôlés en brigades et en demi-brigades. A cette époque, un jeune homme, Henri d'Aigrizelles, se faisait remarquer à Poitiers par de prodigieuses dépenses et par la vie de dé-

bauche qu'il menait. Il traversait la ville, conduisant une élégante voiture à deux chevaux, tenait table ouverte, recevait les étudiants et entretenait deux actrices du Grand-Théâtre.

C'était un jeune garçon de dix-neuf ans, beau, bien fait, spirituel, de bonnes manières, et dont chacun enviait la vie facile et prodigue, en se demandant toutefois quelles sommes énormes il avait à sa disposition. Ce qui étonnait le plus était que le bruit public faisait courir une rupture avec sa famille, à la suite de dépenses exagérées, et que, loin de diminuer, elles ne faisaient qu'augmenter. Si Henri d'Aigrizelles avait fait des dettes en rapport avec ses dépenses, sa situation eût été vite mise à jour ; mais, au contraire des grands dissipateurs, il payait presque toujours comptant et semait l'or avec une superbe indifférence qui remuait les désirs des étudiants à douze cents francs. Mais la conscience publique se brise vite après les premières questions, surtout quand l'homme est généreux, prodigue et insouciant. Si les fournisseurs d'Henri d'Aigrizelles s'étaient demandé d'abord : Où a-t-il cet argent? le fait seul qu'il avait de l'argent et qu'il l'étalait superbement sur les comptoirs leur suffisait amplement; il en était de même des camarades d'Henri, qui buvaient son vin, mangeaient ses soupers, s'enivraient avec ses femmes, et qui croyaient que cette vie des *Mille et une Nuits* devait toujours durer. La police, quoique elle soit plus curieuse qu'un atelier de couturières, ne songea pas à sonder l'existence dorée du brillant jeune homme, dont le nom était dans toutes les bouches; son titre de noblesse, sa parenté avec une dame respectable de la ville, son air de distinction, ses façons larges de traiter la fortune, semblaient innés en lui, et il semblait plus naturel de s'étonner s'il n'avait pas eu de fortune à dépenser.

Ce sont généralement les faits les plus simples qui étonnent les gens habitués à chercher chez les autres des signes

de dissimulation. Un des plus redoutables voleurs de Paris, poursuivi sans relâche, l'avait bien compris, en se logeant dans la maison même du chef de la police de sûreté. Henri d'Aigrizelles, qui n'avait jamais excité les soupçons de la police de Poitiers, plongea toute la ville dans l'étonnement quand, après quelques jours d'instruction, on vint l'arrêter à son domicile, comme inculpé d'avoir organisé une bande nombreuse de petits voleurs, d'avoir dirigé leurs rapines avec une rare intelligence, d'avoir établi un vaste entrepôt des marchandises soustraites qu'il faisait parvenir à Paris, et dont la vente lui procurait les sommes énormes destinées à ses dissipations. A la première nouvelle de cette grave affaire, madame d'Aigrizelles, quoique elle crût en devenir folle, accourut à Poitiers. Elle avait trois mois devant elle, elle les employa à voir juges et jurés, à se créer des relations dans les meilleures maisons de la ville, afin de se trouver en rapport avec les personnes qui devaient décider de l'avenir de son fils. Quoique une partie du déshonneur attaché au nom de son fils dût retomber sur la famille, madame d'Aigrizelles excita un tel intérêt, qu'on la plaignit et qu'on essaya de lui venir en aide. A partir de la nouvelle de l'accusation, elle quitta ses habits ordinaires pour prendre des vêtements de deuil, et elle eut la force de cacher l'immense chagrin qui la dévorait pour ne pas fatiguer de ses larmes ceux qui s'intéressaient à son sort.

Henri d'Aigrizelles, même sur les bancs des assises, inspira une curiosité sympathique aux dames de la ville, qui, en comparant l'élégante physionomie du chef de la troupe aux mines repoussantes et basses des petits voleurs, faisaient des vœux pour son acquittement; mais le jury était composé d'un tiers de fermiers des environs qui ne se laissaient pas prendre au charme d'un citadin, et le tribunal, malgré l'indulgence qu'il désirait montrer, ne pouvait aller contre la décision du jury. L'avocat était un des plus jeunes du bar-

reau de Paris, et un de ceux dont la réputation commençait à poindre. N'étant pas encore usé comme ces vieux routiers en robe noire qui, vers la fin de leur carrière, couvrent leur sécheresse de sentiment d'une sensibilité exagérée, il parla avec une chaleur entraînante et obtint un immense succès qui fut fatal à l'accusé, car le procureur du roi, qui avait été quasi-gagné à la cause de madame d'Aigrizelles, se sentit jaloux du succès de l'avocat parisien; au lieu de parler mollement et de laisser dans l'ombre certaines parties dangereuses de l'accusation, il oublia ses promesses, attaqua l'accusé avec une extrême vivacité et remplit sa mission convenablement, — mû par un certain sentiment d'envie.

Henri d'Aigrizelles fut condamné à cinq ans de prison; cinq de ses lieutenants, les plus âgés, furent envoyés au bagne, et les plus jeunes, condamnés à rester jusqu'à vingt ans dans des maisons de correction. La majorité, qui a souvent le sens moral élevé, trouva que la punition du chef n'était rien en comparaison de ses instruments qu'on envoyait au bagne. C'était aussi l'avis de Raymond G..., quand deux ans plus tard, après la chute de Louis-Philippe, il devint membre de la commission des grâces, à laquelle s'adressait madame d'Aigrizelles. Au fond, Raymond était soulagé de la tournure qu'avait prise la sortie de madame d'Aigrizelles; il espérait ne plus la revoir : il se trompait. Le lendemain elle vint se représenter comme d'habitude; mais le domestique ne la laissa pas franchir l'antichambre.

— J'attendrai, dit-elle.

Et elle resta six heures sur la banquette, guettant le départ de Raymond et ne se doutant pas qu'un second escalier permettait à celui-ci de sortir par une autre porte. Cela dura une huitaine, elle attendait toujours ; après quoi, soit qu'elle eût deviné la disposition de la maison, soit qu'elle eût interrogé le portier, le domestique respira de n'avoir plus à

recevoir brutalement une femme qui lui en inspirait par sa grandeur de manières, sa douceur de voix et les chagrins qu'on entrevoyait même sous son voile.

Ayant de nombreux travaux et des courses au moins aussi nombreuses, Raymond était tenu d'avoir une voiture à la journée qui l'attendait dans la cour de l'hôtel où il demeurait. Malgré les ordres les plus sévères donnés au concierge afin de rebuter les solliciteurs, madame d'Aigrizelles parvint à connaître quand Raymond était chez lui, en voyant la voiture stationner dans la cour, et elle attendait avec la patience d'un cocher de fiacre sur son siége. Raymond fut surpris une après-midi de trouver madame d'Aigrizelles appuyée contre la borne de la porte cochère, dans une toilette distinguée qui la faisait regarder de tous les voisins, qui comprenaient qu'une grande dame, ainsi plantée devant un hôtel, donne par sa présence le fil d'une aventure singulière, soit amoureuse, soit mystérieuse.

— Arrêtez ! dit-elle au cocher avec un tel ton de commandement que celui-ci retint ses chevaux court.

Madame d'Aigrizelles tourna le bouton de la portière et vint s'asseoir près de Raymond, stupéfait de tant de persistance.

— Pardonnez-moi, monsieur, d'user de tels moyens, mais vous me faites fermer impitoyablement votre porte depuis quelques jours; j'avais à vous parler, il faut que vous m'écoutiez jusqu'au bout, dit-elle... Je sais que le conseil des grâces doit se réunir sous peu, j'ai voulu vous voir encore, vous dire les repentirs de mon fils, ses projets pour l'avenir. Si, monsieur, vous vouliez plaider pour lui, certainement il obtiendrait une commutation de peine, sa grâce tout entière. Je m'engage, monsieur, à l'emmener à l'étranger, je ne le quitte plus, et nous ne reviendrons en France que lorsque son nom sera purifié par une conduite et des actions dignes de son nom. Ainsi, monsieur, vous le voyez, que vous im-

porte qu'un jeune homme soit dans une prison? Que demandez-vous? qu'il soit puni de sa faute! Henri n'a plus que trois ans de prison, je vous offre de les changer contre dix ans d'exil; j'en signerai l'engagement, moi, dont la vie pure servira de base à ma parole.

— Madame, dit Raymond, nous vivons depuis six mois sous une forme de gouvernement presque neuve en France et qui soulève partout de vives récriminations. Les pamphlets ont montré les hommes du pouvoir sous un jour défavorable et mensonger que la malignité publique s'est empressée d'adopter et de fausser encore plus. A une autre époque, peut-être auriez-vous trouvé plus de clémence chez certains hommes qui, se croyant assis en paix pour toujours dans des places honorifiques, auraient apporté dans l'affaire de M. votre fils une complaisance due à la persévérance de vos démarches. Tout gouvernement solide, quoiqu'il n'y en ait guère, trouve dans les majorités, dans ses courtisans, dans ses conservateurs, des esprits dévoués qui applaudissent à tous ses actes et qui lui permettent d'éborgner la loi; mais aujourd'hui, madame, le moindre agent de la République doit tenir à honneur de rester dans la ligne droite, de n'écouter que sa conscience, et de mettre de côté les intérêts privés pour penser d'abord à ceux du peuple. M. votre fils, madame, appartient malheureusement à la noblesse. Croyez bien, quoique je sois fils de bourgeois, qu'il n'entre aucune envie contre des titres qui peuvent encore exercer une certaine influence dans les rapports sociaux. La bourgeoisie est à la tête des affaires, elle ne peut garder ni rancune ni jalousie contre la noblesse; mais, madame, c'est parce qu'il reste dans le peuple des sentiments de défiance contre la noblesse qu'il importe qu'un noble qui a commis une faute subisse son châtiment. Un nouveau gouvernement commet de lourdes bévues; voulant concilier les partis, il adopte des demi-mesures; il devient mou et sans caractère quelquefois

par trop d'humanité. Qu'en arrrive-t-il? madame, c'est qu'il est attaqué à outrance par ses ennemis; c'est que les timides, qui feignent dans les premiers moments une adhésion complète, se redressent tout d'un coup quand ils sentent que l'autorité est paralysée par les généreux sentiments des hommes au pouvoir; de là naissent des réactions qui, tous les jours, enveniment les esprits, grossissent en nombre et finissent par paralyser les meilleures volontés, sauf, quand le gouvernement est lié et bien garrotté, à lui jeter la pierre, à le traîner dans la boue et à le remplacer par un autre. Ne croyez pas, madame, que je vous fasse un discours de procureur général; seulement j'ai voulu vous montrer que, si tous les hommes qui concouraient à l'action du gouvernement se dévouaient à leurs fonctions avec l'humilité d'un rouage, la grande machine n'en irait que mieux. Je suis un des plus modestes employés de l'administration de la justice, mais je tâche de remplir ma mission avec zèle. J'agis comme si mes actions étaient connues du peuple; si je me présentais au club, madame, et que j'exposasse l'affaire de M. votre fils en public, en demandant sa liberté au scrutin secret, combien croyez-vous, madame, que je trouverais de boules en sa faveur? Pas une. Eh bien! madame, j'agis dans mon cabinet comme si je posais la question à la foule assemblée.

— Mais, monsieur, dit madame d'Aigrizelles, je ne demande plus sa liberté, je demande une commutation contre dix ans d'exil.

— Vous n'avons pas ce droit, madame; la balance pèserait trop en faveur du riche. Je crois et j'espère que vous ramènerez monsieur votre fils dans le droit chemin de l'honneur, mais l'éducation qu'il a reçue ne devait-elle pas le préserver de cette faute? Les tribunaux condamnent tous les jours des enfants de Paris qui n'ont reçu depuis leur naissance ni les conseils de la religion, ni de la morale, ni de l'instruction. Vous vous engagez à faire subir un exil de dix

ans à monsieur votre fils; et qui, qans l'État, peut contracter avec vous cette permutation de peine? La loi, madame, est une pour tous, et ne contient pas de ces compromis singuliers qui permettent à des personnes favorisées de la fortune de se jouer des peines. Monsieur votre fils sort de prison, je veux croire qu'il se repent sur le moment et qu'il accepte son exil; qui est-ce qui l'empêchera de retomber dans ses anciennes habitudes et de revenir en France? Personne, madame, et ce ne sera pas le pouvoir impuissant d'une mère; ni gendarmes, ni douaniers, ni frontières, ne pourront s'opposer au retour de monsieur votre fils, car ni la loi, ni aucun de ses agents, ne peut contracter avec vous ce singulier contrat. Je suppose au contraire, madame, que votre fils, sorti de prison, accepte toutes vos conditions, se conduise honorablement à l'étranger et revienne entièrement purifié de sa faute; pourquoi, madame, vous accorderais-je ce qu'un condamné pauvre ne songe même pas à demander? Un condamné sans argent ne peut voyager à l'étranger, il ne peut s'expatrier momentanément. Pour moi, madame, tous les condamnés sont égaux, et j'ai plus de pitié encore pour celui qui sort des basses classes que pour celui qui tombe des hautes classes.

Il y avait dans la parole de Raymond un tel accent d'honnêteté convaincue, que madame d'Aigrizelles resta atterrée sous ces raisonnements d'un homme droit.

—Que faut-il donc, monsieur, dit-elle, pour vous attendrir?

— Madame, dit-il, je vous demande pardon, on m'attend au ministère.

La voiture était arrêtée; Raymond sortit aussi brusquement que madame d'Aigrizelles était entrée. Dans la cour, il donna ordre à son cocher d'amener la voiture, comptant que la mère solliciteuse s'en irait naturellement. Malgré la pénible mission qu'il remplissait vis-à-vis de madame d'Aigrizelles, Raymond ne pouvait s'empêcher d'admirer la

grandeur de ce dévouement maternel qui ne se rebutait de rien et qui souffrait tout pour arriver à son but.

Le soir, devant son feu, en relisant pour la quatrième fois le dossier d'Aigrizelles, la figure de la mère vint se jeter entre le manuscrit et les yeux de Raymond. Une vie pure et sans tache avait conservé dans toute sa fraîcheur, jusqu'à trente-cinq ans, la figure de la veuve; ses grands yeux doux laissaient lire jusqu'au fond de son âme, et on ressentait près de cette belle personne un parfum d'honnêteté aussi indéfinissable que les odeurs des herbes dans les bois après la rosée. Le sourire était d'une douceur angélique et se posait délicatement sur ses lèvres comme l'oiseau sur une branche. La peau avait conservé le velouté qui semble n'appartenir qu'aux jeunes filles. Si madame d'Aigrizelles n'eût pas souffert du terrible châtiment de son fils, sa figure eût porté la trace d'une gaieté innocente qui s'enfuyait maintenant du fond de deux fossettes, qu'un poëte a appelées le nid des amours. La personne de madame d'Aigrizelles répondait à sa physionomie : elle n'était ni grasse, ni maigre, mais elle penchait du côté d'un friand embonpoint; sa douleur faisait soulever une poitrine puissante, dont la blancheur du cou attestait les merveilles. Dans un salon, et même sans avoir recours à de brillantes toilettes, madame d'Aigrizelles représentait *la belle veuve*, dans ce que la tranquillité lui donne de charmes. Elle avait surtout une façon lente de lever ses paupières, ornées de longs cils noirs, qui excitait autant la curiosité qu'un avare qui ouvre dix portes avant de vous montrer ses trésors. Raymond suivait avec attendrissement les larmes qui pendaient au bout des cils et qui tombaient quelquefois dans le corsage de madame d'Aigrizelles. Quoique tout entier à sa mission, Raymond ne pouvait s'empêcher de suivre le chemin mystérieux que prenaient ces larmes.

Ce soir-là, le dossier du prisonnier fut étudié par Raymond avec un mélange de dépits, de colères et de sourires. Quel-

quefois il posait les papiers sur son bureau et venait se jeter dans un fauteuil près de son feu, car l'image de madame d'Aigrizelles venait se placer trop vivement en face de lui pour qu'il pût continuer sa lecture. Alors, fatigué de luttes, il se donnait tout entier au souvenir, et, blotti dans son fauteuil, il suivait les mille caprices du feu qui se moulent merveilleusement aux pensées du cerveau. Le sifflement monotone de la mousse qui sort du bois vert prête de l'indécision aux objets, et sert à empêcher la réalité de se présenter avec des formes trop exactes; les idées naissent avec une couleur plus gaie devant le foyer, il semble qu'elles sont réchauffées par cette bruyante couleur rouge, la reine des couleurs : il n'est pas jusqu'au petillement du vieux bois qui ne semble une jolie musique; les étincelles s'échappent joyeusement dans la cheminée, semblables à des lutins capricieux envoyés par leur souverain pour tirer le soir des feux d'artifice imprévus. Tout prend de l'animation quand le travailleur se laisse surprendre à ces gnomes du foyer, le temps passe vite, et on sort de là enivré comme si on avait visité un monde supérieur. Dominé par le souvenir de madame d'Aigrizelles qui flottait au milieu des farfadets de la cheminée, Raymond en vint à ne plus penser et à se laisser aller à un état qui est le milieu entre le rêve et le sommeil. Son corps ressentait la bienfaisante chaleur du feu, mais son âme voltigeait dans la chambre, et il lui semblait impossible de commander à son corps. Raymond n'en avait même pas le désir; pelotonné dans un large fauteuil, il n'eût pas désiré de plus suprême bonheur que de rester ainsi toute sa vie et au delà de lavie. L'éternité lui apparaissait un peu à la façon dont les Turcs comprennent la vie ; assis ou couché et n'ayant qu'une faible et douteuse sensation des choses d'ici-bas. Mais cet état n'était que l'avant-poste du pays des rêves où Raymond ne tarda pas à entrer.

La belle madame d'Aigrizelles lui apparut bientôt gaie, souriante et avec ses fossettes visibles roses et transparentes. Elle prenait la main de Raymond et la serrait avec une force qu'on n'eût pas cru enfouie dans ses petits doigts fins et allongés, qui, eux aussi, prenaient naissance dans cinq fossettes plantées naturellement dans une chair blanche et potelée. Elle regardait Raymond en face, et il était tellement ébloui dè l'éclat de ses yeux, qu'il tombait à ses genoux et lui jurait un amour éternel. Les décors de ce rêve charmant ne ressemblaient pas à nos décors habituels : c'étaient des fonds de nuages rosés, dans lesquels les deux amants étaient libres d'entrer et où on respirait des parfums d'un arome inconnu; des massifs d'une verdure particulière et éthérée succédaient aux nuages rosés et en rompaient la monotonie. Tous deux étaient seuls dans ces lieux enchanteurs, où l'on entendait au loin et presque en sourdine les chants des oiseaux les plus harmonieux et le bruit frais des cascades mourantes sur le gazon. Tout dans ce lieu portait à l'amour, sans que la grossièreté des sens y trouvât sa part. Raymond tenait dans sa main la main de madame d'Aigrizelles, et ils se promenaient ainsi, heureux de vivre, de respirer, puisant un bonheur éternel à se regarder. Leur curiosité, de même que leur amour, était toujours nouvelle, et ils ne se rappelaient ni la haine, ni la misère, ni la calomnie, ni l'envie qui engendrent tant de maux sur la terre. L'air était pur et toujours égal, le ciel clair et toujours gai, la nuit ne se montrait jamais et la lumière venait d'un astre qui tenait le milieu entre le soleil et la lune, moins froid que celle-ci et moins brillant que le premier. Cette situation, qui tenait de celle du paradis terrestre avant la faute d'Ève, fut troublée par un simple accident qui ramena Raymond à la plate réalité. Quoique dans son rêve tout fût parfait, il sentait cependant depuis quelque temps une chaleur par trop vive à la jambe, et il se réveilla subitement en

portant la main à son genou qui touchait presque le parquet et qui était chauffé fortement par une bûche enflammée, échappée du foyer.

Raymond sourit tristement et de son rêve et de la réalité qui lui apparaissait maintenant aussi misérable que les échafaudages noirs d'un feu d'artifice après qu'il a été tiré. Il regarda machinalement sa pendule qui marquait deux heures du matin : le rêve durait depuis trois heures. Raymond se désbabilla brusquement, car il avait le lendemain un travail pressé qu'il était obligé de porter au ministère. Il se coucha ayant au cœur le souvenir de madame d'Aigrizelles et son nom presque à la bouche. Combien il aurait été heureux de reprendre son rêve! Mais les plus beaux sont les plus capricieux, et une fois sortis d'une maison, ils n'y reviennent jamais. La raison froide et sévère vint prendre la place de ce rêve follet habillé de rose; et quand le portrait de madame d'Aigrizelles vint se placer au chevet du lit de Raymond, la raison prononça un réquisitoire sincère, mais âpre. Elle enjoignait au fantôme de s'éloigner au plus vite. Que venait-il faire dans la chambre d'un homme occupé à rendre justice! Chercher à tendre des piéges à sa conscience, lui bander les yeux, la faire tomber dans des précipices. Plus le fontôme était séduisant, plus il était dangereux. Il empruntait le masque d'une personne recommandable par ses vertus, qui, à cette heure, était sans doute occupée à prier pour son fils, et il n'avait rien à faire chez le magistrat obscur qui jugeait le fils.

Malgré la parole dure et sévère de la raison, le fantôme ne s'éloignait pas; au contraire, il se rapprochait de Raymond et lui faisait entendre une voix douce qui ressemblait beaucoup à celle de madame d'Aigrizelles. Le fantôme tenait par la main un jeune homme vêtu de grossiers habits gris de prison, qui ne parvenaient pas à dissimuler entièrement une distinction native : c'est mon fils, disait madame d'Aigri-

zelles, qui se repent, qui a déjà beaucoup souffert, qui a subi une majeure partie de sa punition et qui vous demande grâce. Je ne vous suis pas indifférente ; sans que vous me l'ayez avoué, je le sens, et, malgré la dureté avec laquelle vous m'avez traitée jusqu'ici, je reconnais en vous un noble caractère que je serai heureuse d'associer à ma destinée. Accepteriez-vous la main d'une femme dont le fils est sous le coup d'une condamnation infamante, et oseriez-vous prendre le titre de père en parlant d'un homme enfermé dans le même lieu que les voleurs et les assassins? Retournez en arrière dans le chemin de la vie et demandez-vous si jamais une pensée coupable n'a traversé votre cerveau? Henri était faible; c'est dans un moment d'erreur qu'il a mis à exécution une pensée déplorable, que chaque homme trouve en lui et qui l'envahit s'il ne se hâte de l'arracher dans son germe. Le fantôme parut s'éloigner en s'écriant d'une voix suppliante : Raymond ! Raymond !

Un petit jour gris commençait à pointer entre les rideaux et venait de mettre en fuite les apparitions de l'alcôve. Raymond, délivré de ces obsessions, put enfin prendre quelque repos; mais il se leva fatigué, ne conservant pas le souvenir exact des rêves qui l'avaient assailli la nuit; cependant, dominé à un tel point par l'image de madame d'Aigrizelles, qu'en montant en voiture il commanda à son cocher de sortir lentement de la porte cochère, car il n'osait s'avouer qu'il espérait rencontrer comme d'habitude la belle veuve. Ce jour-là elle ne vint pas, et Raymond rentra au ministère un peu inquiet, à la façon de ceux sur l'esprit desquels les variations de l'atmosphère agissent profondément et qui tirent leur physionomie journalière de la pluie, du brouillard ou du soleil. Raymond ne raisonnait pas ses sensations; il craignait de trouver au fond de son cœur l'image de madame d'Aigrizelles, et il cherchait à échapper à cette influence : justement on lui confia

au ministère un dossier nouveau relatif à l'affaire du fils.

Le comité des grâces, pour s'éclairer et rendre des arrêts définitifs, reçoit des documents de différentes autorités, dont l'ensemble et la concordance doivent servir à régler la situation des condamnés qui en appellent à la clémence. Le maire de la ville où demeure l'accusé envoie une note concernant ses habitudes, ses mœurs, ses relations, son genre de vie dans le passé; le plus souvent cette note est basée sur un rappprt du commissaire de police. La commission demande un rapport à peu près semblable au procureur du tribunal qui a assisté aux débats; de plus on s'inquiète activement de la vie du condamné depuis qu'il est en prison, et chacun de ses actes est consigné dans un journal tenu par le directeur de la prison. Du passé et du présent on conclut à l'avenir; c'est alors que de ces pièces, longuement étudiées par un des membres, la commission des grâces, après une discussion générale, vote sur la demande du condamné. En recevant ces nouveaux dossiers, Raymond les emporta légèrement, car son espérance était enfermée dans tous ces papiers. Il était à peine dans sa voiture, qu'il déplia le rapport du maire de Poitiers, fort long, consciencieusement étudié et rempli de faits. La vie d'Henri d'Aigrizelles était suivie jour par jour avec autant d'exactitude que s'il avait consigné chaque soir ses fredaines et ses folles équipées dans un memento. Il n'y avait pas de belles phrases ni de réflexions inutiles; mais le fait s'y montrait avec une telle simplicité qu'on lisait ce rapport ave l'intérêt d'un roman. Autant la vie du jeune homme avait été voilée pour la police avant sa condamnation, autant aussitôt qu'il y eut un commencement de soupçons, les moindres événements avaient été recueillis avec la patiente volonté d'un collectionneur. Les anatomistes ne sont pas plus adroits quand ils étudient une maladie sur un cadavre.

Ce rapport constatait avec exactitude l'immense dé-

pravation à laquelle sont en proie les jeunes gens inoccupés des grandes villes, dépravation qui commence par être factice, goguenarde, dont on se pare d'abord pour suivre la mode, et dont on devient la victime quand l'esprit s'est habitué à en entendre les récits. La police avait interrogé les jeunes gens amis d'Henri, les femmes qui furent ses maîtresses, les fournisseurs de toute espèce, et elle avait recueilli des mots, des conversations tout entières qui condamnaient le jeune homme et qui devaient le mener là où il en était arrivé. Une mère pouvait s'y tromper : Henri d'Aigrizelles avait conservé les dehors de l'homme distingué, quoiqu'il portât déjà sur ses traits certains stigmates de passions et de vices; mais la jeunesse servait encore à déguiser ces marques ineffaçables qui ne font que s'agrandir avec les années, qui entrent au fond des chairs, qui s'attachent comme une lèpre au visage, et qui font qu'entre trente et quarante, à l'âge de la maturité et du repos, l'homme se montre dans sa laideur ou dans sa splendeur. Il est beau si ses aspirations à l'intelligence et au bien l'emportent sur ses aspirations aux vices; il est ignoblement laid si la balance penche du côté des instincts matériels et mauvais.

Si, à la Cour d'assises, Henri d'Aigrizelles, sur le banc des accusés, n'avait pas montré sur son visage ces traces de vices qui couraient sourdement sous la peau, les rapports exacts de la police ne le dissimulaient plus, en constatant la dépravation prématurée du jeune homme. Raymond, qui avait un caractère chaste et honnête, fut pris d'un grand serrement de cœur en étudiant ce dossier cent fois plus accablant que les charges mises au jour à la Cour d'assises. Le public qui lit les journaux judiciaires, qui assiste aux débats d'une affaire criminelle, croit connaître l'accusé; cependant, malgré les dépositions des témoins, malgré l'acte d'accusation, malgré le réquisitoire du procureur général, il n'a qu'une épreuve assez pâle du caractère de l'homme qui est sur les

bancs. Pour le sonder et connaître le fumier sur lequel ont poussé ses crimes, ce sont des études longues et patientes devant lesquelles un seul reculerait; aussi chacun apporte-t-il le fruit de ses observations comme dans un cas désespéré on réunit les médecins les plus célèbres.

L'avis du procureur de la République, conçu d'une tout autre manière que les dossiers de la police, n'était guère plus favorable pour Henri d'Aigrizelles. Le magistrat déplorait le faible châtiment qu'on avait infligé à l'accusé, surtout en comparaison de la forte peine qu'avaient assumée ses complices. Le procureur de la République démontrait les longs calculs qu'avaient demandés le vol, les projets d'association, la mise en œuvre de cette affaire et la complicité du jeune homme avec une bande de recéleurs parisiens qui servaient à faire vendre les marchandises volées. C'était, au contraire, sur la jeunesse d'Henri d'Aigrizelles que s'appuyait le procureur de la République pour demander une forte condamnation; car, disait-il, si un jeune homme fait de telles combinaisons, qu'arrivera-t-il quand, dans la force de son âge mûr, ses plans pourront s'agrandir ou se développer dans un sens si coupable? Je demandais aux jurés, ajoutait-il, une détention assez longue pour qu'on parvînt à étouffer même, dans l'esprit de l'accusé, le souvenir de son crime. Le procureur de la République montrait le danger qu'il y aurait à rendre Henri d'Aigrizelles à la société, et son avis était que la fortune de ses parents et leur position ne pussent servir à adoucir la détention de l'accusé.

Il ne restait plus à Raymond que d'étudier le rapport du directeur de la prison, et il n'osait le décacheter, tant les deux dossiers précédents étaient défavorables au fils de madame d'Aigrizelles; cependant un châtiment si subit pouvait avoir changé l'esprit du jeune homme; sa mère assurait qu'il se repentait. Raymond brisa le cachet brusquement et dévora le rapport avec d'autant plus d'avidité qu'il crai-

gnait le dénoûment. Henri d'Aigrizelles était représenté comme passant sa journée à lire de mauvais livres, malgré les ordres du directeur; mais il avait assez d'argent pour corrompre les gardiens : on ne pouvait l'empêcher de fréquenter les détenus de basse classe, avec lesquels il traitait de pair à compagnon. Le directeur avait essayé de moyens violents autorisés par son pouvoir discrétionnaire; mais il n'arrivait pas à des résultats plus satisfaisants. La prison départementale dans laquelle Henri subissait sa peine n'était pas soumise à des lois particulières qui auraient pu soustraire le jeune homme à ces fréquentations; il ne faisait rien d'ailleurs qui obligeât l'autorité à agir avec lui par des moyens répressifs particuliers; mais le directeur demandait, dans l'intérêt de l'accusé, qu'on le changeât de prison, afin qu'on pût essayer ailleurs de vaincre ses passions.

Raymond quitta ces dossiers avec un accablement extrême, qui tenait encore plus à l'intérêt qu'il portait à madame d'Aigrizelles qu'à l'attention profonde et soutenue que lui avait demandée la lecture de ces dossiers. Autant la veille il désirait revoir la veuve, autant aujourd'hui il craignait de la rencontrer. Que dire à cette mère infortunée? quelles consolations lui donner? quel espoir lui offrir? Raymond était le rapporteur de cette affaire au conseil des grâces, et dans aucun des rapports il n'avait pu saisir le moindre fait en faveur de l'accusé. Les faits et les hommes se tournaient tous contre Henri d'Aigrizelles.

Ce fut quelque temps après avoir consacré ses veilles à l'analyse de ce volumineux dossier que Raymond se rendit à la commission des grâces qui se réunissait une fois par semaine. Raymond lut à haute voix son rapport, qui était une analyse entremêlée de citations des mémoires du maire, du procureur général et du directeur de la prison. La discussion, qui dans les affaires douteuses durait quelquefois longtemps, fut courte et sans objections; la grâce de Henri

d'Aigrizelles fut rejetée à la majorité. Raymond sortit avec le sentiment d'avoir accompli son devoir, mais le cœur ulcéré. C'en était fait : il ne reverrait plus madame d'Aigrizelles, qui allait passer sa vie dans les pleurs, en maudissant peut-être celui dont l'influence dans cette affaire avait déterminé le sort de son fils. Raymond cherchait à combattre cette passion qui s'était tout à coup abattue sur lui, et essayait de l'analyser froidement pour se démontrer à lui-même combien elle était folle et insensée. A supposer que la grâce du fils eût été accordée, Raymond n'avait à attendre aucune faveur pour un acte de justice. Madame d'Aigrizelles n'avait pas montré de particulières sympathies à celui qu'elle implorait, elle venait en suppliante, en mère qui cherche à protéger son enfant ; elle eût été la même chez tout autre, et Raymond se torturait l'esprit à connaître les causes de sa passion.

La passion n'a pas de causes. Elle jaillit tout d'un coup sans qu'aucun obstacle puisse l'arrêter, et elle est d'autant plus forte que les obstacles viennent la contrarier. Dominé par sa conscience, en faisant souffrir madame d'Aigrizelles par le rejet de la grâce de son fils, Raymond la plaignait sincèrement comme s'il eût été étranger à cette affaire. Séparé de la veuve par cet acte, n'ayant aucun indice qui lui permît de la retrouver, Raymond sentait sa passion s'accroître ; et chaque lutte qu'il engageait avec elle constatait son impuissance à la dompter. Le travail est un puissant agent de destruction dans ces sortes de combat : la passion se montre dans le lointain, tourbillonnant dans la chambre de celui qu'elle veut asservir, mais elle s'enfuit devant le travail, épouvantée, comme dans les contes des fées un méchant lutin fuit devant la baguette magique de la belle princesse. Raymond, fatigué d'avoir travaillé depuis trois mois avec un rare dévouement, se laissa aller du côté de la distraction ; il fréquenta le monde, où on ne le

voyait plus, et il y porta avec lui le souvenir de madame d'Aigrizelles.

Un soir qu'il était dans une maison appartenant à cette rare bourgeoisie qui connait le prix de l'intelligence, Raymond tressaillit; il lui semblait que le domestique venait d'annoncer madame d'Aigrizelles. Effectivement elle entra aussitôt, et Raymond sentit le cœur lui manquer : il était debout près de la cheminée à causer, sa voix s'arrêta; il devint pâle, un nuage passa devant ses yeux, et il ne lui resta que juste assez de forces pour tomber dans un fauteuil. Sans la sensation que produisit l'entrée de madame d'Aigrizelles, le trouble de Raymond eût été remarqué, mais chacun fut tellement absorbé par la beauté resplendissante de la veuve, que ce petit incident passa inaperçu. Quand Raymond, remis de son émotion, osa risquer un regard dans le salon, il trouva une autre madame d'Aigrizelles que celle qu'il avait connue. Elle avait dépouillé ses habits de veuve pour des vêtements blancs en harmonie avec les toilettes de soirée; son chagrin était tombé avec son costume de veuvage, et elle paraissait alors dans tout l'éclat de sa beauté. Raymond, à son entrée, avait courbé la tête comme un coupable; profitant du premier trouble de la réception, il était entré dans le salon des joueurs, voisin du salon de réception. Son étonnement fut extrême quand il put remarquer la toilette de la veuve, sa conversation qui attirait un cercle d'hommes autour d'elle, et la tranquillité qui paraissait peinte sur sa figure. Raymond, étonné, crut d'abord qu'il voyait une autre femme du même nom, une parente, peut-être une sœur; mais il n'y avait pas à se tromper à ce regard profond qui se levait doucement sous les paupières avec la lenteur du petit jour. Bien certainement on ignorait dans cette maison le sort du fils de madame d'Aigrizelles, ou elle jouait en public une terrible comédie de dissimulation; mais quel pouvait être le motif de cette dissimulation? Était-ce que madame d'Ai-

grizelles voulait encore jouir des plaisirs du monde, se sacrifier le matin pour son fils, et oublier le soir sa terrible position, à l'aide des adorateurs qui l'entouraient? Le moyen le plus simple de couper court à ces imaginations était de se présenter devant madame d'Aigrizelles; mais Raymond était trop plein de délicatesse pour, dans une fête, rappeler au souvenir d'une femme un souvenir cruel.

Comme il songeait ainsi, un vieux joueur, M. d'Escherny, se leva d'une table de whist et vint se placer dans l'embrasure de la porte qui séparait les causeurs des joueurs. Ce M. d'Escherny était une gazette vivante telle qu'on en rencontre souvent dans les salons : ils savent toutes les nouvelles, connaissent les invités mieux que la maîtresse de la maison, sont curieux, fureteurs, amusants, vont partout et sont aussi enchantés de donner des renseignements qu'un bibliothécaire officiel l'est peu de donner des livres. Raymond salua M. d'Escherny qu'il connaissait.

— N'est-ce pas, lui dit-il, madame d'Aigrizelles là-bas, au milieu du salon?

— Oui, monsieur, dit le vieux joueur, la belle madame d'Aigrizelles fait aujourd'hui sa rentrée... Il faut que j'aille lui présenter mes compliments; il y a près de trois ans que je ne l'ai rencontrée... Vous savez que son fils est gracié, ce pauvre enfant!

— Gracié! s'écria Raymond, qui vous a dit, monsieur?...

— Tout le monde.

— Mais qui l'a gracié?

— La commission des grâces a fait un rapport excellent, dit M. d'Escherny.

Raymond regarda fixement son interlocuteur.

— La commission des grâces? reprit-il.

Et il allait continuer ses questions, lorsqu'il fut quitté par M. d'Escherny, fendant la foule pour arriver jusqu'à ma-

dame d'Aigrizelles, devant laquelle il accomplit ses diverses grimaces de politesse.

— Malheureuse femme! pensa Raymond, elle ne connaît pas encore la vérité; quelqu'un moins sincère que moi l'aura trompée et lui fait croire, sans doute pour s'en débarrasser, que la commission des grâces a accueilli la demande de son fils.

Sans cette étrange nouvelle, Raymond se fût peut-être présenté devant la belle veuve, mais en plein bal, au milieu d'une joie douce, c'eût été assassiner la pauvre femme que de lui dire la vérité; et Raymond avait un caractère trop sincère pour que, même n'ayant pas parlé, on ne devinât pas sur sa figure ce qui se passait en lui. Le monde parisien est rempli de faiseurs de sourires et d'amabilités qui savent endormir leur plus cruel ennemi en lui tendant la main le soir et en essayant de s'en défaire le lendemain par des moyens légaux. On le ferait assassiner avec le même semblant de politesses si l'époque était aux poignards.

Raymond ne savait pas se plier à ces manières d'agir: il parlait comme il pensait, et, lors même qu'il se taisait, ses sentiments les plus secrets paraissaient sur sa figure comme réfléchis devant une glace. Aussi fréquentait-il peu le monde, que sa sincérité blessait. Quoi qu'il fît, Raymond ne pouvait quitter des yeux madame d'Aigrizelles, qui éteignait par sa beauté toutes les autres femmes assises à côté d'elle. La plupart des jolies femmes en crevaient de jalousie, car leurs petites manières, leurs coquetteries, le jeu de leurs œillades, ne pouvaient soutenir la comparaison avec le puissant rayonnement qui ressortait de la personne de la veuve. Les hommes à la mode, dans leurs habits noirs, paraissaient grêles et mesquins quand ils s'approchaient de madame d'Aigrizelles; ils semblaient dominés par un charme quand ils lui parlaient, et ceux qui d'habitude allaient répéter avec assurance leurs propos misérables de salon, ressentaient une

telle influence devant la belle veuve qu'ils restaient, pour ainsi dire, muets et en contemplation devant des épaules blanches et pleines de majesté, qui sortaient triomphalement de sa robe blanche. A trente-cinq ans, madame d'Aigrizelles put être fière de ses épaules blanches et solides comme du marbre, qui, loin d'activer la curiosité comme certaines femmes qui se décollètent à la manière des courtisanes, laissaient à l'esprit une pure tranquillité, telle que celle produite à la vue par la grande beauté. Nulle idée de coquetterie ne paraissait dans la personne de madame d'Aigrizeiles, qui n'avait pas besoin de ces moyens superficiels. Elle portait la tête droite sans morgue et n'affectait pas ces airs de souveraine dont les grandes femmes ont tant de peine à se séparer. Ses yeux annonçaient une telle bienveillance et une si grande bonté, que chaque femme eût pu lui pardonner sa beauté.

Autant elle s'était montrée humble dans le cabinet de Raymond, autant dans ce salon elle comprenait qu'elle dominait, et tous ses efforts étaient portés à atténuer l'effet de ses charmes par une douce modestie. Raymond eût donné la moitié de sa vie pour ne pas avoir été mêlé à l'affaire qui le rapprocha de la veuve : il aurait pu se présenter devant madame d'Aigrizelles sans la connaître, il aurait pu essayer de s'en faire aimer. Tandis qu'à cette heure, dans le même salon, une cruelle destinée les séparait. Quoique éloigné d'elle par un monde de curieux, de complimenteurs, Raymond, à un certain moment, rencontra le regard de madame d'Aigrizelles; ce regard produisit comme un choc électrique, et Raymond s'appuya contre la porte, tant il était impressionné. Les amoureux sont les êtres les plus superstitieux de la terre : ce regard de côté, que madame d'Aigrizelles avait dirigé dans le fond du salon, parut à Raymond une réponse à sa contemplation assidue depuis le commencement de la soirée. Madame d'Aigrizelles avait dû subir l'in-

fluence d'une puissance mystérieuse, d'un fluide magnétique qui l'avertissaient qu'au fond du salon il y avait un être sympathique qui dirigeait toutes ses pensées vers elle. Dans ce court regard conduit par le hasard ou par la curiosité, Raymond avait lu ce mot : « Venez ! » mais l'angoisse dans laquelle le tenait l'apparition de la veuve en toilette de bal redoubla tellement quand Raymond fut découvert, qu'il se retira dans le salon des joueurs afin de décider quelle conduite restait à tenir. La première idée qui lui vint à l'esprit fut de fuir; malheureusement le salon des joueurs n'avait d'autre issue que celle qui conduisait à la soirée, et il était presque impossible de sortir sans être vu de madame d'Aigrizelles. L'aller trouver eût été plus naturel; mais Raymond, quoique certain d'avoir compris le regard, se tuait à l'analyser, à lui faire dire le contraire, et il cherchait à se démontrer qu'il s'était trompé. *Venez!* pensait-il; elle ne m'en veut donc pas d'avoir plaidé contre son fils ou elle l'ignore? Si elle l'ignore, laissons-la tout entière aux plaisirs de la fête. Si elle connaît ma conduite, je ne peux lui faire entendre ces paroles banales à l'aide desquelles un homme qui ne veut rien accorder à un ami se débarrasse poliment de lui.

Raymond était dans une grande perplexité : il eût échangé contre le plus grand bonheur un second regard avec madame d'Aigrizelles, et en même temps il craignait à tel point ce bonheur, qu'il ne sortait pas de sa retraite. Tout d'un coup, il fut tiré de ses rêveries par une voix qui chantait un air d'*Adélaïde*, de Beethoven. C'était madame d'Aigrizelles, qui, priée par la maîtresse de la maison, s'était mise au piano. Au sentiment que mettait la veuve à rendre cette grande musique, Raymond crut qu'elle cachait sa douleur devant le monde, qu'elle portait la joie dans ses habits et qu'elle gardait une profonde tristesse en dedans; car l'air qu'elle avait choisi, et qui est un des plus mélancoliques de

la musique mélancolique de Beethoven, servait à rendre ce qu'elle souffrait au moins autant que ce qu'elle avait souffert. Plein d'émotions, Raymond ne put se contenir plus longtemps, et il sortit silencieusement, profitant de ce que madame d'Aigrizelles, au piano, tournait le dos à l'assemblée. Arrivé dans la cour, des larmes qui oppressaient son cœur s'échappèrent abondamment, et, profitant d'une voiture qui tenait un des coins de la cour, il s'assit sur une borne pour écouter les accents faibles de la voix qu'un indifférent n'eût peut-être pas entendus, mais qui résonnaient dans toute leur douceur pour l'amoureux Raymond. Le piano se tut peu d'instants après la voix; et, en regardant les fenêtres illuminées du premier étage, Raymond se plut à deviner les mouvements de madame d'Aigrizelles quittant le piano, les compliments qui l'assaillaient. Il faisait un froid très-vif, mais Raymond ne le sentait pas; toujours assis sur la borne, il attendait que la veuve se remît au piano. Une heure se passa ainsi, et Raymond ne sortit de l'hôtel qu'à peu près certain que madame d'Aigrizelles ne chanterait plus de la soirée. Le lendemain, Raymond courut aussitôt que l'heure le permit chez la personne qui avait donné une soirée la veille. Madame Dinaux, femme de cinquante-cinq ans, avait connu Raymond encore jeune et s'intéressait à lui : c'était une personne charmante, qui avait pris résolûment le parti de son âge; après avoir passé par tous les tracas de la société et avoir goûté légèrement aux passions, elle sentit le trouble qu'elles apportent dans la vie et les traita comme des armes à feu chargées, c'est-à-dire qu'elle les renferma en elle-même et qu'elle se jura de ne jamais y toucher. Une vie simple et modeste, un mari content de son sort et sans ambition, une fortune suffisante pour ne manquer de rien, l'absence de maladies et de malheurs, firent que madame Dinaux conserva un fonds de gaieté qui ne l'abandonna jamais; son humeur égale, son manque de

prétentions, amenèrent chez elle un grand nombre de jeunes femmes de la bourgeoisie, qui prenaient sans le savoir des leçons de bienveillance, car, en entrant dans le salon de madame Dinaux, on était frappé de l'accueil simple et plein de bonhomie de la maîtresse de la maison; ses paroles étaient cordiales, affectueuses, et chacun se réglait là-dessus, de même que l'esprit méchant de la satire voltige à la porte de certaines soirées du grand monde et vous souffle de méchants propos à l'oreille, dès l'antichambre, afin de vous mettre au diapason des maîtres de la maison.

— Comme vous êtes parti précipitamment hier! dit madame Dinaux en tendant sa main à Raymond. Savez-vous que ce n'est pas bien? vous étiez tout singulier, vous ne bougiez pas de l'embrasure de la porte... Mais vous avez été puni de votre faute.

— Puni? dit Raymond.

— Oui, monsieur Raymond, et, quand je vous le dirai, vous verrez ce que vous avez perdu à vous montrer si sauvage.

Raymond objecta ses travaux, qui lui encombraient l'esprit et l'empêchaient de paraître dans le monde, dégagé de préoccupations.

— Il y avait, dit madame Dinaux, une femme fort aimable qui m'a demandé après vous... Devinez qui?

— Je ne sais, dit Raymond.

— Voyons, la plus belle de ma soirée.

— J'ai à peine regardé, dit Raymond.

— Alors, monsieur, dit d'un ton plaisant madame Dinaux, que venez-vous faire ici? Vous avez des affaires importantes, dites-vous, tracassantes, je le veux bien, absorbantes, je l'admets encore, mais tous les hommes en sont là. Chacun a ses manies, ses occupations, ses intérêts, ses passions; et si chacun se conduisait en loup, comme mon ami Raymond, nous aurions vraiment des soirées fort gaies.

Monsieur Raymond, vous savez que je vous aime: quand vous allez dans le monde, laissez toutes vos préoccupations, vos projets, vos tracas dans l'antichambre, accroches-lez au vestiaire avec votre paletot; car, une fois dans un salon, vous ne vous appartenez plus, songez-y, vous devez être tout à tous; ce serait un grand orgueil que de croire que les invités ne pensent qu'à vous. Le contraire est la grande loi de la société; moi, je cherchais bonnement après vous pour vous présenter à madame d'Aigrizelles...

— A madame d'Aigrizelles! s'écria Raymond.

— Quoi! qu'y a-t-il d'étonnant? Malgré votre conduite de loup, elle vous avait vu et désirait causer avec vous.

— Grand Dieu! s'écria Raymond.

— Que voilà un drôle de garçon! dit madame Dinaux, il ne vous est pas tombé de tuile sur la tête pour vous écrier de la sorte.

— Ah! madame Dinaux, je suis bien malheureux, dit Raymond en lui prenant les mains.

— Vraiment! dit-elle en prenant un ton plus sérieux.

— J'aime madame d'Aigrizelles comme un fou.

— Il n'y a pas si grand mal, dit madame Dinaux; vous n'avez pas eu la main malheureuse! Madame d'Aigrizelles est belle, bonne, spirituelle, distinguée; si j'avais un fils, je croirais lui faire un cadeau royal que de lui donner une telle femme.

— Elle ne vous a donc rien dit de ce qui s'était passé entre nous?

Alors Raymond raconta à madame Dinaux les moindres incidents de l'affaire Henri d'Aigrizelles, la manière dont il avait reçu la veuve et la conclusion de la commission des grâces.

— Mais je ne comprends pas, dit madame Dinaux, que le bruit se soit répandu de la grâce de son fils.

— C'est un faux bruit, dit Raymond, car cela est impossible.

— Pauvre femme! dit madame Dinaux; je m'explique maintenant sa dernière visite à la maison. Elle était habillée de noir comme vous l'avez vue chez vous; elle était triste, et je ne l'invitai même pas de vive voix à ma soirée; vous pensez que c'eût été manquer de délicatesse en présence de son chagrin; mais, suivant mon habitude, j'envoyai toujours chez elle une lettre d'invitation afin qu'elle ne crût pas que nous l'abandonnions à cause du procès de son fils. Jugez quelle a été ma surprise quand je la vis arriver belle, souriante et rajeunie de dix ans; elle vint à moi, m'embrassa, et me dit à l'oreille : « Mon fils est sauvé! — Oh! tant mieux! » lui répondis-je. Elle en dit autant à chaque personne qui la connaissait, et c'est ainsi que le bruit s'en est répandu.

— Que pouvait-elle me vouloir? dit Raymond.

— Elle voulait sans doute vous annoncer la bonne nouvelle.

— On l'a trompée, s'écria Raymond.

— Ah! je la plains de tout mon cœur, dit madame Dinaux. Je tremble du coup que cette pauvre mère va recevoir : sans doute elle aurait souffert si on ne lui avait pas laissé d'espoir, mais elle aurait patiemment attendu deux ans, jusqu'à ce que son fils fût sorti de prison, tandis que maintenant... Et vous dites que vous l'aimez, mon cher Raymond?

— De toute mon âme.

— Je vous plains presque autant que madame d'Aigrizelles, car il vous faudra bien du courage pour ne plus songer à elle... Elle en est si digne, que je comprends votre passion subite. Qui ne l'aimerait? Mais vous êtes le seul homme peut-être qu'elle ne puisse pas revoir. Vous avez agi d'après votre conscience, je le veux bien, et c'est justement le devoir qui élève entre vous une barrière. Il faut l'oublier, vous distraire.

— Me distraire! s'écria tristement Raymond.

— Oui, je sais que c'est difficile; eh bien, ne suis-je pas là? vous viendrez me dire vos souffrances, nous pleurerons ensemble, mon pauvre Raymond... Venez tous les jours, deux fois par jour si vous souffrez trop... Il n'y a rien qui soulage comme de conter ses peines à une vieille femme... Venez plus souvent à mes soirées, j'inviterai le double de jeunes femmes. Qui sait si l'une d'elles ne vous fera pas oublier madame d'Aigrizelles?

— Oh! jamais! s'écria Raymond.

En sortant, Raymond sentait combien sa blessure s'était agrandie, et il emportait avec lui un nouveau portrait plus séduisant que le premier. La pensée de madame d'Aigrizelles devint si vive, que Raymond regarda comme une relique la banquette où la veuve s'était tenue si longtemps dans son antichambre et qu'il fit transporter cette banquette dans son cabinet, trouvant une joie cruelle à la considérer et à y supposer perpétuellement assise la belle solliciteuse. Deux jours après cette soirée, il arriva du ministère de l'intérieur une énorme liasse de papiers à l'adresse de Raymond, qui les ouvrit avec la précipitation d'un homme heureux d'échapper à ses pensées. Raymond fut extraordinairement surpris de retrouver toutes les pièces relatives à Henri d'Aigrizelles, plus surpris encore de lire en marge de son rapport ces mots signés du ministre de la justice : *Étudier de nouveau l'affaire : accorder la grâce.*

Raymond fut atterré de cette note ministérielle qui équivalait presque à un ordre. La présence de madame d'Aigrizelles à cette soirée était maintenant expliquée; elle connaissait sans doute la décision de la commission des grâces, mais elle avait trouvé le moyen de faire agir de hautes influences, et elle regardait son fils comme libéré d'avance. Le premier sentiment de Raymond fut un mouvement de colère contre les hommes, les femmes, l'humanité tout entière;

après un examen consciencieux et sans passion des pièces du procès, après la décision contraire d'une assemblée d'hommes de bonne foi, le ministre renvoyait les pièces sous le prétexte de les étudier; et il signalait d'avance que la grâce fût accordée. A quoi bon réunir de nouveau la commission des grâces? A quoi bon la commission des grâces? Puis une sourde jalousie s'empara de Raymond, qui trembla de tous ses membres, tant chez lui l'imagination était vive et l'emportait souvent dans les idées les plus sombres. En pensant quelle influence puissante il avait fallu à madame d'Aigrizelles pour arriver à lutter contre le jugement de la commission des grâces, l'idée suivante germa et donna des racines plus amères que l'absinthe : madame d'Aigrizelles est belle, elle adore son fils; elle a séduit quelque personnage important, elle s'est dévouée, elle a donné son corps pour obtenir la grâce de son fils. Une fois étreint par cette idée qui lui serrait les tempes comme un étau, Raymond poussa un cri furieux et se promena dans sa chambre, à grands pas, en essayant d'assoupir ces pensées par le mouvement. « La malheureuse! » s'écriait-il; et il ne pouvait s'empêcher de la plaindre, tant l'idée de ce sacrifice cruel lui remuait les entrailles. Il ne savait sur qui jeter ses soupçons, car il ne manque pas de ces personnages qui profitent d'une position élevée pour satisfaire leurs passions. « L'infâme! » s'écriait Raymond en se retraçant la scène qui s'était passée entre madame d'Aigrizelles et son protecteur. Sans doute c'était un vieillard au crâne chauve, à la bouche jaune, l'œil clignotant, à moitié mort, et conservant encore au fond de la paupière un pâle rayon de lubricité.

Raymond connaissait assez la vie pour avoir observé souvent des faits semblables qui font qu'il y a peu d'affaires de ce monde où la femme ne joue un rôle secret et important. Cependant madame d'Aigrizelles était-elle capable de s'être

laissée entraîner à une telle épreuve? Raymond trouvait un oui dans la force de son dévouement maternel, et cette idée accablante lui permettait à peine de s'arrêter à diverses raisons qui combattaient la première. L'image calme de madame d'Aigrizelles qu'il avait rapportée de la soirée, la tranquillité pleine de charmes répandue sur toute sa personne, son chant si pur, pouvaient-ils appartenir à une femme qui ne devait pas avoir assez de larmes pour pleurer son sacrifice?

Bourrelé par ses pensées, Raymond prit le parti de courir au ministère, de faire une enquête à lui seul, de suivre la filiation des protecteurs de madame d'Aigrizelles, afin de savoir si elle était coupable ou innocente. Et quand elle serait coupable, se disait-il, ai-je le droit de m'inquiéter de sa conduite? Ne suis-je pas une des causes qui l'ont forcée à s'avilir! Si ma position me fait connaître un secret, ai-je pour mission de le sonder et d'arriver à sa complète connaissance? Quelles relations existent entre madame d'Aigrizelles et moi pour m'intéresser si vivement à sa conduite? M'a-t-elle jamais témoigné même un peu d'amitié? Ce n'est pas une femme que j'ai reçue chez moi, c'est une mère. Et malgré la raison qu'apportait Raymond dans l'analyse de la conduite de la veuve, il ne pouvait chasser cette jalousie dévorante qui coupe le sommeil, brûle le corps, rougit les yeux, dessèche la peau et fait de l'homme un être indifférent à tout ce qui se passe autour de lui, occupé qu'il est à suivre ses souffrances en dedans. Sa maison pouvait brûler, la guerre civile éclater dans les rues. Raymond n'y eût pas fait attention, il était pris de jalousie comme un ivrogne est pris de vin, et ce sont alors les deux plus grands égoïstes dans la nombreuse famille des égoïsmes.

Raymond, sans perdre de temps, courut au ministère; mais, quoiqu'il connût le ministre, il ne put être introduit

qu'auprès de son secrétaire particulier. Ce fut seulement en entrant que Raymond se rappela un fait important qui lui avait échappé : le secrétaire du ministre était un simple avocat sous Louis-Philippe, et il avait défendu, en cette qualité, Henri d'Aigrizelles aux assises de Poitiers. La révolution de Février le prit et en fit un secrétaire particulier ; avant de lui avoir parlé, Raymond devina l'influence mystérieuse qui avait décidé de l'annotation du ministre.

— Bonjour, mon cher Raymond, lui dit le secrétaire qui était un des jeunes gens à la mode de cette époque, et qui jugea bon de tourner la chose en plaisanterie. Dites-moi donc, pourquoi vous faites-vous autant tirer l'oreille pour nous accorder une pauvre petite grâce ?

— Monsieur, dit Raymond, je ne suis qu'une voix dans cette affaire, mes confrères ont voté chacun suivant sa conscience.

— J'entends bien, dit le secrétaire; mais aussi vous avez fait un rapport d'une férocité de procureur général : vous chargez les couleurs à plaisir, vous rendez l'accusé plus noir qu'un péché mortel... Qu'avez-vous contre Henri d'Aigrizelles, un charmant jeune homme que j'estime beaucoup, parce qu'enfin il a bien payé une petite fredaine par trois ans de détention.

—Mais le rapport du procureur du roi à cette époque...

— Bah ! vous savez qu'ils demandent toujours des têtes à couper.

— Et celui du directeur de la prison !

— Ah ! parlons-en, dit le secrétaire ; voyez la belle affaire ! Un condamné lit des romans, donc c'est un scélérat... Vous avouerez, entre nous, que ce directeur de prison a bien besoin de griefs, puisqu'il va les chercher dans un pareil ordre de choses. Ah ! si vous connaissiez madame d'Aigrizelles, la femme la plus distinguée de Paris, vous ne trouveriez pas son fils coupable.

— Je la connais, dit Raymond; elle est venue chez moi à diverses reprises...

— Et vous n'avez pas voté la grâce? vous êtes un monstre de vertu, monsieur Raymond.

— Monsieur, dit Raymond, j'ai obéi à ma conscience.

— Ce jeune homme n'était pas coupable, dit le secrétaire.

— Il l'était plus que ses complices, dit Raymond.

— Permettez, monsieur, dit le secrétaire particulier en changeant de ton, je n'aurais pas défendu M. Henri d'Aigrizelles si je l'eusse trouvé coupable; et, aujourd'hui que ma position me permet de faire des efforts pour sauver un infortuné, je me garderai de me souvenir que j'étais un simple avocat avant la révolution. A vous entendre, monsieur Raymond, j'ouvrirais les portes du bagne à des gens que j'ai défendus et qui sont condamnés à la chaîne; car si je cherche à obtenir la grâce d'un jeune homme que je crois coupable, je devrais nécessairement le faire pour tous ceux que j'ai défendus; mais M. Henri d'Aigrizelles n'était pas coupable, il était coupable de jeunesse, et trois ans dans une prison suffisent et au delà à son châtiment... D'ailleurs, M. le ministre de la justice a parcouru les dossiers, le rapport, et il en a jugé ainsi.

— Que faut-il faire? s'écria Raymond.

— Rien n'est plus facile, étudiez de nouveau les pièces du procès, cherchez les faits les plus favorables au condamné.

— Il n'y en a pas, dit Raymond; pensez-vous, monsieur que j'aie fait un rapport impitoyable pour le plaisir de sévir?

— Il y a la jeunesse de M. Henri d'Aigrizelles et les témoins à décharge.

— Les témoins à décharge, dit Raymond, sont venus, comme il arrive souvent, apporter des charges contre l'accusé. Ils ont dit que M. Henri d'Aigrizelles payait exacte-

ment ses fournisseurs ; mais comment les payait-il ? Avec de l'argent provenant de vols.

— Eh ! monsieur, dit le secrétaire intime, je vous le répète, vous avez l'esprit tourné au péssimisme... Je connais l'affaire mieux que personne, j'étais à l'audience ; malgré le soin que j'apportais à suivre les débats, je sentais que l'esprit public était pour mon client ; les dames s'intéressaient à lui, toute la ville discutait et voulait son acquittement...

— Pardon, monsieur, si je vous interromps, dit Raymond. M. le maire de Poitiers nous écrit que la faible condamnation de l'accusé principal, eu égard à la dure punition de ses complices, a fait murmurer le public.

— M. le maire de Poitiers est un démocrate qui est heureux de voir condamner un jeune homme riche.

— Mais, monsieur, dit Raymond, ceux qu'on appelait démocrates sous Louis-Philippe ne sont-ils pas à la tête du pouvoir aujourd'hui ? Vous-même, n'est-ce pas à l'appui constant de votre parole, que vous avez prêtée dans les procès politiques, que vous devez votre position de secrétaire du ministre de la justice ?

— Monsieur Raymond, je ne suis pas ici à l'interrogatoire, songez-y ; il y a eu de tout temps des hommes attachés à des partis et qui leur nuisent quand ces partis triomphent. Le maire de Poitiers est un de ces démocrates exaltés qui rêvent un idéal impossible ; aussi sont-ils en guerre avec tous les gouvernements, quels qu'ils soient. La république a triomphé et a remplacé le gouvernement constitutionnel ; à cette heure, le maire de Poitiers nous regarde comme moins avancés que sous la royauté ; il nous traite de réactionnaires ; il faut espérer, du reste, que ces fauteurs de désordres ne resteront pas longtemps dans des positions élevées qu'une tolérance trop bienveillante leur a laissées jusqu'ici. Et je trouve étonnant que vous, monsieur Raymond, choisi par la république pour remplir une fonction élevée, vous alliez

vous associer avec des démagogues tels que le maire de Poitiers.

— Je ne connais pas les opinions de ce fonctionnaire, dit Raymond.

— Et moi je les connais, dit le secrétaire; vous voyez que ma présence dans ce procès a été utile, puisqu'elle me permet de vous éclairer sur la conduite d'hommes en qui vous semblez avoir une aveugle confiance.

— Le maire de Poitiers, dit Raymond, peut avoir des idées sociales particulières, et cependant faire un rapport sincère sur l'effet qu'a produit la condamnation d'un accusé.

— Non, monsieur, dit le secrétaire; les opinions sont les verres de couleur qu'on fait porter aux personnes qui ont la vue fatiguée; si les lunettes sont bleues, ces malades voient la nature bleue; si elles sont vertes, tout leur paraîtra vert; le socialisme, dont est atteint le maire de Poitiers, fait que ses sensations, ses idées, ses observations, se rattachent toutes à un système, et, par conséquent, se trouvent faussées.

— Le rapport du maire de Poitiers, dit Raymond, n'est basé que sur des notes de la police. Le commissaire de police est-il également un ennemi du gouvernement?

— Il est facile, dit le secrétaire, de tirer d'un ensemble de faits les généralités les plus contraires.

— Et le rapport du procureur général? s'écria Raymond qui s'échauffait, irrité des sophismes de l'ex-avocat.

— Un procureur général, monsieur, est une machine à condamnation; quand ils s'adressent aux jurés, ce n'est pas pour leur dire de descendre en eux-mêmes, pour analyser quelques débats et en tirer des conclusions, c'est pour leur dire : Vous condamnerez.

— Ainsi, monsieur, il ne faut pas croire non plus aux notes du directeur de la prison concernant la conduite de l'accusé?

— Monsieur Raymond, dit le secrétaire particulier, cette discussion a duré trop longtemps; mes instants sont précieux. J'ai bien voulu essayer de vous éclairer par la connaissance que j'avais de l'affaire. Méditez l'annotation de M. le ministre de la justice, et songez à ce qui vous reste à faire.

— J'agirai suivant ma conscience, dit Raymond en sortant.

Plus Raymond tenait à madame d'Aigrizelles, et plus le sentiment de son devoir se représentait à ses yeux. En sortant du ministère, il alla chez madame Dinaux lui rapporter les nouveaux embarras qui naissaient sous ses pas. Madame Dinaux écouta attentivement le récit de cette conférence au ministère.

— Vous avez eu tort, lui dit-elle, de vous montrer si entier dans la discussion; vous pouvez briser votre carrière, car le secrétaire du ministre ne vous pardonnera pas. Ce sont les inférieurs qu'il faut savoir ménager, car ils sont plus redoutables que les supérieurs. Tout ce que vous avez dit était au moins inutile; je sais bien ce qu'il y avait à faire.

— Quoi? s'écria Raymond.

— Oh! je ne vous le dirai pas : vous vous acharnez après madame d'Aigrizelles comme après votre plus cruelle ennemie, et je ne vous donnerai pas des armes contre elle... Cependant vous pouvez rester pur, et reconquérir l'amitié de madame d'Aigrizelles.

— Est-ce possible?

— Oui, mais vous vous rendrez à mes raisons plus facilement qu'à celles du secrétaire du ministre?

— Pourvu que mon honneur reste intact.

— Eh bien! laissez-moi vous donner une petite leçon qui vous profitera par la suite, et un conseil dont vous allez me jurer que vous ne vous servirez pas. Allons, jurez!

— Je le jure, dit Raymond en souriant.

— A votre place, j'aurais été droit chez le ministre, et je lui aurais expliqué l'affaire dans tous ses détails. Le ministre, qui n'a pas défendu l'accusé, eût compris qu'une injustice se préparait, qu'on allait la lui présenter à signer. Il y a, quoi qu'on en dise, dans les hommes arrivés à cette élévation, des sentiments de justice et de morale qui se réveillent quand un homme comme vous sait les agiter, et M. le secrétaire particulier en eût été pour ses frais.

— J'irai chez le ministre, s'écria Raymond.

— Et votre serment? dit madame Dinaux.

— Quel serment?

— Ne m'avez-vous pas juré que vous ne vous serviriez pas de mon conseil?

— Oh! madame, dit Raymond, c'est abuser de ma bonne foi : il entrait dans mes vues d'aller chez le ministre.

— Parce que je vous l'ai dit.

— J'y avais pensé en sortant du cabinet de son secrétaire.

— Et pourquoi n'y êtes-vous pas allé immédiatement?

— L'heure de l'audience était passée...

— Mauvaise raison, dit madame Dinaux, vous n'irez pas chez le ministre, vous ne pouvez y aller sous peine de manquer à votre parole... Si je vous ai fait jurer, c'était pour vous lier avant que l'idée vous en vînt. Comprendriez-vous que moi, l'amie intime de madame d'Aigrizelles, moi qui l'aime, moi qui souhaite la grâce de son fils, moi qui suis votre adversaire en ce moment, je vous offre un moyen certain de garder Henri d'Aigrizelles en prison... Est-ce possible?

— J'ai eu tort, dit Raymond, de venir vous parler de cette affaire; j'aurais dû m'en tenir à vous demander des consolations.

— Vous souffrez toujours, mon pauvre ami?

— Beaucoup.

— Et si j'avais trouvé un moyen de guérison?

— C'est impossible.

— C'est difficile, dit madame Dinaux; mais impossible est un vilain mot... Avez-vous conscience que madame d'Aigrizelles ait quelque bienveillance pour vous?

— Je l'adore, dit Raymond, et sans espoir, car rien de sa part ne m'a poussé dans cet amour.

— Je ne suis pas méchante, dit madame Dinaux, mais si je me trouvais à la place de madame d'Aigrizelles, et qu'un homme comme vous m'aimât en ruinant mes plus chers désirs, je crois que je deviendrais d'une coquetterie féroce, et que je le ferais mourir à petit feu; je ne sais quels tourments j'inventerais, mais la femme a des châtiments particuliers qu'elle trouve en elle, et qui sont plus douloureux qu'une flèche empoisonnée de sauvage.

— Je m'y soumettrais avec résignation, dit Raymond, car je sais que je les ai mérités.

— Mais madame d'Aigrizelles est trop bonne pour se venger.

— J'aimerais mieux qu'elle se vengeât, et qu'elle me fît sentir son ressentiment; alors je serais certain d'occuper sa pensée, tandis qu'elle ne se doute pas qu'il y a un homme dont elle a bouleversé l'existence, et qui ne vit que par elle.

— Elle s'en doute peut-être, dit madame Dinaux.

— Le croyez-vous? s'écria Raymond.

— Les femmes ont un instinct d'une subtilité... dit madame Dinaux; mais elle-même est tellement occupée du sort de son fils, qu'elle ne s'en est peut-être pas aperçue. Ah! si son fils était libre, elle s'en apercevrait bien vite, quoique vous ayez fait tout ce qu'il était possible pour agir contre vos intérêts.

— Nous en reviendrons toujours là, dit Raymond, vous souhaiteriez que mon devoir se brisât contre ma passion.

— Non, dit madame Dinaux, je ne vous parlerai pas

comme le secrétaire du ministre; mais il y a de certains accomodements qui ne blessent en rien la morale... Écoutez bien, Raymond, je pense beaucoup à cette affaire. Je vous aime presque autant que madame d'Aigrizelles, et je vous aime davantage tous les deux depuis que vous souffrez... Si je trouvais un biais qui mît votre conscience à couvert, et qui accordât à madame d'Aigrizelles son plus cher désir ?

— Vous avez, ma bonne madame Dinaux, des subtilités de femme qu'il est difficile d'admettre et que je crains; n'ai-je pas déjà failli en vous accordant imprudemment ce serment tout à l'heure ?

— Je ne vous demande ni promesses, ni gages, ni serments, dit madame Dinaux; vous avez des ennemis qui en veulent à votre vie, je découvre une petite porte par laquelle vous pouvez vous échapper; est-ce un acte de lâcheté que de ne pas sortir par la grande porte, où vous serez infailliblement massacré, répondez ?

— Dans un pareil cas, dit Raymond, j'accepterais la petite porte, et je remercierais ma libératrice.

— Je vais donc vous donner la clef de la petite porte, dit madame Dinaux; partez de Paris un mois, quinze jours ou, si vous l'aimez mieux, faites le malade. En votre absence, on confiera le dossier à un de vos confrères, qui aura peut-être moins que vous le sentiment du devoir; madame d'Aigrizelles, le ministre, son secrétaire, continueront à agir suivant leurs moyens. La grâce d'Henri d'Aigrizelles est accordée, et vous aurez rendu une mère heureuse. Remarquez, mon cher Raymond, que je ne parle pas de récompense; seulement madame d'Aigrizelles le saura, et il vous sera permis sans doute d'être admis dans son intimité.

— Si je pouvais tomber malade réellement, dit Raymoud, Ah! madame Dinaux, ce que vous me demandez là va me

torturer l'esprit; vous ne savez pas quels combats je sens déjà en moi.

Raymond sortit en se promettant, malgré ses tourments, de ne plus revoir madame Dinaux jusqu'à ce que le sort d'Henri d'Aigrizelles fût définitivement fixé. En présence de sa vieille amie, il se laissait aller à des compromis de conscience qui s'affaissait et qui ne disait mot, mais qui, dans la solitude, se redressait aussi brutalement que ces diables à ressort enfermés dans des boîtes. Les raisonnements, basés sur des influences, des intérêts ou des amitiés, sont doux, aimables et surprenants; les paradoxes les plus monstrueux, les sophismes les plus éhontés, développés avec audace, terrifient quelquefois l'intelligence la mieux organisée; mais, dans le calme et le silence, la raison revient, qui n'a pas de peine à triompher de ces ennemis tapageurs. Raymond se sentait entraîné par les paroles de madame Dinaux. Ce qu'elle proposait avait une physionomie trompeuse et glissante comme ces petits chemins rapides dans lesquels, une fois lancé, on ne peut plus s'arrêter qu'en tombant dans un précipice. Quelle différence existait-il entre amoindrir les faits du dossier du condamné et arriver à faire voter sa grâce, ou à se retirer après avoir étudié la cause et à laisser à des membres moins éclairés une indécision qui pouvait contribuer à la mise en liberté de Henri d'Aigrizelles? S'il était permis à chacun de priver une commission des connaissances particulières qu'il a acquises par un examen attentif, n'était-ce pas priver la commission de lumières positives, la laisser s'égarer dans l'obscurité, l'ignorance? Sans doute l'affaire de Henri d'Aigrizelles n'appartenait pas à ces affaires capitales qui occupent l'attention publique, et dont on ne peut violer les lois sans soulever un blâme universel; mais Raymond savait combien la plus légère déviation habitue l'esprit à des concessions immorales qui, devenant habituelles par la suite, empêchent de distinguer le vrai

du faux. Si Raymond, avec la certitude de la culpabilité et du faible châtiment infligé à un jeune homme riche, votait pour sa liberté, pourquoi un jour n'admettrait-il pas, gouverné par des influences importantes, la grâce d'un assassin?

Ces réflexions avaient saisi Raymond jusqu'au vif et ne lui laissaient aucun repos, car elles ne le quittaient que pour être remplacées par des tortures amoureuses; la vie devenait impossible à Raymond; il formait les projets les plus contraires, et la pensée lui venait de quitter Paris brusquement et d'échapper ainsi au souvenir de madame d'Aigrizelles. L'irrésolution, une des maladies les plus dangereuses, lui secouait l'esprit et le faisait autant souffrir qu'un mal de mer pendant un gros temps. Il arriva heureusement un incident qui changea le cours de ses pensées. Raymond reçut une lettre du secrétaire du ministre qui réclamait les dossiers de Henri d'Aigrizelles, afin de les confier à un autre membre de la commission des grâces. Cette lettre, empreinte des formes officielles et bureaucratiques, était cependant assez intime pour que le secrétaire pût expliquer à Raymond qu'une nouvelle instruction allant avoir lieu, il était nécessaire d'obtenir de nouveaux rapports, et qu'il n'eût pas à se formaliser si on lui enlevait sa besogne pour en charger un de ses collègues, attendu que le ministre désirait de nouvelles analyses du procès.

Malgré le ton poli de cette lettre, Raymond se sentit battu, et il éprouva une de ces sourdes colères qui font que l'homme de génie, l'homme sincère et l'homme de bonne foi tombent souvent sur les chemins et se meurtrissent les genoux contre les pierres. L'homme de génie a contre lui toutes les basses médiocrités, et elles sont nombreuses. L'homme de bonne foi a contre lui toutes les âmes viles, et elles emplissent le monde. Lutter est impossible; c'est un soldat courageux voulant traverser à la baïonnette un escadron de cuirassiers.

Les hommes qui ne sont pas assez fermement trempés deviennent misanthropes au spectacle des embûches de la société; mais ceux vraiment forts se relèvent après une halte douloureuse et continuent fièrement leur chemin jusqu'à ce que de nouveaux obstacles se présentent. Raymond tint son injustice concentrée, et ne voulut même pas aller chez madame Dinaux chercher des consolations; seulement il errait dans les endroits solitaires de Paris et se promenait le soir à grands pas le long des quais déserts, en parlant à voix haute et en s'étourdissant du bruit de ses paroles.

Huit jours après il y eut une nouvelle séance de la commission des grâces. Raymond était arrivé avant tous ses confrères; aussitôt que l'assemblée fut en nombre, il demanda la parole et s'élança à la tribune.

— Messieurs et collègues, s'écria-t-il, il n'y a plus de commission des grâces; vous êtes ici et vous n'y êtes pas: vous votez et vous ne votez pas. Si vous mettez dans l'urne une boule blanche, elle devient noire; si vous la mettez noire, elle est blanche. Que venez-vous faire ici ? Examiner attentivement les dossiers des condamnés, les discuter et essayer de vous éclairer afin que le coupable soit bien déclaré coupable, l'innocent, innocent. Eh bien, innocent et coupable ne font qu'un; vous pouvez désormais ordonner la mise en liberté du criminel et de l'homme vertueux; et si, en sortant de prison, le criminel égorge le vertueux, il ne me sera pas difficile de vous démontrer que le vertueux avait tort et le criminel raison. Dans votre cabinet, vous étudiez si le repentir a gagné un condamné, et si au contraire la détention n'a fait que développer les instincts criminels du condamné. Il n'y a plus de repentir ni d'instincts criminels; votez l'élargissement du repentant, et il restera en prison; mettez à néant la demande en grâce du coupable, et le lendemain vous le rencontrerez sur votre chemin. Le vrai ne se distingue plus du faux, le juste de l'injuste, la raison de la

déraison. Vous avez été appelés ici à cause de vos lumières reconnues, de votre intégrité, de votre justice ; c'étaient des gens sans conviction, sans aveu, des gens à vendre, qu'il fallait inviter à siéger sur ces bancs. Il n'y a plus besoin de commission des grâces, puisque ses conclusions ne sont pas admises. Vous avez voté dernièrement, à l'unanimité, sur le sort d'un condamné, après avoir écouté le rapport de celui de vos confrères qui en était chargé; le rapporteur, c'était moi. J'avais étudié l'affaire pendant huit jours, mon analyse était basée sur des faits, des rapports officiels; à chaque fait que j'avançais, je vous citais les notes qui en garantissaient la certitude. Qu'est-il arrivé ? On casse notre jugement, on vous charge de le revoir, on vous engage à le changer ; bientôt on vous forcera à le signer entièrement contraire à vos opinions. Songez-y, messieurs, nous remplissons une belle et haute mission d'où les passions et les intérêts doivent être exclus. Que penseriez-vous d'un jury qui rentrerait en séance, et qui déclare un accusé coupable, par la voix de son chef; mais le président des assises se lève et dit : « Non, messieurs, l'accusé n'est pas coupable, veuillez rentrer dans votre chambre délibérative et changer d'opinion. » Nous sommes, messieurs et collègues, supérieurs au jury ordinaire : car nous avons une mission plus consolante à remplir; nous suivons le condamné depuis son entrée dans la prison; nous connaissons sa vie, ses actes, ses actions et ses pensées pour ainsi dire. Si, au bout d'un certain temps, nous voyons qu'il est changé, que ses mauvaises actions prennent la forme du repentir, que sa vie est en rapport avec le sentiment de contrition, alors il nous est permis d'alléger sa peine et de le rendre pur à la société. Malheureusement la détention ne nous offre que trop souvent des effets contraires; on respire dans les prisons une atmosphère de vices, on entend des paroles de haine plutôt que des paroles de paix, le crime s'y montre plus fanfaron

que repentant, les esprits faibles entrés dans une voie dangereuse se laissent prendre à de dangereux exemples. Le condamné sort plus mauvais qu'il n'est entré; faut-il donc le mettre en liberté? Non, messieurs, la liberté de la société lui serait encore plus funeste que la liberté de la prison... Nous devons donc rejeter la demande en grâce et nous associer aux vœux des directeurs de prison qui, comme celui de Poitiers, nous demandent le transfèrement de M. Henri d'Aigrizelles dans une maison de force mieux réglée. J'ai dit le nom du condamné, et j'ai dit en même temps les causes de mon indignation. Un nouveau rapport a été rédigé par un membre que je ne connais pas; quel que soit ce rapport, messieurs et collègues, vous vous rappellerez, j'en suis certain, votre vote unanime de la précédente séance, et vous ne vous laisserez pas gouverner par des influences étrangères, de quelque hauteur qu'elles partent.

Toute l'assemblée applaudit le discours que Raymond avait improvisé avec un accent d'indignation que la plume ne peut rendre. A peu d'exceptions près, le nouveau rapport concordait avec l'ancien; la grâce de Henri d'Aigrizelles fut rejetée de nouveau; et Raymond sortit de l'assemblée le cœur triste, car il venait de dresser une nouvelle barricade entre lui et madame d'Aigrizelles.

— C'en est fait, s'écria-t-il en se présentant chez madame Dinaux, je me suis perdu par ma propre volonté.

— Qu'y a-t-il? demanda celle-ci.

Alors Raymond dit à madame Dinaux la scène qui venait de se passer dans le sein du comité.

— Je vous comprends, dit-elle; après un tel éclat, le sort d'Henri d'Aigrizelles est fixé, et c'est vous, vous seul qui l'avez fait condamner. Ah! la malheureuse mère!...

— Oui, malheureuse mère, répéta Raymond.

— Et vous pouvez vous apitoyer sur son sort, après votre conduite! dit madame Dinaux... Tenez, je suis furieuse après

vous, et votre maudite conscience... vous laisse-t-elle plus en paix maintenant? Êtes-vous pleinement heureux?... Non, n'est-ce pas? Ah! il vous sied maintenant de vous laisser aller à votre chagrin! Vous vous repentez, mais le mal est fait. Qui sait le coup que vous allez porter à madame d'Aigrizelles! Elle ne supportera pas ces transitions de joie et de douleur... Pauvre femme! Pleurez maintenant sur son sort, vous qui êtes son bourreau... Qu'aviez-vous besoin d'aller à cette commission, de vous emporter et de prononcer ce discours qui a enlevé l'assemblée?... Le beau triomphe! votre amour-propre a t-il été bien satisfait; et n'est-ce pas votre amour-propre que vous appelez conscience qui s'est révolté et qui vous a poussé à lutter contre les protecteurs de madame d'Aigrizelles?

— Je vais quitter Paris, dit Raymond froidement.

— Vous aurez raison, dit madame Dinaux, car loin d'ici vous ne connaîtrez pas le coup dont vous avez frappé madame d'Aigrizelles; elle peut en devenir folle... oui, folle. Si j'avais un fils dans la même situation, j'en mourrais; c'est le sort le plus heureux qui puisse atteindre madame d'Aigrizelles.

Raymond sanglotait.

— Méchant enfant, dit madame Dinaux en lui prenant les mains, si vous m'aviez écoutée!

— Adieu, madame, dit-il, je pars.

— Où allez-vous?

— Je ne sais.

— Vous souffrez, et je prends à tâche de redoubler votre chagrin; vous avez un caractère si entier, que je tremble pour votre avenir. Vous vous briserez, Raymond, contre la société; le droit et la justice ne sont que relatifs et rarement absolus. Avec la modeste fortune que vous avez, vous pouvez, au besoin, vous passer de tout le monde; mais vous verrez de quels sacrifices il faudra payer cette droiture et

ce sentiment inflexible de justice que vous exagérez encore en vivant en dehors de la société. Par une simple concession, vous rendiez une mère heureuse et vous faisiez peut-être le bonheur de votre vie; maintenant, vous partez seul, l'esprit aigri, le cœur malade, et vous allez promener vos souffrances dans la solitude... J'ai peur que vous n'y trouviez pas le calme; pensez à ce que je vous dis là, mon cher Raymond; je suis une vieille femme qui n'ai pas reçu votre éducation, mais j'ai su conquérir la tranquillité et le bonheur autant qu'il peut se trouver sur la terre... Écrivez-moi; si vous ne trouvez pas le repos après lequel vous allez courir, j'essayerai de vous consoler.

— Adieu, madame Dinaux, dit Raymond en embrassant sa vieille amie; et tous deux sentirent leurs larmes se confondre.

— Oui, je vous écrirai, dit-il, souvent; et je ne vous demande qu'une grâce...

Il s'arrêta comme s'il combattait en lui-même.

— C'est, dit-il d'une voix altérée, de ne jamais me parler d'elle.

— Je vous le promets, mon pauvre Raymond.

— Son nom me fait mal à prononcer et ravive mes blessures; peut-être parviendrai-je à l'oublier.

Le soir même Raymond partit pour la Belgique, d'où il comptait passer en Allemagne; il espérait que la vue de pays inconnus, en apportant de nouvelles images à son esprit, chasserait le souvenir de madame d'Aigrizelles; mais les portraits qui sont gravés dans le cerveau sont des empreintes ineffaçables. Raymond en était à son premier amour; si à son âge les affections viennent plus lentement, elles n'en sont que plus durables. A mesure que le chemin de fer s'éloignait de Paris, Raymond était pris de douleurs plus cuisantes; à chaque station, il lui semblait qu'on lui enlevait violemment une partie de son cœur. En arrivant à

Bruxelles, Raymond écrivit aussitôt à madame Dinaux : « Je ne sais, ma bonne amie, ce que ce voyage me présage, mais je ne vis plus que pour madame d'Aigrizelles; je ne pense qu'à elle et je n'ose regarder l'avenir, car je sens que mes pensées ne s'affaibliront pas par le temps, comme on dit qu'il arrive en amour. Au contraire, elles doivent se fortifier; je connais trop la cause de mon mal pour songer à ce qu'il guérisse... Quelle fatalité m'a fait rencontrer madame d'Aigrizelles! et que j'ai payé cher la position honorifique qui est venue me surprendre! Vous savez quelle foi j'avais en la République, et combien j'aurais désiré payer de mon sang l'honneur de la défendre; je ne songe ni au gouvernement, ni à la société, ni aux hommes, ni à mes devoirs; je ne songe qu'à elle... Ne me faites pas connaître l'étendue de la blessure que j'ai pu lui faire; je suis lâche à cette heure, je suis comme ces meurtriers qui fuient en abandonnant leur victime, qu'ils n'osent plus regarder en face. J'ai peur de mauvaises nouvelles; je me rappelle vos dernières paroles : « Elle peut en devenir folle, en mourir. » Ah! croyez que le coup qui l'atteindra m'atteindra en même temps... Vous ne me l'écririez pas que je le saurais; le courant invisible qui la frapperait me frapperait également..... Ne craignez pas de m'apprendre toute la vérité quelle qu'elle soit; car, si vous me cachiez un malheur, je le devinerais caché sous un mot... Ah! que le devoir est cruel! Elle doit savoir tout, me maudire; je serais pourtant encore trop heureux si elle prononçait mon nom. Mon amie, soyez éloquente, bonne comme toujours, si elle m'accusait de dureté devant vous; j'ai si peur qu'elle ne croie pas à mon cœur. Elle n'a entendu que de dures paroles de ma bouche; je l'ai si mal reçue. Et cette banquette sur laquelle elle a passé des heures inquiètes à attendre; et cette borne contre laquelle elle s'appuyait dans la rue pour solliciter le pardon de son fils... Ah! je suis maudit; il faut qu'une mauvaise étoile ait pré-

sidé à ma destinée... Si ma mère avait vécu, si elle n'était pas morte en me donnant le jour, peut-être eussé-je puisé dans son éducation des sentiments plus doux; mais j'ai été élevé par des hommes et par des livres de l'antiquité; en première ligne, j'ai toujours lu le dévouement à la chose publique; elle n'en peut rien savoir, elle ne me connaît pas... Et cependant, telle que je l'ai vue à votre soirée, il m'a semblé qu'un ange de bonté m'apparaissait... Peut-être me pardonnerait-elle si vous me défendiez en bonne amie dévouée... Demain je pars pour Anvers; écrivez-moi, de grâce, un mot, un seul. Je ne quitterai la ville qu'après avoir reçu votre lettre. Adieu, amie, donnez-moi de ses nouvelles.

« *P. S.* Je relis ma lettre, elle est pleine de contradictions; n'y faites pas attention, je ne raisonne plus quand je pense à elle. »

Arrivé à Anvers, Raymond courut à la poste. Quoique le trajet ne dure guère plus de trois heures entre Bruxelles et Anvers, Raymond l'avait trouvé d'une longueur de trois jours; sa lettre était à peine écrite qu'il attendait la réponse. Quand il eut réfléchi qu'il fallait deux jours au moins pour recevoir une lettre de madame Dinaux, même en supposant qu'elle répondît courrier par courrier, Raymond sentit une couche plus foncée de mélancolie se superposer sur la première; il regretta d'avoir quitté Paris, où il lui était permis d'aller à toute heure chez madame Dinaux, de lui parler et d'entendre une réponse consolante. C'est alors qu'il conçut l'idée de reprendre le chemin de fer; mais c'était quinze heures de voyage. Il arriverait en même temps que sa lettre; en serait-il plus heureux? En se promenant dans cette triste ville, plus triste que Versailles, dans ces grandes rues désertes où le pas du voyageur résonne comme une pierre qu'on jette au fond d'un puits, Raymond se sentit glacé de cet immense isolement qui faisait que ses pensées s'empa-

raient entièrement de lui. S'il se fût dirigé vers le port, peut-être l'activité des quais l'eût-elle un peu désennuyé; mais Raymond s'était logé au premier hôtel près du chemin de fer, et il fut frappé de la solitude de ces rues, où on ne voit même pas une jolie curieuse à sa fenêtre. Deux jours se passèrent ainsi, pendant lesquels Raymond se trouva aux prises avec ses souvenirs amers; il ne lui restait, pour consolation, que la lettre de madame Dinaux, qu'il attendait avec l'anxiété d'un homme cherchant une issue dans des catacombes. La lettre ne vint pas, et Raymond reçut un coup à cette nouvelle comme s'il eût entendu un rouage se déranger dans une machine; quoique pris d'un malaise subit, il lutta le plus qu'il put, en se disant que madame Dinaux pouvait ne pas avoir répondu le jour même de l'arrivée de sa lettre, et il attendit jusqu'au lendemain; mais il en fut du lendemain comme de la veille, la réponse n'arriva pas. Alors toutes les forces de Raymond se brisèrent; ce qui n'était qu'un accident devint une catastrophe. Une fièvre violente s'empara de Raymond, et avec la fièvre arriva le délire. Raymond n'eut plus connaissance de son état : seulement, il sentait une souffrance de plomb qui agissait sur son cerveau; il était sans défense, comme un homme étroitement garrotté, et la maladie courait dans tout son corps. Il resta ainsi huit jours sous l'empire de cet affaissement moral et physique; mais un matin il sortit de cet état léthargique si douloureux; car une voix douce venait de le réveiller. Il ouvrit les yeux et reconnut la figure de madame d'Aigrizelles, qui était assise au chevet du lit; un jeune homme inconnu à Raymond était auprès d'elle; au fond, madame Dinaux écartait les rideaux, et le soleil se précipitait dans la chambre. Raymond referma aussitôt les yeux, et les rouvrit pour se rendre compte qu'il n'était pas le jouet d'une vision.

— Raymond, s'écria madame Dinaux, ne me reconnaissez-vous plus?

Il sourit doucement, ne pouvant parler, tant son émotion était grande.

— Et moi, monsieur Raymond? dit madame d'Aigrizelles.

Raymond sortit son bras amaigri de dessous la couverture et prit la main de madame d'Aigrizelles.

— Me pardonnerez-vous de vous avoir amené mon fils? dit-elle.

Raymond regarda le jeune homme avec le plus profond étonnement; tout le passé lui revint subitement à la mémoire.

— Il est gracié, dit madame Dinaux, malgré la commission des grâces.

— Monsieur Raymond, dit madame d'Aigrizelles, votre beau caractère et votre probité m'ont fait tenter une démarche que mon amie, madame Dinaux, m'a engagée à poursuivre... Mon fils est jeune encore, et le mal ne s'est pas encore emparé de lui entièrement; je vais voyager pendant cinq ans, comme je vous le disais, jusqu'à ce qu'Henri soit parvenu à faire oublier ses fautes.... Un seul homme peut lui donner des notions d'honnêteté sans lesquelles la vie est un tourment perpétuel; il fallait un homme dévoué pour redresser cette jeune nature faible sur laquelle les passions ont trop de prise. Je n'ai rencontré, jusqu'ici, qu'un cœur dévoué à l'honnêteté, c'est vous, monsieur Raymond. Voulez-vous vous exiler cinq ans avec nous?

XV

DES DÉCORS.

Un vaudevilliste plein d'expérience me parlait un jour de pantomime, et me dit :

— Où se passent vos pièces?

Ne comprenant pas, je le priai de s'expliquer. Il entendait par là me demander dans quelle *ville* ou *capitale* Pierrot, Colombine et Arlequin se livraient à leurs exploits.

Cette question, si simple en apparence, est un puits de niaiserie. « *Où se passent vos pièces?* »

— Mais, monsieur, dis-je au vaudevilliste âgé qui *s'intéressait* à la pantomime, ça ne se passe nulle part.

— Je croyais, dit-il, qu'il y avait quelques pays traditionnels.

— Bergame, n'est-ce pas?... Détrompez-vous, monsieur, je ne tiens pas plus à Venise qu'à Bergame..... A quoi bon limiter ainsi une ville? Dites-vous que la pantomime a une géographie particulière telle qu'il vous sera plaisant de l'inventer. Mais je vous prie de croire que le pays de Pierrot n'est pas un pays. Voilà pourquoi la décoration actuelle est mensongère. Mes forêts sont trop des forêts, mes maisons sont trop des maisons. Tout ce qui est décor aux Funambules est d'une réalité malheureusement assez bourgeoise pour que le théâtre de l'Odéon ne soit pas fâché de racheter un jour accessoires et décors.

Il y a des petites chambres jaunes qui feraient fort bonne mine dans les ouvrages de M. Galoppe d'Onquaire. L'Ambigu jouerait volontiers un drame dans la forêt des Funambules, et la cabane de Cassandre conviendrait tout à fait à Bouffé dans ses rôles de paysan. Je connais un certain paysage, peint par un admirateur de Bidault, que les sociétaires de l'Odéon seraient enchantés de mettre dans la *Petite Ville* de Picard.

Le théâtre des Funambules manque donc de logique. Soyez faux, mais faux d'un bout à l'autre, et vous serez vrai.

Le réel n'occupe pas un pouce sur une toile de Watteau,

les arbres sont de la famille des personnages; le ciel a été inventé pour faire pousser ces arbres.

Comment voulez-vous que mon esprit ne soit pas troublé quand je vois Arlequin dans une *vraie* maison? Il faudrait des paillettes aux murs.

Ne pensez-vous pas que l'appartement de Polichinelle soit plein de bosses?

La jolie mansarde que je bâtirai pour Colombine! une mansarde coquette, avec des fleurs, un lit charmant, etc. Il y a toujours eu une corrélation intime entre l'individu et son mobilier; mes personnages sont fantasques, tout ce qui est avec eux devient fantasque; la nature a de secrètes harmonies. Si, dans la vie réelle, l'individu se moule sur la nature, dans la pantomime, c'est la nature qui se moule sur l'individu.

Et voyez l'avantage des Funambules sur tous les spectacles! Ceux-ci ont la prétention de faire des décors sérieux, des accessoires de la vie privée; ils n'y arriveront jamais avec leurs coulisses, leurs souffleurs, leurs acteurs éclairés sous le nez; le théâtre est faux comme un jeton.

Au contraire, le ballet et la pantomime ont le courage de leurs opinions : « Nous sommes antinaturels, disent-ils, mais nous sommes amusants, gais, prestes et subtils; nous ne nous inquiétons guère des entrées et des sorties. » On coupe la jambe à Polichinelle, au premier tableau; au second tableau, il danse mieux que jamais, et on n'a pas entendu parler du médecin.

Mais ce fantasque de décors demande un peintre ami de l'impossible, qui donne des modèles de décors, de costumes, d'accessoires, toutes choses qui demandent une certaine imagination.

XVI

LA PANTOMIME A LONDRES

LETTRE A THÉOPHILE GAUTIER.

J'ai sous les yeux une affiche du Théâtre-Royal Adelphi; c'est à faire fuir les plus intrépides lecteurs d'affiches. Nos grandes affiches de *bénéfices* sont des naines auprès des simples affiches anglaises.

Vous savez, mon cher Théophile, que de ruses et de tact demande l'affiche typographique pour se faire lire; les Anglais, qui impriment leurs Revues avec tant de soin, semblent avoir perdu toute intelligence quand il s'agit d'une affiche du théâtre.

C'est un fouillis de caractères identiques entassés comme des harengs, et qui ne se distinguent que par les *capitales*, *petites capitales* et les *bas-de-casses*.

On reconnaît seulement les titres des pièces, qui sont tirés en rouge; le reste, le nom des acteurs, les titres des tableaux, disparaît au milieu des réclames de toute nature. Ainsi la pantomime est étouffée sous les épithètes : « *New original romantic, pantomimical, musical tale of enchantment*, etc.

Après le titre arrive l'analyse de la pièce, analyse peu critique, comme vous pensez, mais pleine de gâteaux de miel destinés à étouffer ce Cerbère aux millions de bouches qu'on appelle le public.

On y lit ensuite des extraits du *Morning Herald*, des ex-

traits du *Morning Chronicle*, des extraits du *Punch* sur la pièce nouvelle.

Un honnête homme consciencieux qui arriverait à l'heure de l'ouverture des bureaux et qui voudrait lire l'affiche risquerait fort, au moment où il déchiffrerait la dernière ligne, de voir les spectateurs sortir du spectacle.

En revanche, il saurait à quoi s'en tenir sur l'absence des acteurs célèbres; jamais je n'ai vu autant d'absents. Ils occupent sur l'affiche vingt grandes lignes en *petit-canon;* ce qui me paraît une réclame maladroite.

On imprime votre nom sur les affiches pour les débuts de Paul Legrand. Vous y êtes traité de « *the honest and renowed dramatic critic of France,* » et on y donne votre opinion sur le mime. Théophile Gautier, dit l'affiche, « *has pronounced Paul Legrand to be, by his inimitable performance of Pierrot*, etc »

Cette affiche, dont il est impossible de donner un fac-simile, est déplorable; il n'y a que le programme vendu dans la salle qui puisse lutter de mauvaise composition avec elle.

Quant à Paul Legrand, qui obtenait tant de succès aux Funambules, ses débuts à Londres n'ont pas été entièrement goûtés des amateurs d'Adelphi.

Pour les Anglais, un Pierrot est avant tout un *clown;* il ne s'appelle pas même Pierrot, il s'appelle le Clown. La pantomime anglaise a conservé presque tous les titres des autres acteurs : ainsi le *Polichinelle, Colombine, Harlequin* (avec l'*H*), *Pantalone*, qui n'est autre que Cassandre. Cependant il est un personnage étrange, *Sprith* (l'Esprit), qu'il serait bon d'introduire dans la pantomime française. Le *Sprith,* habillé de velours rouge semé de paillettes d'or, traverse le théâtre sans se mêler à l'action. Il apporte les messages de la Fée, exécute ses ordres; mais en réalité, il entre en scène avec la ferme intention de danser sur des bouteilles, et de remplir les rôles d'Auriol.

Leur clown, ou Pierrot, est un gros charcutier joyeux qui a la bouche fendue jusqu'aux oreilles, qui mange comme un bœuf et qui a un ventre rival de la tonne de Heidelberg.

Figurez-vous, Théophile, notre Pierrot long, maigre, si fin et si distingué, dont toute la *clownerie* consiste dans une paire de soufflets par hasard et quelques aimables coups de pied.

Les Anglais furent aussi étonnés de l'entrée en scène de Paul, que le public des Variétés le fut un jour des débuts des Anglais.

L'opinion générale de la salle fut que, le clown français étant un spectre, sa maigreur devait le servir.

On attendait de lui des sauts à casser le tremplin.

Paul ne sauta pas. Les amateurs crurent qu'il remplaçait cet agrément par une boxe vive et animée; mais le Pierrot ne boxa pas plus qu'il n'avait sauté.

Cependant le public anglais était arrivé à une immense curiosité; car si un Pierrot ne saute et ne boxe pas, il doit réserver d'immenses surprises.

J'entrerais chez Katcomb, j'emporterais le roastbeef d'un Anglais à table, qu'il ne serait pas plus formalisé que le public d'Adelphi en voyant notre comédien se livrer seulement à une pantomime délicate et spirituelle.

Il est vrai que Paul avait débuté par *Pierrot en Espagne*, pantomime française, anecdotique et militaire, que le *London Newspaker* traita avec raison de « *melo dramatic bagatelle.* » Et madame Lefèvre manquait! madame Lefèvre! la femme de Paris qui sait le mieux porter la robe de velours noir, et qui ne craint pas de compromettre cette toilette de reine par des combats énormes où le sabre et l'*hache* jouent un si grand rôle!

Enfin Paul essaya de dissimuler l'absence de madame Lefèvre; mais son jeu distingué, la précision et le soin

qu'il apporte dans chaque geste ne désarmèrent pas John Bull.

Le mime français proposa à la direction de monter *Pierrot pendu*, qui est peut-être la pantomime la mieux réussie de mon œuvre. La direction sauta au plafond. *Pierrot pendu!* une potence en scène! une machine qui a l'air d'une moitié de T! un instrument qui envoie tout doucement John Bull en paradis ou en enfer! Jamais!

Ces Anglais sont extraordinaires; ils sont aux anges quand ils entendent des plaisanteries cruelles et sanglantes; mais toucher à la potence, c'est un crime de lèse-nationalité.

Peut-être auraient-ils beaucoup applaudi à *Pierrot guillotiné!*

La direction d'Adelphi reconnut que *Pierrot en Espagne* n'était pas de nature à mettre en relief les qualités de Paul Legrand, et il fut décidé entre M. Webster, l'entrepreneur, et madame Céleste, la directrice, qu'on donnerait une représentation extraordinaire.

Le spectacle ouvrait par la *Perle de l'Océan*, où l'on remarquera, dit l'affiche :

« La magnifique armure d'acier de M. Graingier, *artificier* de l'Académie royale de Paris et de tous les principaux théâtres européens. »

M. *Graingier*, *artificier*, est le synonyme de M. Granger, qui est le fournisseur ordinaire des armures pour les pièces militaires du Cirque et de l'Hippodrome.

Je continue à traduire l'affiche :

« Musique *choisie*, ARRANGÉE et COMPOSÉE par M. Alfred Mellon.

« Les machines par M. Cooper.

« Feux variés.

« L'action, les danses et la mise en scène, *inventés*, ARRANGÉS et DIRIGÉS par madame Céleste. »

Puis vient l'analyse de la pièce, analyse étrange, qui a

confondu un instant mes esprits. On se moque de l'auteur sur l'affiche, on nie son talent, on appelle la pièce une *platitude*. Je sais bien que beaucoup de directeurs de théâtres parisiens, bouffis d'intelligence, sont pleins de mépris pour *leurs* auteurs ; mais, s'ils le disent dans la coulisse, ils n'ont garde de l'imprimer sur l'affiche.

A force de sonder cette réclame, qui ne me paraissait que médiocrement propre à attirer le public, je me suis aperçu que c'était une mystification, un *hoax* de la direction. Je cite, en avertissant que ce passage est traduit cruellement, ainsi que doivent l'être toutes les traductions sérieuses :

« L'histoire de la pièce, laquelle roule sur une Naïade et une variété d'autres choses, est renfermée dans une coquille de noix (la coquille de noix de l'Anglais correspond à notre pointe d'aiguille), et ne vaut pas la peine d'être transcrite. L'AUTEUR !... l'admettra respectueusement. Le style n'est pas remarquablement brillant, et l'esprit, si par hasard il s'en trouve quelque peu, est si chétif, qu'il faut être doué d'un grand fonds de bienveillance et d'une perception très-fine pour le découvrir. Mais la mise en scène, pour emprunter une expression à nos vifs voisins, est véritablement magnifique. C'est sur cela, et sur le talent des acteurs qui ont eu la bonté de se charger de reproduire les platitudes, que l'auteur ou machinateur (*concoctor*) de la *Perle de l'Océan* fonde toutes ses espérances. La richesse des costumes, l'éclat de l'armure (seize costumes complets ayant été importés de Paris à des frais incroyables), la magnificence de la mise en scène, la complication des décors doivent compenser amplement, comme, dit-on, cela s'est vu dans de nombreuses occasions, l'absence d'esprit, d'humour, de pathétique et de sens commun. »

Le simple bon sens annonce que cette critique, si mordante pour l'auteur !!! est une simple goguenardise de l'humouriste Angleterre (*merry England*). Les Français ne com-

prendraient pas ce genre de farces, et le Parisien lui-même tomberait de son haut s'il lisait sur une affiche des Variétés :

« Le dernier vaudeville de M. Clairville n'est pas d'un style très-brillant ; il faut même beaucoup de bonne volonté pour découvrir l'esprit des couplets. Heureusement mademoiselle Déjazet a bien voulu sauver les platitudes de l'auteur par son jeu fin et distingué. »

L'affiche annonçait, en outre, que « le parterre avait été *expressément agrandi d'une manière considérable* pour cette représentation. »

Au bas de l'affiche se détache en gros caractères :

REAL STEEL ARMORDS !

Armure de réel acier !!! Décidément l'armure joue un grand rôle dans la *Perle de l'Océan*. On fait miroiter l'armure aux yeux de John Bull, comme jadis on montrait, à la parade du boulevard du Temple, le fameux habit à paillettes, dans lequel Léandre serait foudroyé.

Dans les petits théâtres de Londres, à Adelphi surtout, la mise en scène est très-importante ; vous avez eu raison, mon cher Théophile, de déplorer un jour les misères de décors que m'octroyait le théâtre des Funambules.

Il faut dire crûment la chose : la direction ne croyait guère à mon œuvre ; chacune de mes pièces amenait un changement notable dans les recettes ; mais ce fait brutal et palpable ne changeait rien à des convictions enracinées.

Il serait peut-être très-long d'expliquer pourquoi une pantomime raisonnée, avec exposition et liaison dans les tableaux, effraye les âmes craintives, qui, au contraire, s'intéressent à un tohu-bohu d'événements, à une action extravagante, où la mythologie se mêle à la vie d'aujourd'hui, où Apollon donne la main à Robert-Macaire.

L'Angleterre ne se soucie guère plus de la raison mimique que la France; mais au moins la mise en scène compense-t-elle les singuliers librettos qui servent de cadre aux exercices de *Sprith*, de *Clown* et de *Pantalone*.

Telle est à peu près conçue toute pantomime anglaise. Le prologue est une satire symbolique, qui rappelle les *Revues* d'année de nos théâtres français; puis la fée change les inventeurs, les personnages satiriques en Harlequin, Pantalone et le reste. Alors, depuis le second tableau jusqu'à la fin, c'est une immense mêlée, un roulis de coups de pied, une pluie de soufflets, un déluge de métamorphoses que rien ne nécessite, sinon l'occupation de l'œil.

L'Italie et l'Allemagne ne procèdent pas ainsi; il faut lire les féeries de Gozzi et il faut voir les farces viennoises, pour se convaincre qu'une œuvre raisonnable n'empêche pas la gaieté et supporte très-bien le secours des décors.

L'ancienne pantomime française, et je ne remonte pas au déluge (*Ma mère l'Oie*, le *Bœuf enragé*), manque de logique. Il importe d'expliquer que la science doit présider avant tout aux compositions les plus fantastiques.

Le même jour où l'on jouait la *Perle de l'Océan*, cette féerie si remarquable par son armure d'acier, Paul Legrand luttait avec les mimes Anglais par *Pierrot marié*, œuvre très-remarquable, la seule qu'ait donnée M. Jules Viard au théâtre des Funambules.

Madame Céleste crut devoir piquer la curiosité en annonçant sur l'affiche : « *An Italian pantomime* » (pantomime italienne); de même, au boulevard du Temple, jadis toute pantomime était « dans le genre anglais. »

Le titre fut un peu changé; on accola à *Pierrot marié* le sous-titre : « *And Polichinello, the Gay Single Fellow*, » c'est-à-dire Polichinelle, le gai célibataire.

Il est une farce traditionnelle qui date de loin aux Funambules : la colique. Rien n'est plus joyeux que de voir Pier-

rot puni par des misères de ventre, d'avoir trop bu et trop mangé. On voit l'acteur s'arrêter tout d'un coup, interroger avec effroi la révolte de ses intestins, se toucher l'estomac, frissonner, se tordre, courir en avant, courir en arrière et prendre enfin la fuite d'une telle sorte que le public comprend à merveille.

Debureau père, qui sauvait les actes les plus grossiers par un *distingué* que personne ne retrouvera, Debureau père allait plus loin encore dans la peinture exacte de cette maladie, appelée par la pudique Angleterre : *pain in the stomach*, peines d'estomac.

Madame Céleste pria Paul Legrand de supprimer toute espèce de colique à l'avenir. « Jamais, lui dit-elle, notre public ne laisserait passer la scène ; il vous jetterait les banquettes à la tête. »

Mais ce n'était pas tout ; à la répétition générale, madame Céleste s'aperçut seulement des doctrines *shoking !* de *Pierrot marié.*

Pierrot marié veut dire *Pierrot cocu.*

A Londres, le cocuage est aussi mal vu (en paroles) que la colique. Il y a bien dans le dictionnaire *belly*, qui signifie ventre; mais celui-là qui s'en servirait serait plus mal vu que le bourreau. Quant à l'équivalent du cocuage, il n'existe pas à l'état de mot, et on se sert de détours *sainte-beuviens* pour arriver à exprimer indirectement la chose.

Le littérateur de l'affiche fut mandé, et il composa, pour expliquer cette indécente situation, un petit morceau de prose, que je traduis mot à mot, afin de donner une idée des terreurs de la direction; mais il est nécessaire d'abord de donner le texte anglais :

Every thing FOREING *being to the purpose with the Public in general, and the Critics in particular, however* GERMAN *to the matter, it is hoped the introduction of the ancient and honorable Pierrot may find favor, even in jaundiced eyes ;*

especially as he in nearly related to Polichinello (ANGLICE *Punch*) *that perambulating Favorite of the streets, and severe Satirist of the Press. Even the genius of the newest* NEWS, *imbued as he is with the* CACOETHES SCRIBENDI, *may not perceive* « *a nuisance* » *in the* CACOETHES LOQUENDI, *of this foreign importation; for being pantomine no broken accents can jar upon his effeminately refined ear, evidently conceiving that to understand is to be annoyed, and nod to comprehend the perfection of human delights.*

«Chaque chose étrangère étant curieuse pour le public en général et les critiques en particulier, quelque allemand que soit le sujet, nous espérons que l'introduction de l'antique et honorable Pierrot pourra trouver faveur devant *des yeux attaqués de la jaunisse;* spécialement, parce qu'il est allié de fort près à Polichinelle (ANGLICE *Punch*), ce favori nomade des rues et sévère satirique de la presse. Même le génie des plus nouvelles nouvelles, imbu comme il l'est de CACOETHES SCRIBENDI, peut ne pas apercevoir une grossièreté dans le CACOETHES LOQUENDI de cette importation étrangère; car étant pantomime, nul accent brisé ne peut défavorablement influer sur son oreille efféminément raffiné, concevant évidemment que *comprendre, c'est être ennuyé, et que ne pas comprendre, c'est la perfection des délices humaines.* »

Cette littérature entortillée veut dire que les *yeux attaqués de la jaunisse* (les personnes mariées jaunes) ne doivent pas se formaliser d'une grossièreté, puisqu'elle n'est que mimée.

Après ces explications, vient le détail des acteurs : « PIERROT, l'enfant de la comédie italienne, et proche parent par Arlequin et Colombine de Bergame, cousin de Brighella et du grave Polichinelle, l'intime ami du Vénitien Pantalon et du vieillard docteur attaché à la famille de Cassandre, allié de Gilles, par lequel il fut supplanté.

Vraiment, à lire cette profusion de titres et cette richesse

de parenté, on pourrait croire Pierrot un de nos Espagnols de comédie qui déroulent pendant une heure leur noblesse et leur lignage.

La pièce commença; le théâtre était plein. Dès le premier tableau, il arriva un petit malheur à Paul : miss Robins, qui jouait Colombine, sauta au cou de Pierrot et l'embrassa hardiment sur les lèvres.

C'est là ce qui effrayerait notre public parisien, même les habitués des petits théâtres voués au genre grivois. A Paris, on embrasse sur la nuque, et les personnages à bonnes fortunes, les don Juan, les Lovelace, seraient maltraités du public s'ils agissaient autrement.

Paul Legrand répondit à cette crue embrassade par un baiser sur le front de la jolie miss Robins. Le parterre grogna !

Dans une autre scène, Pierrot, en l'absence de Colombine, fait l'office d'une bonne mère. Il berce l'enfant, le déshabille et lui donne de la bouillie. On sait la gourmandise-type de notre Pierrot; à l'ordinaire il fait mille agaceries à l'enfant, emplit soigneusement la cuiller de bouillie, l'approche de la bouche de l'enfant, et finit par avaler lui-même la bouillie.

Le parterre grogna plus fort qu'à la scène du baiser.

Paul s'imagina avec raison que John Bull se fâchait contre la bouillie, qui est une maigre nourriture, et il alla dans la coulisse, en rapporta du pain, de la bière, un énorme morceau de jambon, gros aliments fort en honneur chez les habitués du parterre d'Adelphi.

Paul recommença la scène précédente; il offrit tour à tour le pain, le jambon et la choppe à l'enfant; puis le gourmand Pierrot dévora le tout sans en faire goûter une bribe au *baby* emmaillotté.

Le parterre regrogna trois fois. Un matelot se leva et prononça une phrase dont le sens ne fut pas compris par le Pierrot français : « *Dam your eyes !* » Diou damne vos

yeux !) Un autre s'écria : « *Dam son of a bitch!* » (Damné fils de chienne !)

Madame Céleste était dans la coulisse, près du berceau de l'enfant.

— Paul, dit-elle au mime, ils ne veulent pas qu'on fasse de la peine à l'enfant ; donnez-lui à manger.

Toute la salle criait à Paul : *Off! off!* (A bas ! retirez-vous !)

Alors Pierrot, ayant été chercher de nouvelles provisions, en empiffra l'enfant ; ce qui fut le signal d'applaudissements.

Au fond, la pièce ne marchait que froidement ; elle est remplie de détails très-charmants, qui veulent de fines intelligences pour être compris.

John Bull attendait cependant patiemment, l'affiche ayant promis :

Magical and distant view of

THE HAPPY FAMILY!!!

(Une vue magique et lointaine de l'heureuse famille !!!)

Hélas ! hélas ! hélas !... ce fut le coup de la fin, quand apparurent une douzaine de petits marmots sang-mêlés, dont la moitié du corps était vêtue en Polichinelle, l'autre moitié en Pierrot ; idée très-originale, qui prouvait trop clairement la *collaboration* du gai célibataire Polichinelle.

C'était crier plus haut que Molière, plus haut que Paul de Kock : « Pierrot, tu es douze fois cocu. »

C'est alors que les cris *off! off! off!* (à bas !) recommencèrent avec furie ; mais les petits acteurs de bois, issus de l'adultère, ne bougeaient pas et ne se formalisaient pas de ces *off!* nombreux.

Je ne m'explique pas le *cant*, la pruderie anglaise en cer-

tains endroits; ainsi la colique, le cocuage, ne peuvent être mis en scène, et les actrices embrassent les acteurs sur les lèvres.

Bien mieux, quand Colombine sort de scène, Harlequin la salue en lui donnant une tape à un endroit... *innommable* (la pruderie me prend à mon tour), et Harlequin accompagne cette familiarité de : *Good bye, my dear* (adieu, mon amie).

A partir de ce jour, Paul et ses « *Pierrotrations* » (mot anglais) furent vus d'un mauvais œil. Madame Céleste tenta de supprimer le cocuage de cette infortunée pantomime de *Pierrot marié;* le cocuage reparaissait toujours.

Cependant quelques journalistes anglais, gais d'esprit, essayèrent de soutenir Paul Legrand, et disaient qu'il surpasserait le fameux Grimaldi. L'administration d'Adelphi n'osa plus faire jouer son célèbre mime. Madame Céleste se préparait à emmener Paul et sa troupe dans les provinces anglaises, quand arrivèrent à Londres les acteurs du Théâtre-Historique.

On se rappelle quelle violente cabale eurent à essuyer les acteurs français, qui furent forcés de jouer *Monte-Cristo* en pantomime, les grognements du parterre étant plus terribles que ceux de tous les animaux de la création.

Paul Legrand fut remarqué dans la salle; il protestait contre la cabale dont étaient victimes ses compatriotes.

La direction d'Adelphi fut informée du fait; l'engagement étant résilié à l'amiable, Paul se trouva riche de dix mille francs de dédit. Ceci ne ressemble guère aux *Vingt-six infortunes de Pierrot.*

XVII

A HENRY MURGER.

L'autre soir j'étais au coin du feu à feuilleter des monceaux de papiers, de notes, d'articles non finis, de beaux romans commencés qui n'auront jamais de fin; et au milieu des quittances de propriétaires (car je les garde précieusement, rien que pour me prouver à moi-même qu'elles sont bien et dûment acquittées), je trouvai un petit cahier étroit et long comme une sculpture du moyen âge.

J'ouvris ce petit cahier couvert en bleu, et qui portait ces mots sur son dos : LIVRE DE COMPTE. Que de souvenirs renferme le petit cahier ! L'heureuse vie que la vie littéraire, mais vue à cinq ou six ans de distance. Le petit cahier m'a empêché de dormir, et je me suis levé pour me décharger de tous ces beaux souvenirs bleus qui me tourbillonnaient par la tête.

On trouverait le petit cahier, qu'on croirait qu'il a appartenu à une ménagère pauvre et honnête. Tu dois, mon cher ami, avoir oublié le petit cahier; cependant les trois quarts sont de ton écriture; je vais t'en rappeler l'origine.

Il y a neuf ans, nous demeurions ensemble, et nous possédions à nous deux *soixante-dix* francs par mois. Pleins de confiance dans l'avenir, nous avions loué, rue de Vaugirard, un petit appartement de *trois cents* francs. — La jeunesse ne calcule pas. — Tu avais parlé à la portière d'un mobilier si somptueux, qu'elle te loua sur ta bonne mine, sans aller aux renseignements. Mais combien cette brave dame tressaillit à l'emménagement !

Tu apportais six assiettes dont trois en porcelaine, un Shakspeare, les œuvres de Victor Hugo, une commode hors d'âge et un bonnet phrygien ; par le plus grand des hasards j'avais deux matelas, cent cinquante volumes, un fauteuil, deux chaises et une table, de plus une tête de mort.

L'idée du divan t'appartient, je le reconnais : cette idée était déplorable. On scia les quatre pieds d'un lit de sangle, qui, de cette façon, toucha terre. Par suite de ces arrangements, le lit de sangle ne servit plus de rien. La portière eut pitié de nous et nous prêta un second lit de sangle qui *meubla* ta chambre avec divers *souvenirs* pleins de poussière que tu accrochas au mur. C'étaient un gant de femme, un loup de velours, et je ne sais quels objets qui embaumaient l'amour.

Les huit premiers jours se passèrent de la façon la plus charmante ; on ne sortait pas, on travaillait, on fumait beaucoup. J'ai retrouvé encore dans mes papiers une feuille sur laquelle est écrite :

BÉATRIX,

Drame en cinq actes,

PAR HENRY MURGER,

Représenté sur le théâtre de .....

Le ..... 18...

Cette page a été arrachée d'un énorme cahier blanc; car tu avais la mauvaise habitude d'user tout le papier à faire uniquement des titres de drames ; tu mettais sérieusement le fameux mot *représenté*, afin de juger de l'effet du titre. Mais, à ce commerce, le papier diminuait trop. Par bonheur, quand il fut usé, tu retrouvas je ne sais quel atlas de géographie, dont le *verso* était vierge de gravure ; alors nous pûmes nous passer de papetier.

Vinrent les jours de grande disette; après une longue discussion, nous accablant l'un et l'autre de reproches sur la folle prodigalité que nous apportions en tout, il fut convenu qu'aussitôt la rente de soixante-dix francs touchée, je tiendrais un compte sévère des dépenses, afin que la mauvaise harmonie ne vînt plus troubler notre association, chacun de nous ayant tous les jours le soin de vérifier les comptes.

C'est ce petit livre que j'ai retrouvé, qui est si simple et si touchant, si laconique et si plein de souvenirs. Nous étions d'une grande honnêteté le premier de chaque mois.

Je lis, au 1er novembre 1843 : « Payé à madame Bastien pour dû de tabac, deux francs. » Nous payons aussi l'épicier, le restaurant (il y a *restaurant !*), le charbonnier, etc. Le 1er est un jour d'allégresse ; je lis : « Dépensé au café, trente-cinq centimes ; » folle dépense qui dut me valoir le soir une série de remontrances. Ce jour-là tu achetas (j'en suis effrayé) pour soixante-cinq centimes de pipes.

Le 2 novembre, on achète du ruban pour un franc dix centimes; cette énorme quantité de rubans devait servir à constituer définitivement le fameux divan. Le divan est toute une histoire ; il nous rendit de grands services. Mon lit par terre avec un seul matelas et des draps blancs faisait un médiocre effet dans le *salon ;* d'autant plus qu'un restaurateur demeurait dans notre maison et que tu prétendais qu'en lui faisant apporter à manger dans le *salon*, cet homme serait ébloui et ne pourrait pas nous refuser le crédit. J'insistai beaucoup sur la bizarrerie de mon lit, qui n'avait rien de séduisant à l'œil d'un fournisseur ; il fut arrêté qu'on étendrait dessus une certaine pièce de soie violette qui provenait on ne sait d'où ; malheureusement la soie se trouva trop étroite et ne put couvrir que les deux tiers du lit ; après de longues réflexions, nous pensâmes à la bibliothèque, les in-quarto de Shakspeare, jetés comme négligemment, dissimulèrent l'étroitesse de la soie et cachèrent le restant des

draps. C'est ainsi que fut constitué le divan; j'ajouterai que le gargotier de l'*Ange gardien*, qui n'avait affaire qu'à des cochers de fiacre et des maçons, se laissa prendre à ces menées innocentes.

Toujours au 2 novembre on donne une forte somme à la blanchisseuse — cinq francs; je passe le pont des Arts comme un membre de l'Institut, et j'entre fièrement au café Momus. (Nous avions découvert ce bienfaisant établissement qui fournissait une demi-tasse à vingt-cinq centimes; depuis la cherté du pain, le café est monté jusqu'à trente centimes; beaucoup d'habitués, mécontents de cette hausse, ont quitté brusquement.) Je vais en soirée chez Laurent; sans doute le vertige me tenait... Je perds à l'écarté *cinquante* centimes destinés à acheter des marrons. Ce pauvre Laurent si démocrate, qui allait chez Béranger, *en tête des écoles*, est mort depuis! Il faisait des vers trop révolutionnaires.

Le 3 novembre, tu décides que pendant la durée des soixante-dix francs nous ferons nous-mêmes la cuisine. En conséquence, tu achètes une marmite (quinze sous), du thym et du laurier; ta qualité de poëte te faisait trop chérir le laurier; la soupe en était constamment affligée. On fait provision de pommes de terre; toujours du tabac, du café et du sucre.

Il y eut des grincements de dents et des malédictions quand il s'agit d'inscrire les dépenses du quatrième jour de novembre. Pourquoi me laissas-tu sortir les poches si pleines d'argent? Toi, tu étais allé chez Dagneaux dépenser vingt-cinq centimes. — Que pouvait fournir Dagneaux pour vingt-cinq centimes? — Ah! combien coûtent les moindres plaisirs! Sous le prétexte d'aller entendre *gratis* un drame d'un habitant de Belleville, je pris deux omnibus, un pour aller, un pour revenir. Deux omnibus! Je fus bien puni de cette prodigalité: par une poche trouée prirent la clef des champs trois francs soixante-dix centimes. Comment osai-je

rentrer et affronter ta colère? Déjà les deux omnibus valaient une dure admonestation; mais les trois francs soixante-dix... Si je n'avais commencé à te désarmer en te racontant le drame bellevillois, j'étais perdu..... Et cependant, le lendemain, sans songer à ces pertes terribles, nous prêtons à G....., qui semble réellement nous prendre pour ses banquiers, la maison Murger et compagnie; il puise sans façon dans notre caisse. Je cherche par quels moyens insidieux ce G..... était parvenu à capter notre confiance, et je ne trouve que l'inexpérience d'une folle jeunesse; car enfin, deux jours après, G..... a l'audace de reparaître et de demander encore une nouvelle somme.

Rien de bien nouveau, excepté soixante-quinze centimes de vin. Cette idée de vin ne peut venir que de toi; non pas que tu t'y sois jamais livré, nous avions une si douce habitude de l'eau, nous en avons tant bu sans nous en dégoûter, que le vin me paraît fort extraordinaire. Jusqu'au 8 novembre, on fait exactement l'addition au bas des pages, nous sommes à quarante francs soixante et un centimes; là s'arrêtent les additions. Nous ne voulions plus sans doute trembler à la vue du total; le 10 novembre tu achètes un dé; sans être un grand observateur, il est facile de s'imaginer l'introduction momentanée d'une femme, quoique cependant quelques hommes aient l'adresse de recoudre leurs hardes dans des moments de loisir.

Tout dernièrement j'entrai chez un marchand littérateur qui fait des *Couriers de Paris* pleins de verve et d'esprit, remplis de jolis mots marivaudés; j'avais ouvert la porte si brusquement, qu'il rougit en jetant dans un coin un pantalon. Il avait un dé à son doigt. Ah! bourgeois misérables qui ne donneriez jamais vos filles en mariage à des gens de lettres, vous seriez remplis d'admiration pour eux si vous les voyiez raccommoder leurs hardes!

Le tabac à fumer entrait pour plus d'un tiers dans nos dé-

penses; il venait trop d'amis, surtout un célèbre ouvrier-poëte qu'on nous amena, et qui récita tant de vers que j'allai me coucher.

A la date du 14 novembre, M. Crédit revient. M. Crédit va chez l'épicier, chez le marchand de tabac, chez le charbonnier. M. Crédit n'est pas trop mal accueilli; il a même du succès, sous ta forme, auprès de la demoiselle de l'épicière. Est-ce qu'au 17 novembre M. Crédit est mort? Je vois écrit à la colonne AVOIR : « Redingote..... trois francs. »

Ces trois francs viennent du Mont-de-Piété. Quel être inhumain que ce Mont qu'on devrait appeler le Mont-sans-Pitié! Nous a-t-il assez humiliés par la voix de ses commis! L'histoire pourrait être longue et terrible, je la ferai courte et simple. Quand l'argent manqua, tu me montras un vieux cachemire qui recouvrait une table. « On n'en donnera rien, dis-je. — Oui, mais en y joignant des pantalons, des gilets... » Je fis immédiatement le paquet, et tu partis pour l'antre de la Croix-Rouge; mais tu revins un peu triste avec le gros paquet. — Ils sont désagréables là-dedans, me dis-tu, va voir à la rue de Condé; les commis, qui ont affaire d'habitude aux étudiants, n'y mettent pas tant de façons.

J'allai rue de Condé; les deux pantalons, le fameux châle et les gilets furent examinés à fond, jusque dans les poches.

— On ne peut pas prêter là-dessus, dit l'employé en repoussant dédaigneugement tous les habits.

Tu avais la bonne habitude de ne jamais te désespérer. — Il faut attendre le soir, dis-tu, la nuit tous les habits sont neufs. Pour plus de précaution, j'irai au Mont-de-Piété de la rue du Fouare, un Mont de pauvres; là-bas, comme ils ne sont habitués qu'à engager des guenilles, nos habits brilleront comme des étoffes d'Orient. Hélas! le commissionnaire de la rue du Fouare fut aussi cruel que ses confrères.

Ce fut donc le lendemain qu'en désespoir de cause j'allai engager mon unique redingote, et cela pour prêter la moitié de la somme à l'incessant G... Enfin, le 19 novembre, nous vendons des livres ! La fortune nous sourit donc, on mettra la poule au pot avec beaucoup de laurier; mais il ne faut pas croire qu'à cette époque nous ayons quelques relations avec les journaux. Te rappelleras-tu une digne mercière de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, près la barrière, qu'on nous avait signalée comme tenant un cabinet de lecture ? mais quel cabinet de lecture! des pièces de théâtre, trois volumes dépareillés d'Anne Radcliffe! Encore si cette brave dame ne nous avait pas connus ! jamais les habitants du faubourg Saint-Jacques n'auraient eu vent des *Lettres sur la Mythologie*, du *De Profundis*, deux livres que j'eus la cruauté de vendre, malgré tous leurs titres à mon respect. Les auteurs sont mes compatriotes, l'un s'appelle Demoustiers, l'autre Alfred Mousse. Arsène Houssaye ne serait peut-être pas content si je lui rappelais un de ses *crimes* de jeunesse où l'on voyait en frontispice des squelettes —beaux temps du romantisme ! — qui jouaient à la balle avec des êtes de morts.

Le *De Profundis* nous permit d'entrer le soir au café Tabourey. Tu vends encore pour quatre francs de livres. Permets-moi de consigner ce fait, ils provenaient de ta bibliothèque ; la mienne est toujours restée dans ses rayons; malgré tes raisons, je ne vendis jamais de livres, à l'exception toutefois de la lamentable histoire d'Alfred Mousse.

M. Crédit continue avec un grand sang-froid d'aller aux provisions. Il se présente partout jusqu'au 1er décembre et paye intégralement toutes ses dettes.

Je n'ai qu'un regret, c'est de voir le petit registre s'interrompre brusquement après un mois : rien que le mois de novembre, ce n'est pas assez ! Si je l'avais continué, ce seraient autaient de jalons pour me rappeler ma vie passée.

Beaux temps! où de notre petit balcon nous voyions, de tout le jardin du Luxembourg, un arbre, et encore il fallait se pencher!

XVIII

MADAME POLICHINELLE.

C'est aux Funambules qu'il est doux d'être applaudi et qu'il est dur d'être sifflé. On n'y connaît pas la claque. Quand les voyous applaudissent avec leurs grosses mains, noires comme l'aile d'un corbeau, crevassées comme un ravin et solides comme de la corne de bœuf, ça sonne pire qu'un tambour.

Mais aussi une fois j'ai failli être sifflé à une première représentation. Le paradis apportait un sérieux de membres du parlement; avec leurs blouses, les voyous me semblaient en robes rouges, et leurs casquettes étaient des toques de magistrats.

Ordinairement ils écoutent sans rien dire et ne bronchent pas. A la première représentation ils applaudissent peu. Ils sortent en foule sur le boulevard, où une foule inquiète attend le jugement rendu par ce jury populaire.

Dans une affaire de Cour d'assises, où il s'agit d'une condamnation capitale, je n'ai jamais été aussi impressionné par la demande brève du président : L'accusé est-il coupable? Sur le boulevard, la foule ne pose pas de questions; mais le jury répond à la demande muette des esprits :

— *C'est rigolo!*

Quand les voyous secouent la tête, font la grimace et s'é-

crient en sortant d'une première représentation: « *Ce n'est pas rigolo,* » vous êtes perdu; rien ne saurait les faire revenir; leur réponse vient d'un *sentiment* intime qui repose sur des instincts vrais, qu'il n'est pas possible de faire varier.

Aussi ai-je été pris un soir d'une terreur sans pareille; aussi ai-je fui sur le boulevard, la figure en sueur et la bouche sèche.

J'avais mis en pantomine une idée un peu abstraite que le jeu des acteurs ne put parvenir à rendre. Il courut dans la salle comme un brouillard; le gaz me sembla s'éteindre, les violons jouaient faux; un polichinelle *en deuil,* costume sur lequel j'avais beaucoup compté, sortit tout à coup d'une trappe, mal habillé dans une étoffe de lustrine coupée avec aussi peu de soin qu'un sac. J'entendis une vague rumeur d'étonnement, de surprise désapointée, de colère et d'inquiétude.

Je me sauvai. La pièce n'eut pas de succès; heureusement pour moi la Révolution de février vint couper court à cette pantomime.

Je dois avouer le médiocre succès de cette pantomime, qui se joua seulement quelques jours avant Février 1848. Je pourrais mettre ma chute sur le compte de la révolution, qui arrêta un moment le mouvement des théâtres; mais l'idée manquait de clarté; et ma plus grande faute fut d'avoir habillé un Polichinelle en noir. Le public fut inquiet de ce deuil qui recouvrait deux bosses à l'ordinaire si gaies. Le public accepte souvent les invraisemblances les plus étranges, les monstruosités qui n'ont pas leur raison d'être; mais sitôt qu'il flaire un peu de littérature dont le sens n'est pas suffisamment éclairci, il dresse le nez.

Voici l'argument de la pièce :

MONSIEUR ET MADAME POLICHINELLE, OU LES SOUFFRANCES D'UNE AME EN PEINE.

Il fut mauvais père, mauvais époux! Cette courte légende ne s'est jamais, que je sache, étalée en lettres noires sur la pierre blanche d'un tombeau. Le cimetière du Père-Lachaise n'est peuplé que de citoyens vertueux, bons pères de famille, estimables négociants, gardes nationaux, qui, de leur vivant, étaient des hommes cousus de vices. — Mais Polichinelle n'est pas mort, Dieu merci; c'est l'auteur qui lui a jeté à la face cette terrible accusation de mauvais père, mauvais époux.

L'auteur n'avait pas tort, qu'on en juge.

Pendant que sa femme est allée au marché, Polichinelle ne soigne pas un instant son enfant. Le pauvre petit fait ses dents; il souffre. Au lieu d'apaiser ses cris, le père dénaturé boit, chante et jette son fils le nez contre la muraille. Bien plus, il lui fourre une carotte dans la bouche et ailleurs pour l'empêcher de crier. L'enfant étouffe forcément. On comprend la colère de madame Polichinelle en rentrant, lorsqu'elle s'aperçoit de l'état de l'enfant.—Ah! mauvais père! ah! vagabond! ah! coureur de filles! s'écrie-t-elle; ivrogne! avaleur de pintes! sac à vin! boit-sans-soif! Peut-on abîmer ainsi son enfant, son fils chéri, mon unique rejeton, une si douce créature, bonne comme le pain! Ah! je t'en ferai des enfants pour que tu les arranges de la sorte!

Pendant qu'elle est en train de monologuer, Pierrot le valet entre. — Où est ton maître? demande la malheureuse mère. Pierrot n'en sait rien, seulement il a remarqué que Polichinelle a l'habitude tous les soirs d'aller conter fleurette à Colombine.

Au second tableau, Polichinelle s'est introduit chez Cassandre, boulanger, sous le frivole prétexte d'acheter des gâteaux; mais il en veut à Colombine, la jolie pâtissière. Cassandre aime mieux perdre un chaland que sa fille, et il met Polichinelle à la porte.

Pierrot, lui aussi, est amoureux de Colombine; comme il lui faut un moyen pour entrer dans la maison, il se présente comme simple garçon boulanger. Mais la manipulation de la pâte lui est complétement étrangère; aussi se couche-t-il très-sérieusement dans le pétrin, croyant que Cassandre lui montre un lit. Le boulanger se dit à part lui que voilà un garçon bien novice dans le métier; cependant il lui montre le réel usage du pétrin et la façon de s'en servir.

Pierrot, qui a passé plus d'une fois près des caves des boulan-

gers, d'où sortent la nuit les cris du *geindre* en travail, pousse des hurlements terribles en restant les bras croisés. Pour les poumons, il en a, jamais Cassandre n'a entendu ses ouvriers crier avec autant d'ardeur, et il se félicite d'avoir trouvé un garçon qui souffle comme le vent; la pâte sera sans doute brisée à merveille, et le pain d'une qualité supérieure. Le boulanger va pour s'assurer par ses yeux du travail, lorsqu'il s'aperçoit que les bras de Pierrot sont deux fainéants et que le gosier seul s'enrichit de leur paresse. De plus, Pierrot a jeté méchamment dans la pâte le chat de la maison, ce qui produit un pain miaulant d'une vente difficile.

Cassandre veut se fâcher, mais Pierrot, peu endurant, le jette dans le four. Polichinelle rentre, ainsi que sa femme et Colombine. C'est une averse de coups de pied, de coups de bâton à n'en plus finir. Polichinelle s'est sauvé, et il rôde par les rues, attendant la nuit. Il a pour suite des violons et des hautbois; lui-même tient la guitare, c'est l'heure des sérénades. La bande se dispose à donner une aubade galante à Colombine, quand Pierrot arrive, lui aussi suivi de musiciens. L'un des musiciens attachés à Polichinelle égratigne par hasard la chanterelle; un autre de la suite de Pierrot souffle à tort dans sa flûte. Les deux bandes sont aux aguets et se cherchent sur la place sans pouvoir se rencontrer.

Quand le silence est revenu, Polichinelle commence à chanter ses tourments, mais Pierrot jaloux y joint des accompagnements qui n'ont jamais existé dans les orchestrations connues; il accompagne en mineur pendant que Polichinelle chante en majeur. A ce charivari une patrouille accourt, qui met en déroute basses et clarinettes, flûtes et violons. Polichinelle, qui ne tient pas à avoir de démêlés avec la force armée, escalade le balcon de Colombine; mais Cassandre, que les déplorables combinaisons de majeur et de mineur ont éveillé, le jette du premier étage; il est reçu au bas par sa femme, qui ne comprend pas la nécessité de donner des aubades aux belles quand on est marié, et qui lui bat la mesure sur les épaules, non pas en mesure, mais outre mesure.

Polichinelle, le dos et les épaules meurtris, arrive au cabaret, où il boit indignement, en manière de frictions intérieures. Il se grise comme un tambour de la garde nationale, et perd complétement connaissance; c'est là que l'attend madame Polichinelle. Aidée de

Pierrot, elle a changé sa chambre en antre de sorcière, elle en a pris les habits. Pierrot n'a pas grand peine à se changer en fantôme. Avec des cymbales il est facile d'imiter le tonnerre. Polichinelle effrayé ouvre ses yeux fermés par le vin.

— Ton âme va s'éteindre, lui dit la fausse sorcière ; quand l'âme s'envole du corps de l'homme, il ressemble à une bougie sans mèche. Polichinelle, ton âme retournera sur la terre, mais inquiète et tourmentée. Ta vie, qui autrefois n'était pleine que de nourriture, de filles et de bouteilles de vin, te sera plus amère que l'absinthe. Tu n'entendras plus le chant des cigales, et les rossignols te paraîtront enrhumés.

Polichinelle est anéanti ; il s'enfuit. Pour mieux le tromper, pendant son ivresse, madame Polichinelle l'a complétement habillé de noir. L'homme au joyeux costume, avec des couleurs si crues, ressemble maintenant à un cercueil à bosses.

Il est rencontré dans cet accoutrement par deux saltimbanques, pleins de chagrin d'avoir perdu leurs curiosités, qui sont mortes, entre autres un fameux chien savant, qui périt victime de sa gourmandise, car à la dernière séance, ayant sans doute l'estomac creux, il avala la boîte de dominos avec lesquels il devait montrer son intelligence au public. Les deux saltimbanques, étonnés de voir un homme si singulièrement habillé, lui proposent de s'associer avec eux ; Polichinelle ayant l'air d'hésiter, il est garrotté, mis en cage, et montré en foire. Le plus terrible pour l'ivrogne est de retrouver là sa femme qui danse et fait les yeux doux à Cassandre, pendant que Pierrot courtise Colombine ; cependant il réussit à détacher ses liens et à se sauver.

La tête perdue, n'osant regarder son funèbre vêtement, il erre à l'aventure, poursuivi par tous, hué par tous ; il veut revoir les lieux où il fut jadis si heureux. Il entre chez Cassandre et se blottit dans le pétrin, espérant y demeurer quelques heures tranquille ; mais Pierrot l'y découvre, et cette fois le valet prend sa revanche sur le maître. Polichinelle est trop heureux de devenir le domestique de Pierrot et de Colombine ; mais le nouveau maître est dur et méchant. Polichinelle est obligé, pour échapper à ses fureurs, de se précipiter par une fenêtre. Il tombe dans un sac de farine qu'on hissait au grenier.

Ses malheurs ne sont pas terminés ; il est découvert dans ce sac et battu comme plâtre. Cette prodigieuse quantité de coups de bâton l'a tellement affaibli, qu'il tombe privé de sentiment ; mais sa femme veille sur lui, elle recommence ses fausses opérations de sorcière ; et quand madame Polichinelle croit son mari suffisamment mortifié, elle lui rend son âme.

Polichinelle est-il guéri du vin, des filles ? Je ne le crois pas, et ce serait malheureux ; car il ne faut pas appauvrir une personne si riche en vices.

Comme innovation, l'apothéose était supprimée. On se met à table, on boit, et le rideau baisse.

Peu après je partis pour l'Auvergne, fatigué de la vie de Paris, que je n'avais pas quitté depuis quelques années.

XIX

LA LÉGENDE DE SAINT VERNI.

C'était une grande fête pour moi que d'arriver à Issoire. Issoire, c'est la patrie des bons vivants, des gros buveurs, des jouisseurs de la vie. Je me figurais une petite ville de Flamands perdue au milieu de l'Auvergne ; de temps en temps, du haut de l'impériale, je regardais si je n'apercevais pas une grosse trogne rouge sur la route. Pour moi, l'habitant d'Issoire était un gai compagnon qui passe son temps entre la femme et la bouteille.

Idées que j'avais emportées de Paris à la lecture d'un proverbe :

Qui bon vin veut très-bien boire,
Faut aller dans Issoire.
Qui à belle femme veut parler,
Dans Issoire doit aller.

D'un autre côté, le guide me montrait les habitants d'Issoire sous un côté plus moral : il disait le pays entier occupé à la confection de la chaudronnerie, travaux qui veulent des têtes fraîches et raisonnables.

La diligence entra dans Issoire. Pas de chaudronnier! Le guide mentait. Pas de buveurs à nez rouge! Le proverbe mentait. Pas de belles femmes!

« Qui bon vin veut très-bien boire. » J'entrai dans une auberge pour vérifier le premier vers. La servante apporta une bouteille de vin noir qui pouvait se boire après une matinée de poussière dans une diligence; mais ce vin n'offrait réellement pas matière à proverbe.

Ayant une heure à ma disposition, j'allai à la cathédrale, espérant rencontrer sur mon chemin une de ces *belles femmes* chantées dans le quatrain. Je traversai la place du marché, où bon nombre de paysannes étaient assemblées. On ne voyait pas de belles femmes. J'arrivai à l'église, qui est un ancien monument fort curieux pour les archéologues, mais d'une tristesse noire comme ses pierres. Ces sortes d'églises, quand on n'a pas la science, sont bientôt vues; la sévérité a chassé la sculpture, et les tableaux y sont aussi absents qu'en un temple protestant. Cependant, quelquefois dans les chapelles sont enfouies de vieilles peintures curieuses que la *fabrique* jette de côté, n'en voyant pas la valeur.

Je furetai un peu, lorsque, dans une chapelle, j'aperçus une statue de demi grandeur d'homme, tout en or et en argent. Sur le socle je lus : *Saint Verni.*

Sans être entièrement versé dans la vie des saints et du martyrologe, il est facile de reconnaître un saint d'une

invention récente. Dailleurs son costume l'indiquait assez.

Saint Verni est coiffé d'un chapeau auvergnat à forme basse et à larges bords; sa veste est argentée, sa culotte dorée; d'une main il tient une bêche, de l'autre une énorme grappe de raisin.

Cette sculpture grossièrement coloriée, quoique tout nouvellement, a cependant le bon côté d'être franche et de ne pas s'environner de mystère. Dès la première vue on comprend que saint Verni ne peut être que le patron des vendangeurs et des vignerons.

Je ne connus la légende que dix lieues plus loin. Il faut savoir d'abord que l'Auvergne, depuis la Révolution de février, a marché dans la voie révolutionnaire.

En même temps la croyance catholique tend à décroître tous les jours. Le pays est encore occupé par l'Église, qui y possède de grands biens, par des congrégations, par des couvents; mais les cérémonies du culte n'amènent plus autant de fidèles que par le passé. Cependant le peuple a conservé, au plus profond de son cœur, des traditions, des légendes catholiques qu'il n'oubliera de longtemps.

Quelque temps après la Révolution de février, les habitants d'Issoire furent réveillés par une troupe d'hommes qui criaient à tue-tête :

— Vive saint Crépin! vive saint Crépin!

Chacun se mit aux fenêtres et reconnut la corporation des bottiers, cordonniers, savetiers, qui marchaient en troupe tumultueuse vers le presbytère. A son tour, le curé fut réveillé par un cri formidable de : « Vive saint Crépin! » suivi peu après de : « Vive la République! »

En même temps, la corporation frappait à coups redoublés à la porte du curé, qui, ne sachant que penser de ces acclamations, craignit un moment l'emportement des Auvergnats; il ouvrit sa fenêtre, et fut salué des deux cris : Vive la République et vive saint Crépin! Le desservant de la ca-

thédrale se perdait en raisonnements sur ce rapprochement de la République et du patron des cordonniers, sur ce mariage spontané de saint Crépin et de la République. Cependant, comme on l'invitait assez brutalement à ouvrir, il s'habilla au plus vite et descendit recevoir ses visiteurs inattendus.

— Vive saint Crépin ! Nous voulons saint Crépin ! Il nous faut saint Crépin ! cria d'une seule voix la corporation.

— Mes amis... dit le curé, qui ne savait ce qu'on lui voulait.

— Vive saint Crépin ! s'écria la corporation des cordonniers.

— Mais, mes amis, répondit le desservant, qui comprit alors le motif de cette matinale députation, vous savez que nous avons enlevé la majeure partie des statues de notre église pour une bonne raison. Elles étaient abîmées, cassées, et il aurait fallu de grands frais de restauration pour les repeindre, les dorer et les arranger d'une façon convenable.

— N'importe, nous voulons notre saint Crépin tel qu'il est !

— Vive saint Crépin ! s'écria la foule.

— Mes bons amis, je suis à vos ordres ; vous voulez votre patron, rien n'est plus juste. Laissez-moi prendre la clef de l'endroit où il est renfermé, et nous irons chercher saint Crépin.

Au bout d'une demi-heure, deux délégués de la corporation descendirent des combles, portant, non sans fatigue, une statue peinte de saint Crépin qui avait reçu de notables atteintes du temps.

Le martyr romain avait perdu une jambe ; et quoiqu'il n'entre pas dans les habitudes des cordonniers d'avoir une grande extase pour les boiteux, ils emportèrent en triomphe leur saint à travers la ville, élevèrent sur la place un petit autel où se voyaient les attributs les plus connus du métier, tels qu'alênes, tire-pieds, etc., et commandèrent à un me-

nuisier d'Issoire de refaire une nouvelle jambe à saint Crépin.

Cette cérémonie fit merveille dans la ville, qui n'est pas grande; les cordonniers joyeux allèrent eux-mêmes répandre le bruit de leur expédition, et ils arrosaient cette bonne nouvelle de vin noir d'Issoire. Cela valut au curé une nouvelle députation des jardiniers, qui n'auraient pas pensé à leur saint sans l'entreprise des bottiers. Ils allèrent réclamer saint Fiacre, qui apparut bientôt dans un tel état de dégradation, qu'on comprenait de reste les motifs de son exil; mais il fut tellement couronné de fleurs, vêtu de feuillage, que la misère de son corps ne parut pas ouvertement.

Le lendemain, voici les charrons qui s'en viennent au presbytère demander leur saint. A cette demande le curé hésita. Quel était le saint des charrons? Il n'en savait rien. Dans ce calendrier tout local, ces saints n'avaient rien de bien canonique.

— Cherchez là-haut, mes amis, dit le curé, vous trouverez sans doute votre patron. D'ailleurs, personne n'y a touché..., il y est bien certainement.

Les charrons trouvèrent une statue qui représentait un homme d'apparences robustes; cela leur suffisait. Ils l'emportèrent en le traînant sur un essieu démonté. Après les charrons vinrent les chaudronniers; le curé les envoya immédiatement dans la salle où logeaient les saints perclus et détériorés.

Mais toutes ces réjouissances avaient travaillé les têtes des *belles* femmes d'Issoire, qui devinrent jalouses des hommes. Elles pensèrent que si leurs maris avaient des patrons, elles devaient avoir aussi des patronnes. Et les dentelières d'aller demander au curé leur sainte; puis, ce furent d'autres exigences. Chaque quartier voulut avoir son saint; ensuite chaque rue.

Le curé redevint aussi inquiet qu'à la première visite des cordonniers, car il finit par vider son garde-saints. Ce qui s'en alla de boiteux, d'éclopés, de manchots en bois, fut considérable.

Seulement, le curé se disait qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que chaque propriétaire de maison voulût avoir un saint à sa porte; inévitablement les locataires de chaque maison voudraient aussi leur part dans cette distribution de saints.

Et il n'y en avait plus, la salle qui servait d'hôpital aux saints infirmes était vide. Le curé pensa qu'il n'avait plus qu'à se barricader dans son presbytère, si de nouveaux amateurs de saints se présentaient.

Effectivement, tout rentra dans l'ordre pendant deux jours; et le sacristain put se reposer de ses nombreuses courses au clocher. Mais le dimanche, à la sortie de la messe, le curé remarqua sur la place, devant l'église, un groupe qui paraissait avoir des intentions menaçantes.

C'étaient les vignerons, nombreux dans ce pays de vignes.

— Saint Verni! s'écriaient les vignerons, nous voulons saint Verni!

Le curé frissonna; car il connaissait dans le légendaire d'Issoire le nom de saint Verni. Il se rappelait confusément avoir vu jadis, dans une chapelle, une statue de saint Verni avec les emblèmes des vignerons. Où était passé saint Verni? Le bedeau vint redoubler les inquiétudes du curé, en lui disant qu'il n'y avait pas traces de saint Verni dans les combles de l'église. Cependant les vignerons criaient toujours sur la place.

— Vous l'aurez, mes enfants, disait le curé pour gagner du temps.

— Saint Verni! tout de suite... Il nous faut saint Verni! Saint Verni doit saluer la République!

— Mes amis, on cherchera saint Verni, répétait le curé.

Mais ce futur n'était pas de nature à calmer les vignerons, qui n'admettaient pas de temporisation.

— Il y a assez longtemps qu'il est à l'ombre, notre bon saint Verni, il veut voir le soleil.

Comme la foule répétait son immense cri de Vive saint Verni, le curé pensa alors avec terreur que le patron des vignerons avait été enlevé par une autre corporation. Et il ne songea plus qu'à le retrouver. Sans communiquer ses doutes à la foule, il rentra dans l'église et laissa à son bedeau la mission de parlementer le plus longtemps possible. En chemin, une réflexion pénible se dressa dans l'esprit du curé : « Jamais, se disait-il, la corporation qui s'est emparée de saint Verni ne voudra le rendre. Cela amènera des luttes dans Issoire; Dieu sait comment la journée se terminera... »

Heureusement le curé rencontra sur la place M. Trélat, qui venait d'arriver à Issoire, et qui jouissait d'une grande considération, en sa qualité de commissaire du gouvernement provisoire. M. Trélat promit qu'il essayerait d'apaiser les vignerons et se rendit à la cathédrale. Pendant ce temps, le curé examinait, sur les places publiques, saint Crépin, saint Fiacre, les patrons des charrons, des chaudronniers, et ne retrouvait pas saint Verni.

De son côté, M. Trélat s'était mis à la tête du mouvement, afin de le diriger dans des voies plus pacifiques. Quand il arriva à l'église, une des portes du clocher était enfoncée : le bedeau était accusé de complicité avec le curé. La foule, répandue dans les galeries, appelait à tue-tête saint Verni, comme s'il eût dû répondre à ces acclamations, et M. Trélat, qui savait l'embarras du curé, dirigeait les recherches, faisait fouiller chaque coin, afin qu'on ne pût pas accuser le desservant de cacher le saint, au cas où il ne serait pas retrouvé.

Tout d'un coup, de la galerie opposée, on entend des cris d'enthousiasme, une des bandes a découvert saint Verni dans

une salle abandonnée, pleine de plâtras et de décombres. La joie du curé fut aussi grande que celle de ses paroissiens. Deux tonneaux vides furent apportés à la porte de l'église, sur lesquels on coucha le saint, et on le promena par toute la ville.

A quatre heures, la place était couverte de tables, et, sur les tables, que de bouteilles, de litres, de brocs, de pintes! M. Trélat fut le président de cette fête bachique, à laquelle assistaient tous les vignerons, vigneronnes et les petits des vignerons. On but à la santé de saint Verni. On parlait à saint Verni; on plaignait ce pauvre saint Verni de son emprisonnement; on lui passait le verre.

Saint Verni, calme et silencieux, restait impassible. M. Trélat était obligé de vider les verres auxquels le saint ne touchait pas.

— C'est votre frère, disaient mille voix. Vivent saint Verni et M. Trélat! — Ils ont été tous les deux enfermés dans les cachots sous la monarchie, s'écriait un orateur auvergnat.

— Vive la République! qui nous rend M. Trélat et saint Verni.

— Il faut boire, bon saint Verni; il a le gosier sec, il y a bel âge qu'il n'a pas bu.

Et toujours les pintes revenaient à M. Trélat, qui calculait avec terreur les quantités de vin noir que le saint lui faisait avaler par procuration. Ce ne fut que plus tard que M. Trélat eut l'idée de faire défoncer un tonneau. Pour échapper au danger qui menaçait sa raison, il fit un discours et plongea saint Verni dans le vin.

Au sortir de ce baptême, les vignerons acclamèrent leur patron. Seulement, quand il fut repeint à neuf, doré et argenté, le curé le baptisa plus catholiquement; et aujourd'hui saint Verni reçoit dans sa chapelle les hommages des vignerons.

XX

LA REINE DES CAROTTES.

A cette époque, j'étais vivement préoccupé des doctrines de M. Gleizès, inventeur de *Thalysie*, livre qui prêche exclusivement le régime des herbes. Ma rencontre avec Jupille, son apôtre (voir les *Excentriques*), me donna l'idée de la *Reine des Carottes*, qui se montra en Auvergne dans un si beau jour, que je jetai immédiatement sur le papier une espèce de plan, ainsi que quelques tableaux; mais, un voyage subit ayant coupé mes idées, et ne trouvant pas de dénoûment, je confiai la pièce à un jeune auteur; c'est la seule de mes pantomimes qui ait été faite en collaboration. Il y aurait beaucoup à dire sur la collaboration dramatique, qui ne peut jamais amener que des résultats déplorables. Il m'est bien prouvé maintenant que, deux intelligences inégales traînant le même boulet, la plus forte sera vaincue par la plus faible, l'esprit commun grimpera sur l'esprit distingué, l'homme à idées deviendra l'humble serviteur du faiseur.

Devant un dialogue commun, trivial, apporté par le collaborateur, l'inventeur est effrayé et n'ose dire son sentiment : l'affirmation est toujours blessante et ne se prouve pas. Le créateur, honteux de s'être laissé prendre à une collaboration, baisse la tête, gémit en silence, et jure de ne plus faire de pièces à deux.

Je me consolai en rédigeant le livret :

LA REINE DES CAROTTES,

GRANDE PANTOMIME EN DOUZE TABLEAUX,

Représentée pour la première fois à Paris, le 23 septembre 1848, au théâtre des Funambules.

PERSONNAGES :

Pierrot	MM. Dubureau.
Cassandre	Aleaume.
Le Juge	Antoine.
Polichinelle	Derudder.
Carottidor	Philippe.
Colombine	Mes Béatrix.
La Sorcière	Lefebvre.
La Reine des Carottes	Carolina (la Laponne).

PREMIER TABLEAU

AMOUR ET LÉGUMES

Pierrot était jardinier, mais de ces jardiniers comme on en voit rarement dans sa profession. Tous les matins il allait arroser ses légumes, faisait la toilette des plates-bandes, enlevait soigneusement chaque petite pierre qui s'était introduite dans la terre.

Il faisait surtout une guerre acharnée aux insectes, aux taupes; mais quand il fallait arracher de terre les légumes, Pierrot en pâlissait ou s'y reprenait à trois fois.

Les longues racines sortant de terre lui semblaient aussi tristes à voir qu'un homme écrasé par une voiture et dont les intestins se répandent.

Il semblait aussi à Pierrot que chaque fois qu'il passait près de son potager des voix mystérieuses se faisaient entendre : c'étaient comme des cris de joie et de fête lorsqu'il donnait avec son arrosoir un baptême aux légumes.

Cette grande passion troublait la tête de Pierrot, qui oubliait Colombine; il la laissait exposée aux assiduités de Polichinelle, un

gai compère, qui, profitant de la passion de Cassandre pour la bouteille, avait abusé de ce moyen pour entrer dans ses bonnes grâces.

Heureusement Colombine avait assez de sens pour démêler que Polichinelle n'était pas un époux convenable; mais la pauvre fille eût voulu que Pierrot ne dépensât pas toutes ses provisions d'amour auprès des légumes.

Effectivement, celui-ci entrait la tête pleine de chimères, ne voyait personne, était maladroit, cassait la tête de ses voisins avec ses instruments de travail.

— Ne ferais-tu pas mieux, rêve-creux, lui dit un jour Cassandre, de préparer le repas du soir?

Mais la journée avait été chaude; le soleil semblait prendre pour point de mire le corps du jardinier.

Au lieu de préparer le repas, il fit sa sieste. Pendant son sommeil, Pierrot aperçut la reine des Carottes, entourée de sa cour; la reine semblait mécontente.

Elle se plaignit vivement à Pierrot que déjà maintes et maintes fois elle lui avait ordonné de respecter ses sujets les carottes, et que, sans s'inquiéter de ses défenses, tous les jours il les massacrait, les faisait bouillir dans la marmite, leur découpait les membres pour en faire des juliennes.

— Tremble! s'écria la reine des Carottes, si tu continues ce métier d'assassin!

DEUXIÈME TABLEAU

LES CAROTTES SE RÉVOLTENT CONTRE PIERROT

Après un tel cauchemar, Pierrot n'eût pas mieux demandé que de dormir tranquillement quelques heures; mais Cassandre arriva avec sa fille pour prendre son repas.

Rien n'était préparé. Pierrot dormait. On comprend la colère de Cassandre, qui, ne soupçonnant pas le rêve de son futur gendre, le traita de paresseux et de fainéant.

— Allons, dit-il, prends vite ces légumes et épluche-les!

Pierrot ne savait comment se tirer d'un tel pas. D'un côté, il

craignait de blesser la reine des Carottes en continuant à martyriser ses sujets; de l'autre, il n'osait aller contre les ordres de Cassandre.

Alors il essaya d'expliquer son rêve.

— Folles visions que tout cela! dit le bonhomme Cassandre, qui ne s'inquiéta jamais des mystères de la nature.

Pierrot essaya de biaiser, en prétendant qu'il serat plus sage d'aller vendre les légumes au marché, et qu'ils rapporteraient beaucoup plus d'argent que de santé au corps.

— Ça se vend si bon marché! dit Colombine.

Au risque de se fâcher avec sa future, Pierrot, essayant toujours de détourner le sort qui le menaçait, s'écria que les légumes avaient une grosse valeur, et que les fermières seulement mettaient à profit la baisse exagérée des légumes, en s'achetant, avec ce qu'elles détournaient de la vente, des robes, des bijoux, des colifichets.

Cassandre entra en fureur contre ces sophismes, mis en avant par Pierrot pour masquer un refus d'éplucher les légumes. Colombine bouda et se retira dans un coin.

L'amour triompha.

— Tant pis! s'écria Pierrot, je vais faire la soupe.

Il se mit un tablier autour du corps, apporta une marmite, alluma le feu et débuta par laver les légumes.

Les oignons, remplis d'esprits malfaisants, lui tirèrent les larmes des yeux; le chou se laissa faire; car son ventre l'empêchait de protester.

Au moment où Pierrot ratissait la première carotte, il entendit un faible gémissement; tout d'abord il ne s'inquiéta pas. Ce ne fut qu'à un second cri qu'il pensa à un chat enfermé dans une armoire

Mais comme il continuait à éplucher les carottes, il finit par comprendre qu'il tenait ces gémissements dans sa main.

Pierrot fut effrayé autant qu'un couvreur qui tombe d'un clocher; les menaces de la reine se réalisaient. Ces plaintes et ces gémissements des carottes n'étaient encore qu'une faible protestation de victimes innocentes; mais que réservait l'avenir!

Pierrot, effrayé, appela Colombine et lui expliqua que les carottes

pleuraient. Colombine se moqua de lui ; et, pour prouver à son futur qu'il était victime d'une hallucination, elle éplucha une carotte.

Les gémissements continuèrent.

Justement entraient Cassandre et Polichinelle, qui s'enquirent de l'émotion de Colombine ; tous deux refusèrent de croire à ce phénomène.

— Essaye plutôt toi-même, dit Pierrot à Polichinelle.

Pendant ce temps-là, Cassandre avait pris une carotte et la ratissait avec une telle ardeur, que les cris et les pleurs redoublèrent.

Bien prit à Polichinelle de n'avoir pas victimé les carottes ; la désolation était dans la maison de Cassandre : lui-même, ce bourgeois si prudent, qui le matin se moquait des chimères de Pierrot, n'était-il pas forcé de convenir de l'étrange réalité qui se manifestait par des gémissements ?

Pierrot courut querir le juge de paix du quartier, et lui expliqua l'affaire en quatre mots. L'homme de loi montra une telle incrédulité, que Pierrot le pria de venir à la maison s'assurer du fait par ses propres yeux.

Le juge de paix prit une carotte et lui coupa brutalement le corps en deux ; jamais on n'entendit des plaintes plus touchantes.

Le Code est tout pour certains magistrats ; celui-ci fouilla dans sa poche, en tira un petit livre aux tranches multicolores, et condamna les carottes à se laisser couper dorénavant sans souffler mot. Jugement inique ! On peut condamner quelqu'un à mort, mais jamais on ne lui a retiré l'usage de la parole dans ses derniers moments.

Rassuré par la présence du magistrat, Pierrot fit la sourde oreille aux cris des carottes, les coupa en deux, en quatre, en six, et les jeta dans la marmite ; mais ces tronçons, comme la queue du serpent, se mirent à sauter de dehors la marmite, à courir par la chambre et à chercher à se réunir.

Il fallait que force restât à la loi ; le juge ordonna qu'on s'emparât des insurgés, les fit remettre dans la marmite, et le couvercle fut fermé soigneusement.

Les éléments ont beau se déchaîner, les carottes fourniront leur suc dans le potage de Cassandre.

TROISIÈME TABLEAU

L'ENSEIGNE DU DÉBIT DE TABAC

Pierrot, poursuivi par son idée fixe, courait par la ville. Étant arrivé en face d'un marchand de tabac, il pensa qu'il chasserait peut-être le souvenir de ces étranges aventures en fumant.

Comme il allait acheter une pipe, la carotte de tôle rouge qui sert d'enseigne descendit et lui barra la porte. Pierrot commençait à vouloir briser cet obstacle ; tout à coup la carotte se développa, et la reine des Carottes, qui y était cachée, apparut.

— Malheur à toi, Pierrot ! s'écria-t-elle, je te déclare une guerre à mort.

Puis tout disparut. Colombine, Cassandre et Polichinelle passaient justement sur la place. Pierrot leur raconta ce qui venait d'arriver.

— Il est fou, dit le vieillard Cassandre, qui avait déjà oublié la scène particulière de la matinée.

Polichinelle n'était pas mécontent de flatter les idées du père de Colombine. La répulsion de Cassandre pour Pierrot servait ses désirs de mariage.

Quant à Colombine, elle pria Pierrot de lui faire cadeau d'un bouquet; il y avait sur la place des marchands de légumes et des marchandes de fleurs. Pierrot acheta une botte d'oignons, et l'offrit galamment à sa prétendue; celle-ci fut mécontente de cette mauvaise plaisanterie.

Mais Pierrot y mettait de l'insistance ; il voulait à toute forces que Colombine attachât la botte d'oignons à son cœur : au fond, il était persuadé qu'il offrait le plus joli bouquet du monde.

Polichinelle saisit cette occasion pour déployer sa galanterie ; il acheta un charmant bouquet, et l'offrit à la fille de Cassandre. Ce fut alors seulement que Pierrot s'aperçut de sa méprise, et il fit retomber toute son indignation sur l'innocente marchande de légumes, qui ne s'expliquait pas les grossièretés dont l'accablait Pierrot. La reine des Carottes avait déserté l'enseigne du débit de

tabac ; elle sortit tout à coup de la hotte de la fruitière et s'écria :

— Guerre à mort à Pierrot !

Pierrot s'élança comme un frénétique sur la hotte ; mais Cassandre le retint et pria Polichinelle d'aller chercher le juge de paix. Aux yeux de Cassandre, Pierrot était fou à lier. Pierrot traita indignement la magistrature, et distribua à tort et à travers tant de coups qu'il mit tout le monde en fuite.

QUATRIÈME TABLEAU

LES CAROTTES ENCHANTÉES

Polichinelle avait reçu la majeure partie de la correction ; il courut à telles jambes, qu'il arriva dans le petit bois qui se trouve hors de la ville.

Accablé de lassitude, il tomba sur le gazon. Aussitôt la reine des Carottes lui apparut ; elle avait le visage plein de douceur.

— Tu as respecté mes sujets, lui dit-elle ; je veux t'en récompenser. Prends ces carottes enchantées (*en même temps elle lui donnait une petite boîte*) ; chaque fois que tu te trouveras dans l'embarras, tire une carotte, et tes désirs seront satisfaits.

La joie de Polichinelle était sans bornes ; mais il ne savait comment exercer en ce moment sa puissance.

Le juge de paix arriva dans la forêt, suivi des gardes ; il était à la recherche de Pierrot, qu'on jugeait dangereux pour la société, et contre lequel un mandat d'amener avait été lancé.

Polichinelle, pour essayer son pouvoir, tira une carotte ; au même instant juge et soldats furent enveloppés d'un filet qui les retint prisonniers. Peu de temps après Pierrot apparut, poursuivant Cassandre à coups de bâton ; il essayait de lui prouver, en faisant entrer ses raisonnements par les épaules, qu'il n'était pas fou.

Enfin, l'un fatigué de donner des coups, l'autre d'en recevoir, ils se reposèrent ; Polichinelle, toujours pour éprouver sa puissance, tira une carotte, dont le résultat fut que des chaînes mystérieuses attachèrent au même rocher le battant et le battu ; pour augmenter les supplices de Pierrot, un repas tantalesque sortit

de terre presque aux pieds de Cassandre; et tous les deux, en essayant de se baisser vers ce divin festin, augmentaient leurs souffrances.

Polichinelle se retira, certain d'un bonheur perpétuel, à l'aide de ses carottes.

Le juge, les sergents, Pierrot et Cassandre, seraient morts de faim dans ce bois, si Colombine, attirée par le hasard, ne fût venue les délivrer et briser leurs liens.

A peine délivré, Pierrot, ne pensant qu'à sa gueule, sauta sur le pâté; mais il ne lui resta entre les mains qu'une simple botte de carottes. O colère! D'abord il hésita, les flaira, puis finit par les dévorer. Hélas! ces légumes qu'il avait tant chéris devaient dorénavant tourner contre lui; ce furent des souffrances sans pareilles. Pierrot eût avalé un boisseau de crapauds qu'il n'aurait pas ressenti d'aussi grandes misères.

— La vengeance a sonné, dit Cassandre. Polichinelle s'est livré contre nous à d'odieuses machinations. Jurons tous de ne jamais lui pardonner.

Le juge de paix et Pierrot accueillirent favorablement ces paroles; alors eut lieu dans le bois un de ces serments solennels, trilogiques, tels qu on en a vu dans l'histoire, à des époques d'asservissement populaire.

CINQUIÈME TABLEAU

PIERROT CROQUE-MORT

Polichinelle s'était empli de boisson. Rien ne lui coûtait pour tirer une carotte, et un marchand de vins avait été sa victime.

Il rentra chez lui en se disant que les maisons dansaient la gigue, ce qui est un raisonnement commun à tout les ivrognes; mais au lieu de dormir dans son lit, il dormit sur une borne, la trouvant plus douce qu'un édredon.

Pierrot aperçut son rival et profita de son ivresse pour lui faire entrer de force dans la bouche un énorme navet; il espérait ainsi

l'étouffer. Heureusement que Polichinelle eut encore assez de vent dans les poumons pour cracher ce légume; certain que son ennemi ne s'en tiendrait pas là, il se blottit dans le coin d'une porte. Le danger l'avait dégrisé.

Pierrot, plein de confiance, revenait pour s'assurer si son crime avait réussi; mais, surpris à l'improviste, il tomba sous le bâton de son rival, trouva encore un restant de force et prit la fuite.

C'était malheureusement l'heure du rendez-vous; Colombine, qui venait rejoindre son ami Pierrot, tomba entre les mains de Polichinelle, qui saisit fortement la jeune fille et l'enferma de force dans sa maison. On ne sait à quels actes se serait porté Polichinelle sur l'innocente Colombine, si le juge et Cassandre n'étaient venus à son secours.

Tous deux essayèrent d'abord d'escalader le balcon de Polichinelle; mais leur âge s'y opposait; d'ailleurs Polichinelle était armé et tombait à grands coups de canne sur les assaillants, sans courir le moindre danger. Pierrot arriva à leur aide, et ne trouva de meilleur moyen que de jeter le juge de paix à la tête de Polichinelle.

Colombine fut délivrée; mais le magistrat étendu par terre n'avait plus de souffle : la garde, qui avait entendu le tapage, voulut arrêter Pierrot comme coupable du meurtre d'un magistrat.

Pendant qu'on criait, qu'on s'expliquait, Pierrot jeta le cadavre dans une cave.

— Eh! dit-il, monsieur le juge de paix n'est point si mort que vous le disiez; le voyez-vous courir?

Les gardes regardèrent inutilement dans les ruelles que désignait Pierrot et se retirèrent, le corps du délit étant disparu. Alors Pierrot prit la main de sa fiancée et se montra pour la première fois galant; il avait couru tant de dangers qu'il se croyait à l'abri maintenant de tous déboires.

Mais Polichinelle se tenait à l'écart et usait de son magnifique pouvoir. Au moment où Pierrot baisait la main de sa fiancée, celle-ci frémit et se trouva mal. Elle avait devant elle un sombre croque-mort.

Cassandre lui-même ne reconnaissait plus son gendre sous les funestes emblèmes qui le couvraient. Seul Pierrot, ne se doutait pas de sa physionomie d'enterreur patenté.

— Allons, dit-il, tous ces gens sont fous, je vais vivre solitaire !
— Et moi ! s'écria tout à coup le cadavre du magistrat, qui sortit de la cave.

SIXIÈME TABLEAU

MADAME LA SORCIÈRE

Pierrot avait connu dans son enfance une sorcière; mais, quoiqu'elle lui témoignât de l'intérêt, il ne pouvait se résoudre à la fréquenter, à cause de son mobilier bizarre.

Cependant, se trouvant dans une suprême affliction, il alla au carrefour de la forêt, fit les conjurations connues et arriva dans le sombre cabinet de la sorcière.

A son entrée, les yeux des chats noirs lancèrent de rouges flammes; le serviteur fidèle descendit dans les entrailles de la terre où se trouve le grand livre sur lequel sont inscrites toutes les bonnes et mauvaises actions des mortels.

Le résultat de la cabale fut que Pierrot avait tout à craindre de la reine des Carottes; cependant il se débarrasserait de ses sortiléges en lui arrachant un cheveu.

Pierrot remonta fort triste sur son manche à balai, en pensant à la difficulté de l'entreprise.

SEPTIÈME TABLEAU

OU L'ON TIRE BEAUCOUP DE CAROTTES

Les absents ont tort. Pendant le voyage de Pierrot chez la sorcière, Polichinelle s'était insinué de nouveau dans les bonnes grâces de Cassandre. La noce était conclue; les cloches carillonnaient à toute volée lorsque Pierrot revint.

Jamais on ne vit homme mieux habillé que Polichinelle. Il avait tiré une carotte au tailleur, une autre au chapelier, une au giletier, une au chemisier.

Et tous ces braves fournisseurs s'étaient laissés prendre à ce vieux moyen.

Aussi Pierrot fut fort étonné de retrouver Polichinelle sous ce brillant costume ; et le soupçon entra dans son cœur.

— Pourquoi ce bouquet? se dit Pierrot. Pourquoi cette écharpe? Pourquoi cet énorme plumet? Jamais Polichinelle ne fut si coquet : il y a quelque chose de louche.

Polichinelle jura en tremblant à son rival que l'amour des beaux effets s'était tout à coup emparé de lui. Et il s'enfuit, ne désirant pas continuer plus longtemps la conversation.

La reine des Carottes ne jugea pas à propos de continuer les mensonges de son protégé ; elle sortit d'un arbre et annonça crûment à Pierrot le mariage de Colombine et de Polichinelle.

Pierrot se mit sottement à pleurer. Ame faible!

Colombine n'acceptait pas avec plaisir l'union voulue par Cassandre ; de loin elle reconnut Pierrot. Elle accourut. Quelle joie! Depuis longtemps les deux amants ne s'étaient rencontrés.

— Je veux tuer Polichinelle, dit Pierrot. Il faut qu'il se batte avec moi.

A peine avait-il prononcé ces mots, que le pauvre amoureux sent un changement dans sa personne, dans son costume. Polichinelle a changé son rival en salsifis.

HUITIÈME TABLEAU

GUERRE ENTRE LÉGUMES

Pierrot profita de sa nouvelle position pour semer le trouble chez les salsifis ; il proposa à ce peuple de faire la guerre aux carottes mais après une bataille qui laissa bon nombre de courageux combattants sur le champ de bataille, les salsifis furent vaincus, et Pierrot tomba au pouvoir de la reine des Carottes.

Celle-ci se montra sans pitié.

— Qu'on le ratisse! s'écria-t-elle cruellement.

Et Pierrot fut ratissé et forcé de se précipiter dans la mer pour échapper à ses barbares ennemis.

NEUVIÈME TABLEAU

UNE VICTIME DES CAROTTES

Colombine, rusée comme toutes les jeunes filles, feignit de consentir à se marier avec Polichinelle. Elle espérait ainsi arriver à connaître ses secrets, car elle se doutait bien que le surnaturel se mêlait à la conduite de son futur époux.

Polichinelle avoua niaisement son pouvoir; à force de soins, Colombine s'empara de son talisman, et aussitôt elle en profita pour faire sortir Pierrot d'une botte de salsifis.

La sorcière avait fini par s'intéresser aux deux amants.

— La reine des Carottes est femme, dit-elle; fais-lui la cour, elle te croira. Alors peut-être parviendras-tu plus aisément à réussir.

DIXIÈME TABLEAU

LE ROYAUME DES FRUITS

La reine des Carottes avait pour amie la reine des Fruits; de temps en temps elle allait passer quelque temps dans l'empire voisin.

La sorcière, au moyen de son immense pouvoir, transporta Colombine dans la cour des Fruits, ce qui devait amener une scène de jalousie probable.

Effectivement, Pierrot, sans reconnaître Colombine sous les traits de la pomme, allait la cueillir, lorsqu'il fut arrêté par une voix :

— Tu te perds. La reine des Carottes est jalouse.

ONZIÈME TABLEAU

LA PREMIÈRE NUIT DES NOCES, OU LE CHEVEU DE LA MARIÉE

Malgré les pleurs de Colombine, Pierrot suivit la reine des Carottes dans son boudoir.

La reine montra des trésors de coquetterie et d'agaceries. Pierrot semblait être amoureux sincère; il aurait volontiers passé sa main dans les cheveux de la reine.

Mais elle ne le souffrit pas. Seulement elle voulut présider à la toilette de nuit de Pierrot.

Le lit nuptial attend. Il est bassiné.

Les rideaux sont tirés... Mais quels cris sauvages se font entendre?

Pierrot tout ému apparaît en tenant un long cheveu rouge. Il a détruit le charme de la perfide reine des Carottes.

DOUZIÈME TABLEAU

ILS SERONT HEUREUX ET AURONT BEAUCOUP D'ENFANTS

Pierrot vole vers Colombine; il dit les combats auxquels il a été exposé.

La reine des Carottes apparaît pâle, défaite; sa couronne tombe; elle est bonne tout au plus à jeter dans la marmite.

Pierrot épouse Colombine.

XXI

LES TROIS FILLES A CASSANDRE.

PANTOMIME BOURGEOISE.

Après des infortunes inouïes, les *Trois Filles à Cassandre* furent enfin jouées.

Trois Cassandre avaient successivement étudié la pièce et étaient tombés malades. Le Pierrot s'était foulé un pied, la Colombine avait attrapé un demi-choléra, le régisseur avait eu trois attaques d'apoplexie. Jamais on ne vit autant de malheurs fondre sur une pantomime bourgeoise.

Il n'y avait que Debureau qui fût resté valide pour soigner les trois Cassandre, mademoiselle Colombine et Polichinelle. Enfin la maladie, cette terrible censure qui arrêtait la pièce, s'enfuit des coulisses des Funambules. Debureau, la Colombine allaient jouer cette nouvelle pantomime avec d'autant plus de verve et d'esprit que depuis longtemps ils n'avaient eu à créer de rôles importants.

C'est à partir de ce moment que je compris dans quelle voie je m'engageais. Une œuvre dramatique écrite par un auteur dans son cabinet ne représente pas le dixième des travaux d'Hercule qu'il lui reste à exécuter.

Répétitions, compliments, orgueils à caresser, demanderaient un diplomate tel que M. de Talleyrand. J'ai gardé quelques notes que j'écrivais sous l'influence de mes sensations :

« 27 février 1849. — Je sors de la première répétition des *Trois Filles à Cassandre*, j'ai un mal de tête sérieux qui s'est aggravé de ce que m'a conté Paul, le Pierrot. On a lu hier ma pantomime aux acteurs. Leur grand mépris : « *Qu'est-ce que c'est que ça ?* » ont-ils dit. Paul lui-même, je le sens, n'est pas content; l'intrigue est faible, il attend de moi une grande chose, l'œuvre suprême.

« Ah ! que je voudrais être un mois leur directeur ! Comme je les mènerais ! Ces défiances des acteurs me remplissent de tristesse et de doute. Je n'ose plus les regarder en face.

« Heureusement madame Lefèvre, une femme qui se bat à la hache comme un sapeur, a pris ma défense à la répétition. Digne femme ! Elle est mariée et femme d'un cordon-

nier. De plus, elle a accepté son rôle sans frémir ; c'est bien, et je la remercierai comme si elle m'avait sauvé la vie. Une des nouvelles inventions de cette pantomime bourgeoise a été de peindre une femme en blanc, j'entends la figure.

« Comme j'en parlais à Paul :

« — Les actrices, me dit-il, ne voudront pas.

« — Ah ! me suis-je écrié, mais sans femme blanche, il n'y a plus de pièce.

« J'ai dit à Paul Legrand que j'avais choisi madame Lefèvre.

« — Elle non plus, me dit-il.

« Au fond le Pierrot avait raison ; ce blanc est toute une cuisine : il faut enlever le rouge, se graisser la figure, se frotter les joues avec du blanc d'Espagne en poudre, revenir dans les angles, dans les cavités des yeux, avec un crayon blanc. C'est beaucoup de besogne.

« En Angleterre, les actrices qui jouent la pantomime sont pleines de dévouement ; on les couperait en quatre qu'elles enverraient au public leur plus gai sourire, mais, aux Funambules, toutes, à la moindre invention, montrent un rechignement sans pareil. »

« 4 mars 1849. — Le directeur est venu aujourd'hui à la répétition, comme on allait terminer. C'était le dernier tableau qui représente une forêt. Un cerf passait au fond, Pierrot luttait avec lui, le renversait et finissait par lui arracher son bois. De ce bois de cerf il faisait une couronne et la posait tranquillement sur la tête d'un certain capitaine, son rival heureux.

« Le directeur fronça le sourcil et demanda l'explication de tous ces gestes, car, aux répétitions, on ne se sert pas encore des accessoires.

« — Pierrot tue le cerf, lui dis-je.

« — Quel cerf? demanda-t-il.

« — Vous savez... je vous ai lu la pièce, un cerf passe au fond du théâtre.

« — Un cerf ! s'écria-t-il, je ne comprends pas votre cerf.

— Le cerf est l'image du mariage ; ne vous rappelez-vous pas que dans tous les vaudevilles on fait des cornes au-dessus de la tête du mari ?

« — Bah ! bah ! dit-il, c'est vieux, je ne veux pas de cerf. Trouvez un autre dénoûment pour demain.

« Je cherchai inutilement un nouveau dénoûment.

« — Eh bien ! me dit le directeur le lendemain, comment terminons-nous la pièce ?

« — Je ne sais, lui dis-je, ce que vous avez contre le cerf.

« — Encore le cerf ! dit-il.

« Et il appela son chef d'accessoires.

« — Quels animaux avez-vous en magasin ? dit-il.

« — Monsieur, nous avons un lézard.

« — Il y a un lézard, me dit le directeur.

« — Comment, un lézard ! m'écriai-je.

« — Un grand lézard, reprit le chef des accessoires.

« — Mais un lézard n'a pas de cornes, dis-je. Puisque Pierrot met sur la tête du capitaine, qui se marie, un bois de cerf, ce n'est pas un lézard que nous pourrons dépouiller d'un bois de cerf.

« — Nous avons aussi une peau de singe, dit le machiniste, mais elle a besoin d'être raccommodée.

« Si je ne m'étais retenu, j'aurais battu l'homme aux accessoires, qui ne s'inquiétait guère de la pièce, mais qui répondait seulement à la demande de son directeur : Quels animaux avez-vous ?

« — Vous oubliez l'ours, dit le régisseur, qui complotait également contre moi.

« — Qu'est-ce que je peux faire de votre ours ? m'écriai-je furieux.

« — Il y a longtemps qu'on ne s'est servi de l'âne, dit malicieusement le Pierrot.

« — Oui, oui, me dit le directeur enthousiasmé, je vous donne l'âne. »

Il faut avoir passé par ces tribulations de théâtre pour savoir la bile que peut amasser un auteur dramatique qui demande un cerf, et à qui on donne un âne. La mauvaise foi était ce qui m'irritait le plus ; le directeur feignait de ne pas comprendre mon idée, mais au fond il pensait qu'il était d'une sage économie de ne pas faire fabriquer un cerf. La lutte était impossible, j'acceptai l'âne. J'étais arrivé du reste à une soumission absolue, et je luttais de mon mieux en faisant des pantomimes *bourgeoises*, puisqu'on me lésinait sur les costumes, décors, etc. La lésinerie allait si loin, qu'on refusa d'acheter une rose pour le corsage d'une actrice ; la rose servait à faire comprendre la mimique d'une situation, et je dus courir, le jour de la représentation, les marchandes de fleurs artificielles.

Le régisseur ne me voyait pas d'un bon œil ; il était à la fois acteur, auteur et contrôleur du théâtre, à la porte. Je n'avais pas un rival en sa personne, j'en avais quatre.

Malgré tous ces tiraillements, la pièce fut jouée sans cerf ; j'en ai écrit une analyse fidèle.

Dans le gros village où demeure Cassandre, ce sont les mœurs les plus pures. Tout le monde travaille, et tout le monde est heureux.

Le perruquier Polichinelle, depuis qu'il est établi, rase demain pour rien, et les bons villageois rient encore aux larmes de cette bonne plaisanterie qui n'a pas de fin.

Dans ce gros village, ce sont des joies et des fêtes perpétuelles ; tout le monde y danse. Arlequin avec sa pochette, secoue toutes les jambes des filles de l'endroit.

On ne connaît qu'un fainéant, Pierrot, qui toute l'année boit,

mange et dort; cependant il est aimé pour sa douce figure et ses jolies manières.

Vers le temps où l'on rentre les seigles, le village fut mis en rumeur par le tambour public suivi de l'homme aux annonces. Il criait par toutes les ruelles :

« M. Cassandre père fait à savoir qu'il a trois filles à marier. La première est grande, brune, le poing solide, fera une excellente ménagère. La seconde est un peu plus petite, brune aussi, elle danse dans la perfection, bonne personne. La troisième, de la même taille, est faite au tour; elle est plus tranquille et s'entend à faire la soupe au lard. M. Cassandre père donne en mariage cinq cents livres à chacune de ses filles. Il invite le public à se présenter chez lui, et espère que le public sera content. »

Arlequin, Pierrot et Polichinelle qui avaient écouté le crieur public, tentèrent l'occasion. Au moins ce vieillard ne trompe pas les épouseurs et ne veut-il pas qu'on épouse la marchandise en sac.

Les trois filles à marier étaient bien parées et bien timides ce jour-là; mais à la maison elles faisaient tourner la tête à Cassandre.

L'aînée passait son temps à livrer des combats avec des sabres en bois; elle s'était pourri l'imagination de livres de chevalerie dont la funeste influence retombait sur le mobilier de la maison.

La seconde, coquette à l'excès, se mirait perpétuellement, elle usait deux miroirs par jour rien qu'en se regardant. C'étaient des mines, des poses, des valses, des danses sempiternelles.

Quant à la troisième, qu'on avait surnommée *Souillon*, elle ne bougeait pas de sa petite chaise; elle était sale à l'excès et habillée sans goût. Autant son aînée était minutieuse en toilette, autant celle-là s'en occupait peu.

Arlequin, Polichinelle et Pierrot ne furent pas très-mécontents des trois demoiselles; mais l'embarras du choix était grand, surtout pour Pierrot, qui allait de l'une à l'autre fille, ne sachant à laquelle donner sa main.

Il fut convenu qu'on tirerait au sort les épousées; le chapeau de Cassandre servit de boîte à loterie. Pierrot tomba sur la femme aux combats, Arlequin sur la coquette, et Polichinelle sur la souillon.

Ah! les belles noces qui se firent en même temps; les filles de Cassandre avaient leurs grandes parures. Il fallait voir madame Poli-

chinelle avec son joli chapeau à plumes, et Colombine toute heureuse d'être la femme d'Arlequin ; et la combattante qui trouvait peut-être son mari un peu lâche. La nuit des noces de Pierrot se passa d'une façon originale, qui vaut la peine d'être racontée. Il germa dans la tête de Pierrot une idée si étrange, qu'on en voit tout au plus de semblables dans les imaginations anglaises. Au moment d'accomplir le premier des devoirs conjugaux, Pierrot s'imagina qu'il avait mal fait de se marier. Comme il avait conscience de sa mine particulière, il se dit qu'une jeune fille aux couleurs roses devait avoir quelque crainte de se trouver auprès d'un homme à la face blanche.

Alors se déroula devant lui un avenir chargé des couleurs les plus jaunes ; et, pour en finir, il déclara à sa jeune épouse qu'il allait lui blanchir la figure ; qu'une douce union résulterait de deux visages identiques.

L'ex-demoiselle Cassandre, qui était une virago, n'entendit pas raison, elle refusa. Pierrot se fâcha ; sa femme perdit tout respect, sauta sur un manche à balai et commença par rosser hardiment le pauvre mari.

Mauvaise nuit de noces que celle-là ! Pierrot, qui n'était encore que battu, joua l'homme content ; mais, comme il était d'un naturel plein de ruse, il attendit. La femme, fatiguée du combat, s'endormit ; Pierrot profita de son sommeil pour la teindre complétement en blanc des pieds à la tête. Et il employa pour cette besogne des moyens que la chimie admet, mais que la morale réprouve.

Le lendemain madame Pierrot se réveilla aussi blanche que la neige d'hiver ; il fallut bien se résigner, mais ce fut une haine à mort entre les deux époux.

Pour se dsitraire Pierrot alla rendre visite à Colombine, qui faisait meilleur ménage avec Arlequin ; seulement ce dernier était fort jaloux. Il tomba au milieu d'un grand dîner auquel assistaient Cassandre, Polichinelle et sa femme.

Il fut question, pour rendre la gaieté plus complète, de tirer le gâteau des rois ; par malheur la fève tomba à Pierrot, qui, devenu sordide tout à coup, cacha la fève dans sa manche.

Cependant la société, inquiète de la disparition de la fève et ne voulant pas voir la royauté disparaître tout d'un coup, se fouille. On interroge les bouches de chacun. Pierrot craignit de voir sa faute

démontrée et s'essaya à avaler la fève. Napoléon avait raison de dire que « tout se paye ; » la fève resta dans le gosier de Pierrot.

On court chercher le médecin, qui ordonne des boissons émollientes et désagréables. La fève ne passe pas ; il faut que la chirurgie vienne en secours au pauvre Pierrot. On choisit dans les trousses les instruments de Charrière les mieux trempés et l'on retire la fève de la gorge de Pierrot.

Pour le punir de sa traîtrise, on le couronne d'une façon ridicule ; madame Pierrot entre et, toute irritée, frappe son mari-roi et lui fait boire une détestable drogue, tandis que tous crient... : Le roi boit !

Le lendemain, Pierrot, oubliant ce que ses amis lui avaient fait, courut faire sa cour à madame Polichinelle. Le mariage avait achalandé la boutique du barbier, qui était obligé non-seulement de prendre deux garçons pour le rasoir du village, mais encore qui employait sa femme à savonner le menton des gens.

Pierrot regarda longtemps les singuliers personnages qui se faisaient friser à des prix modiques ; et, les pratiques parties, il considéra ces têtes en bois qui servent de formes aux perruques et aux tours.

L'une de ces têtes était grosse et courte, avec une perruque rousse et des favoris de cette même désagréable couleur.

L'autre tête en bois, plus fluette et plus svelte, portait des anglaises destinées à réparer chez la femme l'irréparable outrage des années.

Par une vision singulière, Pierrot crut voir remuer la tête en bois à perruque ; elle faisait une déclaration d'amour à la tête à tours. Bientôt ces deux têtes se rapprochèrent l'une de l'autre, entamèrent une douce conversation et dansèrent une chaconne pleine de volupté.

Pierrot, effrayé, essaya de les arrêter ; mais quand il voulait toucher à la tête de l'homme, elle se rapetissait jusqu'au plancher ; une autre bizarrerie faisait que la tête de la femme se grandissait jusqu'au plafond.

Le rigaudon de ces deux êtres fut si long et si fatigant, qu'ils tombèrent évanouis sur le carreau.

A ce bruit accourut madame Polichinelle, qui trouva Pierrot

dans une émotion sans pareille; ces phénomènes, dont il est trace dans Jérôme Cardan, lui semblaient inexplicables.

Pierrot oublia bien vite ses terreurs en présence de l'aimable femme Polichinelle; il lui déclara son amour, lorsqu'on entendit au loin la chanson reconnaissable du mari.

— S'il vous trouve ici, vous êtes perdu, dit la jolie Polichinelle.

Et il n'y avait pas moyen de se sauver.

— Ah! s'écria Pierrot, donnez-moi vite cette grande barbe qui est à l'étalage, votre homme ne me reconnaîtra pas.

En un clin d'œil le déguisement fut opéré, M. Polichinelle entra et ne reconnut pas Pierrot; mais, voyant Pierrot avec la barbe qui en remontrait à celle du Juif-Errant, il pensa que c'était une pratique, et il le fit asseoir.

Pour une barbe pareille, il fallait un de ces rasoirs cyclopéens qui puissent lutter avec l'épée de Charlemagne. Pierrot s'était assis, tremblant de se voir dans les mains armées d'un mari jaloux. Effectivement, quand le barbier eut coupé, non sans peine, la moitié de cette barbe immense, Pierrot fut reconnu. Le mari n'était pas cruel; mais il prit plaisir à redoubler les angoisses du galant; il lui grattait fort le cou avec le dos du rasoir, semblait vouloir lui couper le nez ou un morceau de l'oreille. — Enfin Pierrot sortit non sans peine de tous ces désastres, et, persuadé que son mariage était l'unique cause de ses malheurs, il alla trouver le juge et lui demanda s'il était permis de vendre sa femme légitime. Le juge répondit que la législation particulière à leur village ne disait rien sur ce sujet, qu'alors on pouvait passer à la vente.

Pierrot mena donc sa femme au marché, suivant l'usage d'Angleterre, et la fit crier par le crieur public; mais il avait compté sans la pitié publique. Polichinelle, homme de mauvaises mœurs, fut houspillé par la foule, pour avoir mis une simple enchère. A la fin Pierrot fut en butte aux mauvais traitements de madame Polichinelle, de Colombine, de Cassandre, qui se révoltèrent d'un si mauvais procédé.

Tous tombèrent sur lui, et madame Pierrot elle-même lui livra un dernier combat dont il finit par se tirer en prenant la fuite.

Pierrot se retrouva dans les bois, tout meurtri et couché sous un grand chêne. Il se livrait à de fâcheuses conjectures sur sa triste

position maritale, lorsqu'une vieille sorcière, qui garde les cochons et que tout le pays connaît, lui tint le langage suivant, qui lui sortait de la bouche en forme de beaux vers, suivant son habitude :

Le mariage n'est pas ton lot,
Mon blanc Pierrot.
Tu n'es pas fait pour les soins du ménage,
Toujours t'en empêchera ton image.
Reste célibataire sans fiel :
Le célibataire habite le ciel (1).

Pierrot profita de cet enseignement, fit un cadeau à sa femme pour l'indemniser de ce qu'il lui avait fait souffrir pendant la première nuit des noces et partit en voyage.

Et tout finit par des danses et des chansons.

XXII

DE LA MUSIQUE.

Elle joue un rôle important dans la pantomime, sans qu'elle la maîtrise comme dans l'école classique. Ainsi, jadis, les acteurs jouaient la pantomime *à la note*.

Ce genre de spectacle n'était autre que la danse vue sérieusement et didactiquement. Chaque scène finissait invariablement par une mélodie dans le goût de la *marche des Tartares*.

L'acteur n'avait plus d'inspiration, son pas était compté et réglé comme un menuet.

(1) Célibataire, *cœlum habitare*, disent les étymologistes.

Mais aussi quelles pantomimes étaient ce là ! Toujours des empereurs, des victimes dans des tours, des tyrans farouches, enfin ce qu'on a appelé, avec plus de raison, *mimodrame.*

Debureau père donna à cette pantomime le même coup de pied que Frédérick au mélodrame, quand celui-ci créa le Robert-Macaire de l'*Auberges des Adrets*, mélodrame sanglant qui se transforma en plaisanterie énorme.

Après avoir obéi quelque temps à l'assujettissement de la pantomime à la note, Debureau père la tua avec une joie sans exemple. Il donna un coup de pied au cul de la princesse pour l'envoyer plus vite à son donjon, et distribuer des montagnes de soufflets au tyran farouche.

C'est dans une pantomime sérieuse que Debureau père, poursuivi par un ours (rôle sérieux), s'avisa de retourner brusquement la tête de l'ours. Le malheureux figurant, privé de la vue, se traîna sur la scène et vint tomber sur la rampe. Ses pattes imploraient grâce et cherchaient vainement un point d'appui.

Du jour de ce lazzi, la pantomime-Ponsard fut balayée. Le public avait ri de l'ours. Debureau père, encouragé dans cette veine, joua les tours les plus féroces aux *satellites* soldés par un empereur cruel.

De temps en temps, l'ancienne école dresse la tête, et sert un plat de mimodrame, où les brigands, les torrents, la dame à l'hache, le vieil ermite de la chapelle, se livrent à de coupables forfaits ou à des vertus méritoires. Mais la chose est morte, bien morte ! Et il faut que Pierrot se montre dans un rôle muet pour que la représentation puisse aboutir.

J'ai déjà donné mon sentiment sur la musique des Funambules, je ne saurais trop écrire sur ce sujet important. L'orchestre, tout mal composé qu'il soit, m'a jeté souvent dans des extases que ne me donnerait pas l'orchestre du Conservatoire.

Trois violons, un alto, une clarinette, un cor et une contrebasse, se mettent, sans le savoir, à jouer du Mozart, du Glück, petits morceaux qu'on coupe dans de vieux cahiers. C'est le cornet à piston qu'il faudrait supprimer et remplacer par un hautbois, une flûte et un violoncelle. Pas d'instruments en cuivre ! cela est bon pour accompagner des chanteurs ; mais aux mimes, il faut une musique douce, tantôt vive et tantôt mélancolique, qui ne trouble pas ce monde si plein de calme.

Il est important qu'on n'aille pas chercher d'autres compositeurs que ceux du dix-huitième siècle et qu'on s'arrête à Grétry. L'instrumentation de ce compositeur est simple et naïve.

Mais le chef d'orchestre, s'il a l'amour du furetage, a toute une mine dans la musique allemande, italienne des siècles passés.

Un jour, j'ai vu un assez mauvais ballet avec de la mauvaise musique. Seulement, mademoiselle Auriol dansait, et il y eut une phrase de musique.

La situation était des plus banales. Un paysan déclarait son amour à mademoiselle Auriol ; elle l'écoutait, elle lui donnait son bouquet ; ils frémissaient tous deux d'amour ; la femme se tordait, ses yeux lançaient des flammes.

— PAN ! fit la grosse caisse solo.

Les deux cœurs étaient fondus en un, les deux corps s'étaient fondus ensemble, les deux bouches s'étaient jointes avec rage. Une explosion avait troublé ces deux beaux corps, riches d'amour et de jeunesse.

Cette simple note de grosse caisse est un trait de génie. Il est de M. Pilati, médiocre musicien ; mais je gage qu'il a été une fois *amoureux*.

La note de grosse caisse le prouve.

C'est une femme comme la demoiselle Auriol qu'il fau-

drait pour jouer les Colombine. Comme je m'enthousiasmais fort pour elle devant un maître de ballet :

« Elle n'est que *saltimbanque*, me dit-il. »

Oui, saltimbanque, je le veux bien, mais saltimbanque comme Diderot. C'est-à-dire que, toutes les fois qu'un grand artiste, poëte, peintre, comédien, musicien ou danseuse, veut bien se livrer au public, montrer son feu, jeter son âme en dehors, il est saltimbanque.

Ce maître de ballet était né maître d'écriture.

Et voilà pourquoi je l'ai aimée, ma Colombine! et voilà pourquoi je l'aime encore et je l'aimerai toujours! Pauvre fille! — Elle s'appelait... Je l'ai vue, la première fois, avec des bas couleur feu, un peu déteints ; son corsage de velours noir de coton blémissait; mais sa jupe était blanche comme es dents. Elle dansait avec une joie d'enfant, et elle était d'une hardiesse, d'un sans gène pour envoyer un coup de pied dans la mâchoire de Polichinelle! Après les danseuses espagnoles, je n'en ai pas connu qui cherchât autant à plaire au public. Jamais d'ennui, toujours aimable.

Elle arrêtait ses grands yeux noirs noyés de bonheur sur le parterre; et, une chose extraordinaire, faisait croire qu'elle louchait. Mais que de beauté dans cette loucherie qui n'existait pas! C'est un bonheur que d'écrire pour de pareilles filles. On peut essayer tout avec elles; elles ont l'intelligence vive comme les jambes et fine comme un cheveu.

Pensez que j'ai écrit cinq pantomimes pour des femmes maigres qu'on disait jolies ; je m'en soucie bien de ces beautés niaises! Elles ne veulent pas travailler. Elles ne savent rien faire; elles dansent comme si le plancher du théâtre était rembourré d'aiguilles. Pour celles-là, la direction a dépensé les yeux de la tête, en costumes : rien n'est trop beau, rien n'est trop riche.

Mademoiselle Béatrix, la précédente Colombine, ne décla-

ra-t-elle pas qu'elle ne jouerait pas parce que le Pierrot se trouvait changé en croque-mort ? Elle fondait en larmes à la répétition ; elle ne voulait pas qu'Arlequin la serrât dans ses bras, et que Pierrot l'embrassât sur la joue !

Vraiment elle serait sortie du couvent des Oiseaux qu'elle n'eût pas été plus pudique.

Quant à mon amie, je lui aurais dit qu'un saut de carpe était nécessaire : elle se serait brisé les reins chez elle, et l'aurait fait.

—C'est écrit ! Il le faut ! aurait-elle dit.

Grande confiance de sa part dans l'auteur, quel qu'il soit. « *C'est l'auteur !* » Et elle ne peut guère se vanter de mon amabilité, de mes compliments, de gracieusetés et de bouquets. Je l'ai fait répéter huit jours sans lu dire un mot, sans presque la saluer.

XXIII

DES ACCESSOIRES.

On va voir un de mes grands bonheurs dans les *Trois Filles de Cassandre*. Mes inquiétudes au sujet du cerf se tournèrent en une immense joie. Au dernier tableau, Pierrot s'en va en voyage ; il monte sur son âne.

L'âne entre en scène. Surprise de la salle. Le bel âne ! Jamais on n'a vu d'âne pareil ; demandez à Callot ou à

Goya de vous dessiner une pareille chose, ils n'arriveront jamais à ce vieux âne.

Une peau *verte*, pelée par endroits, recouvre un figurant à longues jambes. Il serait trop fatigué de rester toute une scène, les mains à terre, il a des petites bûches au bout de ses mains. On devine vaguement cette *rallonge*. Le dos est maigre; les pattes sont beaucoup trop hautes.

La France, qui a cru au cheval *violet* de Delacroix, et qui s'en est fâchée sérieusement, devait frémir devant mon âne *vert*.

C'était comme un lézard très-haut, avec une tête inconnue, même à Geoffroy-Saint-Hilaire.

Le lendemain, à la répétition, il fallait faire des coupures; tout le monde proposait de supprimer l'âne vert, qui avait intéressé les esprits les plus chagrins.

Je tenais beaucoup à cet âne, et je n'étais pas compris : c'est là justement un de ces types d'accessoires rêvés si longtemps et qu'aucun dessinateur n'aurait trouvé en lui.

Il n'avait pas été bâti par la tradition, cet âne mystique, lézard de l'apocalypse. Non, la vieillesse, la poussière, lui avaient donné une forme et un ton particuliers auxquels l'art n'atteindra jamais.

Mon ami Schann', qui fera un jour des joujoux sculptés, et qui apportera dans cet art important une rêverie et un génie dévergondés, Schann' dit le mot vrai : « Tu ne mets pas assez d'animaux pareils dans tes pièces. »

On essaya jadis aux Funambules des animaux véritables : un chat était attaché à la troupe; il avait un joli logement dans la loge de la portière. Son emploi consistait à entrer comme entremets dans les dîners goulus de Pierrot. Plus d'une fois le chat joua admirablement la scène du pâté; le couvercle levé, le chat passait sa tête, et de ses deux grands yeux verts, pleins d'un charme cruel, il magnétisait Pierrot.

Mais le chat devint vieux et atrabilaire; il n'avait plus,

dans ses rapports avec les comédiens, cette douceur de manières, cette politesse exquise qu'on dit avoir existé au foyer du Théâtre-Français. Il ne se tint plus avec son calme si précieux dans le pâté, et ce bout de rôle, qu'il avait rendu important à force de sérieux, il le convertit en scène d'épilepsie. Il sauta de son pâté aux jambes de M. Laplace, le roi des Cassandre, grimpa au manteau d'Arlequin, et s'élança dans le paradis, où les voyous le reçurent avec des huées et des cris tels, qu'ils furent entendus au Château-d'Eau.

L'administration se mit à la poursuite du chat. Mais lui, qui jadis arrivait le premier à la répétition, désormais se sauva aussitôt que le son de la cloche lui apprit qu'on n'attendait plus que lui.

Mon chat, dans sa courte existence, eut autant de finesse sans que son génie le conduisît à des actes aussi répréhensibles.

XXIV

PORTRAIT DE SCHANN'.

. . . .

L'occasion est trop belle pour que je ne donne pas ici le portrait d'un ami qui ne m'a guère quitté depuis dix ans, et qui s'est jeté avec moi corps et âme dans la musique, dans la faïence, dans les chansons populaires, dans la peinture naïve. Joignez à cela un vif sentiment de la littérature, une ardente curiosité pour la médecine, une sensibilité toute

allemande qui ferait croire qu'il a un harmonica dans le cœur, une vive supériorité sur les femmes, des mélodies franches et mélancoliques à la fois, une grande gaieté de caractère, un certain laisser-aller dans la toilette, un nez remarquable, et vous aurez mon ami Schann' tout entier, quittant le chevalet pour le piano, et se demandant à toute heure du jour : « Suis-je peintre ou musicien ? » De l'art il n'a pris que le dessus du panier, et il a laissé les inquiétudes, les soucis, les tristesses, les amertumes, qui sont au fond. Tel est mon brave ami Schann', qui doit certainement une partie de sa gaieté à l'influence permanente des polichinelles suspendus au plafond de son père, fabricant de joujoux, rue aux Ours.

XXV

J'AIME LA COLOMBINE ET JE DIS TOUT.

— — — — — — — — — — — — — — — — — —

. . . .

— — — — — — — — — — — — — — — — — —

. . . .

— — — — — — — — — — — — — — — — — —

. . . .

— — — — — — — — — — — — — — — — — —

. . . .

— — — — — — — — — — — — — — — — — —

. . . .
— — — — — — — — — — — — — — — — — — —
. . . .
— — — — — — — — — — — — — — — — — — —
. . . .
— — — — — — — — — — — — — — — — — — —
. . . .

Le 30 mars, toutes mes souffrances de théâtre étaient épongées, j'étais léger, tout jeune, je ne me sentais pas marcher, et j'étais libre comme un ballon dans l'air.

XXVI

AMÈRE TRISTESSE !

Amère tristesse, fille de la pluie et du brouillard, amère tristesse, tu m'envoies de jaunes pensées !

Les femmes sont laides, les hommes méchants, mon habit se déchire au coude, les parapluies sont les rois de la rue.

Amère tristesse !

Si j'allais chez la mère Cadet ! mais le cabaret est morne, le vin bleu, et, sous la fenêtre, passent trempés jusqu'aux os des bandes de croque-morts en habits râpés.

Amère tristesse !

Je courrais bien voir la douce et saltimbanque Colombine, l'étrange et cruel Polichinelle : rien que leur costume me

réchauffe le cœur. Polichinelle a attrapé une entorse, et mon aimée Colombine s'est oubliée à boire quelque part dans le verre d'un autre.

Amère tristesse!

C'est dans le travail qu'on secoue toutes les mauvaises pensées; mais le lit blanc vous tend les bras. On travaillera demain. Nuit funeste et longue où le tic tac de l'horloge, trop distinct, ne peut être pris pour un rêve. Fouillis de pensées, plans enchevêtrés, laissez ma tête. Par grâce, que mon cerveau se vide un quart-d'heure!

Amère tristesse!

Le lendemain, le soleil inonde la chambre; les oiseaux chantent leurs carillons. De la fenêtre ouverte, on entend le babillage des marchands, et les fleurs du marché envoient la dîme de leurs aromes jusqu'à ma mansarde.

L'amère tristesse est envolée.

XXVII

LETTRE A COLOMBINE.

J'ai à me plaindre de toi; tu tournes à la grande actrice et tu ne sembles pas exécuter ta danse d'une façon sérieuse. Crois-tu que tu t'es cassé les jambes dans ta jeunesse avec un maître pour t'amuser par la suite, rire avec les comédiens sur le théâtre, regarder dans la salle ce qui s'y passe et faire de petites agaceries au chef d'orchestre? Si tu conti-

nues longtemps ce commerce, Colombine, il vaudrait mieux tâcher d'obtenir un bon bureau de tabac.

Il passe toute la journée une quantité de jeunes gens parmi lesquels on rencontre facilement trois ou quatre adorateurs. L'art du cornet de papier ne demande pas de longues études; aie bien soin de peser le tabac à fumer et à priser sans trop pencher la balance de ton côté; tu auras une petite patte de lapin blanc avec laquelle tu ramasseras précieusement les bribes de tabac sur le comptoir; tu les mêleras adroitement au tabac frais, afin de ne rien perdre, et tu arrangeras le tout de telle sorte que le consommateur ne se doute pas que tu lui as servi au moins moitié miettes. Quant aux cigares, il est bon de procéder à la visite des boîtes de la régie et de trier ceux qui sont les mieux faits, pour les mettre dans une boîte spéciale destinée à la clientèle riche; les mauvais cigares verts, humides, sont réservés à la population flottante parisienne qui ne fait que passer par hasard dans ta boutique plutôt que dans celle d'à côté; cette population fume pour avoir quelque chose dans les lèvres et ne s'inquiète pas de la qualité des cigares. Certainement tu feras une jolie marchande de tabac. J'oubliais encore une recommandation : quand un jeune homme, ou plutôt un homme d'un certain âge, jette sur le comptoir une pièce d'or en demandant un cigare de cinq sous, ne manque pas de lui dire : « Trois bien secs, monsieur? » c'est la formule que j'ai surprise à une marchande du boulevard Montmartre, l'illustre Lolo, qui est en train de faire une fortune avec le *trois bien secs*, comme d'autres avec le trois-six. Tu comprends, mon amie, qu'il est difficile de refuser une jolie femme qui vous offre un petit paquet artistement fait, contenant trois cigares, et qui vous les garantit bien secs avec un doux sourire. Il faut être tout à fait manant pour refuser; et il se trouve qu'au bout de la journée, tu peux avoir pris à ce piége une centaine d'hommes polis,

c'est-à-dire qu'avec un simple cornet de papier, tu as forcé la vente de deux cents cigares.

Ne trouves-tu pas heureuse mon idée de débit de tabac, où il est plus facile de trôner qu'au théâtre? Quand une comédienne croit qu'elle est sur les planches pour s'amuser, il vaut mieux pour elle s'adonner à un de ces petits commerces faciles tels qu'un débit de tabac. Tout m'indique une certaine paresse qui est venue s'abattre sur toi; aux dernières répétitions tu ne faisais pas attention à ce que t'a dit le régisseur? Tu laisses imposer ses idées ineptes à Arlequin qui fait le maître de ballets; enfin, j'ai vu le moment où, toi, premier sujet, tu laissais danser un pas fort important à une des figurantes, une petite drôlesse infiniment trop protégée par Arlequin. Que ce maître de ballets adore cette figurante, cela ne me regarde pas, mais qu'il ne vienne pas me l'imposer. Et tu ne disais rien, tu n'as même plus l'orgueil de ton emploi. Ah! Colombine! prends garde, tu es sur une mauvaise voie. Arlequin est furieux contre moi, à cause de l'explication que nous avons eue devant le directeur.

Il est certain que je n'ai pas été souvent aussi ému que ce jour-là. On répétait; nous en étions arrivés à ce passage du ballet où « quelques jeunes paysannes reviennent de la fontaine. » Tout à coup une figurante se détache d'un groupe, s'avance au milieu du théâtre et commence un pas sur une fort jolie musique. Je me demandais: « Qu'est-ce que cette paysanne vient faire là? La censure aurait-elle ordonné un pas particulier? Qui s'est permis de changer quelque chose à mon manuscrit? » Je courus vers le régisseur et lui fis part de mon étonnement; lui-même n'en savait pas plus que moi, mais il laissait faire: dans un ballet, pourvu qu'on danse beaucoup, le régisseur est content. Cependant, voyant que je poursuivais mes plaintes, le régisseur commanda au chef d'orchestre de s'arrêter; aussitôt Arlequin, soupçonnant quelques tracas, s'approcha. —

« Monsieur, lui dis-je, vous auriez dû me prévenir de l'intercalation subite de cette danse ; elle ne signifie rien, elle n'est pas en situation. » Le malheureux dit qu'étant maître de ballets ses fonctions consistaient à s'occuper des danses, et que cela ne rentrait pas dans mon métier d'*auteur*.

Admire, Colombine, la profonde duplicité du maître de ballets, qui, sans répondre à ma question, me forçait d'entrer dans une suite d'explications, de raisonnements sur l'art, multitude de paroles qu'il n'est pas facile de faire sortir de mon gosier, surtout quand je suis atterré par la mauvaise foi. Il m'eût été facile de dire : — Monsieur, je m'incline devant votre spécialité de maître de ballets, et je la reconnais entièrement. J'écris des situations et vous les traduisez en danse ; cela est admis par les esprits les plus étroits ; mais ici, vous ne vous êtes pas borné à traduire, vous avez tout à coup introduit sans motif un nouveau personnage, vous lui faites danser le pas le plus important du ballet, si bien que la danseuse principale se trouve éclipsée par une figurante qui arrive on ne sait pourquoi. » Toutes ces raisons, que je trouve facilement au bout de ma plume, ne vinrent guère au bout de ma langue ; tu étais dans un coin du théâtre, Colombine, jouissant avec les autres acteurs de ma colère concentrée : si le directeur n'avait pas pris mon parti, le maître de ballets triomphait et faisait danser à son amoureuse, la figurante, un pas qui te ruinait dans tes fonctions de premier sujet.

Vois où te mène l'apathie, Colombine. On ne respecte plus tes droits, parce qu'on sait que tu ne t'en inquiètes guère. Avais-je raison de te conseiller le débit de tabac ?

Une autre chose m'a beaucoup froissé à la représentation ; mais il ne s'agit plus d'art ni de danses, il s'agit de sentiment. Ah ! Colombine, je doute que tu aies un cœur ; en tous cas il est bien petit. Quant, à la fin du ballet, on t'a re-

demandée, on t'a jeté pas mal de bouquets et quelques oranges; tu as déjà mal agi en ramassant les oranges, qui s'expliquent naturellement quand on les envoie au Pierrot. Il y a dans le fait d'un fruit jeté par le public, et ramassé par Pierrot, quelque finesse de la part de celui qui l'envoie et de celui qui l'accepte. La gourmandise du Pierrot est proverbiale; c'est au Pierrot et non à l'homme qu'on jette des oranges : d'ailleurs cela coupe l'action, les oranges roulent sur le plancher incliné du théâtre, et vont se perdre près des quinquets. Il faut que Pierrot soit subtil pour arriver à prendre l'orange avant qu'elle ait disparu sous le théâtre, par l'ouverture de la rampe; en se jetant sur les oranges, en les empochant, Pierrot se livre à mille contorsions gourmandes qui amusent le public. Le rôle permet ces plaisanteries. Au fond, je sais bien que l'homme ne reste pas étranger à la distribution des oranges faite à l'acteur, et que le soir une forte salade d'oranges, nageant dans l'eau-de-vie sucrée, rappelle au gourmand Pierrot des applaudissements palpables qui lui descendent dans l'estomac; mais toi, Colombine, tu ne dois pas laisser soupçonner un moment au public que tu es capable de manger de la salade d'oranges. Des fleurs, je les admets, conviennent à Colombine; je lui permettrai même une orange, mais une seule sur sa cheminée, comme ornement, j'irai même jusqu'à deux, pour faire pendant : une de chaque côté de la pendule, car Colombine tient de la grisette, elle en a le caractère, la gaieté et le franc sans-souci; mais je n'aime pas te voir chargée d'oranges, je pense trop à la future salade.

Ce ne sont pas les oranges qui m'ont le plus vivement froissé, c'est quelque chose qui est tombé du haut du théâtre, que tu n'as peut-être pas vu, que tu n'as pas ramassé, dans ton empressement à faire ta moisson de gros bouquets.

Ce quelque chose était un bouquet de violettes d'un sou.

Rien ne m'a plus ému que ce petit bouquet de violettes : il venait évidemment du *paradis ;* il était si modeste à côté de ces gros bouquets qu'on vend vingt sous à la porte des Funambules, que si j'étais femme ou danseuse, j'aurais d'abord pris le petit bouquet d'un sou, et que j'aurais fait passer dans mon regard tout ce que j'ai d'affections, en levant les yeux du côté du paradis.

Mais les acteurs aiment trop la richesse, les gens à la mode et les princes. Vous jouez tous pour les avant-scène, tandis que votre véritable public, c'est le public à quatre sous ; le public qui s'entasse, qui suffoque, privé d'air et de mouvement, et qui applaudit parce qu'il croit. — « Mon Dieu ! qu'on est mal ici ! » dit une femme d'un air pincé, quand elle est dans une des meilleures loges de la salle. Au paradis, ils ôtent leurs vestes quand ils ont trop chaud, ils mangent des pommes quand ils ont trop soif, et jamais tu n'entendras sortir une plainte de ces malheureux qui semblent des cariatides, car ils supportent sur leurs épaules des montagnes de spectateurs enthousiastes.

Les princes, ma chère, et les banquiers sourient dédaigneusement à l'action dramatique ; ils se moquent d'une situation attendrissante. En haut, les spectateurs versent de vraies larmes et ne craignent pas de montrer leurs sensations en plein jour ; les riches ont le bon goût de trouver de mauvais goût de grosses bouffonneries qui font sortir d'énormes éclats de rire du public à quatre sous. Et cependant les comédiens n'ont pas de respect pour le vrai public qui fait leur gloire, leur fortune ; car tu n'ignores pas, Colombine, que les Funambules ne font d'excellentes affaires que par le public en blouse.

Tu n'as pas compris quelle délicatesse il y avait dans l'envoi de ce petit bouquet de violettes d'un sou. Un sou là-haut représente vingt francs à l'avant-scène : l'homme qui dépensait un sou pour toi faisait un plus grand sacrifice que

ce lion des premières loges qui t'enverrait un bouquet d'un louis.

Si tu n'as pas vu ce petit bouquet, je peux encore croire à ton cœur; mais, si tu l'as laissé par mépris, tu n'es pas la Colombine que je croyais. Comment se fait-il que je l'aie vu tout de suite, que je l'aie remarqué, et que j'aie été plongé dans une grande perplexité, me demandant : Le ramassera-t-elle en premier ou en dernier? jugera-t-elle plus convenable de manifester son remercîment d'abord ou ensuite? Et, pendant que je songeais, tu ramassais les oranges, les gros bouquets. A l'avant-dernier gros bouquet, qui n'était pas fort éloigné des violettes, je crus que ton intention claire avait été de le laisser exposé à la vue de la salle entière, pour montrer que l'enthousiasme te venait également des dernières galeries; mais tu fis un pas vers le gros bouquet, et tu laissas sur les planches, dans la poussière, l'aimable petit bouquet, qui se sera fané, une heure après, dans l'atmosphère malfaisante du théâtre.

Eh bien, au point de vue de l'orgueil, tu as été punie; car si tu avais pris le petit bouquet de violettes avec le respect qu'il méritait, tout le paradis t'aurait applaudie avec rage : ce sont des applaudissements sincères et plus sonores que ceux des loges, que tu as perdus. J'ai beaucoup pensé à ce bouquet de violettes, et, comme j'étais contrarié, j'ai préféré te l'écrire avec quelques explications, car tu ne m'aurais pas compris de vive voix, et je n'eusse pas tant parlé.

Au moment où j'allais t'envoyer cette lettre, Colombine, on m'apporte un journal de théâtre. J'ai copié pour toi un passage qui rabaissera un peu ta vanité de bouquets; ce sont des Marseillais enthousiastes qui font une ovation à une cantatrice. Il s'est trouvé un chroniqueur qui a fait le catalogue exact de ces bouquets. La cantatrice paraît en scène, où elle reçoit :

« 1° Deux cent onze bouquets tombés des loges les plus élevées, en guise de pluie. »

Recevras-tu jamais une pareille pluie, Colombine? *Deux cent onze* bouquets, il n'y a pas à en douter. Si le correspondant avait écrit deux cents bouquets, je pourrais en douter; mais le *onze* qui termine l'inventaire prouve avec quel soin ils ont été comptés.

Pendant la représentation, il a été jeté :

« 2° Quarante-neuf bouquets de grand diamètre, partis de tous les côtés de la salle. »

Ce ne sont plus là, Colombine, les méchants bouquets à vingt sous du boulevard du Temple, ce sont *quarante-neuf* bouquets de *grand diamètre.* Mais qu'est-ce que ces bouquets à côté du numéro trois?

« 3° Un bouquet splendide, monumental, en camélias, construit à Gênes, ayant deux cent cinquante centimètres de circonférence, et arrivé à Marseille dans une grande caisse. »

Qu'il a eu raison de l'appeler *monumental,* l'homme qui l'a mesuré, ce bouquet, et comme l'image se continue avec art, *construit* à Gênes! J'aime cette exactitude, l'emballage, l'arrivée à Marseille, la grande caisse, et surtout cette mesure précise, les *deux cent cinquante centimètres* de circonférence. Ce n'est pas tout encore.

« 4° Plus onze couronnes en or, en argent, en fleurs artificielles, dont plusieurs méritent une attention particulière. »

Ah! Colombine, il faut aller danser à Marseille, si tu ne prends pas le petit débit de tabac. Il y a là une certaine société *Trotebas* qui fait bien les choses.

« En première ligne de ces couronnes, il faut mettre celle offerte par la société Trotebas, dont chaque feuille en argent massif porte le nom d'un des rôles favoris de la cantatrice. Cette idée, reproduite dans une couronne plus grande,

a dû coûter beaucoup de soins et de patience, si l'on en juge par la perfection avec laquelle sont brodés, en lettres d'or, les titres d'Angèle, d'Élisabeth, de Virginie et de Madelon, sur des rubans de couleurs différentes. »

Enfin, une dame de la ville, une *ravissante fée*, offre à la cantatrice, de sa main, deux magnifiques bouquets en camélias, ce qui porte le total des bouquets à deux cent soixante-deux, sans compter « les bravos et les rappels, *hommages fugitifs, il est vrai*, dit le catalogueur, mais qui, pour n'avoir pas de formes palpables, n'en sont pas moins flatteurs pour l'artiste. »

Que penses-tu de cette *avalanche* de bouquets? Il me semble que l'enthousiasme ne saurait s'arrêter; je voudrais voir jeter à la cantatrice de petits orangers, des sapins et des pins, des chênes; on pourrait faire venir un cèdre du Liban, ou même des arbres de l'Inde avec leurs branches chargées des oiseaux les plus rares. Quel triomphe pour une cantatrice qui verrait tomber à ses pieds un beau pommier de Normandie garni de pommes, ou un cocotier plein de singes!

J'étais à un concert dernièrement : il y avait une jeune pianiste *adorable;* elle jouait un concerto de Beethoven avec tant de douceur qu'on ne l'entendait pas; mais elle avait une agilité de doigts incroyable, ses mains sautaient les unes par-dessus les autres comme celles d'un escamoteur : de temps en temps elle s'essuyait le front, tant elle mettait d'action dans son jeu. On lui fit recommencer une certaine variation, pendant laquelle on remarquait de charmantes broderies de basson qui couraient en arpéges élégants sous la mélodie des premiers violons. La jeune pianiste s'arrêta sans que j'eusse pu entendre une seule de ses notes, excepté, cependant, certains bruits confus qui faisaient pâmer mes voisins La salle applaudit, bat des pieds, des mains; le chef d'orchestre embrasse la jeune pianiste, chacun se lève pour voir.

cette scène touchante; les premiers violons, les seconds violons, les altos, les violoncelles, les contre-basses, frappent de leur archet sur le bois de leurs instruments ; les flûtes, les hautbois, les bassons, les clarinettes, soufflent une note grave et enthousiaste, les timbales exécutent un roulement; la grosse caisse, les tambours et les cymbales s'en mêlent aussi; les cors, les trompettes, les ophycléides, les trombones tiennent un *très-bien* prolongé; on applaudit de nouveau la jeune pianiste, elle reparaît quatre ou cinq fois, sa vieille mère s'évanouit; on les entraîne toutes deux dans la galerie des choristes qui applaudissent de nouveau; la vieille dame reprend ses sens et demande de l'air; les choristes mâles et femelles les reconduisent en battant des mains; les contrôleurs, saisis eux-mêmes d'enthousiasme, applaudissent; deux gardes municipaux à cheval, émus, frappent de leurs sabres contre leurs casques. Dans la rue, les curieux à la porte de la salle du concert, éclatent en bravos; la jeune pianiste ne peut tenir devant ces excès d'enthousiasme, elle se jette avec sa vieille mère dans un omnibus qui passe; mais des admirateurs acharnés l'ont suivie, ils applaudissent toujours en entraînant les voyageurs, le conducteur et le cocher à partager leurs bruyantes manifestations. Les chevaux eux-mêmes partagent ces transports, galopent et font sonner le pavé. Toute une population effrénée court après l'omnibus en applaudissant, jusqu'à ce que les chevaux, hors d'eux-mêmes, précipitent l'omnibus, les voyageurs, le cocher, la jeune pianiste et sa mère dans la Seine, près du pont Saint-Michel, où on ne les a repêchés que le lendemain, ce qui a inspiré aux journaux du soir de sages réflexions sur le danger d'un trop vif enthousiasme pour les jeunes pianistes.

XXIV

VOYAGE A LONDRES.

Un mythe de train de plaisir dévoilé. — Boulogne, capitale de l'Angleterre. — Le chapeau vert-pomme de M. Weil. — Les arts malsains contrarient la nature. — Meurtre du *Vol rapide*. — Initiation aux forces provinciales.

Le train de plaisir a ceci de neuf, que, la veille, vous êtes à travailler, vous ne pensez pas à voyager; vous passez dans la rue, vous lisez une affiche, vous admirez le bon marché du voyage; les affiches se répètent à chaque pan de muraille, elles entrent dans votre tête; vous y pensez déjà trop; vous vous efforcez de chasser ce commencement d'idée fixe. Un ami vous rencontre, il est un peu plus décidé; tout est conclu, on part.

Je veux donner aux voyageurs en train de plaisir une instruction très-utile, c'est de faire croire aux employés du chemin de fer qu'un wagon est plein quand il n'est qu'à moitié, leçon que j'aurais payée bien cher si je ne l'avais sue trop tard; mais il faut plusieurs voyages pour former l'expérience.

D'abord, il est bon que chaque voyageur se dédouble; il ôte son second paletot, passe dedans sa canne, et coiffe la canne de son chapeau. Ce *mannequin*, sorti évidemment de l'imagination d'un peintre, est aussi simple que les œuvres du génie, et trompe les employés du chemin de fer, comme les bonshommes de paille, dans les champs, intimident les oiseaux pillards.

Vers les sept heures du soir, il commence à faire nuit; l'employé du chemin de fer inspecte les wagons, regarde rapidement les six voyageurs vrais et les six voyageurs faux, et passe à un autre wagon. Alors il est permis de s'étendre avec autant de bonheur que sur le meilleur divan: l'administration en est quitte pour atteler quelques wagons de plus.

Il est bon aussi de donner la clef d'une plaisanterie qui court tous les chemins de fer, et qui, à l'heure qu'il est, est peut-être répandue en Allemagne, laissant l'esprit de chacun torturé par un cri aussi mystérieux qu'un hiéroglyphe.

— *Dupoty!* tel est le cri que répètent tous les jours cinquante mille voix, sur toutes les lignes de Paris à Londres, à chaque relais.

Il faut être bien peu flâneur pour n'avoir pas remarqué sur les monuments publics une inscripiton et un dessin grossier qui tourmenteront les générations futures.

L'inscription, c'est : *Crédeville, voleur.*

Le dessin, c'est: *Le nez de Bouginier.*

Paris a toujours eu le privilége de ces plaisanteries impossibles qui ne s'expliquent pas, qui renferment quelquefois un drame, et qui, parties de la main d'un jeune rapin pour s'étendre sur tous les édifices, gagnent la province et l'étranger sans jamais trouver d'interprètes.

Les numismates qui retrouvent un portrait sur une médaille entièrement fruste, les Champollion contradictoires qui tous les jours expliquent l'obélisque d'une nouvelle façon, les savants qui déchiffrent les inscriptions assyriennes, ceux qui se vantent de lire la langue *clou*, comme on l'a dit plaisamment à propos des monuments assyriens et de M. de Saulcy, tous ces archéologues seraient embarrassés devant l'inscription *Crédeville, voleur*, devant le dessin du *nez de Bouginier.*

Après la révolution de Février, lorsqu'il prit à la garde

nationale la fantaisie de voir Londres, il paraît qu'un des camarades, du nom de Dupoty, se trouva en retard et ne put monter en wagon quand les derniers sifflets de la machine annoncent qu'elle reprend sa course. Toute la compagnie s'égosilla à appeler Dupoty, qui ne paraissait pas. Au relais suivant, nouveaux cris de Dupoty. Peut-être était-il entré dans un autre wagon. Jusqu'à Calais, les gardes nationaux appelèrent Dupoty, qu'on voulait bien supposer encore endormi. Sur le bateau à vapeur, pour égayer ceux qui avaient le mal de mer, on leur criait aux oreilles : « Dupoty ! » Dans les rues de Londres, nos gardes nationaux émancipés, et voulant faire des farces aux Anglais, leur demandaient des nouvelles de Dupoty. En revenant en France, mêmes cris, même tapage.

Ce cri resta dans l'esprit de tous les paysans curieux, qui regardent encore avec stupéfaction, aux barrières, la lourde machine fuyante. Il est à présumer que quelques gardes nationaux, sans doute des commis-voyageurs, firent de nouveaux voyages sur la même ligne ferrée, et continuèrent la tradition en appelant Dupoty.

Toujours est-il qu'aujourd'hui, à chaque relais, d'un wagon sort le cri : « Dupoty ! » Aussitôt, cinquante voix s'unissent à cet appel et font retentir le chemin de fer du même cri.

Je conseillerai aux caractères trop français de ne pas quitter directement Paris pour Londres.

Boulogne-sur-Mer est la meilleure préparation au voyageur qui n'a jamais vu l'Angleterre. C'est une ville qui n'est ni française ni anglaise, et qui tient des deux pays à la fois. Boulogne est à Londres ce que Strasbourg est à Mayence.

Le Français qui n'a pas le spleen à Boulogne peut s'embarquer hardiment ; mais combien Londres sera funeste à celui qui ressentira déjà en France de vagues tristesses !

Boulogne est une ville neuve, bourgeoisement aristocra-

tique, sans aucun monument. Ma première course fut vers le Musée, où je devais rencontrer un tableau de Brawer; mais Boulogne était dans les pieuses traditions de notre ancienne direction des musées, qui, aux époques du Salon, recouvrait avec les toiles peintes d'haujourd'hui les chefs-d'œuvre d'autrefois.

Une exposition indigne d'aquarelles, de sépias, de portraits à l'huile, de fleurs peintes par des dames, masque les toiles du Musée ancien. Cependant ce Brawer, avec ces murs de cabaret enfumés, m'aurait consolé des grandes maisons droites de la ville; j'aurais pu oublier, avec les pipes des Flamands, les cigares des lions provinciaux : les ménagères au nez rouge, qui apportent de la bière dans de petits pots de grès à fleurs bleues, m'auraient distrait des marchandes froides et guindées dans leur comptoir.

Si j'avais vu le Brawer, je ne passerais pas mon temps à dire du mal des produits anglais qui s'étalent au devant de toutes les boutiques. Ce n'est pas que la faïence française soit aujourd'hui bien estimable, et certainement je rougirais d'avoir chez moi un de ces pots en porcelaine qui se voient partout à Paris.

Mais il me semble que l'Angleterre est encore plus à plaindre que nous du côté de la poterie ; elle invente des pâtes particulières qui donnent des nausées rien qu'à les regarder : sur des fonds de pâte blanche, elle ajoute des bas-reliefs couleur violet-tendre, dont la sculpture est plus fade que le ton. Pour la question de forme, le vase ne veut pas se montrer supérieur au peintre et au sculpteur ; il s'efface, se fait modeste et reste prétentieux malgré tout.

On ne rencontre que des Anglais et des Anglaises par les rues : les Anglais ne sont pas gracieux, surtout depuis une certaine coiffure qu'ils semblent affectionner, et dont je voudrais pouvoir donner une description exacte. Il s'agit d'un chapeau en feutre qui a exactement la forme du chapeau des

Chinois, c'est-à-dire une calotte qui emboîte juste le crâne et qui dégage les yeux en se retroussant orgueilleusement par tous les côtés.

Cette coiffure, qui n'est commandée par rien, qui forme des gouttières sans fin, qui ne protége pas contre le soleil, est généralement couleur olive. Quelques Anglais audacieux osent se montrer dans les rues avec de pareils chapeaux en feutre vert-pomme.

Inévitablement, nous en verrons bientôt à Paris, et nous en porterons. La manie d'imitation anglaise est poussée si loin chez nous, que j'ai rencontré à Boulogne un seul Parisien, qui a été poëte, qui écrit en vers et en prose, qui est habitué du Divan, qui a fait des romans et des livres d'histoire, en allemand et en français, qui a écrit des petits chefs-d'œuvre, les *Histoires de village*, qui parle les deux langues aussi indistinctement l'une que l'autre, qui a obtenu vingt mille voix aux élections de la Seine, qui allait prendre des bains de mer, enfin M. Weill.

M. Weill portait un chapeau de feutre vert-pomme !

La ville est tellement anglaise par ses inscriptions, ses costumes, ses habitudes, sa cherté de vivres, que tout subit l'influence britannique. J'aime à regarder les poupées des marchandes de modes, dont la mission est de prêter leur crâne en carton aux formes de bonnets et de chapeaux de femme. En France les demoiselles de carton ont la bouche rose, sourient perpétuellement au public ; elles ouvrent de grands yeux étonnés et vous regardent quelquefois avec une telle ténacité, qu'il est impossible de soutenir le feu de leurs prunelles.

A Boulogne, ces demoiselles de carton ont changé de manières : elles se sont faites Anglaises : elles sortent cependant des fabriques de la rue aux Ours, mais elles ont compris qu'il ne fallait pas froisser le *cant* anglais. Les poupées des marchandes de modes boulonnaises pincent la bouche, ne

vous regardent pas de cet œil particulier à la grisette Parisienne : elles prennent un maintien et se font prudes, en attendant qu'elles se fassent blondes ; car rien, je crois, ne saurait changer la franche couleur noire de leurs cheveux si lustrés, arrangés en bandeau par un pinceau fils de l'Allemand Cornélius.

Cependant Boulogne a un coin important, le quartier des Pêcheurs, que les touristes ne visitent pas souvent, personne ne se doutant dans la ville que la curiosité peut s'attaquer à un quartier escarpé et montueux, roide comme une échelle droite, où les vieillards trouveraient peut-être plaisir à considérer la perspective des pêcheuses en jupon si court et si rouge, qui s'échelonnent du haut en bas de la rue, sans penser aux distractions que leurs jambes nues peuvent donner à des habitués de l'Opéra.

Dans cette rue, un petit polisson se mit à crier : « Eh ! Parisiens ! » Nous grimpions sans nous retourner. « Eh ! Parisiens ! » continua-t-il de crier. Les paysans des environs de Paris, quelques provinces ont un tel mépris et une telle défiance du *Parisien*, que je croyais à une insulte, lorsque le gamin nous appela Parisiens pour la troisième fois en demandant un sou.

C'était un compliment.

Je l'ai remarqué ailleurs dans des campagnes environnantes, où l'on s'étonne de ces quantités de voyageurs qui arrivent par les trains de plaisir ; et je regrette de m'être laissé aller à une plaisanterie vis-à-vis d'une grosse paysanne, d'une belle santé, bien habillée dans son justaucorps de drap, mieux taillé que le corsage d'une amazone aux Champs-Elysées.

— Vous êtes de Paris, est-ce que vous êtes venus beaucoup à Boulogne ? nous dit-elle en nous arrêtant sur la route.

— Oh ! beaucoup.

Comme nous étions en blouse et le sac au dos :

— Qu'est-ce que vous vendez ? dit-elle en me regardant plus spécialement.

— Je vends de la littérature.

La paysanne se retourna vers sa compagne, qui allait avec elle entendre la messe au village voisin, et parut un peu inquiétée par ce commerce qui lui paraissait singulier.

Je crois que le peuple de Boulogne n'aime pas les Anglais, dont il vit, ce qui arrive assez communément entre le supérieur et l'inférieur.

Quand on est arrivé en haut de la haute ville, on voit se dérouler un immense panorama, la mer, le port, la vieille jetée et la neuve, l'établissement de bains, la ville.

Ce panorama ressemble à un panorama en liége.

Les maisons sont de trente-six couleurs, qui ne sont pas plus motivées que les couleurs voyantes des villages emprisonnés dans des boîtes de joujoux ; les couleurs ont le ton mat empesé du bouchon peint.

Boulogne, vu du haut des falaises, ressemble à s'y méprendre aux petits modèles de ports de mer du Musée de marine du Louvre ; il ne manque qu'une grande glace pour empêcher la poussière de tomber sur la ville. Quelques gardiens en redingote bleu de ciel à boutons d'argent qui se promèneraient tristement à côté de poteaux sur lesquels se lirait : « *Ne touchez pas, S. V. P.,* » compléteraient l'illusion.

Ai-je le caractère mal fait ou l'œil mal construit ? Je ne le crois pas. Mais cette idée de liége ne m'a plus quitté. Je crois qu'il est fâcheux que le liége soit arrivé à une trop grande servilité exacte dans la reproduction de la nature, et qu'on devrait interdire cet art de décoration de cheminée qui vous enlève tout plaisir en présence de sujets réels.

Il faut savoir avouer ses rêves, ses maladies et ses travers d'esprit, si importants quand ils sont sincères, mais si déplorables quand ils passent à l'état de paradoxe, et qu'on s'en fait un jeu et un titre.

Bien souvent la nature m'a paru une mauvaise imitation de la peinture : conséquence logique d'une mauvaise éducation. Nous sommes tellement gâtés par la civilisation, que nous n'avons plus d'yeux pour regarder la nature. Pendant nos vingt premières années, ceux qui ont vécu au milieu de la campagne, passent tous les jours devant des rochers, des arbres, des blés, et ignorent la forme et la couleur de ces arbres, de ces rochers et de ces blés.

Je dis ce qui m'est arrivé, et ce qui est applicable à beaucoup d'individus qui n'ont pas eu mon bonheur; car, plus tard, à force de voir de la peinture, je me suis pris à aimer les prés verts de Jules Dupré et les matinées brumeuses de Corot.

Un ou deux ans après avoir passé mon temps devant des tableaux, je revois un pays ou j'avais vécu cinq ans, et que je n'avais jamais vu; ma première pensée a été : — Cela ressemble à un Jules Dupré.

Dans la province du Velay, les rochers sont couleur de rouille, grattés, grattinés, roussis, cuits au four; on dirait que Decamps et ses élèves ont été employés par la municipalité du Puy à décorer les rochers, afin d'égayer les Parisiens qui aiment ces sortes de peintures.

Et puis on calomnie la nature; elle n'a plus que l'intérêt d'une huitième représentation, si fastidieuse quand on a vu les sept premières. Cela vient de ce que vous avez fait votre éducation par la peinture, qui a un certain avantage sur la nature; car la peinture arrange toujours un peu, choisit les motifs les plus heureux, et a soin d'élaguer certaines maladresses causées souvent par la main des hommes. La nature n'est jamais maladroite; tout a été bien et beau dans la création, mais les hommes ont desséché des rivières, ont arraché des forêts entières, ont amené de l'eau là où il y avait du bois, et planté des artichauts là où y il avait de la vigne.

C'est ce qui explique l'amusante variété des environs de Paris. Autour de Paris, pas plus loin qu'à trois lieues de distance, vous traversez des paysages charmants : mais ce ne sont que des échantillons. La banlieue résume tous les pays de la France, comme la ville résume toute l'industrie de la province.

Quoique j'aie heureusement perdu l'habitude de regarder la nature en me servant d'un tableau pour lorgnon, le port de Boulogne en liége est resté dans mon esprit, et je déplore cette ressemblance avec un art méprisable, comme la vue d'un homme dont les chairs rappellent les figures de cire me fait peine.

On peut monter aux falaises par des chaises à porteurs. Il est singulier qu'une ville aussi neuve que Boulogne ait laissé subsister de semblables moyens de transport.

La ville ne possède que deux chaises à porteurs, il est vrai, mais deux pleines d'orgueil.

L'une, couleur aurore, a pour titre : *Chemin de fer*. Que d'ambition ! L'autre, qui est d'un lilas tendre, s'intitule : Le *Vol rapide !*

On comprendrait encore un nom comme celui de ce loway, qui s'appelait la *Pluie-qui-marche*. Cela aurait un sens; car, par un temps de pluie, une chaise à porteurs n'est pas à dédaigner, et elle *marche*. Mais se comparer à la puissante et rugissante machine de fer, avec ses sifflements et ses dangers ! oser se mesurer à l'aigle ! Le *Vol rapide !* Si je ne l'avais pas vue, la bourgeoise machine, transporter aux bains une Anglaise longue et maigre, qui n'était pas lourde ! et cependant le *Vol rapide* s'arrêtait à chaque coin de rue, se reposait, essuyait son front.

Mais, en revenant d'Angleterre, j'ai appris que la chaise à porteurs avait été punie de son orgueil immodéré. Un journal de Boulogne contenait quelques lignes sur l'audacieuse qui se parait de vains titres :

« Dans la nuit du 17 août, des malfaiteurs se sont introduits dans le *Vol rapide*, qui était déposé près du bal des Tintelleries. Ils se sont livrés à des actes de sauvagerie que l'ivresse à peine saurait excuser. On a retrouvé dans la ville des morceaux d'étoffe jaune souillés qui ont été reconnus pour avoir appartenu au *Vol rapide;* mais on n'a pas retrouvé la chaise à porteurs, qui aura été fracassée ou jetée à la mer. Une enquête est ouverte. »

Dans les *Deux frères*, M. de Balzac à peint, avec tout le comique que comportait un pareil sujet, un groupe de jeunes gens de Châteauroux qui ravagent la ville toutes les nuits, et dépensent leur activité, leur force et leur intelligence en farces nuisibles aux bourgeois. J'ai bien peur que la police anglo-française de Boulogne ne découvre rien quant à l'assassinat de la chaise à porteurs, si elle croit aux *malfaiteurs*, comme le journal semble l'indiquer, car j'ai entendu parler là-bas d'une bande de fous qui n'est peut-être pas aussi bien organisée et aussi inventive que celle de Châteauroux, mais qui existe à Boulogne comme elle existe dans toutes les provinces.

Mais, avant de parler de mes impressions dans les théâtres populaires de Londres, je désire raconter comment une de ces bandes fut punie par ses propres mains.

Dans une des petites villes de la Picardie, il y a douze ans, Laon, six jeunes gens, sans passer de contrat, sans avoir prononcé de serments, se réunissaient tous les soirs, à dix heures, dans un appartement qui ne s'ouvrait à personne et qui était le plus singulier musée de l'Europe. On ne voyait accrochés aux murs que réverbères, enseignes, plats à barbe de cuivre ou d'étain, statues de bois qui servent à décorer la maison de divers artisans, tels que des saint Crépin, cordes à puits, volets de boutiques, cuves et tinettes, seaux de puits, etc., etc.

Ce musée avait été formé avec la peine qu'on a eue à retrouver les débris du naufrage du *Vengeur*. Chaque boutiquier aurait pu en réclamer un article. Cette collection, peut-être unique en France, avait plus d'une fois fait veiller le commissaire de police et ses agents. Des gardes nationaux provoquèrent des rondes hors de tour pour essayer de s'emparer des brigands qui semblaient avoir juré la ruine des boutiques; mais les six jeunes coupables, qui semblaient des agneaux paisibles, connaissaient tous les préparatifs de défense, de transportation sur un autre point, et préparaient des *homélies locales* au rédacteur du journal de l'arrondissement.

Ayant usé à peu près toutes les enseignes, ayant barbouillé tous les monuments, ils s'en prirent aux voitures. Par une nuit neigeuse de janvier, les *six*, en rôdant, découvrirent, sur les remparts, un cabriolet de bourgeois qu'on laissait ordinairement en plein air, sans qu'il lui fût jamais rien arrivé de fâcheux.

Dans cette petite ville, il existe un endroit dit les *Cinq-Ruelles*, qui compte au nombre des sept merveilles du département. La province n'est pas difficile dans le choix de ses merveilles. Le seul merveilleux des Cinq-Ruelles était d'offrir cinq petites rues étroites formant dix coudes avec les caprices d'un zig-zag. Le malheureux cabriolet fut entraîné vers les Cinq-Ruelles. Après des travaux inouïs, on parvint à faire entrer la voiture dans la troisième ruelle, celle du milieu.

Il y a une providence pour les écervelés comme pour les ivrognes, rien ne les troubla dans leur entreprise difficile; ils avaient accompli un acte plus merveilleux à lui tout seul que les sept merveilles du département, car ils avaient fait entrer à force de génie la voiture dans le dédale de ruelles, mais il n'était pas plus possible à eux qu'à quiconque de l'en faire sortir.

La jeunesse trouve pour ces sortes de plaisanteries des enthousiasmes et des forces qui soulèveraient des montagnes.

L'un des six fit observer qu'il serait bon de garnir la voiture, c'est-à-dire de l'entourer de toutes sortes de pavés abandonnés, qui contribuèrent à faire des cinq-Ruelles une espèce de citadelle inexpugnable, avec une telle barricade au milieu.

Après ces prodiges, les six, pleins de joie, allèrent se reposer. Le lendemain matin, l'un d'eux fit appeler son domestique ; il avait à faire une course dans une ferme des environs, et il lui commanda d'atteler vivement le cheval au cabriolet.

Une heure après, le domestique revint tout tremblant.

— Monsieur, la voiture est perdue.

— Comment perdue ?

— Je l'ai cherchée longtemps, mai je l'ai retrouvée.

— Eh bien, partons !

— Mais il vaudrait peut-être autant qu'elle ne fût pas retrouvée, car le diable ne la ferait pas sortir des Cinq-Ruelles.

Le maître pousse un cri, saute en l'air et s'écrie :

« Ah ! les Cinq-Ruelles ! »

Dans l'espèce d'ivresse qui monte au cerveau et qui enivre comme de la poudre quand on se livre à de pareilles excentricités, le jeune homme avait été un des plus ardents à fourrer *sa* voiture dans l'impasse.

XXIX

MADAME CÉLESTE.

L'Italie et les Perroquets contraires à Hoffmann. — Madame Céleste, ex-danseuse. — Études sur la pantomime anglaise. *Harl'quin* et le gnome protecteur. — Paresse des mimes français : de la clownerie. — Le hareng hygiénique de Punch.

Il y a beaucoup de gens qui ont le bonheur de n'avoir mais voyagé ; leurs occupations, leurs affaires, leur com-

merce, le manque d'argent s'y opposent. Et cependant ils pensent tous à un grand voyage : les uns rêvent la Chine, les autres l'Allemagne, ceux-ci l'Écosse, ceux-là l'Espagne. Il n'y vont jamais et n'en sont pas moins heureux, jusqu'au jour où la mort vient frapper à leur porte et les avertit qu'il est temps de partir pour des pays moins connus.

Ce n'est guère le moment de penser à l'Allemagne ou à l'Écosse ; on oublie ses rêves passés pour entrer dans ce grand pays mélancolique dont aucun voyageur ne nous a laissé de description.

Hoffmann est mort ainsi, avec l'idée fixe d'aller en Italie, que jamais sa bourse ne lui avait permis d'espérer. C'est une des plus singulières idées de grand homme : être Allemand et penser à l'Italie, quitter Mozart et Beethoven pour aller entendre je ne sais quels Verdi de l'époque.

Hoffmann voyait l'Italie à travers Gozzi, son auteur favori, écrivain humouriste, dont la plus grande valeur est d'avoir servi d'engrais à l'auteur des *Contes fantastiques*.

L'Italie n'aurait pas plus alimenté le génie d'Hoffmann que le terrible perroquet ne remplaça le chat Murr. Il faut que la perte des personnes aimées soit bien poignante pour vous faire tomber dans des aberrations étranges.

« Vers le matin, mon pauvre chat mourut, écrit Hoffmann à Hitzig, et, depuis ce moment, ma femme et moi trouvons la maison toute déserte. Je me proposais d'aller ce matin chez Fiocati, acheter un perroquet pour ma femme, mais elle n'a pas voulu. » Je m'étais trompé. Hoffmann n'avait eu que l'intention d'un perroquet ; mais rien que l'intention dénote d'immenses chagrins.

J'ai compris une seule fois le perroquet : c'est quand je l'ai vu chez M. J..... J......, mordant les chapeaux des visiteurs et les picotant comme des échaudés. Cet oiseau qui ne raisonne pas, qui parle à tort et à travers, qui se répète, qui a l'air brillant par son plumage, qui est fort laid de forme, qui

mord, qui est gourmand, qui est buveur, qui est bavard insipide et vieille femme ; cet oiseau révélait plus qu'on ne pense le critique.

Mais chez Hoffmann !

J'aime encore mieux lui passer ses envies de voyager en Italie. Pour moi, je rêve la Hollande, que je regarde souvent dans des gravures de Brueghel ; je rêve de voir des ports de mer chinois, et je rêve de saluer tous les vieux maîtres néerlandais, dont on ne saurait se lasser. Plus j'en vois, plus j'en veux voir. Il y en a qui disent : Ce sont toujours les mêmes petit hommes à nez rouge, qui se tournent contre le mur pour satisfaire à des besoins que la justice de paix taxe de quinze francs d'amende ; toujours de vieux fumeurs de pipe qui ne se gênent pas pour fourrer leur main sous le fichu des ménagères ; toujours des buveurs qui s'en vont aussi, trop pleins de vin, auprès des murs, délit que la ville de Paris ne punit pas encore ; toujours de la batterie de cuisine.

Les Flamands seront toujours beaux et toujours intéressants à regarder, parce qu'ils sont sincères. La sincérité est l'eau de Jouvence des œuvres d'art. La nature qui ne change pas est toujours neuve.

C'est parce que j'ai rêvé toute ma vie la Hollande que je suis allé par hasard en Angleterre, dont je ne me souciais guère. Et il est peut-être bon d'annoncer dès à présent que je ne suis pas un guide dans les rues de Londres ; je ne dirai pas combien de fois on sonne à une porte pour prouver ses titres de noblesse ou de domesticité ; je ne rendrai pas compte des parlements ; je ne donnerai aucune notion de la vie anglaise, car je n'ai rien vu de tout cela.

Chacun rapporte de ses voyages quelques notes intéressantes sur l'histoire, l'état des arts, les mœurs. Je ne me suis inquiété que médiocrement de ces particularités ; j'estime d'ailleurs qu'il faut vivre un an dans une ville, la plus petite, pour arriver à la deviner.

Je ne suis pas un voyageur spontané.

Mais j'ai vu madame Céleste.

Madame Céleste est une Française; ainsi j'ai attrapé le plus violent mal de mer pour aller en Angleterre faire la connaissance d'une Française. Il m'eût été facile à Paris d'emporter cent lettres de recommandation pour différents personnages célèbres qu'on ne peut aborder sans lettre d'introduction; j'ai préféré continuer la vie parisienne, si facile, où on se présente tout seul et où on est bien reçu quand on en vaut la peine.

Madame Céleste est la directrice du théâtre Adelphi, qui correspond à peu près à nos Funambules. La pantomime est autant en honneur à Adelphi qu'au boulevard du Temple, et les matelots anglais y apportent leurs grognements bruyants et enthousiastes.

Ce fut une danseuse célèbre que madame Céleste, dans son temps; elle brillait surtout dans les combats. Mais peu à peu l'embonpoint l'avertit de déposer la hache d'armes; le trop d'exercice amenait une santé considérable dans les jambes et les bras; en femme prudente, la danseuse avait fait des économies qui lui permirent d'acheter le théâtre, où elle gagne beaucoup d'argent. Il est vrai que jamais je n'ai vu à Paris un directeur plus actif, un metteur en scène plus intelligent; madame Céleste mène tout, dirige tout, les danses, la pantomime, les costumes, les machines.

Il y a un siècle à peu près, un Anglais original s'avisa de faire construire un théâtre de farces et de pantomimes; il y logeait, y mangeait, y couchait: il faisait les pièces, les soufflait, dirigeait les acteurs. L'Anglais resta *quarante ans* sans sortir de son théâtre, qui devint tellement à la mode qu longtemps de grands dignitaires anglais firent des démarches avant de pouvoir pénétrer auprès de l'excentrique directeur.

L'entrée du petit théâtre de farces était aussi avidement sollicitée que l'entrée du foyer de la danse de l'Opéra.

On invitait partout le directeur à de splendides fêtes, il refusa toujours. Pour vaincre sa sauvagerie, il fut convenu, finalement, que le samedi de chaque semaine serait célébré par un grand repas dans le théâtre. Là seulement, sept des plus grands noms de l'Angleterre furent admis à ces soirées, où se traitait, avec le sérieux que comporte un pareil sujet, l'esthétique de la pantomime et des moyens qui peuvent contribuer à l'agrandir et la glorifier.

Madame Céleste n'est peut-être pas aussi grandement artiste que cet Anglais bizarre, mais elle se donne autant de mal. Elle aime son théâtre, adore la pantomime et la comprend.

Cemme nous nous entendions avec madame Céleste! quelle aimable conversationniste! Avons-nous causé de l'art! Quand je me trouve en face de semblables personnes, il me prend de fortes envies de mariage.

Cependant, nous étions deux principes en présence, deux systèmes aussi absolus que le bien et le mal, l'école classique et l'école romantique, l'école romantique et l'école réaliste, le beau et le laid, les matérialistes et les spiritualistes : naturellement madame Céleste représentait l'école anglaise, moi l'école française.

La pantomime anglaise est luxuriante d'extravagance; j'ai fait tout mon possible pour amener la logique dans la pantomime française.

Nous étions donc deux adversaires; mais les détails nous rapprochaient en enthousiastes tous les deux de l'art aimé, nous nous pardonnions nos systèmes en ennemis généreux.

C'est à Adelphi que je vis jouer, dans la loge directoriale, le *Gnome protecteur*. Je n'ai pas compris grand'chose à la pièce, qui est incompréhensible; mais combien j'ai estimé les détails! Dès le prologue parut une jeune femme blonde qui représentait la déesse des eaux; elle semblait avoir des yeux tout exprès, de grands yeux bleus noyés qui semblent heureux au fond de la mer. Elle chanta une charmante pe-

tite mélodie anglaise qui me parut approuver les amours d'Harlequin et de Colombine.

Il faut voir les transports de ces deux jeunes amants si brillants de jeunesse et de costume. Harlequin semblait n'avoir qu'une paillette sur le corps, tant son costume en était saupoudré; agile, souple et ondoyant, on eût dit un long et coquet poisson aux écailles scintillantes, nageant tranquillement.

Colombine avait le costume le plus coquettement voyant de théâtre : beaucoup de fard aux joues, de grands yeux noirs avec des cils aussi prononcés que ceux d'une femme de Constantinople, la bouche plutôt grande que petite, un nez plein de curiosité qui se redressait légèrement vers le cintre, tout le déhanché d'une danseuse espagnole.

Elle courait perpétuellement après Harlequin! c'était la femme qui aime, qui veut que tout le monde le sache, et qui le dit :

—Harlequin! criait-elle d'une singulière façon que la plume ne saurait rendre, car l'actrice semblait aspirer les deux premières syllabes *harl'*, pour appuyer coquettement sur le *quin*.

Et elle lui sautait au cou, l'emprisonnait dans ses bras et l'embrassait avec une ferveur inconnue aux actrices parisiennes. J'ai beaucoup envié le sort de cet *harl'quin*, malgré son museau noir.

L'amoureuse Colombine n'avait qu'une jarretière qui appelait autant l'attention que ces beaux bracelets d'or massif que certains peintres italiens ont attachés beaucoup plus haut que le genou, sur la chair orangée des belles courtisanes vénitiennes.

Harlequin paraissait attacher un grand prix à cette unique jarretière; il faisait les plus éloquentes déclarations tout le long de la pièce, et employait toutes les ruses d'un garçon de noce de village pour arracher le ruban.

— Harl'quin! criait alors d'un joli ton de reproche la Colombine.

Et pour lui montrer qu'elle comprenait ses transports, elle lui sautait encore au cou, mais ne laissait pas prendre la jarretière.

Le gnome n'était protecteur que sur l'affiche; car il semblait mis au monde pour tracasser ceux qui l'entouraient. L'acteur qui jouait le gnome est un des plus remarquables mimes que j'aie jamais vus. Quand j'aurai dit qu'il avait un masque, on comprendra la difficulté d'être spirituel et grand comédien, la parole de la bouche étant interdite, ainsi que celle du visage.

La difficulté dans l'art ne prouve rien. L'homme qui a deux bras et qui s'en sert pour jouer du violon naturellement m'est plus sympathique que le musicien qui épaule son violon derrière son dos. Je plains les personnes qui s'enthousiasment pour une mauvaise peinture, parce qu'elle est signée par un peintre né sans bras.

Aussi, l'Anglais ne m'a-t-il pas intéressé parce qu'il était spirituel ayant un masque; il m'a plu parce que, le masque faisant partie de son costume de gnome, j'ai retrouvé derrière ce masque un profond comédien.

Il est vrai que le masque était mobile : il s'ouvrait vers la bouche et vers les yeux; mais le mime ne se servait de ces deux précieuses ressources qu'avec beaucoup de modération. Il apportait dans ses jeux de physionomie de carton la haute prudence de Debureau père, qui, par un simple clignement de l'œil gauche, remuait la salle.

Le masque du gnome était vert pâle, avec des sourcils très-brillants et une petite flamme factice au bout du nez.

Si le mime ne pouvait se servir de sa figure, toutes les expressions passaient dans les bras, et surtout dans les mains. Ce grand acteur, avec son costume rouge collant, son masque vert pâle à long nez brillant et sa perruque rousse, dont chaque poil effaré se dressait comme ceux d'un chat qui trouve un chien devant son assiette, avait des ma-

nières d'un comique imprévu très-distingué, que je ne peux mieux rendre qu'en conseillant de regarder les nombreux types de Méphistophélès lithographiés par Delacroix dans son *Faust*.

Les acteurs anglais et américains ont une qualité précieuse qui manque complétement aux meilleurs comédiens de Paris : la continuité du geste. Ils veulent être compris quand même, exagèrent le mouvement et le gardent.

Il est impossible de se tromper en voyant jouer un acteur de Paris ou de Londres : je ne parle pas de l'accent des deux nations, si différent; et pourtant l'accent du geste est aussi significatif. Un jour je remarquai parmi les figurants des Funambules un acteur à qui on avait confié un petit bout de rôle de nègre; le drôle était si comique, si saisissant (n'avait pourtant qu'un parapluie à porter et quelques coups de pied à recevoir), que je me dis qu'il y avait quelque chose de particulier dans ce corps.

Je demandai quelques renseignements; on me dit qu'il était Américain. Je l'élevai au grade de Polichinelle; il fut magnifique, inventa un cri cruel, remplit le théâtre de tapage. On l'appelait Derudder. Depuis, des régisseurs maladroits l'ont condamné à s'habiller en Arlequin. On mettait un comique brutal dans les habits d'un gracieux; autant vaudrait faire jouer à Odry les rôles de jeunes premiers en bottes vernies, la bouche en cœur.

Les directeurs de théâtres sont bien coupables de laisser commettre de pareils crimes; mais allez raisonner avec un directeur de théâtre !

Indépendamment de son talent de mime, l'acteur qui jouait le rôle du gnome était clown. Je n'approuve pas la clownerie pure, et les pères qui font sauter leur famille en l'air m'inspirent assez de dégoût; mais j'aime dans la farce un acteur qui rompt un peu la monotonie de l'action par quelques souplesses divertissantes.

Le gnome recevait d'un brutal seigneur des quantités de

coups d'épée ; en sa qualité d'être surnaturel, aucun coup ne portait ; l'épée lui traversait la poitrine, mais c'était tout comme si elle avait percé du brouillard. Le gnome, après avoir reçu ces bottes formidables, se mettait les poings sur les hanches, se dandinait, et ne paraissait guère plus contrarié qu'une jolie femme qui sourit à son miroir. Il reculait ainsi, en se déhanchant gracieusement, jusque vers le fond du théâtre, et, par un triple saut, revenait présenter sa poitrine au poignard avide du cruel tyran.

Le tyran était habillé de ce solennel costume d'Espagnol à crevés, invariablement couleur d'abricot, qui ne pourra pas plus disparaître de la scène que la maladie du corps de l'homme. Le tyran s'obstinait à vaincre son ennemi invisible ; il jetait son épée et saisissait le gnome à bras-le-corps. —Ton corps est souple, tyran ! tu es rompu aux rudes fatigues de la guerre ; tes poignets sont de fer comme ton cœur ; tu n'en iras pas moins te promener les jambes en l'air, la tête en bas, appuyée sur la perruque hérissée du gnome !

Après divers combats merveilleux, le tyran se trouvait honteusement vaincu, car il n'était pas fait à ces sortes de luttes ; jamais il ne touchait terre, le gnome ignorant l'image figurée des poëtes qui aiment *faire mordre la poussière* à leurs héros. Le tyran se trouvait blessé d'avoir l'air de fuir, car les coups de pied du gnome ne s'adressaient jamais que par derrière. Faisant sans doute une trêve honorable, au tableau suivant on le voyait pair et compagnon avec le gnome qui apparaissait vêtu en bailli.

. O vertueux baillis de Florian ! baillis ivrognes de l'Opéra-Comique ! baillis coureurs qui en contez à Colette ! vous vous seriez réunis tous ensemble, comme les légitimistes, les orléanistes, les conservateurs et les réactionnaires, se réunissaient, jadis, pour protester contre ce bailli anglais, aussi terrible à vos yeux que monsieur Socialisme aux yeux de la rue de Poitiers !

Le gnome avait passé négligemment la robe noire de la magistrature; il était tombé sur la première grande perruque venue; il marchait avec une haute canne à pomme d'ivoire. Et il se disait le bailli!

Sous la perruque à boucles noires, trop étroite, on voyait apparaître les longs poils rouges du gnome, roides comme des brosses; les jambes rouges de l'être surnaturel, ses mains ougesaussi sortaient dela robe noire d'un magistrat qui connaît des délits et des crimes du village, qui boit le vin du paysan, qui caresse les filles sous le menton. Et il se disait le bailli!

Était-ce la longue canne à pomme d'ivoire, accessoire traditionnel de tous les théâtres français, qui lui donnait cette insolence? On entend au loin le galoubet et le tambourin, autre tradition nuptiale. Les paysans et paysannes entrent en dansant; ils escortent la douce Colombine, pâle comme la neige, qui est forcée, par des parents avares, d'épouser le cruel tyran.

Le bailli range toute cette foule; il fait le majordome, le maître de cérémonies; drapé dans son manteau noir, il prend de grands airs. Eh quoi! le village ne paraît pas étonné de ce bailli étrange! Colombine elle-même, qui laisse serrer sa petite main dans les pattes rouges du gnome, ne s'inquiète pas de l'être mystérieux au visage vert, livide, avec une flamme au bout du nez, qui a une double chevelure, une hérissée et une peignée, une rouge violent et une noire lustrée.

Non, non, non, ce n'est pas là le bailli de Salency, le ailli *qui compliment'e*, le bailli basse-taille qui dit aux paysans :

« Chantez, chantez ensemble,
Et chantez tour à tour. »

Ce à quoi les paysans ne manquent pas de répondre :

« Chantons, chantons ensemble,
Et chantons tour à tour. »

Jamais les baillis français n'ont gratté avec leur index le bout de leur nez avec toute l'insistance du bailli-gnome: la flamme brillante qu'il a au nez le brûle perpétuellement; ce n'est pas un ornement futile, c'est un châtiment. Les supplices de Tantale, Prométhée, Sisyphe, expliquent cette flamme placée cruellement dans un tel endroit par un génie supérieur.

Punch aussi gratte perpétuellement son nez comique. (Voir la couverture symbolique du *Punch* anglais.) Mais que de joie, que de finesse et de raillerie moqueuse dans ce grattement!

Personne de la noce, je l'ai dit, ne reconnaît le faux bailli; personne ne dévoile les mensonges de sa toilette. Lui-même ne s'en soucie guère. Il jette sa canne à pomme d'ivoire, emblème aussi important que la chaîne des huissiers. Sa toque le gêne; il s'assied dessus et aplatit la plume. Quand le tyran veut s'asseoir sous le dais avec sa jeune fiancée, il trouve le gnome qui, oubliant son rôle de bailli, se livre sur les tapis brillants à des sauts de carpe exagérés, à des jeux d'anguille nerveuse. Mauvaise société que celle du bailli! On le prie de signer le contrat, et sa signature est d'une suprême importance légale. Il se tord par derrière le dos du fauteuil et salit l'acte d'une signature grossière et insensée.

Il a trempé dans l'encrier sa griffe diabolique et signe avec son pied.

Et voilà ce qui fait l'importance de la pantomime et sa grandeur, c'est que rien ne s'explique. Personne moins que moi n'est intéressé dans la question : toute mon œuvre funambulesque est logique à désespérer Aristote; mais je sais comprendre les beautés de mes adversaires et je sais les louer. Ainsi, d'abord le gnome combat contre le tyran; rien n'est mieux exposé; dix minutes après, ils sont inséparables comme saint Antoine et son petit cochon. L'auteur ne l'explique pas. Le gnome s'habille en bailli; les invités de la noce sont censés ne pas le reconnaître; l'auteur ne l'explique

pas encore. Au milieu de toutes ces indécisions, peut-être à cause de ces indécisions vagues et flottantes, le drame est complet et saisissant. Il y a bien peu de personnes à Paris qui comprennent ces sortes de mystères dramatiques, et qui ont l'amour sincère de ces muets spectacles. En tête, je citerai Théophile Gautier et Gérard de Nerval, qui m'ont si puissamment aidé dans mes efforts ; et, à côté d'eux, mon ami Baudelaire, dont je veux citer un fragment inédit, tiré d'un article sous presse depuis quinze ans seulement : *De la Caricature, et généralement du Comique dans les arts*. Ce qu'il a dit du Pierrot anglais, nul ne saurait mieux le dire, et je n'ai pas essayé de lutter avec lui :

« Le Pierrot anglais n'est pas le personnage pâle comme la lune, mystérieux comme le silence, souple et muet comme le serpent, droit et long comme la potence, auquel nous avait accoutumés Debureau. Le Pierrot anglais arrive comme la tempête, tombe comme un paquet, et quand il rit il fait trembler la salle. Ce rire ressemblait à un joyeux tonnerre. C'était un homme court et gros, ayant augmenté sa prestance par un costume chargé de rubans superposés, qui faisaient autour de sa personne l'office des plumes et du duvet autour des oiseaux ou de la fourrure autour des angoras. Par-dessus la forme de son visage, il avait collé crûment sans gradation, sans transition, deux énormes plaques de rouge pur. La bouche était agrandie par une prolongation simulée des lèvres, au moyen de deux bandes de carmin ; de sorte que, quand il riait, la bouche avait l'air de s'ouvrir jusqu'aux oreilles. Quant au moral, le fond était le même que celui que nous connaissons : insouciance égoïstique et neutralité. *Indè*, accomplissement de toutes les fantaisies gourmandes et rapaces au détriment, tantôt de l'Arlequin, tantôt de Cassandre et de Léandre. Seulement, là où Debureau eût trempé le bout du doigt pour lécher un plat, il y plongeait les deux poings et les deux pieds, et toutes choses s'exprimaient

ainsi dans cette singulière pièce avec emportement : c'était le vertige de l'hyperbole. Pierrot passe auprès d'une femme qui lave le carreau de sa porte ; après lui avoir dévalisé les poches, il veut faire passer dans les siennes l'éponge, le balai, le paquet et l'eau elle-même.

« Pour je ne sais quel méfait, Pierrot devait être finalement guillotiné. Pourquoi la guillotine au lieu de la potence, en pays anglais ? Je l'ignore ; sans doute pour amener ce que l'on va voir : l'instrument funèbre était donc amené sur les planches ; après avoir lutté et hurlé comme un bœuf qui sent l'abattoir, Pierrot subissait enfin son destin. La tête se détachait du cou, cette grosse tête blanche et rouge, et roulait avec bruit devant le souffleur, montrant le disque saignant du cou et la vertèbre scindée. Mais voilà que subitement, ce torse raccourci, mû par la monomanie irrésistible du vol, se dressait, escamotait victorieusement sa propre tête, comme un jambon ou une bouteille de vin, et se la mettait dans sa poche. Avec une plume, tout cela est pâle et glacé ; que peut la plume contre une pantomime ?

« La pantomime est l'épuration de la comédie. C'en est la quintessence, l'élément comique pur, dégagé et concentré. Aussi, avec le talent spécial des acteurs anglais pour l'hyperbole, toutes ces monstrueuses farces prenaient une réalité étrangement saisissante. »

Ce que le poëte a si bien exprimé en ces lignes, madame Céleste n'aurait pu le dire en termes aussi éloquents ; mais elle en avait tout le sentiment. Je lui donnai à lire mes *Feuilletons sur la pantomime anglaise*, qui relataient les désagréments survenus, au théâtre Adelphi, à mon acteur favori d'alors, Paul Legrand. Il est bon de dire qu'en 1847 je ne connaissais pas les mimes anglais, et que, sans point de comparaison, j'étais trop décidé à donner l'avantage aux acteurs français. Madame Céleste ne m'eût pas soumis ses justes appréciations, que je serais revenu tout seul à la vé-

rité, à savoir combien est grande la supériorité, en science mimique, de l'Angleterre sur la France.

Paul Legrand ne fut pas tout à fait chuté à Londres, par esprit de nationalité, mais par un certain sentiment de l'art.

Il entre donc en scène : étonnement des matelots anglais qui peuplent la salle. « Il ne ressemble guère à notre Pierrot. — Qu'il est maigre! — Qu'il est long! — Qu'il est pâle! » Telles sont les premières impressions du public, qui, après la première surprise, se dit : — Il est long, mais il est souple. Il va se traîner tout à l'heure comme Hamlet dans la scène des comédiens. Comme il va sauter! c'est une vraie plume! Et le public attendait toujours les dislocations de ce long corps pâle, qui cherchait des gestes spirituels de comédien, de fines intentions, sans se douter des désirs du public.

En outre, le mime français respirait l'inquiétude de la salle. Où était ce public enthousiaste des Funambules, qui envoie, les belles dames des bouquets et des oranges, les gamins des pommes? Les Anglais attendaient le clown et ne trouvaient qu'un comédien intelligent, qui n'osait désarmer le public en lui envoyant un de ces pieds de nez si chéris du paradis des Funambules. L'acteur, habitué à de sympathiques indulgences, perd la tête en face d'un jury sérieux. Madame Céleste trouva le vrai mot pour peindre nos acteurs de pantomime.

« Ils sont trop paresseux, dit-elle, voulant rendre par cette accusation capitale que la clownerie fait essentiellement partie de l'art mimique. Théophile Gautier était bien du même avis quand il conseillait à Paul, lors de ses débuts, d'étudier, *dans le silence du cabinet*, les mystères de la boxe et de la savate, exercices qui donnent de l'intelligence et de la souplesse aux membres.

Madame Céleste s'occupait de mille choses pratiques de son théâtre; ses préceptes resteront longtemps gravés dans mon esprit. Je ne peux écrire tous nos entretiens; mais

la savante institutrice m'a fait cadeau d'une espèce de recette qui pourrait se vendre fort cher aux danseuses célèbres et que je dévoile aux aveugles de la barrière de Fontainebleau, qui exercent leur métier de *rebouteur* en dépit de la Faculté de médecine.

Il est souvent arrivé qu'un danseur, en retombant sur ses pieds, ait le malheur d'attraper une foulure, une entorse ou tout autre désagrément qui arrête les représentations d'un ouvrage important, fait nuisible aux auteurs et aux directeurs de théâtre. Le jour de la représentation des *Trois filles à Cassandre*, pantomime bourgeoise, le Pierrot, Paul, fut pris d'une entorse qui le tint huit jours au lit. Aux Funambules, cet accident vient du plancher, qui est divisé en tant de trappes, qu'il semble un jeu de patience propre à exercer d'aimables enfants à la géographie.

— Mais, généralement, me disait madame Céleste, les chutes proviennent de la mauvaise position du pied, qui, ne se présentant pas directement vers la terre, lorsque le corps retombe, tourne, plie et succombe sous le poids qu'il reçoit.

Vous pouvez en croire une ancienne danseuse, ajoutait-elle ; la plante du pied est la seule base du danseur; il doit se servir de tous les doigts de ses pieds comme d'autant de branches dont l'écartement sur le sol, augmentant l'espace de son appui, affermit et maintient son corps dans l'équilibre convenu.

La directrice appelait cela *mordre* les planches. Elle prétendait que les danseuses qui ne mordaient pas le parquet avec leurs cinq doigts perdaient leur pied. Le pied s'arrondissait, variait sans cesse et de côté, du petit doigt au pouce, du pouce au petit doigt. Madame Céleste, autant que la majesté de ses formes le lui permettait, cherchait à exécuter ses théories, et je pus comprendre l'espèce de roulis occasionné par la forme convexe que l'extrémité du pied prend dans cette position et qui s'oppose à toute stabilité.

— Les chevilles chancellent et se déplacent, disait madame Céleste, quand la masse tombe d'une certaine hauteur et ne trouve pas dans sa base un point fixe capable de la recevoir et de terminer sa chute; toutes les articulations sont blessées de c s ébranlements. C'est alors, continua l'intelligente artiste, que les danseurs comprennent le danger ; ils font de vains efforts pour trouver une position ferme, et ils attrapent une entorse.

— Ne croyez-vous pas, dis-je à madame Céleste, que ces accidents viennent non-seulement de la maladresse, mais encore de la faiblesse des muscles ?

— Souvent cela arrive, dit-elle; aussi le fameux faiseur de ballets Noverre recommandait-il aux danseuses une vie pure et honnête. Mais qu'il est difficile de faire comprendre cela à des gens qui n'ont pas l'amour de l'art! Enfin, l'entorse est attrapée, il faut la guérir immédiatement. Un de nos acteurs a trouvé le remède.

— Vraiment, vous avez un remède, quand la médecine et la chirurgie sont également impuissantes à guérir le mal ?

— Dans le temps, dit madame Céleste, j'ai bien souffert d'une foulure. Un bain de pied, à l'eau glacée, des compresses d'eau-de-vie camphrée, du repos, le fameux mot de la médecine, voilà tout ce que mon docteur me conseillait. Comprenez-vous ma position ! Six semaines dans mon lit, essayant tous les matins de nouvelles frictions, et sachant qu'une autre danseuse jouait mon rôle et était applaudie tous les soirs. C'était affreux.

— Oh! je connais ces souffrances, dis-je; j'étais parti pour faire un tour dans les montagnes d'Auvergne, je me prends le pied dans une de ces maudites pierres qui abondent par là à tel point, que je crois que c'est là le pays où Deucalion semait ses pierres. Ce sont des nids à entorses; j'en rencontre une formidable. On appelle les médecins, qui me conseillent également de me reposer. Il y a dans la

ville du Puy des religieuses, maîtresses d'école, qu'on appelle en patois *des roubiaques ;* elles se mêlent un peu de médecine naturelle et passent pour très-fortes dans la guérison des entorses. La roubiaque me tire la jambe dans tous les sens; un moment j'ai cru que j'étais bossu et qu'on me mettait dans une machine orthopédique ! Eh bien, roubiaque et médecin ont échoué devant l'entorse.

— A une répétition, reprit madame Céleste, le Punch se trouva le pied pris dans un cossoir; nous appelons cossoir les rainures étroites dans lesquelles glissent les coulisses. Il jette un cri et tombe sur le plancher, pâle et émotionné. On va chercher une voiture, et on l'emmène. Comment faire? Toute la pièce était écrite pour le Punch. Le remplacer, je ne pouvais y songer, il était adoré du public. A cinq heures du soir, j'allais annoncer relâche lorsque je vois arriver le Punch tout aussi gai qu'à l'ordinaire, et il me salue par un saut énorme :

— Et l'entorse? mon ami.

— Je la nourris, dit-il.

En effet, sa jambe était un peu plus grosse qu'à l'ordinaire.

— Tu pourras jouer ce soir?

— Sans doute, me dit-il.

—Qui est-ce qui t'a guéri aussi vite, mon pauvre garçon?

A cela, il me répond en relevant son pantalon, son bas, et en déliant des bandelettes qui cachaient, vous ne devineriez jamais, le singulier emplâtre du Punch.

— Oh ! je ne devinerai rien.

— C'était un hareng.

— Un hareng! m'écriai-je.

— Oui, dit madame Céleste, un hareng frais fendu par le milieu dans la longueur, et qu'il s'était appliqué vif sur la peau.

— Un singulier remède, dis-je.

— Il paraît que ce remède est très-employé par les Amé-

ricains, et je vous conseille de l'indiquer à vos mimes des Funambules.

— Mais jamais mes célèbres danseuses ne consentiront à s'appliquer un hareng autour du mollet.

— Bah! dit madame Céleste, six semaines au lit, c'est dur, un hareng n'a rien de bien méchant; d'ailleurs, vous avez vu miss Fleming, la Colombine, une femme qui a l'air si vaporeux dans ses rôles de fée, voilà ce qu'elle a dit en admirant la guérison du Punch: « Puisque ce hareng fait tant d'effet à l'extérieur, il doit être encore plus actif à l'intérieur; pour prévenir les entorses, j'ai envie de manger tous les matins un hareng. »

XXX

LETTRE A GÉRARD DE NERVAL.

Près d'arriver à la fin de ma tâche, je suis pris, mon cher Gérard, d'une certaine terreur. Malgré ma déclaration de *contes cousus de fil blanc*, le public me pardonnera-t-il ces interminables histoires de Pierrot, d'Arlequin et de Colombine? Et la critique!!! Cette même critique qui me demandait déjà aux précédents volumes, « Qu'est ce que cela prouve? » J'avoue que je ne remettrai ce livre à mes meilleurs amis qu'avec crainte. Nous savons à peine ce qu'est le public, ce qu'il pense, où il demeure, et rarement nous sommes à même de le rencontrer. Les directeurs de journaux, de revues, les libraires parlent perpétuellement du *public*, et ne le connaissent pas mieux que nous. Où sont

leurs balances, leurs poids et mesures, pour assurer combien il faut d'onces de bon sens, de demi-onces d'esprit et de grains de fantaisie pour réussir auprès du public?

En général, ce sont les demi-intelligences, celles qui ne sont pas du métier ou qui s'y frottent seulement, qui nous menacent des colères du public. Je me rappelle l'indignation que causait parmi certaines gens votre *Abbé de Bucquoy* quand il parut en feuilleton. Vos fameux voyages humouristico-bibliographiques dans notre beau pays du Soissonnais effrayaient ces gens qui aiment à voir à la fin du feuilleton un « *poignard suspendu* » sur la tête du héros et la *suite à demain*. Je viens de lire les *Filles du feu*, ce beau livre que vous m'avez donné. Quoique connaissant déjà une grande partie des Nouvelles, j'ai relu le livre d'un bout à l'autre en une nuit, et il m'a laissé une impression tendre et douce comme quand j'entends une chanson populaire. Le fameux *Abbé de Bucquoy* gagne à être relu : nulle part dans vos œuvres ne se trouve mieux accusé cet esprit fin, si français, si délicat, fils du dix-huitième siècle, dont on retrouve les racines un peu dans Diderot, davantage dans Jean-Jacques et toujours dans l'amour de la nature. J'étais depuis longtemps indécis de publier mes souvenirs des Funambules : l'*Abbé de Bucquoy* m'a décidé. Tant pis pour la méthode : les livres un peu aventureux ont bien leurs charmes; tous ces petits papiers, ces contes, ces pantomimes, que j'ai enfilés les uns au bout des autres, je les ai écrits avec croyance à leur date, là est ma seule justification. Vous l'avez très-bien dit un jour :

« Hégel, qu'il faut toujours citer en matière d'esthétique, a longuement prouvé que dans l'art rien n'est frivole. C'est vous-même peut-être, ô lecteur, qui êtes frivole, en abandonnant aux enfants cet humble spectacle des marionnettes (*puppen-spiel*), qui joua un si grand rôle dans l'enfance de

Gœthe, et qui a occupé les plus sublimes esprits de l'Allemagne et de l'école allemande-française. Rien n'est petit dans la science ni dans la philosophie, — tout aussi dans l'art se tient, sans la moindre solution de continuité, depuis le dernier pantin dont les quatre membres obéissent à la traction d'une ficelle, jusqu'au Prométhée d'Eschyle, ou, si vous voulez même, jusqu'aux héros cosmogoniques du théâtre des Hindous. Bien des savants ne sont parvenus à l'Académie des inscriptions qu'après avoir entassé des volumes de recherches sur le Polichinelle des Osques ou sur l'origine du *Hellequin* ou *Erlequin*, — qui, selon M. Paulin Pâris, serait définitivement le même que le *Erl-Konig* (roi des aulnes) des pays du Nord.

« Vous pouvez bien penser qu'il y aura un jour des savants qui seront largement rétribués et classés parmi les littérateurs *sérieux*, pour des travaux rétrospectifs sur le théâtre de Séraphin, ou le Café des Aveugles; on publiera un commentaire sur le *Pont cassé*, aux frais de l'Imprimerie royale; on discutera le sens du fameux vers :

Voici le cadran solaire,

en démontrant qu'à cette époque les pendules n'étaient pas inventées. On distinguera dans cet autre vers :

Les canards l'ont bien passée!

quelque allusion à la politique ou à la presse quotidienne.

« Pourquoi donc ne chercherions-nous pas d'avance à éclairer ces ténèbres de l'avenir? »

Il y en a beaucoup qui ne voient dans Arlequin et Colombine que deux simples danseurs : s'ils s'en amusent, cela suffit à la récréation de leurs yeux; mais peut-être ne prête-t-on pas assez d'attention à cet aimable groupe qui fuit sous les ombrages, qui voit à tous moments le bâton de Cassan-

due levé sur sa tête, qui est toujours jeune, toujours souple, toujours aimant, jamais malade, Arlequin et Colombine !

Il faut avoir aimé pour comprendre Arlequin et Colombine, et avoir aimé à leur façon! Pression de mains, tuteur jaloux, rares et purs baisers, l'esprit naïf, l'amour des fleurs et de la danse, telle est l'existence de ces deux êtres muêts, qui ne dissertent jamais de l'amour, qui se parlent par les yeux, qui ne prennent de la vie que le plaisir et la joie.

Arlequin est né en Italie, et l'Angleterre le comprend; il est sorti des mœurs élégantes et faciles de Venise, et les matelots de Londres s'enthousiasment pour sa subtilité, ses regards de flamme et ses doux serrements de main.

Il fait à peine jour : le soleil envoie ses premiers rayons, l'herbe étincelle encore de sa parure de rosée, et voilà qu'au bout de l'horizon arrive l'aimable Arlequin, qui s'est arraché de sa couche à l'aurore. Il se détire les bras, ploie son corps pour rendre la souplesse à ses membres, et se glisse comme un lézard sous le balcon de Colombine. Qu'il est jeune et qu'il est beau ! Comme les paillettes de son habit scintillent aux premiers rayons du soleil !

De sa batte, il frappe aux volets du balcon où à travers les grilles on aperçoit Colombine, qui se lève encore souriante de son dernier rêve d'amour. Il n'y a pas de balcon trop haut ni de barreaux assez étroits pour empêcher les deux amoureux de se regarder tendrement, de s'envoyer de doux baisers : la main de Colombine est si petite qu'elle défie les barreaux les plus étroits ; c'est une main qui passerait à travers le trou d'une aiguille. Ses doigts sont fins, allongés, blancs, l'ongle est couleur de rose ; il se tient entre ces deux mains une conversation mystérieuse, pleine d'un charme puissant. Les doigts s'interrogent l'un après l'autre, s'embrassent, se joignent, se croisent, se quittent, se reprennent, se parlent et se répondent... Les deux M se croisent, se pressent ; ce sont de petits chemins creux, des sinuosités, des

vallées et des montagnes, des gorges profondes, des chemins brûlants comme un cratère. Aussitôt les mains touchées, le combat commence par des caresses douces, des frôlements d'épiderme, des touchers de papillons; puis des étreintes d'étau à broyer la jolie main de Colombine... Tout à coup, Arlequin saisit de ses deux mains les mains de Colombine; il n'est pas satisfait d'en avoir fait une pâte rose, de l'avoir broyée et de la voir reprendre haleine, il est maître du dessus et du dessous, maître de cette chair tendre, veinée d'azur, il la presse contre ses lèvres, il l'appuie contre son cœur.

— Humph! humph! humph!

C'est le grognement du vieux Cassandre, que son catarrhe tient éveillé, et qui devine plutôt qu'il n'a entendu cette tendre conversation.

La main disparaît, Arlequin fuit comme une hirondelle. Le temps est venu d'ouvrir la maison; les oiseaux chantent dans les arbres, le gazon a bu la rosée, le matin est venu. Colombine sort de la maison de son tuteur; elle ne trouve pas Arlequin, mais un gros bouquet de roses sauvages qu'il a caché dans un tronc de saule. Elle était entrée en sautillant gaiement sur la pointe des pieds; elle respirait avec bonheur l'air frais du matin; elle disait bonjour à la rivière tranquille, aux nuages bleus, aux oiseaux et aux arbres, et le bouquet l'a rendue sensible et l'a fait asseoir pensive sur le banc. Ce ne sont que des roses sauvages qui semblent toutes sœurs, et elle interroge chaque rose comme si chacune d'elles avait conservé le sentiment qui passait dans le cœur d'Arlequin en la cueillant. A quoi pense-t-elle? Elle ne saurait le dire; mais la gaieté s'est envolée pour faire place à la tendresse.

Colombine met le bouquet à son sein et danse comme on danse à dix-huit ans, sans s'inquiéter pourquoi, sans penser au lendemain. Elle a un corsage de velours noir et une jupe couleur cerise; dans ses cheveux se balancent de petites

fleurs mêlées à des rubans gais. Comme elle court pour son plaisir dans la campagne, sa jupe est courte et ne risque pas de s'accrocher aux buissons.

Mais elle se sent prise par la taille, ses joues s'empourprent, ses yeux se baissent : Colombine a reconnu Arlequin, qui l'a surprise sans bruit, et qui appuie ses lèvres sur son cou, à l'endroit où les cheveux rebelles échappent au peigne et frisent en boucles mutines.

N'en demandez pas davantage à Arlequin et à Colombine ; légers et amoureux comme des oiseaux, ils sautillent pendant la pantomime ainsi que des moineaux du Palais-Royal.

Un chercheur de système avait trouvé que l'habit changeant d'Arlequin était le symbole de l'amour volage ; cela est faux, les êtres prétentieux de notre époque ont adopté le symbole parce qu'il explique tout, qu'il donne l'air profond aux niais, et qu'il est facile à trouver. Nos pères n'y mettaient pas tant de malice. Arlequin a toujours aimé Colombine et il en a toujours été aimé ; sa flamme pure est perpétuellement couronnée d'un mariage sérieux, consacré par la baguette de la fée, sur un autel où brûlent des flammes de Bengale.

Les acteurs n'ont pas assez conscience du beau rôle de jeunesse qu'ils cachent sous leur museau noir : l'Arlequin des Funambules est un fainéant, et la Colombine trop souvent lourde et de mauvaise humeur. Miss Howel et son camarade Homach nous ont apporté de Londres la véritable tradition. Qu'il était beau, cet Anglais, avec son sang rose qu'on apercevait au défaut du masque ! Et combien m'a fait rêver la Colombine, avec ses contorsions charmantes, ses cambrures adressées au public, sa danse extatique et son sourire blond !

Un grand acteur ne vous a-t-il pas toujours semblé déplorable dans une troupe ? J'aime mieux une bande de dix acteurs médiocres que neuf acteurs médiocres et un grand

acteur. Sans parler de son orgueil, dont l'envergure est énorme, le grand acteur é'eint tous les efforts de ses camarades; il aime à sa personne des repoussoirs tout autant que les jolies femmes pleines d'amitié pour leurs amies grêlées.

A Debureau père, on pouvait tout pardonner; il était plus que grand comédien, il était créateur. Avec autant de raison que Louis XIV, il pouvait dire : « Les Funambules, c'est moi! » Mais ces soleils de l'art dramatique sont si rares qu'on doit les regarder comme des exceptions dont l'exemple n'est pas à suivre.

A part quatre ou cinq acteurs qu'on ne sait pas mettre dans leur jour, les autres mimes des Funambules ne sont pas à la hauteur voulue! L'enthousiasme s'est perdu, ce noble enthousiasme qui faisait remarquer à l'habitué des Funambules jusqu'au dernier des figurants.

Quelle curiosité m'inspirait un *voyou* ramassé sur le boulevard du Temple! Il commençait par aider le machiniste dans ses changements à vue; de là, il arrivait aux honneurs de la figuration. On comprenait son orgueil quand Debureau lui parlait ou lui donnait un coup de pied; il ramassait à la fin du tableau, avec subtilité, les accessoires, tels que chaises, tables, perruques, assiettes cassées, qui ne doivent pas figurer dans le changement à vue suivant. Enfin, il s'était habitué aux planches, il apportait le sérieux voulu, il n'était plus embarrassé de ses bras, il était déniaisé. Un jour, l'administration le mettait à la tête de la figuration, le voilà chef d'attaque; puis on lui confiait un bout de rôle *parlé*, et il finissait par faire tout à fait partie de la troupe, récompense légitime due à des efforts consciencieux.

Mais aujourd'hui cela ne va pas et tient des révolutions perpétuelles de la troupe. Douze acteurs suffisent pour la pantomime, mais ne les changez jamais! Que des affinités,

que des habitudes, qu'une longue expérience, amènent un accord et un ensemble sans lesquels la pantomime ne peut marcher.

Ne pensez-vous pas que l'onomatopée serait d'un bon effet dans la pantomime? Déjà le Pierrot emploie à de rares intervalles un petit cri qui enthousiasme la salle; le bavardage continuel de Polichinelle, cette singulière chanson de ferblanc, produit une sensation étrange. Chaque coup de pied reçu par Cassandre devrait se traduire par une plainte énorme; et la Colombine, dans ses éternelles amours avec Arlequin, pourrait employer une note douce, une intonation câline, un de ces mots émus d'une femme qui s'abandonne.

Voilà ce qui confondrait les admirateurs de la parole dans la pantomime! Langue merveilleuse et sauvage, combinaison des accents de l'animal et de l'homme, lariflas des bords du Gange, hiéroglyphes mystiques et gutturaux, vous rempliriez l'âme de transports inconnus!

Cependant un grand danger est à craindre, l'acteur abusera de l'onomatopée, au lieu qu'en principe elle doit être employée avec la plus scrupuleuse prudence; mais je réponds que dans le manuscrit de l'auteur l'onomatopée sera notée à de certains endroits dramatiques ou comiques. Et quand je parle des mimes, je parle d'acteurs soumis et dévoués, sous le joug d'une législation draconienne, qui doivent apporter dans leur art la même servilité que les cors russes ne donnant qu'une note avec la précision d'un violon agile.

Il y a des personnes qui ne goûtent pas ces sortes de spectacles. « Les pantomimes m'ont toujours plus ému qu'égayé, me disait Vacquerie. Je n'ai jamais regardé sans une appréhension involontaire ces muets qui vont et viennent en se parlant par gestes. A la longue, ce silence m'inquiète, comme la nuit, qui est le silence du sommeil. »

J'ai assez longtemps vécu avec les comédiens des Funam-

bules, et je cherchais à me rendre compte si, en effet, cette habitude de parler sans voix n'apportait pas quelque désordre dans leur organisation; cependant je ne remarquais rien; me laissant aller aux charmes de l'intuition, je présumais qu'étant forcément discrets, les mimes pouvaient être des narrateurs remarquables. Hélas! mon cher Gérard, ils emploient une orthographe particulière, de même qu'ils ont une manière de s'exprimer à eux. Régisseurs, directeurs, Pierrot, Arlequin, Colombine, ont chacun sa méthode épistolaire.

Voici l'orthographe de la régie : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous prévenir que j'ai remis votre pantomime à la *sencure.* » Lettre du Pierrot : « J'ai rèçu votre *aimibl* invitation, il y a longtans que je dèzire me *trouvé* avec vous, si toute *foi* cela vous est *agrable.* » Style de la Colombine : » Vien se soir au cpequetacl tu me fera plésirre. »

Toutes ces pièces, je les conserve précieusement, ainsi que le reçu suivant d'une pantomime qui a été peut-être jouée quatre cents fois, et qui a été payée *quarante francs*, et encore avec des réserves terribles de la part de la direction.

Les personnes qui ne croiraient pas à ma sincérité peuvent se présenter chez l'éditeur du présent volume, qui s'empressera de mettre sous leurs yeux la correspondance intime ou dramatique des Funambules, ainsi que le reçu, dont voici un *fac-simile* exact.

Je soussigné reconnais avoir reçu de l'Administration du théâtre des Funambules
la somme de QUARENTE FRANC
pour le prix convenu d'une pentomime intitulè pierrot en afrique

que je cède en toute propriété et sans aucune réserve; lui faisant également l'abandon des droits ordinairement attribués aux Auteurs dramatiques, tels que entrées personnelles, billets d'auteur, etc., etc.

Paris, le 12 *août* 1842

CHARLES.

Il ne me reste plus qu'à vous dire, mon cher Gérard, comment je quittai le théâtre. Le baron Taylor m'avait demandé une petite pantomime pour une fête de bienfaisance dans les galeries Bonne-Nouvelle. Il fut convenu que les Funambules nous fourniraient les deux Pierrots, Cassandre, Arlequin, Polichinelle, Colombine et la Fée. Là-dessus, je rédigeai le livre suivant :

PROLOGUE

La fée.

Les amours d'Arlequin et de Colombine sont le prétexte de la pièce nouvelle.

Polichinelle est le rival d'Arlequin.

Arlequin est le rival de Polichinelle.

Des combats sans fin vont s'engager pour obtenir la main de Colombine.

Ici est le lieu du combat.

Rien ne sera caché, ni leurs vices ni leurs vertus.

Tous nos personnages vivent en plein soleil.

Vous les verrez manger et boire sur la place publique.

Vous les entendrez discuter leurs plus chers intérêts dans la langue qui leur est particulière.

Ainsi parla la Fée, et, sur un signe de sa baguette, entre Cassandre.

« Celui-ci, dit la Fée, est Cassandre, le plus vertueux des mortels, aimant trop l'argent. La fatalité veut que ce péché capital lui soit constamment reproché sous les apparences de nombreux coups de bâton. »

La Fée les appelle tous l'un après l'autre et les peint d'un trait :

» Mademoiselle Colombine, fille de Cassandre, le plus ver-

tueux des mortels. Aimable personne, qui aime à rire et à danser; elle est peut-être un peu légère, mais elle se corrigera en ménage. »

Après Colombine vient Arlequin.

« Arlequin, jeune et beau, dit la Fée, cherche à mériter la main de mademoiselle Colombine. La suite de l'ouvrage montrera s'il en est digne. »

Polichinelle paraît.

« Voici le gai Polichinelle; il est encore endormi, mais il n'aura pas l'œil ouvert qu'il sera ivre. C'est de la faute de sa nourrice qui lui aura donné à teter le goulot d'une bouteille. Il est joueur comme les cartes, et tranche par ses manières bruyantes avec l'amabilité de son rival Arlequin. »

Sur un signe de la Fée, les deux Pierrots s'avancent.

« Vous reconnaissez les deux gentils Pierrots: sans eux la pièce boite et ne marche qu'avec des béquilles. Je ne vous ferai pas leur éloge, tous ceux qui sont ici en pensent plus de bien que je ne saurais en dire. Mais je vous préviens que l'un est domestique d'Arlequin, l'autre domestique de Polichinelle. Ils ont apporté leur sac de malices, et ils ne vous montreront que les plus jolies. »

Pendant ce discours, Arlequin, les Pierrots, Colombine, Cassandre et Polichinelle sont restés calmes et immobiles. Ils semblent de bois, le sang ne coule pas dans leurs veines! Mystère et sommeil! mort apparente! léthargie et insensibilité! Ils n'attendent plus que les conjurations de la pythonisse en robe à paillettes d'or. Mais l'oracle va sortir par la bouche de la Fée sous la forme d'une prose imagée.

« Eternels coups de bâton!

« Immortels coups de pied qui remplacez la parole!

« Ne restez jamais une minute endormis.
« Qu'une pluie de soufflets résonne comme les cloches!
« Que la batte d'Arlequin s'éveille!
« Que ces éléments d'un comique puissant qui n'a pas de fin remplissent aujourd'hui les esprits d'une folle gaieté. »

A peine la Fée a-t-elle fini de parler, qu'un trémoussement s'empare de tous les membres de chacun de ces êtres. Cassandre est assommé dès le premier mot. Colombine danse sans prendre garde aux accidents soufferts par son père; Arlequin gambade; Polichinelle crie de toutes ses forces avec sa voix de fer-blanc, et les soufflets sont renvoyés comme par des raquettes. C'est ainsi que les personnages de la pantomime annoncent leur vitalité; et aussitôt les mauvais instincts dressent la tête.

Sainte Poltronnerie,
Sainte Gourmandise,
Sainte Avarice,
Sainte Bouteille,
Sainte Coquetterie,

Ayez pitié de Pierrot, de Polichinelle, de mademoiselle Colombine et de Cassandre, le plus vertueux des mortels!

Cassandre ne veut marier sa fille qu'à un épouseur qui apporte une grosse dot. Arlequin n'a pour dot que son amour, son masque noir et son joli costume qui scintille comme les étoiles. Cassandre trouve qu'une pièce de cent sous sonne mieux que la plus tendre déclaration d'amour; d'ailleurs, il ne comprend pas qu'avec une bourse aussi plate que celle d'Arlequin on s'avise d'entretenir des domesti-

ques à gages, comme Pierrot, un être qui a un robuste appétit.

Mais l'appétit de Pierrot ne coûte pas bien cher à Arlequin; si la gueule de Pierrot est toujours enfarinée, c'est aux dépens des voisins, aux dépens des étalages, aux dépens des garçons qui passent la corbeille sur la tête, de la nourriture dans la corbeille, et qui n'ont pas traversé la place publique que la corbeille s'est vidée dans l'estomac de Pierrot. Pierrot ne revient pas cher à Arlequin; il se nourrit comme les chiens qui entrent chez le boucher et qui emportent un gigot en évitant le comptoir.

Au contraire, comme je l'ai montré dans *Pierrot marquis*, Polichinelle a des trésors considérables cachés dans ses bosses. Ses bosses ne sont pas des bosses, mais bien des sacs d'écus qu'il dissimulait sous les apparences d'une infirmité. Polichinelle aime mieux passer pour contrefait que de dépenser son argent. Dans ce pays-là, l'argent fait oublier toutes sortes de maladies; quand Polichinelle secoue ses écus dans sa poche, Cassandre le trouve plus droit qu'un I. Il peut entrer ivre et zigzaguer comme des éclairs sur des nuages sombres, Cassandre dit qu'il se tient on ne peut mieux en société; sa voix de fer-blanc lui paraît aussi douce que la chanson du rossignol, tant est grande la puissance de l'argent aux yeux d'un père avare.

Mais mademoiselle Colombine ne voit pas les choses du même œil; elle dit que des bosses servent évidemment à préserver le nez de Polichinelle quand il tombe, mais que ce sont des bosses. Elle ajoute que deux bosses enlèvent l'es-

prit que Polichinelle pourrait avoir, car ce n'est plus un bossu, mais deux bossus. Elle aimerait mieux entendre toute sa vie la monotone chanson des grillons et rester fille, que cette voix bruyante et métallique de Polichinelle. Elle ajoute qu'il sent le vin à dix pas, et qu'elle aimerait mieux épouser un tonneau. Cassandre est bien forcé d'entendre les louanges d'Arlequin, si tendre, si doux, si complaisant, qui n'a jamais manqué d'apporter un bouquet chaque matin, aussitôt que le jour parait. Et comme il danse! Toutes les filles sont jalouses de Colombine! A cela Cassandre répond que Polichinelle ne danse pas mal non plus.

—Tout le monde se moque de lui, son domestique Pierrot le premier, dit Colombine. Que penser d'un homme qui ne sait pas inspirer de respect à son domestique? A tout moment, Polichinelle est battu, volé, ravagé par Pierrot. S'il sort de chez lui, il ne manque pas de trouver à sa porte Pierrot qui le fera rouler à terre. — Ne vas-tu pas défendre le domestique d'Arlequin? s'écrie Cassandre. — Non, dit Colombine, ils ne valent pas mieux l'un que l'autre; ils s'entendent pour voler leurs maîtres, et pour faire mille tours pendables à ceux qui approchent de leurs maîtres. Quand ils sont à bout de faire des tours aux autres, ils s'en font à eux-mêmes pour s'entretenir la main.

La semaine passée, Pierrot, le domestique d'Arlequin, avait volé au marché le panier d'une cuisinière pendant qu'elle marchandait un poisson. Il s'était caché dans un coin de la place, afin de mieux gloutonner toute la nourriture du panier. C'était considérable : un fort pâté, plusieurs bouteilles d'un vin généreux, un poulet rôti tout chaud, sortant du four du rôtisseur, des gâteaux délicats

qu'on attendait pour la fin du repas. Pierrot, le domestique de Polichinelle, arrivait de son côté avec une maraude au moins égale. En achetant un goujon frit, il avait escamoté un saumon ; la nuit, il avait percé un trou dans la bosse de Polichinelle, et il en était coulé quelques vieilles pièees d'or. Ces pièces d'or s'étaient changées en mille gourmandises, et il entrait aussi avec un plein panier rempli de victuailles. Au lieu de festoyer ensemble, de partager en frères, les deux domestiques se jalousèrent, reniflèrent les fumets de chacun des paniers, et ne cherchèrent plus qu'à tâcher de s'approprier l'un le panier de l'autre, l'autre le panier de l'un. Qu'arriva-t-il? Leurs friponneries se combattirent, et Arlequin profita des discussions provoquées par la gueule pour s'approprier les repas des deux méchants drôles.

Quand Pierrot, Arlequin, Polichinelle et Cassandre se sont livrés pendant une heure à des extravagances, à des courses inusitées dans la société bourgeoise, à des combats qui seraient mal vus chez M. de Potmartin, la Fée entre. La parole lui a été donnée pour constater son essence supérieure:

— Colombine et Arlequin, dit-elle, vos noces vont commencer.

C'est ainsi que finit la pièce.

Aussitôt la toile baissée, ce sera à recommencer.

Polichinelle boira comme un trou.

Cassandre recevra des coups de bâton.

Arlequin continuera à poursuivre Colombine.

Les Pierrots vont mettre de côté leur masque blanc pour le reprendre ce soir.

Demain, après-demain, dans huit jours, dans six mois, dans cinquante ans, on jouera toujours la même pantomime sous d'autres titres; les coups de pied ne varieront pas d'une semelle; les soufflets résonneront à l'oreille du spectateur attendri. Il n'y aura que les bâtons usés sur les

épaules de Cassandre qu'on remplacera par d'autres bâtons.

Ne pensez pas à l'auteur, mais n'oubliez pas la compagnie des acteurs, qui s'est donné beaucoup de mal pour vous faire jouir d'un moment d'allégresse.

J'avais compté sans la coalition : les acteurs se révoltèrent contre moi ; les Pierrots se jalousaient entre eux ; la Colombine déclara que son rôle était trop long ; l'Arlequin, qui était un maître de danse, prétendit que j'insultais les acteurs et le théâtre en faisant dire à la Fée que les pantomimes étaient toujours les mêmes depuis le commencement du monde.

Je m'enfuis de cette caverne, effrayé des propos de la bande, et, depuis, je n'y ai plus remis les pieds.

XXXI

LES PROPOS AMOUREUX.

Il en est beaucoup qui sourient, même qui se moquent du jeune homme amoureux, et de ses adorations cent fois répétées, et de son bavardage touchant les qualités de celle qu'il aime. Ce sont des indifférents ou des sceptiques. Est-il rien au contraire de plus intéressant que d'écouter cet éternel jeune homme qui, depuis le commencement du monde, chante la même litanie d'amour avec des variations toujours neuves? Il me semble que j'entends les tendres symphonies d'un Mozart où le thème est composé d'une simple mélodie tout à fait courte. Mais Mozart reprend sa mélodie, il la renverse, il la retourne; de mélancolique, il la rend gaie; elle

était simple comme bonjour, elle devient spirituelle comme Figaro; c'était tout à l'heure la douce lueur d'une lampe, la voilà changée en feu d'artifice; de l'état tendre elle passe à l'état passionné, du calme à la tourmente. C'est toujours la même phrase, malgré ses travestissements, et on ne se lasserait pas de l'entendre, si Mozart ne s'en lassait le premier.

L'amour ressemble beaucoup à ces thèmes favoris de Mozart; il est simple, et il sera toujours neuf, car chaque homme et chaque femme y apportent des variations perpétuelles qui font que les poëtes, les romanciers et les dramaturges seront toujours au delà des créations les plus étranges en mettant en scène l'amour sincère, qu'il palpite dans les jeunes cœurs de *Roméo et Juliette*, dans les forêts vierges de l'Inde chez *Vasantasena*, ou qu'il déchire le cœur du *Misanthrope* en égouttant de l'absinthe dans chaque plaie.

Les moralistes, les physiologistes, les faiseurs de pensées et de maximes n'apprennent pas grand'chose sur l'amour; le *Fait* est bien autrement instructif et significatif; aussi le roman, qui vit plutôt de faits que d'observations physiologiques, semble-t-il avoir été inventé pour expliquer l'amour, le rendre palpable, l'agrandir et le développer. Une femme distinguée me disait : « Qu'importe que quelques individus se soient brûlé la cervelle en se laissant prendre à la conclusion de *Werther?* Quand on a créé les chemins de fer, il y a eu beaucoup d'accidents, les chemins de fer n'en sont-ils pas moins un progrès immense; *Werther* a été un progrès. »

Voilà pourquoi j'aime à écouter un jeune homme ou une jeune femme me faire leur confidence, je suis sûr d'avance de lire un beau livre, et je comprends les vieillards qui aiment à entendre la jeunesse parler d'amour; c'est un rayon de soleil de printemps qui vient réchauffer leurs vieux cœurs fatigués.

Ce que j'ai à raconter ne rentre ni dans le roman, ni

dans la nouvelle, ni dans le conte ; ce sont de simples récits que j'ai entendus de côté et d'autre, que je peux me permettre d'imprimer sans indiscrétion, car le narrateur l'a dû dire avant ou après moi à cinquante personnes. Les amoureux sont si bavards!

Henry B... m'accrocha un jour dans la rue :

« Je sors de chez le docteur Soulacroix, me dit-il, quel homme! Il m'a rendu triste pour au moins huit jours. Je vous déteste, vous autres réalistes, qui n'étudiez que les misères de la vie et qui prenez plaisir à étudier les guenilles de l'humanité. Ce docteur Soulacroix est encore un réaliste, et de la pire espèce. Le connais-tu? — Non, lui dis-je. — Eh bien, en deux mots, c'est un homme de cinquante ans qui ne voit que le mal dans la société et qui, s'appuyant sur cette doctrine, arrive presque toujours à pronostiquer juste. —Alors, dis-je à Henri, si cet homme te chagrine, il ne faut pas le voir. — J'avais besoin de lui, et il m'a dit ce que je voulais savoir. — Ce n'est donc pas un être inutile, puisqu'il t'a rendu service. — Aujourd'hui, je suis content de l'avoir vu, quoiqu'il m'ait rendu triste; mais il n'en est pas moins cause de tout ce qui est arrivé. Écoute bien mon histoire, et tu verras si le docteur Soulacroix a eu raison : Je demeurais dans une maison bourgeoise qui se composait d'un mari, d'une femme et d'un enfant. Le mari avait trente-six ans, la femme vingt-huit et l'enfant six. Ils étaient mariés depuis huit ans et vivaient moitié tranquillement, moitié ennuyeusement, sans grande affection de part ni d'autre, mais sans ces combats intérieurs de ménage qui sont pires que des coups. Il y avait deux ans que mon père m'avait mis en pension dans cette maison, espérant que je ferais plus tranquillement mes études de médecine, vivant presque en famille. Il n'avait pas consenti à me laisser seul dans le quartier Latin, où les jeunes gens ont trop de

liberté et trop d'occasions de débauches. Comme j'aime beaucoup mon père, j'obéis; d'ailleurs, la vie des étudiants n'a pas grand charme pour moi. Je veux devenir un médecin sérieux. Si je croyais n'étudier que pour donner des consultations en province, m'enterrer loin de Paris avec quelques observations d'hôpitaux, j'abandonnerais immédiatement la médecine; mais tout est à découvrir, j'ai des découvertes plein mon cerveau, je le sens, je n'ose le dire encore, parce que mes amis en riraient. Crois-le, tu verras si je ne deviens pas un jour un médecin illustre! J'ai eu le bonheur d'étudier en province sous un vieillard intelligent, chirurgien d'un hôpital, et qui m'aimait beaucoup. « Mon ami, me disait-il, souvenez-vous que nous ne savons rien à l'heure qu'il est, mais nos fils peuvent savoir beaucoup. Si jamais vous allez à Paris, ne perdez pas une minute, étudiez jour et nuit; suivez tous les cours, ne manquez pas de les résumer aussitôt d'après vos notes; allez à l'hôpital et disséquez le plus que vous pourrez. »

« Heureusement pour moi, j'avais jeté mon feu en province. Il y a des grisettes partout, et je les connaissais aussi bien que si j'avais fait dix ans d'études à la Chaumière. C'est bien ce qui inquiétait mon père, qui ne voulut me laisser étudier à Paris qu'à la condition que je demeurerais chez une de ses connaissances, le mari dont je t'ai parlé. Quand au bout de trois mois j'eus reconnu que les estaminets de Paris ne différaient guère de ceux de la province, peut-être y buvait-on plus de bière! quand j'eus remarqué que les femmes des bals publics étaient moins fraîches qu'en province, et que la seule différence venait de ce qu'on les appelait *madame* au lieu de *mademoiselle*, je me remis au travail avec acharnement; et ce qui m'a poussé le plus dans les études sérieuses a été principalement votre connaissance. En y réfléchissant, je me dis : « Voilà des jeunes gens poëtes, peintres, musiciens, qui ne se contentent pas de comprendre

ce qui a été fait avant eux, ils veulent faire autre chose. » Cet orgueil n'existe pas assez parmi les étudiants en médecine : ils se contentent d'être de bons interprètes de la science connue, mais ils ne cherchent pas. Cela vient sans doute de la méthode d'enseigner de l'Académie, qui reçoit avec enthousiasme un jeune docteur qui sait à merveille tout ce qui est contenu dans les livres des académiciens, et qui n'en demande pas davantage. Une fois qu'il a développé les principes d'une maladie décrite par monsieur son professeur, il est un *savantissimus doctor;* il peut la traiter de trente-six manières différentes, soit d'après le célèbre monsieur un tel, l'illustre monsieur tel autre, pourvu toutefois que ces messieurs soient de l'Académie; car hors de l'Académie, à ce que prétendent les académiciens, il n'y a pas un médecin qui vaille un flacon de laudanum. Ce que j'ai perdu de temps à reconnaître que l'Académie n'avait pas toujours raison a été immense. Il m'a fallu étudier tous leurs livres les uns après les autres, écouter les professeurs à leurs cours, les suivre dans les hôpitaux; la tradition est peut-être plus compliquée en médecine qu'en une autre science, quoique cependant le temps approche où des esprits audacieux mettront le feu aux traditions en favorisant les études sur nature, en prouvant quel amas de sottises inutiles il y a dans certains livres qu'on ne lira plus jamais.

« Je m'occupai un peu de tout, de magnétisme entre autres choses, que je ne voulais pas nier sur la foi de mes professeurs. Je me proposai d'étudier le système de Lavater, surtout celui de Gall, lorsque la personne chez qui je demeurais me promit de me faire connaître un médecin qui avait un talent surprenant de physionomiste. Ce médecin était venu une seule fois chez mon hôte, à une soirée, et avait dit des choses surprenantes à quelques personnes qui lui avaient fait tâter leurs bosses. Il ne faisait cela du reste que par distraction, y apportant beaucoup de réserve et atténuant le

plus qu'il pouvait la crudité de ses observations. J'allai donc avec mon ami chez le docteur Soulacroix, qui me reçut on ne peut plus poliment. « Monsieur sera un bon médecin, me dit-il peu après mon arrivée. Beaucoup d'observation, du jugement, mais trop de nerfs. » Je regardai l'ami qui m'avait introduit comme pour lui demander si on avait prévenu le docteur Soulacroix de mon arrivée. De son côté, mon ami paraissait surpris. Un certain silence régna entre nous trois. « Pardon, monsieur, dis-je au docteur, est ce qu'on vous avait dit que j'étudiais la médecine ? — Du tout, me dit-il ; mais chaque profession a son masque, auquel bien peu peuvent échapper. Vous êtes jeune, vous avez le masque du médecin, donc vous serez bon médecin. La curiosité qu'inspire le cadavre longuement étudié ne ressemble pas à la curiosité qu'excite une danseuse ou un joueur de flûte, et je remarque dans vos yeux le calme et l'attention froide que demande le cadavre ; vous serez un jour un bon médecin, monsieur. » Là-dessus nous causâmes médecine et je trouvai que le docteur Soulacroix, malgré des habitudes originales et des systèmes singuliers, avait expérimenté la science plutôt encore en théorie qu'en pratique. Je le quittai, fort enchanté d'avoir fait sa connaissance, et lui demandai la permission de venir lui rendre visite.

« — C'est un drôle de corps, me dit M. Vatinel en revenant; je l'ai souvent engagé à venir nous voir, mais il est tellement occupé, tellement demandé partout, qu'on ne l'a que rarement. » J'étais heureux d'avoir rencontré le docteur Soulacroix pour m'initier à la science de Gall ; j'avais entrevu dans son salon une grande rangée de masques fort curieux, et, avant d'étudier une science par les livres, il est bon d'en entendre parler par un homme compétent, sans les arides préliminaires qui quelquefois dégoûtent le commençant. Je retournai donc un matin chez le docteur, qui me fit les honneurs de son musée avec une parole pleine de

charme; je l'étudiai pendant qu'il parlait. Quoique très-poli, très-doucereux, très-flatteur, il y avait un fonds de curiosité cruelle chez le docteur que je ne pouvais analyser. Il m'inspirait une sorte de terreur, ainsi que certains êtres mystérieux, sans que je pusse me rendre compte de cette sensation. C'était un homme très-fort, carré des épaules, âgé de cinquante ans, et qui ne voulait pas devenir vieux, quoique son dos se voûtât. De temps en temps il lui échappait des colères de vingt ans qu'il tempérait aussitôt par des paroles attendries. Il parlait de la société avec le plus souverain mépris, et, d'une voix pleine de sanglots, me disait: « Chère âme, tu souffriras beaucoup dans le monde! » Il me tutoya à la seconde visite. « Bonne nature! que tu es sensible et généreux! » Je voulus me récrier. Il m'imposa silence. « Je ne m'étonne pas, dit-il, que madame Vatinel t'aime. »

« Je le regardai en face fixement, étonné, ne sachant si je devais éclater de rire, me demandant si la folie ne venait pas de s'emparer du docteur Soulacroix. Il abaissa ma cravate et continua, sans faire attention à ma surprise : « Un joli cou! blanc et bien fait! Elle s'y connaît, cette madame Vatinel... Ah! les femmes!... elle t'aime, mon garçon. — Moi! m'écriai-je. — Ne fais pas l'innocent, » me dit-il. Et il sonna. « Marguerite, donnez-moi à déjeuner. Chère âme, me dit-il en manière de congé, ne manque pas de revenir; je serai toujours heureux de te voir. » Et il me reconduisit jusqu'à sa porte.

« Le docteur aurait pu me donner un coup de pied à la place d'une poignée de main, que j'aurais été incapable de m'en offenser. En une demi-heure, il m'avait plongé dans le plus grand trouble que j'aie éprouvé; ses singulières théories sur la phrénologie, sa tête à elle seule plus étrange que son musée, son tutoiement, ses manières bizarres, et surtout la révélation de l'amour de madame Vatinel pour

moi, me bouleversaient à tel point, que j'entrai immédiatement dans les Tuileries pour rafraîchir mes idées dans l'endroit le plus désert. Il y avait deux ans que je demeurais chez l'ami de mon père, M. Vatinel, et jamais je n'avais fait attention à sa femme. Mes repas pris, je remontais à ma petite chambre, à un étage au-dessus, et à l'exception de trois ou quatre soirées que je passais avec mes hôtes, de quelques théâtres où nous n'allions que les jours d'immense succès, j'étais pour ainsi dire un simple pensionnaire, n'ayant jamais causé amicalement avec madame Vatinel. C'était une grande personne, froide, réservée, et qui s'occupait, depuis que je la connaissais, d'élever un petit garçon, chétif et pâle, comme beaucoup d'enfants parisiens. « Elle m'aime, pensais-je. Et comment le docteur le sait-il? Il y a trois ans qu'il n'est venu dans la maison; je n'y étais pas encore; il a vu madame Vatinel une seule fois. Comment est-ce possible? » Alors j'appelai à moi mes souvenirs de deux ans, analysant si je trouvais dans la conduite de madame Vatinel le moindre signe aimable en ma faveur, et je ne trouvai rien. J'analysai trait par trait la figure de cette femme, cherchant si quelque chose de caractéristique pouvait confirmer les doctrines physiognomoniques du docteur Soulacroix; le seul indice que je trouvai furent des lèvres un peu charnues, mais qui étaient combattues par d'autres symptômes de froideur.

« Les hommes se plaignent perpétuellement de la coquetterie des femmes qui sont exposées à mille flatteries par jour, et entendent toujours avec un nouveau plaisir les compliments les plus fades. Mais quel est l'homme sincère qui n'avouera pas que les mêmes compliments le chatouillent aussi agréablement qu'une femme? Tout en riant de la façon brutale avec laquelle le docteur Soulacroix m'avait annoncé l'amour de madame Vatinel, j'étais remué par cette confidence. Je n'avais pas aimé jusque-là; de dix-huit à vingt-trois ans

je ne connus de l'amour que l'échange de deux fantaisies; pendant deux ans, le travail m'avait envahi complétement, et je ne pensais ni à la femme ni aux femmes. Je ne me rappelle plus aujourd'hui les milliers de raisonnements qui se combattaient dans mon cerveau pendant que je marchais à grands pas sous les arbres; tout ce que je sais, c'est que le docteur avait jeté en moi un hameçon dont les deux pointes étaient entrées si profondément qu'on n'aurait pu les retirer qu'en me causant une sensation douloureuse.

« — Ah! monsieur Henry, vous êtes en retard, » me dit madame Vatinel qui me fit apercevoir que mes pensées avaient prolongé ma promenade d'une demi-heure. Quelle chose bizarre! je crus entendre sa voix pour la première fois de ma vie; elle était douce et bien posée, et je n'avais pas remarqué son timbre depuis deux ans que j'étais dans la maison. Pendant que le mari découpait à table, je regardai longuement sa femme, cherchant dans ses traits un rapport avec ce que m'avait dit le docteur. Madame Vatinel était occupée à faire manger son fils, et ne paraissait pas me remarquer. Le docteur est fou, pensai-je, ou il a voulu se moquer de moi. Quelque temps après, ma serviette tomba à terre; en la ramassant je touchai, sans le vouloir, le pied de madame Vatinel, et je retirai ma main, il me sembla qu'elle brûlait. En m'asseyant je vis une rougeur subite gagner tout le visage de la femme de mon hôte. Elle toussa pour se donner une contenance. « Qu'est-ce que tu as? dit le mari. — J'étrangle, dit-elle. — Il faut manger une petite croûte de pain, » dit M. Vatinel.

« Ce moyen bourgeois ne fit que redoubler la rougeur de la maîtresse de la maison, et elle parla à son fils pour cacher son trouble. « Monsieur Henry, me dit-elle, il y a bien longtemps que nous ne sommes allés au spectacle. » Le mari répondit, suivant son habitude, d'un ton que je cherchai à trouver grognon, qu'il n'y avait pas de spectacle intéres-

sant, qu'il faisait froid au dehors, qu'il était trop tard, que nous serions mal placés; toutes les raisons d'un mari qui ne veut pas mener sa femme au spectacle. Je vis M. Vatinel sous un jour nouveau, tant il est vrai que l'idée fixe s'emparant de nous change les objets de forme. Je trouvai le mari ridicule, mal complaisant, égoïste, et même tyran domestique; en même temps que je me dessinais dans l'esprit une vision ridicule, la femme se changeait en un doux fantôme aux formes attrayantes. D'un côté étaient toutes les beautés; de l'autre, toutes les laideurs de la vie : la femme et le mari. J'étais sous le joug des paroles du docteur Soulacroix qui tintaient dans ma tête comme si j'avais porté deux petites cloches en guise de boucles d'oreilles. Et cependant je me disais : « Faut-il être jeune pour se laisser prendre à quelques mots d'un vieillard maniaque ! »

« Je mis beaucoup d'adresse à réfuter l'opinion du mari touchant le froid, l'heure avancée, les mauvaises pièces qu'on jouait alors, et madame Vatinel parut me savoir gré de ma conduite, car elle me récompensa par un doux sourire que je regardai comme plein de tendresse. Nous allâmes à l'Opéra; j'étais sur le devant de la loge avec madame Vatinel, le mari ayant jugé à propos de s'installer dans le fond pour pouvoir faire un petit somme tranquille vers le troisième acte de la pièce. Ce qu'on jouait, je n'en sais trop rien ; la musique, que je ne sens pas d'ordinaire vivement, me pénétra et m'emporta dans des nuages roses et tranquilles, doux comme un paradis. A travers ces brumes gaies, j'entrevoyais le profil de madame Vatinel qui se dessinait sur le fond rouge de la loge avec une netteté un peu pâle. Entre le premier et le deuxième acte : « Venez-vous fumer un cigare? me dit le mari. — Je vous remercie, » lui dis-je. Le refus du cigare me constata un amour violent dans sa naissance, car l'habitude de fumer a pris maintenant de telles proportions, que certains fumeurs se-

raient malades si, après leur dîner, ils ne donnaient pas à estomac cette espèce de travail. Le mari sortit et nous laissa dans la loge, attribuant à ma curiosité le désir de rester pendant l'entr'acte. J'étais rempli de discours jusqu'à la gorge, cependant je ne pus dire un mot à madame Vatinel. Aussi, embarrassée la première de mon silence, elle me dit : « Vous êtes resté par politesse, monsieur Henry, il ne faudrait pas vous gêner. — Non, madame, je suis enchanté d'être auprès de vous. » L'entretien tomba après ces mots, et M. Vatinel se moqua de moi. « Si c'est pour ne rien dire que vous restez, Henry, il valait mieux venir fumer. »

« Cette soirée sur laquelle je comptais n'amena rien d'extraordinaire, à l'exception d'une nuit blanche que je passai, roulant dans ma tête mille choses, mille faits, mille observations contradictoires. Madame Vatinel ne portait sur sa figure aucun signe distinctif qui prouvât son amour, et si, à ce moment de la nuit, j'eusse pu me trouver en présence du docteur Soulacroix, je crois que je l'aurais traité rudement en paroles. On ne se moque pas ainsi des jeunes gens, parce qu'on a des cheveux gris, et qu'on ne croit plus à rien. Mais si le docteur était un maniaque, pourquoi m'étais-je laissé prendre à ses paroles? N'y avait-il pas une sorte de fatuité, d'orgueil, de sot amour-propre à croire que je pouvais inspirer quelque passion à une femme tranquille jusque-là? Car j'en avais la conviction, madame Vatinel ne trompa jamais son mari ; cela ressortait de sa manière d'agir, de son tempérament, de sa conduite et de mille détails que je pus observer en deux ans. Elle sortait rarement seule, recevait peu de monde, et manifestait dans toutes choses une certaine apathie qui devait la tenir dans la fidélité conjugale.

« En étudiant quelques jours, je me résignai à faire taire en moi le commencement de fièvre que le docteur Soulacroix m'avait donné, et je reconnus que toute la vie de

madame Vatinel était basée sur son enfant, qu'elle aimait par-dessus tout, à qui elle prodiguait d'incessantes caresses ; je me dis alors que cette femme comprenait peut-être la passion, mais qu elle l'avait détournée et changée en sentiment maternel. Que lui importait l'égoïsme bourgeois de son mari? Elle était payée bien assez par les innocentes caresses de l'enfant chétif sur lequel elle veillait comme une poule veille sur son poussin qui commence à sautiller.

« Il n'avait fallu cependant que quelques paroles du docteur Soulacroix pour déranger momentanément ma vie. Je ne travaillais plus commè par le passé, une femme était perpétuellement entre la science et moi. Au cours, je n'entendais pas le professeur, je le voyais gesticuler, ouvrir la bouche, mais il me semblait qu'il me parlait de madame Vatinel, les lèvres étaient encore plus rebelles à mon intelligence que la parole : j'étais, pour ainsi dire, sourd et aveugle à toute autre chose qu'à la femme de mon hôte. Cette situation ne pouvait durer, et je me révoltai contre moi-même, tâchant d'appeler la volonté à mon secours : si les vacances étaient arrivées, je serais parti avec un certain chagrin, et cependant avec plaisir, car il fallait chasser par un moyen énergique l'image de madame Vatinel, qui s'était gravée dans mon esprit comme un portrait sur une plaque de daguerréotype ; mais je ne pouvais retourner, à cette époque, en province, sans avoir pris mon inscription de fin d'année. Qu'aurais-je dit à mon père qui n'entendait pas raison en ces matières? Un autre moyen consistait à fuir la maison de madame Vatinel, au moins quelque temps ; mais, sans oser me l'avouer, une force puissante me clouait dans cette maison, et j'attendais avec une curiosité pleine d'anxiété un dénoûment à la situation dans laquelle je me trouvais.

« J'eus l'idée de revoir le docteur Soulacroix pour l'accabler de reproches ; mais c'était lui montrer l'effet produit par ses paroles, c'était donner quelque prétexte à l'esprit ma-

lisieux du vieillard, et je résistai à la curiosité qui me poussait vers la demeure du médecin phrénologue. D'ailleurs une observation vint donner un nouveau cours à mes idées. Un soir, après dîner, j'étais resté chez mon hôte, causant au coin du feu avec lui et sa femme, je ne sais à quel propos elle lui dit : « Mon ami, » et l'embrassa sur la joue en se penchant vers lui. Les caresses publiques entre gens mariés et même entre amants m'ont toujours révolté ; il y a dans ces manifestations extérieures quelque chose qui fait ressembler les gens assez peu délicats pour se les prodiguer aux animaux des rues. Je suis naturellement embarrassé de ma contenance devant des marques d'amour qui n'ont pas plus de raison de commencer que de finir ; aussi la rougeur me monta au front, et je me mis à tisonner avec acharnement un gros morceau de charbon de terre, espérant que la coloration qui me viendrait du foyer ferait oublier celle que la pudeur m'avait envoyée aux joues.

« Ce soir-là je sortis indigné contre la femme qui osait donner en public des échantillons de ses caresses, et au fond de mon indignation il entrait certainement du dépit, car les paroles du docteur Soulacroix me revinrent peu à peu à l'esprit et me montrèrent une femme qui ne voyait pas encore le mari envelopper l'homme, c'est-à-dire un être froid, ennuyé du mariage et ne pensant qu'à une certaine tranquillité de foyer. Mon amour-propre irrité me peignit la femme sous un tout autre aspect, j'allai jusqu'à la traiter mentalement de courtisane, uniquement par le motif qu'elle avait embrassé son mari devant moi. Je me crus guéri et j'eus un moment de satisfaction en me disant que le lendemain je retournerais à mes travaux. Effectivement, je suivis les cours comme par la passé, pouvant dès lors entendre la voix du professeur ; cependant j'avais une espèce de jaunisse dans le cœur, et la vie ne me paraissait plus aussi gaie que par le passé.

« A la fin d'un autre dîner, je fus témoin de nouvelles caresses de la part de la femme ; elle avait passé ses doigts dans les cheveux de son mari et lui faisait de petits enfantillages amoureux. Elle ne se gênait pas devant moi ; cette fois je ne rougis pas, mais j'attendis avec impatience une nouvelle caresse qui ne vînt pas. Un doute était entré dans mon esprit : tout cela est faux. J'ai l'amour de la sincérité poussé à un tel degré, que tout ce qui ne doit pas rester sur terre et qui est conservé par la main de l'homme me fait horreur. Moi qui dissèque des cadavres chaque jour et qui n'y trouve aucune répulsion, parce que je sens que j'accomplis un devoir utile, je suis effrayé quand j'entre au musée d'histoire naturelle du Jardin des Plantes. Ces animaux empaillés avec des yeux de verre toujours fixes, ces mouvements perpétuellement roides, ces poses éternelles m'irritent, parce qu'elles sont aussi loin de la nature qu'un marquis de Marivaux l'est d'un paysan. Ce n'est pas vrai, c'est de la convention, et j'ai le malheur, dans la vie, de connaître tout ce qui est de convention.

« Je n'aimerai jamais les femmes qui mettent du blanc, même le plus petit grain, parce que ce mensonge me trottera perpétuellement dans la tête. Or les caresses de madame Vatinel me semblaient des caresses feintes. Pourquoi feint-elle des caresses qu'elle ne sent pas en elle ? C'est autour de cette question que se groupèrent, comme derrière un grand tambour-major, une armée de réponses, musique en tête, avec leurs généraux, leurs capitaines et leurs soldats. Elle avait donc besoin d'endormir son mari dans la tranquillité. Tout en détestant cette femme, qui ne semblait faire aucune attention à moi, je vis reparaître avec quelque défiance les paroles du docteur Soulacroix, qui pouvait bien n'être ni un prophète imposteur, ni un sarcastique personnage. Ma vie fut encore dérangée une fois, et je compris alors quelle force et quelle dépense de temps voulait une existence de don Juan.

« L'enfant tomba malade, et sa maladie prit un caractère assez grave pour forcer madame Vatinel à passer les nuits auprès de lui : je m'offris à la remplacer, et elle accepta, à la condition seulement que je veillerais deux nuits par semaine. Le mari, je dois vous le dire, montra une certaine insouciance pendant la maladie de son fils ; quant à madame Vatinel, elle fut pleine de dévouement ; même quand je passais les nuits, deux ou trois fois elle apparaissait vêtue de sa robe de chambre qu'elle ne quittait pas afin d'être sur pied au premier cri. Son caractère m'apparut alors meilleur que je ne le croyais ; elle était tout angoisses pour son fils qui était d'une santé chétive et pour lequel les médecins recommandaient d'immenses ménagements pendant la vie. Je crus souvent l'enfant à la mort ! La pauvre femme pleurait comme si l'on emportait sa vie. Au bout d'un mois, la maladie s'éteignit graduellement et une heureuse convalescence chassa les craintes de la mère. Veillant toujours à la santé de l'enfant, employant ce que je savais de médecine à ce que les prescriptions fussent bien exécutées, je quittai peu madame Vatinel. J'acquis une sympathique confiance, elle me raconta sa vie depuis son mariage ; elle était pauvre, et son mari l'avait épousée pour sa beauté ; mais il s'était bien vite lassé du mariage, et une douce amitié, à défaut d'amour, n'existait même pas entre les époux.

« Quoique convalescent, l'enfant avait besoin d'autant de soins que pendant sa maladie. Je continuai de temps en temps à veiller auprès de lui, mais j'étais récompensé par l'amitié que me montrait madame Vatinel ; à l'entendre, j'avais sauvé l'enfant, et elle ne saurait jamais me montrer assez de reconnaissance. Je traitai, comme vous pensez, le mari avec tout le mépris que m'inspirait sa conduite pendant la maladie de l'enfant. Enfin nous nous entendions, nous changions de conversation quand M. Vatinel entrait ; nous paraissions déjà complices.

« Le docteur Soulacroix se trouva avoir raison. J'ai aimé passionnément cette femme, comme on aime la première fois de sa vie, et je passai dans cette maison deux mois gros de bonheur, oubliant tous mes travaux, mon père, l'avenir, trouvant dans le charme des sens des bonheurs si doux dans le présent et si amers quand on s'y laisse entraîner. M. Vatinel entra un matin dans ma chambre, avec un certain air plus ennuyé que d'habitude : « Ma femme est enceinte, » me dit-il à brûle-pourpoint. J'étais couché et je ramenai une partie de la couverture sur ma figure, tant ce début me terrassa. L'heure matinale à laquelle il était entré, sa physionomie, me firent croire que tout était découvert : « Ceci me gêne beaucoup pour vous, » me dit-il. J'eus le courage de le regarder en face et de lui demander pourquoi : « C'est que, dit-il, je vais prendre dès demain une servante de plus et que j'aurai besoin de votre chambre, mon cher Henri. » Alors je respirai. « J'ai écrit à votre père et je lui annonce la grossesse de ma femme en lui disant que je me vois obligé, à mon grand regret, de ne plus pouvoir vous loger chez nous. »

« Je fus heureux de cette nouvelle, car il se mêlait un sentiment cruel à ma passion. Habiter sous le même toit qu'un homme qu'on trompe, lui serrer la main tous les jours, lui dire « mon cher, » sont des supplices pour les gens sincères. Les femmes ne comprennent pas grand'chose à ces délicatesses, mais je fus enchanté que M. Vatinel me donnât mon congé. Je n'eus que le temps de louer une chambre et je revins rapidement, espérant trouver madame Vatinel et lui demander en secret la manière dont je pourrais la rencontrer. « Ne me parlez pas, dit-elle, il est très-jaloux, prenez garde. » Le mari rentrait immédiatement, et il est de fait qu'il ne quitta plus sa femme d'un moment jusqu'à mon déménagement.

« Je souffrais et j'avais des impatiences, car si je quittais

ainsi celle que j'aimais, comment faire pour la revoir? J'annonçai que j'allais demeurer à l'hôtel César, sur la place de l'École-de-Médecine, espérant qu'elle viendrait me retrouver, mais je passai huit jours à demander à la maîtresse d'hôtel : « Une dame est-elle venue? » toujours on me répondait non. J'allai pour rendre une visite à M. Vatinel : après deux ans de séjour intime, il m'était bien permis de ne pas abandonner d'aussi anciennes connaissances. Ils étaient sortis, le lendemain encore, ainsi que le surlendemain. Je finis par rencontrer le mari et la femme; M. Vatinel était toujours le même, mais sa femme me sembla froide, et ce n'était pas la crainte de son mari qui l'empêchait de répondre par un simple coup d'œil aux angoisses qu'elle pouvait lire dans mes yeux. J'étais décontenancé par un semblable accueil : je paraissais un simple étranger pour madame Vatinel; le son de sa voix était froid et elle affectait de ne dire que des paroles indifférentes comme à un homme qu'on reçoit pour la première fois. C'était : « Travaillez-vous beaucoup, monsieur? » Ou : « La médecine est une belle profession, mais je n'aimerais pas que mon fils s'y livrât. » Je sortis exaspéré, me demandant ce qui avait pu se passer dans l'esprit de la femme que j'aimais tant; jamais nous n'avions eu le moindre nuage entre nous. M. Vatinel n'était pas jaloux, cela se voyait à son air, à ses regards, à ses paroles; il m'engageait à venir souvent le voir; il s'était plaint même de ne m'avoir pas revu depuis huit jours. La froideur inexpliquée d'une femme qui vient de dire : *Je t'aime*, est capable de rendre fou. Je me perdais en raisonnements, je cherchais à me rappeler les moindres paroles de notre dernière entrevue, et rien n'apportait de clarté dans mes idées. Je rentrai chez moi dans un état pénible, creusant mon cerveau à analyser comment l'amour peut se rompre tout à coup chez la femme et lui laisser le cœur aussi vide que si l'on y avait ajusté un petit robinet et que l'amour eût coulé

comme l'eau d'une fontaine. J'admettais déjà difficilement que l'amour eût une fin, mais je voulais savoir le pourquoi du cas particulier dans lequel je jouais un si triste rôle. C'était comme ces maladies inconnues que nous voyons emporter un sujet sans que nous puissions y porter remède.

« En un mois, je souffris comme je ne souffrirai de ma vie : j'étais devenu maigre à faire pitié; les projets les plus contraires se dressaient dans mon esprit. Tantôt je voulais courir chez M. Vatinel et me présenter dans le triste état où m'avait réduit l'amour; tantôt je formais le projet cruel d'aller chez le mari et, en présence de sa femme, de lui dire : « Je vous ai trompé, monsieur, votre femme est coupable. » Tantôt je regardais comme la plus douce faveur de m'entendre dire par *elle* pourquoi elle ne m'aimait plus. Le pourquoi, la raison de sa froideur, et je me serais retiré heureux, en comparaison de mes souffrances.

« M. Vatinel entra un jour chez moi au milieu de mes réflexions et s'étonna de me voir changé; je répondis que j'avais fait une maladie. « Il faut vous distraire, me dit-il, vous travaillez trop, venez donc dîner à la maison sans façon; je suis sûr que madame Vatinel sera enchantée de vous voir... » Il ajouta qu'elle lui parlait souvent de moi et qu'elle avait conservé beaucoup de reconnaissance pour les soins que j'avais donnés à son enfant. Ces simples mots me firent respirer à pleine poitrine; je me sentis redevenir l'homme heureux de deux mois auparavant. C'était elle certainement qui, inquiète de ne plus me voir, envoyait son mari me chercher. En ce moment je lui pardonnai tout ce qu'elle m'avait fait souffrir, et je trouvai des raisons à sa froideur. Sa grossesse inattendue l'avait fait songer à la prudence, de là son air glacial, ses manières froides pour mieux tromper son mari.

« Madame Vatinel me reçut avec beaucoup de politesses, en apparence amicales; mais ses yeux étaient toujours gla-

cés quand elle me regardait; ces yeux-là ne renfermaient ni souvenirs, ni promesses, ni espérances; ils étaient froids comme un miroir d'acier. Le mari était sorti, je pris la main de sa femme, et je crois qu'un cadavre eût mieux répondu à la pression désespérée, à la passion qui courait impétueuse dans chacun de mes doigts. « Eugénie! » lui dis-je avec un ton de voix que je ne saurais retrouver, tant il était plein d'angoisses et d'amour. Elle dégagea sa main et me dit : « Monsieur, oublions un moment d'erreur. »

« Cette phrase me fait froid quand je la répète, tant elle est composée de mots convenus, tant elle a été répétée, tant elle est académique et méprisable. Oublier un moment d'erreur. Ah! je l'ai disséquée bien des fois, et je n'ai trouvé au fond que mensonge et hypocrisie, trois mensonges dans trois mots. *Oublier!* quand le souvenir s'attache à chacune de nos facultés, à chacun de nos sens. *Un moment!* Elle appelait un moment de bonheur deux mois pendant lesquels nous ne faisions qu'une âme. *Erreur*.... Ah! je ne veux plus discuter ces mots qui m'irritent et qu'on ne trouve que dans le grand dictionnaire des femmes. Cependant sur le moment l'effet de cette phrase fut magique; c'était une douche glacée qui me tombait sur la tête; ma tête retomba sur ma poitrine, écrasée sous le poids de cette fausseté, et il fallut la rentrée de M. Vatinel pour me remettre sur pied.

« Je sortis plein de mépris pour cette femme, dont je n'avais pas encore la clef. C'est ce matin seulement que je sais tout. Ah! le docteur Soulacroix est un savant homme; il m'a fait une cruelle opération, mais enfin il a réussi. Je lui ai tout raconté, il a ri, il a pleuré en coupant mes récits de plaintes, de sanglots: « Pauvre enfant! » s'écria-t-il. Ne m'a-t-il pas appelé géniteur! « Ah! docteur, c'en est trop, » lui ai-je dit. Il se mit à hausser les épaules en allant du côté de la bibliothèque. » Tu ne connais pas le Code, bonne âme; il faut connaître les cinq Codes dans la vie, les étudier, les com-

menter et être aussi fort que si tu allais passer un examen de droit. Ce que la médecine ne te fera pas toujours comprendre dans la vie, tu trouveras de nouvelles lumières dans le droit. Cette femme n'avait rien quand elle a épousé son mari; M. Vatinel, qui est défiant, ne lui a rien reconnu en dot; pense un peu, cher ange, si le mari mourait aujourd'hui, la femme se trouverait sur le pavé. L'enfant est chétif, il peut mourir d'un jour à l'autre. Cette femme-là a un grand instinct de la physiologie. M. Vatinel a eu, dans le commencement de son mariage, un enfant malingre, et il ne pouvait pas en avoir d'autre... La constitution du mari est déplorable; il est chétif, tu le connais mieux que moi; l'art de la sculpture nous démontre qu'un moulage, d'après une figure déjà effacée, donne un relief éteint... Madame Vatinel t'a aimé parce que tu étais jeune... question médicale; mais, bonne âme, tu trouveras dans le Code la question légale. »

XXXII

DE LA BOHÊME.

A cette époque, on pressentait déjà ce que nous deviendrions un jour; on voulait nous classer; mais le *réalisme* n'était pas inventé. Quoique les *Scènes de la bohême* de Murger n'eussent pas encore été représentées, nous fûmes déclarés *bohêmes*. Le mot ne voulait rien dire; car tous ceux qui ont débuté dans les arts et les lettres, sans fortune, ont passé par une vie difficile, mais honorable. Un cri-

tique, quoique bienveillant, me déclara *roi de la bohême*. Je pressentais le danger, et je lui répondis la lettre suivante :

DE LA BOHÊME LITTÉRAIRE.

« Ah ! la bohême littéraire, quelle corde grave et mélancolique vous avez touchée là, monsieur ! Ces deux mots semblent pleins de jeunesse, de soleil et d'insouciance ; ils cachent une vieillesse terrible, des jours de brouillard continuel — et l'hôpital.

« Il y a à Paris, dites-vous, une réunion de jeunes esprits « hardis et insolents, nourris de bonnes lettres, qui *vivent* « *de soleil et de poésie*. C'est la tradition des trouvères con- « tinuée jusqu'à nous. De tout temps cette *bohême littéraire* « a existé. Piron en fut et Lesage aussi, et bien d'autres « dont les noms ne mourront jamais. C'est chose délicieuse, « je vous assure, que le gazouillement de cette nichée de « poëtes. Rien n'égale l'abandon de ces gais bohémiens ré- « citant *tensons* et *sirventes*, et dédaignant d'écrire les fol- « les rimes qu'ils jettent au vent. Ils n'ont nul souci du « présent, *nulle inquiétude de l'avenir*, et sont en cela, « comme en tout, fidèles à la tradition. »

« Voulez-vous me permettre de discuter avec vous quelques mots de cette citation ? En 1846, il arriva qu'une douzaine de jeunes gens se trouvèrent réunis dans un petit journal.

« Ces douze jeunes gens ne se connaissaient pas ; ils n'avaient entre eux que peu d'amitié, pas de camaraderie ; il n'y en avait pas deux qui s'entendissent en politique ; un faible lien de *romantisme* les faisait se réunir contre un vieillard, leur maître et rédacteur en chef, qui leur conseillait d'étudier Rivarol et Chamfort.

« Après trois ans de travaux, les douze jeunes gens se

séparèrent et ne se revirent jamais que sur le boulevard. Tous nous avions pris en horreur, en haine, le *petit journal* où nous étions entrés avec tant d'ardeur. Nous avions reconnu le vide et le triste de cet esprit de mots si agréable à ceux qui lisent ces malices le matin en déjeunant.

« Nous sommes sortis du *petit journal* parce que nous étions honnêtes. Qu'on ne croie pas que le peu que nous gagnions soit entré pour quelque chose dans cette résolution. Pour moi, j'écris *pour rien* toutes les fois que je crois dire la vérité; j'ai toujours refusé d'écrire contre mes opinions, quand même l'argent éborgnerait mes yeux.

« Jamais de concessions à personne ! De grandes haines et de grandes admirations ! De grandes douleurs, mais de grandes joies !

« Avec de tels principes, on ne fait pas fortune. Les quelques-uns des nôtres qui sont restés fidèles à ces principes tout particuliers, ceux-là vivent de peu, mais tranquilles et indépendants. Ils ne vont pas dans les salons littéraires ou politiques, parce qu'on y ment et qu'il faut mettre des *sourdines* à ses opinions.

« Mais quand ils se rencontrent par hasard, c'est une fête.

« Rien de moins bohémien, rien de moins accidenté que leur vie. Cependant, comme nous parlons *vrai*, un homme habitué aux fréquentations du monde perdrait la tête en nous entendant causer. De longs rapports nous permettent de sauter les prologues et épilogues d'une discussion et d'arriver tout de suite à des formules brèves et impérieuses. Aussi finirons-nous un jour par ne plus parler qu'entre cinq.

« *La bohême*, je vais vous dire ce que c'est. Elle se compose d'une bande d'individus, étranges littérateurs, vantards et menteurs, qu'on voit partout, qu'on rencontre partout, mais qui n'écrivent pas cent lignes par an. Ceux-là affichent hautement leurs titres de *bohêmes;* roulant sur le pavé de Paris depuis douze ans, ils forcent les relations d'hommes et

de journaux et ne sont pas incapables de faire insérer des bouts d'articles et de réclames quelque part. Mais leur vie est pénible.

« Vous comprendrez, monsieur, pourquoi je n'accepte pas la *royauté* ou la *présidence* d'un tel groupe; tout homme qui vit entièrement de sa plume n'est pas un *bohême*. Ce mot si glorieux quand il s'applique à tous les poëtes pauvres des siècles passés, ce mot de *bohême*, accepté et reçu dans la nouvelle langue, est forgé de paresse, d'ignorance et de mœurs douteuses. »

XXXIII

SUITE DES PROPOS AMOUREUX.

Au mois d'août dernier Antoine me racontait ceci :

« Tu sais que mon père perdit tout d'un coup sa fortune et m'annonça brusquement cette nouvelle qui allait changer complétement mon sort. J'avais jusque-là été habitué à vivre indépendant, dépensant huit à dix mille francs par an; ce fut pour moi un coup de marteau. Que faire dans Paris, moi, habitué à un certain luxe, aimant les arts, ne sachant me refuser aucun plaisir, adorant une femme de théâtre qui faisait semblant de m'aimer?... Je restai anéanti sur le moment, et, quand le courage me revint un peu, je pensai à mille réformes essentielles dans mon logement, dans ma toilette et dans ma table; continuer de vivre comme par le passé était seulement possible pendant un ou

deux ans, à l'aide de mon crédit, mais c'était tomber dans la dette, un gouffre qu'on ne comble jamais. Je passai des journées à faire des calculs et des additions, car je voulais arriver à une vie honnête avec douze cents francs par an. Un ami m'aida dans mes plans de réforme; c'était un charmant garçon qui avait passé par tous les degrés de la vie parisienne la plus pénible, et qui, à force de courage et de travail, s'était créé une existence honorable. Il me donna tout d'abord le conseil de ne pas rester plus longtemps dans mon logement : « Rien ne t'attristera, me dit-il, comme ton riche mobilier, ton salon avec ses curiosités, ta chambre à coucher élégante. Il faut couper dans le vif et avoir le courage de vendre tout. Laisse-moi faire. » Combien je dois à cet ami qui se montra aussi cruel qu'un chirurgien sur le moment, mais qui me guérit ! Un matin, il arriva avec des marchands de meubles et traita sans pitié de tout le mobilier; il ne laissa pas un chiffon. Quand je réclamais pour mon lit, pour un tableau, pour un fauteuil, il me disait : « Mon cher, un homme ruiné, et qui veut refaire sa vie, ne doit pas songer au passé : que rien dans ton nouveau logement ne rappelle ton ancienne aisance, autrement tu tomberais dans l'amertume, tu aurais des jours de regrets : je veux que tu changes complétement de peau et que tu me promettes de penser à l'avenir, jamais au passé. Ton lit est trop beau pour ton nouveau logement, on s'enfonce trop dans tes fauteuils, tout cela porte à la paresse et tu n'as plus le moyen d'être paresseux. Tu vas partir d'ici sans qu'on soupçonne ton changement de fortune, tu n'auras pas à rougir devant tes concierges. Le plus difficile est de rompre avec cette créature; mais tu dis qu'elle ne t'aime pas. Sois homme huit jours, au bout de huit jours tu seras étonné combien la vie simple a de charmes. » Mon ami prêchait d'exemple; il n'était pas moraliste ennuyeux, au contraire : il avait passé par tous les orages de la vie parisienne, et il

avait pu s'en retirer à temps en conservant une grande sim plicité dans les mœurs.

« Il me conduisit dans une maison de la rue Montmartre, dont l'entrée était propre et où il m'avait loué un appartement de cent francs par an. Je riais en chemin de cet *appartement* dont je me faisais une idée bizarre. Dire à un homme qui a eu dix mille livres de rente qu'il va habiter un logement de cent francs par an, c'est se moquer de lui. Nous autres, tant que nous sommes riches, nous ne savons rien de la vraie vie. Nous connaissons le boulevard des Italiens, le Café de Paris, l'Opéra, les Italiens, et tout ce qui se passe en dehors nous étonne. Mais mon ami était fin comme une grisette; la nécessité lui avait fait connaître le Paris à bon marché dans sa jeunesse, et il se serait trouvé richissime avec huit cents francs de rente. Il est certain qu'il ne faut pas avoir de folles passions, cependant il en avait eu. « J'ai beaucoup aimé, me disait-il; seulement, là où les autres dépensent de l'argent, je dépensais du temps, et on m'aimait plus pour le temps dépensé que si j'avais apporté des trésors. Il me conseillait de me promener le soir dans la rue Saint-Denis ou la rue Saint-Martin; c'était là seulement, à l'entendre, qu'il existait encore un peu d'amour. Une grisette qui travaille toute la semaine douze heures par jour, est heureuse d'aimer le dimanche; elle est trop occupée pour penser à mal, et, si elle trompe, elle trompe moins que les autres femmes.

« Mais j'avais renoncé aux femmes pour le moment, tel n'était pas mon but. Je rêvais une place de quinze cents francs, qui me permettrait de faire des économies. A trente ans je devais recommencer une vie qu'il est si facile de mener à dix-huit ans. Cela m'eût rempli d'amertume si j'avais été seul, mais le dévouement de mon ami me fit passer par-dessus ma fortune perdue. Je fus tout surpris, en montant l'escalier de mon nouveau logement, de ne pas trouver

fatigants les six étages qui conduisaient à ma chambre. Tout vous frappe dans ces moments : la portière, à qui mon ami avait donné seulement trois francs de denier à Dieu, au lieu de me recevoir en homme pauvre, me salua poliment. C'était une femme d'une trentaine d'années, pâle et souffrante, qui donnait à manger à un enfant de quatre ans. Au lieu de ces portiers insolents qui ne rêvent que de lever un tribut sur les locataires, je rencontrai une femme intéressante, dont la figure annonçait plus d'un chagrin.

« La maison était tenue avec une grande propreté, l'escalier frotté jusqu'à ma porte. En entrant, je fus plus charmé que si j'entrais dans un palais : on eût dit une petite chapelle, tant l'ameublement était doux et blanc. Les murs avaient été recrépis nouvellement à la chaux ; des rideaux blancs cachaient à moitié un lit de fer. D'autres rideaux blancs pendaient également à la fenêtre, qui laissait passer un jour gai et vif. Une petite cheminée en bois noir bien verni faisait contraste avec les murs blancs, et le seul mobilier était une table et deux chaises de bois blanc. Je ne pus retenir un cri d'admiration. « Oh ! que c'est joli ! » dis-je à mon ami en lui pressant les mains.

« Trouver tout d'un coup dans Paris une chambre ainsi meublée, c'est un rêve charmant, c'est la cellule du moine sans le couvent, c'est la pureté à la place de la débauche. « Comme on doit travailler paisiblement ici ! pensai-je, et que l'homme va souvent chercher loin le bonheur ! » Quelle délicatesse de la part de mon ami, qui avait trouvé le seul moyen de me rendre heureux ! Il ne dit pas un mot et ouvrit la fenêtre. On voyait un bout de la butte Montmartre et trois petits arbres grêles qui ressemblaient à des balayettes ; n'importe, c'était encore la campagne. Jamais je ne me suis senti plus heureux qu'en entrant dans cette chambre ; j'avais oublié la perte de ma fortune, je me sentais un homme plein de courage, de force et d'activité.

J'aurais porté des paquets sur le dos dans Paris pour pouvoir me reposer le soir dans mon lit blanc. Il faut avoir vécu dans le luxe parisien, avoir été entouré des objets de mauvais goût que la mode impose, pour comprendre le charme de cette jolie chambre aux rideaux blancs. Rien n'aurait pu me remonter le moral à cette époque : mon ami était un bien grand médecin.

« Mon projet alors était de vivre de copies, car je ne voulais pas entrer dans une administration, je tenais à ma liberté, et une maison de commerce m'avait déjà fait quelques ouvertures pour mettre au net des livres de commerce dont les écritures étaient en retard de près d'un an. Avec mon éducation de collége, c'était ce que je pouvais faire de mieux. Mon ami, du reste, veillait sur moi ; au milieu de toutes mes connaissances, il était le seul à qui j'avais confié la vérité de ma situation. Il m'écouta, ne me fit pas grande morale, me montra ce qui restait à faire à un honnête homme, et je vous ai dit comment il s'était conduit. Ayant donc pris possession de mon logement, je consacrai le reste de la journée à faire différents achats : plumes, papier, encre et les cinquante petits objets dont on a besoin quand on emménage.

« Je passai la soirée à écrire à mon père une longue lettre, dans laquelle je lui annonçai ma nouvelle vie, mes plans de réforme et la voie sérieuse dans laquelle j'allais entrer. La vente de mon mobilier avait produit deux mille et quelques cents francs. J'envoyai mille francs à mon père, et je vous jure que jamais je n'ai été aussi heureux de ma vie. Lorsque je vivais dans le luxe et le plaisir, il m'arrivait rarement de penser à mon père ; si quelquefois son souvenir me traversait le cerveau, j'étais souvent trois mois sans lui écrire. En été, j'allais passer quinze jours auprès de lui, autant pour me délasser de la vie parisienne que pour le voir. Je ne pensai réellement à mon père que quand sa ruine en-

traina la mienne, et je me chagrinai plus encore pour lui que pour moi. J'étais jeune, je pouvais recommencer ma vie; mais lui qui avait été habitué à vivre entouré d'ouvriers, c'était son plaisir; lui qui restait en province, montrant sa misère à tous, au lieu de la cacher comme je pouvais le faire à Paris!

« Cette longue lettre me prit trois heures, car je cherchai sans phrases à faire passer dans l'esprit de mon père la tranquillité que je trouvais en moi, et je me couchai pour la première fois, depuis ma jeunesse, l'esprit content. Vers les six heures du matin, je fus réveillé par un chant pur et jeune qui tenait autant de l'oiseau que de la jeune fille. Je crus d'abord que je rêvais et j'ouvris mes yeux tout grands. Le chant continuait avec un timbre si clair, que jamais je n'en avais entendu de pareil. Il faut se reporter à ses jours de jeunesse pour retrouver une impression d'une telle fraîcheur : les cloches qui annoncent les œufs rouges et le jour de Pâques, les fanfares d'une musique de cavalerie qui arrive en province par un beau soleil, les carillons du jour de l'an, ces petits plaisirs qui paraissent si grands, ces premières sensations qui ne s'effacent jamais, me revinrent dans l'esprit et me rappelèrent mes dix premières années si heureuses. C'était une voix gaie et capricieuse, éclatante de jeunesse, qui descendait par ma cheminée. J'aurais habité un chenil avec plaisir à la condition d'entendre cette voix toute la journée. J'écoutai attentivement ce joli ramage, car on ne peut appeler une chanson des caprices sans paroles qui sortaient du gosier de la jeune fille. Elle était jeune et non mariée évidemment. Cette circonstance de la voix descendant par la cheminée me donna à penser qu'il y avait encore un étage au-dessus du mien.

« J'avais une voisine.

« La voisine! n'est-ce pas ce qu'il y a de plus joli dans la vie de jeune homme? c'est presque une famille. Toute la

fraicheur et la gaieté contenues dans ce mot de *voisine* échappent aux gens riches qui se saluent à peine en se rencontrant sur l'escalier. Jamais je n'avais eu de voisine dans mes anciens logements, ou je ne les avais pas remarquées. Me levant à midi, et ne rentrant qu'à deux heures du matin, je ne songeais guère à ceux qui demeuraient à côté de moi. Il faut, pour comprendre une voisine, ne pas quitter sa chambre, être interrompu dans ses occupations par le bruit qu'elle fait à côté de vous ou au-dessus de votre tête.

« Je me levai doucement et j'allai ouvrir ma porte afin de me rendre compte qu'il existait un septième étage; mais le bruit que je fis en faisant tourner la clef dans la serrure arrêta immédiatement la chanteuse, ce qui me causa un vif déplaisir. Je n'en remarquai pas moins un escalier de meunier ajouté après coup, dont les marches, presque perpendiculaires au sol, se perdaient dans l'ombre d'un corridor étroit et devaient mener à une mansarde. Ma voisine n'était pas riche bien certainement: à en juger par la modicité du prix de mon logement, le sien ne devait coûter qu'une soixantaine de francs par an. Je me représentai sa chambre en étudiant la mienne, dont les angles formaient déjà un certain coude vers le plafond et dont la continuation promettait à l'étage supérieur une mansarde avec les caprices imposés par la toiture.

« J'étais déjà puni de ma curiosité, puisque le chant avait cessé, non pas que j'eusse eu l'intention de voir la figure de la chanteuse, et je me promis bien, si la chanson reprenait dans la journée, de retenir mon souffle, afin de ne pas effaroucher ma voisine. Je me mis au travail, et j'oubliai, dans l'application de ma tenue de livres, la jeune fille. De la journée je n'entendis plus rien et je me couchai avec un petit regret d'avoir ouvert ma porte le matin. Le lendemain, à six heures précises, au moment où le soleil s'avançait par ma fenêtre et formait un angle sur le mur, la jolie voix re-

commença comme la veille, peut-être plus pure encore que la veille. Il me semblait voir la folle gaieté d'un chien qui suit son maître à cheval et qui fait mille tours capricieux dans la campagne. Il n'entrait pas dans ces mélodies de souvenirs d'airs connus ni de ces grandes musiques prétentieuses d'opéras; c'était avec ses tournures parisiennes quelque chose de naïf, comme les airs que sifflent les garçons de charrue. Le sentiment, la mélancolie n'avaient pas plus de part dans les roucoulades de la jeune fille que le rossignol n'en met dans son gosier; c'étaient des sons francs, simples et gais comme une fleur. Le bonheur, la santé, le travail, la jeunesse, formaient la base de ces chansons.

« Combien je pensai à mon ami et combien je le remerciai de m'avoir trouvé cette chambre où je vivais si heureux et où j'étais réveillé par un si doux réveille-matin! car jamais la voix ne manqua à six heures; elle arrivait avec le soleil. « Ma voisine doit être bien jolie, pensais-je; si elle était laide, on se serait moqué d'elle, on le lui aurait dit et il en resterait quelque tristesse dans son caractère; ses chants s'en ressentiraient également. Quant à la jeunesse, elle a dix-sept ans, le timbre de sa voix l'indique assez. » Et je m'en faisais une image particulière dans laquelle je portais toute mon attention sur le cou. Combien devait être délicate et fine l'enveloppe de ce gosier par où le son sortait si pur et si frais! Je me figurais un cou un peu élancé, délicat, ni trop long ni trop court, qui portait une petite tête spirituelle, rieuse; des lèvres roses, une fossette au menton et deux autres aux joues, des cheveux pas trop noirs, châtains, les yeux un peu petits, mais petillants de gaieté et de jeunesse. Les habits, je n'avais pas besoin de les voir pour être certain de leur coupe et de leur couleur : un petit bonnet à rubans, plutôt sur le derrière que sur le milieu de la tête; la robe en toile, à carreaux écossais; un fichu de soie de brillantes couleurs, qui laisse voir la naissance du

cou et la blancheur de la poitrine; les mains alertes avec l'index picoté par les aiguilles et offrant un endroit aussi dur qu'une râpe à sucre. L'ameublement n'aurait pas coûté cinq minutes d'enregistrement à un huissier : il devait se composer d'un pot de fleurs, d'un lit de sangle, d'un grand balai, d'un petit plat de fer-blanc, d'une bouilloire, d'une marmite en terre et d'un saladier en osier.

« Je n'eus pas grand mérite à deviner la batterie de cuisine; le matin après la chanson qui durait jusqu'à huit heures, sur le petit palier en haut de l'échelle de meunier, je savais quand ma voisine allumait son réchaud, car il arrivait jusqu'à ma porte des senteurs de légumes frais, quand elle levait le couvercle de la marmite; quelquefois c'était un grésillement de beurre frissonnant dans un plat de fer-blanc suivi du petit coup sec que produisent deux œufs choqués l'un contre l'autre. J'étais arrivé à une grande finesse d'ouïe; caché derrière ma porte, j'entendais tout ce qui se passait au-dessus de moi, jusqu'au sifflement produit dans l'air par le saladier d'osier qu'on secoue. Ma voisine sautait plutôt qu'elle ne descendait les marches de l'escalier; elle faisait moins de bruit qu'un oiseau passant d'une branche à une autre. Les moindres événements prenaient d'énormes proportions dans ma vie tranquille. Je sus le jour où elle avait mis des souliers neufs, à un certain *couinement* qui est la chanson du cuir neuf.

« Un matin, je dis à la portière : « — Qui est-ce qui chante donc ainsi au-dessus de ma tête? — C'est une ouvrière, monsieur ; je lui dirai de se taire. » Je me sauvai, effrayé de cette réponse, en colère contre moi d'avoir cherché à pénétrer dans l'existence de ma voisine. « Elle va lui dire de ne plus chanter, pensais-je, mon plus grand bonheur, et c'est moi qui en serai la cause. » J'entendais le dialogue entre la jeune fille et la portière : « Mademoiselle, le monsieur d'en dessous se plaint que vous l'empêchez de

dormir le matin, tâchez donc de chanter moins fort. » Peut-être menaçait-on ma voisine du *propriétaire*, terrible titre qui en impose tant aux locataires des mansardes. Que va penser de moi cette jeune fille? elle me prendra pour un homme ennuyé, peut-être âgé, qui souffre des plaisirs de la jeunesse et les regarde d'un œil chagrin. Je marchai dans Paris sans trop savoir où me portaient mes idées amères; je me trouvai dans la position d'un homme qui s'écrie l'été: « Quel diable de soleil! » et qui, à partir de cette parole, ne voit plus revenir le soleil. L'ombre, et pis que l'ombre, des brouillards perpétuels remplissent son esprit. Qu'un mot est imprudent quand on ne songe pas vivement à le corriger par un autre mot! Pourquoi n'avais-je pas dit à la portière: « Au contraire, madame, la gaieté de ma voisine me plaît beaucoup, et vous seriez bien aimable de le lui dire. »

« Je rebroussai chemin pour aller porter cette réponse à la portière; mais je fus arrêté immédiatement par cette idée: on croira que c'est une déclaration indirecte à ma voisine, un moyen adroit d'entrer en connaissance, et je rougirai de paraître vouloir employer une honnête personne comme cette portière à se charger d'un tel message. D'ailleurs, j'étais sorti depuis deux heures déjà; ma voisine était rentrée ou descendue, et sans doute elle avait reçu l'avertissement de ne plus chanter.

« Est ce que j'aimerais cette jeune fille que je n'ai jamais vue? Cette question me remua violemment. Il y avait si longtemps que je n'avais aimé purement; à peine, en fouillant dans mes souvenirs, apercevais-je une jeune fille qui faisait sa première communion en même temps que moi et qui était restée depuis vingt ans dans ma tête avec ses habits blancs et sa candeur de dix ans. J'avais souri une fois en la regardant, et elle me rendit mon sourire; telle était la seule fraîcheur qui coulait et se perdait au milieu de mes impures

amours de vingt à trente ans. Les sept ou huit femmes que j'ai aimées ne m'ont laissé que des tristesses et des amertumes; il est vrai que c'étaient des femmes artistes, des femmes de théâtre, et que l'art empoisonne ses prêtres. Qu'il doit être doux d'aimer une jeune fille naïve qui ne sait rien ni du théâtre ni du roman, qui a des impressions fraîches et naturelles au milieu de Paris! Je n'avais pas besoin d'aller rue Saint-Denis, comme me l'avait recommandé mon ami, à la chasse à la grisette; j'avais un trésor sous la main... Toutes ces réflexions dansaient dans ma tête et prolongèrent ma promenade que j'avais menée jusqu'à la place de la Bastille sans m'en apercevoir. En rentrant, je forçai le pas afin de ne pas connaître de la portière le résultat de ses paroles à ma voisine. Je passai une mauvaise nuit, agité et préoccupé, car, à six heures du matin, mon sort allait se décider. Si la jeune fille ne chantait pas, j'étais perdu. Quoique mon sommeil eût été un peu fiévreux, à cinq heures du matin j'étais réveillé, jamais heure ne me parut si longue. Justement, le soleil ne se montra pas ce jour-là; de gros nuages tristes reflétaient la situation de mon esprit, et par extraordinaire la nature semblait complice de ma situation, ce qui me parut du plus mauvais augure.

« Tout d'un coup la voix éclata plus joyeuse que par le passé, les modulations étaient plus capricieuses, le son avait plus de force. Je sautai en bas de mon lit; si la jeune fille avait été en face de moi, je me serais mis à ses genoux et je lui aurais dit : « Merci! » Que ces petits bonheurs sont grands, et combien ils paraîtront ridicules à beaucoup de gens! Cette voix a cependant été le plus grand bonheur de ma vie, peut-être parce qu'il a été le plus pur. La voix chantait toujours, et j'y découvrais des sentiments inconnus; peut-être y avait-il un peu d'ironie pour le *monsieur* du dessous. Par moments, je pensais que je poussais un peu loin mon analyse musicale; je me forgeais sans doute des idées, car il était

possible que la portière n'eût rien dit à la voisine. Et elle continuait à chanter comme par le passé, pour se distraire, sans y apporter d'idées moqueuses. Le plaisir dont on se croit privé pour toujours est si grand quand il revient, qu'il double de puissance ; c'est ce qui fait que les amants aiment tant à se fâcher pour se raccommoder.

« Je devins sérieusement amoureux de ma voisine et j'attendais ses entrées et ses sorties avec impatience ; par un caprice singulier, je ne voulais pas la voir, trop heureux du portrait que je m'étais fait en moi. Elle est jeune, elle est jolie, elle est sage. C'était surtout sa sagesse qui m'étonnait : pas le plus petit amant ! Car supposer un amant au dehors, c'était impossible ; elle sortait peu, sans doute pour reporter son ouvrage, et jamais je n'avais entendu quatre pas dans l'escalier. Le plafond n'était pas assez épais pour que je n'entendisse pas un homme marcher dans sa chambre. Par la cheminée, j'entendais tout ce qui pouvait se dire dans la mansarde ; j'étais tranquille de ce côté. Mais quelle singulière existence que celle de cette enfant seule, vivant tranquillement dans une petite chambre au septième étage et ne rentrant pas plus tard les dimanches que les jours ouvriers ! Elle n'allait même pas au bal ; c'était une orpheline. Qui donc avait pu l'élever dans des principes sages ? Voilà pourtant le Paris qu'on appelle corrompu et où on rencontre encore des grisettes vertueuses !

« Comment faire pour la voir, la rencontrer, lui parler ? Je peux tenir ma porte entr'ouverte et attendre qu'elle descende ; aussitôt je sors, je me trouve face à face avec elle sur le palier qui est si étroit, je lui dirai bonjour, entre voisins cela est permis. Je descends avec elle les escaliers ; nécessairement dans la rue je vais de son côté ; nous causons, je lui parle de sa jolie voix et je demande la permission d'aller quelquefois lui rendre visite. Non, cela ne vaut rien, j'emploierai le moyen des allumettes, un moyen

bien vieux, qui a toujours réussi et qui existera toujours quand un jeune homme demeure à côté d'une jeune fille. Rien n'est plus naturel au sixième étage : « Mademoiselle, auriez-vous la complaisance de me faire cadeau d'une allumette? — Certainement, monsieur. — Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, mademoiselle, mais nous demeurons si haut qu'il est dur de descendre six étages pour acheter des allumettes. — Tout à votre service, monsieur. » Il faut être niais pour s'en aller aussitôt le cadeau de l'allumette, on trouve le logement de sa voisine très-gai, l'air du premier étage en descendant du ciel est toujours si pur ! Si la voisine est couturière, il est rare qu'un garçon seul n'ait pas quelques petits points à raccommoder à la doublure de son habit, un bouton à rattacher... Les paroles diplomatiques échangées, on fait des compliments; jamais une femme ne se blesse d'un compliment.

« Décidément, pensai-je, j'irai demander des allumettes.

« Tout d'un coup il s'éleva une voix en moi, qui n'était autre que ma conscience qui se réveillait. Elle avait l'air chagrin et bon qui lui est habituel, car je l'ai habituée à voir plus d'une méchante action ; elle en pleure silencieusement, mais le lendemain elle revient avec sa douceur et me tient rarement rancune du passé. Ma conscience me montra une jeune fille qui dormait tranquillement, les lèvres entr'ouvertes laissant passer un sourire, sa tête appuyée sur le bras; elle rêvait de fleurs, d'arbres, de fontaines. Le jour venait lentement d'abord avec son manteau gris-perle couvert de rosée; dans le lointain un trait aurore se dessinait à l'horizon, les oiseaux secouaient leurs ailes, se réveillaient et commençaient leurs chants du matin. La mansarde se teintait peu à peu des couleurs de l'horizon, la jolie dormeuse faisait un léger mouvement dans son lit, ouvrait les yeux tout grands et se mettait immédiatement à chanter tout en faisant son petit ménage. « Voilà l'enfant,

me disait ma conscience, que tu veux connaître, aimer, séduire. Te sens-tu la vertu d'un attachement solennel pour la vie? Alors monte à la mansarde. Mais ne serait-ce pas une fantaisie d'un moment, un caprice d'une minute? Reste chez toi, contente-toi de cette jolie voix qui te réveille tous les matins et qui t'égaye l'esprit pour la journée. Séduire cette jeune fille, c'est lui faire perdre la voix : elle ne chantera plus aussitôt qu'elle craindra de réveiller quelqu'un à côté d'elle; en connaissant l'amour, elle perdra la gaieté. Sois honnête envers cette jeune fille, et tu trouveras dans ses chansons matinales un charme d'autant plus grand que tu seras heureux de ta bonne action. »

« Ma conscience parlait mieux que beaucoup de prédicateurs; elle ne parlait pas longtemps, mais ce qu'elle disait me touchait, car elle n'employait que des discours simples et sentis. Je poussai un soupir, et mes yeux tombèrent sur un gros paquet d'allumettes que j'avais acheté la veille. « Je n'ai pas besoin d'allumettes, » me dis-je. En ce moment j'entendis ma voisine qui fermait sa porte à clef. « Maintenant que me voilà fort, pensai-je, je peux bien la regarder. » Et j'ouvris ma porte précipitamment, comptant que je me trouverais forcément en face d'elle; mais elle avait déjà franchi un étage, et je ne vis que sa robe qui flottait à travers les barres de l'escalier, une robe à pois bleus un peu foncés sur un fond clair! Je rentrai dans ma chambre avec cette jolie robe en tête. Quelquefois il passait devant ma fenêtre des petits morceaux d'étoffe de soie qui descendaient lentement en tournoyant et se dirigeaient vers le toit voisin suivant la direction du vent. Je restais souvent un quart d'heure à suivre dans l'air ces petits bouts de rubans que ma voisine jetait sans doute pour ne pas salir sa chambre, et je rêvais à mille incidents qui me la rappelaient sans cesse au souvenir. Cependant je passai huit bons jours tranquille, à partir de l'avertissement de ma conscience, et

il n'y avait que les allumettes qui me troublaient chaque soir lorsque je les frottais contre le mur pour allumer ma bougie. « Si cependant, me disais-je, j'avais un jour réellement besoin d'allumettes, cela peut arriver, le paquet s'usera, je ne penserai pas à en acheter, est-ce que je n'aurai pas le droit d'en emprunter à ma voisine? »

« Et tout en disant cela je m'apercevais que je prenais deux allumettes au lieu d'une, que sans le moindre prétexte je tenais des allumettes à la main, enfin que je les prodiguais. A ce commerce, le paquet s'usa promptement, et un soir, je me trouvai sans moyen d'avoir de la clarté. Je cherchai inutilement longtemps sur ma table si je ne trouverais pas une allumette égarée, et sérieusement je me fâchai contre moi-même. « Ah! qu'il est ennuyeux de descendre six étages, m'écriai-je, luttant le plus que je pouvais. Ne pourrais-je pas entrer chez ma voisine poliment et lui demander ce petit service naturellement? Parce que tant de gens se servent de ce moyen, est-ce une raison pour que j'en abuse? Aussitôt que ma voisine m'aura donné quelques allumettes, je la remercie et je descends; je ne lui dirai pas un mot de galanterie. »

« J'étais assis à moitié sur mon lit en raisonnant de la sorte, et la conscience vint à mon secours sans trop se montrer, car je me réveillai tout d'un coup habillé et étendu sur mon lit; il faisait une nuit obscure, on n'entendait plus dans la rue Montmartre qu'un cabriolet en retard qui roulait solitaire, sans craindre d'accrocher d'autres voitures. Il devait être une heure du matin.

« Je renonçai de moi-même au moyen des allumettes, et je passai une quinzaine assez tranquille, me réveillant aux premiers accents de ma voisine; j'avais toujours son image devant les yeux, une image capricieuse que j'avais dessinée. « Si j'y pense encore un mois, me dis-je, c'est que je serai sérieusement amoureux, alors je ne connais plus de conscience,

et je me déclare. L'amour ne s'inquiète pas de l'avenir; il est pur quand il est sincère. D'ailleurs ma voisine finira par rencontrer un homme qui certainement ne me vaudra pas, qui n'aura pas de conscience... » Je pensai alors que j'avais un peu gratté du violon dans ma jeunesse, et comme mes soirées se passaient sans grande distraction, je résolus au premier jour d'acheter un violon. « Ma voisine sera bien étonnée, pensai-je, quand elle se mettra à roucouler le matin, d'entendre un violon lui répondre. Cela lui fera oublier les paroles de la portière. »

« Un jour, un 8 de juillet, je me le rappelle avec exactitude, car c'était le jour du terme, je sortis pour acheter un violon. J'entrai chez différents luthiers, mais on voulait me vendre trop cher; alors je courus les marchands d'habits qui ont toujours un violon à côté d'un manteau et d'une clarinette; mais aux uns, il manquait des cordes, aux autres du son, à d'autres tout. Je finis par m'arranger avec un brocanteur d'un violon de sept francs, qui n'était pas d'une mauvaise forme, et dont la couleur me séduisit. Il avait du son pour plus de vingt francs, et je rentrai chez moi tout joyeux, riant en dedans de la surprise de ma voisine le lendemain matin.

« — Eh bien, monsieur, me dit la portière, la petite ne vous réveillera plus. »

« Je sentis un cours extraordinaire à mon sang, et je devais être très-pâle.

« —Qu'y a-t-il de nouveau? dis-je.

« — Mademoiselle s'est piquée de ce que je lui ai dit, rapport à ce que vous m'aviez dit, elle a donné congé. Vous pouvez dormir tranquille, elle a déménagé ce matin. »

XXXIV

MON TESTAMENT

Il y a, à la barrière Montparnasse, un cabaret : *A la Girafe*, perdu dans un cul-de-sac. L'enseigne, avec sa sauvage peinture, se détache sur le ciel bleu; au fond sont des arbres verts, qui ne cachent pas entièrement la plaine. Ce cul-de-sac est très-gai; une fruitière y tient son étalage de légumes printaniers.

A la Girafe vont les croque-morts après la besogne.

Je ne demande qu'une chose aux acteurs des Funambules après ma mort : il serait décent qu'ils suivissent le convoi de l'auteur.

Et, puisqu'à Paris c'est l'habitude de boire en souvenir du défunt (une assez bonne coutume), j'aurai veillé à ce qu'un festin soit dressé dans la plus belle salle de la Girafe.

Deux choses m'auront fort diverti dans la vie de jeunesse : les croque-morts et les mimes des Funambules. Je veux que les acteurs et les croque-morts retrouvent dans la bouteille une bonne partie de ma joie enfouie. Les acteurs des Funambules auront soin, avant le repas, de revêtir leurs habits de théâtre, les croque-morts n'auront pas à changer.

Et je vois ma douce Colombine, qui a devant elle un grand broc. Qu'elle chante, qu'elle danse, mais qu'elle ne laisse pas une larme de vin dans le broc!

Pierrot ne doit pas craindre de tacher ses habits blancs de

vin bleu ; au contraire, si une grande traînée violacée partait des deux lèvres pour courir vers l'oreille, mon âme serait contente de l'honneur qu'il aurait fait au *petit bleu* de la Girafe. C'est à ce repas que brillera Polichinelle ; avant la soupe, ma dernière volonté est qu'il chante un de ces airs cruels si extraordinaires, qu'une longue *pratique* seule peut amener à bonne fin. Je l'engage à ôter sa voix de fer-blanc, qui contrarierait la gibelotte à son passage.

Pour la dame à l'*hache*, personne réservée et décente, il serait d'un bon effet qu'elle apportât un de ces petits sabres de combat, courts, solides et trapus, dont le modèle n'existe plus qu'aux Funambules. On découpera la gibelotte au sabre.

Combien j'ai aimé cette naïveté culinaire de Colombine, cette ignorance en l'art de découper, qui fit que, étant priée de servir un *caneton* rôti, elle l'enveloppa dans du papier, déposa le caneton par terre et le découpa à coups de talon ! Cette action, qui n'est pas d'un exemple à suivre, était si simple, si indienne, si imprévue, — et le petit pied de la Colombine était pris dans un si charmant soulier de coutil gris, que le petit canard rôti ne se plaignit pas trop vivement d'une pareille meurtrissure de ses membres.

FIN

TABLE ANALYTIQUE

DRESSÉE PAR M***

Un de mes amis, qui est arrivé malheureusement trop tard pour revoir les épreuves, m'a envoyé certaines observations, un peu dures, il est vrai, mais dont je donnerai quelques citations, afin d'enlever l'aridité ordinaire des tables. Il n'est pas besoin de dire que mon ami a l'esprit chagrin et trop porté à la méthode.

Préface 1

Chapitre I. Trucs et Cascades. — Ce chapitre ne serait-il pas placé plus convenablement dans un Manuel de la pantomime? 5

— II. Pierrot valet de la Mort. — Même observation: c'était une histoire du théâtre des Funambules, avec moins de personnalité, qu'il eût été bon d'écrire 7

— III. Opinions de Gérard de Nerval a ce sujet. — Si tous les auteurs dramatiques employaient ce moyen, il ne leur serait pas difficile de remplir de gros volumes 13

— IV. Le chien des musiciens. — Tu as fait des contes meilleurs 17

— V. Tout ce qui touche a la mort est d'une gaieté folle. — Quelques mots raisonnables au début 51

Chapitre VI. La Morgue. — Tu pouvais montrer le danger du romantisme outré sans produire cette folie........................... 59
— VII. Pierrot pendu, analysé par Théophile Gautier. — Voir l'observation du chapitre III. 61
— VIII. Réaction................................ 72
— IX. De la manie de parler de soi-même. — Chateaubriand dit que le *moi* se fait remarquer chez tous les auteurs qui, persécutés des hommes, ont passé leur vie loin d'eux. Tu n'en es pas là........................ 73
— X. La Tragédie des Gras et des Maigres. — Pourquoi *Pieter Brueghel* au lieu de Pierre Breughel? Est-ce pour ne pas faire comme les autres?.................... 74
— XI. Des Écoles diverses de pantomime. — Bon pour le Manuel......... 84
— XII. Pierrot marquis, expliqué par Éd. Thierry. — Tu aurais dû suivre les idées de cet excellent feuilleton et te faire tout à fait auteur de la foire, sauf à publier des livres à l'âge raisonnable où l'homme a amassé des trésors de faits et d'observations................................ 87
— XIII. Le Réalisme montre ses cornes. — Si tu regardes le *réalisme* comme une vérité absolue, n'en parle pas avec légèreté... 97
— XIV. Histoire de madame d'Aigrizelles. — Les coloristes en littérature n'appellent-ils pas ce genre : *gris?*...................... 104
— XV. Des Décors. — Renvoyé au Manuel....... 159
— XVI. La Pantomime a Londres. — Convenable pour une histoire de cet art.................. 162
— XVII. A Henri Murger. — Est-il nécessaire que le public entre dans ces détails de jeunesse littéraire? D'autant plus, ce chapitre manque d'esprit et de gaieté...... . 174
— XVIII. Madame Polichinelle. — Comme au chapitre II....... 181
— XIX. La Légende de Saint-Verni. — Ceci devrait faire partie d'un volume de sensations et d'histoires de voyages................. 186
— XX. La Reine des Carottes. — Voir le chapitre XVIII............................ 194
— XXI. Les trois Filles a Cassandre. J'espérais être au bout de tes analyses................ 206

Chapitre XXII. De la Musique. — Manuel, le Manuel...... 215
— XXIII. Des Accessoires. — *Idem*................. 219
— XXIV. Portrait de Schann'....................... 221
— XXV. J'aime la Colombine, et je dis tout. — Si tu veux être respecté, commence par te respecter toi-même 222
— XXVI. Amère tristesse. — Tu te donnes bien inutilement pour un coureur de cabarets.... 223
— XXVII. Lettre a Colombine. — L'actrice a-t-elle été corrigée?............................ 224
— XXVIII. Voyage a Londres........................ 234
— XXIX. Madame Céleste. — Une nouvelle édition devra faire diviser ce livre en quatre parties : contes, voyages, histoire du théâtre des Funambules, Manuel de la pantomime. — Madame Céleste appartient au Manuel.............................. 246
— XXX. Lettre a Gérard de Nerval. — La lumière s'est faite trop tard dans ton esprit inquiet.............................. 262
— XXXI. Les Propos amoureux. — Lis l'observation du chapitre xiv.................. 278
— XXXII. La Bohême............................. 297
— XXXIII. Suite des Propos amoureux. — Si une trentaine de pages sont suffisantes pour faire le succès d'un livre, ce chapitre xxxiii, pourra faire oublier aux lecteurs sérieux les trois cents feuillets qui ne sont guère à leur place.......................... 300
— XXXIV. Mon Testament. Ami, malgré la sincérité de ton livre, garde-toi jamais d'en publier un pareil........................... 316

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES SENSATIONS

DE JOSQUIN

ŒUVRES DE CHAMPFLEURY

Parues dans la Collection Michel Lévy

LES PREMIERS BEAUX JOURS. . . . . 1 vol.

AVENTURES DE MADEMOISELLE MARIETTE. . . . . 1 —

LE RÉALISME. . . . . 1 —

LES EXCENTRIQUES. 1 —

LES SOUFFRANCES DU PROFESSEUR DELTEIL. . . . . 1 —

LES BOURGEOIS DE MOLINCHART. . . . . 1 —

CHIEN-CAILLOU. . . . . 1 —

L'USURIER BLAIZOT. 1 —

SOUVENIRS DES FUNAMBULES. . . . . 1 —

LES SENSATIONS DE JOSQUIN. . . . . 1 —

Paris. — Typographie LE NORMANT, 10, rue de Seine.

LES SENSATIONS

DE JOSQUIN

PAR

CHAMPFLEURY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



PRÉFACE

On m'a souvent demandé quel était le *Josquin* mystérieux qui semblait connaître à fond le Paris actuel et que personne ne connaissait. J'avais cru répondre suffisamment au désir du public en faisant précéder, en 1856, la publication des premières *Sensations* de la note suivante :

Mon ami Josquin, dont les aventures et les voyages vont se dérouler de mois en mois dans cette *Gazette*, est mort tout récemment, brisé par des sensations trop délicates. Il avait souffert énormément de l'amour, de l'amitié ; pour se consoler il se dépensait en toutes sortes d'amourettes sans conclusions, qui l'intéressaient extraordinairement. Si la plus grande sincérité ne régnait dans les nombreuses pages qu'il a laissées, on aurait peine à comprendre l'intérêt de pareilles aventures : l'explication est facile à en donner.

Jusqu'à vingt-cinq ans Josquin vécut sans aimer réellement ; il avait une certaine terreur des femmes, les regardait comme des êtres d'une essence supérieure, craignait surtout d'être repoussé, et n'osait montrer les trésors d'affection qu'il avait dans le cœur. Plus tard, Josquin eut beaucoup d'aventures ; mais il lui resta jusqu'à la mort un fond de timidité que rien ne pouvait rompre, sinon des avances.

C'était un singulier caractère, composé de comique et de mélancolique ; on le voyait dans la même journée gai, triste, expansif, sombre,

baguenaudant, réfléchi, plein de joie ou d'abattement; il allait d'un extrême à l'autre et ne put jamais conserver son sang-froid. Il se jetait à corps perdu dans des folies extrêmes et s'abandonnait ensuite à des tristesses amères. Ceux qui l'aimaient l'aimaient beaucoup, mais par son *humeur* il s'est fait de nombreux ennemis.

Je reviendrai du reste sur lui quand des éclaircissements se feront sentir, et de temps en temps j'expliquerai le décousu de ses notes et de ses aventures.

L'heure est arrivée, au moment où la publication des *Sensations* est en bon train, de dire quelle fut la vie modeste de mon ami, quelles ses aspirations littéraires et le motif qui le poussait en toutes choses.

Ardent en tout (et c'est ce qui l'a tué), il ne put jamais voir dans la littérature un gagne-pain, et, sans être de l'école de Jean-Jacques, il eût volontiers demandé à une profession quelconque des loisirs pour coucher sur le papier ses sensations, ses chères sensations, mélancoliques, gaies, amères, joyeuses, qui étaient toute sa vie. Josquin ne comprenait pas qu'un auteur pût songer un instant à enchaîner des faits sans y avoir été mêlé: pour décrire une passion il fallait l'avoir éprouvée; un chagrin, il fallait en avoir été mordu. Josquin démontrait par la physiologie à combien d'erreurs énormes de détail de passion s'exposait un romancier qui, aimant une *brune*, aurait fait de son héroïne une *blonde*.

Sa religion était la sincérité. A tout propos le mot *sincérité* revenait dans sa bouche; c'était une manie, et ceux qui le voyaient pour la première fois, et qui ne pouvaient plonger dans ses délicatesses infinies, le trouvaient certainement fatigant. Il ne disait pas dix paroles que le mot de *sincérité* ne revînt. Falsifications de mots, falsifications

de denrées, falsifications de sentiments le remplissaient de tempêtes.

— On devrait pendre à leur enseigne les marchands de vins qui vendent du poison, s'écriait-il.

Sa colère n'était pas moins grande au théâtre quand il entendait les étalages de *pauvres mères*, etc. Pour les livres, il les jetait avec fureur quand il rencontrait de ces faux semblants de sentiments et il ne permettait plus de prononcer devant lui le nom de ces auteurs qu'il traitait d'hypocrites. Il tenait du *Misanthrope* de Molière, qu'il admirait infiniment, quoiqu'il sortît vivement impressionné à chaque représentation. Il sentait son mal et tâchait de le combattre par quelques grosses plaisanteries pour ne pas rester sous une triste impression.

Sa lecture favorite était celle des *Mémoires*, souvent mensongers, mais qui renferment, à l'insu de leurs auteurs, certains morceaux significatifs. Avec deux lignes vraies, Josquin reconstruisait le personnage réel, et c'était plaisir que de l'entendre refaire, par cette méthode, le personnage tel qu'il avait été, et non pas tel qu'il se peignait.

Poussant à bout ce système, il fut atteint de la même maladie que les auteurs de *Maximes*, qui font entrer des trésors d'observations, de faits, de détails, dans deux lignes concises et qui sont bridés toute leur vie par cette fatale concision.

Josquin en était arrivé à n'étudier que lui et à croire que la fine observation dont il était doué, ne pouvait s'appliquer qu'à l'étude extérieure de ses actions et au ramonage intérieur de ses propres sensations. Aussi passait-il dans la foule absorbé, n'étant distrait par rien, ne regardant plus,

n'entendant plus, arrivant peu à peu à une sorte d'état excentrique dont il ne se doutait pas, en raison surtout des gens qu'il voyait fréquemment.

C'étaient certains comédiens, musiciens, peintres, tous enthousiastes de l'art, mais semblables à ces beaux vases de la Chine dont une imperceptible fêlure enlève tout le prix. Pas un des amis de Josquin n'avait le sens entièrement droit : toujours l'imperceptible fêlure qui les jetait hors du commun et les rendait quasi impossibles dans la vie habituelle !

Josquin avait trop de regard pour ne pas s'apercevoir de la légère fêlure de ses amis ; il a décrit très-exactement ces détournements d'intelligence appliqués au théâtre, à la peinture, à la musique ; mais il n'eut pas le courage de se passer de ses chers camarades, et c'est ce qui lui fit partager une partie de leurs fiévreux enthousiasmes et de leurs fiévreuses amertumes.

Toujours battus par la tempête, ces hommes en arrivaient à des orgueils singuliers qui seuls pouvaient les soutenir dans la vie ; mais ils avaient la *sincérité*, et c'est ce qui les rattachait à Josquin.

L'amour se jeta heureusement à la traverse de ces fréquentations, et Josquin redevenait souriant pour une quinzaine. Je devrais dire l'amourette. Josquin, étrillé jadis rudement par l'amour, se sauvait dès qu'il voyait le dieu fouiller dans son carquois ; mais il entamait, suivant l'occasion, des aventures qu'il savait rendre piquantes par la tournure de son caractère et les précautions de chat qui ne veut pas être mouillé.

En morale, en politique, il avait des idées très-arrêtées ;

je n'oserais en dire autant en matière de religion, que Josquin, nourri de Montaigne, voyait avec les lunettes d'un scepticisme railleur (1).

Si l'époque actuelle n'avait pas remplacé l'extrême *gaieté* par toutes sortes d'études prétentieuses de *passions*, Josquin eût publié un volume de *Propos salés* dont il a laissé quelques fragments curieux. Les vieux auteurs le ravissaient par leur naïveté, leur franchise, leur style facile et amusant, mais tous nous avons peur, et je n'oserais en reproduire quelques fragments. Quatre fois la semaine on joue *Molière* à la Comédie-Française ; il semble un prédicateur couvert de vices qui s'écrierait en chaire : « Mes frères, ne m'imitez pas ! » C'est ce que répétait souvent Josquin, toujours émerveillé des hardiesses du grand poëte comique. — Nous ne pouvons pas le suivre dans cette voie, disait-il ; à quoi bon le donner en spectacle ?

CHAMPFLEURY.

Février 1859.

(1) Dans de futurs *Sensations de Josquin*, je m'appliquerai à donner des fragments significatifs de sa manière de sentir dans ces importantes matières. De même j'essaierai de mettre en ordre la fin du *Voyage à Montbéliard*, dont les feuillets égarés et confiés à un ami viennent seulement d'être retrouvés.

LES
SENSATIONS DE JOSQUIN

I

LUDIVINE ET SYLVIE.

A une époque déjà éloignée de ma vie d'étudiant ou d'à peu près étudiant, j'entrevois le profil d'une vieille servante, nommée Rosalie, que je demande la permission de crayonner. J'occupais à cette époque, dans le pâté savant des maisons noires qui entourent la Sorbonne, une sorte de logement difficile à qualifier. Ce n'était pas un appartement, ni une chambre d'étudiant, ni un grenier de poëte ; on aurait pu comparer cette pièce à un entre-pont de bateau à vapeur par sa longueur, son étroitesse, l'arrondissement des angles du plafond et les deux petites fenêtres qui donnaient de chaque côté sur deux gouttières. Hélas ! ces jolis logements de la jeunesse n'existent plus ! Les étudiants et les poëtes de l'avenir ne connaîtront pas ces bizarres chambres qui laissent plus de souvenirs que la façade du Louvre. Nous sommes dans une période d'alignement et de régularité, qui, je le crains, déteindra sur les habitudes de la jeunesse.

Au-dessus de mon entre-pont, les intervalles de cette

singulière construction avaient laissé place à un endroit assez noir, bon à servir de débarras pour les malles, et auquel on arrivait extérieurement par une petite échelle de meunier donnant sur le palier. C'était un lieu de divertissement pour les rats et les souris, à en juger par les fêtes nocturnes qui s'y donnaient, et dont le bruit venait jusqu'à l'entre-pont. Le plafond étant très-mince et construit en croisement de lattes recouvertes de plâtre, j'entendais chaque nuit les courses au clocher de mes voisins du dessus, leurs luttes, leurs grignottements et leurs repas splendides. Qui leur procurait ces grosses nourritures? C'est ce que je n'ai jamais pu deviner. Un peintre logeait sur le carré en face de moi, et dans son atelier on entendait plus d'éclats de rire que de bruits de fourchette. Au second demeurait une blanchisseuse, vis-à-vis un petit tailleur, et au premier un relieur, toutes sortes d'industriels dont les bénéfices n'étaient pas considérables, à en juger par leur logement. Enfin, de quelque côté que vînt leur butin, les rats vivaient mieux que tous les locataires.

Ce fut peut-être un peu de jalousie qui m'amena à leur donner congé, car Rosalie vint un jour prendre leur place. Mon voisin le peintre avait eu la singulière idée de posséder une servante, et, comme il ne se sentait pas assez riche pour subvenir à ses besoins, il me mettait de moitié dans la possession de Rosalie, pourvu que je la logeasse. Il me fit entrevoir les bénéfices d'une vie régulière, la considération dont nous jouirions dans le quartier en associant Rosalie à notre destinée, et mille raisons qui me décidèrent d'autant plus vite que le logement était tout trouvé, et qu'en en prenant possession, Rosalie me rendait déjà le service de

me débarrasser des courses furibondes des grignotteurs nocturnes. J'acceptai, et Rosalie fut installée pompeusement dans son *appartement*, dont elle trouva d'abord l'escalier un peu roide; mais ce n'était pas une femme à s'effrayer de si peu. On s'étonnera peut-être de ce qu'une servante consentît à entrer en maison chez des gens aussi mal logés que le peintre et moi. Il est bon de dire que Rosalie n'était pas une servante ordinaire; elle savait faire beaucoup de choses, excepté celles que font les autres servantes. D'abord elle causait beaucoup, et en cela elle se rapprochait du penchant propre à sa race; elle s'intéressait extraordinairement aux dessins du peintre et fouillait sans cesse dans ses cartons. Chez moi elle lisait les livres, et je regrette encore les temps où elle arrivait chaque matin pour faire le ménage, s'asseyant dans un vieux fauteuil en tapisserie, nettoyant ses grandes lunettes, les assujettissant avec lenteur sur son nez, et finalement faisant la lecture quotidienne pendant que mes habits attendaient un coup de brosse.

J'en pris mon parti. Rosalie m'amusait, car elle avait un talent remarquable ; elle possédait la science du grand Eteila et tirait admirablement les cartes. Or, comme mon avenir à cette époque était inéclairci, chaque matin, après sa lecture du journal, Rosalie me tirait les cartes. Chez moi, elle remplissait donc les fonctions de dame de compagnie, de lectrice et de cartomancienne. Je ne sais ce qu'elle faisait chez le peintre : à force de soins et de conseils, il était parvenu, si je m'en souviens bien, à dresser Rosalie à faire cuire des œufs sur le plat ; mais la cuisine ne fut jamais son côté brillant. Quand l'argent se faisait rare dans l'entre-pont, et que, couché, j'appelais des rentrées imprévues, Rosalie ne manquait

pas de me consoler en me faisant entrevoir à l'horizon un certain *homme d'argent* qui réjouissait mon cœur. Si de certaines lettres chargées n'arrivaient pas à l'heure de la poste, grâce à sa seconde vue, Rosalie signalait sur des routes lointaines un *porteur de bonnes nouvelles*, et je me frottais les mains en l'attendant.

Avec Rosalie, le réveil était toujours gai ; elle ne me laissait pas le temps de penser aux choses tristes. Elle me racontait tout ce qu'avait fait la veille mon ami le peintre, qui, plus paresseux que moi, n'ouvrait sa porte qu'à midi. Je connaissais tous les intérieurs de la maison comme si j'en avais été l'hôte. Rosalie servait de Moniteur officiel aux différentes actions de la blanchisseuse, du petit tailleur et du relieur. Comme nous la nourrissions d'une manière un peu spartiate, Rosalie, l'après-midi, s'en allait rôder chez les grisettes des alentours, auxquelles elle tirait les cartes. A ce métier, sans doute, elle n'amassa pas de rentes, mais elle pouvait vivre plus largement que ses maîtres.

Si Rosalie n'eût pas commis quelques fautes graves, difficiles à mettre sur le compte de la naïveté, peut-être serait-elle encore avec moi. Pour commencer, il est bon de dire que l'entre-pont commençait à me sembler étroit, et que j'avais résolu de trouver un vaisseau plus splendide. Après de nombreuses recherches, je fus séduit par un septième étage pas trop élevé qui donnait sur un jardin. L'air n'y manquait ni le jour, et, suprême avantage ! par une fenêtre, je voyais l'heure au clocher de Saint-Étienne-du-Mont, aussi bien qu'à une pendule sur ma cheminée. En jetant un coup d'œil dans le jardin, j'aperçus une jeune fille qui se promenait en lisant, et qui, au bruit de la fe-

nêtre, jeta un regard en l'air. La jeune fille, quoique très-éloignée, me parut charmante, et immédiatement je devins amoureux du logement. Une espèce de cuisine était attenante à la grande pièce, dont l'alcôve était flanquée de deux cabinets. Dans cette cuisine, j'installerai Rosalie. Les portes de l'alcôve fermées, la pièce pouvait passer pour un salon, dont l'horloge de Saint-Étienne-du-Mont devait nécessairement faire le plus bel ornement.

Le logement ne coûtait que 200 fr. de location par an, ce qui était peut-être lourd pour mon budget d'alors ; mais la vue du jardin et la vue de la jeune fille, voilà ce qui me séduisait. Je rentrai, plein de projets, pour envoyer Rosalie donner un dernier coup d'œil à l'appartement, dans la crainte que mon enthousiasme ne m'eût fait passer sur certains défauts peu apparents au premier coup d'œil. Vis-à-vis de Rosalie je démontrai la commodité de cette magnifique horloge, qui ne nous coûterait jamais de réparations ; j'insistai sur l'avantage d'avoir sans cesse l'heure sous les yeux ; je parlai aussi des arbres, du bon air, sans dire un mot de la jeune fille, car j'avais remarqué que notre servante n'aimait pas que la femme se glissât dans son ménage, et elle ne manquait pas d'accabler le peintre de reproches quand il s'agissait de quelque amourette. Rosalie alla donner *son coup d'œil* au logement ; elle revint en disant que *cela* ne me convenait pas. Comme je me récriai, elle ajouta que le concierge n'était pas bien disposé en ma faveur. — C'est impossible ! dis-je. — Pourquoi demande-t-il un terme d'avance ?

Pourquoi le concierge demandait un terme d'avance, c'est ce que je ne connus que plus tard par mon ami le peintre,

quand il m'exposa une longue liste de griefs contre notre servante. Rosalie avait vu le logement et s'était écriée : — Oh ! c'est trop beau pour monsieur ! c'est trop cher pour monsieur ! monsieur ne payera jamais !

Devant cette affirmation donnée par la propre servante d'un locataire futur, le concierge avait frissonné de la menace de non-payement, et ce fut ainsi qu'il exigea ce dur terme d'avance, désir impossible à satisfaire. Je n'ai jamais compris, plus tard, pourquoi Rosalie m'avait posé en si mauvais débiteur, et je ne me le suis expliqué que par l'amour de son trou, le nid à rats, auquel elle tenait sans doute ; ou bien la question d'argent, qui roulait perpétuellement à l'horizon chaque matin entre nous, et qui ne se réalisait que rarement, lui donnait-elle une piètre idée de mon industrie.

Je restai donc dans l'entre-pont par la faute de Rosalie, et je m'en consolai grâce aux gouttières sur lesquelles donnaient mes fenêtres, et qui nous servirent désormais de Petite-Provence au peintre et à moi. Le peintre avait suspendu entre deux cheminées une sorte de hamac, dans lequel on passait les plus gaies journées du monde. Le troisième étage de la maison d'à côté était occupé par un atelier de brocheuses. Un délicieux *far niente* dans le hamac, joint à la vue des brocheuses, la jeunesse n'en demande pas plus. De leur côté les brocheuses n'avaient pas vu sans une certaine joie la distraction que devait leur apporter l'installation de ce hamac suspendu entre deux cheminées. Nous entendions leurs éclats de rire, nous voyions leurs gestes qui nous désignaient ; dès lors un nouveau soleil brilla dans l'entre-pont : il n'y a rien de plus puissant que le voisinage de jolies filles pour faire oublier la pauvreté. Si de beaux

tableaux se dessinaient dans l'esprit du peintre, pour moi c'étaient de beaux poëmes.

Nous donnions la comédie aux brocheuses, et elles ne se montraient pas trop farouches aux agaceries des comédiens. Si elles étaient payées à la journée, la maîtresse dut perdre à ce spectacle, car les couteaux de bois s'arrêtaient quand la représentation commençait dans les gouttières. Mon ami le peintre y avait transporté un vieux mannequin habillé en gendarme, qu'on rossait à tour de bras, à coups de bâton, qu'on roulait par terre, qu'on condamnait à la potence, qu'on suspendait par une corde jusque sous les fenêtres des brocheuses, et cette pantomime obtenait à chaque fois un grand succès.

Entre les trois ou quatre ouvrières nos voisines, j'en distinguai une jeune, brune, aux jolies couleurs, qui ne regardait qu'en rougissant et qui baissait aussitôt la tête sur son ouvrage quand elle voyait les regards arrêtés sur elle. Les autres n'avaient pas précisément la timidité en partage : c'étaient celles-là que préférait le peintre. Moi je me sentais attiré vers la timide, peut-être par analogie ; car, quand elle levait ses jolis yeux, c'était à mon tour de rougir et de me retirer en arrière. Ce manége dura près d'un mois. J'aurais bien voulu voir de près la jolie brocheuse, lui parler, mais je n'osai. Ma première audace fut de me rendre compte de la fin de la journée des ouvrières et de la porte par laquelle elles sortaient. Quand elles m'aperçurent, trois d'entre elles se mirent à rire à gorge déployée ; la plus jeune baissa la tête. Je fus étourdi sur le moment, et en sortant de cet étourdissement la rue était vide. Les brocheuses avaient continué leur chemin d'un pas alerte.

La comédie n'en continua pas moins le lendemain, avec des variantes qui obtinrent le plus grand succès. Sous les gouttières demeurait un vieux maniaque comme il en existe beaucoup dans le quartier latin. C'était un de ces fous qui suivent en même temps les cours du Collége de France, ceux de la Sorbonne, ceux du Jardin-des-Plantes, sans compter les leçons de l'école de Droit et de l'école de Médecine. Le bonhomme rentrait avec d'énormes dossiers de notes, et il lui restait à peine de rares quarts d'heure pour mettre en ordre les leçons d'histoire naturelle, de chimie, d'histoire, de physique, de droit civil, de physiologie, de géométrie, de théologie, toutes les sciences du monde, qui se débattaient, Dieu sait comme, dans son cerveau étroit. Une après-midi que mon savantasse suait sur ses notes, il aperçoit avec terreur deux énormes bottes à l'écuyère qui descendent le long de sa fenêtre en s'agitant comme celles d'un pendu. Le savant crie au secours; les brocheuses, qui d'en face se rendaient compte de son effroi, poussent de tels éclats de rire que leur maîtresse accourt; tous les voisins se mettent aux fenêtres; la maison est en révolution sans que nous puissions comprendre l'effet singulier produit par le mannequin. Cependant, sur la plainte du maniaque, notre concierge nous invita de la part du propriétaire à cesser nos représentations, et le mannequin rentra dans l'atelier; mais nous étions libres de lézarder dans nos gouttières, et les brocheuses nous encourageaient à tenter de nouveau exercices. Il faut si peu de chose pour amuser les grisettes pendant leur journée que nous devions passer pour les hommes les plus spirituels de Paris. C'étaient un jour des exercices à la sarbacane contre les malheureux oiseaux perchés sur les

toits, un autre jour des bulles de savon, un autre jour un cerf-volant avec des dessins fantastiques sur le ventre.

Au milieu de tous ces divertissements, elle et moi avions perdu un peu de notre timidité; quand elle n'osait pas regarder, ses compagnes la poussaient du coude, et nous devinions aux gestes leur langage : « Tiens, regarde ce que ces fous viennent d'inventer. » J'arrivais ainsi à une sorte d'intimité fort éloignée; nous nous disions bonjour par signe, ainsi qu'adieu, et, aux gestes plus prononcés du lundi, on voyait bien que la séparation du dimanche avait été sentie de côté et d'autre. Les jours de pluie amenaient également une séparation forcée, et je me demandais s'il n'y avait pas moyen, le soir, de remédier à ces séparations. Le moyen était simple : il ne s'agissait que d'attendre la jeune fille à la porte, de lier plus ample connaissance avec elle, et de demander la faveur d'être reçu chez elle. Pour les plans, je n'étais jamais embarrassé; mais l'exécution ! Cependant je tentai un soir une nouvelle embuscade, et, caché derrière le cheval de renfort qui attend l'omnibus pour les hauteurs du Panthéon, j'attendis la sortie des brocheuses. Comme de coutume elles s'en allaient toutes quatre ensemble, et je les suivis de loin, sans que personne m'eût aperçu. Deux d'entre elles se séparèrent au carrefour de la rue de la Harpe et de la rue de l'École-de-Médecine; celle que je poursuivais continua son chemin jusqu'à la rue du Paon, où elle entra dans une maison de modeste apparence, après avoir causé quelques minutes avec sa camarade.

Elle demeurait rue du Paon, dans un des plus jolis quartiers de Paris. J'entends *joli* à mon point de vue, qu'il me faut expliquer. La rue du Paon, à partir de la rue de l'École-

de-Médecine jusqu'à la rue Hautefeuille, va se perdant dans un centre de maisons toutes particulières qui s'arrêtent à la place Saint-André-des-Arts. C'est un coin tranquille du Paris bruyant; beaucoup de jardins ont été conservés par là dans cette epèce d'îlot, où demeurent spécialement marchands de papiers, libraires, brocheurs, imprimeurs et fabricants d'imagerie. Les corporations, qui jadis se groupaient dans le même quartier, ont laissé par là une sorte d'échantillon du Paris bourgeois et provincial. Les constructions n'ont guère varié depuis deux siècles; des maisons à petites tourelles flanquent encore quelques coins de rue. Il n'y a rien d'analogue sur la rive droite de la Seine.

J'aimais et j'aime encore ce quartier, peut-être à cause de la jolie brocheuse; mais, quand j'eus longtemps considéré la maison où elle venait d'entrer, je ne fus guère plus avancé. Après différents détours qui me ramenaient sans cesse à cette porte, je pris le parti d'y revenir le lendemain de bonne heure, car les brocheuses arrivaient, l'été, à sept heures à l'atelier. Ce qui étonna vivement Rosalie de ne pas me trouver au lit à cette heure; mais elle devait passer par d'autres étonnements. Pendant quinze jours, j'allai chercher le matin et reconduire le soir la petite ouvrière, sans qu'elle s'en doutât. Je l'attendais à l'angle d'une rue, et, quand par hasard elle tournait la tête, je frémissais. Les gens expéditifs en amour ne peuvent comprendre les vives émotions d'un homme timide, en qui il se passe des petits drames inconnus, d'une délicatesse émouvante. Je n'étais pas malheureux, mais je n'étais pas complétement heureux, et je confiai mes tourments au peintre, qui se moqua de moi et jura que dès le même soir il fallait que j'offrisse mon bras à

la petite ouvrière. Mon cœur, suivant lui, devait suivre mon bras. Ce plan m'effraya, et je suppliai mon ami de me laisser continuer tranquillement mon petit chemin.

— Alors, pourquoi te plains-tu? dit-il.

Et il avait raison.

— Viens dans la gouttière, ajouta-t-il; tu verras qu'on n'attend que ta déclaration.

Connaissant son audace en de pareilles matières, je ne voulus pas l'accompagner, effrayé de la rapidité qu'il entendait donner à ces conférences.

— Après la spirituelle invention du gendarme, dit-il, s'il y avait cinquante ouvrières, elles se disputeraient toutes les cinquante le droit d'être courtisées par nous. Nous sommes bien vus; tu n'as qu'à te présenter. Ce soir tu les attends; tu leur dis : Bonjour, mesdemoiselles, et tu prends le bras de ton adorée. Veux-tu que je te présente? Je parlerai d'abord si tu crains la première rencontre.

— Non, non, lui dis-je.

— Alors tu ne veux pas lui faire la cour; tu ne l'aimes donc pas?

— Pas beaucoup; c'était une idée qui me passait.

— Si ce n'est qu'une idée...

— Tout bien résolu, dis-je, je ne veux pas perdre mon temps avec cette petite.

— Tu as raison, dit le peintre.

— Pourquoi ai-je raison?

— Parce que tu t'attacherais trop sérieusement, et que ce sont ensuite des chaînes qu'on ne brise pas facilement.

— Eh bien! j'en resterai là. Il faut que je travaille, et, si

je devenais amoureux réellement, je sais que je ne ferais rien.

— Moi aussi j'ai à travailler, dit le peintre ; je ne suis pas amoureux, et cependant je flâne toute la journée.

— Voilà assez de temps que nous flânons ; travaillons, dis-je résolûment.

— Oui, travaillons, répondit mon ami.

— Eh bien ! il est deux heures ; va à ton atelier, j'irai te chercher à cinq heures pour dîner.

— Bon ! dit le peintre plein de courage, en s'en allant.

A peine était-il parti, que je retirai la clef de ma serrure et que je grimpai dans ma gouttière, où, caché derrière la cheminée, je pus regarder à loisir le joli profil de la brocheuse, qui pliait ses feuilles de papier en jetant, de quart d'heure en quart d'heure, un regard du côté de mon toit, inquiète de ne pas voir les comédiens par ce beau soleil. Je passai là des heures charmantes sans me douter du temps qui s'écoulait, et j'y serais resté jusqu'à la nuit si un bruit infernal qui se faisait à ma porte ne m'eût fait descendre. Je frémis en entendant la voix de mon ami qui m'appelait de façon à troubler toute la maison, en battant des roulements prolongés sur ma porte. Je n'avais rien fait, et je ne savais comment expliquer l'emploi de mon après-midi.

Pour me donner une contenance, je me frottai les yeux et j'ouvris d'un air ahuri.

— C'est ainsi que tu viens me prendre pour dîner ! dit le peintre. Sais-tu quelle heure il est ?

— Non.

— Sept heures... Diable ! quand tu pioches, tu pioches

ferme... Qu'est-ce que tu as fait de bon pendant ces cinq heures ?

— Je t'avouerai que j'ai dormi.

— Moi aussi, dit le peintre.

Voilà comment je trompai mon ami, mécontent cependant de ne pouvoir attendre le même soir la brocheuse.

Après un court repas, aussi modeste que court, nous projetâmes d'aller faire un tour de promenade dans le jardin du Luxembourg. Ç'a toujours été le jardin des philosophes, des amoureux et des peintres. Toute la jeunesse de France a aimé sous les ombrages des marronniers et y a fait les plus beaux projets du monde. Mon ami le peintre dessinait sur le sable avec sa canne les futurs tableaux si faciles à raconter, si difficiles à exécuter. Je l'écoutais à moitié, gardant mon attention, pour les couples d'étudiants et de grisettes qui s'en allaient joyeusement dans la direction de l'Observatoire. Je pensais à la petite brocheuse et je me disais combien je serais heureux de pouvoir la promener ainsi à mon bras. Tout à coup mon ami :

— Voilà nos voisines ! s'écria-t-il.

Je sens un trouble inexprimable. C'était vrai.

— Quel singulier animal promènent-elles ? dit le peintre en s'élançant de leur côté.

Je le suis à quelques pas, au comble de l'émotion. Il venait de s'emparer d'un petit chat, âgé d'un mois tout au plus, à qui les brocheuses venaient faire respirer l'air.

— Enfin, mesdemoiselles, on vous voit de près, et je ne me trompais pas quand je répétais chaque jour à Josquin que vous étiez très-jolies. Vous venez vous promener avec

votre chat ; c'est une drôle d'idée. Est-ce que les gardiens ne vous ont rien dit?

Voilà le peintre parti, riant, chantant, embrassant le chat, causant toujours, et me laissant fort empêché de ma personne. Les deux brocheuses répondaient à peine, souriaient de temps en temps, et paraissaient intimidées des libertés de mon compagnon.

— Vous n'allez pas au bal? leur dit-il.

— Non, monsieur, nous rentrons tout de suite.

— Comment! vous n'allez pas au bal?

— Jamais, monsieur.

— Ainsi vous ne connaissez pas la Chartreuse?

C'était alors un bal fort à la mode parmi les étudiants.

— Non, monsieur.

— Ni la Chaumière?

— Non plus.

— C'est incroyable! A quoi pensez-vous?

— Nous nous couchons de bonne heure.

— Mais si je vous priais de venir faire un tour à la Chartreuse?

— Merci, monsieur.

— Merci oui?

— Non, vraiment, monsieur.

— Rien qu'entrer et sortir?

— Non, monsieur.

— Pour entendre la musique?

— Merci, monsieur.

— Allons, Josquin, prends le bras de mademoiselle, dit mon ami en s'emparant sans façon du bras de sa camarade.

Mais la brocheuse résista et finit par dégager son bras ;

car, de mon côté, je n'avais pas obéi à l'invitation du peintre.

—Nous sommes à la grille du Luxembourg, il n'y a plus qu'un pas, disait mon compagnon.

— C'est impossible, monsieur.

— Eh bien! dit-il, si vous ne voulez pas venir avec moi, vous viendrez bien avec votre chat.

Et d'un bond, tenant toujours le petit chat dans ses bras, il traversa la chaussée et s'élança dans le bal.

— Oh!... s'écrièrent les brocheuses terrifiées par cet excès d'audace.

En même temps elles jetaient un regard suppliant vers moi.

— Venez, mesdemoiselles, leur dis-je; ne craignez rien pour le petit chat : mon ami n'est pas méchant.

— Non, dirent-elles en regardant les toilettes splendides de quelques lorettes qui descendaient de leur coupé.

Je compris la coquetterie qui les empêchait d'entrer au bal.

— Eh bien! je vais courir après mon ami, et je vous jure que je vous rapporterai votre chat.

— N'est-ce pas, monsieur? s'écria la petite brocheuse, qui avait presque envie de pleurer.

Je n'eus pas de peine à rejoindre mon ami; mais il se montra inexorable malgré toute mon éloquence : il consentait à rendre le chat à la condition que nos voisines viendraient le reprendre elles-mêmes. Je remontai au contrôle et je leur fis part de l'insistance du peintre, tout en les priant de ne pas me regarder comme son complice. Pendant mon ambassade il était entré beaucoup de monde au bal,

du monde de toutes couleurs, des étudiants habillés comme des membres du Jockey-Club, et d'autres, plus nombreux, à la mode de la rue de la Harpe. Si quelques voitures attendaient à la porte les lorettes aristocratiques, combien de petits bonnets venus à pied ! Ce spectacle avait sans doute chassé la coquetterie des brocheuses, car, après s'être fait un peu prier, elles se décidèrent à m'accompagner dans cette Chartreuse redoutable, dont la réputation était aussi mauvaise que répandue. Le peintre se montra généreux, offrit aux grisettes de la bière et des croquets dans un petit bosquet, rendit l'otage et tâcha de faire oublier, par mille galanteries, son coup de main audacieux. Après quoi les brocheuses s'en retournèrent seules, sans trop de courroux.

Dans la soirée : — Sais-tu qu'elle est charmante ? me dit mon ami.

— Qui ?

— Ludivine, quoiqu'elle ait un singulier nom.

— Oui, un nom étrange, repris-je un peu jaloux.

— On ne s'appelle pas Ludivine ; tout le monde doit rire à Paris quand elle le prononce ; je lui ferai changer de nom.

— Comment ! m'écriai-je, inquiet de ces droits qu'il semblait déjà prendre.

— Puisque tu ne veux pas lui faire la cour, je me présenterai... Elle me plaît beaucoup. Est-ce que cela te tracasse ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je du bout des lèvres ; car je n'osais lutter avec un vainqueur si audacieux ; mais depuis cette courte entrevue mon amour avait pris racine. Ludivine était si jolie qu'elle faisait oublier l'étrangeté de son nom ;

elle avait le droit de s'appeler Ludivine, et, quand on la voyait, le nom ne donnait plus à sourire.

Nous quittâmes le bal bientôt après, et je passai une nuit des plus tourmentées, pensant à elle et craignant les entreprises de mon ami. J'étais devenu jaloux pour la première fois et je connaissais d'affreux tourments.

Je voyais ma situation en noir : le peintre s'était déjà tellement mis en avant que j'avais été remarqué à peine. L'audace ne déplaît point aux femmes, et la tyrannie avec laquelle Ludivine s'était laissée entraîner au bal devait la prévenir en faveur de mon rival. Encore si j'osais lutter fermement, peut-être toute espérance n'était-elle pas perdue ; mais ma timidité redoublait en face des assauts de mon ami, et je me disais que le résultat de la lutte ne pourrait pas tourner en ma faveur. Cependant, sur le matin, j'eus l'idée de faire servir Rosalie à mes projets. Je me levai au petit jour ; je courus au quai aux Fleurs à l'heure où les jardiniers déchargent leurs voitures, j'achetai un bouquet, et je rentrai chez moi, plein d'espérance, griffonner un petit billet par lequel je priais mademoiselle Ludivine d'oublier la scène de la veille, l'enlèvement du chat, auquel j'avais été étranger, et je l'invitais à accepter ce bouquet et à le porter sur elle en signe de pardon. Si tous ces désirs étaient remplis, je me présenterais à elle à la sortie de l'atelier. A travers tout cela, je glissai quelques paroles d'un amour timide, et j'attendis Rosalie d'un pied ferme, après avoir fait un certain sabbat dès six heures du matin à la porte de son trou. La vieille servante entra chez moi, un peu étonnée de ce remue-ménage.

— Voici une lettre et un bouquet, lui dis-je ; vous allez

porter cela rue du Paon, nº 8. Vous demanderez mademoiselle Ludivine au concierge, et vous ne remettrez la lettre et le bouquet qu'à elle-même.

— Fallait-il me réveiller pour cela ! s'écria Rosalie.

— Partez vite, il n'est que temps.

La servante voulait entrer en de nombreuses explications.

— Nous causerons quand vous reviendrez, lui dis-je.

Jamais Rosalie n'avait été commandée sur ce ton ; elle tournait dans la chambre, poussant des *si* et des *mais* pour en savoir davantage.

— Partez vite, lui dis-je, partez. Dans cinq minutes vous en saurez davantage.

Au bout d'une mortelle demi-heure, Rosalie revint.

— Eh bien ? m'écriai-je.

— J'ai vu la petite demoiselle.

— Bon ! Vous lui avez remis la lettre et le bouquet ?

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a dit : « C'est bien. »

— Pas autre chose ?

— Non ; elle a paru étonnée.

— Et puis ?

— C'est tout. Elle est descendue avec moi et m'a accompagnée jusqu'auprès de la porte. Elle a dit qu'elle venait travailler.

— Avait-elle le bouquet ?

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne savez pas ! repris-je, irrité.

— Dame ! Monsieur m'avait recommandé de donner un bouquet et une lettre ; j'ai fait ma commission.

— Vous n'avez pas remarqué si elle emportait le bouquet ?

— Non, monsieur.

— Vous ne savez rien faire.

— Bien obligé, monsieur.

— Vous n'êtes bonne qu'à lire les journaux ou à tirer les cartes.

— J'ai offert à la petite demoiselle de les lui faire, mais elle a dit qu'elle n'avait pas le temps, qu'elle était en retard, et que ce serait pour un autre jour.

J'avais envie de sauter immédiatement dans la gouttière, afin de m'assurer de la présence de mon bouquet ; mais une pluie d'orage venait de se déclarer, et la fenêtre des brocheuses était fermée. Je tremblais que le peintre ne se levât et ne voulût monter sur ce que nous appelions notre balcon, afin de commencer à faire sa cour ; mais, pour écarter mon rival, je dis à Rosalie que j'avais à sortir pour une affaire pressante qui me retiendrait toute la journée dehors, et qu'elle en prévînt le peintre quand il se réveillerait. Après quoi j'enlevai ma clef, et j'attendis, patiemment enfermé, que la pluie voulût bien faire place à des rayons de soleil plus propices à mes amours. Le soleil fut docile et ne tarda pas. J'allai à mon observatoire, d'où, armé d'une lorgnette, je pus bientôt voir la fenêtre de mes voisines s'ouvrir, et, sur la table de travail, devant Ludivine, mon bouquet, qui me fit pousser un soupir de joie. Elle l'avait accepté ; elle pardonnait l'offense de la veille ; elle ne me repoussait pas !

Après l'audace du bouquet, le courage me vint. Talonné par la crainte des entreprises du peintre, j'attendis le soir la sortie de Ludivine. Elle était seule ; je la rencontrai. Je

ne sais trop ce que je lui dis, mais je conjuguai le verbe *aimer* autant de fois qu'un pensum, et je crus m'apercevoir que Ludivine ne me voyait pas d'un mauvais œil.

— Ah bah! s'écria mon ami quand, faisant le pied de grue dans la rue, il me rencontra donnant le bras à la brocheuse. Il n'en dit pas plus et se retira, plein de discrétion, trouvant l'herbe coupée sous son pied.

— Pour un homme timide, me dit-il le soir, tu as été vite en besogne.

Le jour où Ludivine voulut bien accepter une petite fête que je donnai en son honneur dans l'entrepont :

— C'est gentil ici, dit-elle; je ne l'aurais pas cru.

— Pourquoi?

— Quand votre bonne m'a apporté le bouquet et la lettre, tu ne sais pas ce qu'elle m'a dit?

— Non.

— Elle a poussé un soupir et s'est écriée : Oh! mademoiselle, si vous saviez comme monsieur est pauvre!

— Et cela ne t'a rien fait?

— Mais ta chambre est un palais à côté de la mienne, et je n'aime pas les gens riches.

Cependant, le lendemain matin j'interpellai vertement Rosalie.

— Qui est-ce qui vous a chargé de dire à Ludivine que j'étais pauvre?

La vieille servante, me voyant irrité, ne sut que répondre.

— Pauvre, qu'en savez-vous?

— Dame, dit-elle en tremblant, je croyais que monsieur n'était pas riche.

— Non, je ne suis pas riche, mais cela ne vous regarde

pas. Si vous n'êtes pas contente de moi, vous pouvez vous en aller.

— Je suis très-contente de vous servir, monsieur.

— Et de ne rien faire, n'est-ce pas? Enfin, dans quel intérêt parliez-vous ainsi à Ludivine?

— Dans son intérêt, monsieur.

— Ainsi vous vouliez lui faire connaître ma position?

— Mon Dieu, monsieur, il y a des femmes qui aiment l'argent, les toilettes, les beaux logements, et je savais que monsieur ne voulait pas tromper une jeunesse.

— A l'avenir faites attention, Rosalie, à ne plus faire de commentaires sur mon compte.

— Monsieur a vu que cela a bien tourné.

En effet, Ludivine n'avait pas été séduite par des promesses dorées; c'est ce qui sauve les amours de jeunesse et rend leur souvenir durable. Nul calcul de part et d'autre, tout est sacrifié au caprice; on s'aime, on se l'avoue jusqu'à ce qu'on ne s'aime plus et qu'on se quitte. L'imprévu est la base de ces amourettes pour lesquelles les gros serments sont laissés de côté. Ludivine remplit l'entre-pont de gaieté pendant six mois; elle n'était pas sans quelque teinture de belles-lettres, grâce à son état de brocheuse. Quand l'ouvrage ne pressait pas, les ouvrières jetaient un coup d'œil sur l'ouvrage qu'elles brochaient, et, s'il s'agissait d'un roman, chacune en lisait des feuilles, de telle sorte qu'à huit elles pouvaient se raconter l'ouvrage tout entier. Elles emportaient en secret chez elles quelques feuillets qu'elles rapportaient le lendemain, et ces lectures diverses leur ouvraient l'intelligence. Ludivine n'avait qu'un défaut, celui de ne pas être assez coquette; tout ce que je

voulais, elle le voulait; elle se pliait trop à mes caprices: elle n'était pas assez femme. Après six mois, l'ouvrage manquant chez sa maîtresse, elle entra dans un atelier très-éloigné de là, et fut obligée de quitter la rue du Paon pour aller du côté de Montmartre.

Cette séparation amena un certain vide dans mon cœur. L'entre-pont me parut triste. J'aurais dû changer brusquement de logement; mais Rosalie tenait à son trou, et la leçon qu'elle m'avait donnée lors de nos projets de déménagement n'était pas oubliée. Je restai près de trois mois le cœur en jachère, mélancolique, sans pouvoir m'égayer, et je résolus de faire un petit voyage, afin de secouer ce vague ennui. La veille de mon départ, je me promenais dans le Luxembourg, lorsque j'aperçus, assise au pied d'un arbre, une femme qui me frappa par l'accent étrange de sa beauté : une figure allongée très-régulière, de grands yeux noirs, des cheveux épais et abondants, séparés par une raie sur le côté, qui, jointe à la couleur bistrée de sa peau, lui donnaient quelque ressemblance avec certains portraits espagnols. Entourée dans un grand châle imitant les dessins de l'Inde, elle était caressée par les rayons du soleil sans paraître en être gênée. Sa chaise penchée contre l'arbre, cette femme représentait à la fois la langueur de l'Espagne et de l'Italie. Si cette raie sur le côté lui donnait quelque chose de provoquant, ses yeux noirs mélancoliques, qui ne se levaient sur aucun des promeneurs, chassaient toute idée de coquetterie. Je l'étudiai attentivement comme si j'avais regardé un beau portrait du Titien ou de Vélasquez, et je fus frappé d'une certaine nonchalance pleine de fierté qui n'appartenait en rien au quartier latin.

Divers promeneurs passèrent devant elle, la regardèrent ; elle ne semblait pas y faire attention.

Pour mes adieux au Luxembourg j'avais du bonheur. J'emportai en voyage une image singulière qui ne me quitta pas. Partout je me représentais cette femme qui me troublait par sa pose, sa beauté et sa raie de côté sur la tête. A quelle classe elle appartenait, il m'était impossible de le définir. Ce n'était ni une grande dame, ni une lorette, ni une bourgeoise. J'aurais donné tout au monde pour connaître son nom et sa position, car elle tenait autant du sang étranger que du français. Cet inconnu plein de charmes me donna à travailler et me fit revenir de voyage plus vite qu'à l'ordinaire. J'avais soif de revoir le Luxembourg et la pépinière où je l'avais vue, assise sous un massif de lilas embaumés ; mais j'eus beau arpenter le jardin dans tous les sens, y passer des après-midi entières, l'étrangère ne reparaissait plus, car, je n'en pouvais douter, c'était une étrangère conduite par hasard dans le Luxembourg, et il fallait un second hasard bien propice pour ma la faire rencontrer.

Cependant j'ai une idée enracinée : c'est que la pensée fortement appliquée à une chose ou à une personne ne se produit pas en vain. Quelques faits qui me sont arrivés m'ont encouragé dans cette voie, et quand, dans ma chambre, seul, je pensais à l'inconnue, et que je me tourmentais de ne pas la voir, je me disais : Tu n'y penses pas encore assez. Souffre, mais penses-y.

Il y avait à cette époque une galerie de tableaux espagnols, au Louvre, et j'y découvris le portrait de mon inconnue. Le catalogue donnait ce portrait comme celui de la fille du *Greco*, un maître dont les œuvres étranges m'attiraient, mais qui,

dès lors, joua un grand rôle dans ma vie, grâce à l'étonnant portrait de femme qui, par suite des révolutions, est perdu pour la France. Cette fille du Grec *Domenico Theotocopuli*, j'allais la voir tous les jours et je ne pouvais m'en lasser. On ne le regardait pas beaucoup, parce qu'il était dans ces galeries espagnoles contre lesquelles la sotte opinion publique se prononçait. Je n'en étais que plus seul dans la galerie, et je finissais par croire que le portrait m'appartenait. Suivant les variations du temps, le portrait changeait de physionomie, et, quand le soleil donnait dans cette grande salle déserte, la fille du Greco, habituellement froide et mélancolique, se laissait aller à une sorte de sourire qui n'existait que dans mon imagination. Un portrait n'est souvent beau qu'aux yeux de celui qui le regarde. J'ai vu des vieillards émus devant de très-médiocres peintures, dont le côté vivant n'existait que dans leur cerveau; mais la fille du Greco se transformait à mes yeux : les fourrures d'un ton plâtreux dans lesquelles elle s'enveloppait étaient remplacées par le châle indien de l'étrangère du Luxembourg, dont le souvenir ne me quittait pas.

Un amant aime qu'on admire sa maîtresse.

—Je gage, dis-je à mon ami le peintre pour exciter sa curiosité, que tu ne connais pas le plus beau portrait de femme du Louvre.

—La Joconde?

—Non; c'est dans la galerie espagnole.

—Il n'y a, me dit-il, que des messieurs maigres et dédaigneux, avec de grandes moustaches en croc, et de petites infantes avec de gros chiens.

—Eh bien! je veux te le montrer.

J'entraînai le peintre au Musée, devant le portrait.

— Regarde !

— Deviens-tu fou ou est-ce pour te moquer de moi ?

— Ni l'un, ni l'autre ; c'est le plus beau portrait du monde !

Là-dessus mon ami se mit à discuter la qualité du ton, la sonorité de la couleur, et mille détails matériels de la peinture qui n'étaient pas ma préoccupation.

— Tu raisonnes comme un peintre, lui dis-je.

— Et toi comme un bourgeois.

— Je te parle de la physionomie.

— Ton Greco est un piètre coloriste.

— Qu'importe si cette tête de femme est belle ?

— Viens dans la galerie italienne, dans la galerie flamande, et je te montrerai ce que j'appelle un beau portrait.

Mais comme Titien ni Rubens n'avaient peint l'inconnue du Luxembourg, je laissai le peintre parcourir les galeries, ne pouvant me détacher de la contemplation de la fille du Greco.

Presque tous les jours, en revenant du Musée, à travers le jardin du Luxembourg, j'allais m'asseoir sous les lilas, à l'endroit même où j'avais rencontré l'inconnue ; mais elle ne revenait pas. Allons, c'est un beau rêve qui a traversé ma vie, pensai-je un matin en renonçant sérieusement à mes fréquentations du Louvre. Pour chasser mes souvenirs, j'appelai l'image de Ludivine, la singularité de notre première rencontre, l'introduction de son petit chat au bal, et ces réflexions me conduisirent le même soir à ce bal, dont la musique joyeuse invitait les promeneurs à entrer. Il y a dans la danse un charme tout particulier qui s'accroît pour

moi quand je me trouve en présence de danseurs jeunes. Si on peut ne pas être choqué des écarts violents, des brusques mouvements et de la sauvagerie de la majorité, le plaisir est grand de rencontrer deux ou trois danseuses ou danseurs qui ont de l'accent, savent faire passer leur propre tempérament dans un quadrille, en ne se pliant pas aux pas convenus. Dans ce bal d'étudiants, toutes les folies étaient permises et laissaient plus de place qu'ailleurs à l'individualité. Du haut d'un petit sentier escarpé, bordé de haies vives, je regardais les danseurs, lorsqu'à deux pas de l'orchestre j'aperçus mon inconnue du Luxembourg; elle aussi observait, enveloppée dans son grand châle, les cheveux disposés sur le côté et le regard fièrement mélancolique. Je dus pousser un cri, et mon premier mouvement fut de m'élancer vers elle; mais je ne sais quoi me retint à cette même place, afin de l'observer plus attentivement sans être remarqué.

La contredanse terminée, l'orchestre fit entendre l'introduction d'une valse. Appuyée contre un des angles de l'orchestre, l'inconnue devait appeler l'attention. En effet cinquante jeunes gens se présentèrent l'un après l'autre pour l'inviter à valser; tour à tour vinrent s'offrir des étudiants élégants et des carabins sans gêne, des créoles, des artistes aux chapeaux pointus, des Orientaux avec leur fez rouge; elle refusa tous les inviteurs par un signe de tête non équivoque qui ne laissait aucun espoir. Les uns passaient vite, les autres résistaient; prières inutiles. Devant ceux qui voulaient entrer en conversation elle se reculait, détournait la tête, et le dédain poli qu'elle montrait à tous ces danseurs faisait qu'ils se retiraient un peu étonnés, allant chercher

fortune ailleurs. Les étudiants ne sont pas habitués aux grandes manières : les plus audacieux devenaient polis en parlant à l'inconnue; devant elle ils subissaient une sorte de respect auquel ils ne sont pas faits, et, comme ils n'aiment pas à perdre leur temps en belles manières, ils préféraient choisir des danseuses plus faciles.

Ainsi ce n'était pas une femme ordinaire. Ses manières ne démentaient pas sa physionomie. Elle pouvait se trouver par hasard dans ce bal, comme elle s'était trouvée dans le Luxembourg. Si, au premier abord, j'avais été surpris de la rencontrer dans cet endroit un peu bruyant, maintenant je la revoyais, comme dans le passé, pleine d'une distinction particulière. Me perdant dans les groupes, je pus l'examiner à souhait. Elle ne venait pas au bal pour danser, et je formai le projet de l'accompagner à la sortie,—de loin comme toujours,—car ma maudite timidité n'était pas encore partie. A la porte, un coup me fut porté des plus violents de ceux que j'aie ressentis de ma vie.

L'inconnue, toujours seule, qui n'avait parlé à personne dans le bal, s'en retournait au bras d'un jeune homme!

—Elle est comme toutes les autres, me dis-je. Et je jurai de ne plus revenir dans ce maudit endroit qui m'avait enlevé toutes mes illusions; mais, le jeudi suivant, à peine les portes ouvertes, j'entrai le premier, avec l'impérieux désir de la revoir encore une fois. Je voulais étudier la figure de l'homme qui la reconduisait, et je mettais ma rentrée au bal sur le compte d'une simple curiosité. Une heure après j'aperçus l'inconnue, seule encore, comme précédemment, toujours dans la même toilette, avec le même regard un peu triste et sa belle chevelure sur le côté. Les danseurs se

représentèrent en foule, et elle les accueillit avec la même froideur. J'aurais voulu entendre sa voix : si elle eût parlé, je me serais glissé derrière elle, mais c'était d'un signe de tête seulement qu'elle remerciait les étudiants. Riches ou pauvres, qu'ils fussent vernis ou non gantés, elle les renvoyait sans paraître les regarder ; car il est des femmes élégantes dans les bals publics qui, d'un coup d'œil, toisent des pieds à la tête ceux qui les invitent, n'accordant leur main qu'à ceux dont une mise irréprochable annonce quelque fortune. L'inconnue n'avait pas de ces préférences ; elle refusait tout le monde.

—Monsieur veut-il un bouquet? me dit la marchande en passant près de moi.

—Oui, lui dis-je spontanément. Voyez-vous là-bas, près de l'orchestre, cette femme enveloppée dans son châle. Portez-lui ce bouquet de ma part.

Je me cachai derrière un arbre, afin d'étudier la scène qui allait se passer.

—Si elle accepte le bouquet, me dis-je, j'irai me présenter à elle.

Plein d'émotions, je suivis des yeux la marchande, qui alla vers l'inconnue, lui parla et lui présenta les fleurs. Elle parut un peu surprise, sembla faire quelques questions à la marchande et finit par prendre le bouquet.

—Allons, me dis-je, j'ai le droit de me présenter. Et j'allai du côté de l'orchestre tourner autour de l'inconnue ; mais, ainsi qu'une pierre jetée dans l'eau produit d'abord un cercle étroit, puis un autre plus large, et encore un autre qui va s'agrandissant, jusqu'à ce que l'eau reprenne son assiette, à chaque tour que je faisais je m'éloignais, effrayé

de ma hardiesse. Une réflexion me vint qui me ramena à mon observatoire. Si le jeune homme qui avait reconduit l'inconnue au bal précédent, se présentait tout à coup, que dirais-je? Il était prudent d'attendre la fin du bal et d'étudier la conduite à tenir. Pendant le dernier galop furieux qui fut l'épilogue de la soirée, je perdis tout à coup de vue l'étrangère, et, malgré mes recherches, il me fut impossible de la découvrir entre les deux mille personnes qui s'en allèrent en se poussant.

— Ce sera pour le prochain lundi, pensais-je, heureux de ce que mon bouquet était accepté et bâtissant là-dessus les plus folles illusions.

Le lundi arriva sans trop se faire attendre, ainsi que l'inconnue, qui était toujours près de l'orchestre. Elle aime la musique, pensais-je, c'est ce qui l'amène au bal. Cette fois, j'étais bien décidé à l'aborder; mais je jugeai qu'un second bouquet me rendrait son accueil plus favorable, et j'envoyai de nouveau la marchande vers l'inconnue. Il me parut que l'entretien était plus long que le premier.

— Portez ce bouquet de ma part, avais-je dit, mais, au geste de l'étrangère, je compris qu'elle demandait de quelle part. La marchande se retourna, désigna le petit sentier d'où je dominais le bal, et je n'eus que le temps de m'accroupir derrière la haie pour ne pas être vu. Chose singulière! j'avais le ferme désir de me présenter, et une force mystérieuse me poussait à me cacher. Cœur timide, me dis-je, oseras-tu te montrer!

Je me mêlai aux danseurs, et tout à coup, me trouvant près de la marchande de bouquets, je fis un brusque soubresaut pour ne pas me rencontrer avec elle. Je grillais

d'envie de connaître le résultat de la conférence ; la marchande pouvait me l'apprendre, et je me sauvais. Toute la soirée je rôdai autour de l'inconnue, cherchant à lire de loin sur ses traits l'effet produit par ces fleurs mystérieuses ; elle tenait le bouquet d'une jolie main qui avait consenti à sortir de son châle. Ce fut là le seul renseignement que je tirai. Plus j'allais et plus ma timidité s'accroissait. Enfin le bal se termina, et je pus voir l'inconnue s'en aller seule, sans que je pusse avancer d'un pas vers elle.

Rentré chez moi, je m'accablai des reproches les plus vifs, et je prononçai un serment terrible.

— Si elle accepte mon troisième bouquet, me dis-je, je jure que je me présenterai.

En effet, le jeudi suivant, armé de ma résolution, je fis signe à la marchande ; je choisis le plus beau bouquet de son étalage, et je l'envoyai en mission ; mais bientôt après elle revint.

— Monsieur, voilà votre argent ; cette demoiselle n'accepte pas mes fleurs.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Elle prétend qu'elle ne vous connaît pas et que vous vous moquez d'elle.

— Allez lui reporter ce bouquet, et dites-lui que je vais me faire connaître.

La marchande partie, je respirai fortement ; tout sembla tourner autour de moi. J'avais une sorte de vertige ; mais je me sentais entraîné comme vers un précipice.

— C'est moi, madame, dis-je, qui vous ai envoyé ces fleurs.

Elle me regarda de ses grands yeux noirs. Je sentais mes veines battre, tout mon être en révolution.

— Ah! dit-elle; et elle attendit.

Forcé de parler : — Il y a six mois, madame, que je vous ai rencontrée dans le jardin du Luxembourg, assise sous les lilas.... Je suis parti le lendemain en voyage; mais j'emportais votre souvenir, qui ne me quittait plus, qui ne m'a jamais quitté... Je vous ai retrouvée ici, je vous ai envoyé un bouquet avec l'intention de vous parler. Je n'ai pas osé. Vous ressemblez si peu aux femmes qui fréquentent ce bal, vous êtes tellement distinguée que toute votre personne m'en imposait... La façon dont vous remerciez les gens qui vous invitent me faisait rester à l'écart...

— Je n'aime pas la danse, dit-elle.

— Voulez-vous, madame, accepter mon bras et faire un tour dans le bal?

— Si vous voulez, dit-elle.

Quand elle m'eut donné le bras, je perdis la parole. Je ne me croyais plus moi. Étais-je bien celui qui depuis quinze jours baissait la tête pour ne pas rencontrer les regards de celle que j'avais à mon bras? Les étudiants nous regardaient avec curiosité l'un et l'autre, car cette belle farouche, toujours seule et remarquée, avait enfin trouvé un vainqueur. J'en étais fier, et cependant je n'osais croire à mon bonheur.

— Comment vous appelez-vous? lui demandai-je pour renouer la conversation.

— Sylvie.

— Vous n'êtes pas Française?

— Je suis de Paris.

— Et moi qui vous croyais Espagnole ou Italienne.

Elle sourit.

— C'est surtout cette raie de côté qui est singulière.

— Je veux à l'avenir me coiffer comme tout le monde, dit-elle.

— Je vous en prie, gardez-la ; vous ne ressembleriez plus à la fille du Greco.

— Greco, qu'est-ce ? demanda-t-elle.

Alors je lui racontai la rencontre de son portrait au Louvre, mes longues contemplations dans les galeries, la crainte que j'avais de ne pas la revoir. Quoique Sylvie ne parût pas comprendre la peinture, cependant mes paroles semblaient l'intéresser. Si ce n'était pas une passion violente que je lui manifestais, c'était quelque chose qu'elle n'avait peut-être jamais entendu, et cette première entrevue me fut si favorable que j'obtins dès le même soir la permission de la reconduire.

En chemin je tâtai ses goûts, qui, chez beaucoup de personnes, se traduisent en argent ou en divertissements. La fortune ne se montrait pas alors pour moi une déesse souriante. J'étais jeune, j'avais du temps à dépenser, qualités équivalentes à l'argent. La fortune, à bien l'envisager, me semble assez impartiale dans ses faveurs : elle se donne volontiers aux gens entre quarante et cinquante ans, qui ont beaucoup de ventre et pas du tout de cheveux. J'avais beaucoup de cheveux et point de ventre ; la fortune me fuyait. Pour les divertissements, comme Sylvie ne dansait pas, je parlai de spectacle, et elle accepta franchement, pour le courant de la semaine, que je la conduisisse à un théâtre amusant.

Les comédiens des Variétés jouaient à cette époque la

Vie de Bohême; et, comme cette jolie pièce cadrait avec ma situation, je chargeai Rosalie d'aller prévenir Sylvie que je viendrais la chercher le lendemain pour la conduire au théâtre, et en même temps je la priai de se coiffer comme d'habitude. C'était cette coiffure qui avait entraîné mon cœur, et je tenais à en admirer l'effet sous un lustre brillant. Si cette comédie lui plaît, me dis-je, je n'ai plus qu'à la supplier de la continuer dans la réalité.

Je n'oublierai jamais l'effet que produisit Sylvie en arrivant à la galerie du théâtre. Sa fière tournure, sa coiffure provoquante, ses regards si beaux et si mélancoliques attiraient l'attention de chacun. Des lorgnettes, impertinentes peut-être en toute autre situation, me ravissaient. Je ne m'étais pas illusionné : c'était vraiment une beauté singulière. La pièce commença ; je la regardai dans les yeux de Sylvie, et je m'étonnai un peu de ce qu'elle ne riait pas franchement aux drôleries de certains personnages. — Elle n'a pas grande sympathie pour cette bohême, pensais-je ; je suis perdu.

— Vous ne vous amusez pas, Sylvie ? lui dis-je.

En essayant un faible sourire, elle m'assura qu'elle se divertissait infiniment.

Il faut réellement que la jeunesse ait d'immenses confiances en soi-même. J'étais habillé d'un certain habit vert à la Marat, la tête perdue dans un grand collet, tel qu'il s'en porte encore dans les montagnes du Velay ; des cheveux à la façon de ceux du général Bonaparte, un chapeau de feutre à bords plats comme une feuille de papier, des joues creuses et pâles n'étaient pas faits pour inspirer une vive passion. Dans les circonstances ordinaires je devais être

passablement ridicule, mais à ce théâtre, avec mes boutons d'acier sur lesquels le gaz frappait comme sur un miroir, aux côtés de cette femme d'une beauté singulière, j'ose penser à peine à la curiosité que tous deux nous devions exciter. Sylvie elle-même, que pouvait-elle penser de ces excentricités de costume? J'avais la jeunesse et le manque de doute, cela explique tout.

Le spectacle finit tard; nous allâmes souper rue de l'Ancienne-Comédie. Sylvie ne mangea presque pas, et j'étais trop amoureux pour ne pas l'imiter. Une heure du matin sonna.

— Une heure! s'écria-t-elle; il faut que je rentre.

— Déjà!

— Mon concierge ne m'ouvrirait pas.

Le dit-elle avec intention? Mais je saisis vivement l'occasion, et j'offris une hospitalité qui ne fut refusée qu'à demi. N'ayant pas calculé la rapidité du dénoûment, rien n'était prêt dans l'entre-pont pour recevoir Sylvie. La neige tombait dans la rue, et nous arrivâmes dans la mansarde, Sylvie se plaignant du froid. C'était à la fin du mois; l'argent, le bois et le charbon faisaient complétement défaut.

— Bah! m'écriai-je, il y a dans un coin une malle qui ne sert à rien. J'arrachai les planches de la vieille malle, et elle flamba bientôt avec vivacité.

— Je croyais que vous demeuriez au premier, me dit Sylvie.

— Oh! ce n'est pas haut: un petit quatrième.

Quand elle eut embrassé d'un coup d'œil l'entre-pont:

— Ce n'est pas un appartement, dit-elle.

— Non, pas précisément.

— Et les tapis? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas besoin de tapis ici, il ne fait pas humide.

— Et le lustre?

— Un lustre dans cette petite chambre! Vous vous moquez de moi, Sylvie?

— Non, dit-elle; je croyais que vous demeuriez dans un bel appartement, orné de tableaux, recouvert de tapis, avec un lustre.

— Qui vous faisait croire un tel luxe?

— Mais c'est votre vieille bonne qui me l'a dit.

Encore un nouveau tour de Rosalie. Elle avait pris le contre-pied de sa faute précédente : après avoir prévenu Ludivine de mon excessive pauvreté, elle avait trompé Sylvie en lui parlant de ma fortune et de mes splendides appartements. J'étais atterré. Sylvie n'en dit pas plus à ce sujet; mais sa voix changea. Le lendemain matin elle prétexta une course éloignée, me quitta froidement, en promettant de revenir. Elle n'est jamais revenue!

Quand je pense à cette singulière beauté, immédiatement entre elle et moi vient se placer le profil souriant de la petite brocheuse qui n'aimait pas les gens riches. De Sylvie il ne reste qu'un beau masque dédaigneux; de Ludivine, un pastel toujours frais.

Si on me demande dans quel but sont écrites ces quelques pages, je répondrai qu'évidemment elles ne feront pas avancer l'humanité d'un pas; mais les hommes graves me comprendront. Que les notaires, avoués, médecins, avocats veuillent bien faire un retour sur eux-mêmes. Dans un coin de leurs souvenirs gisent beaucoup de Sylvie, et, peut-être, une petite Ludivine ensevelie sous les devoirs, le mariage,

l'ambition, la lutte des intérêts. Qu'une figure de grisette souriante se dresse en lisant ces lignes ; elles ne seront pas tout à fait inutiles !

II

HISTOIRE DE M. T...

Il est écrit que je ne rencontrerai jamais que des êtres singuliers, vivant en dehors des habitudes reçues, choquant les gens droits par des habitudes bizarres, choqués eux-mêmes de la rectitude d'action desdites personnes dans la société. Devrais-je me plaindre de ces rencontres? Cependant j'en subis une influence défavorable, et je me demande souvent pourquoi la destinée me pousse sur le chemin de ces individus.

Le dernier en date qui prit une chambre meublée dans mon cerveau était bien le locataire le plus tyrannique qui se pût voir. Aussitôt entré, il n'y eut plus de place que pour lui. Cet importun faisait que je ne pouvais m'occuper exclusivement que de ses grimaces ; sa personnalité était tellement accentuée, que tout se rapportait à lui. Par ses angles vifs, il froissait tous ses voisins, mes propres pensées, qui, en présence d'un nouveau locataire si incommode, s'enfuirent, Dieu sait où. A tout instant, mon homme

raisonnait, parlait, discutait, et semblait dire à mes oreilles : « Ecoutez-moi. » Puis il se livrait à mille poses allanguies, marchait, s'asseyait, se relevait et disait à mes yeux : « Regardez-moi. » Cette obsession dura si longtemps que, pour me débarrasser de ce tyrannique locataire, je lui donnai congé, c'est-à-dire qu'abandonnant travaux, plaisirs, plans commencés, je le couchai sur le papier. On verra si le personnage en valait la peine.

Comme j'étais de passage dans la petite ville de S...., on me conseilla d'aller visiter la galerie de tableaux du jeune T..., qui remplissait le pays du bruit de ses actions ; — non pas qu'il choquât la société de l'endroit par des opinions en dehors des habitudes bourgeoises : au contraire il passait pour un homme très-discret, dont on ne pouvait arracher une parole ; mais les rares individus qui avaient pu pénétrer dans sa galerie de tableaux en revenaient étourdis, ne sachant s'ils devaient s'en rapporter à leurs propres yeux.

La manie du jeune T... consistait à ne collectionner que des portraits d'après sa propre physionomie.

A l'époque où j'eus l'honneur de faire sa connaissance, il ne possédait pas moins de quarante-sept portraits de son individu ; mais les chroniqueurs de petites villes, portés à l'exagération, en accusaient trois ou quatre cents, et l'hôtelier qui me donna ces renseignements ajouta qu'à l'âge de soixante ans, si M. T... continuait à marcher dans la même voie, il arriverait certainement à plusieurs milliers de portraits de tous les âges. La vérité est que le jeune T... faisait à peu près toutes les années un voyage à Paris, et qu'il rapportait chaque fois de nouveaux exemplaires de

sa physionomie peinte à l'huile et richement encadrée.

Ce simple fait m'intéressa vivement. J'aurais du prendre immédiatement le chemin de fer et ne pas chercher à voir M. T...; mais tout d'abord mille petits *pourquoi* suppliants se jetèrent à mes pieds pour me prier de ne pas partir sans visiter cette galerie, afin d'avoir une idée nette de l'homme. Celui qui n'a pas la force de résister à ces *pourquoi* curieux se prépare dans la vie d'amères déceptions. Pour moi, malgré les nombreux tours qu'ils m'ont joués, je m'accuse de faiblesse à leur égard, et jamais je n'ai osé répondre un *non* bien accentué à ces fantasques questionneurs.

J'allai tirer timidement la sonnette du jeune T..., et, après avoir été introduit, j'exposai le motif de ma visite.

M. T... était étendu nonchalamment sur un divan, et tout d'abord la chambre dans laquelle je fus reçu ne me sembla pas confirmer les propos qui circulaient dans la ville sur son compte. Le mobilier pouvait aller de pair avec d'honnêtes mobiliers de personnes aisées. Ce premier coup d'œil rapidement donné, je regardai l'homme en face. D'apparence normande par le blond roussâtre de la barbe et des cheveux, M. T... se faisait remarquer par un nez mince, bien dessiné et d'une certaine aristocratie; ce nez s'élançant avec un certain développement à partir de l'arcade sourcilière, portait ombre dans des orbites un peu creusées, au fond desquelles deux yeux bleus voilés semblaient plutôt relever de sommeil que regarder. Le teint était d'un aspect d'opale; je ne saurais mieux le comparer, pour la transparence, qu'à une lampe de porcelaine éclairée par une veilleuse mourante sur la table de nuit d'un malade.

En regardant M. T..., l'idée d'une maladie lente plutôt

que d'une convalescence venait à l'esprit : sa pose allongée sur le divan indiquait quelque rouage détendu. Il y avait dans tout son être de la jolie femme qui s'ennuie, de l'attitude d'un mystique brisé par l'extase, et de l'énervement d'une personne sensuelle. Je fus surtout frappé par un détail presque imperceptible, c'est-à-dire la courbure toute particulière du petit doigt des mains, remarquables par un allongement aristocratique. Dans la conversation surtout, ce petit doigt prenait une attitude insolite.

Ce sont là de misérables détails pour certaines personnes, mais j'en suis particulièrement frappé, et le plus souvent l'ensemble d'une physionomie ne m'apprend rien, tandis que je suis mis sur la trace d'un caractère par un trait presque insaisissable. Contrairement à la majorité des hommes qui font subir mille évolutions diverses à leurs mains pendant la conversation, M. T... employait rarement ce moyen subtil ; seulement son petit doigt prenait des courbes singulières de bec d'aigle, tandis que les autres doigts, moins mobiles, semblaient considérer leur petit confrère avec admiration. Le violoniste adroit qui a réussi, par une gymnastique particulière, à allonger considérablement son petit doigt sur la chanterelle (spectacle toujours pénible comme celui de tout effort) peut donner une idée de la main nerveuse du jeune T.... Les nombreuses personnes qui ont étudié les premiers principes du piano se rappelleront quels ennuis et quelles larmes leur a coûtés dans la jeunesse le jeu particulier d'un seul doigt pendant que les autres sont condamnés à une inaction forcée sur les touches d'ivoire. En nous donnant une précieuse mobilité dans cette partie du corps, la nature a fait qu'une certaine concordance résulte

du mouvement varié de la main ; il y a complète harmonie dans le jeu des doigts. Au contraire, chez M. T..., le petit doigt était en discorde avec ses camarades. Il avait des évolutions de serpent, et se livrait à de telles courbures qu'un courtisan qui salue un potentat n'arrive pas à se contorsionner davantage l'épine dorsale. Je fus d'autant plus frappé de cette singulière manière d'être, que, tout en causant avec le jeune T..., pour bien m'assurer que je ne trouvais pas extraordinaire une chose ordinaire, j'essayai de l'imiter, et je m'appliquai à faire agir mon petit doigt de la même sorte ; mais je ne réussis qu'à me donner des crispations qui de la main se répandirent par tout mon corps, et je fus certain alors, par analogie, qu'il y avait chez M. T... une sorte de surexcitation particulière qui se manifestait dans son petit doigt.

Après vingt minutes de conversation sur les arts, M. T... s'aperçut qu'il n'avait pas affaire à un profane, et m'invita poliment à visiter sa galerie.

On ne m'avait pas trompé. Tout en entrant dans la première salle, je me trouvai en présence d'une quinzaine de portraits de M. T..., les uns médiocres, les autres d'un bon pinceau, certains maniérés, d'autres avec des regards plongés dans l'infini. La seconde salle renfermait certaines fantaisies, telles que M. T... en habit de masque, M. T... surpris en Italie par des brigands, M. T... faisant une déclaration à une danseuse, M. T... admirant l'Océan. Un peintre avait imité l'ancienne manière, en dessinant tout au fond de son atelier un imperceptible M. T..., tandis que lui, le peintre, s'était placé tout au premier plan, à son chevalet, son rapin auprès de lui, un gros chat accroupi sur la peintre

de l'atelier mansardé, et un chien aboyant après le chat. C'était un véritable tableau, d'autant plus comique que le modèle qui en payait les frais y était sacrifié. Je ne sais si le peintre avait eu connaissance de l'irrespectueux chef-d'œuvre de Vélasquez, qui, pour peindre un roi d'Espagne, s'avisa de le représenter tout au loin, tournant le dos au spectateur, mais reflétant sa royale figure dans une misérable petite glace, tandis que les honneurs de la représentation sont pour deux horribles nains, mâle et femelle, qui jouent dans l'atelier avec un gros chien sur le devant du tableau. Toujours est-il que, pour la première fois, M. T... n'était guère plus grand qu'une allumette, tandis que l'artiste s'était décerné les honneurs de la grandeur naturelle.

— Un bon tableau! dis-je pour montrer enfin quelque enthousiasme, car cette représentation d'une seule et même personne m'avait bridé la langue.

M. T... répondit par un son gémissant qui ne me donna pas la véritable clef de sa pensée, mais son petit doigt se *crocha*, pour ainsi dire, encore plus étrangement que de coutume. « Deux Espagnoles à leur balcon regardant passer dans la rue M. T... » me firent croire que décidément l'homme aux portraits était un modèle de fatuité dont seuls les photographes, qui exposent à chaque coin de rue leurs airs penchés, pouvaient approcher. M. T... était le Narcisse d'une civilisation qui a donné à l'homme le moyen de se mirer sur une toile à la place d'une claire fontaine. Il se trouvait le plus beau des mortels, et n'avait jamais rencontré un peintre assez adroit pour rendre sa physionomie à l'aide du pinceau. Certainement son nez, sa bouche, sa barbe, ses cheveux et ses yeux attendaient encore un Holbein pour

être dessinés dans toute leur perfection. Après une demi-heure de contemplation, telle était à la grosse l'idée que je me faisais du musée de M. T....

C'est dans l'exécution de ces portraits que les peintres modernes montraient leur vulgarité et le peu de connaissance qu'ils ont de l'homme intérieur. A part quatre ou cinq toiles perdues dans la galerie, M. T... n'avait pas lieu d'être satisfait du masque dont l'avaient doué la majorité des artistes. Je ne sais vraiment ce que font les peintres de leurs yeux, car certains avaient pris leur modèle à rebours. Le jeune T... était représenté sémillant, chevaleresque, penseur, galant, spirituel, audacieux, profond, badin, les yeux vifs, sensuels, pétillants, despotiques, cruels, mourants, le geste pompeux, abattu, dominateur, colérique, charmant, tandis que le modèle ne possédait aucune de ces qualités. Même la couleur fauve de ses cheveux avait subi des transformations, comme si M. T... eût été se faire teindre chez une épileuse du Palais-Royal. Un peintre eut l'audace de représenter son modèle en jeune brun, aux allures provoquantes ; mais peut-être était-ce la volonté de M. T... !

Je croyais avoir passé en revue toute la collection, lorsque le propriétaire, d'un air mystérieux, ouvrit une porte que je n'avais pas remarquée, et m'introduisit dans une pièce à demi éclairée par un jour rougeâtre pénétrant à travers des rideaux de couleur pourpre. Cette salle recevait la lumière, comme un atelier, par le toit ; mais des stores d'une complication particulière me donnèrent à penser que j'allais assister à une exhibition intéressante. La décoration, d'un grand luxe, les murs tendus de velours, les barrières en

fer doré, qui ne permettaient pas d'approcher du tableau de plus d'un demi-mètre, certaines inscriptions dans des cartouches, faisaient de cette troisième salle une sorte de *tribune* imitée du musée de Florence.

Tout d'abord je fus frappé par un certain portrait crispé, d'une étrange peinture, qui ne pouvait venir que d'un célèbre peintre romantique dont on cite peu de portraits. Hamlet, Manfred, Faust, Lara, Olympio se retrouvaient par quelque côté sur cette toile remarquable par de lointains rochers verts qui donnaient une grande valeur (de ton) à la toque rouge que portait M. T...

L'illustre auteur de ce portrait, je le connais. Il est fin, spirituel, d'un commerce charmant; homme du monde, il a su par une conduite diplomatique se faire commander d'immenses travaux qui révoltaient le goût des gens du gouvernement; mais, dans son atelier, le peintre n'a jamais transigé avec son génie tourmenté: il peint ce qui lui plaît et non ce qui plaît aux autres. Incapable du moindre asservissement, pour obéir à l'idéal poétique, l'artiste n'a pas consenti plus de trois fois dans sa vie à faire un portrait. Par quel habileté M. T... était-il arrivé à posséder son image de la main d'un homme effrayé de courber sa pensée sous la volonté d'un être étranger aux arts? Ce fut là ce qui me donna la certitude de la force de l'idée fixe et de l'adresse qu'elle communique à ceux qui en sont possédés. Sans doute le jeune T... ne retrouvait pas sa propre ressemblance égarée au milieu de ces souvenirs de Byron, de Goethe, de Shakspeare, d'Hugo; mais ce n'en était pas moins un honneur que de posséder un essai de portrait du grand artiste, qui, abandonnant sa propre fantaisie, avait bien

voulu descendre jusqu'à essayer de rendre l'image d'un homme ordinaire.

Je n'étais pas au bout des bizarreries peintes de la collection. Dans cette troisième salle on voyait accrochés dix portraits qui avaient dû coûter une centaine de mille francs, car M. T... s'était adressé, pour orner sa *tribune*, à des maîtres de la plus grande réputation, même à des paysagistes. Ainsi l'homme qui a pour habitude d'envelopper de brumes la nature du matin et du soir, le peintre qui ne cherche que les effets de rosée, les légères vapeurs chassées par le soleil levant et les demi-jours provoqués par la fuite du soleil à l'horizon, le même dont les feuillages sont à demi estompés dans une atmosphère grise, avait abandonné un moment sa chère nature pour peindre M. T...; mais aussi quel singulier portrait! Des traits flottants, une physionomie analogue aux formes que dessine tout à coup un nuage qui passe, tel était M. T... interprété par le paysagiste.

Un autre avait fait de la figure du jeune homme une sorte de muraille pleine d'accidents, de petits ravins, d'excroissances, de roches, de vallons et de collines. C'étaient comme des râclements avec les ongles, des grattures, de vieux tons rouillés, des épaisseurs de couleurs semblables à de petits tertres; les bitumes y dominaient, et l'aspect général faisait songer au fond d'une vieille casserole. La physionomie avait quelque chose de turc ou d'albanais, et M. T... ne pouvait se plaindre du peu de travail de l'artiste, car la peine avait passé par là.

A gauche, dans un cadre splendide, se trouvait un portrait blanc et rose, joli comme une poupée de cire. C'est

ainsi que se font peindre habituellement les souverains. Si la physiononie était insignifiante, la cravate blanche, la fleur à la boutonnière et le satin luisant du drap étaient traités avec un soin sans égal. Tout était également léché et vernis dans ce portrait, et, si M. T... n'eût jamais commandé que celui-là, certainement ses compatriotes n'auraient pu manquer de l'envoyer à la Chambre en qualité de représentant du département.

Il y avait encore quelques portraits, mornes, gris, sans vie, d'un profil régulier, avec des contours exacts et des ameublements dessinés comme par le compas d'un architecte; ils ne choquaient pas les habitudes reçues, et ressemblaient un peu, il est vrai, aux figures des cartes à jouer; mais leur gravité solennelle, leur roideur donnaient au personnage représenté quelque chose d'officiel, et les bourgeois de S... ne pouvaient y trouver à redire. Malheureusement M. T... commit la maladresse de montrer à quelques personnes de la ville une certaine toile à laquelle il semblait attacher une extrême importance, à en juger par l'appareil dont il l'entourait...

Dans le fond de la galerie était une estrade à laquelle on arrivait par six marches tendues de velours noir. Sur la plate-forme, une espèce de tabernacle doré faisait croire à un autel. D'un geste M. T... m'engagea à monter les marches, et, à la singulière physionomie qu'il prit tout à coup, je me sentis saisi d'une curiosité mêlée d'angoisses. —Que puis-je voir encore? pensais-je pendant que mon hôte faisait jouer autour d'une poulie les cordons de soie qui communiquaient aux stores de la galerie.

La lumière changea de coloration à plusieurs reprises.

Les étoffes qui se déroulaient lentement sur la fenêtre du toit offraient diverses gammes tendres et affaiblies qui changeaient à chaque mètre, autant que j'en pus juger.

— J'essaye le jour, dit d'une voix faible M. T...

Après avoir déroulé des verts et des jaunes, des roses, des lilas, mon hôte s'en tint à une certaine couleur sans précision qui rappelait la cendre de cigarette. Alors il ouvrit les portes dorées du tabernacle, et j'aperçus...

— Un peu plus loin, monsieur, je vous prie, dit M. T... en me faisant un geste suppliant.

Je fis quelques pas en arrière. — Légèrement à gauche, s'il vous plaît! reprit M. T...

Sans doute le store couleur de cendre de cigarette ne parut pas tamiser la lumière convenablement, car M. T... reprit la corde de soie, et amena une sorte de tenture d'un bleu impalpable.

C'était le portrait du Christ! le Christ couronné d'épines!... Par un mouvement instinctif j'allais me découvrir, lorsque mon attention s'arrêta sur un doigt crochu qui se voyait autour de la croix portée par le Christ. Ce doigt était le petit doigt de la main de M. T... M. T... s'était fait peindre en Christ! Là devait aboutir la contemplation de sa figure. M. T... se croyait-il un nouveau Christ? avait-il été poussé à cette fantaisie par la couleur de sa barbe? Était-ce un symbole que ce dernier portrait, le *conclusum* de la galerie? Après la première pièce, où se trouvaient encadrées les équipées d'une folle jeunesse (*M. T... faisant une déclaration à une danseuse*, etc.), mon hôte en était-il arrivé à porter la croix du repentir? Je ne sus qu'en penser, même lorsque je pus lire au fond du sanctuaire ces

trois mots écrits en lettres d'or : *Travail, Amour, Liberté.*

— Encore une religion ! pensai-je, car ces mots étaient disposés en triangle, forme dont abusent les dieux modernes. Dès ce moment M. T... me fut révélé. J'étais en face d'un de ces faibles cerveaux que les tourmentes sociales depuis trente ans ont encore affaiblis. Pauvres natures dans l'esprit desquelles est tombé tout à coup une graine de recherches sociales ! Vingtièmes d'intelligences qui se croient propres à comprendre de gros livres pleins de négations troublantes ! Chétifs estomacs intellectuels qui ne peuvent digérer des nourritures trop substantielles ! Cerveaux étroits sur lesquels manquent tout à la fois les bosses de l'analyse et de la synthèse ! Corps débiles qui ploient sous un fardeau trop lourd ! Combien en ai-je rencontrés de ces utopistes bourgeois qui, pour leur malheur, ont appris à lire !

Je regardais M. T... en pensant de la sorte, et je me sentais embarrassé. Il m'était permis de dire mon opinion sur le tableau qui représentait *deux Espagnoles à leur balcon, regardant passer M. T... dans les rues de Madrid ;* mais parler du pseudo-Christ, je ne l'osais réellement. Je craignais par un simple mot d'ouvrir les écluses du système moral et religieux inventé par M. T... Je ne sais s'il eut pitié de moi ; mais, voyant mon indifférence, il referma la porte du tabernacle et le fameux portrait disparut tout à coup. Pour cacher mon trouble et empêcher l'inventeur de religions de développer ses théories, j'affectai de revenir au portrait peint à la truelle, et je me lançai dans les discussions esthétiques de glacis, d'empâtement, de rissolement, de grattures de palette, qui sont le pont-aux-ânes des esprits superficiels. En province je pouvais passer aux

yeux de M. T... pour un ami consommé des arts, et je ne craignis pas d'emprunter aux feuilletonnistes en matière de peinture les épithètes les plus truculentes qu'ils emploient avec le même enthousiasme depuis une trentaine d'années. Grâce à cette méthode facile, je pus bavarder pendant une heure sur les procédés matériels de la peinture, et j'écartai avec le plus grand soin tout ce qui touchait au sentiment intime. Je craignais d'être victime d'un dieu bavard, et j'étais tombé dans le même défaut.

Ce fut ainsi, en marchant à reculons avec précaution vers la première salle, que j'arrivai à la porte en prenant congé de M. T... le plus poliment possible. J'avais hâte de sortir de cette galerie où je me sentais mal à l'aise. Il m'est passé sous les yeux bien des tableaux ineptes, j'ai visité pour mon malheur trop de collections particulières; mais jamais je ne me suis senti plus troublé que devant cette collection de portraits.

Heureusement la maison de M. T... donnait sur un cours planté d'ormes et de tilleuls où j'allai chasser, en retrempant mes yeux avides de verdure, les tristes impressions de cette maudite galerie. « C'est bien la dernière fois, m'écriai-je, que je visite un amateur de tableaux! Que de couleurs accumulées sottement sur des toiles! A quoi bon? » Mais comme depuis dix ans je fais le même serment, et que, semblable aux ivrognes, je retourne toujours à la peinture, je songeai aussitôt que chaque chose contient son enseignement. Tout en marchant, j'oubliai la galerie pour ne penser qu'au propriétaire.

Une petite rivière borde le *cours*, de riches prairies s'étendent au loin et font des promenades de la ville de S.....

un riant endroit. Dans ces prairies pâturaient de grands bœufs qui, en apercevant un promeneur, fait assez rare sans doute pour ces animaux, s'avancèrent près de la rive en me considérant curieusement. Je m'assis sur le gazon : de mon côté je pris plaisir à regarder ces bœufs curieux ; mais M. T... n'était pas sorti de mon cerveau. L'analyse se livrait à son mystérieux travail, sans que j'y prisse part, et bientôt M. T... allait apparaître sous un nouvel aspect, comme un acide composé dans une cornue, pendant que le chimiste, occupé ailleurs, laisse l'opération se faire tranquillement.

Je ne me charge pas d'expliquer l'enchaînement des idées : que deviendraient les philosophes? Je me borne à constater l'enfantement. Pendant que je croyais m'intéresser aux bœufs dans la prairie, la solution du problème s'était faite naturellement en moi, sans souffrances, sans efforts, j'oserai presque dire sans pensée. La nature maladive du jeune T..., cette prodigieuse quantité de portraits me donnèrent la certitude que, tout à la fois plein de respect et d'adoration pour sa propre image, plein de défiance et de faiblesse à l'idée du rôle qu'il avait à jouer dans la société, M. T... voulait à coup sûr léguer sa physionomie aux générations futures, tout en ayant la certitude de n'être ni un grand penseur, ni un grand capitaine, ni un grand savant, ni un grand poëte. Bien certainement le raisonnement suivant venait d'éclore dans sa pensée : — Je *veux* laisser quelque chose de moi sur la terre. Ma nature s'oppose à ce que je fasse quelque action d'éclat ; mon intelligence se refuse à une de ces grandes découvertes qui font que la mémoire d'un homme passe de bouche en bouche. Je *dois* comman-

der mon portrait à l'artiste le plus éminent de mon époque, afin que son génie me serve de passeport pour l'avenir. Titien a laissé le portrait de l'*homme au gant*, qui peut-être, pas plus que moi, n'avait de droit à être inscrit sur le livre d'or des chefs-d'œuvre. Pourquoi ne serais-je pas l'*homme au gant* de ce temps-ci, et ne fournirais-je pas à un Titien moderne l'occasion de se signaler?

Je regardai un des bœufs avec l'œil enthousiaste d'un joueur qui vient de faire sauter la banque, et il me parut que l'animal, avec sa physionomie candide, m'encourageait dans cette voie de déductions. Mais un léger obstacle devait se présenter naturellement à l'esprit de M. T.... Le chef-d'œuvre du Titien moderne pouvait être détruit tout à coup dans une guerre, un pillage, un incendie; alors le portrait disparaissait, et l'image du futur *homme au gant* retombait dans l'oubli. Qui prouvait que le peintre en réputation aujourd'hui serait accepté par la postérité? Les arts sont sujets à des bouleversements d'opinions aussi singuliers qu'un volcan. Tout à coup la flamme brille autour du nom d'un homme; le lendemain ce ne sont que cendres.

Pour trancher cette difficulté, M. T... avait résolu sans doute de commander une nombreuse quantité de portraits, et il s'était proposé ainsi un double but : 1° échapper à une destruction quelconque; 2° se mettre en face du chevalet de tous les meilleurs artistes modernes, afin d'en rencontrer un que la postérité accueillerait inévitablement.

Je me frottai les mains et me levai joyeusement en donnant un dernier coup d'œil aux bœufs de la prairie. — Ce ne sont pas ces grosses bêtes, pensais-je, qui auraient trouvé

dans leur épais cerveau une telle explication du catalogue des portraits de M. T...!

Quoique cette histoire date de quelques années, je me rappelle la surprise d'un honnête rentier de la ville qui me rencontra au détour d'une allée, pendant que je chantais un peu trop fort la solennelle chanson qui commence ainsi :

Quand la mer Rouge apparut
Aux yeux de Grégoire,
Aussitôt ce buveur crut
Qu'il n'avait qu'à boire...

Voilà comment on peut passer pour un ivrogne, quand l'ivresse seule causée par mes inductions faisait que je me récompensais par un petit concert personnel.

Le soir même était fixé pour mon départ, les malles faites. En rentrant à l'auberge, le premier feu de mon enthousiasme passé, les dernières bouffées d'amour-propre envolées : « Ce n'est pas tout, » pensai-je. Et un doute timide vint se greffer sur la tige de la brutale affirmation : « *Peut-être* ai-je sondé une des cases du cerveau de M. T...; mais il doit se passer quelque autre phénomène à propos de ces portraits. Le mélancolique abattement de M. T... serait inexplicable s'il était au comble de ses désirs. » Et une voix me criait : « Hardi! creuse encore, fouille toujours, ne crains pas la fatigue! »

L'homme, de sa nature, est paresseux, et j'en suis un exemple vivant. Je me révoltai contre cette voix intérieure, donnant pour raison que certainement j'avais trouvé le réel motif qui poussait M. T... à collectionner une si nombreuse quantité de portraits. De ma visite à la galerie j'avais tiré

tout ce qu'on pouvait en attendre, et je me sentais peu propre à de nouvelles inductions : quand les idées ne jaillissent pas vivement tout à coup, j'ai beau me replier sur moi-même pour en engendrer de nouvelles, je n'arrive qu'à l'abattement. Je regardais tristement mes malles prêtes pour le départ du soir, lorsque, par une résolution subite, je pris le parti de rester encore le lendemain. Une visite nouvelle au jeune T..., quelque pénible qu'elle fût, pouvait me développer d'autres horizons. Je me reprochai mon impatience du matin, car j'avais pris l'homme à rebours. Ne devais-je pas le laisser causer, l'écouter en toute humilité, subir ses dissertations symboliques avec calme? Ma lâcheté m'avait conduit à traiter des *empâtements*, des *bitumes*, et des *frottis*, mais ce n'était pas là ma mission. — N'es-tu pas condamné par ta profession à écouter les sots? reprit la voix intérieure. Tu n'es pas libre de faire ce qui te plaît. Pour analyser ceux qui t'entourent, tu dois devenir purement *impersonnel*, chasser toute sympathie comme toute antipathie, sinon tu es incapable de juger les hommes. — Allons! répondis-je, frappé de la justesse de ces conseils, je reste, et je retournerai voir la galerie, quoi qu'il m'en coûte.

Un vieux médecin original, qui aimait beaucoup les jeunes gens, ne manquait pas de les aborder avec ces mots : « Et les femmes? et l'argent? » Il avait supprimé l'inévitable *Comment vous portez-vous?* pour le remplacer par cette double question, toujours intéressante. C'est de lui que je tiens ce conseil : « Mon ami, dans toute question grave qui se présentera à votre esprit, cherchez la femme cachée dessous. » Cette indication me revint à la mémoire : j'avais oublié la femme dans l'analyse de M. T... ; mais, dans la

première chambre où je fus reçu, je n'avais pas aperçu le plus petit médaillon accroché à la cheminée. S'il y avait une femme, il était impossible, avec les nombreux peintres employés par M. T..., que la femme n'eût pas reçu l'aumône d'un simple portrait. Il pouvait arriver toutefois que seul M. T... se crût digne d'être couché sur la toile à peindre, et l'admiration pour sa propre image devait le conduire à un froid égoïsme.

Pour me distraire, j'allai le soir au cercle. On y jouait aux dominos, aux cartes, on causait politique; ce n'était pas là mon affaire. Tout en feuilletant les journaux accumulés sur une table, je jetai un rapide coup d'œil sur les habitués, et j'avisai dans un coin un vieillard qui prenait silencieusement une tasse de café. Il ne fumait pas, ne lisait pas, et à sa figure je compris qu'une petite conversation ne devait pas lui être désagréable. Aussi, après les premiers saluts échangés et les compliments habituels sur la beauté des environs de la petite ville, je déclinai ma profession de voyageur enthousiaste des arts, et j'arrivai à toucher un mot de la galerie de M. T.... Le vieillard, en entendant ce nom, me regarda d'un certain œil malin, afin de se rendre compte de mes impressions intérieures; mais j'eus la force de ne rien laisser paraître, et me traînai dans les lieux communs en parlant seulement de la curiosité que j'emportais de la contemplation des portraits de certains maîtres. — Monsieur est artiste? me dit le vieillard en voyant que je m'appesantissais sur les procédés des peintres et que ma conversation roulait plutôt sur la manutention matérielle de la peinture que sur la question psychologique.

— J'aime les tableaux, dis-je hypocritement, et il m'a été donné de vivre avec des peintres qui m'ont initié à leur langage.

— Monsieur T... vous a-t-il donné son catalogue? reprit le vieillard.

— Quel catalogue? dis-je en flairant une curiosité. Il n'y a pas besoin, ce me semble, de catalogue dans une galerie qui ne renferme qu'un seul et même portrait.

— Ah! dit le vieillard, M. T... ne vous a pas fait hommage de son catalogue... Il le cache alors, mais je l'ai gardé précieusement, moi qui vous parle.

J'aurais volontiers tenté une escalade avec effraction dans la maison du vieillard pour connaître ce catalogue mystérieux, mais je continuai froidement : — Pourquoi M. T... cacherait-il ce catalogue?

— Par un motif plus grave que vous ne le supposez.

— Ah!

— La famille de M. T..., continua le vieillard, qui ne demandait qu'à parler, n'est pas absolument enthousiaste de cette collection, qui ne semble pas avoir de fin... M. T... est maladif, d'une frêle santé, et on sait dans la ville qu'il a jeté des sommes immenses dans les ateliers de Paris pour se faire peindre... La famille craint avec juste raison que cette fantaisie ne prenne des proportions plus énormes encore. Que pourrait-on faire de tous ces portraits si M. T... venait à mourir? Ses parents en garderont un ou deux, je l'accorde; mais on ne retrouvera pas aux enchères publiques la centième partie des sommes dépensées par M. T... Moi aussi, j'aime à collectionner; j'y vais doucement.... Les belles choses me tentent, mais je laisserai des pâtes-tendres

que je paye cher, et qui sont malgré tout le meilleur placement de mon argent.

J'eus l'effronterie de témoigner au vieillard une vive admiration pour les porcelaines, quoique je n'y entende goutte, et il me fallut subir mille dissertations sur les produits de Sèvres, sans pouvoir ramener la conversation sur le compte de M. T... — Encore un maniaque! pensai-je; mais en restant dans la ville, j'avais pris une dose de patience, et j'écoutai attentivement en apparence cette nouvelle dissertation. Au bout de deux heures, à force de jeter des bâtons dans la conversation du vieillard, j'arrachai quelques lambeaux sur la vie de M. T..., et j'appris qu'il avait publié jadis une brochure si étrange sur sa galerie, que sa famille s'en était émue et avait manifesté l'intention de le faire interdire, se fondant sur certains passages bizarres de cette brochure. — Rien n'est plus tristement intéressant, dis-je, qu'une interdiction. C'est une question qui me préoccupe beaucoup.

— Monsieur est avocat? demanda le vieillard.

— Pas précisément; j'ai étudié le droit et, entre beaucoup de questions légales, celle-ci, à mon sens, est une des plus graves. Je serais fort curieux de lire cette brochure.

— Il n'y a peut-être pas dans la ville cinq personnes qui aient conservé cet imprimé. Pour moi, homme d'ordre, je l'ai rangée dans ma bibliothèque, et je comprends maintenant pourquoi M. T... ne vous l'a pas offerte : c'est que, sous le coup de cette interdiction et en connaissant le but, il aura détruit le restant des exemplaires.

— Vous croyez?

— Certainement; les parents seuls l'auront conservée.

— Ayant étudié profondément la question de l'interdic-

tion, je vous avoue que je suis très-curieux de lire cette brochure. Je connais l'état d'esprit de M. T... Rien dans ses idées, dans sa conversation, n'annonce un dérangement des facultés mentales; mais l'écriture mène souvent un homme dans des sentiers capricieux, et j'aurais voulu voir si, la plume à la main, M. T... n'offrait pas de prise à ses adversaires.

Malgré ma curiosité bien évidente, le vieillard ne semblait pas disposé à me communiquer le catalogue précieux, et je n'osai lui en faire une proposition plus directe, lorsque heureusement pour moi mon interlocuteur se prononça vivement contre M. T..., en prétendant qu'il se faisait fort de faire prononcer l'interdiction rien qu'en lisant deux lignes du catalogue devant le tribunal. Par instinct je combattis poliment cette affirmation, et je pris le parti de M. T... La discussion s'échauffa peu à peu; mais les arguments sans preuves ne suffisaient pas. — Il est onze heures, dit le vieillard; si vous aviez une demi-heure à me donner, je demeure à quatre pas d'ici, et je vous prouverais, pièces en main, que j'ai raison.

— Je vous donne toute la nuit, monsieur! m'écriai-je, enthousiasmé d'être enfin sur la piste.

Je ne m'attendais pas à une nouvelle épreuve. Le vieillard qui me tenait ne lâchait pas si facilement sa proie. Il me fallut admirer l'une après l'autre toutes les porcelaines de la collection, subir la biographie de chacune des tasses, à savoir leur origine, leur provenance, le prix qu'elles avaient coûté, le taux auquel elles devaient arriver, enfin les mille manies qu'enfante la possession. A deux heures du matin seulement nous passions dans la bibliothèque, fort

en ordre. Du premier coup le vieillard tomba sur un paquet de brochures, au milieu desquelles se trouvait le catalogue de la galerie de M. T... J'avoue que je fus pris d'un certain frémissement de joie en apercevant ce trésor, plus précieux pour moi que tous les palimpsestes du moyen âge. Je tenais mes coudes serrés au corps pour empêcher mes mains de s'élancer en avant, car le vieillard apportait dans tous ses actes une sage lenteur. Quand il tint la brochure, il lui fallut chercher ses lunettes, se moucher, prendre du tabac, se tasser dans le fauteuil, et divers autres incidents qui me faisaient bouillir le sang. Le vieillard avait deviné ma curiosité, et, pour mieux me faire goûter l'audition du catalogue, il se mettait en scène comme un acteur consommé qui aime à faire attendre son public. Pour moi, j'aurais crié : La brochure! comme au théâtre les gens du parterre crient : La toile! Après une lente lecture du catalogue, que le vieillard examina d'abord à son aise, comme s'il préparait ses inflexions de voix, le traître commença par me lire diverses nomenclatures sans importance. La première salle n'avait pas offert à M. T... l'occasion de se signaler : il gardait ses effets de style pour les portraits importants; mais tout à coup à ces explications parfaitement claires succéda une phrase un peu trouble : — Nous y voilà, dit le vieillard, qui lut : *L'exploré ne s'agitant plus, l'idée-mère appuiera nos gestes sur le fond d'un regard meilleur que n'a point fixé l'hôte ingrat.*

— Oh! m'écriai-je.

— Ceci, dit le vieillard, est une phrase tirée de la préface; mais nous allons passer à des fragments plus clairs.

— Je ne demande pas mieux.

— Voici ce que dit M. T... d'un de ses portraits : *Le profil n° 2 est très-exact surtout par la localisée blonde. Il s'y révèle déjà comme expression ce que j'appellerai le croisé de la pensée.*

— Voulez-vous me permettre? dis-je en prenant la brochure; je ne comprends pas, il faut que je lise.

M. T... analysait sa galerie tout entière : dans son *portrait au fauteuil*, il admirait « sans limites le double drame de l'homme et du spectacle pittoresque. La main seule d'en bas est sublime! » s'écriait-il. Quant au portrait en Christ, voici ce qu'il en pensait : « La tête est profonde; elle a beaucoup souffert, elle souffre encore. Une larme du sang de rédemption est prête à tomber de l'œil... » Et il ajoutait naïvement : « Le pli de la manche est inappréciable. »

A trois heures du matin, je sortis de la maison du vieillard, enchanté de mon expédition. La timidité de M. T... m'était révélée par cette menace d'interdiction qui planait sur sa tête. Un homme a commis un crime avec des complices, qui plus tard veulent le dénoncer. Il peut espérer faire taire ses complices à force d'argent, essayer de s'en débarrasser; mais l'imprimerie est le plus redoutable des complices. La moindre feuille de papier sortant de la presse couverte de caractères noirs ne peut pas disparaître. Il se trouve toujours quelqu'un qui la possède, quand même elle n'existerait plus au dépôt légal. Le sage qui recommandait de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant d'émettre son opinion n'eût pas manqué de passer sept jours et sept nuits avant de confier sa pensée à la presse. Quoique M. T... trouvât sa brochure pleine de raison, en ce sens qu'elle répondait à ses sentiments personnels, néan-

moins il jugea prudent de détruire le restant des exemplaires, afin que l'opinion publique ne vulgarisât pas les sentiments de ses propres parents. Possesseur d'une fortune considérable, il savait combien elle tentait ceux qui l'entouraient, et, en même temps qu'il voulait conserver le libre maniement de ses revenus, il ne se souciait pas de passer comme atteint de démence auprès de ses compatriotes.

Pour moi, je ne jugeai pas l'interdiction possible malgré cette bizarre brochure. Certainement M. T... avait une fuite à un certain endroit du cerveau, surtout en ce qui touchait aux beaux-arts et à la vanité attachée à sa personnalité; mais combien ne rencontre-t-on pas d'hommes sérieux, accomplissant régulièrement tous les devoirs de la société, qui s'enflamment pour quelques projets étranges, et semblent, par leurs illusions, échappés des Petites-Maisons! Pour M. T..., il s'agissait de démontrer, au cas où ses parents provoqueraient une enquête, qu'il ne jetait pas dans sa collection plus que ses revenus ne le lui permettaient.

Ce fut après avoir réfléchi à ces questions complexes que je fus pris d'un vif sentiment de pitié pour M. T..., dont la tristesse, les façons inquiètes, le parler sans audace, étaient expliqués par la lutte sordide des intérêts qui s'agitaient autour de lui. Combien sont poignantes ces souffrances dans une petite ville de province, où les moindres actions sont analysées par de trop habiles chimistes! La famille de M. T... avait de hautes relations dans le pays et pouvait disposer de nombreuses influences. M. T... vivait à l'écart, ne voyait pas le monde : autant de motifs d'accusation. Il parlait peu, riait moins encore, et concentrait ses pensées en lui-même; il était facile de l'accuser d'hypocondrie, de

le montrer sous le joug d'une idée fixe : la galerie de portraits était écrasante, et surtout le catalogue, dont la destruction seule était de nature à témoigner contre M. T...

Je résolus d'aller lui faire une seconde visite, dans laquelle il entrait autant de sympathie que de curiosité. Le lendemain, le domestique, m'ayant reconnu pour m'avoir ouvert la veille, m'introduisit sans m'annoncer dans la galerie de tableaux, où je trouvai M. T... assis dans un fauteuil, livré à ses réflexions. — Si j'étais médecin, pensai-je, je commencerais par enlever le malheureux à ces images mélancoliques, trop de fois répétées, qui ne peuvent qu'apporter du trouble dans ses idées. — Je me suis permis, monsieur, lui dis-je, de venir visiter encore une fois votre galerie avant de partir : j'ai été tellement frappé par quelques-uns de vos tableaux que j'ai désiré les revoir. Veuillez excuser mon indiscrétion.

Un pâle sourire passa sur les lèvres de M. T..., qui me tendit la main. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble de la galerie, je m'arrêtai devant le portrait des *dames espagnoles regardant de leur balcon M. T... passer dans les rues de Madrid.* — J'ai lu, dis-je, une petite notice sur ce tableau dans votre catalogue.

— Le catalogue ! s'écria-t-il, où avez-vous trouvé le catalogue ?

J'avais causé une vive émotion au pauvre homme, mais j'étais décidé à entrer en lui comme une vrille, et je ne m'arrêtai pas plus qu'un chirurgien après la première incision. — Cette notice est fort intéressante, monsieur, et je vous en fais mon compliment ; elle m'a servi à pénétrer plus avant dans le sens intime de votre collection.

—Qui vous a fait tenir ce catalogue? dit M. T... en se levant tout à coup; là, ne me le cachez pas, monsieur, j'ai beaucoup d'ennemis, beaucoup, beaucoup.

—Je les connais, on m'a tout appris; mais ne croyez pas que la personne qui m'a communiqué cette brochure vous veuille du mal : une simple curiosité de ma part a amené un habitué du cercle, un homme aimable, à me faire lire le texte explicatif que vous avez rédigé d'après votre galerie.

—Quel est cet homme? comment est-il, je vous prie?

Quand j'eus décrit le vieillard et parlé de sa collection de porcelaines, M. T... respira plus librement. — Je sais qui vous voulez dire, reprit-il, et les difficultés ne viendront pas de ce côté; mais j'espérais qu'il ne restait plus trace de ma brochure.

—Je ne la trouve pas si dangereuse que vous le croyez, monsieur; chassez donc ces inquiétudes qui sont trop nettement accusées sur votre front.

—Vous a-t-on donné quelques détails sur la lutte qui me sépare de ma famille?

— Je la connais, et je la déplore.

— J'en ai souffert un moment, mais vraiment ces tourments ne sont pas les seuls; ceux-là, il était si facile de les dompter! Il en est d'autres, ajouta M. T... en se couvrant la figure de sa main gauche. Partez-vous aujourd'hui pour Paris? reprit-il en changeant de conversation.

— Oui, monsieur, répondis-je surpris.

— Je vous écoutais hier pendant que vous parliez peinture; vous êtes un homme compétent; on voit que vous avec beaucoup vu, beaucoup comparé; les combinaisons de

la palette vous sont connues, vous raisonnez comme un habile marchand de tableaux.

Ce dernier trait, qui pouvait passer pour une épigramme, me donna à penser que M. T... était plus fin que je ne le supposais.

— Il y a autre chose dans la peinture, continua-t-il.

— Oui, il y a autre chose, m'écriai-je, sentant que nos pensées étaient à l'unisson.

— Surtout dans l'art de rendre un portrait. Il semble que l'artiste a le privilége d'évoquer notre âme, car celui qui ne s'occupe que de la ressemblance brutale n'est qu'un ouvrier plus ou moins habile; mais tirer l'âme des milieux sensibles où elle habite, la faire rayonner autour de notre enveloppe matérielle, la fixer pour ainsi dire sur la toile à tout jamais,... ne craignez-vous pas, monsieur, qu'il y ait là un certain danger?

— Pour le peintre? demandai-je.

— Au contraire; l'artiste est le magicien qui, plein du contentement d'exercer sa funeste puissance, s'empare de sa proie et l'immole palpitante aux pieds de sa réputation!

Je ne pus m'empêcher de penser aux idées touffues du catalogue.

— Pourquoi, continua M. T..., les souverains confient-ils en général à des ouvriers vulgaires le soin de transmettre leurs traits à ceux qu'ils gouvernent? Ils ont une raison secrète, croyez-le.

— Historiquement parlant, je ne puis admettre cette proposition; d'illustres artistes ont peint des souverains; nous en avons des preuves existantes, à commencer par Holbein.

— Holbein ! s'écria M. T..., c'est le plus dangereux de tous ceux que j'appelais des magiciens. Savez-vous ce qui est résulté de ses rapports entre lui et le roi d'Angleterre après l'achèvement du portrait ?

— Ces détails tout intimes ne se trouvent nulle part.

— Je les connais, s'écria M. T....

— Comment ?

— Une question encore. Vous êtes-vous fait peindre souvent ?

— Une seule fois.

— Quelle impression en avez-vous reçue ?

— Je ne sais.

— Rappelez-vous, cela m'intéresse beaucoup.

— Un ennui profond, si je me souviens bien, une inquiétude nerveuse, une fatigue générale, un affaissement sur le fauteuil où j'étais assis.

— Détails purement matériels, reprit M. T.... Qu'éprouviez-vous au moral ?

— Rien. Toutes mes idées s'accordaient à plaindre mes membres d'être ainsi emprisonnés.

— Peut-être auriez-vous ressenti d'autres impressions si vous aviez été exposé de nouveau aux regards plongeants d'un grand peintre... Je peux vous dire ce qui m'est arrivé : je suis un témoin vivant et infortuné de l'action trop souvent réitérée des pinceaux, qui ont exercé sur ma vie une si fatale influence. Regardez-moi attentivement, monsieur, et dites si je suis aujourd'hui le même homme qui se faisait peindre déclarant son amour à une danseuse.

M. T... était allé se placer à côté du portrait dont il parlait.

— Plus jeune alors, n'est-il pas vrai ? plus gai, les yeux

brillants; je crois à la passion, la femme m'attire... Le système nerveux est en équilibre parfait; je jouis de la vie, je me réveille en chantant, des rêves dorés ont traversé mon sommeil... Je ne voyais que cette femme dans l'univers entier; je me serais fait peindre à ses genoux, car je rêvais d'y passer ma vie tout entière... Un jour, je fus trahi odieusement : cette femme me trompait avec son coiffeur, la basse créature! Elle eût pris un amant dans la société des jeunes gens qui m'entouraient, j'aurais souffert cruellement, mais choisir un coiffeur! Je la quittai le jour même, et je pris le parti de l'oublier en voyageant. Ne croyez pas, monsieur, que je vais vous fatiguer de mon amour; il est bien passé, et je range les souffrances amoureuses avec les dissensions de famille. Ce n'est pas là que gît mon mal.

M. T... passa dans la seconde salle, et d'un regard m'engagea à la suivre.

— Ici commencent les premiers symptômes, s'écria-t-il en regardant avec une certaine angoisse les portraits qui entouraient la chambre. Vous ne me comprenez pas, et je vous parais singulier, avouez-le...

Je fis un signe négatif.

— Que m'importe? reprit M. T...; vous êtes étranger, vous partez bientôt, et j'espère qu'après m'avoir écouté vous aurez la loyauté de ne rien révéler de ma maladie à personne de la ville.

— Je vous jure, monsieur...

— Pourquoi un serment? J'ai confiance en vous. De ma nature je n'ai jamais été un homme joyeux; tout enfant j'étais porté à analyser mes pensées. Cette disposition d'esprit ne fit que s'accroître avec l'âge. Si je suis malade au-

jourd'hui, vous pouvez être certain d'entendre un malade intéressant, car tout ce que j'ai pensé jour par jour depuis que je suis dévoré par la peinture est inscrit là (il se toucha le front) comme si j'avais tenu un registre exact de mes sensations. Le premier peintre que je rencontrai sur ma route, celui de la danseuse, me livra ce tableau tel que je le lui avais commandé afin de conserver un souvenir de ma folle vie de jeunesse. D'abord ce portrait me plut; j'en récréai ma vue pendant une quinzaine de jours; à la fin du mois il me fatiguait sans que j'en connusse la raison. Mon intelligence ne s'était pas encore réveillée au contact des belles œuvres; j'étais un ignorant, incapable de définir la différence du beau et du médiocre; mais mon instinct se révoltait contre cette peinture creuse et facile qui ne se sauvait par aucun détail. Comme ce portrait ne me plaisait pas, j'allai frapper à la porte d'un autre peintre, puis d'un troisième, et ainsi jusqu'à dix, les dix que vous avez vus dans la première salle. Mon goût s'épurait lentement; mais chaque peintre nouveau me donnait la clef de la pauvreté des portraits précédents, en prenant à plaisir d'en faire ressortir toute la médiocrité. Ces gens-là passent une bonne partie de leur temps à se dénigrer, et ils n'ont pas toujours tort. Leurs critiques envieuses m'ont beaucoup appris. Comme les noms des grands maîtres revenaient souvent dans leur conversation, je finis par apprendre qu'il existait des Titien, des Rubens, des Van-Dyck, des Vélasquez et des Holbein. J'allai souvent au Louvre en compagnie des peintres qui faisaient mon portrait, et j'y commençai une solide éducation, d'où vint mon mépris pour l'art appris à l'atelier, car jusqu'alors je n'avais eu affaire qu'à d'honnêtes

médiocrités qui étaient incapables de rompre les lisières de l'enseignement et se livraient à la peinture je ne sais trop pourquoi. Telle est ma première phase uniforme, monotone et sans douleur. Les peintres que j'avais employés jusqu'alors ne souffraient pas, mais aussi ne me faisaient pas souffrir. Je regrette maintenant d'avoir gravi lentement l'échelle de l'art, car j'ai été soumis aux mêmes perturbations qui attendent l'homme dont la force et l'intelligence sont occupées à creuser les pénibles sentiers du beau.

— Je vous comprends maintenant, monsieur, m'écriai-je. Sans pratiquer l'état matériellement, vous avez épousé trop vivement les inquiétudes des pauvres gens qui courent après la réputation.

— Vous saisissez seulement un des côtés de la question, dit M. T... Oui, plus tard je me suis marié avec les peintres, et ce mariage n'a pas donné les résultats tranquilles que j'en espérais; mais d'autres tiraillements plus graves m'attendaient. Voilà le premier portrait qui a fait naître en moi des sensations étranges.

M. T... me montrait le cadre où il était représenté en Albanais, avec les mille accidents cherchés par un artiste qui s'est trop complu à croire au hasard de sa palette, aux entassements de couleurs les unes sur les autres, aux caprices de la pierre-ponce. — J'ai posé peut-être treize mois pour ce portrait, dit M. T...; l'artiste n'était jamais satisfait; il attendait des miracles de la siccation des couleurs. Quand la terre est privée longtemps d'eau, elle se fend. C'est ce résultat que demandait le peintre, qui eût volontiers mis sa toile au four pour profiter des accidents produits par la chaleur. C'était un homme nerveux, inquiet,

mécontent de sa palette, cherchant l'impossible, ayant assez d'intelligence pour savoir qu'il était dans une fausse voie; mais il y avait vingt ans qu'on admirait ses défauts, et il en tirait le meilleur parti possible. S'il avait pu revenir à la peinture simple, ses plus chauds admirateurs l'eussent trouvé corrompu.

— Rien n'est plus juste.

— Quand ce portrait se trouva en bonne voie, continua M. T..., je remarquai en moi un certain état particulier d'abattement qui ne ressemblait pas à ma mélancolie habituelle. Il y avait comme un décrochement doux, il est vrai, sans secousses, de certaines facultés; mais je ne m'en inquiétai pas davantage, attendu que le système nerveux est exposé, lorsqu'il est délicat, à des variations aussi mobiles que celles de la température. Ce portrait fut reçu, pour mon malheur, au Salon, et y obtint un certain succès. Cependant les artistes que je connaissais me firent remarquer que je ne possédais pas mon portrait, mais celui d'un Albanais, qu'il n'y avait rien de français dans les traits, que le peintre ne pouvait se débarrasser de l'Orient, et que j'avais eu tort de me confier à un homme dont la Turquie était la spécialité. Un autre ajouta que je m'étais trompé, et que j'aurais dû demander à l'artiste le portrait de mon chien ou de mon singe, attendu qu'après les Turcs il ne connaissait pas d'autres êtres. Je ne sais réellement pas quel est l'homme qui pourrait conserver quelque croyance dans la société des peintres : aussitôt qu'un de leurs confrères est en lumière, ils ajustent sur lui leurs escopettes chargées de railleries et de sarcasmes, et personne ne saurait résister à ce jeu dangereux.

— Qu'importe? c'est ce qui aguerrit l'homme. Voudriez-vous des artistes toujours adulés? Quels dieux fainéants vous auriez alors! Il n'est pas mauvais de temps en temps de secouer leur vanité.

— Mécontent de ce portrait à l'albanaise, continua M. T..., je m'adressai à un homme plus régulier, à un de ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux mensonges de la couleur et se maintiennent dans un contour prudent. J'avais affaire à un artiste moins tourmenté que le précédent, car il s'appuyait sur une doctrine sévère, qui servait de point de ralliement aux gens graves en France. Mon portrait n'en alla guère plus vite : le contour dans sa rectitude exigeait des séances pénibles ; mais, quoique ce peintre n'eût pas les inquiétudes de l'homme voué à l'Orient, et que son extérieur rappelât celui d'un fonctionnaire officiel, les premiers symptômes qui m'avaient assailli jadis se renouvelèrent, et je sentis une nouvelle déperdition au moral. Rien ne se faisait remarquer en apparence ; je buvais, je mangeais comme d'habitude, mais il me semblait qu'un adroit voleur s'introduisait dans mon être, et cherchait à ouvrir toutes mes facultés avec un rossignol. Il en prenait une parcelle de côté et d'autre, refermait les portes en homme discret et s'enfuyait sourdement, me laissant sous le coup d'une stupéfaction profonde. Après trois ou quatre portraits qui ramenèrent le même phénomène sans me causer de souffrances vives, je revins dans ma petite ville, afin de me reposer et de chercher dans l'isolement si je n'avais pas été victime d'une illusion. Paris est une singulière ville, où les nerfs de chacun sont trop en jeu, et il suffit d'en respirer l'air pour être soumis à cette étrange in-

fluence ; mais ce fut ici que je pus constater les symptômes trop réels de ma maladie. Vivant à l'écart dans une quiétude parfaite en apparence, j'analysai les pertes morales que j'avais faites. Ce n'était ni la vue, ni l'odorat, ni l'ouïe, ni le toucher, ni le goût qui étaient affectés : je souffrais d'une sorte de diminution du principe vital ; mais je me gendarmai contre moi-même, et à force de volonté j'essayai de croire que j'étais le jouet d'une hallucination. Il faut renouveler l'expérience, me dis-je, afin d'être certain que le mal gît là, et non ailleurs. Il sera toujours temps de consulter la science. Je retournai donc à Paris, où, pendant cinq ans, j'ai vécu dans les ateliers de peintres de second ordre. C'étaient des gens pleins de talent, de volonté, courageux travailleurs auxquels il manquait moins que rien pour devenir des hommes de génie. Leurs portraits ne me satisfaisaient pas entièrement, ils ne paraissaient pas me comprendre ; mais, quoiqu'ils ne descendissent pas au plus profond de mon être, ils s'emparaient toujours d'un peu de ma personnalité. A chaque toile nouvelle je devenais plus léger à l'intérieur, plus timide, plus humble. Si vous avez chassé quelquefois, vous avez dû remarquer le singulier vol de l'oiseau dont l'aile a été touchée par un plomb perdu. Il continue à voler, il échappe au chasseur ; mais ses plumes, qui tombent en tournoyant, indiquent que, si le chasseur n'a pas été plus heureux, c'est que l'oiseau était hors de la portée de son arme. Eh bien ! il semblait que les peintres enlevaient à chaque portrait quelques plumes des ailes de mon âme, qui cherchait un refuge, effrayée des tentatives meurtrières dirigées contre elle. Me comprenez-vous, monsieur ?

— Parfaitement.

— Vous êtes le seul à qui j'aie osé confier ces cruelles sensations, car je ne voulais pas m'adresser à un médecin. Je crois les médecins de la famille des peintres : combien y en a-t-il qui ne regardent que l'apparence, et qui, ne trouvant nulle trace de lésion extérieure, vous renvoient avec une consultation équivoque! J'aurais voulu trouver un de ces génies au regard d'aigle, qui sondent d'un coup d'œil la profondeur du mal, ou un de ces hommes d'observation patiente qui font corps avec le malade et semblent vouloir s'inoculer ses souffrances, afin de mieux les constater.

— Un Hahnemann, par exemple, qui, dit-on, se donna soixante maladies pour essayer de les guérir par l'homœopathie qu'il venait de découvrir?

— C'est cela; mais, n'ayant aucune confiance dans les médecins, je résolus de me guérir moi-même en renonçant à me faire peindre. J'avais de quoi meubler ces deux premières pièces; je partis pour la province, et pendant quelques mois je trouvai une sorte de repos avec les architectes, les ouvriers qui me bâtissaient cette galerie. Vous allez juger, monsieur, combien la fatalité dépend d'un détail. Mes portraits étaient entassés les uns sur les autres au nombre de quarante; je donnai mes ordres à l'architecte afin d'obtenir un musée convenable pour exposer ces portraits. S'étant rendu compte des dimensions, l'architecte décida que trois salles étaient nécessaires à l'exposition de ces toiles, et je lui donnai carte blanche pour la décoration. Quand la bâtisse fut terminée, je m'aperçus que mes tableaux dansaient dans ces trois salles, c'est-à-dire qu'ils étaient beaucoup trop espacés, que l'aspect était maigre,

et que, pour parer à cette mauvaise disposition, il fallait absolument ranger ces quarante portraits dans deux pièces. C'est ce qui a causé mon malheur.

— Comment?

— Une pièce restait vide, elle semblait la mieux éclairée. Petit à petit je fus amené à chercher à en faire la conclusion de ma galerie, une réunion de chefs-d'œuvre; mais l'idée ne m'en vint que plus tard. Je crois vous avoir dit qu'un repos momentané était venu remplacer mes inquiétudes : entouré d'ouvriers, occupé à les harceler, toujours sur pied, je n'avais pas le temps de me livrer à mes réflexions. Ce fut après l'achèvement des deux salles et la pose des portraits, quand, seul avec eux, je passai des journées de méditation ici, que les angoisses primitives reprirent le dessus. Dans tous ces cadres était enfermé un peu de ma propre personnalité, dont je sentais plus vivement la diminution en moi-même. Je me demandai souvent si je n'étais pas le jouet d'une illusion en regardant ces toiles plates sur lesquelles sont accrochées quelques couleurs. Quand on les contemple longuement, toutes ces images qui vous paraissent mortes s'animent. Si vous restiez seulement un mois ici, monsieur, je vous ferais assister à ce phénomène. En même temps je n'étais pas satisfait de ces ressemblances vivantes. Ce n'est pas affaire d'amour-propre, croyez-le; mais, malgré l'habileté des peintres qui ont concouru à remplir la seconde pièce de la galerie, je me sentais autre : puisqu'ils prenaient une portion de mon être, j'aurais désiré le voir reproduit tel que je le comprends. C'est ce qui m'a ramené de nouveau à Paris, où j'ai fréquenté dès lors les artistes du plus grand mérite. Je

passe sur leurs exigences, leurs manies et les mille comédies qui ont présidé à ces nouveaux portraits ; mais en deux ans j'y ai perdu le reste de ma vitalité. A chaque portrait il m'a semblé être la proie de vampires qui me suçaient le sang. Il était trop tard pour m'arrêter. Les incisions par lesquelles je m'enfuyais de moi-même ne pouvaient plus se cicatriser. Je coulais comme un homme au fond d'un précipice ; le physique même s'en est ressenti. Vous devez entendre que je n'ai pas un dixième de ma voix ; mes yeux sont affaiblis à l'excès. Je sais que je suis une ombre, je flotte et je ne marche plus... Ma volonté s'est enfuie : le peu qui en restait est accroché aux épines qui couronnent le dernier portrait de ma galerie. C'est une singulière existence que je mène, monsieur ; je suis moins qu'un nuage ballotté par les vents, je ne pense pas davantage, et je disparaîtrai un jour comme un de ces nuages. Adieu, monsieur, dit M. T... en se laissant tomber épuisé sur un divan.

De la main il me fit signe de le laisser seul.

Telle a été ma conversation exacte avec l'homme qui ne me préoccupera plus, maintenant que j'ai jeté sur le papier un croquis qu'il faudra imprimer un jour en brochure pour l'explication de sa singulière galerie.

III

LES ORGUES DE FRIBOURG.

J'étais à Berne; on prononça devant moi le nom de Fribourg : aussitôt un souvenir de jeunesse me monta au cerveau, comme une de ces odeurs pénétrantes qu'on a respirées dans un temps éloigné, qui se représentent tout d'un coup, et qui feraient croire que l'odorat a de la mémoire. Je me souvins des orgues de Fribourg, — ainsi qu'on se souvient de ces livres merveilleux, le *Robinson Crusoé* par exemple, — qui dans mon esprit étaient notées à l'égal des grandes merveilles de l'univers. Dans quel livre de voyageur enthousiaste ai-je puisé cette admiration pour les orgues de Fribourg? Il m'était impossible de donner une forme exacte à mes souvenirs; le nom, si joli par lui-même, de *Fribourg* ne chatouillait-il pas ma curiosité?

J'irai demain à Fribourg : il y a une douzaine de lieues; mais qu'importe, si je dois entendre un instrument incomparable, tel que n'en possède pas le monde entier? La diligence qui fait le service de Berne à Fribourg est autrement disposée que nos diligences françaises du côté de l'impériale, où se logent habituellement ceux qui sont curieux de respirer et de voir la belle nature. Il y a deux impériales, une sur le devant, une sur le derrière; au milieu sont placés les paquets, malles et bagages des voyageurs. Je ne recommanderai pas à mon plus méchant ennemi de prendre

l'impériale de derrière, où je fus invité à monter. Ne pouvant me faire entendre en allemand (et, eussé-je parlé l'allemand, il en eût été de même, à cause de la langue bernoise, qui est tout à fait distincte de l'allemand de Munich), je me confiai à la probité renommée des messageries suisses. Hélas! non-seulement je pus à peine jouir de la belle nature, que je n'entrevoyais que par échappées, entre le faible espace qui sépare les paquets du cabriolet de derrière; mais, victime d'un soleil ardent particulier à ces pays de montagnes neigeuses, je fus enveloppé d'une poussière telle que je n'osais plus ouvrir la bouche, et qu'un homme qui passerait un jour et une nuit dans la halle aux farines n'en rapporterait pas davantage dans la trame de ses habits. Ceci est un des moindres inconvénients des voyages; si les touristes n'avaient pas autre chose à raconter, il serait inutile de les écouter et de les lire. Cependant, malgré cette déclaration, il ne faut pas croire que ce qui m'arriva à Fribourg fût d'un intérêt puissant; tout le monde peut éprouver ces petits désagréments de la vie de voyage.

J'avais une lettre de recommandation pour un bourgeois de Fribourg; mais je n'allai chez lui qu'après avoir acquis la certitude que seul il m'était impossible d'entendre les fameuses orgues, car voici ce que j'appris à l'auberge : l'organiste ne joue de l'instrument qu'à la condition d'être écouté d'une certaine société qui, pour se faire accorder l'entrée de l'église, paye une somme quelconque qui va sans doute à ce que nous appelons catholiquement la *fabrique*. Ce n'est pas l'organiste qui exige la rétribution, c'est le chapitre, si toutefois on peut appeler ainsi les desservants du pays fribourgeois.

Ne voyant apparaître aucune société d'Anglais, ne trouvant pas le couvert mis à l'auberge, je grimpai chez mon bourgeois, qui justement allait commencer à déjeuner ou à dîner, car les repas sont tellement nombreux par là que j'en ai oublié les titres. Je fus reçu, il faut le dire, d'une façon cordiale, grâce à ma lettre d'introduction; mais je mangeai sans grande tranquillité, préparant dans mon esprit une façon adroite de parler des orgues. Les orgues, je le prévoyais, allaient être un singulier dessert pour mon hôte, homme rouge à gros ventre et d'une santé trop parfaite. Il faisait peut-être encore plus chaud dans l'intérieur de Fribourg que sur la route de Berne. Le soleil inondait la ville, personne ne sortait, et il fallait un enthousiasme aussi prononcé que le mien pour me lancer en curieux dans une ville escarpée, en plein midi. Je frémissais pour mon hôte, qui certainement devait se proposer de m'accompagner, et qui offrait trop de prise au soleil avec son ventre considérable et ses grosses joues roses. Il était presque aussi imprudent de le mener par la ville que de faire deux lieues sur la route avec une motte de beurre : je risquais de voir fondre mon digne Fribourgeois; mais, comme les enthousiastes sont au fond des égoïstes et qu'ils ne s'inquiètent pas si leurs caprices, leurs manies, leurs admirations font tort à quelqu'un, j'ouvris dans la conversation un horizon borné par les fameuses orgues.

Heureusement pour moi je touchais une corde patriotique, suisse par excellence et cantonale au plus haut degré. Mon hôte fut touché du récit d'un homme qui se détournait de douze lieues avec une forte provision d'admiration pour une merveille locale. Il me raconta monts et merveilles de l'ins-

trument et de l'instrumentiste, qui imitait une tempête de la nature comme jamais organiste n'y avait réussi. L'orage, le tonnerre, les éclairs avaient été étudiés avec un soin tout particulier par le musicien, et il rendait ces tourmentes avec une telle vérité qu'il vous donnait le frisson. Quoique ne croyant pas un mot de certaine histoire qui court les biograhies : — Serait-il comme Joseph Vernet, dis-je, qui se faisait attacher au grand mât d'un navire pendant une tempête pour en mieux saisir les effets? — Et je riais en dedans du curieux spectacle que présenterait un organiste attaché à un clocher; mais il faut toujours flatter les enthousiasmes cantonaux. D'ailleurs le Fribourgeois y mit une complaisance à toute épreuve; il ne se fit pas prier pour sortir par cette chaleur caniculaire, et vraiment il n'eût pas plus souffert dans une poêle à frire. En chemin, il s'arrêta pour me faire entrer dans un hôtel d'apparence somptueuse, où ne peuvent raisonnablement descendre que des agents de change en faillite. Au premier étage de cet hôtel est une terrasse qui donne sur les montagnes environnant Fribourg; des gorges profondes, des ponts hardiment suspendus, une verdure un peu crue, telle est la nature du lieu, mais là ne gît point l'intérêt. Pour flatter les voyageurs et piquer la curiosité blasée des Anglais, l'aubergiste du lieu a imaginé d'embellir la nature. Les fenêtres sont composées de carreaux de diverses couleurs qui permettent de saisir le point de vue sous des aspects d'une coloration variée. On peut regarder ce site sauvage d'une façon jaune, ou rouge, ou violette, ou indigo, ou verte, ou blanche, ou noire; il y a même des couleurs composées qui laissent voir le précipice *couleur de chair*. A Passy, à

Neuilly, à Aulnay, partout aux environs de Paris vous rencontrez de petits pavillons bourgeois, avec des couvertures de chaume, décorés à l'orientale à l'intérieur, dont les fenêtres laissent entrer le jour sous des colorations aussi variées. Ainsi nous n'avons rien à envier aux Suisses; la seule différence est que nos petits propriétaires ne regardent que des jets d'eau, de misérables parterres de fleurs, des imitations de grottes en roches, à travers leurs verres de couleur, tandis que l'aubergiste fribourgeois vous invite à regarder de la sorte une situation pittoresque.

Il y avait devant ces carreaux toute une famille française, père, mère, bonne et enfants, qui se croyait au Diorama, et poussait des exclamations à chaque nuance diverse qu'elle abordait.

—Oh! papa, le rouge! s'écriait avec un ton admiratif le petit garçon.

—Et le gris pâle! disait la mère, on dirait qu'il neige.

Le chef de la famille analysait les différents verres de couleur, passait de l'un à l'autre, et revenait de temps en temps vers le violet.

—C'est celui-ci, ma femme, disait-il, qui est le meilleur; ce violet est admirable!

—Justine, ôtez-vous donc de là! disait la bourgeoise à la bonne, qui, sur le balcon, devant la fenêtre, regardait la nature avec ses yeux.

—Justine, vous gênez madame, ajouta le mari; cette fille est singulière. Vous ne verrez peut-être jamais cela de votre vie, et vous ne regardez seulement pas.

La bonne rentra, mit son œil à un carreau de couleur pour obéir, et revint aussitôt s'asseoir dans l'antichambre,

comme si cette barbarie la froissait. Si les touristes bourgeois avaient pu comprendre cette leçon, ils auraient admiré le sens droit de cette paysanne française qui regardait naturellement la nature.

— Ne craignez-vous pas que nous ne soyons en retard pour les orgues? dis-je à mon hôte, sans oser lui parler de ce système de coloration baroque qui est encore une curiosité du pays. En chemin, il me pria de prêter la plus grande attention à l'orage et au talent de l'orageux organiste. J'ai bien des préventions contre la musique imitative; mais je renfermai mon raisonnement qui tendait toujours à dresser la tête. A quoi bon chagriner un hôte aimable, couvert de sueur pour moi, et qui n'avait pas approfondi les tentatives musicales modernes? Il est si simple dans la vie de dire aux gens : *Je pense comme vous*, et de sous-entendre : *Je ne pense pas comme toi*, qu'avec cet innocent jésuitisme on arrive à la tranquillité la plus parfaite dans la conversation, et qu'on est cité comme un homme charmant dans le monde. Les raisons pour lesquelles je n'admets pas en musique l'imitation des bruits de la nature, auraient demandé une heure de discussion : mon hôte n'y eût rien compris; m'eût-il compris, il serait resté convaincu que l'orage de l'organiste de Fribourg est ce qu'il y a de plus élevé, musicalement parlant.

Comme j'allais entrer dans l'église, le Fribourgeois me dit qu'il m'attendrait sur la place; malgré la chaleur accablante qui semblait augmenter, je n'insistai pas, sentant combien il devait être pénible pour un habitant de la ville de recevoir autant d'orages sur le corps, car l'organiste joue le même morceau depuis une centaine d'années de père

en fils, vu que les effets ont été combinés de façon à faire valoir les différents jeux de l'instrument, et que depuis le premier orage, qui fut exécuté en dix-sept cent et tant par le fameux M. Miroir, on a désespéré d'en inventer un plus terrifiant. — Faites bien attention, me dit mon hôte en me faisant des recommandations, l'orage est le dernier morceau. — Au fond, je n'étais pas fâché d'être délivré de mon hôte, qui, s'il eût été présent, était un de ces hommes qui vous poussent le coude à chaque instant pour vous faire partager leurs admirations : *Eh bien!* ou *Comment trouvez-vous cela?* ou *Superbe! n'est-ce pas?* L'enthousiasme est une fleur discrète qui s'épanouit au dedans de l'homme délicat, pour ensuite attacher un petit sourire particulier sur les lèvres ; du moins je ressens ainsi les beautés musicales, et pourvu que mon voisin ne m'interroge pas, je le laisse volontiers manifester de bruyants bravos ou d'énormes claquements de mains d'une sincérité douteuse.

Quand j'entrai dans l'église de Fribourg, l'organiste commençait son morceau par un début sans importance, en se servant des jeux les moins puissants, afin de conserver tout son éclat pour le final. Les orgues de Saint-Denis m'ont habitué à de plus brillants effets ; aussi mon attention vague fut-elle attirée par de petits tableaux singuliers que je voyais accrochés aux murs. C'étaient des gens malades dans leur lit, des moribonds, des animaux blessés que le pinceau a reproduits, en n'oubliant pas de faire intervenir dans un coin du tableau une sainte Vierge qui, du haut de son trône de nuages, envoie un regard favorable vers ceux qui l'implorent. On lit au bas de ces singulières peintures : *Ex-voto*. Cette coutume existe dans toute la France

sous différentes formes, soit qu'on fasse dire des messes à l'intention d'un malade, soit qu'on fasse brûler des cierges, soit que les marins accomplissent un vœu en suspendant à la voûte de la chapelle le modèle d'un petit navire, soit qu'on fasse toucher à des reliques des objets ayant appartenu à des malades; mais à Fribourg les paysans des environs croient à l'influence d'une représentation exacte de leur invocation à la Vierge. Si un de leurs parents tombe malade, ils veulent que le peintre représente l'appartement où le malade est couché; si un cheval est atteint d'une maladie épidémique, il faut l'image exacte du cheval. L'*ex-voto* qui me frappa le plus fut celui d'une femme étendue par terre sur le dos, les mains jointes en l'air; près d'elle était une charrette jaune-serin traînée par des bœufs peints en rouge-vermillon, qui se détachaient sur un fond vert-pomme. La Vierge lançait un regard sur cette femme, évidemment blessée en tombant de sa charrette.

Ces dessins étaient coloriés avec une telle grossièreté d'exécution, qu'elle leur prêtait une puissance à laquelle atteignent rarement les chefs-d'œuvre. La naïveté ne se conserve dans toute sa pureté qu'avec une certaine barbarie, et les esprits non civilisés, les enfants, les sauvages, sont bien plus vivement frappés par la brutalité des moyens que par les suaves finesses des grands artistes. Les enfants ne peuvent être touchés que par la simplicité; ainsi les sept couleurs du prisme leur paraîtront toujours plus belles que les couleurs composées; c'est ce qui explique pourquoi quelques joujoux d'un sou, les *moulins*, les *forgerons*, l'*homme à cheval*, sortis de la fabrication de Notre-Dame-de-Liesse, sont presque des œuvres de génie à cause de leur

effet infaillible sur certains sens des enfants. Le système de la coloration de ces joujoux est surtout remarquable par le choix des tons, jaune, rouge et vert, employés par les ouvriers. Les yeux de l'enfant ne sont pas élevés encore à saisir les complications de tons des grands maîtres : ils ne sentiraient pas les modulations si diverses qu'un peintre fait subir à la gamme des sept couleurs primitives. Au contraire l'enfant saisit vivement le jaune et le rouge, deux des couleurs les plus vivantes ; il les retient, il en meuble facilement son cerveau, et, avec le blanc et le noir, elles formeront désormais la base de ses idées de coloration.

Les paysans offrent par de certains côtés une grande ressemblance avec les enfants : l'art, pour être compris des gens de la campagne, doit se produire sous un jour simple et naïf. C'est ce qui me fit penser aux joujoux de Notre-Dame-de-Liesse en regardant les peintures accrochées aux murs de l'église de Fribourg. C'est le même procédé ; les peintures sont peut-être encore plus naïves que les joujoux.

Je ne saurais guère décrire les impressions produites par ces peintures, dont l'effet sur moi est toujours aussi puissant que si je n'avais pas étudié les principaux chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Je suis heureux d'avoir conservé ces précieuses sensations d'enfance qui tombent une à une comme les feuilles à la fin de l'automne, en laissant l'homme aussi désolé que les troncs noirs et humides des arbres pendant l'hiver ; mais combien est distincte l'impression des joujoux de celle des *ex-voto !* Les joujoux excitent une douce gaieté, tandis que ces peintures d'église, avec leur représentation des douleurs et des accidents de

la vie, laissent après elles quelque chose de triste que mon esprit applique du reste à toutes les reliques.

Heureusement l'orgue faisait entendre un petit motif qui est plein de sérénité, une sorte de valse allemande dont le rhythme trouvera toujours un écho en moi. Tous ceux qui étaient dans l'église se levèrent, et je compris que la tâche de l'organiste était finie. Il n'avait pas joué l'orage, et je me félicitai d'avoir échappé à ce fameux morceau, de tradition depuis cent cinquante ans. Je sortis : mon hôte m'attendait sur la place; je ne le trouvai pas trop maigri.

— Eh bien? me dit-il.

— L'organiste est très-fort, dis-je un peu à contre-cœur; mais il n'a pas joué l'orage.

— Comment? s'écria le Friboourgeois, il n'a pas joué l'orage? C'est impossible.

— Je vous assure...

— Il est dans son tort, et certainement cela ne se passera pas ainsi. Il doit jouer l'orage par un traité; nous le payons assez cher pour qu'il joue cet orage... Cela attire beaucoup d'étrangers dans la ville.

— Croyez-vous que cet orage soit de toute nécessité?

— Certainement... Au surplus, dit le Fribourgeois, je vais donner une petite leçon à l'organiste, car je l'aperçois là-bas.

J'avais attiré sans le vouloir l'orage sur la tête du musicien. — Je vous en prie, dis-je, n'en faites rien.

Mais mon hôte ne voulait rien entendre; l'organiste venait à nous et ne pouvait nous éviter. — Comment! monsieur, dit le digne Fribourgeois d'une voix un peu émue, vous n'avez pas joué l'orage aujourd'hui? A quoi pensez-vous?

— Pardonnez, monsieur, dit l'organiste, j'ai terminé comme d'habitude par l'orage.

Et il s'éloigna. Je restai muet, certain de la mauvaise opinion qui allait germer dans l'esprit de mon hôte. — C'est singulier, murmurai-je.

— Je savais bien, dit le Fribourgeois en reprenant sa bonne humeur, qu'on avait joué l'orage.

Toute la journée je fus un peu inquiet d'avoir si mal compris la signification de la musique de l'organiste; comment avais-je pu laisser passer le grondement du tonnerre, l'éclair, la répercussion par les échos, sans en être frappé? Ces pensées me tourmentaient et me revenaient sans cesse. L'homme est un ruminant comme le bœuf; qu'importe qu'il mâche et remâche des idées quand l'autre mâche de l'herbe? Pour moi, le travail des impressions est très-fatigant; elles montent et descendent du cerveau, c'est un va-et-vient continuel; elles changent de forme, et, avant qu'elles se soient tassées en forme de pelote, je puis dire que la digestion m'en est pénible.

Je partis le soir de Fribourg, mécontent de moi-même et toujours ruminant mon orage. Heureusement il y avait en face de moi dans la voiture une toute jeune demoiselle rose et blonde qui me faisait plaisir à regarder; elle tenait un livre à la main, et j'avais également un livre : c'était déjà presque de la franc-maçonnerie. De temps en temps elle lisait et refermait son livre; ma curiosité était fort éveillée. Si je pouvais seulement voir le titre sans être remarqué, car connaître le livre d'une femme, c'est connaître presque la femme; mais rien n'était plus difficile : le cahot de la voiture, le livre qui se présentait à moi à l'envers,

la brusquerie avec laquelle la jolie personne le fermait et l'ouvrait, tous ces motifs ne servaient qu'à irriter ma curiosité de plus en plus. Je me disais que ce volume ne devait pas intéresser la jeune fille au plus haut point, puisqu'elle n'y faisait que jeter les yeux par saccades : en France, j'aurais deviné à la minute quelle était la nature du livre au papier, à l'impression, au format, à la couleur de la couverture ; mais mon séjour trop court en Suisse ne m'avait pas donné encore ces inductions bibliographiques. D'un autre côté, je surpris des regards que ma jolie voisine jetait à la dérobée sur mon volume, et qui poussaient également une sorte de reconnaissance. Bien certainement le démon de la curiosité montrait aussi ses cornes au-dessus de la tête de la jeune personne ; elle avait peut-être comme moi le sentiment qu'on connaît un homme par ses lectures. Je fis une sorte d'avance en arrangeant mon volume de telle sorte qu'il était permis à ma voisine de lire facilement le titre de *Revue suisse*, qui s'étalait majestueusement en gros caractères sur la première page du livre, et cependant je ne livrai le secret de ma lecture qu'avec une certaine crainte, celle de passer pour un Suisse ; non pas que j'aie de la répugnance pour les hommes de cette nation, mais, aussitôt hors de France, le sentiment national nous revient d'une telle force que ceux-là même qui en sont le moins doués deviennent des Français un peu *chauvins*. Les étrangers qui ont visité l'Europe, et qu'on rencontre en chemin, vous confirment dans cette bonne opinion que la France est la plus spirituelle, la plus polie, la plus complaisante de toutes les nations, et on mord avidement à cette pomme enivrante ; mais je pris le parti de ne pas m'inquiéter de cette *Revue*

suisse, comptant qu'après les premières paroles, mon accent servirait à prouver que j'étais bien réellement Français. D'ailleurs le volume que je portais me servait merveilleusement; une Revue n'engage à rien, et ne témoigne pas d'un goût particulier pour certaines œuvres de l'esprit plutôtque pour certaines autres. Une Revue contient de l'histoire, de la politique, du roman, de la poésie, des voyages, des propos de salon et de théâtre; c'est un arsenal complet de déguisements. Est-ce par une concordance d'idées que la jolie personne ferma les yeux en laissant son volume sur ses genoux, penchés de telle sorte que le livre tomba entre nous deux? Je me baissai précipitamment, et, dans une demi-obscurité qui me retint une grosse minute la tête au fond de la voiture, j'eus le temps de lire le titre; mais quel désenchantement! c'était une *Histoire romaine*. Un éclair me traversa l'esprit; j'avais pour vis-à-vis une sous-maîtresse de pension. Que de pédantisme à dépenser! car la connaissance réciproque de nos livres n'était au fond qu'un moyen certain de conversation. Que dire d'une *Histoire romaine* écrite par un Suisse tout à fait inconnu? Et même cette histoire, fût-elle composée par un des universitaires les plus pédants de France ou par l'Allemand le plus philosophe, m'amenait à la certitude d'une défaite complète; mon esprit s'est peu tourné vers les grands citoyens de Rome, à peine pourrais-je me tenir dans de pompeuses *admirations* de ces *grands caractères*. Si encore ma voisine avait eu en main un grand médecin comme Zimmermann, un grand moraliste comme Lavater, un grand philosophe comme Bonnet, un grand malade comme Jean-Jacques, même un romancier comme Tøpffer,

il y a dans ces hommes des motifs de conversation pour une nuit; mais cette absurde *Histoire romaine* me coupait la parole et jetait sur la jolie dormeuse un triste vernis d'enseignement qui me déplaisait.

Elle dormait toujours, ou elle feignait de dormir; j'attendis avec impatience qu'elle voulût bien rouvrir ses yeux d'un bleu un peu pâle. C'est ce qui peut arriver de plus agréable dans un voyage qu'une liaison avec une femme du pays qu'on traverse : les musées, les palais, les cascades, les grottes, les montagnes, les précipices peuvent intéresser un moment; mais on ne connaît guère un pays si l'on n'y a pas aimé un peu. La physionomie du pays vous reste bien mieux dans la tête après un petit amour, si court qu'il soit. Oh! Lina! gentille Lina! tu feras toujours d'Anvers la ville la plus séduisante de l'univers.

En venant de Strasbourg à Bâle, j'avais fait la connaissance d'un Hollandais très-singulier, qui voyageait pour son plaisir, et qui avait la rage des renseignements poussée au plus haut degré. Tout ce qu'il voyait était écrit sur son carnet; il ne tarissait pas en questions, et chaque réponse était couchée sur le registre : les productions du pays que nous traversions, le foin, l'avoine, le colza, le tabac, il inscrivait tout, sans oublier ses dépenses. Il inscrivit aussi mon nom de Josquin, et, ce qui le frappa le plus, quand je signai sur le registre de l'église de Bâle, fut qu'il avait écrit *Gosquin;* aussitôt il corrigea cette erreur d'orthographe. Ce Hollandais aimait la littérature et m'étonna beaucoup en me récitant des vers d'Auguste Barbier. Jusqu'alors j'avais souri de son innocente manie de notes perpétuelles, lorsque nous visitâmes le musée de Bâle. C'est là une des grandes

affaires des voyageurs, le musée, la bibliothèque, la cathédrale, et, quand on a jeté un coup d'œil sur les chefs-d'œuvre sortis de la main des hommes, on s'ennuie à mourir; il n'y a plus qu'à partir. On s'ennuie parce qu'on ne sait pas voyager : n'est-il pas plus intéressant de rôder par les rues détournées, loin du centre de la ville, et de regarder en l'air si on n'aperçoit pas une tête de jeune fille curieuse? Saluez-la à la française, en souriant, et vous verrez passer sur sa figure mille émotions qui valent mieux à regarder que tous les musées de l'Europe. La belle affaire que de dire à trois cents lieues : J'aï compté tant de Raphaël, tant de Rubens! Que m'importe? Et nous nous moquons des provinciaux qui montent sur la colonne et qui vont entendre l'*écho* dans les souterrains du Panthéon!

Nous étions entrés dans le musée de Bâle, moi surtout, plein de curiosité. Il est rempli de tableaux d'Holbein, le maître que je regarde comme le roi des peintres. Ses portraits exacts et calmes meublent le cerveau de savants à physionomie accentuée qu'on n'oublie plus quand on les a vus; de tous les peintres c'est celui qui rend le mieux la physionomie de son époque. La garde du musée était confiée à une jeune fille, fraîche enfant de seize ans, qui nous conduisait à travers les salles; je traversai assez rapidement la galerie des dessins, sauf à y revenir plus tard, et j'allai me goinfrer des peintures d'Holbein dans la salle qui suivait. J'étais trop sous le coup de mon admiration pour remarquer que le Hollandais ne me suivait pas; d'ailleurs il était si minutieux qu'il devait emplir son carnet de descriptions de dessins. Quant à moi, mes sensations sont alertes et subtiles; je *vois* en une seconde, et je ne ressem-

ble guère à ces amateurs qui vont tous les jours passer des heures en contemplation devant un tableau. Il y a si peu de *pensée* dans l'exécution du peintre que je suis à peu près certain que ce n'est pas par une réflexion assidue que je la découvrirai : bienheureux sont ceux qui voient des mondes dans une peinture ! Je n'y crois guère.

Tout à coup j'entendis dans la salle voisine un bruit sur le plancher qui ne pouvait provenir que d'une course précipitée, et la jeune fille qui nous servait de guide entra un peu émue, la figure rouge, dans la pièce où je me trouvais. Évidemment elle fuyait le Hollandais. Je ne fis pas mine de m'en apercevoir, et je continuai de regarder les Holbein. Le Hollandais reparut, flegmatique comme d'habitude, tenant son cahier de notes ; il vint de mon côté et trouva le moyen de prendre la taille de la jeune fille, qui jugea à propos de n'en rien manifester, se fiant sur ma présence. Il y avait une troisième salle que j'explorai d'abord seul, et, ainsi que tout à l'heure, la demoiselle prit la fuite, toujours poursuivie par le Hollandais, que cette fois j'avais observé, et qui tentait de l'embrasser. — Cet homme-là, pensais-je, n'aime guère la peinture et se soucie fort peu des Holbein.

Cinq heures plus tard, la nuit, en diligence, j'excusais mon Hollandais et je le trouvais presque un homme de sens : en présence de peintures et d'une jeune fille, il choisissait la jeune fille. Il oubliait les tableaux pour une enfant timide : cette babiole d'aventure avec une femme laissait plus de traces dans l'esprit du Hollandais que s'il avait regardé sérieusement les portraits d'Holbein. Il faut être bien jeune pour s'intéresser aux questions

de peinture, aux questions archéologiques, dont le premier sot peut vous contester la certitude. La femme est autrement difficile à déchiffrer que la langue assyrienne, et on n'a pas trop de quarante ans pour l'étudier et arriver à l'épeler.

La petite blonde, que je supposais maîtresse de pension, dormait toujours, et je ne trouvai qu'un moyen de l'éveiller : ce fut de relever le rideau de serge qui nous garantissait de la poussière, et qui laissa entrer par la portière un soleil ardent qui commença par se jeter, comme un amant empressé, sur les joues de la dormeuse. Elle se réveilla sous ces chauds baisers ; alors je pus lui remettre son *Histoire romaine*, en lui faisant remarquer que je l'avais ramassée. La conversation s'ouvrit là-dessus. C'était une jeune demoiselle de Vevey qui revenait en vacances, et qui devait aller plus tard à Berne. — J'y demeure, lui dis-je. — Ah ! vraiment ? s'écria-t-elle ; et elle me raconta qu'elle allait souvent le soir se promener à un certain endroit, près de l'Aar. Un fat eût pris cette parole pour une sorte de rendez-vous ; mais la jeune fille causait innocemment et pour le plaisir de causer. Elle était questionneuse autant que deux Françaises, et elle voulait savoir d'où je venais. Quand elle apprit que j'étais allé à Fribourg pour entendre les orgues, elle manifesta un profond étonnement. — Comment ! dit-elle, vous demeurez à Berne, et vous allez à Fribourg pour entendre les orgues ? On ne vous a donc pas dit que les orgues de Berne sont bien supérieures ?

C'était un coup de massue. Avoir fait vingt-quatre lieues inutilement quand la merveille était sous ma main ! Heureusement j'avais entamé la connaissance d'une aimable

personne, mais il n'y avait pas cinq minutes qu'elle m'avait fait cette réponse lorsque la voiture s'arrêta à un relais, dans un village, et qu'un gros paysan se présenta pour recevoir ma jolie compagne, qui s'arrêtait dans cet endroit.

Le reste de la route me parut bien long.

IV

GRITTI.

De retour à Berne, et me promenant dans la Grande-Rue le jour du marché, je fus frappé de la physionomie singulière des paysans, des marchands, et de la foule considérable qui se pressait, plus nombreuse que de coutume, à cause de la foire aux domestiques. Tout ce peuple blond, qui a l'air indolent, maladroit au premier abord, et dont les statistiques ont démontré une moyenne de production plus grande que chez les autres nations, ces vieillards plus ridés qu'ailleurs (sans doute par l'air vif des montagnes), cette analogie dans les gestes et dans l'expression de la physionomie, cet étonnement allemand peint sur toutes les figures, cet air ensommeillé sous lequel se cache une grande finesse, ces bras ballants en apparence, qui, à un moment donné, se montrent vigoureux aux rudes tra-

vaux des champs, cette vieille ville et ces vieilles enseignes du moyen âge, ces ours de pierre habillés en chevaliers, ces galeries basses qui permettent de se promener dans presque tout Berne sans se mouiller, forment un aspect curieux pour un homme qui a peu voyagé.

L'avantage de la France sur les autres nations, c'est l'extrême diversité des tempéraments ainsi que des facultés. On a dit que la France était une nation propre à s'assimiler les qualités des différents peuples, et, par les observations qu'il m'a été donné de contrôler, je crois la remarque juste. Ces absorptions n'ont sans doute pas peu contribué à la variété des physionomies. Voilà pourquoi la femme française est si variée, non-seulement au physique, mais au moral. De même qu'il y en a de brunes et de blondes, on peut retrouver chez la Parisienne les qualités de l'Italienne et les défauts des femmes du Nord. Au contraire, hors de France, et surtout en Suisse, je retrouve chez la femme une unité de type qui, étudiée d'un peu près, offre peut-être quelques variantes peu accentuées, mais qui au premier abord déconcerte l'étranger. J'ai regardé deux ou trois cents paysannes sur le marché, et je n'en ai vu pour ainsi dire qu'une seule, la même.

J'en étais là de mes réflexions lorsque j'aperçus une petite marchande de salade qui sourit en me voyant passer. C'était une brune aux yeux noirs qui ressemblait à s'y méprendre à une grisette de la rue Saint-Denis. Comme je venais d'arborer le costume national des étudiants de l'université, en achetant chez le chapelier en renom de Berne une petite casquette blanche à galon rouge, je crus d'abord que je ne portais pas assez cavalièrement

ma coiffure de *studiosus*. Cependant le chapelier m'avait assuré qu'elle m'allait parfaitement, et j'étais sorti de sa boutique entièrement persuadé de l'élégance de cette casquette, qui mérite d'être décrite par la singulière position qu'elle occupait sur mon chef. Grimpée tout en haut du crâne, la casquette semblait aussi hardie que ces singes qui font des grimaces sur la bosse d'un chameau. Il m'était interdit d'affecter l'air sombre en l'enfonçant jusqu'à mi-oreilles, car ces casquettes, très-droites, doivent se poser sur la tête sans la protéger contre les intempéries des saisons. L'œil seul est à demi couvert par une petite visière insolente qui suit la forme du front et se rabat brutalement sur le sourcil. A cette casquette j'avais joint une paire de besicles, que la république suisse n'a point encore interdites aux étudiants, ainsi que le fit jadis le roi de Bavière pour son Université. Mes cheveux étaient suffisamment longs et plats, ma redingote boutonnée jusqu'au menton ; un beau foulard semé de coquelicots était jeté négligemment autour du cou ; ma canne à la main, je me croyais un parfait étudiant, lorsque le sourire un peu malicieux de la petite marchande de salade vint me troubler. Je m'éloignai sans rien dire, portai la main à la casquette blanche à galon rouge, et la trouvai toujours dans la position de singe malicieux que le chapelier m'avait vantée comme le suprême bon goût.

Au bout de quelques pas je rebroussai chemin, ayant au bras mon excellent ami Christen, qui me faisait les honneurs de la ville. La petite marchande de salade me préoccupait ; dans ses yeux noirs, dans sa coquetterie, j'avais retrouvé Paris, et je voulais avoir raison de son sourire. Y avait-il une sorte de provocation ? Me prenait-elle réellement

pour un de ces jeunes gymnasticiens qui passent leur vie à courir la ville et les amours faciles ? Quel est le singulier ressort qui avertit une femme que l'homme qui pense à elle va venir tout à coup ? C'est encore là un des mystères inexplicables de l'amour, même de la simple galanterie. J'étais à cent pas de la petite marchande de légumes, sous les arcades du côté opposé des maisons, lorsqu'elle leva subitement la tête et sourit encore une fois à la parisienne. Mon cœur eut une légère palpitation. Je me sens rarement provoqué par une jolie personne sans éprouver une sorte de trouble ; mais, voulant être bien certain qu'il n'y avait ni hasard ni moquerie, je passai et repassai près de cinq fois devant l'étalage, au grand étonnement de mon ami, que ces allées et retours inquiétaient fortement. Au début d'une aventure, j'ai pour système de ne jamais me confier à celui qui m'accompagne, de peur de chagriner son amour-propre. Si une femme envoie un coup d'œil furtif dans la direction de deux amis, et que l'un, s'en apercevant, se confie à l'autre, il peut arriver que l'autre se gendarme, prétende que ce regard lui est adressé ; ce sont matières à brouille. Je recueillis ainsi dans cette promenade divers sourires auxquels je répondis de mon mieux, jusqu'à ce que, quittant tout à coup le bras de Christen : — Attendez-moi, lui dis-je.

Et je m'élançai à travers les étalages, cherchant une marchande de fleurs. Il est singulier que je ne pense aux fleurs que quand je suis à peu près amoureux ; alors je deviens frénétique de bouquets. Aussi le lecteur est bien averti qu'il y aura toujours quelques bouquets dans ces sortes de mémoires : je ne crains pas de me répéter ; le tout est la

façon dont on fait le bouquet. Je jetai un coup d'œil sur les étalages voisins, et n'y trouvai point ce que je cherchais, sauf des paquets de fleurs communes qui semblaient plutôt préparées pour un herboriste que pour un galant. Toujours en quête d'un bouquet, je jetai un regard en arrière, et j'aperçus Christen qui me suivait de l'œil avec les signes de la plus vive curiosité. Je lui fis signe de m'attendre, et, tout en fendant la foule des acheteurs, je revins un peu chagrin, désespéré de n'avoir pas trouvé un fleuriste convenable, sauf celui que je jugeai fournisseur en titre des herboristeries de Berne. — Bah! me dis-je, dans ces sortes de compliments, l'intention est tout. — Et j'achetai, un *batz*, un pauvre petit bouquet humide, que je sauvai peut-être des tortures de l'infusion. M'étant approché de la jolie marchande de salade, le cœur palpitant, un nuage devant mes lunettes et la voix troublée: — Mademoiselle, vous êtes charmante; permettez-moi de vous offrir ces fleurs. — Elle rougit considérablement, sourit, répondit par un mot allemand que je ne compris pas; mais, à la façon dont elle reçut le bouquet, je compris qu'elle n'était pas fâchée. Cependant je me sauvai immédiatement, ayant remarqué la curiosité des marchandes voisines, peu habituées à ce manége amoureux en plein marché.

— Que faisais-tu avec ton paquet de bourrache, Josquin? me demanda Christen.

— De la bourrache! m'écriai-je.

— A peu près.

— Qu'importe? elle a été bien reçue.

— Je crois qu'on te regarde, dit Christen.

— Oui?

— On détache une fleur du bouquet, on la met dans son fichu.

— Vrai! est-il possible? m'écriai-je ému et tout pâle assurément, car les petites audaces que je commets dans la vie ne durent pas plus de cinq minutes. Passé ce temps, la défaillance arrive. Je pourrais commettre des actions considérables dans les cinq premières minutes; ensuite je me trouble, je ne saurais les soutenir, et j'ai peur des hardiesses, qui ne sont pas dans ma nature. Aussi n'osais-je même plus regarder la marchande de salade; j'étais tremblant, je trouvais mes fleurs bêtes, je pensais que tout le marché bernois se moquait de moi. Mes oreilles sifflaient; il me semblait entendre un formidable éclat de rire suisse partir de toutes ces bouches placides. « Il a donné des fleurs de bourrache! » criait tout le monde d'un ton goguenard. — Allons-nous-en, dis-je à Christen en le prenant par le bras, et je l'entraînai sous les galeries de pierre sans oser jeter un regard en arrière vers ma petite marchande.

Après une course assez longue : — N'est-ce pas qu'elle est jolie? — Christen ne répondant pas, je crus qu'il était jaloux de ma conquête. — Tu ne la trouves pas jolie? Christen fit entendre une de ces exclamations douteuses qu'on a inventées pour faire plaisir aux gens et qui n'ont jamais prouvé une approbation positive. — Si elle ne parlait pas allemand, je l'aurais prise pour une Parisienne.

— Que t'a-t-elle répondu?

— Je n'en sais rien, quelque chose comme *wasmussauf*.

— Cela ne veut rien dire.

— Je suis certain que c'était un mot aimable.

— Oh! le fat!

— Pourquoi fat? N'a-t-elle pas pris mon bouquet? Toi-même as remarqué qu'elle en gardait une fleur dans son corsage.

— A Berne ces petites manœuvres n'ont pas d'importance.

— Alors je veux retourner vers la petite marchande.

— Que lui diras-tu?

— Je la verrai et je lui parlerai.

— En quelle langue?

— Tu as raison, Christen, jamais nous ne pourrons nous entendre. Cependant ce serait une bonne occasion d'apprendre l'allemand; j'ai toujours rêvé de déchiffrer l'anglais avec une Anglaise qui saurait m'inspirer une forte passion... Une fois hors du collége, toutes les femmes aimées devraient servir de grammaire et de dictionnaire.

— Ne t'avise pas d'apprendre l'allemand avec la petite marchande de salade: ce serait vouloir apprendre le français avec une chaudronnière d'Issoire; il y a peut-être plus de différence entre l'allemand de Berne et l'allemand de Berlin qu'entre le français de Paris et le français de Quimperlé.

— Eh bien! je me lancerai dans la pantomime. Quand on s'aime, on se comprend toujours. Imagine-toi, mon cher Christen, que tu as rencontré une charmante sourde et muette : son malheur ne fait que redoubler ton amour; comment lui exprimeras-tu ta passion, sinon par des gestes éloquents? La petite marchande et moi, nous ne pouvons nous entendre par le langage; je me charge de me faire comprendre par des gestes; ce n'est pas difficile.

— Rien n'est difficile à l'amour.

— Et, comme tu as l'air de te moquer de ton ami, cher Christen, je t'avertis que je te laisse aller seul chez ton tailleur, où je te retrouverai ; je n'aime pas à t'avoir derrière moi à interpréter mes gestes. La petite marchande a accepté mon bouquet il y a une demi-heure; il n'en faut pas plus pour prendre racine, je veux la revoir...

— Et lui parler, dit Christen en s'éloignant.

Certain que Christen ne m'observait pas, j'allai du côté de la Grande-Rue en enfilant les galeries couvertes, et bientôt j'aperçus de loin les cheveux noirs de la petite marchande, qui tranchaient par leur couleur au milieu de toutes les chevelures blondes. Appuyé contre un pilier qui me masquait à moitié, je réfléchis au rôle que j'allais jouer dans cette comédie en plein air. C'est une langue peu variée que celle de la mimique : envoyer des baisers avec la main sent trop le commis-voyageur en goguette ; l'œil enivré, mettre la main sur le cœur, cela rappelle les danseurs de l'Opéra et leurs sourires de convention. En de pareilles circonstances, tout homme qui analyse la conséquence de ses actions ne vaut pas un homme pendu. Il faut couvrir une niaiserie par une imprudence, une faute par une audace, et ainsi de suite, parler, marcher, s'étourdir soi-même sans jamais réfléchir. Celui qui s'écoute alors se sent plus ridicule qu'un homme qui se regarderait danser dans une glace : il y a paralysie morale, comme il y aurait paralysie des jambes. La vie est un ensemble d'actions ridicules entre lesquelles se glisse rarement un acte sérieux et vraiment grand. Au lieu de m'entretenir avec la petite marchande, ainsi que j'en avais l'intention, je restai contre le pilier, absorbé dans mes réflexions sur la niaiserie des

choses humaines; voilà où mènent la timidité et l'esprit d'analyse. Cinq minutes d'audace, et je devenais heureux en rencontrant le regard de la jolie brune du marché; je ne philosophais pas sur le néant de nos actions, je trouvais la vie pleine de charmes.

Ceux qui se gendarment contre la puérilité des faits et gestes des hommes en évidence ne sont-ils pas devenus pessimistes par la raison qu'ils n'ont pas eu le courage de commettre ces puérilités? Je serais parti très-triste de mon observatoire si la petite marchande de salade ne m'y eût deviné; dans son doux regard je lus: Merci pour votre bouquet! Et je m'en allai retrouver mon ami, un peu plus heureux que devant.

Je surpris Christen en train de discuter sur la façon de disposer une demi-douzaine de brandebourgs triomphants qui devaient donner un nouveau lustre à une redingote noire âgée seulement d'une saison; il apportait à ces brandebourgs une importance telle qu'elle triompha de ma timidité. — Puisqu'il s'occupe autant de sa toilette, pensais-je, je peux lui avouer combien la marchande de salade me tient au cœur. — Ayant attendu la fin de cette importante discussion :

— Où en es-tu? me dit Christen.

— Je suis gêné de ne pas comprendre ce damné bernois; la petite demoiselle ne semble pas me repousser, mais j'avoue que le langage par geste est insuffisant.

— Veux-tu de moi pour truchement?

— Ah! mon ami, quel service tu me rendras!

— Que faut-il dire à la demoiselle?

— Tout ce que tu voudras; mets-toi un moment à ma

placé ; tu as remarqué mon état depuis ce matin, peins-le de ton mieux.

— *Ein junger Französe ist plotzlich auf ihrer Schœnheit verliebt worden; ihr schwarzes Auge hat ihn entflamm; für ihn seid ihr das schœnstes Mædchen von Bern, und für sie sterbe er von Liebe.* Trouves-tu cela convenable ?

— Traître, tu sais bien que je ne te comprends pas.

— Eh bien ! en français vulgaire, je lui dis : « Un jeune Français s'est épris subitement de vos charmes ; votre œil noir l'a enflammé ; il vous trouve la plus jolie femme de Berne, et il meurt d'amour pour vous. »

— C'est une déclaration bien banale.

— La langue allemande lui donne un charme que tu ne soupçonnes pas. Remarque que j'affecte de parler un allemand aristocratique, et qu'habituée au patois, la petite marchande sera émerveillée de quelques mots qu'elle ne comprendra qu'à moitié.

— Ensuite, que lui diras-tu ?

— J'attendrai sa réponse.

— Tu as raison, allons la voir.

En nous revoyant, la petite marchande, qui causait avec une grande fille assez laide, la poussa légèrement du coude pour lui faire remarquer sans doute que depuis le commencement du marché elle était poursuivie par les assiduités du *studiosus* en casquette blanche à galon rouge.

— Attends un peu, dis-je à Christen, que cette fille aux cheveux de filasse la laisse seule.

Nous faisons un tour dans le marché ; mais nous étions à peine en marche que je m'aperçus que la petite marchande avait quitté ses salades pour s'attacher à nos pas. Accom-

pagnée de son amie, elle feignait d'inspecter les étalages des autres marchands, et nous suivait à peu près.

— Parbleu, dit Christen, l'occasion est trop belle ; il y a assez longtemps que tu me tourmentes pour aller visiter les caves de Berne : nous pouvons inviter la petite marchande de salade à venir avec nous.

— Cela se fait-il ?

— Je n'y vois aucune énormité.

Comme en ce moment nous nous trouvions en face d'une cave béante qui s'ouvre sur la Grande-Rue, je courus à la petite marchande, et par un geste éloquent je lui montrai la cave, portai la main à ma bouche en renversant la tête, puis m'inclinai pour l'engager à s'aventurer avec nous dans le noir séjour.

Les caves de Berne ont une réputation telle qu'il est peu d'étrangers, parmi ceux qui se trouvent dans la ville les jours de marché, qui ne s'y soient aventurés. Tout le long de la Grande-Rue s'ouvrent deux fois par semaine des portes à deux battants qui laissent voir seulement d'abord une longue succession de marches descendantes, se perdant dans le demi-jour pour aboutir à une obscurité complète. De ces caves partent des cris et des chants joyeux de paysans qui ont terminé leurs affaires au marché. A la longue, l'œil habitué peut apercevoir une lueur tremblante « au fond du sanctuaire. » Ce sont des chandelles dans des chandeliers de bois posés sur des tables où ruisselle un petit vin blanc plein de gaieté ; ces caves ont deux ou trois étages dont le mobilier consiste en énormes tonneaux empilés les uns sur les autres. Des œufs durs, des gâteaux, du vin blanc, des cigares constituent les divertissements du lieu, mais la

bonne humeur et les chansons font oublier cette frugalité, et le paysan suisse trouve toute l'année le même plaisir à descendre dans les caves de Berne que jadis des familles de province à l'idée seule de visiter le caveau du Sauvage au Palais-Royal.

La petite marchande me répondit par un geste de refus, toujours en souriant.

— Elle ne veut pas, dis-je un peu attristé à mon ami.

— Que cela ne nous empêche pas de descendre.

Avec *elle*, j'aurais pu trouver le lieu tout à fait fantastique, ces misérables chandelles lançant des lueurs blafardes et éclairant capricieusement les figures des buveurs; sans elle, je descendis mélancoliquement les marches humides d'un escalier sans fin. Les tables étaient à moitié prises par les paysans; je m'assis sur un banc de bois, frappé désagréablement par l'atmosphère humide de la cave, le manque de poésie de ses habitués, et les accents gutturaux d'une langue que je ne comprenais pas. Combien la faculté qu'on est convenu d'appeler *observation* est fertile en nuances et manque d'exactitude? Heureux, j'aurais peuplé cette cave de reflets bizarres; mécontent, je la voyais avec les yeux de la vulgaire réalité, un regard vitreux et froid. Autant j'avais désiré descendre dans ces caves, que mon imagination remplissait de jeux d'ombres fantastiques, autant à l'heure présente je regrettais les clartés de la Grande-Rue, le mouvement des paysans en plein soleil, les étalages du marché, et surtout le sourire de la jolie marchande de salade.

— Christen! m'écriai-je, monte vite en haut, et prie-la de descendre.

De l'endroit où j'étais assis, je venais d'apercevoir tout

en haut de l'escalier le profil de la petite marchande, qu'un remords avait sans doute pris, et qui regardait dans l'intérieur pour essayer de nous retrouver. Christen grimpa vivement les escaliers et les redescendit aussitôt, tenant sous le bras la jolie fille émue, les joues en feu, et sur les lèvres son aimable sourire.

— Mademoiselle, soyez la bienvenue, dis-je en lui prenant la main et en la faisant asseoir près de moi. Voulez-vous boire avec nous?

— *Wollen sie nicht auch ein Schluck mit trinken?* dit Christen, traduisant ma question.

Elle fit un signe de tête affirmatif, et nous voilà, à vingt pieds sous terre, à choquer joyeusement nos verres pleins d'un petit vin couleur de légèreté.

En face, à côté et derrière nous étaient des paysans qui nous regardèrent une seconde et qui rentrèrent aussitôt dans leur boisson placide; seulement l'un d'eux dit à la petite marchande qui avait déposé son bouquet sur la table :
— *Was hast du da für ein hübsches Meie ausgelest?*

— *I ha's nit ausgelest, i ha's überko*, répondit la jeune fille; ce que Christen m'assura vouloir dire : — Tu as fait là un beau bouquet? — Je ne l'ai pas fait, je l'ai reçu.

L'entretien en resta là, et j'en fus charmé, car je craignais que la fréquentation de cette cave par un Français et une Bernoise n'entraînât les paysans à des commentaires sans nombre. La petite marchande était habillée à la mode populaire bernoise, c'est-à-dire qu'elle avait la taille emprisonnée dans un corsage noir échancré tout à coup au-dessous de la gorge, pour être suivi de cette étoffe bouffante et empesée qui trompe souvent sur la richesse de poitrines des Suis-

sesses ; sa jupe blanche rayée de noir était plutôt courte que longue : pour ses cheveux, elle les portait à sa fantaisie et devait passer peu de temps à enrouler une grosse natte autour de sa tête. Au comble de mes désirs, je commençais à n'être plus satisfait ; les quelques phrases prononcées en allemand depuis son arrivée me rendaient aussi ridicule qu'un éléphant flairant un harmonica. Toute mon éloquence se figeait devant cette damnée langue allemande. — Je voudrais bien lui dire quelques mots aimables, dis-je à Christen.

— Je m'en vais la prévenir que tu désires lui parler. *Mein Camarad sagt er mœchte wohl...*

— Ne l'écoutez pas, mademoiselle, dis-je en l'interrompant ; tu es insupportable, Christen.

— Parle-lui alors !

Ayant regardé dans le fond de la cave, où des paysans étaient attablés avec des Bernoises peu farouches, je remarquai que l'un d'eux avait le bras passé autour de la taille de sa voisine, ce qui ne semblait nullement choquer l'assemblée ; je l'imitai, et la petite marchande de salade ne parut point trop formalisée de cette hardiesse. C'était le moment ou jamais de lui couler de douces et mystérieuses paroles dans l'oreille. Elle semblait attendre. — Christen, dis-lui que je l'aime...

Christen prit la parole. — *Mein Freund hat sie sehr lieb.*

La petite marchande de salade rougit plus fort que jamais.

— Elle ne répond rien ! demandai-je.

— Que veux-tu qu'elle réponde ?

— Lui as-tu bien dit que je l'aimais ?

— Certainement, en toutes lettres.

— Dis-lui combien il est difficile de faire des déclarations à trois.

— Désires-tu que je m'en aille? demanda Christen.

— Ne te formalise pas, mais avoue que ma position est gênante.

— *Mein Camarad*..., dit Christen.

— Attends un peu; tu ne me dis pas ce que tu traduis.

— Je suis à tes ordres, que faut-il dire?

— Que je la prie de ne pas s'offenser du bouquet que je lui ai envoyé ce matin.

Christen prit la parole, et la demoiselle lui répondit en riant. Je jugeai ce rire d'un bon augure.

— Eh bien! Christen?

— La salade te remercie de ton amitié.

— Je ne veux pas qu'on l'appelle la *salade*, mais je désire savoir son nom?

— Elle s'appelle Gritti, dit Christen.

Ayant épuisé tous les moyens de conversation, je jugeai que la séance avait été pénible; aussi bien la petite marchande jetait ses regards vers le haut de l'escalier.

— *Ich muss auf dem Mœrktt*, dit-elle.

— Qu'est-ce, Christen?

— Il faut qu'elle aille mettre en ordre son étalage, car le marché va finir.

— Adieu, mademoiselle, dis-je en lui prenant la main.— Christen, demande-lui quel jour on pourra la revoir.

— Au prochain marché, mardi prochain, me fit-elle répondre par mon ami.

Ce fut ainsi que nous remontâmes les escaliers, moi la conduisant par la main et légèrement effrayé du nouveau

rendez-vous que je venais de prendre. Par la conversation qui s'était établie, je commençais à frémir des difficultés d'une aventure amoureuse en pays étranger. Ah! s'il eût été question d'un amour sérieux, tel qu'il s'en rencontre rarement dans la vie, je n'eusse pas hésité à recourir aux moyens les plus aventureux, même à me faire naturaliser citoyen bernois; mais pour une petite marchande de salade que j'ai rencontrée sur le marché, qui m'a souri tout d'un coup comme un rayon de soleil le matin, était-ce vraiment la peine de se fatiguer l'esprit de complots embarrassants? Je me suis souvent repenti de vouloir prolonger mes sensations; l'œuf en est joli, transparent à la lumière, tranquille et pur comme dans un nid : vouloir faire éclore cet œuf, c'est imiter les polissons qui grimpent au haut des arbres, s'emparent du nid malgré les cris et les battements d'ailes de la pauvre mère effarouchée; arrivés au bas de l'arbre, ils s'aperçoivent qu'ils ont écrasé tous les œufs et ne recueillent rien de leurs déprédations. Bien souvent il en a été ainsi de mes aventures, charmantes à la naissance, et qui ont donné des résultats amers au dénoûment. « Je laisserai là la petite marchande, pensais-je; je ne veux ni la chagriner ni me chagriner. Tous deux nous avons bu une toute petite goutte de galanterie, juste assez pour nous faire sourire quand nous y penserons : vider le verre, le remplir, le vider encore, ce serait vouloir goûter à la lie. » Fort de ma résolution, j'allai continuer en compagnie de Christen mes explorations dans la ville. Du haut de la plate-forme où va se promener les soirs d'été la haute société de Berne, j'avais souvent suivi des yeux le cours de l'Aar, qui baigne la ville basse. Une petite île sépare tout à coup l'Aar. On

arrive à cette île par un pont assez élevé à escaliers; dans cette île sont des bains qu'on ne manque pas d'indiquer aux étrangers. Ces bains semblent plutôt des cafés où l'on va boire du vin de Neuchâtel, du *Neubürger*, servi par des jeunes filles en costume oberlandais. Du reste, toutes les maisons de bains à Berne sont des lieux de divertissement autant que des lieux d'hygiène; de très-bons cuisiniers y sont établis, qui ont peu de talent à déployer pour accommoder les excellentes truites des lacs voisins. Les familles bourgeoises vont y prendre leurs ébats le dimanche comme les Parisiens à Romainville. Situées dans la ville basse, dans une rue étroite peu fréquentée, la plupart de ces maisons servent également de lieux de rendez-vous. Les amoureux peuvent y communiquer en sûreté par un certain nombre de portes habilement disposées, et les jaloux y auraient fort à faire. Ces renseignements, que me donna Christen, me travaillèrent le cerveau pendant quelques jours et m'amenèrent à me promener de nouveau sur le marché.

Ce fut aux bains de l'Aarzieli que j'invitai à dîner le mardi suivant la petite marchande de salade. Elle pouvait y venir en toute confiance, Christen étant de la partie. Elle accepta et promit qu'à une heure précise, aussitôt le marché terminé, elle viendrait nous rejoindre. Une heure ayant sonné et la demoiselle ne paraissant pas : — Christen, as-tu bien indiqué la maison?

— Il n'y en a pas d'autre dans le voisinage.

Après cinq minutes d'attente : — T'avait-elle promis de venir?

— Assurément.

— Voici un quart qui sonne ; si nous allions au-devant d'elle ?

— Je ne sais par où elle viendra.

— Comment ! tu ne lui as pas demandé son adresse ?

— Je n'y ai pas songé.

— Ah ! Christen, que tu es maladroit !

— Alors fais tes affaires toi-même ! dit Christen impatienté.

— Voilà que tu me reproches quelques mauvaises phrases amoureuses en allemand qui n'ont même pas décidé Gritti à accepter ce dîner !

Nous étions ainsi à discuter comme deux hommes qui font le pied de grue sur la porte d'une auberge, attendant un compagnon pendant que le dîner brûle. La mauvaise humeur, aussi triste conseillère que la faim, m'amena à considérer Christen sous un jour défavorable : il me parut que le sarcasme se jouait en toute liberté sur sa physionomie ; il attendait comme moi sur le pas de la porte, mais sans impatience. Ses sourcils n'étaient pas froncés ; j'aurais voulu voir ses lèvres pincées, son pied frapper irrégulièrement le pavé. Christen n'était pas assez inquiet pour la situation ; s'il avait fait claquer plusieurs fois sa langue, s'il avait lâché quelques jurons, je l'aurais tenu pour innocent ; mais une patiente tranquillité faisait qu'il s'appuyait contre le mur avec le calme d'un lézard qui se chauffe au soleil. Pour moi, je faisais dix pas en avant, retournant la tête à chaque instant ; je frappais avec ma canne tantôt les murs, tantôt mes mollets, et mon irritation était assez grande pour empêcher mes jambes de se révolter contre le fâcheux emploi de ma volonté. Ma casquette de *studiosus* elle-

même souffrait des agitations qu'elle recouvrait plus directement, et je livrais de grands combats à la visière afin qu'elle entraînât le reste de la coiffe à couvrir le dépit qui régnait sur ma physionomie.

L'irritation ressemble aux éclairs faisant mille zigzags dans les nuages. Christen se tenait toujours appuyé contre le mur comme ces malheureux voyageurs que la foudre surprend au pied d'un arbre. Il appelait ma colère et ne paraissait pas s'en douter. En ce moment, certaines lignes sarcastiques que j'avais cru saisir autour de sa bouche me dévoilaient sa coupable conduite. « Il sait qu'elle ne viendra pas, » pensai-je; voilà comment j'expliquai sa résignation. Plusieurs fois, en passant devant lui, je l'étudiai du coin de l'œil : on eût dit la statue de l'indolente tranquillité. « C'est pour mieux cacher sa conduite, » me disais-je, car ses conversations en allemand avec la petite marchande de salade ne m'apprenaient rien de positif : il me servait de truchement, se chargeait de mes paroles galantes, les transmettait à Gritti et m'en donnait la réponse; mais qui me prouvait la loyauté de ses traductions? N'introduisait-il pas à la place des jolis mots français amoureux, quelques froideurs à l'allemande dont il était le maître absolu? Déjà ces doutes m'étaient venus à l'esprit et avaient été dissipés à l'instant par l'amitié qui régnait entre nous; mais aujourd'hui n'étaient-ils pas justifiés par l'absence de Gritti?

— Elle ne viendra pas, dit tout à coup Christen.

Cette affirmation me rappela à la raison; je vis que mon ami n'y mettait pas de détours, et je trouvai à sa figure une telle sérénité que je pris son bras.

— Allons dîner, dis-je.

La gaieté du vin blanc et les joyeux propos de Christen chassèrent toute espèce de rancune ; nous bûmes à la santé de Gritti.

— Au prochain marché, dit Christen, je lui ferai des reproches, et je lui demanderai sérieusement où elle demeure.

— Non, pas de reproches, n'effarouche pas Gritti. Qui sait les motifs qui ont pu l'empêcher de venir au rendez-vous? Ah! pourquoi ne sais-je pas l'allemand? Au fait, ne pourrais-tu pas m'écrire un petit registre amoureux en allemand et en français?

— Je ne demande pas mieux ; mais, quand Gritti te répondra, tu n'en seras pas plus avancé. Et la prononciation?

— J'ai mon idée ; dans les restaurants parisiens, quand un Anglais craint de ne pas se faire comprendre, il appelle le garçon, et, s'il a envie d'une caille rôtie, il lui montre l'endroit de la carte où est écrit « caille rôtie. » C'est une sorte de carte qu'il sera bon de dresser pour la montrer à Gritti.

— Si tu veux l'embrasser, tu lui montreras le mot allemand.

Et nous voilà à rire aux éclats de cette idée.

— Non, dis-je, pour le baiser, je le prendrai en français sur ses joues allemandes, et nous nous comprendrons toujours ; mais j'ai d'autres questions à lui faire.

— Lesquelles?

— Plus tard nous verrons, je ne sais. — Puis, revenant à ma première idée : — Il est étonnant qu'on n'ait pas pensé à imprimer pour le voyageur sentimental des *guides* où la passion se peindrait en traits de flamme avec traduction interlinéaire ; car la galanterie est un besoin de

notre existence, comme la nourriture, le sommeil, l'air et la lumière. Certainement on imprime tous les jours des livres moins utiles.

C'est ainsi que se passa le dîner, en conversations plaisantes, qui, si elles ramenaient quelquefois le souvenir de Gritti, attachaient à son nom des paroles gaies et joyeuses.

Le lendemain, il y avait bal à Laengui, et je n'eus garde d'y manquer. Je recommande à tout voyageur curieux, qui arrive dans une ville de province ou dans un pays étranger, de s'inquiéter du lieu où l'on danse. C'est dans les bals publics que se saisissent plus clairement les manifestations du peuple, sans hypocrisie dans ses plaisirs. Le bal me représente les dernières Cours d'amour ; je comprends que les prêtres aient écrit assez de livres contre ce divertissement pour en faire une bibliothèque ; j'y cours en observateur attentif, afin d'analyser les différences d'aimer de chaque peuple. A Berne, j'y avais un double intérêt : j'espérais rencontrer au bal de Laengui l'aimable Gritti. Hélas ! Gritti n'y était pas, mais à sa place beaucoup de servantes et de demoiselles de diverses professions relatives à la couture. Le chef d'orchestre était une énorme Bernoise dont le violon était appuyé sur des coussins naturels qui semblaient devoir l'empêcher de manier l'archet avec agilité, et cependant madame Marthy (car tel était son nom) apportait à la direction de son orchestre un entrain qui se communiquait aux valseurs eux-mêmes. Combien je regrettais l'absence de Gritti, que j'aurais priée de m'initier aux délicatesses et à la gravité de la valse allemande ! Ma qualité de faux *studiosus* me permettait de me mêler aux groupes des étudiants et de ces servantes dont Goethe a dit : « La main

qui tient le balai toute la semaine est celle qui caresse le mieux le dimanche. » Gritti, petite Gritti, pourquoi n'es-tu pas venue au bal? Et je trouvai dans son absence une sorte de dure compensation qui la rendait encore plus séduisante. Gritti ne venait pas au bal de Laengui parce que sans doute sa position l'en empêchait. Quoique marchande de salade en plein air, elle appartenait à une caste plus relevée que celle des servantes.

Le petit dépit que j'éprouvais retomba sur les brandebourgs inaugurés par Christen ce jour-là même. Christen relevait la tête, se carrait, souriait d'un air fat aux servantes du bal, et il était facile de voir combien chacun de ses gestes du corps et de la physionomie était marqué au coin des brandebourgs.

— Comment trouves-tu cette valse? me demanda Christen, qui me savait enthousiaste de ce rhythme tourbillonnant.

— Jé trouve que tes brandebourgs sont trop neufs pour ta vieille redingote.

Christen se recula comme s'il avait marché sur un serpent.

— Des brandebourgs neufs et brillants ne peuvent que faire ressortir l'éraillement des coudes blancs. Christen, tu manques de logique; il fallait gratter les brandebourgs avec du verre pour qu'il s'en détachât quelque filoche... C'est une déplorable invention; il faut être de Berne pour oser encore porter ces ornements de housard.

— J'en ai vu à Strasbourg, dit Christen triomphant.

Mon ami, qui avait peu voyagé, regardait Strasbourg comme la capitale de la France; j'essayai de lui démontrer son erreur.

— Avoue que tu es de mauvaise humeur, dit Christen ; mais il s'était servi de la forme la plus maladroite en me disant d'avouer ce qui était vrai. Tout le reste de la journée je fus d'une humeur massacrante, et plus tard je me suis repenti des taquineries que je fis subir à mon ami pendant mon séjour à Berne.

Le lendemain, Christen et moi avions oublié la querelle à propos de brandebourgs, et il fut convenu qu'il irait porter mes dernières paroles à Gritti ; car le jour de mon départ approchait, et déjà je me repentais d'avoir perdu un temps considérable à m'occuper de la petite marchande.

— Un rendez-vous ! s'écria Christen en revenant du marché ; mademoiselle Gritti te recevra aujourd'hui, à deux heures de relevée, dans son boudoir de l'Herrengasse.

— Qu'est-ce que ce boudoir au nom barbare ?

— Cela veut dire que la Gritti demeure rue des Messieurs ou rue des Pasteurs. Traduits le mot à ton choix.

A deux heures, ayant laissé Christen au café, je me dirigeai vers l'Herrengasse, non sans une certaine émotion. Mille doutes et mille questions amoncelées cherchaient à me paralyser par avance ; mais je les repoussai cruellement, sans vouloir écouter leurs malicieuses suppliques. En présence d'une aventure étrange, j'ai l'habitude de l'aborder les yeux fermés, et, si j'ai peu de qualités, je revendique celle-là surtout. Le premier obstacle qui se présenta fut l'absence d'un concierge ; Gritti demeurait au fond d'une petite place, dans une maison dont l'entrée consistait en un couloir assez étroit, avec murs de planches. Au bout du couloir était un escalier de pierre descendant à

un jardin plein de fleurs et de légumes. Le jardin me confirma que j'avais trouvé la réelle demeure de la petite marchande de salade; cependant je flairais la maison, regardant le premier étage et diverses constructions sans magnificence, occupés sans doute par des ouvriers. — Où frapper? me disais-je. Qui demanderai-je, et en quelle langue le demanderai-je? — Heureusement pour moi, j'entendis un éclat de rire féminin qui partait du corridor : c'était sans doute Gritti qui par ce signal m'indiquait son appartement. Une clef est à la porte; je frappe, j'entends un son de voix qui peut vouloir dire : *Entrez;* j'ouvre la porte, et je me trouve en présence de Gritti et de trois ou quatre jeunes filles qui me regardent avec curiosité. — Bonjour, mesdemoiselles. — Je salue, je m'assieds, je regarde Gritti, toujours souriante, occupée ainsi que ses compagnes à gratter avec du verre une corne molle qui produisait des sortes de petits cornets enroulés. Un jeune collégien, que sa mère a forcé à inviter une des plus élégantes femmes du bal, coquette et décolletée, n'est pas plus embarrassé de son maintien que je ne l'étais à cette heure devant Gritti. — Que vais-je lui dire? me demandais-je. Et cette question terrible s'agrandissait de minute en minute. Je voulais faire quelques gestes de la main pour lui dépeindre le plaisir que j'avais de la revoir, et mon bras, se révoltant contre ma volonté, restait ballant comme une marionnette inoccupée. Cependant : — Que faites-vous là, mademoiselle? dis-je en montrant les cornes que les demoiselles grattaient. Pour toute réponse Gritti se tourna vers ses compagnes et leur répondit en allemand. Sans doute on se moquait du Français. En même temps

j'anathématisai Christen, qui m'avait laissé partir avec l'idée de la situation fâcheuse dans laquelle infailliblement je devais tomber.

Je fis un geste éloquent qui signifiait : Attendez. J'ouvris la porte et m'enfuis sans m'inquiéter des commentaires que ce départ subit allait nécessairement faire naître. En cinq minutes je me rendis auprès de Christen, qui m'attendait tranquillement au café. Quoique ma course eût été rapide, j'avais pris des dispositions assez habiles pour que Christen ne pût supposer le réel motif qui m'amenait. Lui demander de me servir encore une fois d'interprète, c'était lui donner trop d'importance et retomber dans les doutes qui m'avaient assailli si vivement ; cependant il me semblait impossible de se passer de truchement, et je n'avais pas d'autre ami à Berne que Christen. Pouvais-je lui confier l'échec de ce premier rendez-vous, mon émotion, mon embarras et ma fuite précipitée ? Il y avait dans ces détails assez de grotesque pour venger mon ami des brocards que j'avais dirigés contre ses brandebourgs. Rappelé en qualité d'interprète, Christen se jugerait indispensable et profiterait de l'infériorité de ma situation.

— Cher Christen, je viens te chercher pour prendre part à une légère collation que je désire offrir à Gritti et à ses amies.

— Comment as-tu été reçu ?

— A merveille, et je veux te présenter. J'ai craint de te laisser seul ici à t'ennuyer. Pouvons-nous emporter de ce café du vin, des gâteaux ?

— Certainement ; mais quelles sont les demoiselles à qui tu veux me présenter ?

— Des marchandes sans doute, comme Gritti ; elles travaillent ensemble.

— Partons, dit Christen.

Les bras chargés de bouteilles et les poches bourrées de gâteaux, nous voilà en route pour l'Herrengasse, moi m'applaudissant de cette inspiration qui me permet tout à la fois de me servir de Christen et de m'en débarrasser. S'il a quelque caprice pour Gritti, je le détourne au profit d'une des demoiselles présentes ; en même temps je l'emploie à traduire mon amoureuse conversation. Quand je reparus chez la Gritti, la chambre n'avait pas changé d'aspect : beaucoup de feuillage sur le plancher, et les demoiselles s'occupant à marier des feuilles avec des dessins en corne.
— Chère Gritti, je vous présente mon ami Christen, qui veut bien prendre part à notre collation. — Je m'étais décidé à parler en français, comme si la petite marchande me comprenait, car j'avais senti que les paroles prononcées aident beaucoup à l'accentuation et à la précision des gestes. Je ne sais si les grands acteurs de ballet emploient ce moyen, mais la parole donne une vive impulsion au geste, et il ne suffit pas de *penser* fortement les sentiments qu'on veut exprimer par l'attitude du corps, il faut encore que l'acte plus mécanique de la parole vienne se joindre aux mobiles intérieurs qui dirigent nos mouvements. Christen avait déposé sans façon les bouteilles et les gâteaux sur la table, croyant sérieusement que cette collation était annoncée. Gritti ne parut pas se formaliser de cette liberté ; si elle se fût avisée de se plaindre et que Christen eût prêté l'oreille à ses discours, j'étais décidé à accuser Gritti de coquetterie ou de mensonge pour me tirer d'affaire. Il

me parut même que la petite marchande de salade ne semblait pas indifférente à ce procédé ; mais Christen fit la grimace en apercevant les compagnes de Gritti.

— Je ne suis pas absolument satisfait de boire aux beaux yeux de ces demoiselles, dit-il.

— Elles sont charmantes !

Christen poussa un soupir.

— L'amitié est exposée à de rudes épreuves ! — Puis il ajouta ; — Bah ! buvons !

Sur un mot de Gritti, les demoiselles sortirent, apportèrent des verres et disparurent. J'étais assis sur une chaise devant une table assez large qui me séparait de Gritti. Aussitôt ses compagnes sorties, la petite marchande jette à terre tout le feuillage qui encombrait la table ; elle range tout ce qui l'entourait.

— Va t'asseoir près d'elle sur le canapé, dit Christen.

— Comment ! encore un canapé ici ? m'écriai-je.

Dans aucune partie de l'Europe, je n'ai vu autant de canapés qu'à Berne : il n'y a pas de chambre qui n'en contienne deux ou trois. La plupart des voyageurs se sont étonnés de l'importance des ours de Berne et de la vénération dont l'opinion publique les entoure sous toutes les formes : bronze, pierre, marbre, bois ou pain d'épices. En effet, extérieurement, Berne appelle la curiosité par ses ours vivants et par ses ours sculptés sur les places publiques et sur les fontaines, sur les horloges et sur les cannes ; mais intérieurement le canapé est aussi vénéré que l'ours. Je m'étonne même que l'ours, traité de *citoyen* bernois, jouissant en cette qualité d'une pension de douze cents francs par an, payable en viandes crues et succu-

lentes, n'ait pas droit à un des canapés dont on peut voir des échantillons aux fenêtres des patriciens de la Grande-Rue, où de grands coussins, invariablement rouges, accoudés sur la balustrade, rompent la monotonie grise de la couleur des maisons. La petite marchande de salade avait aussi son canapé, et rien dans sa chambre ne correspondait à ce meuble d'homme inoccupé. Je pris place, avec un certain battement de cœur, sur ce canapé que Gritti m'avait indiqué elle-même, et je m'occupai de remplir les verres et de disposer les gâteaux en face de chacun de nous. En ce moment j'étais heureux ; les souvenirs de ma jeunesse d'étudiant voltigeaient gaiement par la chambre, qui me rappelait le quartier latin, les grisettes de la rue des Noyers et toute cette folle vie parisienne, dont se souviennent encore, après trente ans, les notaires et les substituts de province. Le soleil s'était mis de la partie ; ses rayons, profitant de l'ouverture d'un court rideau entr'ouvert par le vent, se glissaient tantôt sur la table et tantôt au milieu des feuillages. Christen se mit à entonner la belle chanson populaire : *Den lieben langen Tag hab' ich nur Schmertz und Plag*, dont la mélodie est pleine de mélancolie allemande. Une large phrase musicale solennelle, qui commande l'attention, ouvre cette mélodie, et se change par un rhythme savant en une inspiration tendre à laquelle il est difficile d'échapper.

— Gritti, voulez-vous être mon *Schatzli ?* dis-je en lui prenant la main.

Elle semblait émue, sa poitrine se soulevait irrégulièrement. De ma phrase, elle n'avait compris que le joli mot *Schatzli ;* pour toute réponse elle me tendit son verre, en

m'invitant à y tremper mes lèvres. Je ne sais guère ce qui se passa en moi pendant quelques secondes ; une émotion inexprimable s'était emparée de moi ; mes lèvres avaient pris feu à ce verre, et une douce flamme parcourait tout mon corps. Quand je revins à moi, Christen avait disparu, et je me trouvai seul près de Gritti, dont je tenais toujours les mains dans les miennes. Tout à coup une vision diabolique se dressa dans un coin de la chambre : un grand rideau jaune, à moitié fermé, laissait voir une alcôve et un lit. Ce rideau trop court ne pendait pas jusqu'à terre, et j'aperçus deux pieds d'hommes qui se voyaient sous le rideau. Je pâlis ; une sorte de terreur et de confusion me fit lâcher les mains de Gritti, qui, libre de ses mouvements, se recula aussitôt à l'extrémité du canapé. D'un geste je lui montrai les deux jambes de l'homme caché, et Gritti ne parut pas comprendre tout d'abord. Revenu de ma première terreur, j'allai droit à l'alcôve, tirai brusquement le rideau et me trouvai en présence d'une grosse paire de bottes vides, qui annonçaient, par la forme et la tournure, un locataire vulgaire. — Qu'est-ce que ces bottes? demandai-je à Gritti. — Pour toute réponse elle rit aux éclats et se moqua de mon émotion. D'un coup d'œil elle comprit que je voulais avoir raison de ses rires, et poussa la table de telle sorte qu'elle établit entre nous une sorte de barricade. La coquette petite marchande de salade voulait engager une lutte ; mais au même moment un violent coup frappé à la porte, le nom de Gritti prononcé par une voix mâle tout à fait allemande, la firent changer de physionomie. A son tour sa figure exprima une telle terreur que je pus à peine comprendre son geste, qui me désignait la fenêtre ouverte. Je fis le geste de sauter par

la fenêtre, et Gritti secoua la tête affirmativement. Aujourd'hui je peux à peine résumer les mille sensations qui s'emparèrent de moi en moins d'une seconde. J'allai jeter un coup d'œil à cette fenêtre, qui ne me représentait, comme issue la plus désirable, qu'une jambe ou un bras cassé. Heureusement il se trouvait une échelle. Je descendis le cœur palpitant, et je ne fus pas médiocrement surpris de trouver au bas, arrivée avant moi, ma casquette, que Gritti avait jetée pendant ma descente.

J'étais dans un jardin potager, d'où je ne cherchais qu'à fuir, lorsque j'aperçus Christen étendu sur le gazon, près d'un petit jet d'eau. Au bouleversement de ma physionomie il comprit qu'un événement étrange s'était passé. — Eh bien ! dit-il !

— Ah ! Christen, quelle aventure ! — Et je lui racontai en peu de mots la découverte de la paire de bottes et la malencontreuse visite du jaloux qui appelait Gritti d'une voix familièrement brusque.

— Il faut en avoir le cœur net, dit Christen en se dirigeant vers l'escalier de pierre qui conduisait à l'intérieur de la maison.

— Non, je ne veux pas compromettre Gritti... Partons d'ici sans nous faire remarquer.

— Aurais-tu peur ?

— Non, et la preuve, c'est que je resterai ici si tu le désires ; je n'ai pas quitté de l'œil la fenêtre par laquelle je suis descendu ; personne n'y a regardé.

— Voici Gritti elle-même, dit Christen.

En effet, la petite fleuriste descendait l'escalier avec une certaine émotion qui empourprait ses joues. Christen lui

demanda ce qui était arrivé, et elle répondit tout simplement : Rien. Sans doute elle ne voulait pas donner d'explications. Pour moi, j'étais redevenu timide et je suivais du regard chaque mouvement de Gritti, qui, pour échapper à notre attention, cueillait des fleurs. Quand elle en eut ramassé un petit bouquet, elle me le présenta d'une manière si simple, il y avait dans ses yeux un sentiment plein de regrets et elle nous quitta si mélancoliquement que je fus remué jusqu'au plus profond de mon être. Je courus à elle, lui pris la main ;

— Chère Gritti ! dis-je.

Elle détourna la tête.

— Christen, viens donc lui parler... Il y a quelque mystère... Dis-lui combien je voudrais la revoir, mais pas ici.

— Je vais l'engager à venir dimanche à la campagne avec nous.

— Oh ! oui !

Christen et Gritti s'entretinrent quelque temps en allemand. — Dimanche, à deux heures, tu viendras la prendre. Gritti désire que nous la laissions seule.

En chemin, Christen m'apprit que la petite fleuriste s'était fait prier pour donner un nouveau rendez-vous ; mais elle avait avoué que je ne lui déplaisais pas, et elle me priait de garder son bouquet comme elle garderait le mien.

Ces aventures mystérieuses, l'aveu de Gritti, son trouble et son bouquet m'avaient rendu tout à fait amoureux. — Allons ! dis-je à Christen, je ne quitterai pas la ville sans parler le bernois. Et pendant deux jours j'étudiai une sorte de dictionnaire amoureux ; l'allemand me semblait la langue la plus douce du monde. Le dimanche suivant, j'allai

dans l'Herrengasse; je vis avec une certaine inquiétude que la porte de la maison était fermée. Je frappai, on ne me répondit pas. Je revins chez Christen, le cœur serré comme aux approches d'un grand malheur. Je ne savais comment employer mon temps jusqu'au marché suivant, et combien il me parut vide et désert, car la Gritti n'était pas à sa place ordinaire! Je poussai Christen à demander de ses nouvelles aux marchandes voisines; on répondit que Gritti avait quitté la ville pour quelque temps. Moi-même, mes affaires me rappelaient en France, et j'embrassai Christen en le chargeant de me donner des nouvelles de la jolie petite Bernoise, ce qu'il fit exactement huit jours après d'une façon laconique : « La Gritti va se marier. »

V

LE MUSICIEN DUBOIS.

Le chef d'orchestre du Jardin des Lilas s'aperçut un jour qu'un de ses violons se livrait à des exercices irréguliers. Le contrôle d'une armée d'instruments est facile; à plus forte raison la surveillance de quinze musiciens. D'autant plus que sur les quinze, deux tiers qui sont composés de cuivres n'ont besoin que d'être écoutés. Il ne restait que cinq instruments à cordes à observer, le coupable fut bien-

tôt découvert. Les archets en pareil cas sont dénonciateurs. A moins d'être tenus par des maladroits, les archets poussent et tirent avec une grande régularité. Ceux qui ne peuvent pas entendre de la musique sans s'intéresser au travail de l'orchestre, ont pu remarquer que les dix musiciens qui jouent la même partie exécutent un trait, s'il s'agit des premiers violons, avec un semblable coup d'archet. Les dix seconds violons font leurs arpèges avec une égale précision; il en est de même de la famille des altos, des basses et des contre-basses.

Aussi le chef d'orchestre, qui n'avait que cinq violons sous ses ordres, ne tarda pas à découvrir le complot. Les deux premiers violons faisaient leur service avec loyauté; l'alto, qui se cache toujours comme la violette, mettait dans ses humbles fonctions toute la conscience possible. Il n'escroquait pas une note dans ses batteries. Restaient donc les deux seconds violons, dont l'un des archets qui devait aller régulièrement en raison de ses simples accompagnements, eut bientôt trahi son maître. Cet archet montait et descendait avec une grande rapidité; quelquefois il allait par saccades; ce jeu n'était pas naturel.

— Eh bien! monsieur Dubois? cria le chef d'orchestre.

Le musicien interpellé ne répondit pas; mais l'archet confondu rentra dans l'ordre et marcha, pour ainsi dire, au pas avec son compagnon de pupitre.

Après la contredanse: — Que faisiez-vous donc tout à l'heure? demanda le chef.

— Rien, monsieur.

— Rien de bien, vous voulez dire... Souvenez-vous que ces plaisanteries ne me plaisent pas...

Dubois tenta de répondre.

— Tâchez que cela ne se renouvelle plus.

Le soir les musiciens se moquèrent de Dubois, qui s'était laissé *pincer*. Il faut dire que, moitié par moquerie, moitié par bizarrerie, le second violon s'était imaginé de plaquer des airs connus sur de la musique de quadrille et de polka. Ainsi sur une contredanse, je ne dirai pas laquelle, ces sortes d'œuvres sans portée ayant des titres sans significations, Dubois chantait sur son violon *la Marseillaise*. Pendant que ses confrères jouaient une polka, Dubois jouait *le Chant du Départ*. Il avait même inventé, le coupable! de plaquer le *Ça ira* sur une walse de Strauss.

Ces sortes de facéties sont très-communes dans les orchestres parisiens, surtout dans les orchestres de théâtre. Il arrive fréquemment que pendant une scène de vaudeville sentimental, l'amoureux lâche d'énormes plaisanteries à voix basse, pendant la réponse de sa camarade; un caricaturiste moderne a fait là-dessus toute une suite de dessins. Les mêmes *balançoires*, pour employer l'argot théâtral, se reproduisent chez les musiciens. Mais il est bon de dire à la louange de Dubois que, quoique suivant, quant à la forme, les traditions de ses confrères, il s'en séparait pour le fonds. La révolution de février lui avait remis en tête tout le répertoire des anciens airs républicains, et il méprisait avec tant de raison l'insignifiante musique de quadrilles, que, pour ne pas les entendre, il se jouait à lui-même de la musique démocratique; seulement il était forcé de l'accommoder au rhythme vif à deux temps des contredanses.

Quoique joués *piano*, ces airs nationaux avaient contrarié la fine oreille du chef d'orchestre, qui fit rentrer chez Du-

bois des pensées démocratiques opposées à l'instrumentation des quadrilles. Désormais il fit sa partie avec sa bonne volonté accoutumée, lorsqu'un jour il laissa tomber sur le plancher son violon, qui se décolla. N'étant pas riche, le musicien le raccommoda lui-même ; il n'y avait qu'une mince fissure qui courait le long de la table, près du chevalet à gauche. De simples petits tasseaux minces collés le long de la fente, à l'intérieur, empêchèrent l'instrument de sonner le fêlé.

Au bal qui suivit l'accident, Dubois trouva que son violon avait plus de son que d'habitude. D'abord il crut se tromper, écouta attentivement, pencha son oreille sur la table, et enfin fut confirmé dans son opinion par le modeste alto.

— Vous ne savez donc pas que plus un violon est raccommodé, meilleur il est ?

— Vraiment ! dit Dubois, qui aimait à entendre les personnes d'expérience.

Le jeudi d'après, Dubois dit à l'alto :

— Pourquoi les violons raccommodés sont-ils meilleurs que les neufs ?

— Bah ! dit l'autre, vous êtes toujours avec vos raisonnements, ça ne sert à rien ; seulement, tous les bons musiciens le disent, il faut croire qu'ils ont raison, je sais cela de père en fils. Parce que vous êtes jeune, vous croyez que les vieux ne savent rien, n'est-ce pas ? Laissez-moi tranquille ; puisque vous ne voulez pas m'écouter, je ne vous dirai plus rien.

Si je ne craignais de faire un grossier calembourg, je dirais que le vieil alto était un peu *quinteux* comme tous les gens de son emploi. Très-importants dans le quatuor, ils

ne sont jamais en évidence; le public ignorant, qui ne voit pas de différence entre la forme sévère de l'alto et les allures sveltes du violon, est incapable de discerner ces sons graves qui établissent entre les deux instruments une ligne aussi prononcée qu'entre le catholicisme et le protestantisme. Les musiciens, qui tiennent ces fonctions sans honneur, paraissent timides et honteux, mais au fond du cœur ils ont de sourdes inimitiés contre les violonistes dont les parties sont plus brillantes. Le vieil alto du bal des Lilas méprisait complétement les violons ses confrères, jeunes gens en habit noir, en faux-cols rabattus, en cheveux frisés, qui de leur estrade laissaient tomber des regards pleins de séduction sur les danseuses. De tout l'orchestre, l'alto ne parlait qu'à Dubois, qui par son costume semblait s'occuper de son art. Jamais on n'avait vu Dubois se peigner qu'avec ses doigts; il portait un certain habillement mixte, veste et culotte qui n'était ni d'hiver ni d'été, et qui n'avait aucun rapprochement avec la brosse.

Le vieil alto ne se connaissait qu'en musique; il en avait beaucoup fait, étant d'une famille de musiciens; il la comprenait en lui, mais il lui aurait été difficile de l'expliquer. Quelques traditions d'instrumentistes étaient entrées dans ses doigts, et il les donnait à l'état d'affirmations sans pouvoir les résumer. Aussi la question : « Pourquoi les violons raccommodés sont-ils meilleurs que les neufs? » le mit-elle de mauvaise humeur. Il prévoyait dans Dubois un certain esprit inquiet et révolutionnaire qui se manifestait dans cette simple phrase. Il laissa tomber la conversation; Dubois qui le connaissait se garda bien de la relever.

Le dimanche suivant, Dubois fit force amabilités au vieil

alto, entendit raconter, en affectant d'y prendre beaucoup d'intérêt, des anecdotes musicales qu'il avait déjà écoutées plus de cinquante fois; il offrit à son confrère une petite boîte de colophane qui, disait-il, quoique de nouvelle invention, était certainement utile et raisonnable. L'alto, d'ordinaire fort emporté contre les productions nouvelles, parut touché du cadeau. Ce n'étaient pas les jeunes violonistes vêtus à la mode qui lui auraient ménagé une surprise de colophane; ces simples procédés, qui ne semblent rien, sont très-importants dans la vie de pauvres musiciens appointés à cinquante francs par mois.

—Est-ce que votre alto a déjà été raccommodé? demanda Dubois, qui avait cherché plusieurs fois, entre les intervalles de contredanses, à revenir à son idée.

—Non, dit le vieux musicien.

—Il est excellent, du reste, dit Dubois, il résonne à lui tout seul plus que nos deux violons, le mien et celui de mon camarade... Mais seriez-vous chagriné, s'il lui arrivait un accident?

—Allons... allons, est-ce que ça se demande? Vous voilà encore, dit l'alto, qui semblait pressentir les éternels raisonnements de son jeune confrère... Je tiens beaucoup à mon alto; car il vient de mon grand-père, et il a été joué par mon père à l'Opéra.

—Ah! votre père était à l'Opéra? demanda adroitement Dubois, pour détourner les soupçons... C'était un bon musicien?

—Oui, comme il n'y en a plus. M. Spontini l'aimait beaucoup; ils étaient quasi amis; dans ce temps-là, il n'y avait pas toute votre cuivrerie qui fait ressembler vos orchestres

à des boutiques de chaudronniers. Il y a eu un temps où c'était un honneur d'être de l'orchestre du Grand-Opéra, mais aujourd'hui je ne ferais pas un pas pour y entrer. On ne s'entend pas jouer... Avec vos trompettes, vos trombones, une corde de violon peut casser sans qu'on s'en aperçoive.

— Et un violon aussi peut casser? dit Dubois.

— Même un violoncelle, dit l'alto qui ne s'apercevait pas qu'il rentrait dans le cercle tracé par l'inquisiteur Dubois.

— Est-ce qu'un violoncelle raccommodé, demanda Dubois de son ton le plus câlin, aurait les propriétés merveilleuses des violons raccommodés dont vous me parliez l'autre jour?

— Je ne me connais pas beaucoup en basses, dit l'alto, mais cela doit être, quoique je ne l'aie jamais entendu dire à mon père.

— J'ai bien pensé à ce que vous m'avez dit dernièrement, car vous vous y connaissez et on gagne toujours à vous entendre, reprit l'insidieux Dubois, et je me demandais pourquoi les musiciens ne s'amuseraient pas à casser leurs instruments.

— Hein! dit l'alto qui crut entendre blasphémer.

— Puisque vous prétendez que les violons raccommodés valent mieux que neufs.

— Vous êtes une bbb... s'écria le vieil alto qui allait se fâcher et qui n'en eut pas le courage, en souvenir de la boîte de colophane si généreusement offerte... Je vous ai dit cela pour les instruments médiocres, que rien ne saurait abîmer et qu'un rien peut rendre meilleurs, du moins par hasard; mais touchez voir cet alto.

Dubois regarda comme une faveur immense de toucher l'instrument, qu'on pouvait supposer, à la couleur, âgé d'une centaine d'années. Il était d'une couleur sérieuse et portait sous les cordes une colerette de poudre de colophane épaisse vers le milieu, qui allait en se dégradant insensiblement vers les *ff*.

—Tenez, dit le vieux musicien, tâtez le fond, il ploie sous les doigts... C'est un plaisir que de jouer là-dessus...

Il fit un *trait* plus solide que brillant.

— C'est drôle! dit Dubois, la colophane reste sur certains violons et pas sur d'autres. A la bonne heure! votre alto est chevronné...

— Mon père m'a toujours recommandé de ne pas essuyer la colophane : vous comprendrez qu'étant grasse et résineuse, l'instrument s'en imprègne comme d'une huile, et le son doit y gagner.

Ces conversations ne se tenaient pas d'une filée, il est facile de se l'imaginer; les quadrilles et les polkas les coupaient à tout moment en petits morceaux. Aussi n'ai-je pas tenté de les reproduire avec exactitude, Dubois étant obligé de ramasser ses lambeaux de phrases commencées pour les recoudre.

A la suite de cette soirée, il ne causa plus avec autant d'assiduité; seulement il parut avec un nouveau violon, sur lequel il se tint perpétuellement penché pendant la soirée; il jouait sa partie machinalement et semblait préoccupé. On le vit arriver un autre jour avec un nouveau violon sous le bras, malgré sa boîte qu'il tenait à la main. Le cornet à piston, qui était le plaisant de la bande, le fit passer pour fou, car on n'a jamais vu un musicien avec un

violon sous le bras et une boîte à la main, quand il est facile de ne faire qu'un volume des deux.

Les plaisanteries du cornet demeurèrent sans résultat, car Dubois tira un autre violon de sa boîte; mais toute la soirée, il joua des deux instruments, d'abord de l'un, ensuite de l'autre, les écoutant avec une extrême attention. Et il faisait force grimaces, tantôt souriant à l'un de ses instruments comme s'il lui adressait des compliments, tantôt fronçant le sourcil comme s'il lui faisait des reproches. Chaque quadrille est composé de cinq figures qui sont séparées par un repos de quelques secondes; Dubois aurait pu attendre ce repos pour essayer ses violons, ainsi que font les cuivres qui profitent de cette pause pour changer de tons, mais il n'en avait pas la patience, et, en pleine figure, il déposait son violon à terre, ramassait l'autre, l'écoutait avec l'extrême attention d'un médecin qui ausculte.

Le chef d'orchestre entra dans une violente colère contre le pauvre musicien qui, avec ses déplacements continuels d'instruments, ne remplissait pas sa besogne. Sans doute, Dubois était moins coupable que lors de sa manie de musique révolutionnaire; mais le chef d'orchestre se disait qu'un pareil musicien était d'un dangereux exemple dans un orchestre. Dubois lâcha timidement le mot *essai*.

— Et si tous mes musiciens faisaient des essais, répliqua le chef, on ne s'entendrait plus ici.

— Je suis arrivé à ce que je désirais, dit le second violon; je voulais connaître quel était le meilleur de mes deux instruments.

— Il me semble que vous pourriez les essayer entre les quadrilles.

— Ce n'est pas la même chose, dit Dubois.

A partir de cette soirée, il s'en tint à un instrument. On le crut guéri de ses imaginations musicales; on se trompait : il s'entoura de mystères et prit ses précautions. Personne autre que le vieil alto ne remarqua Dubois, tirant de sa poche de gilet des objets inconnus qu'il faisait entrer dans son violon par la porte des *ff*, et qu'il semblait vouloir fixer sous la table avec un petit instrument de fer écrasé par un bout, semblable à un ébauchoir de sculpteur. Cette opération finie, il écoutait le son et finissait par des mines approbatives ou chagrines. L'alto crut la première fois qu'une fissure s'était déclarée par hasard, et que Dubois voulait y remédier avec de la cire, car c'était une matière molle d'une couleur indécise que le violon ployait dans ses doigts; mais ce manége se continua trop longtemps pour qu'il fût permis de croire à un accident passager; et un jour l'alto faillit tomber à la renverse quand il aperçut Dubois qui mâchait de la mie de pain et s'appliquait à la faire entrer ensuite dans les flancs du violon.

Il a déjà été dit que l'alto n'avait pas le raisonnement serré et concluant; il pensa à une hallucination qu'on remarque chez quelques musiciens, dont l'état trop nerveux peut conduire facilement à cette triste maladie. « Il donne à manger à son violon, se dit l'alto; il croit qu'il tient dans ses bras un être animé, rien n'est plus certain. Pauvre garçon! » Ce fut heureux pour Dubois que l'alto ne communiquât jamais avec les autres musiciens de l'orchestre, qui en auraient goguenardé pendant toute la saison. Le hasard voulut que le second violon, qui était au même pupitre que Dubois, arrivât à ses désirs, qui couvaient depuis long-

temps; il prit le grade de premier violon et fut remplacé par un petit bossu qui servit de magot aux désœuvrés de l'orchestre.

C'était comme un ancien notaire, passé dans le corps d'un bossu. Il avait la quarantaine, le front dégarni de cheveux, et sur les oreilles deux mèches que de longues préparations pommadées amenaient à un enroulement factice qui était un grand accroche-cœur. Le petit bossu, habillé d'un large habit noir râpé, aurait voulu commander le respect; il affectait la mine imposante des greffiers de tribunal, il ne lui manquait que la plume sur l'oreille droite. Ce bossu, grave et cravaté de blanc, aimait la coquetterie; cela se voyait à un coussinet de soie vert-pomme qu'on apercevait à l'ouverture de la boîte à violon et qui sert à garantir l'instrument de la poussière. A son entrée dans l'orchestre, il apporta avec beaucoup de sang-froid un rond en cuir pour mettre sur sa chaise, afin de ne pas trop échauffer son sang par la station de cinq heures qu'il faisait au bal.

Le petit bossu éveilla le comique par ses propos mala droits. Il parla de *ses* femmes; cette manière de se poser en galantin doubla immédiatement la bosse. A la longue, ce cône qui fuyait par les barreaux de la chaise aurait pu être oublié par les musiciens; le récit de telles galanteries fit que la malignité ajouta une bosse sur la poitrine de ce violon prétentieux. Il fut surnommé *Bosco* par la petite-flûte, Dürker, qui commandait le respect par une réputation acquise dans la musique militaire. Le bossu, qui aurait conduit un moraliste à écrire cinquante pensées amères sur la femme, paya cher son amour propre. Ce furent de cruelles

plaisanteries sur *Bosco*, et les musiciens employèrent une habile tactique à se faire dire les amours du petit homme. Il s'était formé deux camps, l'un, qui écoutait attentivement, semblait prendre parti pour le bossu, l'autre qui se moquait et enfonçait mille flèches empoisonnées dans la bosse du pauvre homme.

Dubois et le bossu, assis en face du même pupitre, attiraient l'attention rien que par leur dissemblance : l'un, d'une tournure fine et maigre; l'autre, accroupi et petit. Dubois, jeune, les cheveux en désordre, qui n'étaient brossés que par l'oreiller; M. Adhémar, ainsi s'appelait le bossu, cravaté et peigné d'une façon irréprochable. Il arriva à ce dernier une plaisanterie à laquelle s'était associé le chef d'orchestre. D'habitude, dans les petits groupes de musiciens, on choisit le moins savant pour ce qu'on pourrait appeler, comme au théâtre, les *utilités*. Ainsi il a été de mode longtemps de faire des polkas imitant la poste; un musicien est chargé des grelots et de deux bandes de cuir pour imiter le bruit du fouet. On a, par des idées analogues à celles d'Anne Radcliffe, remué des chaînes, imité le tonnerre, et mille autres moyens singuliers qui portent les danseurs à des sauvageries d'écarts inouïs.

Le second violon qui venait d'être remplacé par le bossu tenait cet emploi, qu'on confia méchamment à M. Adhémar. Ce fut un comique spectacle que de voir le bossu, sérieux, agitant en l'air un grand tambour de basque, le frappant, le faisant gronder de son doigt humide, toutes choses qu'on a été trop accoutumé à voir faire aux danseuses pour ne pas saisir les idées qu'excitèrent l'accompagnement du tambour. Il fut complimenté par le chef d'orchestre qui, pour

son plaisir particulier, fit bisser pendant la soirée la polka au tambour de basque.

Pendant trois semaines, M. Adhémar occupa tellement l'attention de ses confrères que Dubois fut heureusement oublié. Lui n'avait pas seulement regardé le bossu; il ne savait même pas qu'il eût un nouveau compagnon à son pupitre. Il regardait *dans* son violon; au lieu de l'écouter, comme par le passé, il passait son temps à tâcher d'introduire son regard par les *ff;* et il se servait d'un nouvel outil, qui était au premier ce que les pincettes sont à la pelle à feu. Si le premier outil semblait porter de la nourriture dans le corps du violon, le second paraissait être en contradiction; car il était composé d'une branche en fil de fer qui supportait une façon de grattoir et retirait la nourriture. Quand le second outil avait fini sa promenade dans l'intérieur du violon, Dubois retournait l'instrument, le ventre vers la terre, et il sortait par les ouvertures de petits copeaux minces, qui n'étaient le plus souvent que de la poussière de bois.

Malheureusement, l'entrée du bossu fut d'un effet énormément court : le grotesque ne peut durer constamment. On en revint à Dubois, qui intéressa d'autant plus les spectateurs, qu'il avait introduit des variantes dans son spectacle. Ses grattages perpétuels, qui lui donnaient l'air d'un avare déterrant un trésor dans un violon, avaient de quoi satisfaire la curiosité inactive des musiciens. Que pouvait-il chercher? Tout le monde se le demandait.

Ce n'est pas que Dubois grattât comme une taupe qui fait un trou; au contraire, il introduisait son outil avec beau-

coup de précaution, lui faisait pour ainsi dire frôler toutes les parties internes du violon, tout d'un coup s'arrêtait et se mettait à ratisser avec ardeur. Sur ces entrefaites, il arriva que le chef d'orchestre se plaignit d'avoir donné à un luthier son violon pour le nettoyer, le revernir, et que l'opération avait fait un mauvais instrument d'un bon. Il n'avait plus que des sons étriqués. Dubois, qui n'écoutait jamais les conversations particulières des musiciens, dressa les oreilles à cette nouvelle. Il se mit à rire bruyamment des regrets du chef d'orchestre.

— Est-ce de moi que tu ris, mauvais gratteur?

— Il y avait longtemps que je ne m'étais amusé, dit Dubois.

— Je ne vois pas, reprit le chef d'orchestre, ce que tu trouves de risible dans ce que je dis.

— Pourquoi avez-vous donné votre violon à un luthier?

— Ne fallait-il pas le porter à un charpentier?

— Non, dit Dubois, il n'y avait qu'à me dire deux mots.

— A toi! tu t'y connais donc?

— Je m'y connais sans m'y connaître, mais je suis plus fort que tous les facteurs de Paris; et il ne tient qu'à vous de retrouver demain votre bon violon.

— Comment! demain?

— Je vous l'emporterai après le bal et je vous rapporte l'instrument aussi bon que jadis et même meilleur.

— Tu veux le gratter sans doute?

— Quant aux moyens, je ne les dis pas.

— Mais si tu l'éreintes!

— Impossible, dit Dubois.

Il y avait une telle confiance dans les paroles du musicien, que le chef d'orchestre se laissa persuader; il n'eut

pas à s'en plaindre; Dubois lui rendit un instrument d'une grande qualité de sons, surtout en vigueur, ce qui n'est pas d'une maigre importance dans les orchestres tapageurs des bals.

— Un mois de plus, dit Dubois, et j'aurais rendu votre violon excellent, car je ne suis pas encore tout à fait certain... Je sais que je ne me trompe pas, mais je veux obtenir des résultats bien supérieurs...

— Est-ce que tu pourras me bonifier mon trombone? demanda un musicien.

— Je me soucie bien des cuivres!

Cette parole fit plaisir au vieil alto, qui conservait une dent contre les instruments à vent; mais il était loin de partager les idées de Dubois. Il regardait les outils s'engager dans le corps des violons avec l'inquiétude d'un patient qui voit entrer dans sa bouche la clef d'un dentiste. Blessé de l'indifférence de Dubois, qui ne se confiait pas à lui, il restait soucieux à son pupitre.

— Eh bien! lui dit Dubois dans le triomphe de son succès, vous avez entendu le violon du chef d'orchèstre?

— Oui, répondit froidement l'alto.

— Et vous ne trouvèz pas qu'il a gagné?

— Je n'en sais rien.

— Comment! vous, un bon musicien, vous n'avez pas saisi la différence des sons?

— On ne sait jamais ce que c'est... le hasard lui avait bien fait perdre ses sons, peut-être cela tenait-il à de l'humidité... et puis ça revient un jour.

— Ainsi, dit Dubois, vous ne croyez pas que c'est moi qui ai rendu le violon meilleur?

— La jeunesse ne doute de rien... Pauvre garçon ! s'écria l'alto, ce n'est pas à mon âge qu'on se laisse prendre à de pareils enfantillages.

Dubois avait un bon caractère qui l'empêchait de s'offusquer des milles misères de la vie; il laissa le vieil alto à sa misanthropie et continua ses études favorites de grattement; mais chaque jour apportait des modifications. J'ai dit plus haut que dans le principe il se servait d'un outil en forme de spatule, qui servait à introduire dans le violon diverses matières qui n'en sortaient plus; car, une fois les matières posées sur le bois, la spatule, avec son dos légèrement bombé, les aplatissait et paraissait vouloir qu'elles fissent corps avec le bois. Un pinceau remplaça la spatule. Dubois ne manqua pas d'apporter à chaque bal un morceau de bois rond et gros, d'une apparence de sapin; il le grattait légèrement avec son second outil, mouillait son pinceau dans ses lèvres et faisait une espèce de bouillie qu'il introduisait dans le violon. Cette cuisine difficile à dissimuler à quatorze personnes, reçut, tout au commencement, le nom de *jus de bois;* elle n'apporta aucun préjudice au grattage, qui continuait toujours avec une telle obstination que les musiciens de l'orchestre crurent avoir trouvé le but des recherches de Dubois, c'est-à-dire d'obtenir un instrument aussi mince qu'une feuille de papier.— « Alors, il n'aura plus besoin de boîte, disait l'un : il le mettra dans sa poche. — Il roulera son violon sous le bras, disait l'autre. » La bande était arrivée à des plaisanteries faciles sur la flexibilité du futur violon, dont on prétendait que Dubois se servirait en cas d'absence de mouchoir; on ajoutait qu'il marcherait dedans quand ses souliers seraient usés : les plus

spirituels assuraient qu'il monterait en ballon dedans.

Toutes ces farces ne troublaient point le chercheur qui content de s'être désormais assuré la protection du chef d'orchestre, riait volontiers des exagérations plaisantes de ses camarades. Au bout d'un mois seulement il s'aperçut qu'il avait un bossu auprès de lui ; il ne s'inquiéta pas de sa difformité, mais de son instrument.

— Vous avez là, dit-il, un méchant violon.

Le bossu sérieux prit un air de dignité offensée, et ne répondit pas.

— Il n'y a pas de mal, continua Dubois, mais si vous voulez, je vous l'arrange immédiatement.

— Je suis à votre service, monsieur, dit le bossu.

Dubois alla prévenir tout l'orchestre, qu'après le bal ceux qui seraient curieux de voir un mauvais violon se changer en un bon n'auraient qu'à rester ; il ne demandait qu'une demi-heure d'attention.

Le plus intéressé dans l'affaire, le bossu, n'assista pas à cette séance. « Il avait à suivre, dit-il, une petite fille qu'il avait remarquée dans le bal et qui avait une jambe!!! » Dubois ne tenait pas absolument à la présence du bossu, médiocre musicien, mais l'alto qui partait lui fit plus de chagrin. L'alto déclara qu'il ne voulait pas assister au martyre d'un instrument. L'ophicléide, que sa femme venait chercher à la sortie de chaque bal, s'en alla également ; mais le jury musical, composé de douze personnes, était plus que suffisant. Dubois prit le violon du bossu et préluda sur toutes les cordes, pour montrer quel piètre instrument c'était là. Puis il se mit non plus à le gratter, comme il avait l'habitude de le faire, mais à le raboter avec un

grattoir plus large que ceux d'habitude. Les musiciens suivaient attentivement de l'œil les rubans de bois qui sortaient de l'instrument. Avec sa pâte gluante, Dubois ramassa du bout de son pinceau les rubans de bois et les introduisit dans le violon qui venait de les rendre.

Cela dura dix minutes.

— Écoutez maintenant! dit-il en préludant sur le violon du bossu.

— C'est étonnant, s'écrièrent les musiciens, qui ne pouvaient pas nier l'amélioration obtenue si promptement.

Dubois continuait toujours à enlever, à remettre; et il jouait, s'interrompait, palpait avec ses doigts le corps du violon comme s'il lui tâtait le pouls. A chaque nouvelle épreuve, le violon gagnait en largeur de sons.

— Vous avez vu, dit Dubois; eh bien! maintenant je me chargerai de faire un instrument avec un violon excellent de Mirecourt de dix francs, un bon instrument avec le premier violon accroché à la porte d'un fripier; je garantis que je fais un instrument passable avec un violon de fabricant de joujoux, un violon d'enfant, un violon rouge, un violon de dix sous. Mais, pour rendre celui de M. Adhémar tout à fait satisfaisant, il est nécessaire de le démonter, car il y a en dedans une grosse barre qui me déplaît et que je ne peux entamer avec mes outils.

On lui demanda ce qu'était cette composition qu'il humectait.

— Je ne fais pas de mystères, répondit-il; c'est un vieux manche de contre-basse que m'a donné mon frère, qui est contre-bassier à l'Opéra. Le bois était très-sec, ce qu'il me fallait; je mets dessus de la colle qui s'imbibe dans le

bois; je la gratte, je la mouille, et j'obtiens un suc particulier, presque liquide d'abord, qui se solidifie par là suite et qui s'attache aux flancs du violon comme la résine au sapin.

Dubois s'en retourna la joie au cœur; à force de patience, il avait fini par triompher de l'entêtement de confrères ignorants, il avait forcé des musiciens sans éducation et sans amour de l'art à reconnaître la portée de ses inventions. Il est vrai que les instrumentistes du Jardin-des-Lilas avaient écouté Dubois comme ils auraient regardé un veau à trois pattes. Une audition leur suffisait, et il n'aurait pas fallu convoquer souvent ce jury indifférent, qui trouva la chose drôle sans y attacher plus d'importance, et dont la délibération fut résumée par un mot de Dürcker :

— Alors, dit-il, tu vas aussi gratter les flûtes...

Ce misérable flûtiste n'avait aperçu que l'opération du grattage et la croyait applicable à tous les instruments en bois, qu'ils fussent à cordes ou à vent, tandis que Dubois ne s'occupait que de la famille des violons. Un seul homme, qui ne manifesta ni admiration ni enthousiasme, comprit la découverte; c'était un contre-bassier allemand, qu'on n'avait jamais entendu parler, et qui répondait par signes de tête, par la raison qu'il ne savait pas dix mots de français.

Dubois annonça un jour qu'il se livrait à la fabrication d'un violon; le vieil alto entra dans une indignation concentrée.

— Tu ne sais pas ce que c'est qu'un violon.

— Alors je l'apprendrai.

— Malheureux! dit l'alto, dans quelle voie es-tu entré!

— Bah! dit Dubois, on en verra bien d'autres, un jour...

— Dubois, avant de commencer ton violon, viens chez moi...

— Mais il est déjà fait à moitié.

— Tant pis, mon pauvre garçon; tiens, demain matin, viens me réveiller; tu n'y perdras pas, crois-moi.

— Je le veux bien, dit Dubois, vous savez mieux que personne combien je vous écoute...

— Tu m'as entendu, mais tu ne m'as pas assez écouté, dit en soupirant le vieil alto.

Le lendemain Dubois ne manqua pas au rendez-vous; il trouva son ami dans une grande chambre au sixième étage, décorée seulement de violons. Il y en avait de toutes les formes, de tous les âges, de toutes les dimensions et de toutes les couleurs.

— Personne n'entre jamais ici, dit le vieil alto : il faut que je te porte beaucoup d'intérêt pour te laisser voir ces richesses, car c'est une fortune que ces instruments. Mais j'ai voulu te faire comparaître devant les maîtres, afin de voir si tu oseras lutter après ce qu'ils ont fait. Eux aussi ont dû chercher, mais ils ont trouvé; le violon aujourd'hui ne doit plus changer, il est complet... Ne t'arrête pas aux curiosités, dit-il à Dubois, qui regardait avec étonnement un violon en cuir, avec des fleurs de lis sur le ventre : celui-ci n'est pas un instrument, il est historique. Je le garde parce qu'il faisait partie de la collection de Grétry, et je l'ai acheté à la vente d'un de ses parents, Flamant-Grétry, un fou que le nom d'un grand homme a troublé. J'aime mieux te montrer les premiers résultats satisfaisants qu'on a obtenus. Voilà le maître à tous, Jérôme Amatius, le père de l'école crémonaise. La forme de ses violons est grande et de

bel effet ; regarde ces bords épais et parfaitement arrondis, dépassant de très-peu les éclisses Comment trouves-tu les filets? Larges et bien dessinés, n'est-ce pas?

Le vieux musicien décrocha un autre violon.

—Celui-ci est un Stradivarius : fais attention combien la voûte de Jérôme Amatius est plus élevée, cependant elle s'élève de la gorge dans laquelle se trouvent les filets d'une manière insensible, elle paraît même plate au premier coup d'œil. Les ondes des éclisses ne sont pas perpendiculaires par rapport à la table et au fond, ils ont peut-être une pente de cent degrés. Quand tu verras un instrument avec une table de sapin à veines larges, la voûte du fond exactement semblable à celle de la table, les *ff* bien découpées, n'ayant que la largeur du chevalet, d'une robe brun-cerise en acajou, souvent le vernis éclaté, si tu as de l'œil tu pourras dire hardiment : C'est un violon de 1615, de Jérôme Amatius. Un autre détail... il employait toujours du plane superbe et ses fonds sont d'une seule pièce. Cinquante ans après vient Antoine Amatius, dont les violons sont rares en France ; il paraît qu'ils ne diffèrent pas beaucoup de ceux de Nicolas Amatius, du moins des personnes qui en ont vu en Italie et en Angleterre me l'ont dit. Il y a un troisième Amatius que voici, continua l'alto en frappant de son doigt sur un violon d'un patron plus petit que le précédent. Les filets ne sont pas aussi bien travaillés, les coins sont un peu plus aigus ; mais cependant Nicolas Amatius peut lutter sans rien craindre avec son successeur Stradivarius, dont le nom, je ne sais trop pourquoi, a étouffé celui de ses maîtres. De tous les crémonais, ce sont les violons les plus petits. Ils ont, je n'en disconviens pas, le son plein, grave, éclatant ;

malheureusement Stradivarius, qui faisait des instruments très-forts en bois, n'employait qu'une barre très-faible et très-courte. Qu'en est-il arrivé? Les violons cèdent par la table, du côté de la barre, au poids des cordes. Tous les remèdes sont inutiles; en voulant y toucher on ne fait que gâter l'instrument. Ce n'est pas comme toi, Dubois, qui prétends donner des sons à un violon de ménétrier. Je passe rapidement sur ceux-ci, Joseph Guarnerius, Rutgeri et Alvany, qui n'ont pas inventé grand'chose, car ils ont suivi le système de Crémone et particulièrement celui de Nicolas Amatius.

— Je voudrais bien les entendre, s'écria Dubois.

— Je ne demande pas mieux, dit l'alto, si je croyais que la voix de ces grands maîtres pût un peu rabaisser ton amour-propre insensé.

Et il décrocha d'abord le vieux Jérôme Amatius, joua un air très-simple, qui devait avoir été composé à l'époque où fut construit le violon; les deux parents d'Amatius et ensuite le Stradivarius eurent leur tour.

— Ne crois pas, dit l'alto, que je laisse ces rois des instruments dans une coupable inaction; tous les matins je les fais travailler chacun une bonne demi-heure; j'en ai soin et ils m'en sont reconnaissants. Je méprise ceux qui ont de pareils chefs-d'œuvre dans leur cabinet et qui les laissent moisir. A quoi sert un amateur de beaux chevaux qui les garde à l'écurie sans les faire courir? Mais tu n'as pas encore vu un des plus remarquables.

L'alto monta sur une chaise pour atteindre un violon dont le manche portait une tête de lion sculptée.

— C'est Jacob Stainer, celui-là, un modeste dont on ne

parle pas et qui vaut tous les crémonais; c'était un homme bizarre qui ne voulait ressembler à personne. Tiens, regarde! Le corps de l'instrument est brun foncé et la table jaune; toujours le manche est sculpté en lion. Par une manie de Stainer, il ne voulut jamais arrondir le bois et le haut de ses *ff;* elles sont triangulaires. Écoute maintenant...

Dubois s'intéressait beaucoup à cette leçon.

— Si j'osais, dit-il, donner mon avis, il me semble que le son des crémonais a quelque analogie avec les sons de la flûte, tandis que Stainer ressemble plutôt à une clarinette.

— Ce que tu dis là n'est pas mal observé, dit l'alto, tu n'es pas encore tout à fait corrompu.

— Et tous ces violons? demanda Dubois, en désignant une quarantaine d'instruments aussi tranquilles que des momies dans un musée.

— Ils sont inférieurs, je n'ai voulu te montrer que les types principaux; tu n'as pas besoin de connaître ces contrefaçons de crémonais et de Stainer qu'on fait dans le Tyrol, ils ne sont pas bons et ne peuvent tromper que les ignorants. La qualité du sapin n'y est pas, la forme des éclisses n'est pas pure, les bords et les filets me feraient voir immédiatement la tromperie. J'ai quelques violons de fous comme toi, qui ont essayé de varier les formes consacrées. En voilà un si plat qu'il semble qu'on l'ait aplati sur une enclume : pas de son; au contraire, celui-ci est si haut qu'il semble la grenouille voulant imiter la contre-basse. Celui-là est octogone; si tu connais le jeu du solitaire avec sa table et sa petite boîte dessous, figure-toi quelle musique on peut tirer d'une invention pareille. J'ai un violon historique donné par Napoléon, qui avait fait peindre son

portrait sur la table et qui n'en est pas meilleur. J'ai conservé le violon d'un de mes amis, et je ne me doutais guère qu'un jour il me servirait à te démontrer la niaiserie de tes grattages. Cet instrument était excellent ; mais mon ami, qui ne fut jamais content du bien, avait l'habitude de placer et de déplacer l'âme ; quand il ne touchait pas à l'âme, c'était au chevalet. Qu'est-il arrivé? En dedans, la tête de l'âme rongeait un peu du bois de la table ; les pieds du chevalet en dehors en faisaient autant. C'est comme deux prisonniers dans deux cachots qui travaillent à faire un trou au même mur ; le son du violon se perdait, la vibration de la chanterelle devenait irrégulière. Et un jour les pieds du chevalet touchèrent la tête de l'âme ; la table avait été usée petit à petit par ces démolisseurs, ce ne fut plus un violon... c'est un monument de démence. As-tu compris?

Dubois se mit à rire.

— Bon ! dit l'alto, tu n'en as pas encore assez vu. Voilà le violon d'un musicien qui le mettait coucher avec lui. Il avait poussé si loin ses craintes du froid qu'il avait inventé, ainsi que pour la cuisine, des espèces de chaufferettes sous sa boîte à violon. Dans l'été, le violon était enveloppé de flanelle ; jamais on ne vit un enfant de bonne maison, un fils unique entouré d'autant de soins. Et, chose étonnante ! ce musicien, qui s'occupait si follement d'hygiène pour les instruments, mourut d'une fluxion de poitrine dans l'hiver de 1832. Son violon est exécrable. Tu crois, Dubois, que cette histoire n'a pas de rapport avec ton affaire, et tu te trompes. Au lieu de tant chercher à gratter tes instruments, gratte plutôt tes doigts pour les assouplir, si tu veux devenir un grand musicien.

— Je ne tiens pas à devenir un instrumentiste, dit Dubois.

— Vraiment! s'écria l'alto; voudrais-tu devenir un mauvais compositeur?

— Pas davantage.

— Alors que veux-tu? que fais-tu? dit l'alto inquiet.

— Je cherche, s'écrie Dubois.

— Pauvre garçon! « L'alto poussa une plainte. » — As-tu bien réfléchi à ce que tu entreprends?

— Je n'en dors pas, dis Dubois. J'ai été amoureux une fois, et on m'avait conté les désordres qu'une femme peut amener dans la vie d'un homme; cependant je dormais. La moitié du temps j'oublie de manger : je mangeais quand j'étais amoureux. Je me suis occupé un moment de politique avant mes inventions; ma parole, je crois qu'on bouleverserait Paris aujourd'hui, que je ne m'en occuperais pas. Ce que vous venez de me montrer me soutiendrait quinze jours sans manger, et je vous en remercie avec plus de reconnaissance que si vous m'aviez donné une grosse somme.

— Alors, dit l'alto, tu n'es pas effrayé de la beauté des formes de mes violons?

— Non.

— Les formes, passe encore; mais les sons, malheureux, les sons, où trouveras-tu des sons pareils?

— Je n'en suis pas embarrassé, dit Dubois.

— Quel orgueil! s'écria l'alto irrité, quel orgueil! Tiens, tu es un ignorant; va-t-en, misérable! Je croyais que tu savais quelque chose; mais rien ne t'étonne, c'est que tu ne sais rien. On peut jouer du violon devant un âne qui mange un chardon, son oreille restera aussi grande et aussi bête. Un garçon de bonne volonté se serait repenti,

il aurait reconnu ses erreurs, il se serait trouvé petit devant son maître. Toi tu pousses l'ignorance à son comble, tu as des yeux et tu ne vois pas, tu as des oreilles et tu n'entends pas; je t'ai montré des formes de violons à se mettre à genoux devant, tu ne les as pas regardées; je t'ai fait entendre des sons à faire pleurer, tu ne les as pas écoutés. Marmaille qui croit jouer du violon, parce qu'il a un archet dans la main; mais c'est un bâton que tu tiens, et tu frappes sur une table. Je t'ai dit de t'en aller, qu'est-ce que tu es venu faire ici? Tu n'as pas le droit de regarder les maîtres en face, il me semble que tu leur craches à la figure. Je ne sais ce qui m'arrête de te battre...

L'alto tournait autour de l'appartement. « Il me faudrait un grossier archet de contre-basse, tu ne mérites même pas des coups d'archet de violon. » Toujours en parlant et maugréant, l'alto tira avec force un mauvais rideau de toile qui pendait à la fenêtre, et il en couvrit précipitamment les trois Amatius, le Stradivarius et le Stainer qui étaient rangés en première ligne.

—Maintenant, dit-il, regarde les imitateurs, les contrefacteurs, les fous et les imbéciles. Tu es leur digne fils. Fais des violons carrés, fais-en des ronds, fais-en en triangles, tout cela te regarde, je ne m'en inquiéterai pas. Faut-il que je sois venu à cet âge pour m'être laissé tromper comme tu m'as trompé, moi qui n'ai jamais introduit personne ici ; moi qui me suis mis à l'alto, craignant que mon talent ne répondît pas aux instruments des maîtres? Ah! quelle leçon!... Allons, as-tu assez vu, que tu ne me chagrines plus de ta présence?... Faudra-t-il que j'appelle pour te faire mettre dehors... Tu comptes sur ma faiblesse, n'est-ce pas, lâche!

Dubois avait écouté froidement toutes ces injures. Il profita d'un repos de l'alto pour dire :

— Qui est-ce qui vous a dit que je m'occupais de violons?

— Hein! s'écria l'alto.

— Je ne vous ai jamais parlé de luttes avec les vieux maîtres, de contrefaçons ; j'admire autant que vous l'école de Crémone.

— Alors pourquoi grattes-tu toujours et toujours?... Et je me rappelle que tu m'as dit toi-même avoir commencé un violon qui était à moitié...

— C'est vrai, dit Dubois.

— Et tu nies maintenant ; ou plutôt, dit le vieil alto dont la figure réfléchit la joie et la crainte, te repentirais-tu?

— Je ne me repens pas, dit Dubois, je n'ai rien à me reprocher ; les violons ne m'intéressent pas, je les trouve complets, et si je les étudie, c'est pour n'en pas faire.

— Bien sûr! s'écria l'alto. Donne-moi ta parole que tu ne toucheras pas aux violons.

— Je vous le jure, dit Dubois.

— Bien, mon garçon, bien, viens que je t'embrasse!

Le vieux musicien s'empara de Dubois et le pressa contre lui.

— Ah! que tu m'as fais peur! dit-il en soupirant. Pourquoi m'as-tu fait tant de mal? Ne pouvais-tu pas m'avouer d'abord ce que tu viens de me dire seulement?

— Vous avez toujours parlé, dit Dubois, cela était difficile.

— Ainsi c'est bien convenu, tu ne toucheras pas aux violons...

— Jamais, dit Dubois, c'est la voix de femme.

. . . .
. . . .

Dubois demeurait hors barrière dans une maison neuve, au troisième étage. Sur sa porte était un fond de violon qui indiquait sa profession; au-dessous était écrit à la craie : « *Je suis à l'Association.* » Car il ne connaissait que trois endroits dans Paris : sa chambre, son bal et les Cuisiniers-réunis. On ne l'avait jamais rencontré autre part. En entrant on était frappé par le singulier mobilier du musicien : c'étaient toutes sortes d'instruments à cordes accrochés aux murs; quelques-uns complets, mais rarement; la majeure partie sans chevalet, sans cordes. Pour le reste, on se serait cru en plein atelier de dissections; il y avait par terre de grands cadavres de contre-basses, des violons éventrés, des violoncelles coupés par le milieu, et, autour, pêle-mêle, des manches, des touches, des chevilles, des éclisses et des contre-éclisses. Dans les angles étaient entassées des planches d'érable, de plane et de sapin.

Le seul meuble était un établi couvert de sciure de bois et d'outils.

— Ah! vous voilà, citoyen, me dit Dubois en m'offrant la main. Vous voyez, je travaille... asseyez-vous... C'est que vous êtes peut-être accoutumé aux chaises. S'il vous était égal de vous mettre dans le lit!

Et il rit beaucoup de mon étonnement à chercher le lit, qui était formé d'un matelas dans le fond d'une immense contre-basse.

— Je vous demande pardon, citoyen, je n'ai qu'un tabouret qui me sert à travailler, et je n'ai pas de temps à perdre.

Je m'assis résolûment dans la contre-basse, trouvant cette invention pleine de gaieté.

—Je fais un ténor, dit Dubois. Vous ne connaissez pas encore le ténor?

Ce *ténor* était un violoncelle d'un tiers moins grand que ceux dont on se sert habituellement. Il était sculpté avec une grossièreté sans pareille.

—Et à quoi sert ce singulier instrument? demandai-je, pendant que Dubois grattait au dedans de ce qu'il appelait le *ténor*.

—C'est un second violon, me dit-il.

—Un second violon! m'écriai-je.

—Oui, j'en joue au bal de la Tête-Noire. Si vous voulez me permettre de gratter encore un moment, je vous le ferai entendre... Je n'ai pas là l'archet, mais ça ne fait rien.

Une minute après, il prit un archet de contre-basse, plaça un gros violon entre ses jambes et se mit à en jouer comme d'un violoncelle. Je dis *gros violon*, car il serait autrement impossible de décrire cet instrument qui paraissait une petite basse construite pour un nain. Dubois tira des sons tout particuliers de son ténor, qui avait une plénitude inconnue au violon, une légèreté et une agilité qu'aucun violoncelle ne saurait avoir, en raison de sa construction.

Depuis que je ne l'avais vu au Jardin-des-Lilas, je compris quels immenses travaux avait dû accomplir Dubois. Travaux de tête et travaux de corps. Il paraissait avoir grandi de moitié, tant il avait maigri. Ses cheveux allongés et sa rare barbe qui poussait au hasard encadraient une figure longue et pâle, mais pleine de mobilité. Les yeux étaient brillants et remplis de feu, la bouche indiquait de la bonté

et du courage. Quand il jouait avec une singulière ardeur de son ténor, il était curieux de regarder ses longues mains nerveuses qui semblaient construites intérieurement avec des cordes à violons, tant elles étaient souples et les doigts allongés.

Il chantait en s'accompagnant sur son ténor, et il chantait à pleine voix pour donner une idée complète de son instrument à l'orchestre. Jamais je n'aurais cru à une pareille voix dans un corps d'apparence si frêle. Il s'arrêtait à chaque instant pour gratter et reprenait son air comme si de rien n'était. Rarement j'ai vu un homme plus heureux dans une si pauvre chambre, couchant dans une contre-basse.

— Vous regardez la pédale, me dit-il en suivant mes yeux qui s'arrêtaient sur une énorme contre-basse qui touchait jusqu'au plafond.

Cette contre-basse était montée sur une grande boîte à roulettes ; elle n'avait que deux cordes, mais deux cordes qui auraient pu servir à tirer de l'eau d'un puits. Elle avait une ouverture dans un des flancs.

— Ça, dit Dubois, est la mère Gigogne des violons ; il faut un rouet pour en jouer, malheureusement elle n'est pas en état... Bah ! vous comprendrez à peu près, citoyen.

Il laissa tomber son ténor plutôt qu'il ne le posa, et s'élança sur les flancs de cette contre-basse, qui m'étonnait comme un sphynx d'Égypte, et qui en avait la taille. Avec le même archet qui avait joué toutes sortes de facilités sur le ténor, il frotta sur la grosse corde de l'instrument dit pédale. Le son était vague et fuyant, difficile à préciser.

— L'ut, l'ut, dit Dubois, l'ut à l'octave de celui de ma contre-basse.

D'un bond il décrocha une seconde immensité, plus humaine cependant que la pédale, et en tira un *ut* plus raisonnable.

— Voici maintenant une octave supérieure ; l'*ut* de la basse.

Et il attira à lui, comme une plume, une contre-basse à quatre cordes, qu'il appelait une basse. De là il sauta sur son ténor, saisit un alto, puis finalement un violon, pour me faire comprendre ses gradations et dégradations d'octaves. Les singes qui sautent d'une branche à l'autre donnent une faible idée de Dubois jouant de tous ses instruments à la fois, ne s'inquiétant pas de leur poids, de leur volume, et faisant sur son énorme contre-basse des démanchés, des feux d'artifice de notes, des fioritures de chanteuse légère.

Un soir, je me suis trouvé avec Listz chez un tailleur allemand de la rue Vivienne. Listz faisait répéter une cantate qu'il avait composée pour les fêtes de Bonn, à l'occasion du monument de Beethoven. Les paroles étaient de M. Jules Janin.

Il y avait déjà matière à curiosité, ne fût-ce que dans l'enthousiasme poétique de M. Jules Janin qui se manifestait d'une façon non équivoque ; mais là n'était pas le spectacle important. Listz conduisait ses choristes, il chantait avec eux, les accompagnait au piano ; ses deux longues mains quittaient à chaque instant le clavier pour battre la mesure. Cependant le piano accompagnait toujours. Les touches semblaient obéir à un magnétisme que lançaient les mains de Listz.

Ces effets singuliers, je les retrouvais chez Dubois, qui, non content de son agilité à faire entendre successivement sa série d'instruments, s'était ingénié à en jouer de deux à

la fois; mais il n'employait l'archet que pour sa pédale, dont il touchait les cordes à vide, sans les doigter, tandis que la main gauche supportait le *ténor* par le pouce et permettait aux quatre doigts de manœuvrer à leur fantaisie, trois doigts servant à doigter et le quatrième à pincer comme font les joueurs de guitare, à obtenir des *pizzicati*.

Le rêve de Dubois était d'arriver à changer complétement la physionomie de la famille des violons. Il n'aimait pas le second violon, qui a exactement la forme de son supérieur, le premier violon.

— Les accompagnements, me dit-il, se confondent trop avec le chant. On l'a si bien compris, qu'on a voulu que l'alto fût plus grand et eût d'autres sons que le violon.

Mais ce qui fâchait Dubois, c'était l'abîme qui existait entre l'alto et le violoncelle. Effectivement, pour ce qui est de la taille, la transition ne semble pas logique. Aussi Dubois avait-il établi, comme il va être dit, son échelle musicale :

1° Le violon, ou soprano, correspondant à la voix de femme ;

2° L'alto, un peu plus grand que celui habituel ;

3° Le ténor, qui a été décrit plus haut ;

4° La basse, plus grande que le violoncelle d'aujourd'hui, un peu moins grande que la contre-basse usitée ; instrument à quatre cordes, facile à doigter ;

5° La contre-basse, d'une taille supérieure à la contrebasse des orchestres ;

6° La pédale, immense mécanique à deux cordes, utile surtout pour des tenues.

Ce système, qui est très-simple sur le papier, avait demandé cependant bien des travaux, bien des peines et bien des veilles. A qui montrer ces inventions? A qui en parler? Ce n'étaient pas les musiciens de bals qui étaient en état de comprendre. Dans ces temps-ci, la musique de cuivre a été révolutionnée de fond en comble, sans qu'on soit arrivé encore à des résultats positifs; mais il n'en est pas de même des instruments à cordes. Il est encore possible, malgré les efforts des anciens facteurs, de faire des essais dans les musiques militaires : le Gymnase musical est moins dans la tradition que le Conservatoire, et permet volontiers qu'on apporte quelque nouveau tapage dans la musique de chevaux. Il ne reste aux innovateurs musiciens que les orchestres de théâtre; là encore il a fallu l'immense réputation de Meyerbeer pour introduire à l'Opéra ses volontés et ses instruments, et Meyerbeer ne connaît pas les gens qui couchent dans des contre-basses.

Aussi un frère de Dubois, qui partageait toutes ses idées, fut-il malmené à l'Opéra pour avoir osé y introduire le nº 5 de la collection, la grosse contre-basse. Qu'aurait-on pensé si on avait vu la pédale à rouet?

La fameuse pédale ne fut employée qu'une fois par un jeune musicien-saltimbanque, qui trouvait l'invention bizarre et qui s'en servait pour jeter l'étonnement et l'effroi dans l'esprit des auditeurs. Mais ce compositeur n'eut jamais de réputation; on l'employait seulement, à cause de son nom arrangé à l'italienne, pour donner des concerts dans des jardins-bals et mettre en musique des « *branle-bas général, des Sainte-Barbe qui sautent, des incendies du navire sur les côtes du Coromandel.* Le compositeur compromit

singulièrement la pédale dans un concert où on devait entendre :

« LES QUARANTE CHANTEURS MÉROVINGIENS,

« SOUTENUS PAR LA PÉDALE. »

Ces moyens, renouvelés de l'ancien Jardin-Turc, dirigé par Julien, n'amenèrent pas singulièrement les bourgeois, encore moins les artistes. Dubois eut même beaucoup de mal à rentrer dans sa pédale, qui faillit rester en gage, l'orchestre n'ayant pas été payé par l'inventeur des Chanteurs mérovingiens. D'un autre côté, ses découvertes n'étaient pas complètes, car il cherchait toujours l'amélioration du son ; c'est ce qui explique ses grattages perpétuels.

Mais Dubois était parvenu à un résultat important : à savoir que plus la table qui porte le chevalet doit être épaisse, plus le fond doit être mince. Et voilà pourquoi il mettait sans cesse des épaisseurs, au moyen de son jus-de-bois, et pourquoi il râclait sans cesse. Avec une telle simplicité de système, il ne connaissait plus de mauvais violons, car il arrivait à en changer le son au bout de cinq minutes d'opération.

Ayant ainsi réussi dans ce qu'il cherchait, Dubois se livra assidûment à la fabrication du *ténor*, qui, à lui seul, était l'insurrection la plus complète contre la moderne instrumentation à cordes ; il n'y avait que lui qui pût les fabriquer. J'en vis six qui renfermaient plus d'un drame comique ; car Dubois ne se lamentait jamais, ne parlait pas de ses souffrances d'inventeur, ne se révoltait pas contre la société, et n'avait rien de névralgique que dans ses mains, quand il jouait de sa collection d'instruments.

Dubois gagnait peu d'argent à son bal et le convertissait en bois. Il ne mangeait pas beaucoup, étant très-occupé ; il refusait même d'accorder des pianos, métier qu'il avait exercé jadis, mais qui l'aurait trop occupé aujourd'hui.

— Qui est-ce qui gratterait pendant ce temps-là? disait-il.

Les outils pour la fabrication des violons sont très-nombreux : il faut des varlopes, des villebrequins, des mèches, des ciseaux, des bédanes, des gouges, des compas, des équerres, des scies, des meules, des pierres à affiler, des limes, des rabots en fer, des canifs, des traçoirs, des fers à plier, des pointes aux âmes, des harpes, des vis, des pinces à barres, des troussequins, etc., etc. Dubois avait tellement simplifié l'outillage que je n'ai jamais vu chez lui qu'un établi et quelques mauvais morceaux de fer trop sauvages pour n'avoir pas été fabriqués par le musicien. Ses instruments se ressentaient un peu de cette facilité d'exécution; la forme en était brutale : ils rappelaient certains dieux dégrossis par les sauvages dans un tronc d'arbre; le rabot ne paraissait avoir jamais caressé l'épiderme du bois. C'était surtout la pédale à la haute stature, dont les clefs touchaient le plafond, et qui semblait, par son rouet, une énorme machine de guerre, telle qu'on en employait pour envoyer des pierres avant l'invention de la poudre.

Les *ff* avaient chacune trois pieds de longueur; quand on regardait par ces ouvertures pareilles à des meurtrières, on ne voyait guère plus que dans une citerne. Le chevalet présentait la solidité de la bosse d'un chameau, car il n'avait pas la légèreté, les ornements et les déliés habituels qui font songer à des ornements de maître d'écriture. Par

son travail, la pédale semblait avoir été construite à coups de hache.

J'ai vu des instruments chinois, égyptiens, indiens, du moyen-âge ; ils ne m'ont pas produit un effet aussi singulier que la collection de Dubois.

Pendant que je regardais son musée, il ne s'inquiétait guère de ce que je pensais, et continuait de fouiller sans relâche dans le ventre de ses inventions. Même il m'invitait, me sachant musicien, à râcler sur les cordes des basses.

— M'ont-ils fait des tours, me dit-il, au Jardin-des-Lilas ! J'avais fini par me mettre assez bien avec le chef d'orchestre ; je lui avais arrangé son violon, il était content ; mais un jour il tombe malade et on le remplace. Celui qui est venu à sa place était de ces fameux musiciens qui ne le sont pas, et qui mettent des gants blancs pour conduire ; si ça ne fait pas rire. Au lieu de prendre leur violon à pleines mains et de vous enlever leur orchestre, ils font des poses penchées, ils inventent des façons de battre la mesure qui n'appartiennent qu'à eux... On ne sait jamais s'ils battent la mesure à trois ou à quatre temps, mais on les regarde balancer leur bâton langoureusement. Ils ressemblent à une gravure de modes ; leurs habits sont si propres qu'ils craindraient de les gâter en appuyant le violon sur l'épaule ; s'ils indiquaient sérieusement les angles de la mesure, cela défriserait leurs cheveux blonds, bouclés et pommadés... Vous pensez, citoyen, comme je fus reçu par ce nouveau chef d'orchestre, qui s'imagina de nous faire habiller en noir. « Ma foi, dit le trombone, alors qu'il aille chercher des avocats pour faire danser ! » Le trombone n'avait pas tort. Je com-

prends qu'il faille s'habiller quand on fait des bals de noces dans le monde ; mais aussi vous êtes payé dix francs, quinze francs de votre nuit. Ceux qui ont besoin de gagner leur vie passent par là ; moi, j'ai toujours refusé, à cause de l'habit. Je ne peux jouer du violon que quand je suis dans mon paletot ! Et regardez, citoyen, combien ce chef d'orchestre était coquet. Vous vous rappelez qu'au Jardin-des-Lilas il y avait à mon pupitre un petit bossu qui jouait du violon comme s'il était droit. Les enfants de quatre ans qui demandent des sous dans la rue sont plus habiles que lui. On met tout d'un coup un premier violon au second violon, et on fait passer mon bossu à sa place. Ce n'était qu'un cri dans l'orchestre, car ce malheureux qu'on venait de faire descendre d'un cran y perdait, puisque les seconds violons sont moins payés que les premiers; au contraire, le bosco y gagnait. Eh bien ! savez-vous pourquoi tous ces remaniements-là? C'est que le bossu se trouvait être ainsi placé à la droite du coquet chef d'orchestre, et qu'il servait à faire admirer la taille, le teint clair, les cheveux bouclés et les gants blancs du nouveau venu. Il n'y a que les femmes pour avoir des inventions pareilles. Je n'aurais guère fait attention à tous ces manéges si je n'avais pas apporté mon *ténor* au bal. Le chef d'orchestre me demanda ce que c'était ; je le lui dis, et il ne comprit rien : d'ailleurs je ne sais pas ce qu'il était capable de comprendre en fait de musique. Je me mis donc à faire la partie du second violon sur mon ténor..... Ah ! voilà ce qui garnit tout de suite un orchestre! Comme on saisit bien ce qui manquait auparavant entre l'alto et le violoncelle !..... Je faisais du tapage comme quatre seconds violons... Voilà les premiers

violons jaloux qui se plaignent que je les écrase, qu'on n'entend plus le chant. Moi je leur dis une chose bien simple et que vous pourrez répéter à tous ceux qui riraient du ténor : « Est-ce que l'alto, qui a plus de son que le violon, empêche de l'entendre? Et les basses? Et les contrebasses? Alors, supprimez les cors, les trompettes. Pourquoi ne vous plaignez-vous pas des ophycléïdes? Vous devez avoir aussi une fameuse peur des trombones! Ajoutez à cela les tambours, les cymbales, la grosse caisse. » Ça faisait pitié. J'aurais tout de même laissé dire les premiers violons; mais, comme ils étaient mieux vêtus que moi, le chef d'orchestre prit leur cause. Fatigué de ces misères, j'ai envoyé promener le Jardin-des-Lilas et je suis entré à la Tête-Noire, où on me laisse jouer tranquille de mon ténor. Comme ils n'ont pas beaucoup de musiciens, ils ne sont pas fâchés que je fasse autant d'effet à moi seul que quatre. Là, au moins, je peux étudier la qualité de son, et je suis certain maintenant de mon affaire. J'en ai déjà fabriqué une dizaine... on joue là-dessus avec une facilité sans pareille.

Dubois apportait une telle volubilité dans l'archet, dans les démanchés, avec ses doigts nerveux, allongés comme des serpents, qu'il semblait en effet que rien ne fût plus facile.

— J'ai deux élèves, dit-il, qui vont tout seuls; dans trois mois ils en joueront mieux que moi. Il y avait un pauvre diable qui ne savait que faire pour gagner sa vie; je lui ai montré quelques airs, je lui ai donné un ténor : maintenant il court les barrières, les associations; ça plaît aux ouvriers ce gros violon, il est connu partout... on l'appelle le violon

démocratique, et puis mon homme gagne quelque argent.

Comme il était l'heure de dîner, je sortis avec Dubois, qui m'étonna de plus en plus ; il avait pris son ténor sous le bras, et il s'arrêtait à chaque marche d'escalier pour pincer les cordes.

— C'en est un qui résiste ; je l'emporte pendant mes repas, me dit-il.

Sur le boulevard extérieur, nous nous arrêtâmes pour causer quelques instants ; Dubois continua à gratter au dedans du ténor et à en tirer des sons. Quelques passants s'arrêtaient, croyant que le musicien allait chanter ; pour lui il ne s'inquiétait de rien, car il ne voyait rien, et me quitta cordialement sans se douter qu'on l'avait pris pour un musicien ambulant.

Je restai près de trois mois sans voir Dubois ; il avait déménagé à force de tracasseries des locataires, qui ne pouvaient trouver un moment de repos avec un pareil inventeur. Les sons vibrants des instruments à cordes se répandaient par toute la maison ; c'étaient surtout les voisins de l'étage au-dessous du musicien qui souffraient le plus cruellement, quand la pédale à rouet envoyait ses longues notes sourdes et monotones qui donnaient à penser à des tonnerres lointains.

Dubois déménagea toute la collection à lui seul, et il inquiéta peut-être davantage les douaniers de la barrière que ses anciens voisins. On ne prit pas garde d'abord à ses violons, qui ouvrirent la marche ; mais, comme le voyage se répétait fréquemment et qu'à chaque voyage les violons augmentaient de taille, Dubois faisant un déménagement méthodique, les douaniers s'imaginèrent être victimes d'un

nouveau moyen de contrebande. Alors ils introduisirent, sans respect, leurs sondes dans toutes ces musiques, ce qui mettait Dubois en belle humeur. Il avait réservé la pédale à rouet pour son dernier voyage; ce fut un spectacle pour les gens de la barrière. J'ai déjà dit que cette contre-basse-colosse était montée sur une espèce de boîte qui nécessitait quatre roulettes cachées dessous. Ses dimensions énormes auraient empêché un homme de forte taille d'arriver aux clefs de cuivre pour l'accorder; aussi Dubois avait-il imaginé de bâtir derrière la table un marche-pied solidement fixé, et sur lequel se tenait le joueur de pédale. Il arriva à la barrière en véritable triomphateur, grimpé derrière son instrument qui marchait tout seul à l'aide de ses roulettes, et qui marchait d'autant mieux que, dans ces quartiers qui partent de Montmartre, le terrain va fortement en pente jusqu'aux boulevards. Par plaisanterie, Dubois avait mis en état son rouet, et se plaisait à tirer des sons du plus colossal instrument qui se soit jamais vu..

Je laisse à penser l'effroi du propriétaire et des locataires de la nouvelle maison où Dubois allait s'installer; mais, comme il était rusé et qu'il ne reculait devant rien pour donner un asile à son instrument, il avait payé un demi-terme d'avance, afin que le portier n'allât pas aux renseignements.

Je ne sus tous ces détails que longtemps après, en me rencontrant avec lui. Il était très-heureux de ses inventions, avait trouvé les qualités de son si cherchées, et ne s'occupait guère de réaliser ou de répandre sa découverte. Tout en causant, il vint m'accompagner jusqu'au jardin du Luxembourg, où, ce jour-là, on faisait de la musique militaire.

Nous ne parlions que musique, et bientôt les utopies dressèrent la tête. Dubois se plaignait de l'état de la musique en France, et il avait raison. J'appuyais surtout sur un art qui est loin d'avoir les avantges du livre et de la peinture. Je crois à de grands bienfaits, le jour où la musique sera popularisée.

La peinture peut s'étudier *gratis* : des musées sont ouverts ; une fois par an les peintres exposent leurs travaux.

Le mouvement des idées se répand partout par le journal ; littérature et politique peuvent être étudiées tous les jours pour un sou et pas même un sou.

Au contraire, la musique n'a que deux théâtres à Paris ; deux théâtres qui, subventionnés, sont interdits à tous les travailleurs pour l'énorme prix des places. Il y a des quantités de concerts. A quoi servent-ils ? A montrer des instrumentistes habiles qui ne cherchent qu'à paraître plus adroits que des singes sur leurs instruments, et qui torturent l'œuvre des maîtres sous la forme de variations.

Le Conservatoire seul donne des concerts importants où se retrouve quelque respect pour les grands maîtres : c'est une petite salle où n'entrent guère que les banquiers.

D'un autre côté, on a toléré toutes sortes de bouges chantants où l'on n'entend que de mauvaises romances, des œuvres sans valeur, chantées par des saltimbanques sans voix que chasserait le dernier théâtre de la province. Les cafés en plein air, avec leurs princesses en robes blanches et leurs corsages en velours de coton, et leurs becs de gaz, sont tellement corrupteurs que, si on regarde les arbres qui les ombragent, les arbres semblent peints.

La lune a l'air d'un morceau de papier huilé.

Gœthe a dit un grand mot quand il s'écriait qu'une journée était perdue, celle qui se passait sans avoir lu un bon livre, entendu de la musique et vu un beau tableau.

Le peuple n'entend jamais de musique.

Est-ce de la musique l'orgue des rues, le violon de l'aveugle, la clarinette de l'homme au chien, les cafés-chantants, les pont-neufs de vaudeville, les entrées et les sorties de mélodrames, les chansons de goguettes, les *poésies* patriotiques de banquets, les musiques de la garde nationale, les quadrilles de bals, les musiques de cavalerie? Est-ce de la musique?

Que les classes mitoyennes se corrompent avec leurs pianos, leurs romances et leurs chansonnettes comiques, cela les regarde; elles peuvent s'instruire et ne s'instruisent pas. Chaque homme a le sentiment des arts inné; c'est à lui de le développer. Qu'importe d'où il part!

Paul de Kock peut mener à Balzac.

Mais le peuple ne peut franchir ces degrés : il entend aujourd'hui une romance de Mlle Loïsa Puget, et n'entendra pas demain une symphonie de Beethoven.

Nous sommes arrivés à une telle corruption musicale, qu'il n'y a pas quatre compositeurs capables d'écrire un *quatuor*. Ils n'auraient pas cent auditeurs!

— Si le peuple allait encore à l'église, dis-je à Dubois, il lui resterait l'orgue.

— Oh! me dit-il, j'y ai bien pensé, et j'ai déjà fait des plans que malheureusement on n'exécutera sans doute jamais... Les cloches ne suffisent pas; elles sont étouffées par l'immense bruit de Paris. J'avais songé à établir dans les tours des cathédrales d'énormes buffets d'orgue; j'ai

calculé mon affaire de façon à diriger les sons vers les places publiques. Cela ramènera peut-être les fidèles, quoique j'aie grandement peur qu'ils n'écoutent à la porte tant que dure la musique et ne s'en aillent après. Si cela ne réussissait point pour les cathédrales, j'adapterais mon système d'orgues aux machines à vapeur de chemins de fer; je compte beaucoup sur l'industrie. Dans un temps j'allais au club, et j'écoutais tous ces inventeurs de religions qui cherchent midi à quatorze heures. La religion nouvelle ne serait-elle pas l'industrie?

VI

OU MÈNE LA SCIENCE.

Dans l'année 184., qui fut si célèbre par son hiver rigoureux, je résolus de devenir très-savant : ce sont des idées qui me prennent de temps en temps ; je me renferme, j'accumule lectures sur lectures, et je ne sors que la tête bourrée des matières les plus différentes, qui finissent par se tasser, Dieu sait comment. J'allai donc d'un pas joyeux au Jardin-des-Plantes, avec le fol espoir de connaître à fond les sciences naturelles. Un nouveau cours venait de s'ouvrir, qui avait rapport plus particulièrement à la race des singes. Ce que je jugeais utile dans le cours, c'était de dé-

brouiller un peu mes idées, de me forcer à écouter, chose plus facile que de lire. Les livres d'histoire naturelle, pleins de nomenclature, sont trop souvent d'une aridité qui me les fait jeter de côté dès les premières pages; j'emportai cette illusion que, dans un cours public, au milieu de nombreux auditeurs, je secouerais ma paresse, et que l'hiver ne se passerait pas sans enrichir mon *moi* léger de connaissances positives.

Quoique l'hiver s'annonçât comme très-rude, l'assemblée était en bon nombre; cependant beaucoup plus de vieillards que de jeunes gens. Le cours se tenait dans la galerie des *Primates*, qui sont, comme on sait, les premiers des animaux. Des armoires vitrées renfermaient la plus belle collection de grimaces qui se puisse imaginer, car les premiers des animaux ne s'en font pas faute, et ils ne le cèdent guère dans cette matière qu'à l'homme, regardé par les naturalistes comme un primate tout à fait supérieur. Pour moi, en regardant ces singuliers animaux à qui la science a su conserver après leur mort une apparence de vie, je ne les trouvais pas si grimaciers qu'on se plaît à le dire: partout dans la vie je retrouve la même comédie sur les figures humaines. Nos grimaces sont peut-être un peu plus variées que celles des singes, mais au fond elles se valent. Les uns font des grimaces pour demander de l'argent ou des places, les autres pour obtenir des noix ou des pommes; il n'y a guère de différence.

Ce qui me frappa le plus fut un squelette articulé, placé près du fauteuil du professeur, et qui, les bras en avant, les mains ouvertes du côté du spectateur, ricanait vraiment à l'unisson des primates. Il avait dépouillé toute

pudeur humaine ; il se moquait de la société et ne cherchait plus à dissimuler ses instincts. Par la façon dont il était posé, par ses gestes, par sa bouche entr'ouverte, le squelette semblait parler. « Messieurs, me voici sans fard ; aucuns voiles ne dissimulent ma triste carcasse ; tout ce qui était chair, sang, nerf et muscles, et qui troublait le faible entendement de la science alors que j'étais vivant, a disparu ; regardez-moi bien, tâtez mes bosses à votre aise ; je n'ai plus de secret pour personne. » Le squelette avait aimé peut-être le vin, sans doute les femmes, et certainement l'argent ; à cette heure, il semblait se moquer de toutes ces futilités, et une raillerie éternelle sortait de sa bouche. Il m'intéressait vivement, et j'aurais regardé longtemps sa raillerie si le professeur ne fût entré en séance. C'était un petit homme portant de bonnes couleurs sur les joues, qui me plut tout d'abord par ses façons simples et modestes. Il nous salua poliment et rangea divers singes sur son bureau ; il apportait dans ce travail une grande attention, groupait habilement les primates ricaneurs, et je compris tout d'abord qu'il portait une réelle affection aux sujets dont il avait à nous entretenir. Pendant ce temps, les encriers s'ouvraient dans l'auditoire, quelques cahiers blancs sortaient des habits, mais la majorité des étudiants gardaient les mains dans les poches. C'était, il faut le dire, une majorité composée d'*étudiants* de cinquante à soixante ans, qui dépassaient les limites accordées aux fameux étudiants de quinzième année. Généralement ces étudiants portaient une mauvaise perruque et des habits qui ne valaient guère mieux que la perruque. Je ne connus la vérité que plus tard.

Au milieu de la salle est un gros poêle que l'administration du Jardin-des-Plantes bourre assez pour le faire ronfler énergiquement, de telle sorte que chacun des auditeurs puisse se livrer au genre de mélodie qui lui est particulier pendant son sommeil ; le poêle seul est accusé de ronflements qui, partis de poitrines humaines, feraient rougir de honte le professeur. Ces nombreux étudiants en perruque venaient pour le poêle, et non pas pour l'histoire naturelle.

Les cours sont organisés au Muséum de façon à ce qu'un professeur remplace un autre professeur : l'anthropologie succède à la minéralogie, la géologie à l'ichthyologie, la conchyliologie à la zoophytologie, et ainsi de suite. Il est facile, de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi, de se procurer, au Jardin-des-Plantes, une chaleur convenable pendant les grands froids : c'est ce que savent ceux que j'avais pris pour de vieux étudiants en perruque, qui n'étaient autres que de petits rentiers de la rue Copeau, gens remplis d'ordre et d'économie, dépensant de six à huit cents francs par an dans les fameuses pensions bourgeoises groupées autour de l'hôpital de la Pitié, rue Gracieuse, rue de la Clef, rue Copeau et autres.

Tous les matins, après le déjeuner, on voit se diriger dans la direction du Jardin-des-Plantes une bonne quantité de ces petits rentiers en perruque, traînant aux cours d'hiver leurs gouttes, leurs rhumatismes, leurs catarrhes ; ils arrivent les premiers afin d'avoir la meilleure place au poêle, et s'endorment dans un sommeil plein de béatitude aussitôt que le professeur ouvre la bouche. Si on excepte quelques étudiants, quelques spécialistes, quelques amis du

professeur, quelques sous-maîtresses d'institutions, la majeure partie du cours est ainsi remplie d'oreilles inutiles. Les professeurs du Muséum sont remplis d'égards pour les petits rentiers, car ils forment nombre et savent se réveiller à temps pour applaudir la sortie du naturaliste. Aussi je fus singulièrement désappointé en entendant les premières leçons consacrées à l'historique du Jardin-des-Plantes ; cinq cours se passèrent ainsi à résumer les tentatives successives faites en histoire naturelle depuis le commencement du monde. C'était un manuel aride, assez semblable à ceux qu'apprennent par cœur les aspirants au baccalauréat. Vint plus tard la comparaison des systèmes, qui se réduisait surtout à des nomenclatures barbares, et il me parut que, sauf quelques rares génies, les naturalistes s'attachaient plutôt à la lettre qu'au fond des choses. La science consiste à changer tous les cinquante ans les nomenclatures admises et à remplacer des mots barbares par d'autres mots plus barbares encore. Je n'étais pas venu dans cette intention ; aussi commençais-je à désespérer d'acquérir ces fameuses connaissances dont je m'étais fait fête, et auxquelles j'avais préparé une si large case dans mon cerveau. Cependant je pris quelques notes par acquit de conscience, afin de me forcer à écouter et de me prouver plus tard que j'avais assisté à un cours fort savant ; j'y mettais d'ailleurs une certaine ténacité, sachant par expérience qu'une application soutenue à des matières inutiles en apparence amène toujours quelque bon résultat. J'étais encouragé par la présence d'une dame vêtue de noir, d'une grande taille qui la faisait remarquer au milieu des auditeurs ; elle arrivait toujours la première à la leçon et n'en

sortait qu'après les autres; elle écoutait le professeur avec un enthousiasme visible et l'intérêt qu'elle prenait au cours était peint sur sa figure. C'était la femme du professeur. Il y avait vingt ans qu'elle suivait les cours, vingt ans qu'elle entendait l'historique du Jardin-des-Plantes avec la même application. Quel éloge en faveur du naturaliste! Le mariage ne lui avait pas enlevé cette auréole de savant que les femmes oublient si vite d'habitude. Le mari avait conservé tout son prestige; c'était un bonheur pour sa femme que de l'entendre parler en public, de voir le cours rempli de spectateurs. Ah! l'heureuse vie que celle des professeurs du Jardin-des-Plantes! Loin de tout bruit, vivant en dehors du monde parisien, logés dans de charmantes maisons rustiques au milieu de la verdure, ils ignorent les habitudes d'une société légère, folle de plaisirs; ils savent conserver une apparence de vie aux êtres morts, ils ont trouvé le moyen d'embaumer l'affection.

Leur génie n'est pas immense : ils vivent toute leur vie sur les idées de quelqu'un; tous les cinquante ans il naît un homme qui passe pour un révolutionnaire en changeant quelques noms. Ce savant a des enfants : comment n'en aurait-il pas dans un séjour si tranquille? Les enfants héritent de la place de leurs parents; et, pendant cinquante autres années, le fils chante la gloire de son père, adopte les idées de son père, n'ouvre la bouche que pour parler des adversaires de son père, et vit ainsi commodément sur l'oreiller que son père lui a bourré d'avance.

Le professeur de mammalogie avait hérité de la chaire de son oncle, et il ne manquait jamais d'ouvrir sa leçon par ces mots consacrés : « Messieurs, mon oncle a dit avec

cette autorité, etc. » Les singes qu'il mettait en scène avaient été découverts du vivant de l'oncle, c'était l'oncle qui leur avait donné tel nom ; on voyait par la tendresse que le professeur leur témoignait, la religion qu'il professait au fond du cœur pour son oncle. Quoique les animaux fussent empaillés, le naturaliste commençait par les caresser avant de les présenter au public : d'une main il prenait délicatement la planchette sur laquelle les singes étaient fixés, et de l'autre main il leur lustrait le poil, ainsi qu'un chapelier qui fait briller un chapeau à la vue d'un client. Je crus d'abord que le naturaliste montrait par ces caresses une passion réelle pour tous les singes ; mais plus tard je m'aperçus que c'était seulement les singes empaillés du vivant de son oncle qu'il affectionnait particulièrement. Il montrait même une animosité partiale contre certaines races. « *Féroce et hideux mandrille !* s'écriait-il en présentant au public un singe remarquable par ses tubérosités sur le nez et d'énormes narines, *animal dégradé !* » Ces invectives déplacées prouvent la faiblesse de l'homme : le mandrille traité si brutalement n'était certainement pas plus laid que le singe rubicond, animal chauve, qui a les joues rouges comme le nez d'un ivrogne et les fesses bleu de ciel ; mais cet animal avait été envoyé des rives de l'Amazone au fameux oncle, et il jouissait des réclames du neveu, tandis que le mandrille insulté était au Muséum depuis la fondation. Sans patrons, regardé comme un orphelin, il était traité comme le sont trop souvent par une nouvelle mariée les enfants d'un premier lit.

Ayant compris ce manége, je ne m'arrêtai plus aux invectives que le professeur lançait contre les singes qui

avaient été découverts par d'autres naturalistes que son oncle, et je leur fis une part égale dans ma curiosité et mes affections, qu'ils appartinssent au genre *troglodytes* ou au genre *semnopithèque*, *microcèbe* ou *callitriche*. Me dégageant des antipathies du naturaliste, je les enveloppai tous d'une même sympathie; ceux de Madagascar me plaisaient autant que ceux du Japon, ceux de l'Abyssinie autant que ceux des côtes de Malabar. Je commençais à prendre un vif intérêt au cours, émerveillé des traits d'intelligence que le professeur accordait aux singes : la comparaison de leur squelette avec le fameux squelette d'homme ricaneur qui se dressait près de la table du professeur me remplissait d'idées bizarres. Ne sommes-nous, pensais-je en m'en retournant, que des singes augmentés, un peu plus adroits, un peu plus embellis? Le professeur ne touchait cette corde qu'avec réserve; mais, en comparant les vieillards endormis de la rue Copeau aux animaux élégants, pleins de vie malgré l'empaillement, je trouvais l'homme quelquefois inférieur au singe, malgré les fameuses théories de l'angle facial. Un nègre menteur, pillard et voleur, est-il plutôt notre *frère* que ces singes? Telles étaient les réflexions qui se jouaient en moi à la sortie du cours et qui me poursuivaient dans la ville. Plus que singe quelquefois, moins que singe souvent, ainsi pensais-je en regardant les hommes attentivement et en essayant de lire les vices et les passions qui s'agitaient en eux.

Quelques naturalistes ont été très-audacieux et n'ont pas hésité à faire des animaux des *penseurs*. Je ne m'inquiétai pas d'approfondir les idées de ces savants, préférant m'en rapporter à moi-même; mais je me souviens que ces contem-

plations assidues de singes me tenaient l'esprit parfaitement sain et même porté à une certaine gaieté. Les mystères de la création ne se dissipaient pas malgré mes études, je n'entrevoyais aucun système nouveau à établir; mais j'étais heureux, quoique *le grand inconnu* restât toujours fermé à mon imagination. Les livres qui prétendent *dévoiler l'éternité*, ceux qui traitent de la *vie future* m'amusent extraordinairement rien que par le titre, car je n'en ouvris jamais et n'en ouvrirai de ma vie : ils sont bons tout au plus pour les esprits faibles qui veulent y puiser des motifs de conversation. La mort n'a rien de pénible pour ce qui est du résultat. N'est-ce pas la tranquillité absolue, le repos le plus complet? C'est l'avant-mort seule qui peut inspirer quelques craintes aux délicats, car trop souvent la nature a beaucoup de peine à détruire son propre ouvrage, et j'ai toujours pensé qu'il est fâcheux que le mécanisme si remarquable de l'homme ne se démonte pas avec autant de facilité qu'une montre tombée entre les mains d'un enfant curieux : à peine a-t-il touché à la première vis que tous ces rouages savants s'arrêtent et s'endorment. Il est fâcheux qu'il n'en soit pas ainsi de l'homme.

Je n'ai jamais autant pensé à l'autre vie qu'en revenant du cours des singes, et j'y pensais avec une philosophie parfaite. Que nous redescendions l'échelle des êtres après l'avoir grimpée lentement, qu'importe? Nous n'en savons rien, nous ne nous souvenons pas de l'avoir montée. Du moins *je* ne m'en souviens pas, car j'en connais qui prétendent avoir de vagues souvenances d'un certain passé; mais la nature humaine est si bizarre qu'en ces matières comme en beaucoup d'autres il ne faut juger que d'après soi. Li-

bres sont ceux qui *croient* se souvenir ; pour moi, je ne me souviens de rien, et je nie, autant que mes facultés me le permettent, *avoir été* avant d'être. Je n'ai pas grimpé les échelons de la chaîne des êtres : si je n'ai pas monté, est-il présumable que je descendrai? N'ayant pas eu d'existence antérieure, la logique me permet-elle de croire à l'existence postérieure ? Donc tranquillité parfaite avant la vie, et peut-être après la mort !

Toutes ces réflexions, je les communiquais dans leur désordre à un ami qui s'en amusait, ne prenait pas la peine de les discuter, et pouvait me donner à soupçonner que j'avais raison. Ce n'est pas que je tienne absolument à avoir raison ; je pense ainsi, les autres pensent autrement, lui disais-je. Pourvu qu'ils soient bons dans la conversation et qu'ils m'évitent les taquineries de la discussion, je les laisse parfaitement tranquilles.

Au cours suivant, je remarquai trois dames qui, arrivant au milieu de la séance, troublèrent momentanément le cours. Il y avait peu de femmes aux leçons du professeur ; jusqu'alors je n'avais guère remarqué que deux ou trois sous-maîtresses qui prenaient des notes. Il existe une longue barrière de bois qui forme un passage pour aller au bureau du professeur : cette barrière est parallèle à la façade du Muséum qui donne sur la grande cour du Jardin-des-Plantes ; dans l'embrasure des fenêtres sont disposées des chaises qui jusqu'alors avaient été inoccupées. Les trois dames prirent place dans cet endroit réservé, séparé des auditeurs du cours par la barrière. La curiosité me poussa à regarder ces trois femmes qui s'isolaient ainsi des étudiants, et, quand les trois femmes furent assises, qu'elles eurent levé leur voile, je vis

deux dames âgées et une jeune fille de dix-neuf ans à peu près. Ma curiosité avait été partagée par tout le reste de l'auditoire, car l'entrée des femmes dans les endroits savants inquiète généralement les hommes ; mais, le premier moment passé, chacun se retourna vers le professeur, qui était en train d'expliquer les caractères particuliers de l'*hylobates funereus*, autrement dit gibbon en deuil. Il me venait trop souvent, malgré mon application, des idées étrangères à l'histoire naturelle : la figure du gibbon en deuil me faisait penser au masque noir d'Arlequin, et, une fois entré dans cet ordre d'analogie, je me demandai si le masque connu du personnage de pantomime n'avait pas pris naissance dans la contemplation des singes, faite par quelque acteur du passé ; mais comme ce mot d'*hylobates funereus* reparaissait souvent dans la bouche du savant professeur, je songeai aux dames qui venaient d'entrer, à leur inexpérience du latin, et je les pris en pitié, car les naturalistes sont hérissés de latin, comme des pharmaciens. Les cabinets d'histoire naturelle ressemblent par leurs étiquettes aux officines d'apothicaire : tout ce qui ne se termine pas en *yte*, en *thèque*, en *cèbe*, en *phale*, en *gale*. est écrit en un latin qui sans être des plus fins, est encore assez sauvage pour troubler l'entendement des ignorants. Le professeur avait la manie d'affubler ses singes de noms latins ; aussi attribuai-je ce titre de *gibbon en deuil* à une sorte de galanterie qui le poussa à saluer l'arrivée des trois dames. Un sage a eu raison de dire que la société des femmes rend les hommes plus polis ; peut-être, s'il y avait eu une forte majorité de femmes au cours, le naturaliste eût-il exilé à jamais le latin du Jardin-des-Plantes ; mais il

n'y avait guère qu'une demi-douzaine de femmes au cours, dont cinq n'étaient ni jeunes ni jolies. C'eût été un hommage trop direct à la jeune fille qui venait d'entrer, que de parler tout à fait français.

Tout en suivant les mouvements agiles du gibbon en deuil, que le professeur présentait sous toutes ses faces, auquel il prenait amicalement la patte et qu'il flattait en le grattant sous le cou (l'*hylobates funereus* provenant de la succession de l'oncle), je n'en remarquai pas moins l'impression produite par son terrible nom scientifique sur la figure des dames nouvellement arrivées. — Voyons, pensais-je, comment elles supporteront les singes en latin. — Elles ne me parurent pas trop effrayées du nom de l'animal, la jeune fille même souriait en regardant le singe noir, qui avait à lui tout seul la mine d'un enterrement exaspéré, car il grinçait des dents. Le tamarin aux mains rousses (*midas rufimanus*) lui succéda : on eût dit un singe qui avait trempé ses pattes dans un pot de confitures et qui en conservait une mine pleine de joie. Autant son frère le croque-mort rugissait dans ses habits de deuil, autant celui-ci était gai comme un polisson qui a laissé tomber son pain dans un tonneau de mélasse à la porte d'un épicier. Mes idées précédentes furent un peu bouleversées. — « Non, le singe n'est pas ton frère, pensais-je en sortant. » — Ce nouveau raisonnement venait de la comparaison entre la jeune fille et les singes.

Un rayon de soleil semblait être entré dans le cours avec la jeune fille : elle illuminait tout d'un coup par sa présence toutes ces armoires vitrées remplies de *primates*. Combien maintenant les singes me semblaient loin de notre race en

pensant au profil si fin de la jeune fille, à ses narines roses, à chacun de ses mouvements gracieux, qui me faisaient paraître plus brutales encore les saccades des singes! Les rentiers de la rue Copeau, avec leurs perruques, ressemblent volontiers au *sajou à toupet*, à l'*ouïstiti à pinceaux noirs;* mais les bandeaux de la jeune fille, si lisses, dans lesquels se joue la lumière! mais ce duvet délicat des joues qu'on aperçoit grâce au jour de l'embrasure de la fenêtre! Je commençais à mépriser les singes. Ainsi va la raison humaine : toujours vacillante. La contradiction entre les actions de la veille et du lendemain pousse aussi facilement que les chardons dans un terrain non cultivé. Mon enthousiasme pour les singes s'était éteint subitement comme ces belles fusées de feu d'artifice que l'enfant admire tant qu'elles brillent, et qu'il oublie une seconde après qu'une nouvelle fusée est venue la remplacer. Hier je ne pensais qu'aux singes, aujourd'hui je songe seulement à la jeune fille.

Le cours avait lieu deux fois la semaine, le mardi et le samedi. Je passai trois jours pleins d'inquiétudes provoquées par les raisonnements suivants : « Reviendra-t-elle? N'était-elle pas entrée avec les dames qui l'accompagnaient en simples curieuses? Pourquoi reviendrait-elle? Elle n'a pas suivi les débuts du professeur. Elle n'y peut rien comprendre maintenant. » J'ai l'esprit tourné volontiers vers les choses pires, et le plus fâcheux vient de ce que je les rumine comme un cheval son avoine. Après tout, pensai-je en attachant une grosse pierre au cou de ces pensées, que m'importe une jeune fille jetée tout à coup au milieu de la science mammalogique? Je vais au Jardin-des-Plantes pour étudier les singes et non pour surprendre ce qui se

passe dans la tête de femmes assistant à des dissertations sur les sciences naturelles.

Le samedi arriva, non sans se faire prier, long, fainéant, paresseux à remplir sa tâche. J'entrai dans le cours, où tout était comme à l'ordinaire, les singes dans les armoires, les rentiers de la rue Copeau autour du poêle, le professeur en habit noir. Instinctivement j'avais pris une chaise dans les environs de l'endroit réservé où s'étaient placées les dames à la séance précédente. Le professeur résumait la leçon du dernier mardi, mais je ne l'écoutais pas, prêtant l'oreille au bruit que faisait la porte s'ouvrant pour donner passage aux auditeurs attardés. Je tournais le dos à la porte, mais je me donnais l'inquiète jouissance de deviner, à la façon dont serait ouverte la porte, si le bouton de cuivre était tenu par des mains de femmes; aux grincemens du parquet j'entendrais leurs pas légers. Voilà bien des minuties, mais elles remplissaient mon esprit, et je les dis telles qu'elles se présentaient.

Enfin un certain frôlement m'annonça que les dames traversaient le couloir réservé : la jeune fille était au milieu des deux femmes âgées qui l'accompagnaient; toutes trois prirent place, se débarrassèrent de leurs manchons, s'assirent commodément, et, chose que je n'oublierai jamais de ma vie, la jeune fille porta *ses* regards vers l'assemblée; mais *son* regard tomba précisément sur moi et rencontra le *mien*. Je désespère de rendre le coup qui me fut porté dans tout l'être, les manœuvres de mon sang, l'émotion de ma physionomie, le léger tremblement délicieux qui s'empara de moi. Il faut réellement que des puissances mystérieuses planent au milieu des atomes de l'atmosphère

pour aller chercher un regard inconnu, l'avertir, le mettre en campagne et produire ce choc des yeux qui amène des effets magnétiques, comme on en obtient dans les cabinets de physique. C'est alors que l'homme qui réfléchit se perd à vouloir analyser des faits qui dépassent son intelligence. Comment expliquer la rencontre de ce regard qui vint s'accrocher au mien? Comment a-t-il pu voler jusqu'à moi, perdu au milieu d'une centaine de spectateurs? Faut-il admettre que ma pensée, fortement tendue depuis trois jours vers une jeune fille, ait traversé l'espace et soit allée s'adresser à sa pensée comme ses yeux aux miens? Dois-je admettre une récompense de la part des puissances inconnues? Tout homme qui pense fortement à une femme trouve-t-il, à un moment donné, le salaire de la tension de son être? Et pourquoi la jeune fille m'a-t-elle remarqué, moi sans importance, sans beauté, sans rien qui attire le regard des femmes? Il faut que les yeux soient bien *beaux* en ce moment, fussent-ils médiocres dans les circonstances ordinaires. Je me rappelle maintenant un idiot de village, d'une laideur maladive : on me raconta qu'il regardait avec admiration une jeune paysanne. « Est-ce que tu l'aimes? lui demandai-je un jour. — Oh! oui... *dedans*. » Pendant cette simple réponse sa figure s'était transfigurée; il était devenu un homme à cette pensée, l'*amour* lui rendait la raison momentanément. Tout homme peut devenir beau à son insu, s'il éprouve une passion réelle; mes inquiétudes, le désir de la revoir s'étaient sans doute peints dans mes regards et avaient *frappé* la jeune fille.

Mais n'est-ce pas le hasard, pensais-je, qui m'a fait rencontrer ce beau regard si pur? Dès lors je la regardai fixe-

ment, laissant de côté le professeur et sa leçon. Je voulais un second regard ; il vint tout d'un coup confirmer le premier et chasser l'idée de hasard ; puis j'en obtins un troisième, un quatrième, et jusqu'à dix que je comptais lentement les uns après les autres, et qui étaient entrecoupés par l'attention que la jeune fille reportait de temps à autre sur le naturaliste. Il n'y avait pas moyen de s'y tromper : elle était tournée du côté du professeur, et pour rencontrer mes yeux elle avait besoin de se détourner. De la leçon je n'avais rien écouté ; je laissais de côté la mammalogie pour m'occuper d'une autre branche de l'histoire naturelle : l'anatomie du cœur.

Le cours finit trop tôt, et je retrouvai à la sortie mon ami qui suivait avec attention l'histoire des singes et qui me fit quelques questions. « Je n'ai pas trouvé le professeur très-clair, » lui répondis-je. Heureusement il avait consacré sa leçon à la comparaison de la race caucasique et de la race éthiopique, et, comme des systèmes avaient remplacé ce jour-là l'étude des faits, mon ami se méprit sur la faible attention que j'avais accordée au professeur.

Dès lors, adieu les leçons de mammalogie ; elles ne furent plus qu'un prétexte de rencontres, de regards et de contemplations. Un de mes plus grands bonheurs était de m'installer dans une longue galerie qui précède la salle des primates et d'y attendre l'arrivée des dames. Caché dans une embrasure, je pouvais les suivre par derrière sans que rien dénotât ma présence ; je les laissais entrer les premières, mesurant le temps qu'elles mettaient à parcourir la salle, à s'asseoir, et j'entrais immédiatement, certain d'être remarqué par la jeune fille. J'avais un intérêt à arriver le

dernier : c'était d'éviter à la demoiselle le soin de me chercher au milieu de la foule, car dans cette embrasure de fenêtre elle était placée quelquefois de telle sorte que nous pouvions à peine nous regarder. Tantôt des dames étrangères se mettaient devant elles et la masquaient, tantôt j'étais assis derrière un étudiant de trop haute taille, ou bien des auditeurs qui tout à l'heure courbaient la tête sur leur papier la relevaient tout à coup, et je perdais ainsi de vue le frais visage de la jeune fille. Tracassé quelquefois par ces obstacles, j'écrivais sur mon carnet quelques mots de souvenirs, quelques notes pour l'avenir. Ainsi je retrouve aujourd'hui, à la place que devaient occuper des détails d'histoire naturelle, ces quelques lignes : « Maudit naturaliste ! Je ne vois plus qu'une boucle de cheveux ; il me la cache entièrement... Voilà dix grosses minutes de regards que je perds. » Il était arrivé ce jour-là un naturaliste allemand auquel le professeur de mammalogie avait fait les honneurs de son cours ; il était installé aux places réservées et s'étalait brutalement devant les dames, sans se soucier de la politesse ni du dommage qu'il me causait. Ce simple fait amena un détail comique. J'avais pour voisin un savant sérieux : j'entends par sérieux qu'il écoutait attentivement le professeur et qu'il prenait force notes ; mais il avait sans doute l'oreille dure, car de temps en temps il mettait une main derrière son oreille gauche pour empêcher que le son ne s'égarât dans la salle ; de l'autre main il écrivait vivement. « Monsieur, me dit-il en s'emparant de mon carnet, pardon ; je n'ai pas entendu. » Comme il m'avait vu écrire, il était en droit de croire que j'écoutais le professeur ; je le laissai faire. Il lut le fameux passage : *Maudit naturaliste !*

je ne vois plus qu'une boucle de cheveux, etc. Les sourcils de l'homme sérieux se froncèrent, le plus profond dédain s'établit sur ses lèvres, et il me rendit le carnet d'un air méprisant en me tournant brusquement le dos. J'ai dû passer pour fou aux yeux de ce brave homme, qui ne pouvait s'imaginer le peu de cas que je faisais de l'histoire naturelle et de ses enthousiastes.

Tout l'auditoire pouvait me prendre en pitié ; mais c'était moi qui avais pitié de ces pauvres savants. L'amour me rendait gai, jeune comme à dix-huit ans, souriant et heureux : tous ces gens qui prenaient des notes me semblaient des maniaques. A quoi bon la science ? Ils arrivaient grelottant, secouant la neige de leur chapeau d'un air de mauvaise humeur ; moi j'accourais au Jardin-des-Plantes comme en dansant. Ils emportaient quelques bribes d'observations plus ou moins justes ; je revenais avec d'autres regards dans les yeux. Le moindre détail de physionomie était plus précieux pour moi que tous les diamants de la couronne : un dix-millionnième de sourire me faisait entrevoir des paradis, car je dois dire que la jeune fille se laissait volontiers regarder sans baisser les yeux ni les détourner ; mais elle souriait rarement, ou c'était un sourire si atténué, qu'il ressemblait à un gramme d'arsenic que les homœopathes jettent dans une rivière, prétendant que la plus petite partie suffit pour produire son effet. Cependant je fis un pas le jour où le savant allemand me déroba presque tout à fait la vue de la jeune fille. Mécontent de ne l'avoir pas regardée à mon gré, je la suivis à la sortie du cours, et je me trouvai à dix pas d'elle pendant qu'elle descendait le petit escalier du pavillon. Sa figure se dérida légèrement, et je

vis par là que mes poursuites ne la choquaient en rien.

Mon imagination trottait toujours pendant l'intervalle des leçons, trop rares, hélas! Deux séances d'une heure par semaine ne me suffisaient guère. Un lundi, je rencontrai une marchande de violettes; j'achetai tout l'éventaire, et je fourrai les bouquets dans mes poches avec l'intention d'en offrir à la jeune fille. Cela était difficile en présence des dames qui l'accompagnaient, du professeur et des cent auditeurs; mais j'avais un plan qui réussit à peu près. J'arrivai dans la salle des singes une demi-heure avant la leçon, et à la place qu'occupaient ordinairement les dames je remplis l'endroit de mes petits bouquets. J'en mis sur les chaises, sous les chaises, jusqu'aux pieds du squelette, qui n'était pas fort éloigné des dames. Pendant que je me livrais à ce jardinage, le préparateur apparut, portant dans ses bras un énorme *cercocèbe enfumé d'Afrique* qui, heureusement pour moi, n'était pas facile à manier. Je n'eus que le temps de me cacher sous le bureau du professeur, et là je réfléchis à quelles suites l'amour m'entraînait. Deux minutes plus tard, la foule arrivait; j'étais surpris par le naturaliste sous son bureau. Dieu sait comment j'aurais pu expliquer ma présence en pareil endroit. Je pus m'échapper pendant que le préparateur retournait à son magasin de singes.

Les dames arrivèrent comme à l'ordinaire, et je crus m'apercevoir que mon semis de violettes ne produisait pas tout l'effet que j'en attendais : cela me peina vivement. A peine le cours fini, je m'élançai dans l'escalier de sortie, traversai la cour et grimpai comme un lièvre le grand escalier qui conduit à la terrasse donnant sur l'hôpital de la Pitié. J'avais remarqué que les dames s'en allaient toujours par là. En

haut de l'escalier, caché par des arbustes qui conservent leur verdure malgré l'hiver, je les observais ; elles traversèrent la cour, parurent se diriger ainsi que moi vers l'escalier, et tout à coup rebroussèrent chemin. La peur me prit d'avoir été découvert ; ces allures me le prouvaient. Je m'étais retourné imprudemment au milieu du grand escalier ; on m'avait vu, on essayait d'échapper à mes poursuites. Néanmoins, voulant connaître le dernier mot de la situation, je redescendis l'escalier d'un bond, et j'arrivai encore à temps dans l'avenue des tilleuls, certain que les deux dames, quoique suivant une autre route, sortiraient du Jardin-des-Plantes. Où elles demeuraient, c'est là ce que je voulais savoir. Je pris plus de précautions pour n'être pas vu. Après un certain nombre de détours, les dames arrivèrent à la rue des Boulangers, qui est une rue escarpée, comme il s'en rencontre beaucoup sur la montagne Sainte-Geneviève. J'avais le soin de me tenir sur le trottoir opposé, à une portée de pistolet, et je ne m'aventurais dans les rues nouvelles qu'en étudiant avec soin les angles et les grandes portes où je pouvais me blottir. La rue des Boulangers forme tout à coup un coude à angle droit qui me cacha les dames, et je grimpai la montée plus vivement qu'avec des ailes. A l'angle était une maison en réparation avec beaucoup d'échafaudages ; je me glissai au milieu des maçons, et mes observations furent couronnées de succès, car je vis les deux dames entrer dans une grande maison de la rue. Aussitôt la porte fermée sur elles, je courus au bienheureux numéro, que j'inscrivis sur mon carnet, et je trouvai mon bonheur si grand que je n'en dormis pas.

La maison au numéro 24 était réellement une maison

d'amoureux, noire, tranquille, vieille, d'apparence quasi abandonnée, et des grillages à toutes les fenêtres. Une vieille porte, qui ne semblait jamais s'ouvrir, était tout à la fois respectable et menaçante, surtout par un petit guichet de fer pratiqué dans le milieu d'un des battants, et qui sentait la province défiante d'une lieue. Ce guichet n'indiquait-il pas qu'on n'ouvrait du dedans qu'avec la plus grande précaution, et qu'on reconnaissait la physionomie des gens avant de leur donner entrée? Il y avait quelque chose de claustral dans les murs humides en mauvais état, dans une petite porte bâtarde abandonnée qui sentait le moisi, et dans certains barreaux de fer rouillé qui se distinguaient à certaines fenêtres. On devait être bien enfermé dans cette maison, aussi triste que les plus tristes maisons de la rue des Postes, de la rue des Poules, qui semblent des déserts à deux pas du mouvement bruyant du quartier latin. La maison me plut, car elle concordait avec l'esprit d'aventure qui me tenait; une racine de plus s'accrocha en moi, et certainement l'aspect de cette vétusté y contribua beaucoup plus que si les dames étaient entrées dans une maison neuve et pimpante. Je n'étais plus dans Paris, mais dans une vieille ville de province : avec les idées que je me bâtis sur tout ce qui entoure les individus, l'auréole de la jeune fille s'enrichit de nouveaux rayons.

Le samedi qui suivit, j'achetai encore des violettes, mais seulement trois bouquets, destinés à éclaircir la situation : j'avais calculé la distance qui sépare le Jardin-des-Plantes de la rue des Boulangers; les dames arrivaient ordinairement à deux heures cinq minutes. A une heure quarante-cinq minutes, je me trouvai à leur porte, et dans ce vilain

petit guichet de fer maussade je plantai un de mes bouquets. Le second était à ma boutonnière, m'envoyant ses pâles senteurs d'hiver. Malgré tout, l'odeur m'enivrait comme une personne dont tout le système nerveux est fortement développé.

Cette fois je me plaçai avant les dames au milieu des spectateurs, et j'attendis impatiemment leur arrivée, car il pouvait se faire qu'elles ne vinssent pas, la neige tombant avec rigueur; mais la Providence protége les amoureux : je ne tardai pas à rencontrer, comme d'habitude, les yeux de la jeune fille, m'appliquant à y chercher la trace des violettes du guichet. Je raisonnai ainsi : en sortant de chez elles par la neige et le froid, les dames ont dû remarquer ce bouquet de violettes planté dans le guichet et s'en sont inquiétées. Si les femmes âgées n'y comprennent rien, il n'en sera pas ainsi pour la jeune fille, qui doit s'attendre à mes poursuites; le rapprochement de ce bouquet planté dans un guichet avec les violettes semées dans le cours ne peut lui laisser aucun doute. Et, pour pousser plus loin le symbole, j'affectai pendant le cours de respirer souvent le bouquet de violettes que j'avais conservé. Je m'attendais à un sourire qui me dirait : *Je vous comprends!* mais les traits de la demoiselle restèrent calmes et comme ignorants de tous mes bouquets. Cependant elle ne put s'empêcher de voir celui que je tenais à la main; j'avais la volonté de le lui faire parvenir, et je renouvelai ma précédente tentative, c'est-à-dire que, mesurant avec habileté ma sortie du cours, j'arrivai à toutes jambes à la porte de la vieille maison de la rue des Boulangers, où je plantai de nouveau mon bouquet dans le guichet. Si elle ne l'a pas vu en sortant, pen-

sais-je, il est impossible qu'elle ne l'aperçoive pas en rentrant.

Hélas ! quand je songe à ce beau temps passé, je ne puis m'empêcher de sourire mélancoliquement. Ces joies émouvantes sont trop courtes, elles devraient durer toujours. Je retrouvai mon ami, qui s'écria : « Ah ! Josquin ! Josquin ! » Je ne pus m'empêcher de rire en regardant sa figure sérieuse. Il m'avoua qu'il avait suivi tous mes gestes à la précédente leçon, qu'il en avait étudié la direction, et que jamais un homme ne s'était démené comme moi dans un endroit public. Il est vrai que, par la position des spectateurs qui m'environnaient, j'étais obligé de me hausser sur ma chaise, de me pencher tantôt à droite, tantôt à gauche, pour rencontrer les regards de la jeune fille, et que ces manéges se renouvelaient peut-être vingt fois en cinq minutes. Son profil m'apparaissait de temps en temps au milieu des singes, à travers les os du squelette ; le moindre mouvement de mes voisins faisait que je la perdais de vue ; elle-même d'ailleurs était tenue à une certaine prudence, afin de n'être pas remarquée par les dames qui l'entouraient et par les auditeurs du cours. Elle écoutait alors le professeur en m'envoyant un regard qui prenait d'autant plus de charme qu'il était difficile à donner. Elle ne devait guère devenir plus savante que moi en histoire naturelle, car elle avait certainement des sensations trop semblables aux miennes pour pouvoir entendre la parole du naturaliste. Je la plaignais intérieurement et je m'accusais du trouble que je lui causais.

Elle était sans doute dans quelque institution du quartier. Que viendrait-elle faire au Jardin-des-Plantes à une pareille

époque, si la science ne l'y conduisait? Elle avait un petit costume dont la simplicité annonçait une condition médiocre : une sorte de manteau de soie à double collet, un chapeau brun et un manchon. Des deux dames qui l'accompagnaient, l'une avait les cheveux gris tirant sur le blanc, une figure ridée, sévère, portant des traces de chagrin; l'autre était plus jeune, la figure rouge, les cheveux blonds, flottant dans les environs de la quarantaine. Quelles étaient ces dames? C'est ce qui occupait mon imagination. Dans l'une, la sévère, je voyais une mère; dans l'autre, la blonde, une tante. Une mère! une tante! personnages bien sérieux en pareille matière! Jusqu'alors elles ne semblaient avoir rien vu de mes empressements; un de mes regards seulement avait rencontré le regard de la dame sévère, mais j'avais feint aussitôt de contempler le squelette voisin. Aucune de ces trois personnes ne prenait de notes, d'où je conclus qu'elles venaient au Jardin-des-Plantes plutôt par passe-temps que dans un intérêt scientifique. Il n'en devait pas moins résulter de temps en temps, à la sortie du cours, quelques causeries sur les sujets curieux que le professeur avait expliqués, et la demoiselle était certainement fort embarrassée de répondre.

C'est une grande occupation pour l'esprit qu'un amour qui débute, si j'en juge par ce qui se passait en moi. Je ne prenais plus aucun intérêt à ce qui pouvait m'arriver en dehors du Jardin-des-Plantes. Grêle et malheurs pouvaient fondre sur moi sans m'atteindre; rien du mouvement de Paris ne me semblait curieux, ni les passans, ni les tableaux, ni les livres, ni la musique; je n'étais occupé qu'à me considérer moi-même; je m'intéressais infiniment au spectacle

de mes propres actions. Il semble que dans ces cas particuliers l'homme se dédouble pour former deux individus parfaitement distincts : l'un raisonnable, l'autre fou ; l'un qui agit sans réfléchir, l'autre qui observe ; l'un qui s'élance à travers toutes sortes de folles entreprises, l'autre qui en sourit et s'en amuse. Aucun spectacle n'aurait pu me distraire comme le spectacle de mes actions ou de mes pensées. On eût dit que j'assistais à la passion d'un être tout à fait étranger. Quand les regards se croisaient dans le cours, j'en souriais comme si j'avais surpris les amours d'un de mes voisins avec cette jeune fille. L'histoire des violettes m'intéressa autant que ces débuts d'anciens ballets où le berger vient discrètement, au lever de l'aurore, jouer un air de musette sous les fenêtres de sa belle et déposer sur le banc de gazon un bouquet de fleurs sauvages. C'est ce qui explique comment des hommes d'apparence médiocrement aimables, qui semblent préoccupés de matières graves, qui ont dépassé la seconde jeunesse, ont conservé en dedans un cœur jeune qu'il est impossible de soupçonner. J'arrivai même à me moquer de moi, et je fis mentalement un morceau sarcastique sur les lunettes, que beaucoup d'auteurs humoristes sauraient placer à l'occasion. J'ai le malheur de ne pas voir de très-loin, ce qui amène dans la vie beaucoup de désagréments. Ne pas saluer des gens qu'on connaît, froncer le sourcil devant des étrangers, cligner de l'œil sous leur nez, être embarrassé dans un salon où l'on ne reconnaît personne dès l'abord, ce sont là les moindres désagréments de la vue basse ; mais la myopie en amour ! Qui pourrait détailler par quelle série de petites infortunes on passe ? Sans compter que cette armature d'a-

cier sur le nez, que ces verres brillants contribuent à chasser l'air sentimental ! *Ses yeux étaient protégés par le cristal*, a dit un poëte ami de la métaphore. Les jolis jeunes gens, aux yeux fendus en amandes, qui n'ont qu'à abaisser leurs paupières pour enflammer le cœur des femmes, ne sauraient comprendre le ridicule dont se sent convaincu tout homme myope. Un mot provincial décore cette infirmité du titre de *vue tendre*, mais le regard n'est guère susceptible de *tendresse* derrière ces cristaux éblouissants qui semblent toujours destinés à cacher le fond de la pensée. Quoique myope, je me défie des gens myopes : leurs yeux me paraissent protégés par des fortifications; les branches de lunettes me paraissent les chaînes de pont-levis pendant au dehors, qui laissent un fossé entre l'assaillant et l'assailli. Il n'y a pas égalité entre l'homme à lunettes et l'homme sans lunettes; le premier a trop d'avantages sur le second : il voit les yeux de son interlocuteur, lui cache les siens, et le désavantage est aussi grand que si, revêtu d'une armure, il avait à combattre un ennemi sans armure. Les lunettes sont si peu naturelles qu'un officier de marine, qui s'était trop avancé dans une île sauvage, fut tout à coup environné par la peuplade, battu, terrassé et dépouillé de ses vêtements. Les sauvages le laissèrent entièrement nu, sauf une paire de besicles d'or qu'ils abandonnèrent sur le nez du marin, prenant cet intsrument pour une bizarrerie de la nature. Ces esprits vierges n'avaient-ils pas raison? La civilisation seule a pu nous habituer à cacher nos yeux derrière des carreaux, comme le disent les ouvriers pleins de mépris pour les gens à lunettes. Je ne me rappelle plus quel petit prince d'Allemagne rendit un décret par lequel

il défendait aux étudiants de porter à l'avenir des lunettes. Malgré le chagrin que me causaient ces instruments sur le nez, la jeune fille ne m'en regardait pas d'un plus mauvais œil; mais j'aurais donné volontiers quelques années de mon existence pour la voir naturellement.

Maintenant je la suivais à quelques pas quand elle sortait en compagnie des deux dames; je n'y mettais plus d'insistance, sachant où elle demeurait; mais j'eusse été heureux de lui parler! Cela était difficile en la compagnie où elle se trouvait; je me contentais de la regarder de loin monter les marches du grand escalier de la terrasse. Un jour elle vint au cours en compagnie seulement de la dame blonde, que je supposais sa tante : la plus sévère des deux dames était absente. Nos regards continuèrent à se croiser, comme d'habitude, au-dessus de la tête des amis de l'histoire naturelle. Je la reconduisis, ainsi qu'il m'arrivait depuis quelques séances, c'est-à-dire que je me tenais à dix pas d'elle, et qu'arrivée au bas de l'escalier du Muséum, elle me faisait un petit sourire amical. Elle traversa la grande cour, suivant son habitude, en donnant le bras à la dame blonde; mais, ce qui n'était jamais arrivé, à peine à moitié du grand escalier elle se retourna une fois, puis une autre, puis encore, semblant me dire : *Venez donc!* Était-ce là l'interprétation à donner à sa physionomie? Jouissait-elle de plus de liberté en l'absence de la dame sévère habillée de noir? J'étais en ce moment dans l'avenue des tilleuls, le corps en avant comme si une force inconnue me poussait vers elle; mais une autre puissance mystérieuse me clouait les pieds au sol : je ne pouvais ni reculer ni avancer. Mes bras furent plus hardis que mes jambes, du moins mon bras

droit, qui se chargea de retirer mon chapeau et de le secouer dans la direction de la jeune fille. Trois faits se passèrent ainsi en un seul instant : mon ami qui me regardait saluer sans connaître où les saluts s'adressaient, — l'action de saluer, — et la dame blonde qui se retourna à un imperceptible coup de coude que lui donna la jeune fille. Telle fut la position qui m'a le plus embarrassé de ma vie : la dame blonde m'avait vu ; elle était prévenue ; elle était donc la confidente ; si elle recevait de pareilles confidences, sans doute elle n'était pas la tante de la jeune fille, une amie tout au plus. Je pouvais donc traverser la cour, grimper l'escalier, me présenter aux dames, parler... Je ne le fis pas, et j'en aurai un éternel remords ! — Eh bien ! Josquin ? me demanda mon ami, frappé sans doute de l'émotion extraordinaire qui me tenait ; mais je ne lui répondis pas, fis la grimace, mécontent de moi-même et désireux de rester seul avec mes pensées.

Déplorable timidité ! déplorables lunettes ! Combien je vous maudissais, car ces cristaux extérieurs ne sont que le résultat d'une manière d'être intérieure. Si je ne portais pas de lunettes, je ne serais pas timide : les yeux portent la peine du caractère, du moins un disciple de Gall l'a-t-il annoncé, non sans raison. Myopie, front partagé par une ride horizontale : signes de ruse et de timidité. Ma ruse, hélas ! courait les champs, mais ma timidité me garrottait. Le bon sens me disait : *Cours, il est encore temps !* Et je restais à la même place.

Combien de minutes je restai sous les tilleuls sans feuilles, c'est ce que j'ignore ; le froid seulement vint me prévenir que j'étais exposé à la neige ; autrement j'aurais pu songer

encore longtemps à de belles et éloquentes paroles qui sortaient de ma bouche comme les pierreries de la bouche des fées. Il était inutile de discourir, maintenant que la jeune fille et sa compagne avaient disparu ! Honteux de ma faiblesse, honteux de mes actions, je ne me souvenais que des mouvements de la jeune fille, qui avait pris la peine de se retourner trois fois pour m'inviter à venir lui parler, et je me sentais plein de dépit. A mesure que mon émotion disparaissait, il m'était donné de voir plus clair : ce petit coup de coude qui avait fait retourner la dame blonde, et qui m'avait tant effrayé, m'indiquait son rôle de confidente. La jeune fille lui avait tout conté : un jeune homme ne la quittait pas des yeux, la suivait à la sortie, accrochait des bouquets de violettes dans le guichet. Il fallait en savoir davantage ; on avait écarté adroitement la dame sévère afin de permettre au galant de venir expliquer ses intentions. Mais le galant s'était bien mal conduit ! J'eus des angoisses de remords pendant deux jours ; je serais devenu très-malheureux, si la ruse n'était venue à mon secours. Elle me fit envisager que la situation était encore possible, si j'osais continuer d'une façon plus sérieuse. Les amoureux ont une grande foi dans l'encrier. Je vais lui écrire, pensai-je en me demandant, non sans effroi, par quelle espèce de poste ma lettre arriverait. J'écrivis toujours ; j'avais la tête pleine de souvenirs, ma plume courait sans s'arrêter. Je laissai dormir l'écriture afin de la relire à mon réveil, et j'avoue que j'en fus médiocrement satisfait. L'amour ne s'y peignait peut-être pas assez à chaque ligne, et il me vint cette réflexion : cette jeune fille ne te paraîtrait-elle si séduisante que par une sorte de contraste? Le lieu où tu

l'as rencontrée, les vieillards de la rue Copeau, les singes dans les armoires ne jouent-ils pas un trop grand rôle dans cette passion? Mais je chassai bien loin ces idées, trop heureux d'être amoureux ou de me croire amoureux, et, quoique ma déclaration me parût assez froide, je la remis au net sans chercher à y jeter quelques flammes. Il ne faut jamais jouer avec le cœur ni le faire mentir : qu'il se montre dans sa nudité, ardent ou froid, il trouvera toujours un autre cœur pour le comprendre ; mais faire des phrases, emprunter des mots au grand dictionnaire de la passion, c'est se préparer des tourments qui n'existent pas avec la sincérité. Pour se servir de pensées brûlantes qu'on ne ressent pas, autant alors acheter de ces papiers, employés par les amoureux de village, où sont dessinés en tête des cœurs transpercés de flèches et coloriés grossièrement. J'écrivis une lettre aimable, d'un amour qui frisait l'amical, et je fus récompensé de ma loyauté par une inspiration qui vint peu après. Je me dis qu'il fallait prévenir la jeune fille que j'étais porteur d'un billet, et, si elle avait seulement le demi-quart d'intelligence que possèdent les femmes en pareille matière, ma lettre arriverait. Pour cela, j'introduisis le billet dans une grande enveloppe de la taille des suppliques aux puissances, et j'appliquai mon industrie à dessiner un beau rond de cire rouge, très-large et très-voyant. J'étais plein d'émotions en allant au cours, chargé de ce billet ; car la situation commençait à devenir significative ; j'entrais de plain-pied dans une intrigue compliquée ; peut-être ma hardiesse blesserait-elle la jeune fille.

Depuis longtemps je ne me servais guère de mon carnet : je me souciais bien de l'enseignement du professeur! Il eût

pu réunir la poésie positive de Geoffroy-Saint-Hilaire et les aspirations scientifiques de Gœthe, que mes oreilles n'eussent pas été moins fermées à son discours ; aussi mon carnet ne renfermait-il que des dates heureuses avec quelques notes de souvenirs, incompréhensibles pour quiconque l'eût trouvé. Voici le moyen que j'employai : j'eus l'air d'écouter attentivement le naturaliste, de prendre des notes, et je tenais mon carnet assez élevé pour que la jeune fille le remarquât. Avec la grande enveloppe appliquée contre le dos du carnet, il était impossible que le large cachet de cire rouge ne fût pas aperçu. J'y allai d'abord avec précaution pour accoutumer la jeune fille à cette idée et ne pas la choquer, car si quelque contrariété eût paru sur sa figure, je retirais ma lettre, qui pouvait paraître un chiffon quelconque ; mais les traits de la demoiselle ne changèrent pas en apercevant un coin du fameux cachet rouge. Cette opération ne se fit pas sans quelque difficulté, à cause de la dame blonde, qui me regardait de temps en temps : il ne faut pas oublier que l'autre dame sévère, qui s'était absentée à la leçon précédente, avait reparu. Comment ferai-je jamais parvenir cette lettre? me demandais-je. S'il en avait été temps encore, je serais entré chez le premier fripier venu : une vieille houppelande, un bonnet de soie noire, d'immenses lunettes d'argent, les moustaches coupées, quelques rides dessinées sur la figure, m'eussent permis de m'approcher tout contre la barrière qui séparait les dames du commun des auditeurs, et il m'eût été facile de glisser ma lettre. Cette comédie manquée m'amusa presqu'autant que si je l'avais exécutée. Est-ce là de l'amour? Je n'en sais rien ; seulement je trouve qu'on ne se sert plus

aujourd'hui assez des expédients. C'est bientôt dit : *je vous aime*, à une femme; mais un surnumérariat plus ou moins prolongé, pendant lequel des rivaux donneraient preuve de plaisantes imaginations, ferait mon bonheur. Que de beaux souvenirs on amasserait de côté et d'autre, et comme il serait joli d'égrener ces souvenirs pendant les jours de pluie! Mais je n'avais pas la ressource d'un déguisement, ma lettre avait été entrevue, je regardais avec terreur les aiguilles de la pendule qui annonçaient la fin du cours; pour plus de certitude, je haussai de nouveau mon carnet aussi haut qu'il me fut possible, et je fis briller le grand cachet rouge dans toute sa largeur.

Le professeur se leva, les habitués également; les dames avaient l'habitude d'attendre que le gros de la foule fût écoulé. Je m'approchai des armoires vitrées et fis mine de regarder les singes; mais j'avais soin de ne pas perdre de vue la jeune fille : quoique lui tournant le dos, je calculai le temps qu'elle mettrait à arriver à la porte. Heureusement elle m'avait compris : la barrière de bois, formant un boyau assez étroit, ne pouvait livrer place qu'à une seule personne de front. La demoiselle s'était arrangée pour laisser passer les deux dames devant elle et les suivre; quoique fortement ému, un détail me frappa : un manchon dans lequel reposaient ses deux mains. J'arrivai près d'elle, et je fourrai brusquement ma lettre dans le manchon...

Il est bien possible que quelques goutteux qui partaient les derniers aient vu ce mouvement, mais ils ne pouvaient lire ce qui se passait au dedans de moi. La sensation était d'autant plus délicieuse qu'il me sembla qu'on ne me laissait pas faire tout, c'est-à-dire que les petites mains de la demoi-

selle s'emparèrent de la lettre aussi rapidement que je l'avais jetée dans cette singulière boîte. Je ne suivis pas les dames ce jour-là ; j'avais à suivre mes pensées rayonnantes. Une grande fête se donnait en mon intérieur, bal et musique : ce sont de rares journées complétement heureuses dont il faut profiter ; en un moment disparaissent toutes les amertumes de la vie, une douce joie parcourt tout le corps ; la chenille qui devient papillon ne doit pas être plus heureuse. Vraiment il semble que l'homme change de peau et rêvet une nouvelle enveloppe, comme ce savetier des contes arabes qui, étendu ivre-mort dans un ruisseau, se retrouva le lendemain sur un trône, couvert d'habits d'empereur. En ce moment on accomplirait les plus difficiles entreprises, on triompherait des plus méchantes intentions ; l'assurance que l'amour donne à l'homme et qui le transfigure fait qu'il pourrait convaincre ceux qui l'entourent des projets les plus audacieux. Dire comment se passèrent les quelques jours qui me séparaient de la jeune fille est impossible ; je voyais la vie et la société à travers un prisme où tout me semblait gai, jeune et beau.

Je ne sais quelle sotte timidité m'empêcha d'aller au cours suivant ; je craignais de voir pâlir les premiers rayons de mon bonheur naissant ; j'avais peur de ma hardiesse, et je ne me rendis pas au Jardin-des-Plantes. Le lendemain, mon ami vint me voir. — *On* t'a bien cherché, me dit-il, mardi dernier au cours. — Vraiment? dis-je en jouant une certaine indifférence. — Vingt fois pendant le cours on s'est retourné pour te chercher ; il en a été de même à la sortie ; on paraissait inquiet. — C'est bien, dis-je. — Tu sais, Josquin, que le cours va être suspendu ? — Est-il possible?

m'écriai-je, en sentant le sang qui se retirait de mon cœur. — Seulement une quinzaine, à cause des fêtes du jour de l'an. — Tu m'as fait une peur ! — Du 10 janvier il reprendra jusqu'au 15 mars. — A la bonne heure.

Cette conversation donna des ailes à ma plume ; je me hâtai d'écrire une seconde lettre, emporté en même temps par la joie de ces fraîches nouvelles et par la crainte d'être séparé momentanément de la jeune fille. Je dépouillai l'anonyme, signai de mon nom et traçai mon adresse, en engageant la demoiselle à me répondre. Je traçai ainsi de nouvelles parallèles, comme on dit en style de guerre. Ma lettre me parut un peu plus amoureuse que la première ; je ne me rappelle guère quelle en était la forme, mais le fond me toucha réellement, comme si j'avais été la demoiselle elle-même et que j'eusse reçu une déclaration. — « Bien, mon cœur, pensai-je ; je te croyais sec comme une vieille momie d'Égypte, je te retrouve tout neuf. » Le renouveau de mon cœur me fit sourire doucement, car après le dernier siége qu'il avait subi un an auparavant, siége long et cruel, il n'avait plus donné signe de vie. A cette heure, au contraire, il ressemblait à ces beaux cœurs d'or qui brillent à l'étalage des bijoutiers, il rayonnait, et je ne retrouvais plus le cœur saignant, percé de coups d'épée, tel qu'il se voit dans les images pieuses.

Je n'avais plus autant d'invention à dépenser, je renouvelai ma grande enveloppe officielle, l'immense cachet rouge, et je rêvai à la boîte aux lettres qui m'attendait à la sortie du cours. L'avouerai-je ? le manchon déposé sur une chaise près de la demoiselle attira presque toute mon attention ; j'aimai ce manchon propice, qui, avec sa physionomie

d'ours, se prêtait d'une façon si bienveillante à mes manœuvres. La gueule de soie rose, constamment entr'ouverte, semblait inviter ma main à y rejoindre une autre petite main s'y dérobant à l'hiver. Si j'avais été poëte, j'aurai composé une jolie ode au manchon, dans le goût de ces poésies du XVIIIe siècle que nous ont laissées les abbés de boudoir. — Messieurs, dit le professeur d'un air grave à l'ouverture de la séance, j'ai reçu une lettre... — En entendant ces mots je pâlis, car il me semblait que tout le monde avait les yeux sur moi, que la dame sévère s'était plainte de ma correspondance, que le naturaliste avait découvert l'intrigue qui se passait dans la salle des primates, que peut-être j'avais été dénoncé par de curieux et jaloux vieillards; mais je me rassurai en voyant la jeune fille sourire, sans doute de ma mine. Il s'agissait de la *fameuse* question de l'*arrêt de développement*, qui avait soulevé quelques scrupules dans l'esprit d'un auditeur timide. Effrayé à l'idée que l'homme n'était qu'un animal un peu plus complet que les autres, il voulait mettre sa conscience en paix et suppliait le professeur de s'expliquer positivement sur ce chef. A mon tour je ris de la naïveté de ce curieux, qui s'imaginait que le naturaliste allait mettre à nu ses pensées intimes, pensées matérialistes qui le lendemain l'eussent fait chasser de sa chaire. En effet le professeur louvoya, prit un langage philosophique habillé d'une langue incompréhensible; l'homme à l'*arrêt de développement*, sans être plus avancé, fut heureux seulement d'avoir prouvé qu'il écoutait le naturaliste, et celui-ci fut tout fier de trouver enfin un auditeur sérieux.

Pour moi, il n'y avait pas *arrêt de développement* en amour;

je le prouvai à la sortie, quand, renouvelant mon manége précédent, je m'avançai près de la jeune fille pour lui remettre ma lettre. Cependant j'étais ému comme si ma destinée dépendait de cette missive; mon émotion fit que je plongeai dans la gueule rose du manchon avec si peu d'habileté qu'au moment où ma main y était encore, la dame blonde se retourna et dut apercevoir mon mouvement. Je reculai brusquement sans savoir ce que je faisais : un voile épais descendit sur mes yeux; je devais pâlir, rougir tout à la fois. Inquiet, éperdu, je m'élançai dans les galeries d'ichthyologie qui font suite aux sarcasmes des singes, et l'aspect moins satirique des gros poissons pendus au plafond me rendit seulement la tranquillité. Mes tempes et mes artères battaient, mon front était mouillé, je respirais difficilement; je m'approchai de la fenêtre qui donne sur la cour pour prendre un peu d'air; alors j'aperçus la cour déserte; les plus vieux des habitués avaient disparu; seules restaient les trois dames qui s'éloignaient lentement, je devrais dire les deux dames, car la jeune demoiselle était seule à dix pas derrière elles et se retournait vers la porte de sortie comme pour m'attendre. Un frisson me passa par tout le corps : elle veut me rendre ma lettre; elle aura été surprise par son amie ou sa parente, la dame blonde. Pour se disculper, elle se sera plainte des poursuites d'un audacieux étudiant (je peux encore passer pour un étudiant), et il lui aura été ordonné de me rendre ma lettre. Craignant d'être vu à la fenêtre, je me rejetai vivement vers les armoires où des poissons en bouteilles nagent pour l'éternité dans une huile jaunâtre, et je me dis : Il ne faut pas descendre. — Plein de précaution, je hasardai un œil timide; les dames

s'éloignaient avec une lenteur pleine de mauvais augure : toujours *elle* m'attendait, retournant la tête vers la petite porte du cours, mais je n'avais garde de me montrer. Elle a la lettre, elle la gardera. Quelle humiliation pour moi que de me rencontrer avec la demoiselle et d'entendre sa voix altérée : — « Monsieur, je vous prie de ne pas me compromettre plus longtemps ! » En même temps elle me tend l'enveloppe ministérielle; je suis en face d'elle, stupéfait, ne trouvant pas un mot à répondre; les deux dames âgées m'observent, elles me quittent, et je reste au milieu de la cour, tenant mon morceau d'éloquence avec son grand cachet de cire rouge. Pour rien au monde je n'aurais voulu subir cette honteuse situation. Un roué s'en tirerait peut-être; je ne suis pas roué, ne veux et ne saurais le devenir. Cependant, au milieu des fioles à poissons, je jouai le rôle de Lovelace. Saluer les trois dames, s'avancer vers elles, leur faire quelques compliments, juger à leur voix du degré d'indignation qui les tient, toucher un mot de la vive affection qu'on porte à la jeune demoiselle, témoigner des sentiments honnêtes et purs, reconduire les dames jusque chez elles, demander la faveur d'être reçu dans la maison !... Pour conclusion, j'entrevoyais un notaire rédigeant un contrat et tenant une grosse plume : —Veuillez prendre la peine de signer, monsieur... A votre tour, mademoiselle.

Oui, dans le lointain apparaissait un notaire à lunettes d'or, qui dénouait cette fantaisie. Pauvre Josquin ! pensais-je; pourquoi faut-il que la civilisation n'ait pas d'autre honnête moyen que celui du vaudeville : le mariage? Une voix me souffla : la demoiselle s'est éprise bien vite ; elle a lancé des regards bien légers dès la première fois. Est-elle

digne véritablement d'une union que rien ne saurait casser? Que représentais-tu à ce cours? — Un étudiant. — Un étudiant ne se marie pas. Une jeune fille qui envoie pendant deux mois des regards à un étudiant est une jeune fille trop avancée. Pense à ta liberté, Josquin, à ton indépendance; prends garde à la grande plume du notaire!

Un mois après, j'en étais encore à ces réflexions, que je faisais entouré de tisanes et de drogues. La mort s'était assise auprès de mon lit, attendant sa proie, et m'avait trouvé sans doute trop misérable pour m'emporter. Je ne me doutais pas quelle vilaine garde-malade était restée un si long temps auprès de moi; j'ignorais les violentes secousses par lesquelles j'avais passé : pendant trente jours je n'eus aucune conscience des tentatives que la mort se permettait vis-à-vis de moi. N'est-ce que cela la mort? Si elle agit toujours ainsi aux derniers moments, elle est peu à craindre, et il a fallu des esprits craintifs bien attachés à la vie pour la symboliser d'une manière si lugubre. Bien des fois ceux qui ont pu m'observer pendant le sommeil m'ont dit les violents soubresauts qui m'agitaient, les singulières paroles qui s'échappaient la nuit de ma bouche; au réveil, je ne me souvenais pas de mes agitations et de mes monologues nocturnes. Il en était de même de la mort : pour ceux qui m'entouraient, j'avais souffert énormément trente jours durant, mais je n'en avais pas conscience. Souffrir sans le savoir n'est pas souffrir. J'en veux à la mort de n'avoir pas parachevé sa besogne, en supposant toujours qu'elle y mît la même discrétion, car elle reviendra un jour ou l'autre, que ce soit demain ou plus tard, peu importe, et elle ne se montrera pas toujours aussi réservée. N'est-ce

que cela la mort? Parole imprudente peut-être! Au début de la jeunesse, je me rappelle avoir dit aussi : N'est-ce que cela l'amour? Hélas! peu après je sentis cruellement la place que cette misère tenait dans la vie, les tourments et les félicités qu'elle traîne après soi. Et, pénétré de crainte, je n'ose plus répéter : N'est-ce que cela l'amour? Chaque chose demande son apprentissage. On ne se rend compte des difficultés du violon qu'après avoir promené longtemps ses doigts sur les cordes. L'homme qui achète une flûte par passe-temps et qui souffle assez facilement un petit air dès les premiers jours est effrayé quand, ayant étudié la portée de l'instrument, il en juge les ressources et les difficultés. Je crains qu'il n'en soit ainsi de la mort : il est fort pénible d'en essayer une seconde, une troisième fois ; à chaque nouvelle visite, j'ai peur qu'elle ne se montre plus rigoureuse et qu'elle ne verse avec trop de complaisance ses philtres noirs, qui sont le coup de l'étrier pour la longue course aux pays nouveaux.

Ses tentatives m'avaient rendu bien faible et mis tout à l'envers : le corps de l'homme ressemble alors à ces appartements dans lesquels des voleurs se sont introduits, faisant des paquets de l'argenterie, des meubles, des lingeries, des vêtements. Arrive une surprise ; les voleurs fuient en laissant les paquets au milieu des chambres. Quand le propriétaire rentre, sa confusion est grande de trouver sa maison en désordre, les meubles renversés, les armoires ouvertes, et tout le butin au milieu de l'appartement. Malgré ce désordre, la première idée qui me vint au cerveau fut : *la demoiselle, le cours.* — Quelle date? demandai-je aux personnes qui me soignaient. — 25 jan-

vier aujourd'hui. — Quand pourrai-je me lever? — Dans une quinzaine. — Quand pourrai-je sortir? — Aux premiers soleils. — Toutes ces questions se rattachaient au Jardin-des-Plantes, car je me souvenais qu'à sa dernière leçon le professeur avait annoncé qu'il terminerait son cours du 10 au 15 mars. J'étais bien faible; l'hiver était rude. La convalescence fut longue. Descendre du lit pour m'asseoir dans un fauteuil était une rude besogne, mais j'avais un souvenir qui me poussait à apprendre à marcher de nouveau : je veux la revoir encore! Quelquefois, dans mon lit, je suivais en imagination le cours. Que s'y passe-t-il? M'attend-elle? me cherche-t-elle? Que pense-t-elle de ne plus me revoir après cette lettre surprise? Et je retombais dans l'accablement, car elle ne répondait pas, quoique mon adresse fût au bas de la lettre; et ce silence, joint à la scène qui s'était passée à la dernière entrevue, me prouvait que ma lettre avait été saisie, et que les dames ne lui en avaient pas donné connaissance. Puis je me faisais des illusions : un jour, en me réveillant, je verrai dans la chambre les trois dames qui ont appris ma maladie, et qui sont venues me rendre visite. Pourquoi pas? Ne pourrais-je leur faire savoir par quelqu'un?... Justement, la femme qui me gardait la nuit, demeurait dans le quartier de la rue Sainte-Geneviève. Une nuit que je ne dormais pas : — Connaissez-vous, lui dis-je, une maison assez triste de la rue des Boulangers, une grande maison qui semble moisie, et dont presque toutes les fenêtres sont grillées. — N'est-ce pas le numéro 21? me dit-elle. — Oui. — C'est un couvent. — Un couvent! m'écriai-je. — Qu'y a-t-il d'étonnant, monsieur? — Vous vous trompez certai-

nement. — Pardon, monsieur, le numéro 24 est un couvent. Du reste, je le saurai plus positivement demain. — N'y manquez pas, je vous prie.

Ainsi se trouvait expliquée la sombre physionomie de la maison, mais je ne comprenais pas qu'on pût sortir d'un couvent. Ce hasard fit que je manquai à la parole que je m'étais donnée de ne devoir de renseignements qu'à l'induction. Petit à petit je voulais deviner la position des dames, leur genre de vie, leurs habitudes, leur profession, la parenté qui les liait; j'avais déjà bâti bien des romans sur ce sujet, mais j'étais loin de songer que les grilles des fenêtres cachaient un couvent; il fallut l'accident de ma maladie pour m'amener à ce résultat. Comment admettre cependant la règle sévère d'un couvent avec les sorties fréquentes des dames? Par moment je croyais que je rêvais ou que je retombais sous l'empire de la maladie; mais la nuit suivante la garde éclaircit la question : «C'est un couvent, me dit-elle, je ne me trompais pas, dans lequel logent des dames pensionnaires.» Je commençai à voir plus clair : presque tous les couvents à Paris tirent parti de vastes bâtiments abandonnés en louant à des dames pieuses des appartements d'autant plus recherchés qu'ils offrent une retraite tranquille, un voisinage en dehors d'une société active : ce sont des dames à demi repentantes qui s'abritent sous la réputation de la maison. La demoiselle était pourtant bien peu repentante! Il y eut dans cette nouvelle de quoi me remplir l'esprit pendant ma convalescence. Mon affection sortait des affections parisiennes ordinaires; tout lui donnait un caractère singulier : la science, la retraite, les singes, les religieuses. L'idée du couvent me trottait par la

tête et activait ma passion. — Vous pourrez sortir au premier soleil, m'avait dit le médecin. Malheureusement l'hiver était d'une dureté inaccoutumée : le ciel noir formait une calotte neigeuse si opaque qu'on ne pouvait supposer la présence du soleil derrière; la neige tombait par gros flocons, et la clarté ne se faisait pas davantage au ciel. Je commençai à faire quelques tours dans ma chambre, et je ne pensais qu'au soleil, je ne parlais que du soleil, à tout le monde je demandais des nouvelles du soleil; je me serais converti certainement à la religion du soleil si j'avais cru pouvoir en hâter les rayons. Les semeurs de récoltes ne manifestent pas plus d'inquiétudes en interrogeant le ciel que je n'en avais, appuyé contre la fenêtre; faisant fondre de mon haleine les dessins cristallisés que le froid traçait sur les vitres.

Enfin le 28 février le soleil daigna se montrer. Il était bien pâle, mais je le regardai avec un attendrissement qui ressemblait à de la passion. Le lendemain, 1er mars, le professeur faisait son cours au Jardin-des-Plantes. J'allais donc la revoir! Plein d'émotion, j'écrivis la troisième lettre, qui devait décider de l'avenir.

« J'ai cru, mademoiselle, que je ne vous reverrais jamais, sauf dans l'autre monde, où j'ai failli aller faire un petit voyage. Pendant quinze jours j'ai flotté entre la vie et la mort; pendant une autre quinzaine, une seconde maladie est survenue; enfin le dernier mois a servi à ma convalescence, et me voilà au cours, à ce cours qui a été mon seul rêve pendant ma maladie; car je n'ai eu qu'une idée fixe, celle de vous revoir encore! En pressentant combien ma maladie serait longue, je me disais : « Le cours finit en

mars, il faut que je sois debout le 1er mars, afin de la revoir. » Et je maudissais la neige, la gelée, le dégel, l'humidité, qui me retenaient dans mon lit et m'empêchaient de reprendre des forces.

« Enfin depuis trois jours je marche, je peux me tenir debout, et c'est à vous que je dois ces forces si désirées. Bien certainement votre souvenir, qui ne m'a jamais quitté, et la volonté que j'avais de vous revoir ont aidé à la guérison au moins autant que la nature, et beaucoup plus que les médecins.

« Quelquefois il me prenait l'idée d'envoyer un ami dévoué qui vous accosterait au cours, vous et vos parentes, et qui vous dirait : « On se meurt, on veut vous voir. » Mais vous seriez-vous souvenue de cet *on* sans nom qui prenait tant de plaisir à vous regarder, qui vous écrivait et à qui vous n'avez pas voulu répondre?

« Je sais bien, mademoiselle, que l'éducation moderne des femmes ne leur permet pas de se *compromettre* par des écritures; mais, ayant l'habitude d'aller droitement dans mes affections, de ne pas les cacher et de m'en faire honneur, je ne pense pas qu'une jeune fille n'est pas élevée comme moi, et que ce qui me paraît si simple à demander est impossible.

« Si je vous demandais une réponse par lettre, c'est que ma malheureuse timidité m'empêchait de vous aborder, vous, mademoiselle, et les dames qui vous accompagnaient. Aller à vous en sortant du cours n'est rien; mais si l'émotion arrête la voix dans mon gosier? si je tremble? si je suis ému au point d'être obligé de m'asseoir? Quelle situation dans un jardin public!

« Cependant, mademoiselle, j'essayerai de vaincre cette timidité. A la sortie du prochain cours, mardi, je me présenterai à vous, si vous le permettez, et je ne vous demande qu'une faveur : c'est, dans les cinq premières minutes, de vous tenir un peu en arrière des deux dames, vos amies ou vos parentes. Est-ce trop demander?

« Mais vous reverrai-je? n'est-il rien survenu pendant ces deux mois? Suivez-vous toujours lès leçons du professeur? La boue, le froid et la neige ne vous chassent-ils pas du Jardin-des-Plantes? C'est aujourd'hui, ce jour que j'ai tant caressé, que je crains maintenant d'entendre sonner une heure de l'après-midi!

« Adieu, mademoiselle; quoi qu'il arrive, votre souvenir me restera toujours dans la mémoire. »

J'arrivai dans la cour du Muséum, près de la petite porte grise, sous l'horloge. — Le cours est terminé depuis trois jours, me dit le gardien en m'ouvrant la porte.

Avoir porté si longtemps cette espérance en moi, l'avoir caressée pendant deux mois pour arriver à ce résultat, recevoir un tel coup en état de faiblesse, n'y avait-il pas mille motifs pour accuser la Providence? Mais le soleil était gai, la verdure commençait à se réveiller de son sommeil d'hiver. La convalescence rend égoiste. Échappé à de violentes tortures physiques, mon moral se refusait sans doute à me tyranniser. Je reçus ce nouveau coup du sort avec philosophie; peut-être une petite tristesse vint-elle grossir le nombre des sœurs grises qui tiennent un couvent au plus profond de mon être. Je m'en retournai à pas lents à la rue des Boulangers contempler la vieille façade et le petit guichet

de la porte moisie, et je me dis : « Il vaut mieux sans doute qu'il en soit ainsi. Les amertumes de la passion n'ont pas eu le temps de pousser ; songe plutôt à remercier les dieux. » Alors des pensées consolantes vinrent m'environner, qui pouvaient se formuler de la sorte : « Si tu en es digne, tu retrouveras la jeune fille. Ne cherche point à troubler sa tranquillité ; ne t'embarque dans aucune folle entreprise pour la revoir ; les agents mystérieux, hasard, destin, fatalité, te la feront retrouver, si tu en es digne. »

Depuis, j'ai beaucoup voyagé, me répétant sans cesse ces paroles ; mais à chacun de mes retours je me sens attiré vers la vieille rue des Boulangers, et devant cette maison délabrée, tout un hiver riant se déroule, me reportant chargé de violettes au Jardin-des-Plantes, pour en être chassé bientôt par les grimaces des singes goguenards.

VII

LE COMÉDIEN TRIANON

Il importe de dire à quel propos je fis la connaissance de l'homme singulier que j'appelle de son nom de famille, afin de cacher son nom de théâtre. On jouait *Hamlet* sur un théâtre du boulevard, et je me gardai bien de manquer

à cette représentation. Quand Hamlet parut, il se fit un grand silence dans le public, qui se trouva saisi aux premiers pas de l'acteur et à ses premières paroles. C'était un petit homme maigre, pâle, avec des caves dans les joues et dans le cou ; il marchait avec emphase et s'arrêtait brusquement tout à coup ; il tenait du professeur de belles manières et du maître de danse, et il coupait brusquement cette démarche pompeuse par une pause inattendue, simple et vraie. Sa parole, par moments, n'eût pas choqué les admirateurs du grand siècle ; mais, quand il avait déclamé un vers suivant les fameuses traditions, il poussait une espèce de rugissement, de cri, il broyait le vers dans son gosier ; par un singulier travail de la langue, il le prononçait presque inintelligible, et cependant le masque se prêtait si bien au sens voulu par le poëte qu'un professeur du Conservatoire, qui détaille chaque mot avec clarté et complaisance, n'eût jamais pu rendre aussi bien la pensée de l'auteur.

A peine avait-il joué deux ou trois scènes qu'une même pensée traversa l'esprit de quelques êtres intelligents qui vont rarement au spectacle : « C'est un élève de Delacroix. » Effectivement, à l'exactitude du costume, à certaines poses, à tout ce qui est extérieur, on reconnaissait un homme nourri de cette immense mélancolie qui a été dessinée sur pierre par le grand maître. La preuve en était dans quelques airs du peintre que le comédien gardait religieusement pendant toute une scène. Mais ceci n'est qu'un léger détail, qui deviendrait insupportable dans un acteur médiocre, et qui ne prenait son importance que par la pantomime trouvée par le comédien.

Il avait le geste.

Par cette phrase de quatre mots, qui est le plus grand éloge que je puisse faire d'un comédien, je crois tout dire; mais la nouvelle langue dramatique, mais les enthousiasmes des gazettes de théâtre et des critiques me forcent d'expliquer ma pensée. Rien n'est plus rare au théâtre qu'un geste juste, et je ne sais pas trois comédiens qui puissent montrer une passion courir dans leurs membres. Quoique exagérés, les mouvements de Trianon étaient vrais; s'il tombait parfois dans le faux, cela ne servait qu'à mieux faire ressortir un geste de génie qui suivait. Ainsi, il se laissait aller à des mouvements de marionnette dont les fils sont trop longs, pour, une seconde après, faire éclater la passion dans ce qu'elle a d'amer et de saignant. Cette façon de jouer convenait merveilleusement au rôle du jeune Hamlet, et le public du boulevard, peu habitué à une telle interprétation et encore moins à la dramatique de Shakspeare, faisait un merveilleux silence.

Le peuple du boulevard est étonnant en ce sens; il ne raisonne pas, mais il a un sentiment des grandes choses qui le rend supérieur aux meilleurs juges. Le comédien Trianon rompait avec toute espèce de traditions, anciennes et nouvelles, classiques ou romantiques; il jouait un rôle étrange, sur lequel les poëtes disserteront longtemps; pourtant le public comprenait la pièce et l'auteur. Quand Hamlet a tué Polonius et qu'il pousse son cri sanglant: *Au rat, au rat!* le comédien reparut avec sa petite épée qu'il secoua trois fois comme un fouet, au lieu d'en nettoyer le sang, suivant l'habitude; ce geste névralgique fit frémir la salle. La fausse et cruelle joie qui fait que Hamlet saute de joie comme un en-

et de la reine, se leva devant eux comme le Remords en poussant un cri, il y eut dans la salle des éclats d'enthousiasme qui font peut-être plus de bien à celui qui les envoie qu'à celui qui les reçoit. Alors l'applaudissement est une dette sacrée; il n'y a plus de convenances à garder; on déchire ses gants, on crie, il faut que l'émotion sorte violemment; tout ce que l'acteur vous a donné, il faut le lui rendre. Un empereur de Russie défend d'applaudir quand il est dans la salle, sinon vous êtes conduit en Sibérie; malgré l'empereur, malgré la Sibérie, vous applaudissez ou vous n'êtes pas un homme.

Le comédien était brisé comme les spectateurs, sans leur causer les fatigues maladives, les cauchemars éveillés que le théâtre d'aujourd'hui nous donne avec ses moyens d'ogres puérils, avec ses parades ensanglantées, ridicules, avec tous les systèmes qu'on se vante d'avoir trouvé dans les théâtres étrangers, et qui deviennent monstrueusement niais, employés par des esprits pédagogiques sans naïveté et qui ont mis la fantaisie en rhétorique. La scène des comédiens, telle que l'avait jouée Trianon, laissait le cœur libre, la tête légère, l'esprit satisfait. C'est alors que commença la comédie du foyer. Il y a à Paris cent personnes intéressées, qui, pendant les entr'actes, se promènent dans le petit corridor étroit du premier étage, qui est comme le chemin de ronde des premières loges. Le public ne va pas là, et, sur la foi de la tradition, se promène dans le vaste foyer avec l'honnête intention d'y coudoyer des célébrités; mais le foyer n'existe plus aujourd'hui que pour les badauds, qui ne se doutent pas que ce petit corridor, où l'on se presse, où l'on s'étouffe, où l'on se parle en

groupes, est désormais l'endroit où sont discutés les intérêts dramatiques. Ce boyau circulaire, qui rappelle les exercices des chevaux dans les tanneries, n'est pas sans quelque ressemblance avec les endroits obscurs du passage de l'Opéra où se tenaient jadis les boursiers qui discutaient à une cinquantaine les mystères de la hausse. Tout Paris est ainsi organisé en palais et en antichambre, en temple et en sacristie. Chacun va au temple, croyant y apprendre la vérité, qui ne se dit que dans la sacristie, où personne n'entre.

Dans la galerie circulaire du premier étage se promènent les critiques, suivis de *leurs* jeunes gens, qui sont de sincères admirateurs ou qui feignent l'admiration. Les actrices viennent assister à la création du nouveau rôle d'une camarade, se pressent autour du critique influent, cherchent à accaparer son bras et font leurs mille simagrées les plus aimables. Tout est mouvement et cohue dans le flot remuant de gens qui se cherchent et qui ont intérêt à se trouver. Le directeur recommande son théâtre, l'auteur sa pièce ; on consomme des poignées de main sans fin.

Ce fut après la *scène des comédiens* que Trianon fut discuté avec l'acharnement qu'on apporte, à Paris, contre tout ce qui s'éloigne des formes acceptées. L'opinion générale tourna contre le comédien ; il était, disait-on, déclamatoire, emphatique, trivial, névralgique ; on alla même jusqu'au mot saltimbanque. Peut-être dix personnes tout au plus dirent-elles : « C'est le plus étrange comédien que nous ayons. » Mais ces dix personnes, qui étaient une minorité imperceptible, n'avaient pas l'habitude de discuter en public, n'acceptaient aucun jugement reçu, ne formaient pas de groupe, et protestaient seulement par un silence méprisant contre

les opinions de foyer. L'auteur, le premier, abandonna son comédien, et déclara que Trianon avait joué pour la dernière fois un rôle de sa façon, qu'il était orgueilleux, intraitable, n'acceptant aucuns conseils, et qu'il faisait le plus grand tort à sa traduction de Shakspeare. L'auteur jetait le comédien à la mer dans l'espérance de sauver son vaisseau. On verra comment il fut puni.

Je n'ai rencontré qu'un seul homme de valeur, rendant des arrêts dramatiques au bas du journal, qui eût conscience de sa mission. Jamais il ne monta au foyer pendant les entr'actes de la représentation, jamais il ne voulut accepter du théâtre plus d'une place à l'orchestre. Il allait seul, dans la crainte d'avoir avec lui un ami bavard qui lui parlerait de la pièce ; il s'était condamné à ne pas bouger de sa stalle pendant la représentation. Aussitôt le rideau tombé, il quittait le théâtre la tête basse pour ne pas être reconnu. Il rentrait chez lui avec des impressions toutes personnelles, et il les jetait immédiatement sur le papier ; mais c'était un homme modeste, qui resta toute sa vie dans une position plus que modeste à cause de la sincérité de ses opinions. Contrairement à ses amis du journalisme, il ne croyait pas au pouvoir absolu de la critique. Tous les lundis il émettait des idées pour vingt mille abonnés, mais il savait que le sentiment public est plus fort que le sentiment privé. Il était depuis trop longtemps habitué aux succès dits *littéraires* pour ne pas reconnaître la supériorité des succès populaires. Les cent personnes, plus ou moins intelligentes, disséminées dans l'orchestre, dans les loges, au balcon, et qui font l'opinion du monde le jour de la première représentation, n'étaient rien à ses yeux en comparaison des flots du par-

terre et des esprits naïfs qui se pressent dans l'atmosphère malfaisante des hauteurs du *paradis*. Donc cet homme avait résolu d'exprimer avec sagesse ses opinions, bonnes ou mauvaises, justes ou fausses, se trouvant heureux quand le succès d'une œuvre, aux représentations suivantes, venait confirmer la droiture de son jugement.

Cette heureuse nature faisait rire les beaux esprits du foyer, qui, battus souvent par l'opinion publique, ne se rendaient pas compte de leur faible importance. Les désœuvrés. qui demandent un jugement le lundi à la gazette, sont avides avant tout d'esprit, de paradoxes, de singularités, d'amusements, et ne s'inquiètent guère si le feuilletoniste apporte quelques idées nouvelles, s'il instruit l'auteur en le critiquant, s'il apprend quelque chose au comédien. Cela n'existera jamais.

Cependant on s'étonnait que l'auteur ne soutînt pas son acteur, et le retard du lever du rideau au second acte fut expliqué naturellement. Il faut remonter aux répétitions générales, dans lesquelles Trianon joua et apporta les effets singuliers et nouveaux qu'il avait puisés dans de longues études de *Hamlet*. L'auteur, ayant assisté à une de ces répétitions, s'étonna des mouvements pantomimiques de l'acteur.

— Qu'est-ce que ces sauts, Trianon?

— Vous voyez, monsieur.

— Je ne comprends pas, dit l'auteur; je n'ai pas marqué ces jeux de scènes sur le dialogue.

— Cela ne se marque jamais; on ne note pas plus le mouvement des jambes que la voix, que les yeux.

— C'est mauvais, en tout cas, dit l'auteur.

— Je ne trouve pas, dit le comédien.

— Bien ! allons jusqu'à la fin.

Et, pendant que la répétition continuait, l'auteur sautait de rage sur sa chaise.

— Vous vous moquez de moi, Trianon?

— Pas du tout.

— Je n'ai jamais vu jouer le drame de la sorte.

— Je l'espère bien, dit le comédien.

Et l'auteur marchait sur le théâtre en frappant du pied, regardant le comédien, haussant les épaules.

— Est-ce qu'il est malade? demanda-t-il au régisseur.

— Ah! monsieur, il me fait mourir avec ses idées; je le lui dis tous les jours.

— Imbécile! s'écria l'auteur, qui fut indigné d'un nouveau geste que Trianon prolongeait avec complaisance. Je m'en vais, Martin, dit-il au régisseur; cet animal me donne sur les nerfs; je le battrais... Vous qui êtes un homme prudent, parlez-lui; qu'il étudie la pièce; cela ne peut pas marcher ainsi.

Après la répétition, le régisseur Martin, que tous les comédiens aimaient à cause de sa douceur et de sa modestie, appela Trianon.

— Mon cher, tu dois être fatigué; veux-tu venir prendre du café?

— Du café, non; je suis trop excité. Tu m'offriras une bouteille de porter, cela endort mes fatigues.

— Tu boiras ce qu'il te plaira... Du porter, c'est drôle; j'ai pourtant connu bien des artistes dans ma vie, ils ne buvaient pas de porter.

— Est-ce que tu veux m'irriter encore, s'écria Trianon! Tu ne vois donc pas combien je suis énervé?

— Allons, mon petit, tu boiras du porter; tout ce que tu voudras.

— Prenons une voiture, dit Trianon.

— Une voiture! pour descendre au café du théâtre.

— Tu crois, Martin, que je vais boire du porter en bas; c'est rue de Rivoli que nous allons; il n'y en a de bon que là, chez un épicier.

— Mon petit, il faut deux heures pour aller et revenir. Et mes accessoires qui ne sont pas préparés pour la représentation de ce soir; tu ne voudrais pas mettre ton vieil ami en défaut... Dieux! si mes accessoires manquaient!... Moi! Martin! je ne me le pardonnerais jamais.

— Je m'en vais seul, dit Trianon, je n'ai pas besoin de toi. Prépare ton vieux pâté de carton, ton poulet, tes épées de bois.

— Me promets-tu que je serai de retour à cinq heures?

— Certainement.

On arriva en une demi-heure dans le petit salon d'un épicier, qui a la spécialité de fournir du porter, de l'ale et autres boissons aux Anglais de la rue de Rivoli.

— Comment peut-on boire quelque chose d'aussi noir? dit Martin, qui en revenait toujours à son étonnement relativement au porter.

— Maintenant, me voilà calmé, dit Trianon; je ne me souviens plus des fatigues de la répétion; tu devrais en boire, Martin.

— Oh! jamais! Je suis trop Français, j'aime mieux le

vin. Quoi que tu en dises, je ne peux pas croire à ton porter; j'aimerais autant de l'encre.

— Tu ne souffres pas, Martin, tu ne t'émeus de rien, tu fais ton devoir, mais tranquillement; pourvu que la répétition se fasse à l'heure dite, te voilà content.

— Tu parles de cela facilement, je voudrais te voir régisseur... Oh! Trianon régisseur! discutant les toilettes des actrices, les suppliant de ne pas mettre de bijoux quand elles jouent des rôles de paysannes, veillant à la tranquillité des coulisses, empêchant les entreteneurs d'entrer. Mon pauvre garçon, je ne te donnerais pas dix jours de mon métier pour devenir fou.

Après un silence, Martin reprit :

— Comment trouves-tu la pièce que nous répétons?

— Bien, dit Trianon; je ne donnerais pas mon rôle pour cent mille francs! Mais quel travail! Je n'en dors pas; si je m'endors, je rêve d'Hamlet, toujours Hamlet... Je le comprends bien; je le vois plus loin que l'horizon, et jamais je ne le rendrai comme je le sens... Quelle pièce!... Quel caractère! C'est une fortune que de créer un tel personnage.

— Est-ce que tu ne trouves pas qu'il y a des passages obscurs... des expressions hasardées? dit Martin.

— Tu as cinquante ans, mon pauvre bonhomme.

— Quarante-neuf, s'il te plaît.

— J'aurais dû dire soixante; tes paroles sont d'un homme de soixante ans.

— Ne dirait-on pas, dit Martin, qu'il faut avoir trente ans pour comprendre Hamlet; mais, mon petit, je le connais avant toi, Hamlet. J'ai été à la première représentation de l'*Hamlet* de M. Ducis, et le rôle était tenu par Talma.

— Et puis? demanda Trianon.

— Eh bien! je te souhaite de le jouer seulement la moitié aussi fort que Talma. Il ne faut pas croire non plus que vous avez tout inventé. Les artistes d'aujourd'hui font mépris du passé, et ils ont tort. Il y avait du bon, crois-moi, et si tu avais eu le bonheur de voir jouer Hamlet par Talma, peut-être comprendrais-tu ton rôle d'une façon plus sage. Tiens, dans le fameux monologue, Talma pleurait.

— Et moi je ris, s'écria Trianon.

— Tu vois bien que tu ne suis pas la tradition.

— Si tu n'étais pas mon vieux Martin, dit Trianon, je te tordrais le cou... Est-ce que je suis Talma?

— Non, pas tout à fait, dit le régisseur d'un ton moqueur.

— N'étant pas Talma, dit Trianon, je ne puis pas jouer comme Talma. Était-il maigre comme moi?

— Non, il était gros.

— Était-il petit?

— Il était grand.

— Avait-il ma voix, mon nez, ma bouche, mes jambes, mes yeux? Non, n'est-ce pas? Et tu veux que je reproduise ses gestes, son regard, sa manière de marcher, ses vices, ses qualités. Tout au plus pourrais-je m'habiller comme lui. Encore, à cette époque, on ne savait pas ce que c'était que le costume vrai. Comprends donc, Martin, que je m'appelle Trianon, et que je dois jouer en Trianon.

— Cependant, dit Martin, la tradition...

— Tu oses encore parler de tradition; quel est le gredin qui a inventé la tradition? Où sont les auteurs qui ont laissé des détails assez exacts sur la manière dont jouait Talma pour que je puisse m'en servir?

— Il y a les connaisseurs, dit Martin.

— Ah! les connaisseurs, les amateurs, les vieillards, qui vous disent : Qu'il était beau! sublime! comme il faisait frissonner la salle! J'admets que leur acteur faisait frissonner la salle; mais a-t-il laissé une recette positive sur la manière de faire frissonner la salle?... Parle, voyons... Comment faisait-il frissonner la salle?

— C'était par un simple geste, un certain coup d'œil, dit le régisseur.

— Je n'en suis pas plus avancé, dit Trianon, avec ton simple geste, ton certain coup d'œil... As-tu pensé à mesurer le geste, à le dessiner, à savoir quel angle faisait son bras, la façon dont il tenait sa main, dont il écartait les doigts?... Son regard est-il peint? peux-tu l'imiter? Essaye de rendre le regard de Talma; je t'achète le regard.

— Quand tu te moquerais de moi.

— Je ne me moque pas, je demande le regard de Talma; tu ne peux pas me le rendre. Je m'en vais t'apprendre la tradition, mon vieux Martin. Je lis Hamlet, je cherche à le comprendre; je le relis, je réfléchis... et je commence à dire le rôle en marchant dans ma chambre, sur le boulevard, peu m'importe; je me regarde dans une grande glace, je me vois marcher, je vois mes gestes, je vois mon masque. Si je suis content de moi, c'est que je comprends le rôle. Je dois rire en étudiant les effets comiques, et je dois pleurer moi-même des pleurs que je ferai répandre dans la salle; j'ai peur des moyens qui feront peur au public. Enfin, il faut qu'en étudiant mon rôle je passe par les sensations que je communiquerai plus tard au parterre; si je n'éprouve pas de sensations, c'est que le rôle est mauvais, la pièce absurde, je n'en

pourrai rien faire à la représentation, et j'ai envie de refuser de jouer, mais je ne suis pas le maître. Le comédien, Martin, trouve tout en lui. Quand il va chercher des effets chez les anciens, il n'est pas comédien.

— Alors tu n'as jamais rien appris en voyant jouer tes camarades ?

— Énormément, s'écria Trianon, j'ai appris à ne pas les imiter. Chez quelques-uns, j'ai trouvé des qualités particulières qui m'ont surpris et que j'ai employées.

— Ah ! tu l'avoues, tu profites en voyant jouer un grand comédien, dit le régisseur, tu te condamnes, tu es dans la tradition.

Trianon sauta sur une chaise et effraya un Anglais qui lisait le *Morning-Herald* en buvant un grog.

— Vieil âne, dit-il, je profite des acteurs vivants parce que je les vois ; mais je ne peux pas me servir d'acteurs enterrés dont il ne reste pas de traces ; toi-même, qui es un homme intelligent, tu ne peux pas me rendre un seul geste de ton Talma.

— Il n'y a pas à raisonner avec toi, dit Martin, tu es écervelé, jeune et orgueilleux.

— Orgueilleux ! s'écria Trianon ; moi, un orgueilleux ! Prouve-moi que je joue une scène au rebours de la vérité, arrête-moi à la répétition quand un mot te semblera faux, et, si tu me le démontres, je change immédiatement.

— Mais tout le monde le pense au théâtre ; l'auteur lui-même est effrayé de la façon dont tu comprends le rôle : il n'y a pas qu'un geste faux, il y en a cent.

— Dis-tu vrai ? demanda Trianon d'un ton grave.

— Oui, mon pauvre ami, tout est faux, ta manière de

marcher, ta voix, tes gestes, c'est baroque; tu jouerais Hamlet les pieds en l'air, la tête en bas, que tu ne serais pas plus ridicule.

— Vraiment? dit Trianon, qui réfléchissait.

— Ce n'est pas moi seul qui le pense, c'est tout le monde.

— Est-ce croyable? disait le comédien, qui les deux coudes sur la table, enfonçait la figure dans ses mains. C'est impossible... ajouta-t-il. Ma mère est contente cependant.

— Les mères, mon petit, trouvent tout beau; mais, tu me crois ton ami, n'est-il pas vrai? Eh bien, je te le dis pour ton bien, il faut revoir ton rôle et changer tes allures. Au théâtre, je prends ton parti devant le directeur et l'auteur, je leur dis que tu exagères tes effets aux premières représentations afin d'arriver à des moyens plus calmes ensuite, et je mens parce que je t'aime... Je sais ce que c'est que la jeunesse, j'ai été jeune aussi, je me croyais le meilleur comédien de la terre... Vois où j'en suis; j'ai une position aujourd'hui, mais j'ai reconnu qu'il ne fallait pas choquer le public par des extravagances. Le public aime le jeu simple et naturel... Tu ne m'écoutes pas, Trianon?

En effet, le comédien n'écoutait plus, il n'entendait pas et souffrait. Tout le monde le trouvait faux; tout le monde pouvait avoir raison; rien ne lui prouvait qu'il était dans le vrai, rien que des sensations isolées, personnelles. Ne pouvait-il pas se tromper la nuit quand, rentré dans sa chambre, il étudiait son rôle aux flambeaux et que seul devant sa glace il ne trouvait que son image réfléchie qui l'applaudissait? Trianon avait rencontré assez de comédiens médiocres dont l'orgueil grandissait en raison de leur peu de talent.

Le public les jugeait mauvais, mais ils ne s'en croyaient pas moins les rois du théâtre. La crainte d'être un comédien vulgaire avait paralysé Trianon, qui resta près d'un quart d'heure sans dire un mot, laissant le vieux régisseur parler pour lui seul. Il se leva par un mouvement spontané.

— Adieu, Martin.

— Tu me laisses partir seul?

— J'ai mal à la tête.

Et il s'enfuit dans la direction des Champs-Élysées. Le lendemain, le régisseur dit à l'auteur :

— J'ai parlé à Trianon; il sera plus sage aujourd'hui, vous verrez.

Trianon entra, pâle, les traits fatigués, le corps un peu affaissé.

— Comment vas-tu? lui dit le régisseur.

— Bien; je suis content, j'ai étudié depuis que je t'ai quitté, je suis sûr de mon affaire; ce que tu m'as dit hier m'a profité.

— J'en étais sûr, dit le régisseur; si tu voulais mettre un peu d'eau dans ton vin, tu irais loin.

La répétition commença. Le premier acte marcha assez bien, l'auteur et le directeur étaient contents de la manière dont Trianon jouait sa scène avec l'Ombre; mais tout d'un coup il recommence ses gestes désespérés, parcourt le théâtre comme un fou. On lui crie : « Trianon! Trianon! » Il n'entend rien, continue; le régisseur se jette sur lui.

— Arrête! tu es plus mauvais que jamais.

— Mais je vais vous retirer le rôle, dit l'auteur; vous compromettez ma pièce, monsieur.

Le directeur se fâche plus fort que l'auteur et dit que

Trianon le fait exprès, qu'il est scandaleux, et qu'il demande à rompre l'engagement. Trianon finit par devenir froid.

— Voulez-vous m'écouter, oui ou non? dit l'auteur. J'ai vu jouer Hamlet par le fameux Kean, et ce n'est pas ça. Je m'en vais vous dire comment Kean entrait en scène.

— Eh! monsieur, dit l'acteur, le régisseur a vu jouer Hamlet par Talma, vous par Kean; d'un côté on me tire pour ressembler à Talma, d'un autre on veut que je joue comme Kean; je n'y puis rien...

— Il est bien question de Talma, dit l'auteur; je ne vous ai pas parlé de Talma... Oui ou non, voulez-vous jouer le rôle comme je l'entends, sinon je vous le retire à la minute?... Dieu merci, il ne manque pas d'acteurs qui seront enchantés de créer Hamlet.

— Monsieur, si vous voulez me donner quelques conseils, je jouerai comme il vous plaira.

— Voilà qui est mieux. Demain matin passez chez moi, nous lirons la pièce ensemble, et je vous jure que vous vous en trouverez bien.

Le lendemain, Trianon va chez son auteur à l'heure dite; il écoute attentivement la lecture, en l'interrompant par des *très-bien!* et des marques d'enthousiasme. Il n'avait pas compris la pièce ainsi; mais maintenant il disait qu'il s'était fait une révélation en lui. Aux répétitions, l'auteur était dans le ravissement; il citait Trianon comme le modèle des comédiens soumis. Martin lui-même, quoique la tradition Kean dérangeât un peu la tradition Talma, était forcé de dire comme l'auteur et de renchérir sur ses éloges. C'est peu de temps après que se donna la première représentation. L'auteur avait fait grand bruit de Trianon dans Paris.

— Vous croirez voir Kean lui-même, disait-il à tous ses amis.

Mais le scandale fut d'autant plus grand que la conduite du comédien avait été rusée. Devant le public, il se dépouilla de tout ce qu'on lui avait enseigné aux répétitions ; il ne tint aucun compte des conseils de l'auteur, il semblait prendre plaisir à faire le contraire.

L'auteur était joué. Il n'y avait plus moyen de reculer, Trianon avait le dessus, il était maître du public, il pouvait ouvrir la porte à toutes ses fantaisies, ses caprices, ses études ; il redevenait le grand Trianon, le comédien qui avait puisé toute sa force dans son tempérament, dans son individualité et dans une fréquentation assidue de la plus grande œuvre de Shakspeare. Les vers de l'auteur, il en faisait bon marché ; il ne prononçait distinctement que ceux qui lui plaisaient. Le comédien se souciait peu de la colère de l'auteur, et il supporta avec beaucoup de patience les reproches de celui-ci.

— Laissez-moi faire, dit-il ; est-ce vous le comédien ? Est-ce vous ou moi qu'on va siffler ou applaudir ? A chacun son métier. Je ne pense pas à refaire vos vers, vous n'avez rien à voir à ma pantomime.

Cette réponse, prononcée avec le ton d'un homme entier dans ses opinions, fit hausser les épaules à l'auteur, qui se retira, laissant Trianon continuer la pièce à sa fantaisie. Le comédien fut admirable dans la scène du cimetière, et le public se laissa aller à son enthousiasme. Les esprits les plus chagrins, de ceux qui se soucient peu des meilleures qualités pour s'attacher aux petits défauts, étaient émus malgré eux ; mais ils faisaient durement payer ce moment

d'admiration involontaire, en insistant sur les côtés baroques du comédien. La fin de *Hamlet* traîna en longueur. Nous ne sommes pas habitués à d'aussi longues représentations, et le dernier acte fut reçu médiocrement; surtout les esprits intelligents furent choqués d'un dénoûment nouveau qui n'avait aucune raison d'être. Hamlet ayant vengé le meurtre de son père, ayant puni les assassins, échappait à leurs embûches et vivait heureux sur son trône. Le beau dénoûment de Shakspeare, qui nous montre au contraire Hamlet, cette pauvre âme, mis à mort après avoir accompli sa mission, était remplacé par un moyen de mélodrame de boulevard : le crime puni, la vertu récompensée.

La pièce, en somme, n'eut pas grand succès : c'était justice. Malgré ses préfaces et les assentiments de ses amis de la critique, qui soutenaient que la France ne pouvait admettre les moyens barbares du poëte anglais, l'auteur fut puni de son sacrilége. Il soutenait que, supposé que Shakspeare eût vécu de notre temps, il eût traité le dénoûment tel qu'il venait d'être refait. Cet ordre de raison tombait évidemment devant le suivant : Si vous n'êtes pas satisfait de l'*Hamlet* de Shakspeare, ne le traduisez pas pour le théâtre. Puisque vous vous dites un des plus fervents admirateurs de l'auteur de *Macbeth*, montrez-le dans son ensemble et ne touchez pas à ses jambes; montrez-le sur le plus riche piédestal que vous pourrez, mais ne mettez pas au contemporain d'Élisabeth des souliers de Franklin. Soyez certain que le sentiment populaire sera contre vous à la moindre profanation. Le peuple n'a pas lu Shakspeare; vous lui montrez *Hamlet*, il ne demande pas mieux que de s'y

intéresser, il aime tout ce qui est beau ; mais aussitôt que vous aurez introduit des idées bourgeoises dans une œuvre grande et fière, le public le verra aussi clairement que si un sauvage trouvait un arbre taillé du parc de Versailles dans une forêt vierge.

Les esprits ignorants ont un instinct merveilleux de ces choses ; ils ne se rendent pas compte des *raccords*, ils ne les jugent pas scientifiquement, mais ils en sont aussi vivement blessés qu'un musicien qui entend accompagner en *mineur* une mélodie en *majeur*. C'est ce qui explique le peu de succès qu'eut *Hamlet*, soutenu seulement pendant quinze représentations, grâce au génie de l'acteur, tandis que l'auteur mettait la chute de sa traduction sur le compte du comédien.

Je perdis de vue Trianon et je n'entendis que rarement parler de lui, à l'exception d'un incident dont les journaux rendirent compte. Il y avait au même théâtre que lui un de ces beaux comédiens à barbe et moustaches romantiques, qui avait conservé les manières théâtrales du temps de Buridan. Les femmes adoraient ce bel acteur, qui, par un geste favori, abaissait lentement ses paupières sur deux grands yeux taillés en amandes. Il appartenait à cette classe de comédiens qui flattent le public, qui lancent des coups d'œil langoureux dans la salle, et dont chaque geste semble dire : Regardez-moi, je suis si beau ! En effet, il était convenablement bâti. Ses principaux effets dramatiques venaient de costumes étudiés avec soin, presque toujours riches, qu'il portait avec une espèce de sans-gêne cachant de longues études. Les auteurs ne manquaient jamais d'écrire un beau rôle qui devait contenir ces mots : *manant*,

gentilhomme, car il les disait depuis vingt ans avec une exagération chérie du public féminin. Toutes ses phrases devaient être coulées dans un certain moule où l'idée prend la forme ronflante. Il aurait été incapable de dire : *Bonjour, messieurs*, mais il disait : *Salut, messeigneurs*, avec un accent supérieur. Aussi, le soir, quand il sortait du théâtre, trouvait-il dans la loge du concierge nombre de petits billets parfumés contenant des déclarations, des invitations à souper de femmes qui ont la manie d'aimer les comédiens.

Trianon contrastait par sa grande simplicité avec le beau premier rôle. Jamais en jouant on ne le vit regarder dans la salle ; il ne parlait pas au public, mais aux acteurs. Sur les planches, il oubliait qu'une foule énorme le contemplait ; il agissait et marchait comme si un mur l'eût séparé du parterre. Il fallait les applaudissements du dehors pour lui rappeler qu'il jouait un rôle, car une fois entré dans l'habit d'Hamlet, il était devenu Hamlet. Jamais on ne vit Trianon lancer pendant une scène quelqu'une de ces plaisanteries que les acteurs français aiment tant à montrer, prouvant par là au public qu'ils sont fiers de ne pas oublier qu'ils sont plaisants tout en exerçant l'état de comédien. Dans la conversation avec le fossoyeur, celui-ci, qui était un goguenard de profession, pendant qu'Hamlet monologue, lui ayant soufflé à voix basse : « Ah ! vous dirai-je, maman, ce qui cause mon tourment ? » Trianon l'attendit dans les coulisses, le prit à la gorge et lui déclara que, s'il recommençait ses facéties en sa présence, il le traînerait à genoux devant la loge du souffleur et le forcerait de demander pardon au public. Par ces raisons, le comédien était mal vu de ses camarades. Comme il apportait au théâtre,

aux répétitions, ses inquiétudes, son travail perpétuel du cerveau, son sérieux et ses croyances, Trianon passait pour un être bizarre, colère et méchant, qui ne supportait pas le plus petit mot pour rire. Cependant, hors des coulisses, Trianon était la nature la plus douce de la terre, affectueuse, bonne, sensible à l'excès; mais aussitôt que son art le tenait, il n'appartenait plus à la vie. Souffrant des difficultés énormes de l'art théâtral, cherchant à les vaincre, il ne comprenait pas pourquoi chacun n'en faisait pas autant que lui. Il eût voulu que le dernier des figurants comprît l'importance de la pièce. Aussi il se faisait de grands ennemis dans les médiocrités qui peuplent les planches, et il jouait le rôle d'un réformateur que personne ne se soucie d'écouter.

La scène du duel faillit avoir des suites sérieuses : le rôle de Laertes était tenu par le beau comédien, qui, n'ayant cette fois qu'un modeste rôle, avait pensé à s'y montrer sous le côté des formes. Pour cela, il saisissait les épées en gentilhomme, se posait avec complaisance, et ne demandait pas mieux que de parader un quart d'heure devant le public. Trianon, qui apportait une grande conscience dans les plus petits détails, prit des leçons d'armes un mois avant la représentation, se rompant aux exercices élémentaires, afin, le jour venu, de ne pas faire de fautes contre les règles; mais il abandonna ce qu'il avait appris pour se battre avec violence et impétuosité, ce qui est dans le caractère exalté d'Hamlet. Le beau comédien, son adversaire, qui, lui aussi, savait les armes, voyait tous ses effets rompus par un tel furieux; il y eut même à ce propos une querelle de coulisses pour laquelle Trianon prît

à témoin le directeur, lui demandant si Hamlet doit se battre de sang-froid, comme un maître d'armes, quand il a à venger la mort de son père.

— Vous, dit-il au comédien, vous n'êtes qu'un instrument du roi, vous devez chercher à me tuer, vous tirez parti de toutes les ressources de l'escrime; mais cela est froid et calculé, parce que vous n'apportez pas la même passion que moi.

Le directeur, qui aurait donné dix acteurs tels que Trianon pour son beau comédien, fut obligé de convenir que Trianon avait raison. Mais à une représentation, Hamlet se laissa emporter et fondit sur son adversaire avec une rage et un emportement tels qu'il lui fit des marques violentes, quoique les épées fussent mouchetées. La jalousie et la malignité s'emparèrent de ce fait; le beau comédien contrefit le malade pendant deux jours, et le bruit se répandit parmi tous les acteurs de Paris que Trianon, pour se venger d'un acteur aimé du public, avait essayé de le blesser.

Trianon connut alors ce que peuvent la sourde jalousie, les basses haines de ses camarades, qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir été malmenés par la critique, à l'occasion de l'*Hamlet*. En effet, qu'on admirât ou non Trianon, il ne faisait pas moins l'effet d'une lumière électrique entourée de lampions. Sa façon de jouer rompait tellement avec les habitudes de ses camarades, que le plus ignorant des spectateurs devait être frappé de l'accent de sincérité qui se manifestait à chacune de ses paroles. Quand il donnait des conseils aux comédiens, on sentait combien Trianon était nourri de Shakspeare, combien il le comprenait, et combien

il désirait faire passer ses convictions dans la bande ; mais c'étaient des cabotins orgueilleux qui n'étaient pas de force à rendre le drame du grand poëte anglais. Leur métier était d'apprendre des rôles, de se lever tard, d'aller aux répétitions en s'ennuyant, de rêver à des parties de billard, et, le jour de la représentation, de montrer à nu leur impuissance et leur médiocrité.

Le drame ne se joua guère qu'une quinzaine; et cependant chaque jour amenait une anecdote nouvelle sur Trianon : ses ennemis, comme tous les ennemis du monde, contribuaient pour une bonne part à sa réputation, soit en inventant des calomnies contre lui, soit en dénaturant ses actions, soit en commentant ses propres paroles. S'il est vrai que les oreilles tintent à celui dont il est question ailleurs, Trianon aurait dû être tourmenté de bourdonnements sans interruption. Il ne faisait rien comme personne, disait-on; il se grimait la figure avec des drogues particulières.

Les comédiens achetaient les grands journaux qui critiquaient le jeu de Trianon et on les lisait à haute voix dans les coulisses; d'autres feignaient de le plaindre et lui montraient ces feuilles, lui disant qu'un journaliste qui écrirait de pareilles choses sur leur compte passerait un mauvais quart d'heure. On comptait sur sa nature fiévreuse, et l'on espérait un scandale; les comédiens n'aiment pas les journalistes, et n'auraient pas été fâchés d'en faire insulter un par Trianon, sauf à l'abandonner aux suites de cette esclandre. C'est par la connaissance de tels faits que les comédiens avaient essayé de le mettre aux prises avec un journaliste. Bientôt Trianon rencontra au café du théâtre

un de ceux qui l'avaient le plus malmené dans une feuille de théâtre.

— Est-ce que vous croyez un mot de ce que vous avez écrit sur mon compte? lui demanda Trianon.

— Mais, certainement.

— Eh bien! monsieur, tant pis pour vous.

Il n'en dit pas davantage et lui tourna le dos.

La dernière aventure de Trianon montrait assez à quel emportement il pouvait se laisser aller quand il croyait qu'on se moquait de lui. Un de ces dessinateurs dont le métier est de reproduire les traits d'un comédien, son costume dans les principales scènes, invita Trianon à se rendre à son atelier pour lui poser une esquisse. Trianon n'avait pas grande sympathie pour le dessinateur, qu'il trouvait perpétuellement dans les coulisses, en train de jouer quelque farce; cependant il obéit à l'habitude et se rendit un matin à l'atelier du peintre. Il sonne, il entre, et à peine a-t-il fait quelques pas qu'il entend une détonation; très-nerveux de sa nature, le comédien tressaute et marche encore lorsque le bruit recommence : le peintre rit aux éclats d'avoir semé des pois fulminants dans un endroit obscur et d'avoir inquiété Trianon. Il introduit le comédien dans l'atelier et le prie d'attendre quelques minutes. Trianon, moulu des fatigues de la répétition, tombe sur un divan, dans cette position si enviée des gens brisés, heureux de ne penser à rien. Une porte s'ouvre, un ours blanc paraît et fait entendre un grognement terrible; le comédien tressaillit en voyant avancer vers lui l'ours blanc; mais en entendant un second grognement il redevient calme, car il a reconnu un faux ours; le peintre est certainement dans cette peau.

Cependant l'ours avance toujours et se dispose à mettre ses pattes sur l'épaule du comédien, qui, sans rien dire, donne un énorme coup de poing sur la tête de l'ours. Le peintre croit que sa plaisanterie a réussi et que la terreur est dans l'âme de Trianon ; il continue à rôder autour de lui et reçoit un violent coup de pied qui lui fait pousser un cri moitié ours, moitié homme. A la fin, le comédien, impatienté de la sottise du peintre, le prend à bras le corps, lutte avec lui et le renverse à terre. L'ours crie : « C'est moi ! tu ne me reconnais donc pas ? » Trianon, sans paraître remarquer cette parole humaine, prend un paquet de cordes qui se trouve à sa portée, lie les pattes du malheureux ours vaincu, et s'en va en le laissant étendu sur le plancher.

Quand je fis la connaissance de Trianon, il était sans engagement et sans espérance d'engagement ; mais c'était une nature croyante, quoique maladive, qui retrouvait de nouvelles forces dans l'adversité. Plus il se sentait bas aujourd'hui, plus il se voyait grand demain. Le comédien souffrait momentanément des milles tracasseries dont les gens médiocres couvrent un homme supérieur ; aussitôt la part faite à ces irritations, il se relevait plus fier que jamais, poursuivant avec passion ses études favorites.

— Tout l'art dramatique consiste dans la pantomime, me dit-il un jour ; certes la voix est quelque chose, mais je mets le geste en premier. Le jeu de la physionomie est également une affaire de pantomime, et c'est justement ce à quoi on pense le moins. La grande affaire des jeunes comédiens est d'étudier la diction : ils apprennent comme une sorte de mélopée soit tragique ou comique avec laquelle ils viennent jouer Racine ou Molière ; mais leurs bras sont

de bois, leurs jambes sont en fer et leur figure ressemble à une belle tête de coiffeur. Je préfère entendre un perroquet crier *vive le roi* ou demander à *déjeûner*. Si j'avais quelque puissance, continua Trianon, je vous le dis à vous, à tout autre je n'oserais en parler, j'ai une idée qui me poursuit depuis longtemps, et qui, exécutée sagement, ferait de bons comédiens. Le Conservatoire, tel que je le comprends, je l'ai découvert au Jardin-des-Plantes.

Et le comédien s'arrêta en me voyant sourire.

— Avez-vous vu quelquefois le palais des singes? Eh bien! dit Trianon, supposons qu'on m'amène un jeune garçon qui se destine au théâtre; vous me savez assez d'intelligence pour reconnaître s'il a en lui quelque germe; d'ailleurs, si je me trompe, je le saurai au bout de deux jours. Je fais enfermer mon futur comédien dans le palais des singes au Jardin-des-Plantes. Là je le laisse seul avec un singe. Mon homme reste sans nourriture; naturellement à la fin de la journée il a faim, et, comme il n'y a pas de gardien qui vienne lui apporter à manger, il faut qu'il se fasse un ami du singe à tel point que l'animal juge à propos de partager sa nourriture avec l'homme. Or, pour devenir ami du singe, il faut déjà une certaine souplesse de naturel; pour que l'homme fasse comprendre à l'animal qu'il a faim, il ne peut employer que des gestes : si le singe consent à partager son repas avec l'homme, c'est qu'il a compris les gestes de mon comédien. Des gestes d'homme qu'un animal peut saisir sont des gestes justes. Donc c'est un grand pantomimiste, soyez-en persuadé. Je n'hésiterai pas à lui confier un rôle dans l'ouvrage le plus sublime.

— Mais, dis-je, si le singe n'apporte pas de nourriture?

— Oh ! dit Trianon, mon homme n'a pas l'instinct dramatique, il n'a pas pu accomplir la première de mes épreuves, il ne sera jamais bon à rien.

— Il peut arriver, répondis-je, que le singe, par gourmandise ou par caprice, ne veuille pas faire les honneurs de sa table à votre débutant.

— Pardonnez-moi, dit Trianon ; d'ailleurs vous pensez bien que je choisirai un animal d'une voracité pas trop énorme.

— Et les femmes ? dis-je à Trianon.

— Oh ! les actrices, dit celui-ci en soupirant, jamais je n'arriverai à les faire entrer dans mon conservatoire du Jardin-des-Plantes. Les actrices ! s'écria-t-il, les actrices ! il n'y a rien à en faire... Vous en rencontrez une par hasard qui a le diable au corps, qui ne craint pas de se casser la tête en descendant d'un escalier comme madame Dorval, mais ces femmes-là sont des phénix... Si vous saviez comme j'ai souffert des actrices... Vous vous rappelez bien la Orry, qui jouait Ophélie avec moi ?

— Oui, elle était bien mauvaise...

— Si elle n'eût été que mauvaise actrice ; mais ce n'était pas même une femme, c'était un banquier... Vous n'avez donc pas remarqué son œil froid et calme, sa bouche d'usurier... Ah ! les femmes d'argent au théâtre... pas de cœur... Elle aurait mené une vie dévergondée, elle aurait trompé trente-six amants à la fois, elle pouvait être une grande comédienne ; malheureusement elle ne trompait personne, elle n'avait jamais aimé que l'or, les actions de chemin de fer et les coupons de rentes. Qui est-ce qui a poussé les comédiennes dans cette voie-là ? Les malheureuses ! elles

ne veulent plus mourir à l'hôpital. C'est une honte! Que voulez-vous faire de pareilles femmes au théâtre? L'argent leur a glacé le cœur; il leur est impossible de trouver un cri, un geste vrai. L'habitude de vivre avec des gens d'argent leur fait avancer les mains comme pour recevoir un sac de louis ou un portefeuille; en un moment tout devient faux en elles, aussitôt qu'elles ont mis leur corps en exploitation régulière, rapportant tant, bon an mal an. Elles jouent la comédie, le drame, le vaudeville, parce que cela les pose, les fait admirer, les met en montre; on devrait les envoyer tourner, en costume décolleté, chez les marchandes de modes à la place des poupées de cire.

Voyez-vous un comédien, un homme qui pense, qui sent vivement, et qui adresse une déclaration à une telle actrice; il a pensé qu'il l'échaufferait à force d'émotions, qu'il lui remuerait le cœur, les entrailles; et rien... Vous avez toujours devant vous cette femme qui fait des multiplications en dedans, qui *fait l'œil* à quelqu'un ou à quelques-uns de l'orchestre, et qui vous répond avec la même voix qu'elle a en discutant chez son agent de change. Son costume n'est pas plus vrai que sa voix: n'importe comment elle s'habille, vous retrouvez à tout moment les goûts de la femme entretenue. Pas de cœur, vous dis-je, pas de cœur. Je suis sorti quelquefois de scène en grinçant des dents contre la Orry; une fois seulement elle apporta dans son rôle une certaine tristesse, mais qui n'avait rien de commun avec la mélancolie d'Ophélie. Cette fille, depuis quelque temps, affectait une grande passion pour un des plus élégants jeunes hommes du boulevard qui s'appelle

le comte Villot, un beau garçon très-spirituel, à ce que vous allez voir.

Le jeune comte avait hérité d'une quarantaine de mille livres de rente, et, en sa qualité d'héritier, il ne croyait pas absolument à la passion de la Orry. Cependant, comme elle le poursuivait partout, comme elle avait l'air de se compromettre pour lui, le comte accepte un souper chez la Orry; il y passe la nuit et s'en va le matin. Puis on n'entend plus parler de lui. Notre Ophélie se plaint, lui fait parler, le comte ne répond pas; enfin, poussée à bout, l'actrice lui écrit qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas revu à la suite du souper.

Le soir, en venant au théâtre, la Orry trouve chez le concierge du théâtre un billet par lequel l'amant s'excusait d'avoir oublié sa petite dette de souper en envoyant un louis. Ce jour-là j'ai été vengé, et peut-être, si la Orry avait pu être volée coup sur coup par ses amants, peut-être eût-elle reconnu que l'art ne vole pas. Elle était d'autant plus honteuse qu'elle avait confié l'histoire à une rusée qui s'empressa de la répéter à tout le théâtre. Aussi joua-t-elle Ophélie tristement. Quand j'y pense, je suis encore heureux, s'écria Trianon en sautant. Pourquoi ces créatures-là ne s'engagent-elles pas dans les tableaux vivants? elles ont tout ce qu'il faut pour réussir; point, elles viennent toucher à Shakspeare... Ah! que je leur en veux!... Aussitôt que je vois une comédienne regarder dans l'orchestre ou à l'avant-scène, je me dis : Nous sommes perdus; elle ne pensera plus à son rôle, elle ne pensera plus au public; elle pense à quelqu'un... Tous les théâtres sont pleins de ces femmes, et il faut les connaître dans la vie

privée, même celles à qui l'on trouve de l'esprit. C'est une sorte de langage qu'elles ont appris avec les poëtes et les peintres, qu'elles répètent avec une certitude renversante. On est effarouché d'abord de cette espèce d'esprit, bientôt on finit par s'apercevoir que tout cela est appris comme une grammaire, et on donnerait cent francs pour entendre causer un chiffonnier, parce que celui-là ne va pas chercher ses pensées dans les ateliers ni dans les vaudevilles. J'ai remarqué, continua Trianon, que les acteurs étrangers apportent beaucoup plus de passions que nous dans leur art. Ils s'y mettent tout entiers et en jouissent les premiers.

On m'a mené presque de force voir la Tedesca, une danseuse espagnole ; je me fis prier d'abord, ayant quelque haine contre les danseuses françaises ; cependant, aussitôt les premiers pas de la Tedesca, je me suis senti pris, j'étais un amateur fou de danses parce que je venais d'avoir une révélation. J'avais devant moi sur les planches une femme qui croyait à son affaire et qui était heureuse comme un enfant qui saute à la corde. Je ne vous parlerai pas de sa façon particulière de danser : toutes sont bonnes quand elles sont sincères ; mais j'ai remarqué un fait qui montre le profond amour de la Tedesca pour la danse. Elle avait terminé sa scène, une longue scène très-fatigante ; une autre danseuse venait la remplacer. Vous croyez que la Tedesca va retourner dans la coulisse, tomber épuisée de fatigue dans les bras de sa femme de chambre, se faire entortiller d'un grand châle. Peuh ! cela est bon pour nos danseuses françaises. La Tedesca restait au fond du théâtre et se mettait à rouler des castagnettes avec l'animation d'un ga-

min qui suit des tambours, deux morceaux de faïence dans la main. Cette action m'a ému, oui, ému, car j'y ai vu toutes sortes de bonnes qualités. La Tedesca, la tête de la troupe, le premier sujet, l'étoile, comme on dit dans le dictionnaire de théâtre et de feuilleton, cette femme applaudie servant d'orchestre à une autre danseuse, à une rivale... jamais vous ne verrez cela dans aucun théâtre français, où l'ambition et l'orgueil sont démesurés. Et j'ai appris, par des camarades, un fait qui a rapport aussi à ces danseuses. La mère de la Tedesca est une femme fort âgée, pouvant à peine marcher, à cause de son embonpoint. Les jours de représentation de la troupe, elle venait dans les coulisses avec ses castagnettes, et elle les faisait claquer avec rage, comme si elle avait encore vingt ans. Cet exercice la mettait en nage; eh bien! elle se croyait dans son pays! elle oubliait le théâtre, les coulisses; peut-être d'ailleurs la Tedesca reconnaissait-elle le son particulier de ces castagnettes, tenues par une vieille main enthousiaste.

Nous avons trop d'esprit, l'esprit nous perd tous les jours, dit Trianon... Ah! l'esprit français! quelle fâcheuse qualité, qui est la perte de toute croyance, de toute naïveté. Chacun tire à soi l'extraordinaire, le bizarre, pour faire de l'effet, et il arrive des artistes nouveaux qui veulent renchérir là-dessus et qui se tortillent dans tous les sens pour amener les résultats que vous savez. Je ne nie pas, continua le comédien, qu'il n'y ait dans les arts des êtres en dehors de toutes les formes reçues; mais ce sont des êtres incomplets, qui ont des défauts et des qualités extrêmes, qui tombent des nuages sur la terre, et qui n'y ont

pas plus tôt pris pied qu'ils s'envolent. Ces natures exceptionnelles ont existé de tous les temps et ont beaucoup souffert ; mais, quand je vois d'honnêtes gens qui se mettent en quatre pour paraître singuliers, je me dis : Voilà des personnes qui se préparent une destinée amère et une triste fin. Cela est bon quand ils sont jeunes ; on les trouve drôles comme de jeunes chats qui font des cabrioles ; mais, quand arrive l'âge plus sérieux où ils réfléchissent que leurs grimaces ne les ont menés à rien, ils veulent rattraper le simple, le naturel, et ils ne trouvent que le terre à terre.

J'admirais à part moi combien Trianon se servait vis-à-vis des autres des reproches qui lui étaient adressés de partout, et ces idées saines dans la bouche du bizarre acteur prouvaient assez combien un jeu excentrique était personnel à sa nature ; cependant je voulus le tâter jusqu'au bout.

— Des comédiens, lui dis-je, se plaignent de ce que vous ne voulez pas vous mettre au diapason.

Trianon éclatera de rire.

— Ah ! on vous a parlé du diapason ?

— Oui. Cela m'a fort surpris ; je ne connaissais jusqu'ici de diapason qu'en musique ; mais un comédien m'a expliqué qu'il y avait une certaine tonalité de convention dans le drame ou la comédie, que chacun s'y mettait même sans le vouloir, et que vous les dérangiez beaucoup par votre changement de diapason.

— Tout cela sent le Conservatoire, dit Trianon ; le plus extraordinaire est qu'au boulevard du Temple les comédiens subissent de pareilles règles. Puis-je raisonnablement

dire le rôle d'Hamlet sur une tonalité qui, quoique vaste, me gêne encore dans ses règles. M'avez-vous entendu faire des fautes vocales? enfin m'avez-vous entendu parler faux? Non. Eh bien! du moment que je ne parle pas faux, je ne trouble pas leur concert et mes camarades n'ont rien à y voir. Je n'admets pas leur diapason... S'ils ont été quelquefois victimes de *Frédérick*, cela ne me regarde en rien. *Frédérick* est un rusé comédien; il veut être le maître au théâtre; il n'admet pas d'intelligence dramatique à côté de lui, tout au plus veut-il des capacités. *Frédérick* est même jaloux d'une femme; si elle avait des effets trop marqués dans un drame, il ne consentirait pas à jouer le drame. Vous pensez que je ne vous fais pas là des cancans de coulisses. Il s'agit de regarder *Frédérick* dans une loge, assistant à une première représentation dans un autre théâtre que le sien. Tout le temps que jouera un acteur remarquable, il grognera, il se remuera ou bien il fera semblant de dormir, comme si l'acteur ne valait pas la peine d'être écouté; mais, aussitôt qu'une honnête médiocrité aura paru et dit quelques mots, vous verrez *Frédérick* se réveiller, s'enthousiasmer, pousser des grognements approbateurs, crier bravo, applaudir, enfin jouer une très-comique comédie... Voilà *Frédérick*. Au théâtre, c'est autre chose. Un jour, on engage pour jouer avec lui un jeune homme, beau garçon et qui avait pour toute qualité un organe remarquable dans le médium de la voix. Aux répétitions *Frédérick* se tournait vers son troupeau de médiocrités dont il avait fait des esclaves dévoués :

— Quel crétin que ce garçon-là!

Au directeur il disait :

— Comment avez-vous pu jeter ainsi dix mille francs à l'eau en engageant cet homme?

Et tout le théâtre croyait à la sincérité de *Frédérick;* mais cela ne lui suffisait pas; il ne fut content qu'après avoir trouvé une forte ruse.

— Monsieur, dit-il à l'acteur qui, plusieurs fois dans le drame, devait se trouver seul avec lui, je ne vous entends pas; veuillez répéter la phrase.

L'autre répète bonnement sans se douter du tour.

— Plus haut, monsieur, s'il vous plaît.

Le comédien hausse un peu la voix.

— Mais, monsieur, votre voix se perd dans le trou du souffleur; à peine si le chef d'orchestre vous entendra.

Le débutant hausse encore le ton.

— On voit bien, monsieur, que vous sortez d'un théâtre de province; vous êtes habitué à de petites salles; croyez-moi, parlez plus haut. Si vous continuez sur ce ton, nous ne jouerons pas la pièce jusqu'au bout; vous ne connaissez guère les voyoux: ils veulent tout entendre.

Le malheureux débutant haussa de deux notes sa voix ordinaire; il fut exécrable, car sa voix n'était agréable que dans les cordes moyennes. Comme tous les gens qui se forcent, il était aussi maladroit qu'un perruquier qui voudrait fabriquer de la chandelle. *Frédérick* fut charmant dès lors pour son nouveau camarade, qui n'avait eu aucun succès. Si je vous parle de *Frédérick*, c'est pour vous faire comprendre à fond cette question de diapason; mes camarades ont cru que dans *Hamlet* je voulais jouer cette même comédie; mais jamais je ne me suis inquiété de leur tonalité; j'étudie la mienne et je

les laisse libres de chanter leur rôle comme il leur plaît.

La conversation de Trianon m'intéressait au plus haut degré; constamment proccupé de son art, je le rencontrais toujours réfléchissant, et je ne le voyais pas cinq minutes qu'il ne me fît quelque observation intéressante sur l'art dramatique.

— Mon cher ami, me dit-il un jour près du Château-d'Eau, n'êtes-vous pas fâché de ce que je vous ai quitté si brusquement la dernière fois? Je vous avoue que j'étais froissé, et j'avais tort. Ce mot d'*instrumentiste*, que vous m'avez lancé tout d'un coup, m'a humilié sur le moment. J'ai beaucoup réfléchi depuis. Oui, certainement, dans l'échelle des arts, le comédien n'est qu'un instrumentiste.

— Je suis content, Trianon, que vous soyez de mon avis.

— Il est très-difficile, dit le comédien, de jouer du violon; j'ai causé avec un ami... Quelle mécanique terrible à dévider que ces doigts, que cet archet, que ce bras gauche. Et pour comprendre un maître, pour rendre des pensées justes, sans efforts, sans augmentation, sans variations, sans *farces*... Oui, un instrumentiste sérieux est encore un homme rare... Nous ne sommes que des instrumentistes, les esclaves des poëtes, et je crois que nous pouvons être orgueilleux quand nous les rendons juste... Mais il faut les comprendre, et cela n'est pas facile... Je vais comme tout le monde voir jouer des vaudevilles, des drôleries; cela a une importance médiocre; vous ne sauriez croire combien je souffre quand je vois le comique introduire des plaisanteries à côté de celles de l'auteur; cela jure comme un repeint dans un tableau. Si j'étais directeur de théâtre, je condamnerais à cent francs d'amende tout

comédien qui se serait permis d'introduire un mot de lui dans une pièce.

— Vous êtes dur, Trianon.

— Oh! non, je vous assure; il y a déjà tant de gestes qu'on ne peut empêcher; ces mots sur lesquels l'acteur appuie avec intention, comme s'il doutait de l'intelligence du public. Et ces comédiens qui s'avancent vers le trou du souffleur, qui s'arrêtent au milieu de la phrase; on sent qu'ils pensent: je vais vous dire quelque chose de très-drôle. Cela fait pitié. Le public comprend ou ne comprend pas. S'il n'a pas d'intelligencc, rien ne lui en donnera; s'il en a, ce n'est pas en soulignant les mots qu'on les lui fait comprendre.

— Puisque nous disons du mal des comédiens, lui dis-je, j'ai encore une observation à vous soumettre qui me paraît résumer en un mot leur orgueil de Titans: quand ils ont étudié un rôle et qu'ils l'ont joué, ils disent avoir créé un rôle...

Trianon ne répondit pas.

— A quoi voulez-vous en venir? me dit-il.

— Ce mot *créer* ne vous choque-t-il pas?

— Il est tellement passé dans la langue, dit Trianon, que j'y étais habitué et que peut-être je m'en serais servi. La coutume est, en effet, aveuglante. Nous serions blessés d'entendre dire que Shakspeare a créé de grands drames, et le moindre cabotin s'entend dire par des journaux qu'il a créé un rôle.

— Voilà où nous conduit tous les jours l'asservissement des écrivains. Ils finissent par prendre au sérieux les mots inventés par l'orgueil des coulisses, et il arrive

qu'un drôle a fait, à lui seul, plus de créations que Dieu.

— Vous allez bien loin, me dit Trianon; mais il faudrait savoir d'où part le mot et à quelle époque il a été employé pour la première fois. Peut-être un grand comédien, n'acceptant pas ce rôle d'*instrumentiste* que vous lui accordez, s'est-il révolté et a-t-il imaginé de se poser en créateur, insistant sur le mot et le répétant de telle sorte qu'il a fini par prendre racine. Notre rôle est double : d'un côté, je veux bien être l'esclave du poëte; mais, de l'autre, je reprends ma liberté et j'apparais au public tel qu'il oublie l'auteur, qu'il ne se demande pas si je suis un simple interprète, qu'il m'applaudit, moi acteur, et qu'il se soucie fort peu de la pensée qui dirige mes gestes. Dans une première représentation, l'honneur revient presque tout entier à l'auteur; aussi a-t-il un public particulier, ses amis, ses parents, ses confrères; mais, le lendemain, il court sur les boulevards, chez les petits bourgeois, dans les ateliers, ce seul bruit : *La pièce a réussi*, ou bien : *La pièce n'a pas réussi*. Pensez-vous que ce vrai public pense à l'auteur? Pas du tout. Le public veut être ému, intéressé; l'acteur rend bien ou mal la situation du drame, et l'acteur est applaudi ou sifflé parce qu'il est l'être le plus visible, celui qui concourt le plus apparemment à la pièce; quant à l'auteur, on ne le voit pas et on l'oublie. Vous brûlez du charbon de terre dans votre cheminée, et vous ne pensez guère au mineur qui passe sa vie à extraire ce charbon de terre. D'ailleurs nous avons droit à ces applaudissements publics, à ces enthousiasmes visibles, à ces appointements élevés, que quelquefois on nous reproche avec dureté. Le poëte qui meurt

à trente ans a vécu, j'en suis sûr, d'autant de sensations que le poëte qui meurt à cinquante ans. Pour les êtres organisés délicatement, plus la vie est courte, plus elle est mieux remplie. Les comédiens vivent peu, ils vivent seulement le temps de leur vie. Quand le comédien est mort, qu'est-ce? un souvenir pour quelques vieillards qui se font moquer d'eux par les jeunes gens. C'est ce qui justifie jusqu'à un certain point la part de fortune, d'honneurs, de bravos, qu'ils recueillent pendant leur vie. Morts, on les enterre dans l'*Almanach des Spectacles*, et c'est un petit enterrement, un convoi de dernière classe tout à fait.

Un matin Trianon accourt chez moi, un journal à la main.

— Mon ami, que je suis heureux! Tout ce que j'avais dit à la répétition de *Hamlet* est confirmé. Si vous saviez ce que j'ai lu!

— Qu'est-ce?

— Attendez, j'ai monté trop vite vos escaliers et je suis fatigué. Vous vous rappelez ce beau morceau, dans *Hamlet*, où il est démontré qu'un mendiant peut manger un roi? Ce passage avait été supprimé à la représentation.

— Je ne le sais que trop; j'attendais toujours cet endroit si comique et je fus désolé de la mutilation.

— Et moi, dit Trianon, j'ai bataillé tant que j'ai pu aux répétitions; je n'en avais pas le droit, cela ne me regardait pas, mais j'étais appuyé par l'auteur, et pour la première fois nous nous entendions. Le directeur disait : « Jamais le public n'acceptera cette grossièreté; ce n'est pas fin, ce n'est pas là de l'esprit français. » Je crois bien. Il y a une chose à remarquer, toutes les fois qu'un homme médiocre

s'entête contre quelque chose qui dépasse son esprit, il se rejette sur le public, il prend le public à témoin, il se dit le représentant du public, il met des sottises sur le dos du public; ce pauvre public a servi bien des fois à masquer des mauvais vouloirs et des inepties. Enfin notre directeur ne voulut pas entendre parler de cette nouvelle cuisine. Vous rappelez-vous bien le fameux dialogue entre le roi et Hamlet?

— J'en ai l'idée, mais je ne saurais dire les détails.

— Alors il est nécessaire de vous le réciter pour vous le mettre en mémoire.

Et Trianon se mit à déclamer les deux rôles.

LE ROI. Eh bien! Hamlet, où est Polonius?

HAMLET. A souper.

LE ROI. A souper. Où?

HAMLET. Non pas dans un lieu où il mange, mais où il est mangé. Un certain congrès de vers politiques s'est réuni autour de lui. Votre ver est votre véritable souverain en fait de nourriture; pour nous engraisser, nous engraissons toutes les créatures de Dieu; et pour qui nous engraissons-nous? pour les vers. Votre roi gras ou votre mendiant dîne; ce n'est que le même repas, mais diversement accommodé: deux plats pour la même table; c'est la fin de tous.

LE ROI. Hélas! hélas!

HAMLET. Il peut arriver qu'un homme pêche avec le ver qui a mangé d'un roi, et qu'il mange du poisson qui a avalé ce ver.

LE ROI. Que veux-tu dire?

HAMLET. Rien ; vous prouver seulement comment un roi peut traverser l'estomac d'un mendiant.

— Faut-il être directeur de théâtre, s'écria Trianon, pour couper de pareilles choses ! Enfin il disait que cela était contre la nature, que cela soulevait le cœur rien que d'y penser, qu'il y avait déjà assez de têtes de mort, de fossoyeurs, de plaisanteries de croque-morts, et que l'auteur devait lui savoir déjà beaucoup de gré d'avoir laissé presque en totalité la scène du cimetière. Jugez de mon bonheur, continua le comédien ; ce matin, je tombe sur un vieux journal, un numéro de *la Gazette des Tribunaux*, et j'y trouve la confirmation de la fameuse scène de Shakspeare. Je vous avertis qu'il s'agit d'une petite chanson de bon enfant, faite sans façon ; mais je voudrais bien connaître le brave homme qui l'a faite. Il était traduit devant la police correctionnelle pour avoir pêché sans autorisation, et il disait aux juges qu'il avait l'habitude de chanter pour attirer les poissons, qu'il ne faisait de tort à personne et qu'il ne pensait pas à inquiéter le gouvernement. « Lisez-la, disait-il aux juges ; je ne peux pas vous la chanter ici, bien sûr, parce qu'il faut être au bord de l'eau pour qu'elle ait tout son charme. » Comme vous allez le voir, c'est un dialogue entre le goujon et le ver.

LE GOUJON.

Toi qui n'es pas d'ici,
Que viens-tu faire
A Bercy ?

LE VER.

Celui qui m'envoie ici

N'est pas loin d'ici,
Dieu merci!
Si tu me manges, il te mangera aussi.

LE GOUJON.

Merci.

— Voilà-t-il pas une bonne drôlerie? continua Trianon. Le rapport avec le fragment du vieux Shakspeare n'est pas difficile à saisir, et cependant ce pauvre homme, on peut en juger par sa chanson, n'avait jamais lu *Hamlet*. Vous m'accusez peut-être d'enfantillage; cela m'a plu peut-être parce que j'ai la tête pleine d'*Hamlet* et que tout ce qui s'y rapporte m'intéresse.

Il y a à Paris quelques gens peu nombreux qui vivent tout à fait d'une vie étrangère à la société; ils vivent uniquement de l'art; ils s'y sont jetés à corps perdu, ne connaissent ni père, ni mère, ni femme, ni enfants; pour eux, la famille se compose de cinq ou six personnes qui éprouvent les mêmes sensations, les mêmes jouissances, les mêmes souffrances. Tout ce qui est en dehors de l'art leur échappe; la politique les ahurit, les moindres besoins de la vie pratique les effrayent. Malheur à eux s'ils ne rencontrent pas un ange de dévouement qui accepte leurs douces manies, leurs innocentes joies, qui les console de leurs vifs chagrins et qui les relève de temps en temps! Trianon était un de ces rares hommes entrés dans l'art sans arrière-pensée.

Trianon fut engagé à l'Odéon par un directeur qui, voulant monter des pièces de Shakspeare, crut avoir trouvé son homme dans le comédien qui avait joué le rôle d'*Hamlet*.

L'éducation moderne, les tentatives littéraires ont fini par vulgariser Shakspeare plutôt par le nom que par les œuvres. Vous rencontrez beaucoup de personnes honorables de la magistrature, du commerce, de la finance, qui s'écrient : *Shakspeare, ah! ah!* en fermant un peu les yeux, en faisant claquer la langue et en secouant la tête. D'autres vous disent : *Shakspeare, diable!* Vous n'en tirerez pas davantage ; c'est une manière à eux d'exprimer un profond enthousiasme simulé, car ils n'ont jamais lu le poëte anglais. Le directeur de l'Odéon était dans ce cas ; il avait entendu parler de Shakspeare dans le monde, et, lorsqu'il fut reçu par le ministre qui lui demandait comment il entendait la question littéraire, il fit entendre son : *Shakspeare, ah! ah!* qui lui valut immédiatement sa nomination.

Heureusement il avait pour secrétaire un jeune homme doux, qui avait lu une certaine traduction de *Macbeth* par un poëte romantique, célèbre en 1827. La tentative de l'*Hamlet* avait amené une association assez singulière, mais dont les gazetiers se servent souvent : c'était de confondre Trianon et Shakspeare, de n'en faire qu'un pour ainsi dire. Le bruit en vint aux oreilles du secrétaire, qui en parla à son directeur ; c'est ainsi que Trianon fut engagé ; seulement on ne songea pas que Trianon n'avait pas de rôle dans *Macbeth ;* mais il était engagé. Il passait pour un acteur shakspearien et il fallait s'en servir. On lui donna le rôle de *Macbeth,* qui n'entrait pas dans ses moyens. Trianon étudia le rôle, et ce fut alors que commencèrent ses vives colères qui étaient quelquefois comiques à entendre. Il entrait comme un orage.

— Ce monsieur n'a pas de sang dans les veines.

— De qui parlez-vous?

— Le malheureux! il n'est pas possible qu'il ait traduit lui-même; il aura pris la version d'une demoiselle forte sur l'anglais.

Comme il jetait la brochure avec colère sur la table, je la pris et je reconnus le *Macbeth* du tendre romantique.

Effectivement Trianon se gendarmait avec raison contre cette traduction qui semblait sortie d'une plume chlorotique.

— Est-il possible de déclamer des vers pareils? s'écriait l'acteur; cet homme-là n'a pas de nerfs, ma parole!... Est-ce qu'il avait besoin de traduire Shakspeare?

— Le plus simple, dis-je, serait de jouer en prose.

— Ah! n'est-ce pas? dit Trianon; j'y avais pensé.

— Cela paraît tout naturel; mais vous ne savez pas qu'il vous serait plus simple de gagner une bataille que de faire jouer *Macbeth* ou *Hamlet* en prose. Les gens qui font des vers sont plus rusés qu'ils ne le paraissent; ils savent qu'ils étonnent le public, tandis que la majorité n'a pas grand respect pour un homme qui écrit une simple prose que chacun manie à tous moments, les commerçants dans leurs lettres à leurs commettants, les créanciers à leurs débiteurs, les grisettes à leurs amants, et ainsi de suite. Un directeur de théâtre a encore quelque respect pour les vers; il s'incline et regarde un manuscrit versifié comme une chose curieuse; un comité de lecture entend une sottise qui n'a ni queue ni tête, qui ne répond à aucun sentiment, qui ne contient ni drame ni analyse de passions; n'importe! La drogue est en vers, elle offre en apparence de la difficulté, ce qui n'est pas, car le vers

est plus facile à écrire que la prose. Eh bien ! ce comité accepte la drogue; elle est jouée dix fois; tout le monde s'ennuie, mais on n'ose pas trop dire de mal des vers dans les gazettes. Voilà pourquoi on ne jouera jamais Shakspeare en prose, car jamais un directeur ne soupçonnera la différence qui existe entre une prose ferme et riche et des vers mous et communs.

— Pourquoi ne diriez-vous pas cela dans un journal ?

— Parce que cela ne servirait à rien. Pour arriver à la traduction en prose de Shakspeare au théâtre, il n'y aurait pas assez de dix critiques sérieux qui le crieraient à tue-tête toute l'année.

— Mais, dit Trianon, il y a bien dix critiques de bon sens.

— Dix, c'est beaucoup; mettons-en cinq; ces cinq-là se soucient peu de faire triompher une idée; ils préfèrent faire triompher une actrice. Le combat fatigue l'esprit et le corps; or un critique qui veut durer une vingtaine d'années à faire ce triste métier s'arrange de telle sorte qu'il soit à l'abri de toute passion et de toute lutte : il s'userait trop vite.

— Quand il s'userait ! s'écria Trianon.

— Vous en parlez bien à votre aise ; il y en a beaucoup qui trouvent la vie curieuse, amusante, pleine de jouissances, et qui ne tiennent pas à aller voir ce qui se passe dans l'autre monde. Pour se maintenir sains de corps ils font des concessions à l'esprit bourgeois, à la tradition, et surtout ne s'amusent pas à creuser leur esprit pour en faire jaillir quelque chose de neuf. Ce *Macbeth*, que vous joueriez si bien en prose, n'a l'air de rien; c'est une révo-

lution ; je veux bien essayer d'imprimer mes raisons, mais je vous avertis que nous ne réussirons pas.

Le traducteur de *Macbeth* était un homme doux, poli, et qui avait dans le caractère de souples insinuations qui mettaient Trianon en fureur ; le comédien préférait encore le violent traducteur d'*Hamlet*, avec qui il avait eu tant de scènes désagréables. Après avoir étudié le rôle de *Macbeth*, Trianon le rendit, en faisant comprendre qu'il ne saurait s'en tirer ; seulement, pour ne pas montrer trop de mauvaises dispositions à son début à l'Odéon, il consentit à jouer le rôle de *Banquo;* mais il sema le trouble dans le théâtre. L'idée de la prose le poursuivait ; et, comme certains acteurs avaient quelque confiance en lui, parce qu'il sortait d'un théâtre supérieur, il leur fourra la haine de la poésie. Il s'avisa d'acheter une douzaine de brochures d'une traduction de *Macbeth* en prose et leur en fit cadeau, en les engageant à apprendre leur rôle en prose par cœur, afin de se pénétrer de l'esprit du drame, qui était tout à fait dénaturé par le traducteur en vers.

Quelques-uns se laissèrent persuader et apprirent sérieusement leur rôle en prose.

— Ils iront très-bien, dit Trianon à l'auteur ; je leur ai donné des conseils.

— Ah ! mon cher monsieur Trianon, que je vous en remercie, disait le poëte romantique.

— Il n'y a pas de quoi.

— Au contraire, c'est un grand service que vous me rendez.

— De rien, dit Trianon.

— Pardonnez-moi, dit le traducteur, qui se confondait

en compliments, et qui déclarait n'avoir jamais rencontré de comédien aussi enthousiaste de son art que Trianon.

— Écoute ici, Félix, dit Trianon à un comédien qui jouait le rôle de Macduff ; récite un peu de ton rôle à monsieur.

Le comédien obéit et commença un récit ; l'auteur le regardait avec étonnement, n'entendant plus ses rimes.

— Qu'est-ce donc ? dit-il, je ne vous comprends pas.

— Je dis mon rôle, dit Félix.

— Votre rôle ! s'écriait le traducteur ; mais vous me parleztout naturellement comme s'il était écrit en prose.

— En effet, dit le comédien, c'est de la prose.

— De la prose, disait l'auteur.

— N'est-il pas convenu, dit Macduff, qu'on jouera *Macbeth* en prose ?

Le traducteur s'enfuit devant cette menace et alla se plaindre au directeur, qui découvrit la conspiration. Une partie de la troupe était passée à l'ennemi, avait suivi les conseils de Trianon et étudiait le *Macbeth* en prose, pendant que les autres se conformaient au texte dit poétique du traducteur.

Cette conspiration, montée par Trianon, lui fit perdre la faveur de la direction, fatigué de cet enragé conseilleur, qui ne rêvait que plans et réformes dramatiques ; lui-même comprit sa mauvaise situation et rompit à l'amiable son engagement. Il vint me dire adieu.

— Je suis engagé.

— A la bonne heure, lui dis-je, et j'en suis bien heureux... A quel théâtre ?

— Hélas ! je ne sais à quel théâtre ; je m'en vais courir la province.

— Peut-être vous comprendra-t-on mieux qu'à Paris.

— J'en doute, dit Trianon.

— Et quand reviendrez-vous?

— Qui sait!

Depuis cette époque, je ne revis plus ce grand et bizarre comédien. J'ai quelquefois cherché son nom dans les comptes rendus de gazettes de théâtre : jamais on ne parlait de lui.

VIII

LES ANABAPTISTES.

Il y a longtemps que j'ai une mission pour étudier la littérature populaire, une mission que je me suis donnée, car je ne m'aviserai jamais d'aller trouver un ministre et de lui dire : « Monsieur, voici tel point de l'histoire à éclaircir, les matériaux sont à tel endroit, pourriez-vous me donner les moyens d'aller travailler dans cette province? » Ce n'est pas ainsi que s'obtiennent les missions.

Il est bon d'aller pendant un certain temps dans un certain monde, il faut être convenablement ganté, verni et

peigné avec le plus grand soin. Je recommanderai surtout à tout homme qui désire une mission, de tirer une raie au milieu du front et de la prolonger jusqu'à la nuque, en la faisant passer par le sommet du crâne. Ce jeune homme est certain d'obtenir ce qu'il demande, en joignant à sa raie quelques attentions pour de vieilles dames qui s'empresseront de le recommander au ministre.

Autant que possible ne pas apporter de convictions dans la conversation. Combien d'hommes ont vu leurs projets mis en déroute par des idées arrêtées, par une simple affirmation ou une négation !

Quelqu'un me disait un jour : « Quand vous entrez dans un salon, laissez vos opinions dans l'antichambre avec votre paletot. » Ce quelqu'un me sembla particulièrement corrompu, car je n'aime que les conversations substantielles, et je resterais muet toute la soirée si j'entendais des paroles instructives ; mais si quelque niais veut m'imposer ses goûts, alors il m'est impossible de me retenir : je dis ce que je pense, ce que je crois. Voilà pourquoi je ne demanderai pas de mission. D'ailleurs, il me serait impossible de rédiger mes observations dans la forme officielle ; je suis certain qu'en voulant rester terne et monotone, il m'échapperait toujours de tirer quelque pétard.

Aussi me suis-je donné une mission à moi-même, celle de visiter Troyes, qui fut le berceau de la Bibliothèque populaire ; de là j'irai à Langres faire un petit pèlerinage à la mémoire de Diderot ; je traverserai Besançon pour me rendre à Montbéliard, où je retrouve des traces d'imprimerie populaire, et je passerai soit en Suisse, soit en Allemagne.

Comme je parlais de mes projets à table, une personne qui se trouvait là me dit en m'entendant parler de Montbéliard :

— Ne manquez pas de visiter les anabáptistes.

— Pourquoi ?

— Vous y remarquerez des mœurs fort curieuses. Surtout tâchez de vous introduire dans une famille anabaptiste où il y aura des demoiselles ; faites un petit bout de cour à l'une d'elles, et demandez-lui la permission de passer la nuit en sa société.

Toute la table se mit à rire.

— Je ne plaisante pas ; si vous convenez tant soit peu à la demoiselle, elle vous accordera cette faveur.

— Dans quel but ?

— Que vous importe ? Vous passerez la nuit avec une jolie fille, car elles sont toutes jolies, et cela avec la permission de ses parents.

— Est-il possible ?

— C'est la coutume du pays. Il en est de même dans l'Oberland, et il n'y a là rien contre la pureté des mœurs.

— Bah !

— Ce sont de jeunes filles sages qui vous accordent une très-légère faveur, vous causerez seulement avec elle.....

— Toute la nuit ? dis-je.

— Oui.

— Et que fait la demoiselle ?

— Elle est dans son lit.

— Et moi, quelle sera ma situation ?

— Vous vous coucherez également.

— Allons, vous vous moquez !

— Non ; seulement vous serez sur la couverture et la demoiselle dessous.

— Une fameuse précaution !

— La demoiselle garde sa jupe et vous la moitié de votre costume.

— Je ne comprends pas quel est le but de cet usage.

— Allez à Montbéliard.

— Il n'est jamais arrivé de malheur ?

— Si vous vous avisiez d'être trop entreprenant, la demoiselle appellerait aussitôt ses parents.

— A la bonne heure ; mais qui est-ce qui la pousse à m'accorder cette nuit ?

— Allez à Montbéliard.

— Est-ce une épreuve pour la vertu de la jeune fille ? Par là comprend-elle les séductions futures qui viendront plus tard l'assiéger ?

— Je n'en sais rien, allez à Montbéliard.

— Bien certainement. Je veux en avoir le cœur net ; mais je ne peux pas décemment arriver à Montbéliard sans y connaître âme qui vive et me présenter dans la première maison venue d'anabaptistes.

— Puisque vous connaissez beaucoup de monde à Besançon, faites-vous donner des lettres d'introduction pour Montbéliard.

— Je n'y manquerai pas.

— Allez voir de ma part M. l'abbé X...., à Montbéliard.

— Décidément, vous vous moquez ? Comment irais-je trouver M. le curé et lui expliquer ce qui m'amène à Montbéliard ?

— M. l'abbé X..... est un homme intelligent qui vous

donnera des renseignements très-curieux sur les anabaptistes; il y a plus de protestants dans la ville que de catholiques, vous pourrez étudier les luttes des deux religions en présence.

—Mais si je me lie avec M. le curé, je risque fort de me compromettre aux yeux des protestants.

—Ne vous liez pas, rendez seulement une visite à M. l'abbé X..... pour étudier le terrain et de là pénétrer chez les anabaptistes.

—Vous me séduisez, je pars demain.

—Ce sera de votre faute si vous revenez sans avoir fait connaissance avec une famille anabaptiste.

—Adieu donc.

Nous nous embrassons là-dessus; je fais mes malles et je rêve de Montbéliard la nuit, en attendant que je prenne le chemin de fer de Troyes le lendemain matin.

IX

PUREMENT ARCHÉOLOGIQUE.

Troyes est la ville par excellence des libraires; des murs épais de Troyes sont sortis des montagnes de petits livres qui ont inondé les campagnes. C'est la patrie de la *Bibliothèque bleue* dont le titre seul réveille tous les souvenirs de jeunesse. Contes de fées, histoires de brigands, cantiques pieux, tous nous avons eu dans les mains quelques-uns de ces petits volumes imprimés illisiblement sur du papier à sucre, et que nous lisions avec nos jeunes yeux avides de douze ans. Il y aurait un beau livre à faire sur la bibliographie de Troyes, un livre demi-spirituel, demi-savant, comme en écrivait jadis Charles Nodier. Depuis longtemps je voulais visiter Troyes, de même que j'ai été à Rouen, à Épinal, pour y retrouver les dernières traces d'un art populaire dont la fin est arrivée; cependant que de déceptions me sont arrivées dans ces villes qui ne soupçonnent pas l'importance de leur librairie et de leur imagerie!

A Rouen, un de ces imprimeurs m'a pris pour un être bizarre quand je lui ai dit l'objet de mon voyage. « Ces petits livres, m'a-t-il répondu, nous les avons tous mis au pilon. »

A Épinal j'espérais trouver d'anciennes planches de l'imagerie coloriée, la joie des chaumières ; on a brûlé les vieux bois de poirier qui ont illustré le nom de Pellerin.

Tout d'abord en descendant du chemin de fer, j'ai été désillusionné. Par suite des terrassements qu'ont nécessités les voies ferrées, les arbres de ceinture de la ville ont été coupés et le niveau des boulevards extérieurs tellement exhaussé que les remparts seront enterrés tout à fait ; ce travail de remblayement n'était pas encore terminé et j'ai pu voir l'extrémité de deux énormes tours dont la base est déjà perdue dans les décombres. Voilà de la besogne pour les archéologues futurs.

Singulière chose ! nous passons une partie de notre temps à rechercher d'anciennes constructions, à demander à la terre ses secrets, et une autre partie se passe à enterrer des monuments non moins curieux.

Ce début m'a jeté du noir dans l'esprit, quoique je ne sois pas un extrême regretteur du passé et que je n'aie jamais dépensé de colères contre les chemins de fer, motif chéri par les petits poëtes.

Au contraire, appuyé souvent sur un pont, je me laisse aller à considérer avec plaisir ces grandes voies ferrées calmes, qui ont même du charme en l'absence des machines à vapeur. Les talus coupés en biseau dans les prairies vertes en montrant de grandes tranches sablonneuses jaunes, un ciel bleu, les entrecroisements des rails au milieu de courbes douces, n'y a-t-il pas là pour un paysagiste nouveau un tableau qui n'attend qu'un peintre ? L'industrie mélangée à la nature a son côté poétique : il ne s'agit que de le voir et de s'en inspirer.

Troyes dut ses nombreuses imprimeries aux foires importantes qui s'y tenaient au quinzième siècle, d'où la littérature particulière qui y prit naissance. D'abord ce sont les romans de la chevalerie et de la Table-Ronde, les légendes de saints, les moralités, les complaintes. Puis vinrent les almanachs dont l'histoire à elle seule serait excessivement curieuse, ces almanachs, dont le grave Duval, dans ses *Éléments de la Géographie de la France*, a dit : « La ville de Troyes est habitée de plusieurs bons marchands et *d'un bon nombre d'astrologues.* »

Hélas! que sont devenus ces astrologues? L'almanach d'aujourd'hui, dit l'*Almanach des Anes*, semble rédigé par des perruquiers. Encore un renversement singulier de la civilisation!

Au quinzième siècle, l'almanach, qui s'appelle du titre pompeux de *Grand Compost des Bergers*, est rempli de gravures et de poésies précieuses par leur simplicité et leur sentiment naïf; au dix-neuvième siècle, l'*Almanach des Anes*, vendu à vingt mille exemplaires, semble le premier livre sorti de la première presse d'un peuple sauvage.

Le Grand Compost se termine par les *Chants des oiseaux*, « tels que les bergers les entendent parler en gardant les brebis. » C'est un véritable concert champêtre, où chaque oiseau parle à son tour. Le pinçon siffle :

Le temps d'hyver m'est fort contraire,
Car il me fait grand froid avoir.
Pour m'en garder que dois-je faire?
Rien ne me vaudroit le sçavoir.

Le paon parle comme un moraliste ;

Quand je vois ma belle figure,
Orgueilleux suis, hautain et fier;
Mais telle beauté peu me dure:
On ne doit autruy mépriser.

Je connais peu de poëtes d'aujourd'hui capables d'écrire le quatrain suivant, tel qu'il sort de la bouche de l'oye :

J'aime mon maître et ma maîtresse
Sur ma plume dormant au lit ;
Après auront ma chair et ma graisse :
Ce leur fera un grand profit.

Voilà l'Amanach du quinzième siècle, bourré de prédictions, de conseils médicaux, de poésies et de gravures remarquables; l'almanach de 1856 se borne à indiquer les mois où il est bon de couper du bois, ceux où il est important de prendre médecine. On l'appelle *Almanach des Bergers*, mais son véritable titre est *Almanach des Anes.*

Un homme de génie, on ignore malheureusement son nom, a trouvé moyen *d'écrire* un livre pour les gens qui ne savent pas lire.

Réunissez en une même série les signes des sourds et muets, les hiéroglyphes égyptiens, les signes sténographiques, et vous arriverez à peine à vous faire une idée de ce singulier almanach, plus comique à lui seul que les funèbres almanachs *pour rire* dont nous semblons fiers aujourd'hui. On a dessiné en le moins de signes possible ce qui paraît le plus utile aux paysans, c'est-à-dire la connaissance des nouvelles lunes, les jours de fête, les changements de saisons et de temps; en médecine, on indique les jours où il est bon d'être saigné ou purgé; en hygiène, l'é-

poque favorable à la coupe des cheveux ; en astronomie, les temps les plus favorables à la coupe des bois et à la semaison des terres.

Ces signes sont d'une intelligence facile ; ainsi une petite *fiole* montre qu'il faut prendre médecine ; les mois où la vue est souvent affectée sont signalés par un *œil ;* des *ciseaux* montrent clairement une coupe de cheveux inévitable ; s'agit-il de fumer la terre, une petite *fourche* dresse ses dents en l'air ; une *main* indique qu'il est bon de couper les ongles ; on ne peut se tromper, en voyant une *hache*, sur l'époque propre à tailler les arbres.

L'*Almanach des Anes* n'est-il pas la confirmation des doctrines de cet économiste qui teintait de noir les départements français encore plongés dans l'ignorance ?

Je me suis longtemps promené par la ville, cherchant des traces de cette nombreuse famille d'imprimeurs dont les *Oudot* sont le tronc.

Jean Oudot, premier du nom, imprimeur du roi en 1594, demeurait rue Notre-Dame.

Nicolas I, son fils, qui imprimait en 1628 *la Farce nouvelle du Meusnier et du Gentilhomme*, à quatre personnages, avait pour enseigne le Chapon couronné.

La veuve Nicolas Oudot, sa femme, établie en 1636, publie *la Navigation des compagnons à la bouteille*, in-16 (sans date).

Il ne faut pas la confondre avec la veuve de Nicolas Oudot, de Paris, qui demeurait en 1665 rue la Bouclerie.

Jean II, frère de Nicolas I, demeurait aussi rue Notre-Dame, à l'enseigne du Chapon d'or couronné. On l'appelait

Jean Oudot le jeune. Il publie en 1622 l'*Almanach pour 1622*, par Pierre l'Arrivey, avec de grandes prédictions.

Nicolas II, fils de Nicolas I, imprimait pour les libraires de Paris. Il a donné cependant en 1641 *le Roman de la belle Hélène de Constantinople, mère de saint Martin de Tours*, et, en 1682, les *Débits et facétieuses rencontres de Gringalet et de Guillot Gorju, son maître*, in-12; en 1641, la *Grande Danse macabre*. Il signait ses livres de son nom en caractères microscopiques, dans l'un des fleurons du frontispice.

Jean III, qui demeurait en 1696 rue du Temple, dans l'avant-dernière maison, du côté de Croucels, n'a pas imprimé de facéties.

Jacques, fils de Nicolas II, imprimait, en 1686, la *Bibliothèque bleue*, comme ses ancêtres, et entre autres le *Tiel Ulespiègle*.

Sa veuve, Anne Havard Oudot, qui le remplace en 1711, imprime avec son fils, Jean IV Oudot, la *Danse macabre* en 1729.

Jean IV imprime les *Étrennes de la Saint-Jean* (par le comte de Caylus), deuxième édition. Troyes, chez la veuve Oudot, 1742, in-12. Il y a un portrait grotesque au bas duquel on lit : *Portrait de M. et Mme Oudot.*

En 1782 la veuve Oudot publia *les Écosseuses ou les Œufs de Pâques*, deuxième partie des *Étrennes de la Saint-Jean* (par le comte de Caylus). Il y a une jolie vignette en tête dans la manière de Fragonard, qui est gravée par le comte de Caylus. On y lit l'avertissement suivant de madame Oudot : « Je souhaite au public de bonnes fêtes et je me dis la veuve Oudot. »

La veuve Jeanne Royer imprima : *la Peine et Misère des garçons perruquiers*, réimprimé sur un privilége de 1739.

Elle laisse une fille qui vend l'imprimerie occupée depuis trois siècles par ses parents aux Garnier.

De cette illustre famille des Oudot et des Garnier, il ne reste plus que le fameux libraire Baudot dont j'ai pu voir la maison.

X

PLUS INTÉRESSANT QUE LE PRÉCÉDENT.

Au déjeuner de la table d'hôte, on a conté une histoire gaie qui s'est passée dernièrement à l'hôtel du Faucon, maison rivale des Trois-Rois, où je suis descendu. L'hôtelière du Faucon est une petite brune piquante, qui, jusqu'alors, n'avait pas menti au *oui* conjugal ; mais il arriva un Anglais qui se laissa prendre à ses beaux yeux et le fit connaître à la dame. Celle-ci rit de bon cœur, n'ayant nul souci d'apaiser la flamme de l'Anglais.

Jusqu'alors l'hôtel passait pour un des meilleurs de la ville, la table était servie à souhait et les commis voyageurs

qui y descendaient chantaient par toute la France les jolis yeux de la femme, la cuisine du mari. Soit par défaut d'ordre, soit par manque de surveillance, l'hôtelier se trouva un jour gêné, le dîner n'offrit plus cette abondance chère aux commis voyageurs, la maison était moins bien tenue : c'est ce qu'attendait patiemment l'Anglais qui était resté six mois sans reparler de sa passion à l'hôtelière plus jolie que jamais.

Un matin un huissier montra son nez crochu sur le seuil de la porte et l'Anglais trouva son hôtesse en larmes : c'était le moment de la consoler. Il s'agissait d'un malheureux billet de six cents francs en souffrance, l'Anglais offrit mille francs en échange d'un rendez-vous. Grande colère de la dame qui, furieuse, s'en va trouver son mari.

Au lieu de s'emporter, l'hôtelier réfléchit et fit entendre à sa femme qu'il serait possible d'écouter les propositions de l'Anglais, sans donner un coup de canif dans le contrat. N'était-il pas facile au mari de paraître s'absenter un jour, d'annoncer qu'il ne reviendrait que le lendemain matin? L'hôtelière recevrait l'Anglais le soir, se ferait donner *d'abord* les mille francs; aussitôt le mari caché apparaîtrait et la vertu de sa moitié serait préservée de toute atteinte.

Le complot fut organisé de la sorte, l'Anglais eut son rendez-vous à minuit dans la chambre conjugale, et, une demi-heure avant l'événement, l'hôtelier, qui n'était pas des plus braves, se blottit dans une armoire, accompagné de son chef de cuisine qui devait au besoin lui prêter main-forte.

A minuit l'Anglais arrive et trouve couchée la jolie au-

bergiste, qui, dans son coquet déshabillé, eût enflammé un être dix fois plus flegmatique. La belle se laisse dérober quelques baisers innocents, car elle ne voulait pas tout à fait tromper son homme ; mais l'Anglais décroise son habit, et, au lieu d'un portefeuille, tire deux petits pistolets de poche qu'il place sur la table de nuit.

« Ne vous effrayez pas, madame, lui dit-il ; je ne sors jamais sans armes, on ne sait ce qui peut arriver. »

Il avait dit ces mots à haute voix en se déshabillant ; dans l'armoire le mari poussait son chef de cuisine à se montrer, l'autre refusait. Ce débat dans l'armoire amena quelques craquements.

« N'ai-je pas entendu du bruit ? » dit l'Anglais en armant ses pistolets dont le bruit sec fit tressaillir le malheureux mari. Le bruit ayant cessé, l'Anglais souffla la bougie. Une demi-heure après il ouvrit son portefeuille, en tira une liasse de billets de banque et en offrit un à la jolie hôtelière, ainsi qu'il avait été convenu.

L'émotion, la honte d'avoir été prise pour dupe, la crainte de voir apparaître son mari tout à coup rendaient l'hôtesse plus séduisante que jamais : indignée de la lâcheté de son mari qui ne donnait pas signe de vie, la jolie aubergiste envoya un si charmant regard dans la direction de l'Anglais, que celui-ci fit sans doute avec la dame une nouvelle convention, car il ne sortit qu'au point du jour. Alors le mari, pâle et furieux, se montra et laissa exhaler toute l'indignation qu'il avait concentrée..... contre son chef, assez lâche pour ne pas tenter de sortir de l'armoire.

Cette aventure a relevé les affaires du Faucon ; voilà ce qui se dit par la ville.

XI

LA LÉGENDE DU BONHOMME MISÈRE.

Le moyen âge a toujours ri de ces deux grandes maladies de l'homme : la *misère* et la *mort*. Que de philosophie sarcastique dans les pinceaux des vieux maîtres qui n'ont jamais manqué dans leurs symboliques inventions de faire marcher la mort de pair et compagnon avec le pape et l'empereur, les courtisans et les filles de joie.

Rien n'est plus consolant que ces images, où l'*idée* se fait humble, où le symbole se montre modeste sous le ciseau et le pinceau de grands artistes ignorés, qu'ils soient graveurs, peintres de vitraux, ou sculpteurs de figures sous les porches des églises.

Aujourd'hui nous regardons ces choses sèchement, au point de vue de la statistique, de l'économie politique. Les grands esprits de l'Allemagne, poëtes, savants, professeurs, docteurs, ministres, enveloppaient leurs idées du doux manteau de la poésie.

Pourquoi Goethe publiait-il sa belle légende du *Fer à cheval?* Jésus-Christ fait une longue route avec saint Pierre ; en chemin ils trouvent un fer à cheval. Saint Pierre ne juge pas à propos de le ramasser : il est trop fatigant

de se baisser! Le Christ ne dit rien, ramasse le fer à cheval, et au prochain village le troque contre des cerises. La chaleur continue pendant la route; saint Pierre tire la langue de soif. Jésus-Christ laisse tomber une cerise; l'apôtre la ramasse. Une seconde cerise tombe, puis une troisième, puis une quatrième. Saint Pierre se baisse vingt fois, lui qui avait craint de se courber une fois tantôt.

C'est un grand enseignement en vingt lignes que cette ballade de Goethe.

Lavater, en Suisse, Hébel ont marché dans cette belle voie. Les frères Grimm quittent leurs chaires de professeurs et voyagent vingt ans pour recueillir dans les villages les chroniques et traditions populaires.

De pareils livres nous manquent. Cependant, en France, bien des légendes existent; mais on ne les tire pas de la poussière des bibliothèques; beaucoup sont enfouies dans des patois obscurs, et les meilleures sortent de la bouche des paysans.

En passant à Troyes, j'ai trouvé une rareté qui devrait être tirée à un million d'exemplaires. C'est cependant une brochure d'une forme piteuse, imprimée sur du papier à chandelle, avec le caractère d'imprimerie usé qu'on appelle *tête de clou*. Mais le papier à chandelle a résisté plus longtemps que nos papiers satinés d'aujourd'hui, et, avec de la bonne volonté, les *têtes de clous* se lisent aussi bien qu'un Elzevir.

La brochure a pour titre : *Histoire nouvelle et divertissante du bonhomme Misère, dans laquelle on verra ce que c'est que la Misère, où elle a pris son origine, comme elle a trompé la Mort, et quand elle finira dans ce monde.*

Saint Pierre et saint Paul, surpris en voyage par un grand

orage, arrivent dans un village et ne trouvent d'abord qu'une maison riche où ils hésitent d'entrer.

— Il me paraît, sauf meilleur avis, dit saint Pierre, qu'il serait bon, auparavant que d'entrer chez le riche, de nous informer dans le voisinage quelle sorte d'homme c'est que le maître de ce logis, s'il a du bien ou s'il est aisé, car on s'y trompe assez souvent. Avec toutes les belles maisons qui paraissent à nos yeux, nous trouvons pour l'ordinaire que ceux qui semblent en être les maîtres les doivent aussi bien que tout ce qui est dedans, et n'ont quelquefois pas un liard à y prétendre.

Saint Paul entra tout de suite dans ce sage raisonnement; mais il avait faim, et il clignait de l'œil tout autour de lui.

— Voilà une bonne femme qui lave du linge dans ce lavoir, je vais lui demander ce qui en est. « Hé bien, dit-il à la lessiveuse, il pleut bien fortement aujourd'hui. »

— Bon, répondit-elle, monsieur, ce n'est que de l'eau, car, si c'était du vin, cela n'accommoderait pas ma lessive; mais aussi nous boirions bien, car nous amasserions notre bonne provision.

—Vous êtes gaie, à ce qu'il me paraît, reprit saint Paul.

— Pourquoi pas? dit la lessiveuse. Grâce à Dieu, il ne me manque rien au monde de tout ce qu'une femme peut souhaiter, si ce n'est de l'argent.

— De l'argent, hélas! vous êtes bien heureuse si vous n'en avez pas et que vous puissiez vous en passer.

— Oui, cela s'appelle « parler comme saint Paul, la bouche ouverte. »

— Vous aimez à plaisanter, bonne femme, continua le saint; mais vous ne savez pas que l'argent est ordinaire-

ment la perte d'un grand nombre d'âmes, et qu'il serait à souhaiter pour beaucoup de gens qu'ils n'en maniassent jamais de leur vie.

— Pour moi, dit la femme, je ne fais point de petits souhaits; je manie si peu d'écus que je n'ai pas seulement le temps de regarder une pièce pour savoir comment elle est faite.

Saint Pierre, qui s'était mis à couvert sous un chêne, s'impatienta de cette longue conversation, et pria saint Paul de venir chercher quelque abri. Ils sonnèrent à la porte du château; mais le maître ayant mis le nez à la fenêtre :

— Allez, allez, leur dit-il d'un air méprisant, cherchez à loger où vous l'entendrez; ce n'est point ici un cabaret.

Et il se retira brusquement.

Les pauvres voyageurs étaient mouillés jusqu'aux os, ce qui inspira quelque pitié à la lessiveuse.

— Je voudrais, dit-elle, qu'il me fût permis de vous loger; je le ferais de grand cœur, parce que vous paraissez de braves gens; mais je suis veuve, et cela ferait causer. Cependant, si vous voulez avoir un peu de patience, je vous mènerai tout à l'heure au bas du village, où un bonhomme, mon voisin, qui s'appelle *Misère*, pourra bien vous donner un gîte pour cette nuit.

La lessive finie, la femme conduisit saint Pierre et saint Paul selon qu'elle avait promis. Il n'était que six heures et demie du soir, et déjà le bonhomme Misère était couché.

— Eh! Misère, cria la lessiveuse, il y a là deux pauvres gens qui ne savent où donner de la tête.

Aussitôt le bonhomme demanda ce qu'il pouvait faire

pour son prochain, et, dès qu'il eut entendu parler de donner à coucher, il tira le loquet.

— Allumez la lampe, dit-il à sa voisine.

Saint Pierre et saint Paul entrèrent dans la maison; mais tout y était sans dessus dessous, l'on n'y connaissait rien au monde. Le maître de ce taudis logeait seul; c'était un grand homme maigre, sec et pâle, qui semblait sortir d'un sépulcre.

— Dieu soit loué! dit saint Pierre.

— Hélas! s'écria Misère, ainsi soit-il; nous aurions bien besoin de sa bénédiction pour nous donner à souper; car je vous proteste qu'il n'y a pas seulement un morceau de pain ici.

Mais la lessiveuse, qui s'était doutée du tour, avait été chercher quatre gros merlans tout rôtis, un grand pain et une cruche de vin.

— Ah! Seigneur, du poisson! dit saint Paul avec admiration.

— Grand merci, dit saint Pierre; nous ne demandions qu'à mettre notre tête à couvert.

— Ça n'a jamais fait de mal, dit la bonne lessiveuse, un morceau avant de se coucher, et je suis bien payée de pouvoir offrir à votre ami un petit morceau de son goût.

On mangea de grand appétit, à l'exception de Misère, qui était d'une humeur chagrine par suite des événements de l'après-midi. Le pauvre homme avait pour tout revenu un jardin grand comme le bras; la haie n'était guère plus difficile à traverser qu'une toile d'araignée, et les maraudeurs en avaient profité pour ravager un beau poirier qui était tout le revenu de Misère. Il s'était couché sans souper, de

dépit de voir la moitié de sa récolte maraudée, et son chagrin l'empêchait encore à cette heure de toucher aux quatre gros merlans tout rôtis.

Saint Paul, en regardant saint Pierre, dit :

— Voilà un homme qui me fait compassion ; il faut que nous prions le ciel pour lui.

— Hélas ! messieurs, vous me feriez bien plaisir ; car, pour moi, il semble que mes prières ont bien peu de crédit, puisque je ne puis sortir du fâcheux état auquel vous me voyez réduit.

— Le Seigneur éprouve quelquefois les justes, dit saint Pierre. Avez-vous quelque grâce à demander à Dieu ?

— Les fripons qui m'ont volé mes poires m'ont mis dans une telle colère, dit le bonhomme, que *je voudrais que tous ceux qui monteront sur mon poirier y restent tant qu'il me plaira.*

— C'est se contenter de peu de chose, dit saint Pierre.

— Oh ! c'est beaucoup, dit Misère. Quelle joie de voir un coquin perché sur une branche et demeurer là comme une souche, en me demandant quartier !

— Votre souhait sera accompli, dit saint Pierre ; car, si le Seigneur fait, comme il est vrai, quelque chose pour ses serviteurs, nous l'en prierons de notre mieux.

Toute la nuit saint Paul et saint Pierre se tinrent à genoux en prière ; d'ailleurs ils n'avaient pas voulu se reposer, malgré les bons offices de Misère, qui avait séparé en trois une botte de paille, son lit de tous les jours. Le matin, saint Pierre dit au pauvre bienfaisant que son vœu serait exaucé, et Misère donna une franche poignée de main aux voyageurs en se méfiant d'avoir été gaussé.

Mais voilà que le lendemain, Misère, revenant de la fontaine avec sa cruche, aperçut un mauvais garnement du village sur son poirier; il se remuait bras et jambes, ayant la mine d'un oiseau pris à la glu.

— Ah! je te tiens, voleur, cria Misère... Mon Dieu! quels gens est-ce là qui sont venus chez moi cette nuit? Pour toi là-haut, je vais te faire souffrir les tourments de l'enfer; je vais d'abord appeler tout le village, et puis j'allumerai une grosse botte de paille pour te griller comme un cochon.

Le garnement demandait pardon, en offrant de payer pour le moins dix récoltes de poires.

— Non, pas d'argent, dit Misère; quoique j'en aie bien besoin, j'aime mieux me payer en vengeance. Attends un peu un demi-quart d'heure que je trouve quelques faguettes pour te rissoler le poil! Ah! tu aimes les poires; je t'en ferai passer la soif.

Misère parti, l'autre appela au secours, et amena par ses cris deux bûcherons qui revenaient du bois.

— Qu'est-ce que tu fais là-haut, Nicolas? dirent-ils.

— Misère, dit le vaurien, est un méchant sorcier qui m'a jeté un sort. Je ne peux plus descendre de l'arbre, pour quelques méchantes poires que j'ai mangées, étant très-altéré.

Les bûcherons s'amusèrent un moment des terreurs de Nicolas; ils soutenaient avec raison que Misère était un pauvre sorcier; autrement, disaient-ils, il y a bel âge qu'il aurait eu la sorcellerie de ne pas mourir de faim. Après ce beau raisonnement, ils essayèrent de secourir Nicolas en montant à l'arbre; mais ils auraient arraché les bras et les jambes du fainéant plutôt que de le retirer de là.

— Ma foi, dirent-ils, il n'y a rien à faire, mon pauvre garçon ; tout ce que nous pouvons, c'est d'aller prévenir le juge.

Mais quand ils voulurent descendre, ils se trouvèrent aussi englués que Nicolas.

Ce qui fit que Misère, revenant peu après avec un gros fagot de broussailles comme il l'avait dit, trouva trois voleurs de poires au lieu d'un. Trois larrons et trois mauvais larrons.

— Ah! ah! dit-il en riant, la foire est bonne, à ce que je vois, puisque voici tant de marchands qui s'amassent. Je vais vous fumer comme des jambons.

— Mon brave Misère, disaient les deux bûcherons, dont les larmes coulaient jusqu'au pied de l'arbre, reconnaissez-nous donc pour vos bons voisins. Nous sommes montés sur cet arbre maudit afin de porter secours à Nicolas.

— Nenni, vous veniez prendre mes poires.

— Mais, Misère, nous n'avons jamais passé dans le pays pour des voleurs ; dans notre enclos il y a des poiriers, et il y pousse des poires aussi belles que celles-ci. Nous n'aurions ni poires ni poiriers que, si l'envie nous en prenait, le marché n'est pas loin où il y en a des gueulebées à des prix doux.

— Si ce que vous dites est la vérité, reprit Misère, vous pouvez descendre ; la punition n'est que pour les voleurs.

En effet, les deux bûcherons sentirent leurs membres se déraidir et purent sauter à terre. Leur premier mouvement fut d'intercéder pour le vaurien qui était resté sur l'arbre, plus ennuyé qu'un crapaud dans les vignes.

— Non, disait Misère, il restera là-dessus autant d'années qu'il a volé de quarterons de poires.

Les bûcherons plaidèrent si bien, et le cœur du pauvre était si riche en bonté, qu'il pardonna, à condition qu'il ne passerait pas à l'avenir à moins de cent pas de distance du petit enclos. Le vaurien jura ses grands dieux qu'on ne le verrait même pas à une lieue de là, tant ce poirier lui faisait mal au cœur.

L'aventure se répandit dans le village, et jamais personne ne tenta de goûter aux poires de Misère; même les enfants, qui sont intrépides en toutes choses, n'auraient pas jeté une pierre de ce côté-là : ils redoutaient le poirier bien pis que le loup-garou.

Pendant quelques années Misère jouit gaiement de la vie, et il avait une joie secrète quand il regardait son poirier vivace qui lui tenait lieu de tout; mais les années avançaient, les cheveux du brave homme s'étaient couverts de neige, de temps en temps la maladie le prenait.

Un jour on frappa à sa porte. C'était la Mort.

Beaucoup se troublent quand ils voient arriver la reine du pays de Claque-Dents; Misère ne la craignait point, n'ayant rien de mauvais sur la conscience, ayant toujours vécu en honnête homme, quoique très-pauvrement.

— Tu ne me crains pas? dit la Mort surprise, moi qui fais trembler les papes, les rois, les empereurs.

— Vous ne me faites aucune peur, dit Misère; quel plaisir ai-je dans cette vie pour n'en pas sortir avec plaisir? Je n'ai ni femme ni enfants; j'ai assez de mal sans cette engeance; je n'ai pas un pouce de terre vaillant, à l'exception de ma chaumière et de mon poirier, qui lui

seul est mon père nourricier par les beaux fruits qu'il me rapporte tous les ans. Tenez, il est encore tout chargé, et je n'ai qu'une peine, c'est de le quitter avant d'avoir mangé la récolte. Malheureusement, avec vous il n'y a point de réplique, sans quoi je vous aurais demandé la permission de mordre un coup dans la plus belle poire; après ça je vous suivrai.

— C'est trop raisonnable, dit la Mort; va choisir toi-même un fruit.

Misère, suivi de près par la Mort, sortit dans l'enclos, tourna longtemps autour de l'arbre pour guetter une poire bien mûre.

— Ah! qu'en voilà une rouge! s'écria-t-il; mais quelle est haute! Passez-moi un moment votre faux que je puisse atteindre la branche.

— Ma faux! dit la Mort, je ne la prête à personne; mais je regarde qu'il vaudrait mieux cueillir à la main cette poire, parce qu'en tombant elle se foulerait.

— Vous avez ma foi raison, dit Misère; hélas! mes pauvres membres sont si impotents que je ne saurais plus grimper comme quand j'avais quinze ans.

— Eh bien! dit la Mort, j'irai moi-même cueillir cette belle poire dont tu espères tant de contentement.

La Mort grimpe sur l'arbre; mais voilà qu'elle ne peut en descendre.

— Ah! qu'est-ce qui me prend? dit-elle à Misère; je ne peux descendre.

— Ma foi, dit Misère, ce sont vos affaires; pourquoi êtes-vous entrée chez moi? Vous avez tout l'univers à faucher, et vous vous avisez de venir dans une misérable chaumière

chercher la vie d'un homme qui ne vous a jamais rien fait!

— Tu oses te jouer de moi! dit la Mort; réfléchis à quoi tu t'exposes.

— C'est tout réfléchi, dit Misère; je vous tiens, et vous resterez sur mon poirier. Aussi bien je rends service à un tas de gens auxquels vous vous proposiez de rendre visite aujourd'hui.

La Mort, qui ne s'était jamais trouvée à pareille aventure, connut qu'il y avait dans cet arbre quelque chose de surnaturel.

— J'ai mérité ce qui m'arrive, dit-elle, par une complaisance qui n'est pas dans mes habitudes; mais cela ne te servira de rien de t'opposer aux volontés du ciel. S'il désire que tu sortes de cette vie, tes détours seront inutiles, il t'y forcera malgré toi. D'ailleurs, si tu ne me fais pas descendre de bonne volonté de l'arbre, tout à l'heure je ferai mourir le poirier avec ma faux.

— Bah! dit Misère, mon arbre mort ou vivant, vous n'en descendrez que par la permission de Dieu.

— Pourquoi suis-je entrée dans cette fâcheuse maison? disait la Mort; j'ai affaire aux quatre parties du monde... Tu t'en repentiras, et il sera trop tard.

— Non, répondit Misère, je ne crains rien; tout homme qui n'appréhende point la mort est au-dessus de bien des choses. Vos menaces ne me causent pas la moindre émotion; je suis toujours prêt à partir pour l'autre monde, quand le Seigneur l'aura ordonné.

— Tu peux te vanter, bonhomme, d'être le premier de la vie qui ait vaincu la Mort. Le ciel m'ordonne que, de ton consentement, je te quitte et ne revienne jamais te voir

qu'au jour du jugement universel, après que j'aurai fini mon grand ouvrage.

— N'est-ce point pour me tromper, dit Misère, que vous me parlez ainsi?

— Non, tu ne me verras qu'après l'entière désolation de toute la nature, et ce sera toi qui recevras le dernier coup de ma faux.

— Si c'est ainsi, reprit Misère, vous avez la liberté de descendre du poirier.

Aussitôt la Mort s'envola à travers les airs, et Misère jamais plus n'en a entendu parler. La Mort est souvent revenue dans le petit village, où elle a enlevé des personnes considérables; mais elle passe devant la porte du bonhomme en fuyant comme s'il avait la peste.

Misère a vécu depuis ce temps-là dans la même pauvreté, près de son cher poirier.

Misère restera sur la terre tant que le monde sera monde.

Quelle est touchante cette légende qui me fait réjouir de mon voyage à Troyes! Une telle invention ne vaut-elle pas beaucoup d'ambitieux morceaux de littérature? En un petit cahier se trouve résumée la plainte éternelle de l'humanité: *misère,* et le petit cahier a rempli tous les villages de la France; car Troyes n'a pas eu le *privilége* exclusif d'imprimer le *Bonhomme Misère;* toutes les imprimeries de la Normandie, Rouen, Falaise, l'ont édité et colporté. Sans tomber dans l'archéologie, combien désirerais-je faire revivre le nom de l'homme de génie naïf qui a conté doucement, sous forme allégorique, la grande inquiétude de l'humanité? Une édition de Normandie porte le nom du

Sieur de la Rivière, inconnu de tous les biographes. Quand les académies proposeront des questions utiles, ce qui n'arrivera jamais, il serait curieux de chercher quelle a été l'*influence* (les académies manquent rarement de demander l'*influence* à des gens qui ne répondent pas) du *Bonhomme Misère* sur le peuple des campagnes; en même temps on rechercherait l'origine, les variations et l'auteur réel. En ce moment, je suis seulement frappé de l'invention de la légende et de son ton naïf, de sa popularité et de son impression typographique.

Un esprit philosophique a pu seul conclure par le trait de la fin : « Misère restera sur terre tant que le monde sera monde. » Mais que de persuasion il a fallu employer dans tout le cours du récit pour mener à cette cruelle conclusion ! Et combien le pauvre est peint d'un trait bienveillant dans la légende ! Il sourit en voyant sa misère et ne peut s'empêcher de trouver heureux le bonhomme Misère près de son poirier.

Les professeurs de beau langage, ceux qui soutiennent avec impertinence que l'Idée n'est rien sans la Forme, peuvent étudier ces récits naïfs, toujours vivants et toujours populaires. L'homme qui a écrit cette légende a trouvé une forme convenable pour rendre son idée. Il n'est pas besoin de rhétorique ni de dictionnaire pour que la pensée sorte du cerveau, quand il y a pensée. Tout homme profondément ému trouve à son service une forme qu'il ne soupçonnait pas, dont il n'avait pas conscience. Qu'on explique autrement le charme qui s'attache à des chansons populaires, sans rimes, sans mesure, en révolte ouverte contre toutes les lois de la prosodie, sinon qu'il s'est trouvé un

homme joyeux qui, pour faire passer sa gaieté dans l'esprit de ses convives, a rimé une chanson à boire ; un paysan a chanté ses peines d'amour, et, comme son cœur était gros de chagrins, il a laissé une chanson amoureuse qu'on répète dans le village deux cents ans après sa mort, et qui frappe l'oreille des érudits par son accent sincère.

La popularité du *Bonhomme Misère*, je l'attribue au sentiment doux et consolant qui en ressort à chaque ligne. La morale bienveillante, entremêlée d'un grain satirique, a toujours plus de durée que les œuvres de destruction, de colère et de rage. Cette littérature ressemble au peuple par son enveloppe typographique : le papier est d'une *pâte* grossière, où se voient encore des restes de chiffons mal convertis dans la cuve du papetier ; la couleur est d'un bleu-gris qui ressemble au pain d'avoine que mangent les paysans dans les montagnes loin des villes. Le drap de leurs habits n'est-il pas fabriqué aussi simplement que la pâte de ce papier bleuâtre ?

Analogie dans l'enveloppe, simplicité dans le langage imagé, philosophie doucement railleuse, misère des pauvres gens, à laquelle il est répondu en quelques pages, n'y a-t-il pas là de quoi expliquer cet éternel succès d'une légende tirée à des millions d'exemplaires ?

XII

SAINT LE GAT.

Il y a beaucoup de personnes qui parlent d'un pays étranger et disent : « Je connais ce pays. » Ces voyageurs sont restés huit jours tout au plus dans une ville quelconque, ont passé le temps à visiter les rues, les monuments, et ils s'imaginent *connaître un pays* pour y avoir mangé à table d'hôte avec d'autres voyageurs aussi pressés qu'eux. Pour moi de tels voyages sont insupportables ; ils servent tout au plus à changer d'air. A quoi bon visiter des monuments, des églises, des musées, des fabriques ? Là n'est pas la connaissance du pays, qu'il faut habiter au moins un an pour se rendre compte des nuances de caractères qui font de la France le pays le plus intéressant de l'Europe.

J'ai pour croyance que la plus petite ville française demande six mois de séjour pour laisser quelques observations dans le cerveau. Ne faut-il pas surprendre le peuple et la bourgeoisie dans ses joies et dans ses peines ? au théâtre, à l'église, au tribunal ? quitter les ensembles pour arriver aux détails ? étudier quelques caractères de différentes classes, qui soient en même temps les *types* de la

localité? Voilà ce qui m'inquiète dans le voyage que j'ai entrepris à la recherche des Anabaptistes : combien de temps demandera une simple introduction dans ces familles où je veux étudier sur le vif ces singuliers usages qui m'entraînent loin de Paris.

Je ne connais personne à Troyes, et je suis obligé de me rabattre sur la bibliothèque et le musée. A la bibliothèque, il m'a été répondu qu'elle n'ouvrait que deux fois par semaine, de même que le musée. Hier ces établissements étaient ouverts ; il me faudrait attendre trois jours. Je maudis l'administration municipale qui veille si mal aux intérêts des savants. Que la bibliothèque ne soit ouverte que deux fois par semaine aux Troyens, je n'y vois pas grand mal : ils me paraissent, en général, plus préoccupés de bonneterie et de cotonades que de sciences ; mais un étranger peut arriver de très-loin, comme moi, avec le désir de faire des recherches dans une bibliothèque immense, et trois jours passés à Troyes, à se promener dans les rues, sont trois jours plus longs qu'ailleurs. Cependant, en l'absence du bibliothécaire (peu d'hommes sont plus heureux de s'absenter que les bibliothécaires), j'ai réussi à me faire ouvrir la bibliothèque, et j'ai trouvé, ainsi que je m'y attendais, une immense pièce vide et tranquille, faisant partie d'une ancienne abbaye, bourrée de vieux livres jusqu'au plafond.

Dans ces cases, combien de renseignements utiles pour me guider dans mes recherches sur la littérature populaire! Mais qui m'indiquera la place au milieu de tant de volumes?

Peut-être cette absence du bibliothécaire est-elle un

avertissement de la Providence pour m'empêcher par là de m'enfoncer dans le bourbier archéologique. Un long bagage de documents précis, de titres, d'analyses, de notes, porte à la sécheresse, au positif et entraîne au catalogue; et ce ne sont pas les catalogues qui manquent aujourd'hui! Tandis qu'avec peu de notes l'esprit se sent plus vif et s'élance librement dans les vastes champs de la Fantaisie, contrée interdite aux catalogueurs, sortes de malheureux *Solognots* cultivant péniblement des sentiers arides.

Le musée touche à la bibliothèque. Deux tableaux m'ont particulièrement intéressé : l'un qu'on ne voit pas, couvert comme il est d'habitude par une grande peinture religieuse d'une valeur nulle, mais dont la toile forme un vaste champ. Ce petit tableau presque invisible est provincial et facétieux : M. Bergerat, curé de Chemezy, fait exécuter un *motet* de sa composition par ses enfants de chœur, en présence de Louis XIII. La peinture de ce petit tableau est excellente, par la raison que le peintre n'a fait que des portraits. Ce curé Bergerat, compositeur et ami de la bouteille, dit à table, à Louis XIII, un mot que je n'ai pas encore lu dans les almanachs. Le roi lui faisait l'honneur de lui offrir une grappe de raisin.

— Sire, dit le joyeux curé, je rends grâce à Votre Majesté; j'aime mieux la purée que les pois.

En face, est un singulier portrait en pied de vieillard à demi-nu, couvert seulement d'une draperie rouge, portant une longue barbe blanche, qui, à partir du menton, se divise en deux et descend jusqu'aux genoux. Un petit chien carlin suit ce singulier personnage au crâne carré, qui

tient du Diogène et d'un gueux de Callot. C'est saint Le Gat, que les fidèles ont longtemps adoré dans l'église des Trinitaires. De quel vieux calendrier, de quel martyrologe sortait ce saint? C'est ce que les dévotes ne pouvaient dire; elles affirmaient seulement que saint Le Gat guérissait de nombreuses maladies, suivant la ferveur des oraisons à lui adressées.

La foi en saint Le Gat fut longtemps enracinée à Troyes et aux alentours; les paysans venaient de dix lieues en pélerinage prier saint Le Gat de veiller sur leurs bestiaux, sur leurs maisons. Un jour il se trouva un prêtre qui trouva saint Le Gat trop enfumé par les petits cierges qu'on brûlait sous son image, la fabrique chargea un peintre de le débarbouiller. Qui fut surpris? Dès les premiers lavages à l'éponge, des lettres d'or paraissent au bas du tableau, dénotant la réelle profession du saint, qui n'était autre qu'un riche boucher de la ville. Chacun put lire cette prosaïque inscription : *Jean Le Gat, mort en* 1589, *maître boucher à Troyes, âgé de* 75 *ans*. Le scandale fut grand : les dévotes prétendaient livrer aux flammes ce grossier boucher qui s'était fait passer pour saint. La municipalité eut peine à sauver le tableau en le cachant dans un grenier, d'où il fut tiré plus tard, après que l'apaisement public fut éteint, pour être transféré au musée. Ce Jean Le Gat, qui s'est fait peindre si magnifiquement, était plus fier de son titre de maître boucher que de sa qualité de saint; il tirait grande vanité de sa barbe immense, n'ayant sans doute pas d'autres qualités remarquables, et il fut présenté à Henri III, en passage à Troyes. Le roi, étonné, prit la barbe et daigna la tirer lui-même pour se rendre

compte de sa réalité. En retour de cette familiarité, disent les historiens provinciaux, Jean Le Gat demanda le fermage des boucheries de Troyes, que le roi lui accorda.

Ma mission est terminée ici. Je n'attendrai pas l'ouverture de la bibliothèque. J'ai trouvé dans la ville nombre de petits volumes de la *Bibliothèque bleue*, d'anciennes éditions; ils me désennuiront pendant les jours de pluie.

XIII

EXPLIQUE QUI POURRA LA NATURE HUMAINE.

J'allai prendre au débarcadère la petite diligence du pays qui devait me conduire à Chaumont. Une jeune fille, habillée de noir, paraissait fort inquiète; la voiture était complétement pleine, et elle risquait de rester à la station. Elle demeurait à cinq lieues de là et semblait fort pressée d'arriver à son village.

— Mademoiselle, lui dis-je, si vous voulez accepter une place d'impériale, je vous la cède volontiers, on me logera où on pourra, avec les paquets, au milieu des malles.

Elle consentit.

Comme on allait partir, le conducteur nous prévint que nous allions monter une côte pendant près d'une heure, et que ceux-là lui rendraient un véritable service qui consentiraient à la grimper à pied, car la petite diligence était démesurément chargée.

— Si vous vouliez faire la route avec nous, mademoiselle? dit un des voyageurs.

Elle nous suivit sans se faire prier.

— Vous venez de Paris, mademoiselle ?

— Oui, messieurs, et vous?

— Nous aussi.

— Il faisait froid dans le chemin de fer?

— Je n'ai pas eu très-froid.

C'est ainsi que toutes les conversations s'engagent entre voyageurs.

Je cherche à me rendre compte par quel enchaînement de questions j'appris que la demoiselle était dans les modes, que son magasin était situé dans les environs de la Madeleine; enfin, au bout d'un quart-d'heure, je savais beaucoup plus sur la jeune fille qu'elle n'en savait sur moi.

Comment arriva-t-il que je me trouvai seul dans la montagne avec elle? Pourquoi le voyageur m'avait-il laissé en avant tout à coup? C'est ce que je ne comprends pas, car rien dans mes paroles et mes questions ne pouvait faire supposer que j'eusse l'intention de faire la cour à la modiste. Elle me dit alors qu'elle avait perdu sa mère, une sœur et trois autres proches parents de fièvres épidémiques, en quatre jours, et qu'elle n'était libre d'aller

retrouver sa famille que quinze jours après la mort de sa mère, à cause de l'ouvrage qui pressait au magasin.

— J'ai bien changé, dit-elle, j'ai bien souffert.

— On ne le croirait pas à vous voir, lui dis-je.

Effectivement, ce n'était pas une beauté, mais, pour une femme de Paris, elle avait conservé ce précieux vermillon de campagne qui s'étale sur des joues rondes et fermes : les yeux étaient noirs, sa chevelure épaisse se mariait avec des agréments de deuil. Elle raconta la mort de ses parents avec une douleur simple et pénétrante; quinze jours auparavant elle attendait sa mère à Paris au chemin de fer; ne l'ayant pas trouvée, elle rentra à son magasin, espérant la voir arriver le lendemain; mais le lendemain une lettre vint qui la mit au fait de son malheur. L'épidémie avait enlevé sa mère presque subitement, et il fallait rester au magasin *faire des modes*. Les clientes arrivent, se font montrer tous les chapeaux, ne trouvent pas cette fleur *jolie;* elles *tremblent* que le chapeau n'aille pas à leur physionomie. Quel *malheur* si la coiffure de madame une telle était plus distinguée!

Voilà les propos que la pauvre fille entendait et qu'elle fut forcée de subir pendant quinze jours après la mort de sa mère. Elle savait le jour qu'on l'enterrerait; de son comptoir elle suivait tout le triste cérémonial du convoi, et elle était enfermée dans son comptoir comme dans une prison : l'ouvrage allait, et il ne lui était pas permis de quitter.

Ce n'est pas elle qui me dit cela, c'est moi; car elle racontait les faits sans réflexions, mais la broderie s'en faisait dans mon esprit. La jeune fille me raconta qu'elle

était première demoiselle du magasin, qu'elle avait l'entière confiance de sa maîtresse, qui s'occupait fort peu des affaires de la maison ; qu'elle faisait la correspondance, touchait l'argent, allait chez les pratiques porter l'ouvrage, et cependant elle s'ennuyait à Paris dont on lui avait fait un tableau si séduisant lorsqu'elle était en province. Elle n'y connaissait personne, travaillait beaucoup, et les après-midi de dimanche, ses seuls congés, elle ne pouvait sortir seule.

— J'ai une pauvre parente, lui dis-je, dans le même cas ; elle s'ennuie aussi à Paris, et elle voudrait faire un petit commerce.

Je ne sais pourquoi je cherchais un moyen de lier une amitié entre cette jeune fille et ma parente ; il me semblait que je serais heureux le dimanche entre elles et que j'y trouverais le bonheur vainement cherché.

— Que fait votre parente ? me demanda-t-elle.

— Rien, c'est une jeune femme bien élevée, et qui, cependant, a appris à travailler.

— Oh ! dit-elle, l'ouvrage que nous donnons au magasin est bien mal payé ; les jeunes filles n'en trouvent même pas quand elles en ont besoin ; alors, pour ne pas mourir de faim, elles se donnent au premier venu.

Ces paroles me firent le plus grand plaisir ; voilà une femme qui connaît déjà la vie parisienne et qui met le doigt sur une de ses plaies les plus vives avec une simplicité, une douceur qui m'enchantaient.

— Vous êtes étudiant ? me dit-elle.

— Malheureusement il y a longtemps que je ne le suis plus.

— Vous avez cependant l'air jeune, me dit-elle en me jetant un petit coup d'œil.

Cela me fit encore plaisir d'être pris pour un jeune étudiant. Je porte tant de réflexion dans ma tête et tant de tristesse dans mon cœur, que je m'étonne qu'elles ne paraissent pas sur ma figure. Afin d'entrer dans l'esprit de la modiste, je m'avisai de parler de chapeaux de femmes, pour lesquels je me sens une forte imagination.

— Croiriez-vous, lui dis-je, qu'on pourrait vendre aux modistes sans idées des idées de chapeaux?

— Je n'en sais rien, me dit-elle.

— J'ai songé qu'un nid d'oiseaux, perdu dans des brindilles et posé sous la capote d'un chapeau, conviendrait parfaitement à une jeune femme nouvellement mariée... De l'autre côté du chapeau on pourrait placer sur une branche une mère s'élançant vers le nid.

— Quelle folie! dit la modiste.

— Rien n'est plus sérieux; cet hiver vous verrez apparaître les chapeaux *à giorno*, n'en parlez pas surtout.

— Moi, en parler, dit-elle, est-ce possible? je ne retiendrai jamais ce mot-là.

— Eh bien! puisque vous ne comprenez pas le mot, je vais vous expliquer la chose; ce sont des chapeaux éclairés comme les arbres des Champs-Élysées aux jours d'illuminations. J'ai combiné sous la capote de toutes petites lampes de la taille d'une grosse perle qui répandront une douce lueur sur la figure des femmes. Telle est mon invention, qui prendra le titre de chapeaux *à giorno*.

— Vous êtes fou, vous vous moquez de moi, dit-elle.

Puis elle réfléchit : Vous avez sans doute une bonne amie parmi les modistes?

— Pourquoi?

— Parce que ce n'est guère possible autrement : vous avez eu de quoi faire votre choix.

— Je vous assure que non.

— Allons, dit-elle, ne faites pas le mystérieux.

— Je ne le cacherais pas, je vous jure.

— Bah! dit-elle, vous avez une bonne amie chez une marchande de modes, un jeune homme ne peut pas rester sans bonne amie. Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous parle de cela.

— Et si je m'avisais de soutenir que vous avez un amant, quoique vous vous en défendiez?

— Pour moi, dit-elle, c'est différent, il n'y a que six mois que je suis à Paris.

— Est-ce parce qu'il n'y a que six mois seulement?

— Oui, dit-elle franchement.

Je restai un moment stupéfait de cette franchise naïve, et j'allais rendre la conversation plus galante lorsque le conducteur apparut.

— Il est temps de monter en voiture, dit-il.

J'eus un mouvement de dépit d'abandonner un si joli thème; mais, pensais-je, la modiste va monter sur l'impériale, moi derrière elle, au milieu des malles, sous la bâche, et malgré mes compagnons, je pourrai lui parler. Malheureusement le conducteur avait fait acte de galanterie en priant les voyageurs de l'intérieur de vouloir bien donner place, quoiqu'ils fussent très-serrés, à la jeune fille. Adieu ma charmante conversation en haut de l'impériale, ou je

grimpai tristement! La modiste était perdue pour moi : nul moyen de communication entre nous pendant le reste de la route.

— « C'est la fille au meunier Gabourd, dit le conducteur, qui va à son village trouver sa famille dans la désolation. » Singulier effet du hasard? Le conducteur semblait répondre à mes désirs les plus vifs en me donnant le nom de la jeune fille, que je répétai pendant un quart d'heure de suite de la sorte : Mademoiselle Gabourd, 17, faubourg Saint-Honoré... 17, faubourg Saint-Honoré, mademoiselle Gabourd..., Ga... bourd, Gâbourd, dix... sept..., vingt moins trois... Gabourd, dix-sept... dix-sept, Gabourd. Dans la conversation j'étais arrivé, sans le chercher, à connaître son adresse à Paris ; deux choses m'occupaient à cette heure, de retenir son nom et le numéro de la maison. J'allumai un cigare; il tombait une petite pluie fine, mais je n'y pensais guère, car je me créais pour l'instant une méthode mnémonique particulière, à l'effet de bien caser dans mon cerveau le numéro et le nom qui m'intéressaient. Sans doute je pouvais l'inscrire sur mon carnet ; mais le postillon connaissant la jeune fille, je ne voulais la compromettre en rien; aussi bien, serré entre deux énormes compagnons, il m'était impossible d'arriver jusqu'à ma poche.

De temps en temps j'apercevais à l'horizon des montées roides et escarpées.

— Conducteur, est-ce que nous n'allons pas descendre?

J'espérais que ma jolie compagne de route descendrait également de l'intérieur de la voiture et que je pourrais continuer la conversation.

— De loin, ça a l'air de montagnes, disait le conducteur, de près ce n'est rien.

Encore un espoir qui s'échappait ! A la descente de la voiture, pensais-je, je lui donnerai ma carte et mon adresse. Mais rien ne m'y autorise... Elle ne me comprendra pas... De quel droit lui donnerais-je ma carte ? Si encore je lui avais fait une petite déclaration, mais je n'ai rien dit qui la décide à nous rencontrer à Paris... Pourquoi ai-je perdu une heure à parler de choses indifférentes ? C'est justement en parlant de choses indifférentes que j'ai surpris la franche nature de cette jeune fille. Je savais le nom du village où elle descendait, je savais son nom, pourquoi ne pas lui écrire ? N'était-ce pas plus simple et plus convenable ? Mais si ses parents décachètent la lettre ! N'importe, je la combinerai de telle sorte qu'elle ne sera pas compromettante. Je rédigeai de tête la lettre suivante : Mademoiselle, n'oubliez pas de m'apporter les chemises que je vous ai commandées en montant la montagne ; on peut me trouver tous les jours jusqu'à midi. Josquin. » Et l'adresse à la suite. Ainsi, pensais-je, de la sorte elle connaîtra que je veux la revoir, si elle tient à réaliser l'amoureux qu'elle rêve ; elle saura mon nom et mon adresse ; et ses parents, s'ils lisent la lettre, ne pourront s'en formaliser. Malgré tout, je me repentais de n'avoir pas brusqué un peu plus ma réponse, lorsqu'en haut de la montagne elle me parlait de chercher un amoureux.

— Ceux qui veulent manger un morceau, dit le conducteur, on va s'arrêter un quart d'heure pour changer de voiture.

Je sautai par-dessus mes compagnons de voyage pour

descendre le premier de l'impériale, afin de me trouver près de la jeune fille. Elle était déjà dans la cour de l'auberge, un carton à la main; je m'approchai d'elle, mais elle parut me recevoir froidement.

— Étiez-vous bien dans cet intérieur? lui dis-je.

— Pas trop, dit-elle.

Et elle entra dans l'auberge comme si elle ne m'avait jamais vu.

C'est de ma faute, pensais-je, elle m'en veut de ne pas m'être montré assez galant en montant la montagne. Je la vis qui causait avec la maîtresse de l'auberge et qui lui confiait ses paquets; puis elle sortit de la maison, et traversa la rue. Le jour commençait à tomber. Dois-je la suivre où elle va! Il me sembla qu'elle entrait dans la boutique d'un épicier, en face de l'auberge, et je m'aventurai jusque-là. Mais quoique la boutique fût éclairée, je ne la revis plus. Où est-elle? me demandai-je. Peut-être à manger dans l'auberge. J'entrai dans une chambre illuminée par un grand feu, devant lequel cuisait un gigot, et, à tout hasard, comme personne ne me voyait, j'inscrivis mon nom sur mon carnet, et je pliai la feuille assez petite pour qu'elle présentât peu de volume. J'avais l'espérance de revoir la modiste et la ferme volonté de lui remettre mon adresse. Cependant tourmenté, j'allai de la cuisine à la cour, de la cour à la rue, et je remarquai avec terreur que déjà les chevaux étaient attelés à une nouvelle voiture plus petite encore que la première et qui consistait en un cabriolet ouvert pouvant contenir trois personnes derrière le postillon, et en un arrière-train pour quatre voyageurs à peu près.

— Vous pouvez monter, monsieur, me dit le conducteur.

— Non, pas encore.

Je me sauvai inquiet à la porte de la rue. Mes compagnons étaient là, qui se composaient d'un bourgeois et d'un prêtre ; ils m'engagèrent à monter en leur compagnie.

— Il fait bien froid, messieurs.

— Vous vous réchaufferez.

Ils marchèrent en causant, et je profitai de leur conversation pour m'arrêter et revenir à l'auberge. Justement la modiste reparut et chassa toutes mes inquiétudes. Je suivais ses moindres pas, et il me semblait que tous les gens de l'auberge s'en apercevaient. Elle demanda où demeurait telle personne dans le village, et si elle avait le temps de la voir; on lui accorda cinq minutes et une fille d'auberge, afin de lui montrer le chemin. Encore cinq minutes mortelles à attendre ! La mettra-t-on dans le même compartiment que moi ? Pourrais-je lui parler, lui dire un mot, lui remettre mon billet ? Si j'avais le temps, ne devrais-je pas lui écrire une déclaration ? Tous ces petits obstacles avaient augmenté le prix de ma conquête, et je commençais à m'y attacher réellement. Enfin la jeune fille reparut.

— Nous partons donc ensemble ? lui dis-je.

Mais la maîtresse d'hôtel lui faisait mille recommandations qui m'agaçaient par leur détail. Je tournais autour de la modiste comme ces chiens qui se doutent que leurs maîtres vont sortir, et qui, par des sauts, des aboiements et des caresses, veulent les forcer à partir plus vite. Mon idée était que la jeune fille entrât dans le cabriolet découvert et moi à côté d'elle : La nuit était venue, la voiture était étroite, et je pourrais enfin causer librement.

— Montez sur le devant, mademoiselle Gabourd, dit le conducteur, cela ne fera rien aux autres voyageurs, puisque vous descendez bientôt, au prochain village.

Elle monta en tenant ses paquets, et je ne perdis pas une minute à la suivre dans ce cabriolet. Déjà le conducteur était sur son siége, devant nous, nous portant une ombre favorable ; mais j'enrageais, car la maîtresse de l'auberge ne cessait de faire des recommandations à la modiste. Enfin, profitant d'un moment :

— Mademoiselle, je serais bien heureux de vous revoir à Paris, le voulez-vous ?

— Oui, dit-elle.

— Voici mon adresse.

Et je la lui donnai en lui serrant la main.

— Surtout ne la perdez pas.

— N'ayez pas peur, dit-elle : je vous écrirai quand je serai de retour, et vous me montrerez votre bonne amie.

— Je n'en ai pas, et si je vous montre une bonne amie, ce sera vous.

— Ah ! vous en avez une, tous les jeunes gens en ont.

— J'en ai eu, dis-je, mais elles m'ont fait beaucoup de mal et je les ai quittées.

Tout cela se disait à voix basse à cause du conducteur. Je tenais la main de la jeune fille dans les miennes, et je tâchais de faire passer dans une vive pression tout ce que je ne pouvais dire.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Céline.

— Eh bien, Céline, je vous aime depuis que nous nous sommes rencontrés, et je ne saurais vous dire combien j'ai

pensé à vous là-haut et combien j'étais malheureux d'être séparé de vous.

Elle ne répondit pas, mais, quoique nous nous regardions sans presque nous voir, le charme n'en était pas moins puissant.

— J'ai encore appris ici de tristes nouvelles, dit la jeune fille; mon père est peut-être mort à l'heure qu'il est.

— Pauvre fille! pensais-je; et je lui serrai la main pour lui marquer mieux que par des paroles la peine que je prenais à son chagrin. Pour une marchande de modes, elle avait encore les mains un peu rugueuses de la campagne, et ces mains répondaient bien à sa naïveté.

Comme nous étions sans parler, chacun agité de nos pensées, la voiture s'arrêta et le prêtre parut avec son compagnon, qui tous deux me regardèrent et me trouvèrent peut-être un peu près de la modiste.

— Ah! monsieur le curé, dis-je, la voiture est bien étroite.

Le prêtre monta dans le cabriolet ouvert, à mes côtés, et le bourgeois prit place à côté du postillon. J'avais étalé effrontément ma main gauche sur le devant de la voiture, et je la remuais assez adroitement pour qu'elle remplaçât l'autre qui était en prison dans les mains de la jeune fille. Le prêtre et le bourgeois discutaient sur une question d'ultramontanisme; ils y mettaient beaucoup de feu. Je ne sais quelle idée me prit, je levai doucement la main de la jeune fille et je la portai à mes lèvres. Est-il rien de plus charmant que l'amour gêné par un obstacle? Ce que je n'avais risqué étant seul dans le cabriolet avec la jeune fille, me semblait d'un prix inexprimable. Donner un baiser au mi-

lieu d'une question d'ultramontanisme en doublait le prix. La marchande de modes, au premier enlèvement de sa main, la retira doucement de mes lèvres et fit entendre un petit cri qui pouvait être autant de plaisir que de reproche. Je ne me contentai plus de cet heureux début; en feignant de laisser tomber mon mouchoir, je m'arrangeai de telle sorte en me baissant, que mes lèvres rencontrèrent la joue de la jeune fille.

— Je vous en prie, monsieur, me dit-elle.

Mais j'étais aussi heureux qu'Arlequin, quand il trouve le moyen de serrer dans ses bras la gentille Colombine en présence de son vieux tuteur Cassandre. Voilà le véritable amour, le seul toujours durable, le seul vrai, qu'un homme de génie a personnifié dans les tourmentes, les agitations et les courses vagabondes d'Arlequin et de Colombine; sa grandeur vient des obstables, et il s'éteindrait du jour où les deux amants verraient toute contrainte disparaître. Le prêtre, le bourgeois, le conducteur, qui pouvaient se retourner, donnaient un grand charme à cette rencontre en diligence.

— Plus j'approche, dit la jeune fille, et plus je souffre... ma tête me fait mal... je n'ose croire que nous allons arriver.

Elle parla alors de la mort de ses parents avec une douleur vraiment sentie; j'attendais quelques mots du prêtre, mais il ne fit qu'une exclamation froide qui me blessa, car j'étais ému de la douleur de la modiste.

Tout à coup j'aperçus une lueur au loin.

— C'est l'église qui est illuminée, dit le postillon.

La jeune fille soupira tristement, quoique l'heure fût

passée d'enterrer les morts. Elle songeait sans doute j'y songeais, à son père mourant... Sa main devint froide, ainsi que son bras...

— Ah! ma pauvre mère! s'écria-t-elle d'un accent de douleur profonde.

L'église était à droite; à gauche nous longions un petit mur bas, qui laissait voir à la faible lueur des lanternes de la voiture le profil vague de croix de bois et de cyprès. C'était le cimetière. Ému, je laissai retomber de ma main la main de la modiste. Quelles paroles, en pareille circonstance, devant une telle douleur, sont possibles! La meilleure preuve d'affection, n'était-ce pas de laisser la modiste seule avec son chagrin, sans la troubler?

— Que vais-je apprendre? dit-elle lorsque la voiture s'arrêta.

Elle descendit lentement et resta affaissée contre un mur pendant que le conducteur cherchait ses paquets.

Le fouet claqua; les chevaux hennirent; j'entendis des sanglots près de la voiture, et je n'osais même dire à la jeune fille *au revoir*. Jusqu'au prochain relai, je m'arrêtai sur les idées suivantes: Libertin sentimental, — la mort, — l'amour, — la religion.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Préface		1
Chapitre Ier.	Ludivine et Sylvie	7
— II.	Histoire de M. T.	42
— III.	Les Orgues de Fribourg	79
— IV.	Gritti	96
— V.	Le musicien Dubois	127
— VI.	Où mène la science	169
— VII.	Le comédien Trianon	213
— VIII.	Les anabaptistes	261
— IX.	Purement archéologique	266
— X.	Plus intéressant que le précédent	272
— XI.	La légende du bonhomme Misère	275
— XII.	Saint Le Gat	289
— XIII.	Explique qui pourra la nature humaine	293

#4

